REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME PREMIER.

Seconde Edition.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 6.
LONDRES,
CHEZ BAILLIERE, 219, REGENT STREET.
—
1833.

LETTRES

SUR

LES HOMMES D'ÉTAT

DE LA FRANCE.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, le 15 décembre 1832.

J'avais obtenu la faveur d'assister à la séance de votre chambre des lords le jour où M. Brougham, devenu lord Brougham et chancelier, prit sa place sur le ballot de laine. Ce fut ce jour-là que lord Holland et toute l'opposition cédèrent leurs bancs en face de ceux de la trésorerie au duc de Wellington, aux anciens ministres et à tout leur monde. Ce jour-là aussi le gouvernement anglais se décida à annoncer au Parlement que le duc d'Orléans était monté sur le trône, sous le titre de roi des Français; et je dus penser au déménagement plus singulier encore qui se faisait alors sur les bancs de la chambre du Palais-Bourbon. Quel curieux spectacle je vis en effet à mon retour! Toute l'ancienne droite avait disparu.

L'orage qui avait emporté la vieille monarchie l'avait balayée avec elle. La chambre, comme le pays, avait pris un aspect tout nouveau, et tout s'éclaircissait pour le plus ignorant, à la vue de cette salle de bois où l'on s'était hâté d'effacer, et assez grossièrement, les emblêmes de la royauté qui venait de périr. Depuis bien long-temps je n'avais pas fréquenté le lieu des séances de la chambre. La dernière fois que j'étais allé faire visite à notre législature, c'était sous le régime de la restauration. Je l'avais trouvée commodément établie dans un vaste amphithéâtre où éclataient partout l'or et le marbre; la fière et aristocratique garde royale veillait à ses portes; tous les bancs du côté droit, maintenant occupés par les plus nouveaux députés, étaient couverts d'hommes graves, solennels jusque dans leur colère, presque tous poudrés, chamarrés de rubans; presque tous anciens ministres ou fonctionnaires éminens. L'opposition était reléguée dans un coin de la chambre, refoulée par les centres qui débordaient et se grossissaient tous les jours. Aujourd'hui, je retrouvais une grande partie de cette opposition sur le banc des ministres, alors occupé par MM. de Villèle, Peyronnet, Corbière et autres, en habits brodés, avec de larges rubans et de brillans chapeaux à plumes. Casimir Périer se trouvait sur le siége où j'avais vu si long-temps M. de Villèle. Quel changement s'était opéré dans sa personne et dans ses discours! A la vue de ce long corps si amaigri, courbé en deux plus par la maladie et par la fatigue que par l'âge, à l'aspect de cette tête à peine couverte de cheveux gris, je ne pouvais m'empêcher de songer au brillant Casimir Périer d'autrefois, le lion furieux de l'opposition, qui entrait dans la chambre, la tête haute, le visage souriant, s'élançait vivement, dès son arrivée, au bureau du président, secouait affectueusement la main de ce beau M. Ravez, si mielleux, portant avec tant de coquetterie son large ruban bleu étalé sur son gilet blanc, et à peine au bas des marches, au premier geste, au premier mot de M. Ravez, se levait avec fureur, et l'apostrophait dans les termes les plus durs, avec une violence sans égale, avec aussi peu de ménagement et aussi peu de réserve qu'en gardait dans la session dernière M. le général Demarçay envers M. Girod de l'Ain. C'était un beau spectacle à voir que ce Périer-là, à la tribune, secouant, comme Fox, une forêt de cheveux noirs

au-dessus de ses auditeurs, écrasant ses adversaires de toute la vigueur de sa parole méridionale, réveillant en sursaut les vieillards dormeurs du centre par les éclats bruyans de sa voix, et attaquant avec véhémence M. de Villèle, sorte de chiffre impassible que rien ne pouvait émouvoir.

La révolution de juillet avait singulièrement modifié Casimir Périer. Déjà, dans les deux dernières années de la restauration, entrevoyant que le but de l'opposition dont il faisait partie allait être atteint, Périer commençait à s'effrayer de son ouvrage et de l'avenir qui s'ouvrait devant lui; et, durant deux sessions, il garda un silence obstiné qui lui valut plus d'une fois les reproches des feuilles libérales. La croix que lui donna alors Charles X, le bal de Troyes, où il dansa, je crois, avec la duchesse d'Angoulême, quelques soirées passées, avec d'autres députés, au jeu du roi, le firent accuser d'un changement de foi politique; on prétendit qu'il avait été gagné par les séductions de quelques femmes de la cour, que l'espoir de devenir ministre des Bourbons l'avait fait souscrire à un arrangement secret par lequel il s'engageait à entraver de son influence la marche de l'opposition dans la chambre; et ces accusations, bien fausses certainement, ne lui furent pas épargnées sous le nouveau régime. On connaissait mal Casimir Périer. Il avait un sentiment d'orgueil qui ne pouvait s'allier avec les idées de la cour de Charles X. En lui étaient renfermées toutes les prétentions de ces fiers patriciens du moyen âge, qui espérèrent un moment renverser la noblesse et se substituer, avec leur morgue et leurs richesses, à l'aristocratie, qu'ils dépouillaient peu à peu de ses grands biens et de ses priviléges. Pour un tel homme, il n'y avait pas de place marquée dans la hiérarchie des Bourbons. M. Villèle, homme de rien, sans fortune, avait bien pu se plier à tous les caprices des princes et des grands seigneurs, se frayer lentement une route au pouvoir à travers toutes les humiliations et tous les obstacles, se trouver heureux de sa considération de parvenu, au milieu de tant d'autres hommes d'état et ministres de fortune que la cour eût tolérés, même sans la révolution de 89, car l'étiquette de Louis XIV, qui réglait encore tout, en avait donné l'exemple. Beaucoup d'autres notabilités bourgeoises de la restauration, les hommes les plus populaires du parti libéral, se trouvèrent en position de com-

poser avec eux-mêmes et d'adopter un accommodement. M. Dupin lui-même, redoutable tribun de l'essence la plus bourgeoise, eût trouvé au besoin sa place toute faite dans une monarchie légitime où l'on restaurait à petit bruit la cour et les parlemens. Il n'en était pas ainsi de Casimir Périer, qui, au milieu de tous les triomphes de son orgueil, ne pouvait se dissimuler qu'il n'était qu'un traitant. Fils d'un riche fabricant de Grenoble, mais dont la fortune se trouvait partagée entre de nombreux enfans, Casimir Périer, dur, âpre et avide au gain, ne s'était élevé à sa haute position commerciale que par des voies étroites et peu louables. Pendant longues années, sa maison ne se livra guère qu'à ces opérations usuraires que les banquiers décorent du nom de prêts sur consignations. On jugera de la nature de ces affaires lorsqu'on saura que ces consignations, faites entre les mains de Casimir Périer, furent quelquefois de grands domaines et des exploitations immenses, et que ce fut de la sorte que restèrent dans ses mains la terre de Pont-sur-Seine et quelques biens qu'il a laissés dans sa succession. Or, M. Périer avait trop de sens et de tact pour ignorer qu'avec de tels antécédens, il ne jouerait jamais à la cour des Bourbons le rôle d'un Jacques Cœur ou d'un Colbert, et ce n'était pas celui de Samuel Bernard qu'il voulait y jouer. Il se berça donc avec délices de la pensée qu'un jour l'aristocratie bourgeoise, où il tenait un si haut rang par son caractère et ses richesses, serait maîtresse paisible du pouvoir, et gouvernerait le pays sans contestation. Esprit à vues un peu courtes, il ne vit pas plus loin alors, et il se jeta avec toute la vivacité de son âme dans le combat qu'il fallait livrer pour arriver là : ce combat, d'ailleurs, était peu dangereux, brillant, facile peut-être, et les flatteries ainsi que les ovations qui ne manquaient pas, car chaque jour amenait la sienne, l'encouragèrent à continuer la lutte. Ce fut le plus beau temps de son opposition. Son caractère violent, ses manières superbes, le mettaient toujours en relief à chaque occasion imposante; et ses colères étaient une si grande ressource pour ceux de son parti, qui n'avaient pas tant de chaleur à dépenser, qu'on ne manquait pas de lui faire tous les honneurs des grandes journées, ce qui ne contribuait pas peu à le maintenir dans son excitation.

C'est, il faut le dire, que déjà long-temps avant la chute de la

restauration, Casimir Périer avait besoin d'un stimulant actif; c'est qu'une grande partie de ses illusions était déjà détruite, et qu'il commençait à craindre justement que cette royauté, qu'il démolissait avec tant de furie, n'entraînât avec elle la puissance et la prospérité bourgeoises, sur lesquelles, bien malgré elle, on l'avait assise. Pendant bien long-temps, Casimir Périer, qui vivait en grand seigneur, et qui dédaignait de communiquer avec tout ce qui ne faisait pas partie de sa petite cour ou qui ne se rattachait pas à ses liaisons parlementaires, Périer ignora ce qui se passait autour de lui, presque aussi complètement que Charles X au fond de son château, au milieu de ses courtisans et de ses compagnons de chasse. Enfin, cependant, il fallut bien lui dire que l'on conspirait en dehors de la chambre; car plusieurs de ses collègues les plus influens, un grand nombre de ses compatriotes et de ses plus anciens amis, plusieurs de ses parens même, faisaient partie des *ventes* des carbonari. Cette révélation fut un coup de foudre pour Périer. Ce n'était pas qu'il craignît les dangers d'une conspiration. C'était une âme hardie et bien trempée, et ceux qui l'ont accusé de lâcheté n'ont pas eu occasion de le connaître. Il ne craignait pas non plus une révolution, car personne dans l'opposition n'était plus hostile à l'ordre politique alors établi; mais quand il apprit que, dans chacune de ces associations, on émettait des déclarations de principes qui menaient droit à la démocratie la plus pure; quand il sut que les *ventes* ne reconnaissaient pas la hiérarchie sociale telle qu'il l'entendait; que les députés, les hommes riches et marquans, y étaient souvent rangés au-dessous d'un simple commis, d'un sergent, et des hommes les plus obscurs et les plus bas placés selon lui, il vit à quels principes ses discours et ses travaux politiques allaient ouvrir une libre carrière; il fut effrayé de ce flot populaire devant lequel on allait retirer les digues, et il refusa net de participer à ces associations. Dès-lors son opposition et sa parole hautaine faillirent chaque jour davantage, et il prit le prétexte du mauvais état de sa santé pour garder à la chambre un silence dont il se dédommageait chaque soir dans son salon par un débordement de plaintes amères et violentes, contre ce pouvoir qui ne savait pas rallier à lui les hommes les plus disposés à le sauver de sa ruine inévitable et prochaine.

Le temps n'était plus où on l'avait vu rentrer dans son cabinet après une séance de la chambre, dans laquelle il avait excité le plus grand enthousiasme par un discours contre les plans financiers de M. de Villèle, et là, ivre de joie, d'orgueil et de bonheur, se livrant à toute la fougue d'un jeune homme, trépigner de plaisir, prendre sur son bureau les cahiers du budget, les mettre en pièces, et faire voler les feuillets au feu, en s'écriant que c'était ainsi qu'il venait de traiter, aux yeux de la France entière, le ministère et la loi des comptes. Ce temps était bien loin. Il ne sortit de son apathie que pour attaquer encore une fois M. de Villèle sur les finances d'Espagne; c'est cette discussion que Benjamin Constant termina avec ce ton d'*humour* qu'il savait prendre si à propos, en disant à un orateur de la droite, qui prétendait que nous devions de la reconnaissance à l'Espagne pour la manière dont elle nous avait reçus : « Il se peut que l'Espagne nous ait rendu un service, mais c'est tout ce qu'elle nous rendra jamais. »

C'est dans cette disposition que la révolution de juillet surprit Casimir Périer. Jugez des sentimens contradictoires qu'il éprouva lorsqu'il se trouva placé, en vue de tous, entre le peuple et Charles X, entre ses professions de foi de quinze ans à la tribune et ses craintes secrètes des deux dernières années, à la veille de perdre en un moment, s'il hésitait encore, les restes de son ancienne popularité, à se voir obscurci, écrasé par ses collègues plus démocrates, lui qui était accoutumé à briller et à marcher devant les autres! Je sais un homme qui assista à tous ces retours, qui se fit observateur attentif de toutes les impressions diverses auxquelles il fut livré pendant plusieurs heures. Le combat fut terrible! Enfin il porta, en gémissant, le dernier coup au gouvernement qu'il eût voulu sauver, et il alla se jeter parmi les hommes de l'Hôtel-de-Ville.

Casimir Périer, ainsi que beaucoup d'hommes illustres, ressemblait au Félix de *Polyeucte,* qui a des mouvemens généreux, *qui en a de pitoyables, qui en a de bas.* Il avait contre M. Laffitte une de ces haines de rivalité, sans retenue et sans lumières, qui faisait gémir dans un tel homme, et qu'on ne saurait comparer qu'à l'inimitié d'un épicier pour le voisin, son confrère, dont la boutique est plus achalandée que la sienne. Cette préoccupation était si forte

en lui, qu'elle s'emparait de son esprit à tout moment, en toute circonstance, et qu'il se sentit presque à l'aise quand, après la révolution de juillet, la marche des opinions les ayant jetés dans deux camps opposés, il put ouvertement combattre son adversaire et se réjouir de ses embarras politiques et financiers. Enfin rien n'égala sa joie, lorsqu'il crut pouvoir l'humilier par sa générosité, en votant, en qualité de membre du conseil de la Banque, un secours de quelques millions à M. Laffitte. Ses familiers le virent rentrer ce jour-là avec une de ces mines radieuses qu'on ne lui voyait plus depuis long-temps, et il s'écria plusieurs fois, en se frottant les mains : « La révolution l'a ruiné, et moi je suis debout, plus solide que jamais ! »

La maladie de M. Périer, sa toux et sa faiblesse, copiées de Sixte-Quint, lui revinrent vers le commencement du ministère Laffitte, et plus les embarras de ce ministère croissaient, plus on parlait de M. Périer et de la nécessité de lui faire accepter un portefeuille pour rétablir l'ordre et le crédit, plus les souffrances de M. Périer et son incapacité physique augmentaient. On le voyait au Palais-Royal, dans les cercles, à la chambre; mais il se disait hors d'état de parler et d'écrire, impuissant à réparer le mal et le désordre, qu'il voyait grossir, je ne dirai pas avec joie, mais avec ce sentiment d'affection personnelle, un peu parent de celui que Larochefoucauld a défini en disant qu'il y a dans le malheur de nos amis quelque chose qui ne nous déplaît pas. Pendant ce temps, les partisans de Périer publiaient à son de trompe que tout autre ministère que le sien était impossible; lui, au contraire, disant chaque jour que rien n'était moins possible que de tenir les rênes d'un état en désordre avec des mains affaiblies et tremblantes, et se montrant maladif ou convalescent tour à tour, selon qu'on lui offrait la présidence du conseil ou simplement un portefeuille, la correspondance diplomatique sans contrôle, les télégraphes, en un mot le pouvoir avec ou sans condition. Il savait (Benjamin Constant, qui a pu déjà l'observer avant que de mourir, et dont le désespoir n'était peut-être pas motivé sur autre chose, le lui avait fait voir clairement), il savait que M. Laffitte et le ministère débile qui l'avait précédé, avaient péri en cédant à de hautes volontés, en se soumettant à exécuter un autre système que le leur, et en se laissant

tirailler de droite et de gauche par des influences opposées. Poussé à bout par les instances qu'on lui faisait d'accepter le ministère, instances qu'il avait soin de provoquer, il fit alors ses conditions d'une manière assez rude, et comme on n'avait pas le choix des hommes en ce moment, ses conditions furent acceptées. Dès-lors Casimir Périer se trouva réellement maître absolu des affaires.

Elles étaient effrayantes, les affaires! Aucune question importante n'était résolue. Les finances, livrées à M. Thiers, premier commis sous M. Laffitte, que les embarras de la présidence absorbaient tout entier; les finances, déjà fort difficiles à conduire, servaient alors d'apprentissage à ce jeune novice en administration. Le service du trésor n'était pas assuré pour quatorze jours quand le baron Louis reprit la haute direction des fonds publics! La question belge, la pairie, les émeutes journalières, la misère, la baisse de la rente, deux cents millions réalisables sous toutes les formes, votés de confiance, mais avec effroi, par les chambres, tout augmentait le danger de la situation. Les amis de Casimir Périer furent étonnés de voir avec quelle ardeur il s'élança au poste qui lui était offert, avec quelle suite d'idées il organisa autour de lui des travailleurs, des agens, comme il se mit en quête d'écrivains et d'orateurs pour le soutenir, quels efforts d'activité et d'amabilité il fit pour se concilier la cour et la diplomatie étrangère. C'était une merveille que ce goût à toutes choses qui avait repris tout à coup un homme si accablé et si indolent. C'est que pour lui le moment était venu de combattre en faveur de sa caste, et de se prononcer contre les prétentions des classes inférieures auxquelles il n'avait pas encore osé s'opposer si ouvertement. Périer, qui n'avait jamais envisagé la société politique que d'une façon mesquine, à qui le monopole et toutes les entraves que subissent les faibles avaient si bien profité, ne comprenait pas, de bonne foi, qu'on voulût des améliorations à un système qui lui semblait si bon. C'était en lui une religion, et comme toute religion est une pensée brutale, en ce qu'elle n'admet pas de discussion, il jura haine et persécution à tous les novateurs, à quelque parti qu'ils appartinssent, et il tendit la main à tout ce qu'il voulait conserver. On sait le reste. Les doctrinaires, petite congrégation admirablement entendue et patiente, l'entourèrent, lui épargnèrent la peine de faire ses rap-

ports, ses discours, et même d'y songer. M. Thiers, M. Guizot, M. Vitet et d'autres travaillaient jour et nuit pour Périer, lui préparaient tout, lui formulaient tout. On ne lui laissait pas la moindre besogne à faire; on eût même volontiers signé pour lui. On ne lui demandait que de vouloir bien mettre sa parole brève et mordante, ses trépignemens, ses coups de poings sur la tribune, à la disposition de ses souffleurs politiques, et le reste devait aller bien ! Ce fut un véritable règne que les six premiers mois de ce ministère, car le ministre ne gouvernait pas, vu qu'il ne faisait rien, et c'est là véritablement régner. Il se bornait à traiter avec la diplomatie étrangère, qui, non moins fine que la doctrine, et sentant tout le prix de cette volonté furieuse et aveugle, le caressait et le flattait avec une grace qui le séduisait d'autant plus qu'il rapportait tout à son mérite et à la grandeur de ses vues. Et comment eût-il pu ne pas y croire? Tout s'était subitement discipliné sous sa main. Dès le matin, ses collègues et le président de la chambre attendaient son loisir dans son salon; la chambre, composée de députés neufs et qu'on redoutait fort, s'était tout-à-coup apprivoisée, grace à l'activité sans égale de M. Thiers, de M. Guizot et de leurs amis. On voyait la majorité manœuvrer sous l'œil de Périer et à son geste avec une précision qui eût fait honneur à de plus vieux soldats; la presse ministérielle, de son côté, écrasait chaque matin l'opposition par de virulentes sorties qui s'élaboraient chaque soir dans le cabinet du ministre, à l'aide de cinq ou six des plus fécondes créatures de MM. de Villèle et Corbière, et la verdeur des feuilles libérales lui faisait seule sentir qu'il n'était pas encore le maître absolu. Aussi les noyait-il avec colère au fond du bain où il avait coutume de les lire.

Les forces et le courage de Casimir Périer se soutinrent tant qu'il fut ou qu'il se crut le maître des affaires extérieures et de l'administration. L'histoire de la correspondance diplomatique cachée à M. Laffitte lorsqu'il était président du conseil, et portée directement au roi par M. Sébastiani, l'avait rendu très défiant. Il avait l'œil ouvert sur le château, et en conférant chaque jour avec les ambassadeurs des principales puissances, en envoyant sans cesse ses instructions à Londres par l'aîné de ses fils, ses dépêches à Rome par l'autre; en expédiant en Hollande et en Belgique M. de Glas-

son, son intime, il se crut à l'abri de toute surprise. Cependant, et en dépit de toutes ces précautions, on se cachait du premier ministre, on avait des conférences secrètes avec les ambassadeurs; M. Sébastiani servait de couvert à une correspondance avec le prince Talleyrand; sous son cachet passaient des lettres autographes et non communiquées au conseil, adressées aux souverains de la sainte-alliance. Pour l'intérieur, c'était M. de Montalivet qui se chargeait de semblables complaisances; une foule de fonctionnaires et d'agens d'une police autre que celle du ministère agissaient par des ordres directs, et rendaient compte de leurs opérations à l'insu de Périer et de trois autres de ses collègues; bref, on avait à peine cessé un moment de suivre la marche qui avait été adoptée depuis le commencement du nouveau règne, et il y avait au moins autant d'activité dans le cabinet des Tuileries que dans les bureaux de la présidence et du dicastère de police établi dans la rue de Grenelle.

Extérieurement, Casimir Périer semblait plus indépendant et plus puissant que jamais. A lui, à lui réellement, à son ascendant appartenait la majorité de la chambre; la bourse ne jurait que par lui; sa personne et son amour furieux d'ordre et de repos avaient rapproché du gouvernement les banquiers étrangers, et surtout Rothschild, que sous le ministère précédent on avait trouvé très mal disposé et très difficile. Aussi tout pliait en apparence devant Casimir Périer, avec un respect et une soumission dont on n'avait pas vu d'exemple depuis la chute de l'empire. Après le danger qu'il avait couru au milieu d'une émeute sur la place Vendôme, il avait nommé un commissaire de police, chargé, pour toutes fonctions, de veiller à sa personne. C'était un grand et beau jeune homme, connu par sa résolution et son audace: il était de Grenoble, et se nommait Marut de Lombre. Il passait tout le jour dans l'antichambre du président du conseil, examinant avec soin ceux qui se rendaient à son audience; et dès que le ministre sortait, il montait dans un cabriolet toujours attelé, et s'élançait sur les traces de sa voiture. Sa surveillance était si rigoureuse, qu'il le suivait jusque dans l'enceinte de la chambre, mais il en fut bientôt chassé à la demande d'un député de l'opposition. D'autres agens de police, en assez grand nombre, veillaient aussi sur cette précieuse vie, indépendamment de cet acolyte; et il fut même sérieusement question

de leur adjoindre un escadron de la garde municipale. On s'étonnera moins que Casimir Périer pût concevoir cette idée de garde prétorienne, lorsqu'on saura qu'on avait poussé si loin la flatterie dans son intérieur, que la petite horde doctrinaire qui avait planté ses tentes autour de lui, le nommait hautement devant lui *le premier consul*. Tout était sur ce ton; même hors de sa présence, il tait de consigne de le louer avec emphase. Il y a plus : c'est qu'après sa mort, les doctrinaires, qui ne sont peut-être pas fâchés de l'avoir vu si tôt passer parmi les dieux, les doctrinaires ne tarissent pas sur la grandeur et la noblesse de ce caractère, dont le bon côté leur a échappé, je crois. Il n'y a pas long-temps encore, j'entendais M. Cousin le comparer à Napoléon, et jurer que, dans sa pensée, c'était le seul homme vraiment remarquable qui se fût présenté en Europe depuis la chute du colosse. M. Thiers, présent à ce panégyrique, applaudissait des deux mains. Nous étions douze dans le salon, et je me demandais comme don Bazile : « Qui trompe-t-on ici? »

Une conversation, ou plutôt une discussion que le président du conseil eut avec l'ambassadeur russe, qui se plaisait à exciter sa bile pour lui arracher ses pensées secrètes qu'il ne savait plus contenir alors, dissipa totalement les illusions de Casimir Périer. Quelques mots, lâchés certainement à dessein, lui révélèrent qu'on avait des raisons pour ne pas regarder sa parole comme définitive, et que sa colère et ses menaces n'étaient que des démonstrations vaines. Il sut bientôt ce qu'il ignorait seul encore; il démêla la source des obstacles qu'il trouvait partout, et un abattement profond succéda à cette ardeur qui le faisait se jeter au-devant de ses ennemis de toute espèce. Cet abattement était si visible, qu'il fallut bien lui trouver une cause, et son entourage publia que les attaques violentes de la presse, les calomnies et les injures d'un certain parti, excitaient en lui cette amertume; allégation la plus fausse, car Périer faisait profession de mépriser les clameurs des journaux, et elles ne lui causaient que de la colère et une émotion de rage peut-être nécessaire à son tempérament. Du reste, il se confia peu à ses partisans doctrinaires, qu'il soupçonnait en secret de participer au gouvernement occulte du château; mais son découragement augmenta chaque jour, et il était arrivé à son plus haut degré

au moment où il tomba si gravement malade. Alors il avait déjà courbé sa tête sous la nécessité. Cet homme si impérieux, si jaloux de restaurer les droits et les prérogatives d'un premier ministre responsable, qui avait chicané si long-temps avant que d'entrer au ministère, qui, le jour de l'ouverture des chambres, suivait sur un papier le discours que lisait le roi, afin de bien s'assurer que rien n'avait été changé dans la rédaction arrêtée au conseil, cet homme se chargeait du poids et de la responsabilité d'une foule de lois et de mesures qu'il n'approuvait pas; il subissait de seconde main l'influence de M. Barthe, de M. Sébastiani, de M. Soult, qui avaient l'oreille du prince ou de son fils; il recevait ses négociations diplomatiques toutes faites, que M. Sébastiani lui rapportait de Neuilly; en un mot, l'amour du pouvoir, dont il ne pouvait plus se dessaisir, l'avait fait consentir à n'en garder que l'apparence. Sur un seul point, Périer ne céda pas. Il jura qu'il mourrait plutôt que de demander aux chambres des lois d'exception et le droit d'arbitraire, et il disait en souriant à ceux qu'il combattait sur ce point, « qu'il fallait être bien maladroit pour ne pas trouver l'arbitraire dans les lois existantes et le chercher autre part. » Sa morale d'homme d'état se ressentait un peu de ses habitudes de banque.

Il faut avoir vu de près Casimir Périer, avoir vu la joie impétueuse des premiers jours de son ministère, lorsqu'il avait reçu une bonne nouvelle, quand, par une réponse ferme, il avait intimidé un ambassadeur, et fait changer en proposition accommodante une injonction de la sainte-alliance, pour se faire une idée du désespoir sombre et profond qui le saisit en voyant s'échapper une à une ses idées favorites. Rien ne pouvait plus relever cette ame abattue, pas même l'irritation que lui causaient ses adversaires, et qui lui avait donné tant de force, car c'était surtout dans la résistance qu'éclatait la vigueur du caractère de Casimir Périer. Il est impossible d'oublier le spectacle de ce genre qu'il offrit dans les troubles du mois de septembre, à l'occasion de la prise de Varsovie. Il arriva dans la chambre, où sa présence produisait toujours un certain effet, couvert d'une longue redingote grisâtre, semblable au vêtement historique de Napoléon, jeta d'un geste menaçant son portefeuille sur son pupître, et se croisa les bras d'un air de

résignation comme pour défier ses ennemis de venir jusqu'à lui. Son air était si imposant, que sa petite cour, qui venait d'ordinaire lui faire cortége à son entrée, resta immobile sur ses places, et que M. Thiers lui-même, qu'on voyait voltiger sans cesse autour du banc des ministres, s'arrêta à moitié de la route. Au silence que garda l'opposition, je me souviens du mot d'un des ennemis les plus intimes de Périer, qui le visitait alors chaque jour, et disait à ceux qu'il voyait rire du premier ministre : « Croyez-moi, cet homme n'est pas *moquable*. » En effet, on n'était pas plus digne, même dans les plus grands excès de la colère. Cette fois surtout, il se montra plein de noblesse. Plusieurs fois, il quitta son banc et sortit pour aller donner des ordres, car l'émeute grondait au dehors, et à chaque moment des officiers d'ordonnance apportaient des nouvelles inquiétantes. Je sortis aussi pour le voir. Il était nuit déjà, et je le trouvai dans l'enceinte extérieure pressant la main de plusieurs officiers de la garde municipale et de grosse cavalerie qui l'entouraient, et leur disant d'une voix forte : « A la vie et à la mort, messieurs ! c'est notre affaire à tous. On ne nous épargnerait pas plus les uns que les autres ! » Vous jugez de la réponse. Ce fut un bruit de sabres et d'éperons, un cliquetis d'armes et de juremens, qui ne présageaient ni de la clémence ni de la modération. Mais la violence du premier ministre était si communicative, qu'elle avait passé dans ses orateurs, dans ses journalistes, jusque dans ses commis, et du 13 mars, jour de son avénement, datent cette polémique brutale, ces façons hargneuses et méprisantes du pouvoir, qui ont certainement amené les évènemens du 7 juin dernier et conduit, par une pente bien naturelle, aux tribunaux militaires, aux proscriptions et à l'état de siége; tant la machine est encore ébranlée des coups de pied que lui donnait Périer dans sa colère !

Après avoir encouragé ses soldats de la rue, le ministre revint ranimer l'ardeur de ses troupes de la chambre, qui paraissaient passablement consternées. Il fallut qu'il montât lui-même à la brèche pour donner l'exemple ; mais l'indignation l'avait saisi si fortement, qu'il eut peine à parler d'abord, et qu'il resta quelques instans à la tribune, l'œil étincelant, les narines ouvertes, et soufflant comme un lion qui se prépare à combattre. Il faut savoir que

M. Mauguin avait accusé la police d'avoir excité et nourri cette émeute. Casimir Périer n'hésita pas à rejeter l'émeute sur M. Mauguin lui-même. — « Nous aurions désiré, dit-il, que M. Mauguin, « quand il est monté à cette tribune pour demander des explica« tions, eût bien voulu s'expliquer sur-le-champ lui-même ; peut« être l'agitation qui règne en ce moment dans la capitale n'aurait « pas eu lieu! » — Le murmure qui s'éleva à ces mots sur les bancs de l'opposition, lui rendit sa présence d'esprit et un peu de calme, en lui prouvant que ses ennemis se sentaient blessés des coups qu'il leur portait. Se tournant alors vers ses amis, vers le centre qui trépignait d'admiration : « On a parlé de danger pour « vos délibérations, dit-il, n'y croyez pas, messieurs! nous som« mes chargés de vous défendre. Vous êtes sous la protection de « l'armée, de la garde nationale qui, en criant : Vive la Pologne, « criait aussi : Vive le Roi ! » — A ces mots, il se mit à crier de toutes ses forces : *Vive le roi! vive la France!* Les centres crièrent à tue-tête : *Vive le roi! vive la France!* et le ministre, content de son discours, descendit de la tribune.

A ce récit, rien ne semble plus ridicule. Eh! bien, rien n'était plus imposant. L'émotion de Casimir Périer, la chaleur de son apostrophe, l'impossibilité où il était de parler d'une manière suivie, ce poing qu'il levait avec fureur contre les bancs de l'opposition, le danger qu'il avait couru le matin de ce même jour où il avait failli périr sur la place publique (on l'avait cru du moins), le bruit du tambour et les rumeurs qu'on entendait au dehors, tout, jusqu'à l'obscurité qui régnait dans la salle, contribuait à faire de ce moment l'une des scènes les plus solennelles de notre histoire parlementaire, une de ces scènes dont votre chambre des communes, plate et oblongue, ne peut vous fournir d'exemple. Ces sortes de discussions sont à peu près inexécutables dans le parlement d'Angleterre, pays assez paisible d'abord, où les allocutions se font en s'adressant au président, tierce personne désintéressée, où l'on parle de son banc en n'interpellant jamais son adversaire par son nom propre, et séparé seulement de lui par la longueur d'une table. Je sais un homme qui s'abstient, lorsqu'il est à pied, de parler aux personnes qu'il rencontre en voiture, parce qu'il est impossible, dit-il, qu'involontairement on n'ait pas,

du haut d'un carosse, un air d'insolence envers le piéton. Il en est ainsi de la tribune, du sommet de laquelle les paroles tombent plus rudement sur les bancs inférieurs, et où une parole cavalière devient aussitôt une insolence. Puis ces gradins en amphithéâtre dont la cime, par une fatalité singulière, est toujours occupée par les esprits les plus effervescens, semblent des hauteurs couronnées de troupes qui vont se précipiter contre la petite forteresse occupée par l'orateur. Ajoutez à cet effet les groupes qui se forment dans l'enceinte, et qui escarmouchent dans cet espace, en attaquant ou en défendant, souvent par des mots très vifs, celui qui a la parole, la pétulance et les mouvemens français, et vous aurez une faible idée d'une séance de la chambre des députés un jour d'émeute. Je désire que vous soyez forcé de vous en tenir à ma description, et que vous ne trouviez jamais l'occasion de jouir de ce spectacle, soit à Paris, soit à Londres.

Je vous ai montré Casimir Périer ce jour-là, parce que ce fut son dernier jour de bataille. Depuis, sa colère et sa verve allèrent toujours diminuant, comme sa puissance. Avec sa défiance contre ceux qui l'entouraient, augmentaient ses soucis. Il se sentait déchu à ses propres yeux; il se voyait responsable devant les chambres, devant la nation, devant l'Europe, d'un système qui, chaque jour, devenait le moins le sien; il s'apercevait qu'on l'avait pris, comme tant d'autres, pour user de son influence sur la classe qu'il était nécessaire de gagner en ce moment, et que, quand sa popularité serait usée, on le jetterait de côté, comme on avait jeté les hommes de juillet, à l'aide desquels on avait agi sur les classes inférieures et sur le parti exalté, qui était alors maître des choses. Casimir Périer était d'autant plus malheureux, qu'il se sentait complètement dupe. Il ne pouvait aller d'un bout à l'autre de son cabinet, sans rencontrer sous ses pas deux ou trois de ses amis doctrinaires, qui guettaient sa succession sur son visage, et qui avaient tellement arrangé les choses, que de ses mains chancelantes son portefeuille devait choir infailliblement dans leurs mains. S'il allait au conseil, il trouvait un de ces doctrinaires blotti sous le pan de l'habit du prince, un doctrinaire avait l'oreille des diplomates étrangers, un doctrinaire s'était emparé du droit de lui faire ses discours, un autre, élève de celui-ci, s'était installé dans les fonctions de secré-

taire-général et tenait la correspondance des départemens. Les divisions ministérielles de la chambre ne manœuvraient que sur les ordres de M. Guizot, de M. Rémusat et de M. Royer-Collard, le grand chef invisible. Enfin, la doctrine était son ombre, ou plutôt l'ombre de Banco qui le poursuivait sans cesse. Sa mort a tout expliqué; il avait prévu tout ce qui devait arriver.

Casimir Périer succomba au tourment que lui causait le sentiment de son impuissance et à la douleur de se trouver lui-même au-dessous de sa situation, car il sentait bien que ce pouvoir qu'il avait tant désiré, le lui eût-on laissé tout entier, il n'aurait pas pu en faire un utile usage. En effet, dans ses relations diplomatiques, il était arrêté à chaque pas par une ignorance des hommes et des choses, peu commune dans sa situation; en administration, il ne connaissait ni les lois, ni la nature des rapports entre les divers fonctionnaires, ni le mécanisme des rouages du gouvernement; et alors, au lieu d'apprendre et de s'instruire, il ne savait que s'irriter et se raidir contre les obstacles. Il n'est pas d'organisation humaine capable de résister long-temps à un combat de cette espèce. Battu, écrasé par ses souffrances secrètes et ses douleurs avouées, Casimir Périer sentit son intelligence s'arrêter, et le lit de misère où il alla tomber ne reçut qu'un corps où la vie avait survécu à la raison. Quelle longue et cruelle agonie fut la sienne! agonie plus cruelle encore pour sa famille et ses vrais amis, que pour lui-même! Quand, à de rares intervalles, une lueur d'intelligence vint le ranimer, on vit trop bien quelle avait été la plus constante de ses préoccupations; il fallut s'abstenir alors de prononcer devant lui certains noms, de laisser approcher certaines personnes. A le voir se dresser avec majesté sur sa couche, à voir ses yeux brillant encore dans leur orbite éteint, et couronnés par deux larges sourcils noirs, ses cheveux blancs, sa longue et belle figure, jaunie et sillonnée par ses maux; à l'entendre laisser échapper des reproches sans suite, vous l'eussiez pris pour l'infortuné roi Léar, s'écriant dans sa démence :

Yet I call you servile ministers!

Quelqu'un qui l'assista dans sa maladie m'a dit qu'il se plaignait surtout, mais d'une manière confuse, de ce que les promesses qui

lui avaient été faites, n'avaient pas été accomplies, et de la perte de sa popularité, qu'on lui avait ravie sans fruit pour le pays. Pendant ce temps, ses amis politiques de la chambre exploitaient sa mort, en accusant la presse libérale et l'opposition d'avoir creusé sa tombe; et, en d'autres lieux, on gouvernait à l'aise sous son nom, sans crainte de voir son ombre venir demander compte de l'abus sacrilége qu'on faisait de l'agonie d'un mourant!

La pensée qui tua Casimir Périer était malheureusement une pensée fausse. Il s'était persuadé qu'il était l'homme indispensable, l'homme unique de son temps; et une fois assis au faîte, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on ne l'avait pris que comme un instrument, pour l'user, comme on avait fait d'autres, et le jeter ensuite dans un coin. Que devint-il donc, quand il vit avec quelle rapidité s'usent l'intelligence, le crédit et le renom dans cette place qu'il occupait! Quel coup pour lui, quand il sut, à n'en pas douter, qu'on avait déjà calculé en haut lieu combien de temps à peu près il pourrait durer, et quand, regardant autour du maître, il trouva ses ennemis déjà désignés par lui, attendant, non sans impatience, le temps de fonctionner à leur tour. Il avait tort! C'est là le gouvernement représentatif, qui ne subsiste qu'à force d'intelligences et de poumons, en consommant des cerveaux et des poitrines, comme le régime absolu consomme de la chair et des os. Celui-ci envoie des masses d'hommes sans choix au feu du canon, et les fait tuer sur le champ de bataille; celui-là prend l'élite de la nation et la fait périr sur les marches de la tribune. Dans l'armée, comme dans les chambres, à chaque combattant qui tombe, on serre les rangs, et il n'y paraît plus. Les Canning, les Fox, les Foy, les Lamarque sont remplacés et s'oublient comme tant de morts illustres, enterrés après la victoire. Heureux ceux qui ne sont pas oubliés déjà de leur vivant, et qui meurent avant que d'être arrivés à ce poste du pouvoir, où disparaissent toutes les illusions, et où, après s'être bien long-temps cru si fort, on se trouve tout-à-coup si impuissant, si désorienté et si faible!

(West-End-Review.)

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DANS SES RAPPORTS

AVEC LES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

AU MOYEN AGE.

DISCOURS D'OUVERTURE [1].

MESSIEURS,

Quand le choix bienveillant d'un écrivain célèbre m'a désigné pour occuper passagèrement cette chaire, illustrée long-temps par l'éclat de son esprit et de sa parole, je n'ai pu songer à vous rendre quelque chose des improvisations pour moi inimitables, auxquelles il vous avait accoutumés. Heureux s'il m'était donné de continuer, par un enseignement plus modeste, l'enseignement solide et ingénieux tout ensemble du collègue distingué que l'éloquence latine vient de ravir aux lettres françaises! J'ai cru qu'il n'était permis

(1) Prononcé le 17 décembre 1832, à la Sorbonne.

d'aborder cette chaire qu'en y apportant, à défaut d'un talent digne des brillans souvenirs qu'elle rappelle, les fruits d'une étude sérieuse. Occupé, par devoir, depuis plusieurs années, de travaux sur les littératures étrangères, j'ai craint, si je me renfermais trop exclusivement dans le champ de la nôtre, de rester au-dessous de la tâche nouvelle et imprévue qui m'était imposée; j'ai craint de ressembler à ces voyageurs qui, dans les courses d'une vie errante, ont désappris la douceur de l'accent natal, et sont comme dépaysés en rentrant dans leur patrie. Pour échapper à ce péril, j'ai dû chercher un sujet qui ne fût point étranger à la destination de cette chaire, et auquel cependant des études antérieures m'eussent suffisamment préparé. Un seul se présentait naturellement; la littérature française n'a pas été sans rapport avec les autres littératures. Vous le savez, messieurs, notre langue n'a pas exercé une moindre influence en Europe que nos mœurs, nos idées et nos armes. De leur côté, les lettres étrangères ont agi sur nous à plusieurs reprises : faire l'histoire de cette mutuelle influence, en déterminer les causes, en apprécier les résultats, tel est le sujet de recherches qui m'a semblé concilier le mieux et la nature de ce cours et la direction de mes études.

En effet, messieurs, il est impossible de s'occuper de l'Europe moderne et de ne pas être ramené sans cesse à la France; dans mes plus lointaines excursions littéraires au nord et au midi, j'ai rencontré partout son génie voyageur et conquérant. Non moins souple et mobile que dominateur et communicatif, il n'est pas un peuple dont il n'ait, pour un jour, accueilli la langue ou adopté la fantaisie! Ainsi, messieurs, nous toucherons à toutes les grandes littératures, car toutes ont été en contact avec nous; tantôt nous verrons la nôtre, instrument glorieux de la civilisation du monde, subjuguer l'Europe charmée; tantôt nous assisterons aux luttes soutenues contre elle par les littératures nationales, et notre sympathie, sans injustice, sera pour leur cause, car toute insurrection contre l'étranger est sainte! Quelquefois, enfin, quoique trop rarement, nous applaudirons à d'utiles échanges, enrichissant par un heureux commerce notre trésor littéraire. Ainsi nous irons à travers l'Europe de siècle en siècle et de pays en pays, suivant partout l'étoile et la bannière de la France.

Mais, messieurs, dans la situation particulière où je me trouve, incertain du temps qui m'est accordé, je dois borner ce genre de considération à une époque déterminée de notre littérature; j'ai choisi celle qui précède et ouvre toutes les autres : le moyen-âge.

Nous aurons premièrement à examiner quelles circonstances ont préparé les commencemens de la littérature française, quels peuples ont mis la main à cet ouvrage naissant. Nous rechercherons ensuite quelle action cette littérature elle-même a exercée sur les autres littératures de l'Europe moderne; nous ferons le compte, pour ainsi parler, de ce qu'elle a donné et de ce qu'elle a reçu; nous établirons la balance des richesses qu'elle a recueillies dans son sein et des trésors qu'elle a répandus sur le monde.

Nous étudierons d'abord l'influence de l'antiquité.

Comme la langue latine a été la source de notre langue, comme les ruines de la civilisation romaine ont été le berceau de notre civilisation, ainsi les littératures de la Grèce et de Rome ont été les premières nourrices des lettres françaises. Même dans les âges d'ignorance, la lumière de l'antiquité ne s'est jamais complètement éteinte au milieu de nous; elle y brille parmi les ténèbres des temps les plus reculés. Massalie répand sur quelques-uns de nos rivages, avec le langage de la Grèce, la politesse de ses mœurs et l'élégance de son génie. Rome envahit la Gaule, rapidement soumise à ses armes, et bientôt romaine par la langue et les coutumes. Après que les barbares sont venus et ont mis tout en confusion, Charlemagne paraît qui, voulant relever de terre la civilisation romaine tombée, ouvre les écoles, appelle les savans, fonde notre université de Paris; et le mouvement qu'il a imprimé n'est jamais entièrement suspendu, jusqu'à ce qu'au seizième siècle s'accomplisse, par le concours de Constantinople qui meurt, et de l'Italie qui ressuscite, cette rénovation des lettres françaises, que l'empereur germain avait tenté d'accomplir à lui seul. — Dans cet intervalle, on aime à suivre les effets de cette étude qui ne cesse point, à observer quels auteurs de l'antiquité sont copiés de préférence dans les cloîtres, quels sont les plus goûtés, les plus répandus, les plus imités; chose frappante et pourtant naturelle! ce sont souvent les moins parfaits, ceux de l'époque du Bas-Empire ou de la latinité corrompue; c'est Prudence pour Virgile, c'est Orose au lieu

de Tite-Live, c'est Marcianus Capella qui tient la place de Cicéron.

En outre, partout s'élève une littérature latine, contemporaine et rivale des littératures vulgaires. L'idiome qu'elle emploie est celui de l'église, de la science, des affaires; et l'on peut dire que la littérature latine, au moyen-âge, est une littérature morte dans une langue vivante.

Passant aux impressions que notre langue et notre littérature ont pu garder de l'ancien état des peuples germains, nous trouverons qu'elles se bornent à de faibles vestiges, d'autant plus importans à recueillir qu'ils sont plus rares. D'où nous viennent donc, messieurs, les matériaux de notre littérature, et principalement de la poésie chevaleresque qui en forme, au moyen-âge, la partie la plus considérable? Doit-elle quelque chose aux traditions celtiques de la vieille Gaule, ou à des légendes originaires du pays de Galles et de la Bretagne? Serait-il vrai que le chant des trouvères fût un dernier écho de la harpe des bardes? Et si ces origines de la muse française sont trouvées mensongères, qu'a-t-elle emprunté de la muse provençale, sa sœur aînée, qu'elle a trop fait oublier? Depuis le cours que M. Fauriel a professé dans cette faculté (1), on ne peut plus douter que les poètes de la France méridionale n'aient raconté, avant leurs frères d'Artois ou de Normandie, dans des épopées en partie perdues, toutes ces aventures de chevalerie qui ont fourni aux poètes de la France du nord le sujet d'intarissables récits. Quand vous verrez, messieurs, à quel point l'Europe entière s'est empressée d'adopter ces récits et de les reproduire, vous sentirez mieux avec quelle gravité se présentait la question de leur origine, et de quelle importance est la solution si neuve et si satisfaisante que M. Fauriel en a donnée.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'Occident : il faut présentement tourner notre vue d'un autre côté. Tandis que la langue française se formait laborieusement des débris de la langue latine, tandis que la chevalerie naissante mêlait quelque générosité et quelque enthousiasme aux violences de la féodalité, et que la lit-

(1) *Voyez* la première série de la *Revue des deux Mondes*, dernier trimestre de 1832, où se trouve imprimé le cours de M. Fauriel.

térature tentait d'associer aux souvenirs altérés de la civilisation antique les sentimens incomplets de la société nouvelle, l'Orient, qui avait eu aussi ses révolutions, et que Mahomet avait renouvelé; l'Orient, ce vieux monde, berceau du nôtre, continuait de rouler dans son ancien orbite, avec ses traditions, ses apologues, ses contes sans nombre, et toutes les éblouissantes merveilles de son ciel et de sa poésie. Le temps venu où il devait donner la main à l'Occident, la littérature française, jeune encore et naïve, avide d'émotions, curieuse de récits, s'avança au-devant de lui, et le rencontra par plus d'un endroit: le génie arabe atteignit la Provence à travers l'Espagne. Les Juifs, qui étaient entre les peuples les courtiers des idées aussi bien que des richesses, importèrent dans le midi de la France, avec l'étude de la médecine, une foule de notions orientales; vinrent les croisades, où les Français parurent aux premiers rangs, car ce n'est pas sans motif que le nom de Franc fut donné à tous ces guerriers aventureux que allaient combattre pour la cause de la civilisation, en croyant ne suivre que l'étendard de la foi. Le but des hommes dans ces guerres leur échappa; il fallut abandonner aux infidèles le saint tombeau, et Jérusalem fut perdue. Mais Dieu n'avait pas en vain rapproché l'Europe et l'Asie dans les longues étreintes de cette lutte de deux siècles. Je parlerai seulement de notre poésie, que semble alors illuminer un rayon du soleil d'Orient. Souvenons-nous aussi, messieurs, que nos croisés s'étaient laissé distraire, en passant, par la fantaisie de s'asseoir tout éperonnés sur le trône impérial de Constantinople. Vous savez en quelle admiration les jeta la rencontre qu'ils firent, aux extrémités de l'Europe, d'une ville si supérieure à tout ce qu'ils connaissaient par les restes de ses arts et la majesté de ses monumens. Constantinople était alors comme la porte magnifique de l'Orient. Par là durent encore nous être apportés de nombreux alimens pour notre poésie. — Mais avant ces pèlerins armés, empereurs de Bysance, ducs d'Athènes, princes d'Antioche ou de Galilée, d'autres plus obscurs et aussi hardis, cheminant dans l'ombre, se glissant à travers les obstacles et les périls d'un monde presque inconnu, avaient traversé la Syrie et salué la Palestine. Une foule de Français entreprirent ces pieux voyages et les racontèrent au retour dans leurs itinéraires; nom qu'on ne peut

rencontrer à cette époque de la littérature française, sans penser involontairement à sa plus grande gloire dans le siècle où nous vivons! Le commerce, l'esprit d'aventures, les ambassades des papes, des rois de France auprès des princes mahométans et surtout des chefs tartares, toutes ces causes et mille autres poussèrent vers l'Asie une foule d'hommes de toute condition, des moines, des artisans, des prêtres, des soldats. — Que d'histoires, de légendes orientales durent voyager alors avec cette foule vagabonde! Combien durent être rapportées sous le toit natal et redites au foyer rustique ou sous la cheminée du manoir, qui avaient été contées la première fois au désert, sous les tentes, près des fontaines! — Et nous, messieurs, dans ce cours, nous remonterons à la source de ces traditions venues de si loin; nous irons, jusqu'aux bords du Gange, chercher la patrie de ces fables que se sont passées de main en main l'Inde, la Perse, l'Arabie; que des Juifs ont traduites en hébreu, en grec et en latin; qui, tombées enfin dans le domaine de la littérature vulgaire, sont devenues le patrimoine commun des diverses nations de l'Europe, et dont la France, une des premières, a recueilli l'héritage.

Nous terminerons cette partie de nos recherches par l'histoire des traditions orientales sur Alexandre; il est beau de suivre ce grand nom à travers les siècles, et de voir comment, dans l'ignorance de la vérité, l'imagination des peuples se travaille pour égaler par des inventions gigantesques la grandeur que l'histoire lui a faite. — Quand ce conquérant eut disparu du monde que sa puissance remplissait, comme chacun de ses capitaines prit un morceau de son empire, chaque peuple qu'il avait soumis voulut hériter d'une portion de sa gloire : l'Egypte lui donna pour père un de ses rois; la Perse le fit naître de Darius, cherchant à couvrir par cette fiction hardie la honte de ses défaites; les Arabes se plurent à broder de fables la destinée de l'élève d'Aristote. Quand la figure d'Alexandre, ainsi dénaturée par les étranges ornemens que lui avait prêtés l'imagination orientale, vint à se montrer en cet état aux peuples de l'Occident, ils augmentèrent encore la confusion, en affublant le roi de Macédoine, devenu monarque asiatique et magicien, d'un costume de chevalier. C'est ainsi qu'Alexandre entra dans notre poésie, devenu, pour ainsi parler, le héros de la terre entière, por-

tant confondus les insignes de l'admiration de tous les peuples, comme s'ils les eussent réunis à plaisir pour en faire un magnifique et bizarre trophée à la plus vaste gloire qui fut jamais.

Après avoir recherché les origines, et, pour ainsi dire, la matière de la littérature française au moyen-âge, il reste à en suivre les effets sur les autres littératures.

La poésie chevaleresque se répand presque en même temps par toute l'Europe : l'Italie est la plus prompte à la recevoir de nous. Dès le treizième siècle, les paladins de France, les héros de Charlemagne, fournissent le sujet de récits et de chants qui ont cours au-delà des Alpes. Bientôt toutes ces aventures qu'avaient racontées nos troubadours et nos trouvères, sont célébrées dans une foule d'épopées qui perpétuent en Italie la tradition chevaleresque née en France, jusqu'à ce que deux hommes lui impriment un caractère nouveau. Pulci ose donner place à la plaisanterie entre les récits incroyables et les réflexions dévotes de la légende; Boyardo y introduit l'intérêt romanesque, et c'est ainsi métamorphosés que les héros de Turpin arrivent aux mains de l'Arioste. Tout en se jouant de ses personnages et de ses récits avec une grace que Pulci n'avait point connue, tout en laissant bien loin derrière lui les plus aimables inventions du Boyardo, l'Arioste ne s'en rattache pas moins, par ces deux hommes et par leurs prédécesseurs, à notre vieille poésie chevaleresque, dont son imagination ingénieusement naïve a plus conservé ou mieux retrouvé qu'on ne croit d'ordinaire l'allure naturelle et facile, et ce mouvement à la fois continu et varié d'un récit qui s'interrompt sans cesse et ne s'arrête jamais. Dès ce moment, la poésie chevaleresque ne peut plus être qu'une poésie badine; l'Arioste, qui lui a prêté tant de rians prestiges, l'a dépouillée sans retour de tout prestige sérieux. Cependant, avant de s'éteindre, cette noble poésie chevaleresque, ranimée au nom des croisades françaises, qui lui rappelait son origine un peu oubliée, jettera encore un dernier rayon, le plus brillant peut-être, sur la classique épopée du Tasse.

L'Italie avait également reçu de la Provence ses premières inspirations lyriques. En partant de nos troubadours, nous arriverons à Pétrarque, comme nous avons été conduits à l'Arioste et au Tasse. Il n'est pas jusqu'au Dante dont l'œuvre colossale n'ait quelques

fondemens parmi nous : ce triple univers qu'a bâti si fortement sa puissante main, il ne l'a pas tiré du néant ; ces espaces du monde invisible que peuplèrent de tant de créations sublimes sa foi, son génie et sa haine ; ces espaces, alors qu'il y entra, d'autres les avaient parcourus. Il y avait des *Voyages dans la voye d'enfer* et dans le purgatoire de saint Patrice, avant le mystérieux voyage du grand poète ; Dante, qui a fait des vers en provençal et qui connaissait notre langue, a pu prendre dans quelques-unes de ces légendes qui furent répandues de si bonne heure dans le midi et peu après dans le nord de la France, l'idée de sa vision. On voit bien un poète islandais du onzième siècle rencontrer par avance les plus sombres imaginations du Dante, ou plutôt les emprunter de même à la France, où il était venu les chercher pour les mêler bizarrement aux traditions du Nord, comme Dante, deux siècles plus tard, à ses croyances théologiques et à ses passions républicaines.

Un genre de littérature dont l'origine nous appartient plus complètement, ce sont ces contes et fabliaux, peinture familière et railleuse de la vie privée, où n'ont pas dédaigné de puiser largement nos génies les plus originaux, Rabelais, Molière et La Fontaine. Avant eux, les conteurs italiens ont sans cesse emprunté aux nôtres les sujets de leurs nouvelles, et ainsi ils nous doivent en partie le genre peut-être le plus national de leur littérature. — Bocace surtout, Jean Bocace, ce joyeux enfant de Paris, qui respira dès le berceau un air imprégné de malice et de vieille gaîté gauloise, garda toujours quelque chose de l'humeur joviale et moqueuse de ceux qu'un caprice prophétique du hasard avait faits ses compatriotes. Ni le goût des inventions romanesques, où, docile à son temps, il exerça sa jeunesse, ni l'admiration de la gravité latine trop empreinte en son langage cicéronien, ni un vif sentiment de la poésie grecque dont il fut un restaurateur passionné, n'effacèrent complètement son baptême français. Qui sait combien de ses meilleures nouvelles il apprit enfant, peut-être, dans les rues de Paris avec de jeunes compagnons, au bout de la table où les compères du marchand florentin oubliaient son jeune fils pour se régaler de bons contes dont il a fait des récits immortels !

Notre littérature chevaleresque, messieurs, a franchi les Pyrénées aussi bien que les Alpes. Sans parler du poème d'Alexandre,

un des plus anciens monumens de la poésie castillane, et que lui a prêté la nôtre; sans agiter ici la question de l'origine tant disputée du douteux Amadis, quelques-unes des plus vieilles et des plus belles romances espagnoles sont là pour témoigner que la mémoire fabuleuse de Charlemagne a été populaire dans le pays où s'était conservé le souvenir d'une expédition historique, terminée par un illustre désastre. Il est curieux de voir la vaillance française célébrée par ceux qui luttèrent contre elle, et les héros de Roncevaux chantés par les vainqueurs des Maures. L'orgueil espagnol cependant ne perd pas ses droits; il se trahit tantôt par des invectives, tantôt par des fictions également intéressées : en effet, des romances accusent le courage de Roland, et une chronique donne à son illustre adversaire, D. Bernard de Carpio, Charlemagne pour père. C'est ainsi que les Persans faisaient naître Alexandre de Darius. Quand la gloire d'un peuple contraint ses ennemis de la célébrer, il est naturel qu'ils s'efforcent d'en amoindrir l'éclat ou de s'en couvrir eux-mêmes. Mais soit qu'ils veuillent altérer les titres de cette gloire, ou qu'ils prétendent les usurper, ils la réhaussent également.

D'autres parties de l'Espagne furent dans une liaison politique et littéraire fort étroite avec certaines parties de la France actuelle. Il y eut une époque où la Provence, le Roussillon, et d'autres états du midi appartinrent à des comtes de Catalogne, qui plus tard devinrent rois d'Aragon et conquirent le royaume de Valence et les Baléares. Ces divers pays parlaient à peu près la même langue, appelée indifféremment provençale, limousine ou catalane; leur poésie était celle des troubadours; ce nom fut porté avec honneur par plusieurs rois de l'illustre maison d'Aragon : à cette maison appartenait D. Enrique de Villena, qui s'efforça de transporter dans la Péninsule la jurisprudence galante des cours d'amour et les préceptes de la gaie science.

Le Portugal eut aussi ses troubadours, qui s'essayèrent à reproduire les chants gracieux des Provençaux, leurs modèles. Il n'est pas étrange, messieurs, de rencontrer une poésie venue de France, dans un pays qui n'existe que pour avoir été arraché aux Maures par une main française!

C'étaient des Français aussi, car ils l'étaient devenus par l'adop-

tion rapide de nos mœurs et de notre langue, ces Normands qui mirent un jour à la voile pour prendre l'île d'Angleterre, et se la partagèrent comme un grand fief. Là notre langue fut imposée par le droit de la guerre, et les ménestrels prirent possession du sol avec les conquérans. Mais il y eut des résistances : de même que quelques chefs nationaux tenaient dans les bois et les marécages, et refoulaient momentanément les vainqueurs; de même au fond d'un cloître écarté, sous le toit ruiné d'un Franklin saxon, la langue du pays retentissait encore dans quelques chants et dans quelques chroniques, tandis que tout ce qui avait pouvoir ou richesse la méprisait. Les deux idiomes ont fini par se fondre comme les deux peuples. Mais l'Angleterre conserve à cette heure une foule de mots inscrits dans son vocabulaire par notre épée.

Il n'est pas surprenant, d'après cela, messieurs, que notre littérature chevaleresque forme une portion si étendue de la vieille littérature anglaise. La poésie anglo-normande est réclamée par les deux pays, et c'est ainsi que les bibliothèques d'Angleterre contiennent parmi leurs archives un si grand nombre de monumens français. Bien après qu'on eut commencé d'écrire l'anglais, on s'en servit surtout pour redire ce qu'avaient raconté nos trouvères; l'emploi du français dans la poésie se continua si long-temps, qu'au XIV[e] siècle, sous Édouard III, qui le premier le bannit de la jurisprudence, l'ami de Chaucer, Gower, écrivit en français un poème entier et des chansons pleines de grâce. Chaucer enfin, le Bocace de l'Angleterre, le père de sa littérature et de sa langue, fut le traducteur du roman de la *Rose*, et, dans le *Temple de la Renommée*, l'imitateur d'allégories provençales et françaises; enfin, dans le conte où il a excellé, il se montra l'élève de Bocace, et, comme lui, des fabliers français dont il suit de plus près encore l'allure et le génie. La France pourrait pousser plus loin ses prétentions et réclamer sa part des créations symboliques de Spenser; elle pourrait revendiquer l'honneur d'avoir donné à Shakspeare, non des modèles, elle n'en avait point alors à lui offrir et son génie n'en comportait pas, mais du moins les sujets d'un certain nombre de ses drames; elle pourrait se vanter d'avoir fourni les sources obscures où s'est alimenté ce fleuve immense qui roule la fange et réfléchit l'univers, dont l'œil suit tour à tour avec une admira-

tion mêlée d'incertitude, le cours limpide, les cataractes étourdissantes et les majestueux débordemens.

L'empire de la littérature française s'étendit au Nord encore plus loin qu'au Midi. On sait que les minnesingers furent les troubadours de l'Allemagne, dont la poésie chevaleresque, soit dans l'épopée, soit dans le genre lyrique, présente presque toujours un calque de la nôtre; il n'en sera que plus curieux de démêler ce qui s'est pu glisser d'originalité nationale dans cette poésie d'emprunt. D'autre part, nous verrons dans les Niebelungs et le livre des héros, les mœurs et les sentimens de la chevalerie aller chercher, pour ainsi dire, et rencontrer sur leur terrein les traditions barbares. Là nous assisterons aux luttes et aux alliances des deux génies qui se disputent l'Europe moderne.

Le génie chevaleresque, dont le midi de la France semble être la patrie, atteignit le vieux génie du Nord au milieu de ses glaces, et envahit jusqu'à son lointain berceau. Les compagnons fabuleux de Charlemagne, les courtois chevaliers de la Table ronde prirent place dans la littérature islandaise à côté de Sigurd, de Théodoric et d'Attila, et les sagas s'étonnèrent de mêler des récits de tournois et d'aventures aux lugubres tragédies qui les ensanglantaient.

Je n'ai pas parlé du théâtre, il sera traité à part, et je montrerai que la France au moyen-âge ne le cède ni pour l'antiquité, ni pour le nombre de ses mystères et de ses moralités à aucun pays de l'Europe. Peut-être même nous convaincrons-nous que c'est dans sa partie méridionale qu'ont dû avoir lieu d'abord ces représentations théâtrales dont l'origine se rattache à des divertissemens païens, et que l'Église imagina ponr les remplacer. Vous savez que ce genre de compositions a couvert l'Europe depuis le XIIe siècle jusqu'au XVe. Pour trouver cette forme dramatique élevée à la dignité de l'art, il faut aller en Espagne, et, chose étrange! descendre jusqu'au XVIIe siècle! Un poète de génie, Caldéron, qui écrivait en même temps que Racine, composa, sous le nom d'*Actes sacramentaux*, de véritables mystères. Ce sont, pour la plupart, des prodiges d'imagination et de subtilité. Nous parlerons de ces drames allégoriques trop peu connus, et qui, malgré leur date, sont une continuation, ou, si l'on veut, une tardive et brillante résurrection de notre scène du moyen-âge.

Messieurs, je viens de vous tracer la route que nous ferons ensemble. Elle part de l'antiquité grecque et latine, coudoie les antiquités germaines et celtiques, va chercher l'Orient, et, traversant la Provence, rentre dans notre pays; puis en sort, parcourt l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Allemagne. Voyage immense, que nous achèverons pourtant sans poser le pied hors de la terre de France; car ce chemin, tel que je viens de le tracer sur la carte du monde, que l'on parle poésie ou guerre, c'est le chemin de nos conquêtes.

Vous le voyez, messieurs, bien que les littératures étrangères jouent un grand rôle dans ce cours, l'intérêt de nationalité, à défaut d'autres, ne lui manquera pas, et je ne serai pas infidèle à l'objet de cette chaire, tout en demeurant fidèle à mes études.

Ce n'est pas tout, messieurs, j'ai tracé la route que nous suivrons, mais je n'ai pu vous indiquer tout ce que nous rencontrerons des deux côtés du chemin. Mille excursions nécessaires nous attendent; nous aurons, tout en marchant, mille questions à poser et à résoudre : car nous voulons pleinement connaître le rôle que la littérature française a joué en Europe au moyen-âge. Pour cela, il ne suffit pas d'étudier ses rapports de filiation, de génération pour ainsi dire, les seuls dont j'aie parlé aujourd'hui; il faudra la comparer avec ses rivales sous tous ses aspects et dans toutes ses parties.

Nous la ferons, messieurs, cette étude comparative sans laquelle l'histoire littéraire n'est pas complète; et si, dans la suite des rapprochemens où elle nous engagera, nous trouvons qu'une littérature étrangère l'emporte sur nous en quelque point, nous reconnaîtrons, nous proclamerons équitablement cet avantage; nous sommes trop riches en gloire pour être tentés de celle de personne, nous sommes trop fiers pour ne pas être justes.

Messieurs, notre part est assez belle; trois fois la civilisation française s'est placée à la tête de l'Europe : au moyen-âge, par notre littérature, par nos croisades et notre chevalerie; au dix-septième siècle, par le génie de nos écrivains et le règne de Louis XIV; au dix-huitième, par l'ascendant de notre philosophie et les triomphes de notre glorieuse révolution. Et aujourd'hui nous arrêterions-nous dans la voie du progrès, qui est la voie de l'humanité? Non, mes-

sieurs, il n'en sera pas ainsi. — Le dix-neuvième siècle, qui a déjà porté de si grandes choses, semble par momens indécis et fatigué dans sa marche. Soutenons le pas, messieurs, et pour la quatrième fois reprenons notre poste en tête du mouvement européen. L'Europe nous regarde et nous attend.

J. J. Ampère.

POÈTES ET ROMANCIERS

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

III.[1]

MATURIN.

En feuilletant les histoires antiques, je me suis bien souvent demandé pourquoi la biographie, c'est-à-dire l'élément individuel, le portrait et l'analyse de l'ame humaine aux prises avec les mille obstacles de la vie familière et quotidienne, y tenait si peu de place; pourquoi Xénophon et Thucydide, Tite-Live et Tacite lui-même accordaient tant aux choses et si peu à l'humanité; pourquoi, malgré les lueurs éclatantes qui se projettent sur les caractères mystérieux de Néron et de Tibère, le plus hardi penseur de la Rome impériale répugne si obstinément aux peintures d'intérieur. Plutarque lui-même, qui s'intitule biographe des hommes illustres, ne laisse échapper qu'à regret de sa plume de rhéteur les détails naïfs et simples, plus instructifs cent fois que ces solennels paral-

(1) Voy. la livraison du 1er juin 1832 de la 1re série.

lèles entre les généraux d'Athènes et de Lacédémone, dont il a légué le modèle aux pédans de collège.

N'est-ce pas que le polythéisme, en plaçant les dieux eux-mêmes sous la domination du destin, enlevait à l'homme son plus beau privilège, le libre arbitre? N'est-ce pas que dans une société où Thémistocle invoquait le sens obscur d'un oracle, pour décider une expédition, où les plus lointaines campagnes dépendaient de l'ignorance ou de la fourberie d'un aruspice, l'homme n'avait qu'un rôle secondaire, et n'était qu'un instrument au lieu d'être une volonté? N'est-ce pas que, dans le monde antique, les générations, au lieu d'être livrées au gouvernement de la raison, n'étaient, aux yeux du philosophe, qu'un océan docile, sillonné douloureusement selon le caprice qu'ils appelaient *fatum?*

Avec le christianisme, quel que soit d'ailleurs le jugement que l'on porte sur les destinées ultérieures de la loi nouvelle, l'homme a conquis dans l'histoire l'importance individuelle que les biographies païennes lui refusaient. Avec la liberté sa douleur est devenue plus auguste et sa joie plus sainte: Napoléon à Saint-Hélène est plus grand que Marius à Minturnes; la fortune féerique du général d'Italie nous frappe plus vivement que les aventures militaires du tribun.

Tous ceux qui ont réfléchi deux jours aux différences des deux civilisations s'expliquent facilement la diversité des impressions: Marius suivait le flot populaire, Bonaparte le gouvernait.

Les hommes qui ont reçu le don de la parole, qui dirigent l'opinion par le charme de leur pensée, dont les lèvres éloquentes ne sont ni moins dangereuses ni moins puissantes que le tranchant de l'épée, les orateurs et les poètes ne sont pas mieux traités de l'antiquité que les rois et les guerriers. Pourquoi? si le défenseur d'Archias, l'accusateur de Catilina avait eu son Boswell, si nous savions la vie familière de Virgile à la cour d'Auguste, comme celle du lauréat de Guillaume IV, que d'énigmes insolubles aujourd'hui dans l'histoire littéraire du paganisme se résoudraient d'elles-mêmes!

Il faut donc reconnaître que la formule religieuse qui a résumé sous un symbole populaire les préceptes d'une morale élevée a rendu à l'humanité un double service en agrandissant la sphère de ses actions et le cercle de ses études.

Et ce prologue, je l'espère, explique suffisamment pourquoi je me complais si délibérément dans le récit des biographies d'artistes, pourquoi j'essaie si souvent d'interpréter les œuvres qu'ils nous ont laissées par le tableau de leur destinée sociale.

Charles-Robert Maturin, qui fait le sujet de ces nouvelles études, est né en 1782 à Dublin. Son père exerçait alors un emploi modique, mais honorable. Dans ses exercices universitaires, le jeune Robert se distingua de bonne heure par une conception rapide, une parole harmonieuse et soudaine, mais plus encore par son indolence et sa mélancolie. En quittant l'université, il entra dans les ordres, et devint *vicar of a curate,* c'est-à-dire qu'il suppléa dans ses fonctions ecclésiastiques un ministre de campagne. Comme il arrive d'ordinaire aux ames tristes, il sentit, à son début dans la vie, le besoin de consolation, de confiance, d'intimité, de sympathies sans réserve. A de pareilles ames l'amitié ne suffit pas.

Maturin se prit d'amour pour Henriette Kingsburg, sœur de l'archidiacre de Killala, et petite-fille du docteur Kingsburg, qui recueillit des lèvres de Swift les dernières paroles intelligibles et sensées que le doyen de Saint-Patrick ait prononcées; il eut le bonheur d'épouser son Henriette, et, confiant dans l'avenir, se résigna doucement à la médiocrité de son existence. La vie de famille, entremêlée des travaux paisibles de sa place, suffisait à ses désirs. Son intelligence, malgré sa souplesse et son agilité, ne s'employait qu'à mieux comprendre le bonheur modeste qui lui était départi, sans s'élever ou sans descendre, comme on voudra, jusqu'aux rêves soucieux de l'avarice et de l'ambition. Si les choses fussent demeurées dans cet état, Maturin aurait continué de vivre au milieu de joies ignorées, entouré d'amour et de caresses, lisant le soir la prière à ses enfans réunis, bénissant Dieu des journées qu'il lui accordait, et s'endormant dans les bras de son Henriette pour rêver à la veille ou au lendemain, à des jours sereins et pareils.

Il y a long-temps qu'on l'a dit, et jamais parole plus vraie ni plus douloureuse ne s'est prononcée : « le bonheur n'a pas d'histoire. » Le père de Robert perdit l'emploi qu'il exerçait avec honneur depuis quarante-sept ans; dès ce moment, le mari d'Henriette fut obligé de chercher ailleurs que dans les modiques émolumens

de son vicariat la subsistance de sa famille. Comme Milton, qui fut maître d'école avant d'être le secrétaire du Protecteur, il ouvrit une classe, prit des pensionnaires, et cette nouvelle industrie, bien que peu lucrative, ne démentit pas ses espérances. Mais il eut l'imprudence de répondre pour les dettes d'un ami ; au jour de l'échéance, le débiteur prit la fuite, et souffrit lâchement qu'on menaçât de la prison ceux qui lui avaient servi de caution. Olivier Goldsmith avait pris gaîment une pareille aventure ; mais il n'était pas marié. Il n'avait pas, comme le dit quelque part François Bacon, donné des otages à la fortune. Le poète insouciant du *Village abandonné* était parti n'emportant avec lui que sa flûte pour défrayer en voyage son sommeil et son souper, et il avait pu continuer librement son aventureux pélerinage. Mais Robert Maturin avait une femme et des enfans. Il resta, comme il le devait, demanda conseil à la réflexion, et après avoir vendu son école pour acquitter une partie de la dette, il chercha dans sa plume de nouvelles ressources pécuniaires. Il publia successivement la *Famille Montorio*, le *Jeune Irlandais* et le *Milésien*, sans trop de gloire ni de profit; car la plus avantageuse de ces trois publications, *the Milesian*, fut acquise en 1811 par M. Colburn pour la modique somme de 80 liv. sterl., 2,000 fr. de notre monnaie.

Dans les rares intervalles de ses leçons de grammaire anglaise et latine, il avait composé une tragédie, *Bertram;* les succès récens de Shiel l'encouragèrent à présenter sa tragédie au théâtre de Dublin. *Bertram* fut refusé. Instruit que l'auteur de *Marmion* avait parlé avec éloge de *Montorio*, il partit pour Londres où se trouvait alors l'illustre poète, et lui soumit le manuscrit de sa tragédie. Walter Scott le recommanda à lord Byron, qui était alors membre du comité de Drury-Lane, et en 1816 *Bertram*, refusé deux ans auparavant, en 1814, par le directeur de Dublin, fut joué devant un nombreux auditoire, et Kean, à qui était confié le principal rôle de la pièce, enleva les applaudissemens de toute la salle.

Le succès de *Bertram* semblait ouvrir à Maturin le chemin de la fortune; à la demande de Kean, il écrivit *Manuel et Fredolfo*, qui furent *damnés* et qui le méritaient. La voix publique étant unanime, il dut renoncer au théâtre pour toujours, et il ne résista pas à l'avis de la critique.

Les principales situations de *Bertram* avaient attiré sur Maturin les censures de l'église anglicane. Le succès de cette première tragédie, loin de servir à l'avancement de l'auteur, s'opposa irrévocablement à sa fortune ecclésiastique, comme le *Conte du tonneau* avait arrêté celle de l'auteur de *Gulliver*.

Loin de perdre courage, Maturin se remit à écrire des romans. *Pour et contre*, ou *les Femmes*, *Melmoth*, et les *Albigeois* se rapportent à cette époque de sa vie, et complètent, avec ses sermons et un poème sur l'univers, la série de ses œuvres. Maturin est mort à Dublin en 1825, à l'âge de de quarante-trois ans.

On le voit, les évènemens ne se pressent pas dans la biographie de Maturin. Nous ne sommes plus au temps de Camoens et de Cervantes. Il n'est plus de mode aujourd'hui d'avoir couru les aventures, d'avoir passé par toutes les chances de la guerre et des voyages, d'avoir dans ses souvenirs un naufrage au retour du Nouveau-Monde ou une captivité en Afrique, pour écrire un roman ou un poème. Comme l'a très justement remarqué un critique érudit et spirituel, dont je ne fais que rappeler ici la pensée, le talent littéraire qui, au XVIe siècle, à Lisbonne et à Madrid, n'était qu'un accident, une aventure ajoutée à mille autres, plus périlleuses et plus pénibles, est devenu parmi nous, depuis la fin du dernier siècle surtout, une profession régulière, capable de remplir tous les instans et de suffire à tous les besoins.

Toutefois, pour compléter ce tableau biographique, et avant d'aborder l'analyse et la discussion des titres, je dois mentionner deux fragmens de Maturin, qui servent à dessiner la franchise de son caractère et l'élévation de son jugement. Dans la préface de *Pour et contre*, voici ce qu'il dit de lui-même : « Aucun de mes « précédens ouvrages n'a été populaire, et la meilleure preuve, « c'est qu'aucun d'eux n'est parvenu à une seconde édition; *Mon-* « *torio* a bien eu quelque succès, mais un succès de cabinet de lec- « ture; c'était tout ce qu'il méritait. Ce genre de roman était passé « de mode dès mon enfance, et je n'avais pas assez de talent pour « le ressusciter. Quand je pense à ces ouvrages maintenant, je ne « suis nullement surpris de leur obscure destinée; car, outre l'ab- « sence d'intérêt, ils me semblent manquer de vraisemblance et de « réalité. Les caractères, les situations et le langage n'appartien-

« nent qu'à l'imagination. J'ignorais alors le monde, et ne pouvais « le peindre. »

A coup sûr, un homme qui estime aussi nettement la valeur de ses premières œuvres, n'est pas un esprit vulgaire. Autant la fausse modestie est ridicule et banale, autant l'aveu public et sincère de ses défauts est digne d'éloges et de sympathie.

Ailleurs, dans la préface de *Melmoth*, en réponse aux récriminations soulevées par ses romans chez les gens du monde et les membres du haut clergé, il n'hésite pas à proclamer, sans bassesse comme sans vanterie, que si son ministère suffisait à soutenir sa famille, il s'abstiendrait d'écrire des ouvrages d'imagination. Il ne rougit pas de sa pauvreté! Loin de là, convaincu que le travail, c'est-à-dire l'emploi persévérant des forces personnelles dont on peut disposer, n'est qu'une lutte honorable, et vaut mieux cent fois que l'adulation et le mensonge escomptés par de hautains protecteurs, il confesse qu'il ajoute ses poèmes à ses prières, parce qu'il n'a pas d'autre moyen de faire face aux difficultés de la vie.

Il y a dans ces deux fragmens une preuve éclatante de clairvoyance et de probité.

Maturin n'est guère connu en France comme un écrivain littéraire. Son livre le plus célèbre, *Melmoth*, bien que traduit deux fois, ne l'a pas encore été pour les lecteurs sérieux, L'un des deux traducteurs est une jeune femme, à qui le savoir et l'esprit ne manquent pas; mais son travail, fait avec une excessive précipitation, est fort incomplet : un tiers au moins est supprimé. M. J. Cohen, ancien censeur royal, a été moins prodigue de mutilations; mais il déclare lui-même qu'il a traduit *librement*, c'est-à-dire qu'il a passé à côté de l'original toutes les fois que les *propriétés* du style gênaient le galop de sa plume. Le *Milésien*, le *Jeune Irlandais*, ont été plus heureux, et sont échus à l'esprit fin et délicat d'une femme du noble faubourg. Ces deux livres sont mieux et plus fidèlement rendus que *Melmoth*. Mais ils n'avaient pas en eux-mêmes le germe de la popularité. Les *Femmes*, *Montorio* et les *Albigeois*, traduits ou *trahis*, selon le proverbe italien, par des plumes anonymes, sont à peu près ignorés de ceux qui ne croient pas, avec Gray, que le paradis consiste dans un bon fauteuil et un roman pendant l'éternité.

Pour prévenir ce désastre qui n'épargne aucune gloire, si haute qu'elle soit, il n'y a qu'un moyen, c'est de flétrir sans relâche l'ignorance du public et l'avarice des libraires. Le mot de Lintot devient plus vrai de jour en jour : « quand ils ont faim, ils savent toutes langues. » La traduction des ouvrages étrangers est aujourd'hui une industrie comme le commerce de l'indigo, du coton ou du colza ; elle a ses commis-voyageurs, ses maisons de correspondance, ses entrepôts ; elle soumissionne pour l'exploitation d'un roman de Vienne ou d'Édimbourg, comme Ouvrard ou Séguin pour les fourrages et les chaussures de l'armée. On ne ferait pas copier lisiblement une liasse de factures ou une correspondance pour le prix attribué aux traducteurs. Qu'ils ignorent ou qu'ils sachent, peu importe. Le libraire va d'abord au meilleur marché! la besogne se découpe et se partage, et le malheureux auteur livré, comme les prisonniers romains, *dentibus ferarum*, devient ce qu'il peut; le plus souvent il y perd un membre ou deux, quelquefois même, comme les matrones de la ville éternelle ne sont pas là pour demander grace et lever le pouce, il expire au milieu d'horribles convulsions. Un jour, c'est un membre de l'Institut qui dépèce Aristophane, et qui, dans la lecture naïve d'un latin mal imprimé, prend un manteau pour une courtisane. Le lendemain, c'est un interprète qui met son esprit à la place du texte, qui oublie le dauphin de la fable, et donne l'étymologie anglaise d'un mot qui n'a jamais existé que dans le latin universitaire.

Il faut donc que le public, instruit par les révélations et les vives réprimandes de la critique, fasse une fois justice de ces scandaleuses spéculations; qu'il renvoie aux écoles de langue et de grammaire ces forbans littéraires qui naviguent sans lettres de marque ; il faut tuer ces vers qui se logent au cœur des plus beaux fruits pour les ronger; il faut dessécher cette nouvelle mer morte qui réduit en cendres les plus riches campagnes.

Par malheur la critique est trop souvent complice de ces gaspillages ; elle répugne à publier les secrets d'une industrie dont elle-même a tiré profit. Les exemples abondent; je choisis celui que j'ai sous la main. Les *amis* de M. Amédée Pichot, dont M. Paulin Paris a relevé plus d'une fois les étranges bévues, indiquent à plusieurs reprises, et toutes les fois que l'occasion s'en présente, son voyage his-

torique et littéraire comme renfermant les détails les plus précieux sur les mœurs et la littérature de la Grande-Bretagne, et notamment, ont-ils soin d'ajouter, sur sir W. Scott. Ceci ne ressemble pas mal à un traité de géographie qui promettrait la description de l'Europe et notamment de la France. Quelques pages, attribuées à l'auteur d'Ivanhoë et traduites par une plume anonyme, renvoient au voyage historique pour Maturin. J'ouvre le livre, j'y trouve deux pages très lestes où le voyageur veut bien croire que sans le talent de Kean, le public de Londres n'aurait pas été assez fou pour applaudir *Bertram*. De ses romans il n'est pas dit un mot. Maturin est proposé au pinceau des peintres comme le type de la frénésie; il faut le représenter l'écume à la bouche. Dans sa verve de bon goût, M. Amédée Pichot va jusqu'à dire qu'il éprouve, à la lecture de Maturin, le même et pénible sentiment qu'en présence d'un mendiant qui se donne une attaque d'épilepsie pour obtenir une misérable aumône. Je transcris littéralement. — Conclusion : « Si Maturin n'eût été le plus extravagant des auteurs, il serait le plus grand génie de la littérature anglaise. » — Accorde qui pourra ces deux propositions. J'aimerais autant dire : La Norwège serait aussi chaude que le Congo, si elle n'était située un peu plus au nord.

Mais comment expliquer le silence du critique sur les mutilations que Maturin a subies! Le voyage est cité comme un chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité dans les mêmes volumes où le poète anglais se débat entre deux adversaires également terribles, l'ignorance et la hâte. Est-ce que par hasard le traducteur et le critique ne seraient qu'une seule et même personne? Nous livrons ces conjectures à la pénétration des hommes sérieux.

Il est temps de commencer une réaction vigoureuse contre le torrent de la bibliopée. Puisque la littérature se réduit à la librairie et veut rivaliser avec les machines de Watt, il faut en décrire le mécanisme pour rendre la partie égale.

Au train que suivent les choses, la réhabilitation de Maturin ne saurait tarder long-temps. Les mille voix de la presse auront bientôt mis à nu les injustices et les ignorances, et les hommes vraiment littéraires accorderont à l'auteur de *Melmoth* l'estime et l'admiration qu'il n'a pas même obtenues dans sa patrie.

Mais, comme une admiration solide et durable ne repose que

sur la connaissance impartiale et complète des ouvrages de l'artiste, il importe de rechercher le caractère général et la valeur poétique de ces ouvrages. Or on ne saurait le nier sans aveuglement, ce qui frappe d'abord dans les plus belles pages de Maturin, c'est une sorte d'exubérance fastueuse, particulière à son pays; car l'Irlande est dans la Grande-Bretagne la même chose à peu près que la Provence pour nous. Elle se distingue de l'Angleterre et de l'Écosse par l'emphase des images et par le goût des paralogismes : on connaît le mot d'un paysan irlandais, qui se plaignait de ce que ses jambes couraient plus vite que lui. Au parlement et au barreau, l'éloquence irlandaise conserve encore la même exagération. Les plus anciens monumens de la littérature d'Érin révèlent d'une façon éclatante ce génie emphatique et imagé qui s'est perpétué parmi ses enfans. Les pages les plus heureuses des *Mélodies* ne sont souvent que des pastiches des *Irish relics*, comme *Lalla Rookh* une mosaïque assez habile de William Jones et d'Herbelot.

Ce caractère particulier à l'imagination et à la poésie irlandaises, et qui rappelle assez bien la grandeur efféminée des poèmes persans, a reçu le surnom ironique de *luxe*. Ce défaut se retrouve jusque dans la prononciation, et c'est ce qui explique l'opposition anglaise contre le talent dramatique de miss Smithson : le public de Londres ne peut lui pardonner son accent.

L'Irlande est aussi riche que l'Armorique en traditions merveilleuses, en origines, en généalogies que la plus patiente sagacité ne saurait éclaircir. Quelques-uns de ses bardes font descendre sa population d'une colonie milésienne. Le *Milésien* de Maturin est fondé tout entier sur cette tradition. C'est un livre où étincellent çà et là des pages magnifiques. Il faut même reconnaître que l'intérêt romanesque se soutient assez bien; mais les caractères manquent de réalité.

Montorio, comme le *Moine* de Lewis, appartient à l'école d'Anne Radcliffe. Il est de la même famille que les *Mystères d'Udolphe*. Malgré les éloges indulgens de sir Walter, je me range à l'avis que Maturin lui-même a exprimé dans la préface des *Femmes*.

Le *Jeune Irlandais*, quoique le dernier en date, n'est assurément pas le meilleur des six romans de l'auteur. Le style en est

plus pur, plus châtié; mais la composition tout entière manque d'ordonnance et de logique.

Les *Albigeois* renferment de belles parties; mais il n'est permis qu'aux prospectus de librairie de comparer cette excursion dans le genre historique à l'épopée si dramatique et si vive d'*Old Mortality*. Simon de Montfort est loin d'égaler en énergie la grande figure de Balfour.

De ces quatre livres il n'y en a pas un seul qui pût sortir d'une plume médiocre. Mais si Maturin n'eût pas écrit autre chose dans sa vie, son nom ne devrait pas espérer de vaincre l'oubli. Ce qui manque à ces romans, c'est la forme, c'est-à-dire l'enveloppe conservatrice. Les plus beaux élans de poésie, les plus riches images ne suffisent pas à la durée d'une œuvre. Ces qualités ne se laissent apercevoir qu'au petit nombre d'esprits curieux qui se plaisent aux études difficiles, et qui se réjouissent de la découverte d'un talent ignoré comme de la rencontre d'un filon inattendu.

Mais ces titres ne défraieraient pas la persévérance du nouvel Addison, qui tenterait, dans un demi-siècle, de remettre en lumière et en honneur ce nouveau Milton, méconnu de ses contemporains comme son illustre aïeul.

Les *Femmes*, où se révèle une grace exquise qu'on ne soupçonnait pas dans l'auteur de *Montorio*, où la figure angélique d'Éva se détache avec la pure suavité des meilleures toiles de Metzu, est un poème plus réel et plus riche d'observations sociales que les autres onvrages de Maturin. La critique anglaise a proclamé, avec une louable impartialité, la ressemblance de *Zaïre* avec la *Corinne* de madame de Staël. Il est très vrai, comme l'a remarqué l'auteur de *Rob-Roy*, que cette Sapho irlandaise ne s'inspire pas aux mêmes paysages et aux mêmes passions que l'improvisatrice italienne. A parler le langage de l'enseignement universitaire, il y a plus de sagesse et de sobriété dans les *Femmes* que dans les autres inventions de Maturin. C'est aussi celui de ses livres qui a obtenu le succès le plus unanime.

Après cette énumération sévère des travaux de Maturin, nous sommes loin, à ce qu'il semble, de pouvoir compter sur la gloire de son nom, comme Homère et Tasso comptaient sur la prise de Troie et de Jérusalem, après le dénombrement de la flotte grecque

et de l'armée croisée. Pourtant, il faut bien le dire, un jour la postérité placera *Melmoth* et *Bertram* entre *Faust* et *Manfred*.

Melmoth et *Bertram*, tels sont en effet les deux titres qui consacrent littérairement le génie de Mathurin. C'est dans ce roman et dans cette tragédie que nous devons chercher le secret et la portée de ses inspirations. C'est là qu'il a déposé les plus riches trésors de sa fantaisie; *Bertram* et *Melmoth* résument toute sa pensée. Ses autres ouvrages ne seront connus dans cinquante ans que des bibliographes érudits. Mais un drame, sur trois, et un roman, sur six, graveront le nom de Maturin dans l'histoire de la poésie anglaise. MM. Taylor et Nodier ont donné, il y a quelques années, une traduction élégante, mais incomplète de *Bertram*. L'ingénieux auteur de *Trilby* a fait précéder ce travail de considérations remarquables par leur tolérance. Mais, quoiqu'il m'en coûte de contredire un nom comme celui de Nodier, je ne puis pas me ranger à son avis, et je ne lui pardonne pas plus d'avoir émondé le *luxe* irlandais de *Bertram* que je ne pardonne à John Dryden d'avoir *modernisé* pour les beaux-esprits de son temps les contes joyeux et satiriques de Geoffrey Chaucer. Ce n'était pas sage au Juvénal anglais, à l'auteur de l'*Annus Mirabilis*, de refaire, pour les roués de la restauration, les peintures naïves composées pour la cour de Richard II; il n'est pas juste à l'auteur de *Therèse Aubert* de corriger, même habilement, le désordre poétique de Maturin.

Coleridge, qui a critiqué sévèrement, mais avec une grande justesse de goût, la fable et le style de *Bertram*, regrette à ce propos l'importation de la métaphysique germanique dans la littérature anglaise. Il reproche à Sheridan d'avoir traduit le *Pizarre* de Kotzebue. Je suis volontiers de son avis, mais pour une raison différente, c'est que la pièce de Kotzebue est médiocre. Il retrouve dans les *Brigands* de Schiller l'idée mère de *Bertram*. Tout en reconnaissant quelques analogies de pensée, entre ces deux ouvrages, je préfère la tragédie anglaise au drame allemand, précisément parce que la métaphysique explicite y est plus rare, plus adroitement déguisée, parce qu'il y a dans *Bertram* plus de terreur et moins de déclamations. S'il est vrai que Schiller se soit repenti, vers la fin de sa vie, d'avoir écrit les *Brigands*, il a bien fait; car cette pièce, malgré sa popularité épidémique, n'a pas de valeur poétique, et se

place même fort au-dessous de l'*Intrigue et l'amour*. Celui qui a écrit *Don Carolos*, *Wallenstein* et *Marie Stuart*, ne devait pas faire grande estime de ces deux mélodrames.

Mais les mêmes idées, qui dans Schiller ressemblent à une dissertation, prennent dans Maturin la forme vivante et animée d'une légende surnaturelle, et cette différence suffirait pour établir la supériorité de *Bertram* sur les *Brigands*. Le style de *Bertram* n'a peut-être pas toujours le naturel et la simplicité qui conviennent au théâtre; mais ce défaut est amplement racheté par l'éclat et l'élévation des images, par les lueurs éblouissantes dont le poète éclaire presque à chaque instant les replis les plus mystérieux de la conscience humaine. Pour la marche de l'action, c'est plutôt celle d'une épopée du moyen-âge que la déduction rapide et pressée d'un drame conçu selon les exigences du goût moderne; mais il y a des scènes dignes d'*Hamlet* et de *Macbeth*.

Quant aux craintes manifestées par Coleridge, et partagées, à ce qu'il paraît, par plusieurs de ses compatriotes, je ne les crois pas très fondées. La contagion de la poésie et de la philosophie allemandes n'est à redouter pour personne; Londres et Paris n'ont rien à craindre du génie de Wieland ou de Kant. Les idées et les sentimens se communiquent de peuple à peuple, mais ne se greffent pas comme les fruits; chacun n'en prend que ce qu'il veut. Quant aux imitateurs, ils ne sont pas dangereux; c'est une race impuissante, et qui meurt sans qu'on ait besoin de la frapper. Les romans de M. de Mortonval ne sont *écossais* que pour son libraire, et n'acclimateront pas les digressions prolixes que repousse la précision de l'esprit français.

Pour ce qui concerne en particulier *Bertram*, je ne sais rien de moins allemand dans la forme. Il n'y a qu'une imagination d'origine milésienne qui puisse inventer le monologue où le héros raconte son entrevue avec le démon. Une pareille scène écrite par Schiller aurait eu un tout autre caractère.

Quoi qu'on fasse, le projet de Leibnitz ne se réalisera pas plus que le projet de l'abbé philanthrope. Une langue universelle est aussi introuvable que la paix perpétuelle. On pourra constituer l'esprit européen, mais on n'arrivera jamais à rendre uniforme l'ex-

pression de la pensée ou de la fantaisie. L'Europe aura toujours plusieurs langues et plusieurs littératures.

Ainsi *Bertram* n'est pas plus contagieux pour la France que Schiller ne peut l'être pour l'Angleterre.

Mais au moment où, depuis un siècle bientôt, la patrie de Shakespeare appelle vainement la renaissance de son théâtre, il était digne d'un public lettré, n'en déplaise au goût chatouilleux de M. Pichot, d'envisager hautement une tentative comme *Bertram*. La régénération dramatique n'est réservée ni à Milman, ni à Knowles, ni à Joanna Baillie : il est fâcheux que *Manuel et Fredolfo* n'aient pas répondu au début de Maturin.

On a rapproché de Marlowe, de Gœthe et de Byron, *Melmoth*, qui, en effet, touche par plusieurs côtés aux créations de ces trois poètes ; dans *Melmoth*, comme dans les deux *Faust*, comme dans *Manfred*, le génie du mal joue un grand rôle. Mais entre toutes les œuvres de la littérature moderne, je n'en sais pas qui aient avec *Melmoth* une aussi prochaine parenté que *l'Élixir du Diable* d'Hoffmann, qu'un traducteur ignorant a mis, je ne sais pourquoi, sur le compte de Spindler. Dans les deux récits, il y a la même puissance d'évocation ; car je ne puis mieux caractériser la physionomie poétique de ces deux romans qu'en les comparant à des opérations cabalistiques. Paracelse et Raymond Lulle, dans leurs études mystérieuses, n'ont jamais éprouvé de plus vives terreurs que les lecteurs de *Melmoth* et de *l'Élixir du Diable*.

Pourtant ici encore la diversité des nations a produit la diversité des poésies; et puis, quelle différence dans les deux biographies ! quel immense intervalle entre le joyeux buveur des tavernes de Berlin et le ministre de Dublin, entre le conteur à moitié ivre, qui fut tour à tour juge, directeur de spectacle et chef d'orchestre, qui voulut rivaliser avec *Fidelio* après avoir lutté avec les caricatures de Callot, et le mari pauvre et paisible d'Henriette Kingsburg !

Il y a dans les premiers chapitres de *Melmoth* une peinture admirablement vraie de la mort d'un avare, et qui prépare le lecteur aux effrayans épisodes qui vont suivre. Quoique, à parler nettement, il n'y ait pas d'exposition dans ce poème surnaturel, cependant la mort du vieil oncle ouvre bien le premier acte du drame.

Dans le cours du récit, Maturin trouve moyen de mêler aux touches les plus sombres les tons les plus frais et les plus jeunes. A chaque pas que nous faisons dans l'enfer, en le suivant, il entrouvre le ciel, et, comme les archanges déchus de Milton, nous marchons au milieu de ténèbres visibles.

Mais les plus belles pages de *Melmoth*, et aussi, je veux bien l'avouer, les plus désespérantes, sont celles où il retrace, en traits profonds et ineffaçables, les dernières luttes de l'amour contre les angoisses de la faim. Un pareil thème sous la plume vulgaire de Rétif de la Bretonne n'exciterait que le dégoût; sous le pinceau tout puissant de Maturin, comparable en cette occasion à celui de Salvator, il acquiert une grandeur incalculable. L'esprit se refuse à discuter les limites qui séparent l'horreur de la poésie. Une pareille lecture frappe l'ame de stupeur, comme le *Prométhée* ou la mort d'Ugolin.

Le caractère saillant de *Melmoth*, c'est la poésie élevée à l'effroi le plus poignant. Le désordre qui règne dans la succession, en apparence fortuite, des aventures, a donné, à une femme d'esprit, l'idée d'appeler Maturin l'Arioste du crime. Ce n'est qu'un jeu de mots très puéril. Un critique, qui niait la justesse de la comparaison, mais qui voulait en trouver une autre, a nommé l'auteur de *Melmoth* le Dante des romanciers. A mon avis, il n'a pas été plus heureux, car la *Divine Comédie* est avant tout une épopée satirique; bien que le poète florentin prenne pour guide et pour conseil l'ami et le courtisan d'Auguste, le récit de ses voyages n'est pourtant qu'une magnifique et immense vengeance. Jamais le plaisir des dieux n'a été plus largement savouré sur la terre.

Maturin, à qui le temps et la fortune ont manqué pour révéler complètement les mystères de son génie, ne ressemble ni à Dante ni à l'Arioste. La pauvreté, qui a mis la plume dans sa main, n'a pas permis à sa pensée de germer à son heure, ni de pousser ces moissons dorées à qui la prospérité sert de soleil et de rosée. Déshérité de la gloire qu'il revendiquait, il se consolait dans la société de quelques amis, dans la conversation des jeunes femmes que son affabilité réunissait autour de lui. Il aimait les plaisirs simples; et ceux qui l'ont connu croyaient voir revivre le digne ministre dont le pinceau de Newton nous a récemment donné un si délicieux

portrait : Mathurin semblait l'ombre ou le *wraith* du docteur Primrose.

Que de grandes choses n'eût-il pas faites, s'il avait eu devant lui le monde ouvert, comme le poète illustre qui l'introduisit dans la *chambre verte* de Drurylane ; s'il avait pu librement promener sa fantaisie de Ravenne à Venise, et voir, comme il savait voir, Lisbonne et Madrid, Séville et Cadiz! Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que l'auteur de *Melmoth* pût, comme l'auteur de *Lara*, accomplir en Europe et en Asie un poétique pélerinage pour renouveler pensée par le spectacle de l'Adriatique et du Bosphore, du Tage et du Guadalquivir?

Il est donc vrai que la douleur éveille la pensée, mais que l'indigence arrête l'essor de la fantaisie? Tandis que les oisifs des trois royaumes voyagent, comme leurs malles, dans les capitales du continent, rapportent au retour quelques phrases françaises ou italiennes pour donner à leurs billets du matin un ton de bonne compagnie, n'était-il pas juste que Maturin pût admirer dans sa vie autre chose que Saint-Patrick et Westminster, qu'il récréât ses yeux du palais ducal des doges ou de la coupole de Sainte-Sophie?

GUSTAVE PLANCHE.

BECERRILLO.

L'instruction !... belle niaiserie ! pour les uns, elle consiste à savoir le nom du cheval d'Alexandre, du dogue *Bérécillo*, de Tabourot, seigneur des Accords...

M. de Balzac.

Ce serait, je l'avoue, une grande niaiserie que l'instruction, si elle n'avait d'autre résultat que de nous laisser dans l'esprit le souvenir de quelques noms propres et des anecdotes qui s'y rattachent; mais, aux yeux de tous les hommes sensés, on n'est pas plus véritablement instruit pour avoir meublé sa mémoire du contenu des *anas* anciens et modernes que pour avoir écouté et retenu les caquets de la loge de la portière. Tirer vanité d'un si mince savoir est donc quelque chose de bien puéril, et le comble du ridicule, c'est d'en faire parade lorsqu'on ne l'a même pas, de jeter à tout propos des noms d'hommes qu'on défigure, et des mots d'une langue étrangère, dont on dénature le sens et l'orthographe.

Cette remarque, quoique faite à l'occasion d'un passage de la *Peau de chagrin*, ne s'applique pas certainement à l'auteur du livre; la seule chose que j'aie l'intention de lui reprocher ici, c'est de choisir si mal ses autorités, quand il fait une citation relative à l'Amérique. C'est dans les *Recherches philosophiques sur les Américains* qu'il a pris le nom de *Bérécillo*. Or, je dois l'avertir que, de tous les écrivains soi-disant philosophes, M. de Paw est celui qui a réussi à compri-

mer dans le plus petit espace possible le plus grand nombre de faussetés.

Bérécillo! ah! monsieur de Paw, si, avant d'écrire sur les Espagnols, vous aviez pris la peine d'apprendre leur langue, vous vous seriez du moins épargné cette bévue, et vous auriez trouvé dans le mot correctement écrit une foule de renseignemens que vous n'y soupçonniez pas. Pour moi, sur cette seule donnée, je me rendrais garant de la force du chien comme de sa vaillance. Je ne craindrais pas d'affirmer qu'élevé loin des villes, il avait appris de bonne heure à supporter les fatigues et les privations, et qu'avant de combattre des hommes, il s'était mesuré maintes fois contre de sauvages taureaux. (1)

Pour tout ce qui se rapporte aux premières années de Becerrillo, comme pour ce qui tient à l'enfance du grand Pizarre, nous sommes réduits à de simples conjectures. L'histoire ne nous les montre tous les deux que guerroyant en Amérique; mais à partir de cette époque, les détails ne manquent pas, et les chroniqueurs mêmes, contre leur ordinaire, ont pris le soin de nous laisser un portrait de l'un et de l'autre.

On trouve dans une foule d'écrivains du seizième siècle des détails sur Becerrillo. N'en voulant présenter que de bien authentiques, je me contenterai de rapporter le passage suivant, emprunté aux mémoires d'un homme qui arriva aux Antilles trois ans seulement après la mort du célèbre chien.

« J'ai toujours pensé, dit notre auteur avec sa bonhomie accoutumée, qu'un historien ne remplissait qu'imparfaitement sa tâche, si, après avoir parlé des actions mémorables des hommes, il ne disait aussi ce que certains animaux ont fait d'extraordinaire et de digne d'éloges. Par ces récits, non-seulement il satisfait notre curiosité, mais encore il excite notre émulation; il fait naître en nous

(1) *Becerrillo*, diminutif de *becerro* qui signifie un jeune taureau, est un de ces noms que les pâtres, en Espagne, donnent fréquemment aux chiens qui veillent avec eux sur les grands troupeaux de bœufs. Becerrillo, comme son nom l'indique, avait été élevé pour les travaux champêtres, les circonstances en firent un conquérant. Son fils, au contraire, fut, dès l'origine, destiné au métier de la guerre, et fut salué, à sa naissance, du nom de petit lion, *Leoncico*.

le désir de ne pas rester dans nos œuvres au-dessous de créatures privées de la raison. Quel est, par exemple, le soldat qui ne rougirait d'être soupçonné de lâcheté, lorsqu'il saura qu'un chien avait mérité, par son courage, de recevoir le prêt comme un homme de guerre, et était porté sur les rôles du trésorier pour part et demie d'arbalétrier?

« Ce chien, qui avait nom Becerrillo, passa de Saint-Domingue à Porto-Rico en même temps que les chrétiens qui venaient à la conquête de cette île. Il était roux de tout le corps hors le museau, qu'il avait noir jusqu'aux yeux ; il était d'une taille moyenne, d'une forme qui n'avait rien de svelte et d'élégant ; du reste, plein de vigueur, d'audace et d'intelligence. Les chrétiens, en voyant tout ce qu'il savait faire, ne doutaient point qu'il n'eût été envoyé de Dieu, pour les aider dans cette entreprise, et l'on peut dire en toute vérité que, dans cette expédition, qui ne se composait, comme on le sait, que d'un petit nombre de soldats, il contribua bien pour un tiers à la soumission de l'île ; car il allait, au milieu de deux cents Indiens, droit à celui qui s'était enfui d'entre les chrétiens, le saisissait par le bras et l'amenait ainsi au camp. Si le prisonnier cherchait à faire résistance, ou refusait de marcher, il était à l'instant mis en pièces.

« Il arrivait parfois qu'au milieu de la nuit un prisonnier s'échappait; mais fût-il déjà à une lieue de distance, il suffisait de dire au chien : L'Indien est parti, cherche ! Aussitôt il se mettait sur la piste du fugitif, le trouvait et le ramenait bon train. Pour les Indiens soumis, il les connaissait aussi bien qu'eût pu le faire un homme, et ne les maltraitait jamais ; mais que dans le nombre il s'en trouvât un seul, appartenant aux peuplades indépendantes, il le distinguait sur-le-champ. Dans toutes ses actions, on ne pouvait s'empêcher de voir la raison, le discernement d'un homme, et même d'un homme des plus sensés.

« J'ai dit qu'il gagnait part et demie d'arbalétrier, et toutes les fois qu'il entrait en campagne, son maître touchait régulièrement cette solde. Mais c'était un argent qu'on regardait comme bien employé, car lorsqu'il marchait avec la troupe, chaque homme sentait qu'il en valait deux. Les Indiens, de leur côté, avaient beaucoup plus peur de lui que des soldats, et ce n'était pas sans raison, puisque

connaissant tous les détours des chemins, et étant d'ailleurs fort légers à la course, ils pouvaient se mettre en un instant hors de la portée des Espagnols, tandis qu'ils n'avaient pas l'espoir d'échapper aux poursuites du chien.

« Becerrillo a laissé dans l'île une race d'excellens chiens, et dont plusieurs ont marché sur ses traces (1); j'ai connu à la terre ferme un de ses fils, appelé *Léoncico*, qui appartenait à l'adelantade Vasco Nuñez de Balboa, et qui gagnait aussi la solde d'un bon homme de guerre et parfois même de deux. On payait cette solde à l'adelantade en or et en esclaves, et je puis assurer, comme en ayant moi-même été témoin, que le chien a gagné à son maître, tant en solde réglée qu'en parts de prises dans diverses expéditions, plus de 500 castillans d'or. Aussi était-ce un animal de rare mérite, et qui faisait tout ce qui j'ai dit de son père.

« Pour en revenir à notre Becerrillo, il fut tué dans une affaire contre les Caribes, affaire où sans lui le capitaine Arango périssait avec tout son monde. Notre brave chien avait réussi, non sans peine, à dégager la petite troupe d'Espagnols, et déjà il se lançait à la poursuite des fuyards, lorsqu'au passage d'une rivière il fut atteint d'une flèche empoisonnée qu'on lui lança de l'autre bord. Il mourut presque sur le coup.

« Cette malheureuse affaire coûta la vie à plusieurs chrétiens,

(1) Il existe encore des descendans de Becerrillo dans l'île de Cuba, île qui, bien que découverte avant celle de Porto-Rico, ne fut soumise qu'un peu plus tard. Deux de ces chiens se voient aujourd'hui à Londres dans le jardin de la Société zoologique. Ils ont, comme leur célèbre aïeul, le museau noir de jais et le reste de la robe d'un beau roux foncé. Pour la forme générale du corps, ils ressemblent au dogue anglais, *canis familiaris anglicus*. Leur tête est courte et rappelle assez celle du boule-dogue, sauf par le front, qui est plus élevé et indique plus d'intelligence; ils ont les narines partagées par un sillon profond, disposition qui leur est commune avec plusieurs races, chez lesquelles le sens de l'odorat est très développé. Les autres caractères distinctifs sont des oreilles tombantes et qui ne se redressent jamais, des lèvres pendantes recouvrant la mâchoire inférieure, une queue de longueur moyenne, grêle et recourbée en haut, un poil court et bien couché; enfin un cinquième doigt, plus ou moins développé, au pied de derrière.

mais leur perte, à tous ensemble, ne fut pas aussi vivement sentie par les survivans que celle du pauvre Becerrillo.

« Je pourrais, sans m'écarter en rien de la vérité, citer de ce chien les traits les plus merveilleux, mais si je voulais dire tout ce que j'en sais, la narration serait trop longue : je me bornerai à raconter un dernier fait que je tiens de témoins oculaires, tous gens de bien et incapables de mentir.

« Une rencontre de nuit venait d'avoir lieu entre les Espagnols et les troupes du cacique Mabodomoca. Le matin même du jour qui suivit cette action, et un peu avant l'arrivée du gouverneur Jean Ponce de Léon, le capitaine Diego de Salazar eut l'idée de donner à Becerrillo une vieille Indienne du nombre de celles qui avaient été faites récemment prisonnières, et dont il n'y avait aucun service à tirer. Il donna donc à cette vieille un chiffon de papier en lui disant : Va-t'en porter cette lettre au gouverneur, qui est au village d'Aymaco, et il faisait cela dans l'idée qu'aussitôt que l'Indienne serait hors de la foule on lâcherait le chien après elle. En effet, comme elle se fut éloignée d'environ un jet de pierre, et qu'elle marchait toute joyeuse en pensant que pour sa peine d'avoir porté la lettre, elle recouvrerait la liberté, voilà qu'elle sent venir le chien. Aussitôt, saisie de frayeur, elle s'assied à terre, montre le papier à l'animal furieux, et lui adressant la parole dans la langue du pays qu'il entendait comme s'il y avait toujours vécu : *Monsieur le chien*, dit-elle, *je vais porter cette lettre aux chrétiens; ne me faites pas de mal*. Le chien à ces paroles s'arrêta court; puis, après un moment de réflexion, il s'approcha tout tranquillement de la vieille, la flaira, et levant la jambe, pissa contre elle, comme font les autres chiens près des bornes, chose qui remplit les Espagnols d'étonnement, et leur parut avoir quelque chose de surnaturel et de mystérieux, vu la férocité ordinaire de l'animal et la colère qu'il avait en partant. Le capitaine donc, voyant que le chien avait usé de clémence, le fit rappeler et mettre en lesse, après quoi on fit signe à la vieille de revenir. Elle arriva encore toute tremblante, mais ne supposant pas du reste qu'on eût envoyé Becerrillo pour autre chose que pour lui donner l'ordre de retourner sur ses pas. Un instant après, le gouverneur arriva, et ayant appris l'aventure, il ne voulut pas se montrer moins miséricordieux envers l'Indienne

que ne l'avait été le chien ; il ordonna qu'on la laissât libre de partir, et elle profita sur-le-champ de la permission. »

J'ai fini désormais avec Becerrillo, mais je veux vous dire encore quelque chose du capitaine Salazar, qui n'était pas un si grand monstre qu'on serait tenté de le supposer d'après ce qu'on vient de lire. Je laisserai encore parler mon vieil auteur.

« En 1410, il s'était formé entre tous les caciques de Porto-Rico une ligue secrète, qui avait pour but l'extermination totale des blancs. Profitant d'un moment où les Espagnols, qui ne soupçonnaient rien du complot, étaient dispersés sur différens points de l'île, l'armée confédérée se présenta à l'improviste devant la ville de Soto Mayor, et y mit le feu en différens points à la fois. Déjà plusieurs chrétiens avaient été massacrés, et le même sort attendait tous les autres, s'il ne se fût trouvé alors dans la ville un certain gentilhomme, nommé Diego de Salazar, lequel non-seulement était homme de bonne vie et fort dévot à la mère de Dieu, mais encore homme de courage et de résolution. Se mettant à la tête des plus déterminés, il chargea les Indiens à diverses reprises, donna aux habitans le temps de se rallier, et les conduisit, sans en laisser un seul en arrière, jusqu'au village de Caparrapa, où se trouvait le gouverneur Jean Ponce de Léon.

« Il est probable que les Indiens ne seraient pas venus attaquer le village de Soto Mayor, s'ils avaient su que Salazar s'y trouvait, car ils le craignaient comme le feu, et déjà dans une première occasion il leur avait donné un échantillon de ce qu'il savait faire. Voici le fait : Le cacique d'Aymanio avait fait prisonnier un jeune chrétien, fils d'un certain Pierre Xuares, natif de Medina, et avait décidé que le pauvre garçon servirait d'enjeu dans une partie de paume, à laquelle prendraient part tous les Indiens de son village, et que l'honneur de le mettre à mort serait la récompense du gagnant. Ceci se passait trois mois environ avant l'entreprise contre la ville de Soto Mayor. Tandis que les Indiens étaient assis au festin par lequel s'ouvrait la fête, le jeu ne devant avoir lieu que dans la soirée, un jeune Indien naboria (serviteur) du malheureux, trouva moyen de s'échapper, et arriva jusque sur les terres du cacique Guarionex, chez lequel par hasard se trouvait alors Salazar. Celui-ci, voyant le naboria qui pleurait en pensant à la

triste situation dans laquelle il avait laissé son maître, lui demanda la cause de son chagrin, et l'ayant apprise, il prit sur-le-champ la résolution de délivrer le jeune Xuares ou de mourir avec lui. L'Indien, rempli de frayeur, ne voulait pas retourner et lui servir de guide; mais Salazar lui déclara qu'il le tuerait s'il se refusait à marcher, et l'obligea enfin à le conduire au lieu où son maître était retenu.

« Arrivé près du village, il s'arrêta quelque temps pour aviser aux moyens d'avancer sans être découvert; enfin, marchant avec toutes les précautions nécessaires, il parvint presqu'à un *caneï*, espèce de loge ronde, dans laquelle Xuares était attaché, attendant avec une mortelle anxiété la fin du repas et le commencement du jeu dont sa vie devait être le prix. De prime abord, il coupa les liens qui retenaient ses membres, puis lui ayant dit : Soyez homme, et faites comme vous me verrez faire, il se jeta sans autres armes qu'une épée et une rondache, au milieu de plus de trois cents Indiens, tous hommes faits, qui étaient accourus au bruit, et sans paraître plus ému que s'il avait eu derrière lui un nombre égal de chrétiens. Bref, il se démena de telle sorte, qu'il se tira lui et Xuares du milieu de toute cette canaille, qui enrageait de les voir partir.

« Le bonheur voulut que le cacique fût blessé un des premiers et assez grièvement pour ralentir le courage des autres, ce qui donna à nos deux Espagnols quelque peu de répit, et leur permit de faire retraite.

« Ils étaient déjà bien loin, lorsqu'ils virent accourir vers eux des messagers qui leur faisaient signe d'attendre, et qui, s'étant approchés à portée de voix, prièrent Salazar de revenir sur ses pas, parce que le cacique, qui avait pris une haute idée de son courage, souhaitait le voir, afin de lui offrir ses services. Salazar, ayant ouï ce message, ne le dédaigna point, quoique venant de gens si grossiers, et se mit en devoir de retourner pour savoir au juste ce que lui voulaient les Indiens; mais son compagnon, qui avait encore devant les yeux le triste sort auquel il venait d'échapper, n'était nullement de cet avis. Se mettant donc à genoux devant le capitaine, il le pria, le supplia pour l'amour de Dieu de ne pas retourner, lui représentant que les Indiens étaient en si grand

nombre, que deux hommes contre eux tous ne pouvaient s'attendre à autre chose qu'à la mort; que se rejeter de nouveau dans un péril auquel on venait d'échapper, c'était tenter Dieu, et non faire acte de courage. Salazar, l'ayant laissé dire jusqu'au bout, lui répondit tranquillement : Voyez, Xuares, si vous avez peur de venir avec moi, partez, à la bonne heure; vous pouvez continuer seul votre route, désormais il n'y a plus de danger. Pour moi, il faut que j'aille savoir ce que me veulent ces Indiens. Je ne veux pas qu'ils puissent croire que la crainte m'a empêché de retourner vers eux.

« Il n'y avait plus d'objections à faire, et Xuares, qui était homme de bien, sentit qu'il ne pourrait sans honte refuser de partager une seconde fois les dangers du brave auquel il devait la vie. Il le suivit donc, quoique fort à contre-cœur. En arrivant au village, nos deux Espagnols trouvèrent le cacique très grièvement blessé, et Salazar lui ayant demandé ce qu'il voulait, l'Indien répondit qu'il avait à lui demander une grace, celle de permettre qu'il portât dorénavant son nom, et s'appelât, comme lui, Salazar, ajoutant qu'il lui aurait une extrême obligation de cette faveur et serait éternellement son ami. Salazar répondit qu'il lui accordait de grand cœur sa demande, et aussitôt les Indiens se mirent à crier, pleins de joie, Salazar! Salazar! comme si le capitaine eût donné à leur chef sa valeur en lui donnant son nom.

« Le cacique, pour première marque de l'amitié dont il venait de faire profession, et comme témoignage de reconnaissance pour le don qui venait de lui être octroyé, fit présent au capitaine de quatre naborias ou esclaves destinés à le servir, et de différens joyaux et objets précieux, après quoi les deux chrétiens se séparèrent de lui fort satisfaits et revinrent vers leurs compatriotes. A partir de ce moment, le capitaine fut en telle estime de courage parmi les Indiens, que si quelque Espagnol fanfaron menaçait un d'eux, celui-ci avait coutume de répondre : Ne penses-tu pas que je te vais craindre comme si tu étais un Salazar?

« J. Ponce de Léon, qui était, comme je l'ai dit, gouverneur de Porto-Rico, sut aussi apprécier convenablement les hautes qualités de Salazar : il le fit capitaine et lui donna autorité sur un certain nombre des soldats et gentilshommes qui étaient venus travailler dans l'île avec l'épée et la lance, ôtant pour cela le commandement

à plusieurs officiers qui pourtant n'étaient pas sans mérite; et quoique par la suite il se fit de nombreux changemens dans ces sortes d'emplois, Salazar conserva toujours le sien juqu'à ce qu'enfin il mourût du mal de Naples. Mais tout souffrant qu'il était, chaque fois qu'il y avait à combattre contre les Indiens, on le portait sur le terrain, parce qu'on savait bien que ces hommes étaient frappés de l'idée qu'ils ne pouvaient vaincre les chrétiens partout où était Salazar. Aussi leur premier soin, quand ils avaient quelques projets en tête, était-il toujours de s'informer où se trouvait le capitaine.

« Salazar en effet, d'après ce que m'en ont dit plusieurs personnes respectables qui l'avaient particulièrement connu, était de ces gens dont on ne peut faire trop de cas; car si à la guerre c'était un rude batailleur, c'était en même temps un homme plein de courtoisie, de savoir-vivre et de discrétion. De plus, tout le monde s'accorde à louer sa dévotion envers la bienheureuse vierge Marie. Salazar, en un mot, était un cavalier accompli. Il termina une vie glorieuse par une belle mort, ayant fait dans ses dernières années une austère pénitence, comme me l'ont affirmé Ponce de Léon, le capitaine Augulo et plusieurs autres gentilshommes qui avaient vécu avec lui, de sorte que nous devons espérer qu'il jouit maintenant de la gloire éternelle.

« *Amen.* »

LECACHEUX.

POÉSIE

D'ANTONY DESCHAMPS.

On a usé d'une figure pittoresque et juste à la fois pour peindre les quinze années qui viennent de s'écouler ; on a dit que c'était comme une terrasse où la France, épuisée des secousses de la révolution et des courses militaires de l'empire, avait fait halte, avant de reprendre sa marche vers l'avenir. En effet, tant de choses, et presque en passant, avaient été changées ou détruites, tant d'autres subitement créées, qu'il était bon de se reconnaître et de prendre haleine dans ce vaste champ d'innovations. Ainsi, au lieu de ce mouvement envahisseur qui, dans la ferveur d'une idée nouvelle, nous avait, durant un quart de siècle, poussés à travers l'Europe, il s'opéra chez nous un mouvement concentrique, tout de méditation et de pensée. Comme après les glorieux revers de Louis XIV naquirent les études philosophiques du dix-huitième siècle, nous revînmes, après les désastres de 1815, aux pacifiques enseignemens de la philosophie. Cette fois pourtant il arrivait, et par la direction même que les faits imprimaient à la pensée, et peut-être encore par l'impossibilité de trouver une carrière inexplorée à ses investigations, que la philosophie se montrait plutôt explicative que dogmatique, pactisante plutôt qu'agressive. La conciliation qui, d'autorité ou de guerre lasse, liait entre eux les divers intérêts de la société, essayait aussi de rapprocher les tendances les plus divergentes de la philosophie. L'Allemagne pro-

duisit ce système, et la France, point central, accueillant toutes les idées, les refondant à son creuset et leur donnant sa forme, le répandit par toute l'Europe.

Ce système, quel qu'il soit, il ne peut s'agir ici de l'apprécier, de dire si, par son intelligente explication, il convenait à la maturité des temps, et devenait le résultat nécessaire de leur expérience, ou s'il est une route nouvelle où doive entrer l'humanité. Jusqu'à présent, bien que la formule philosophique où l'ecclectisme renfermait la raison même des choses ait perdu dans la pratique de sa rigueur naïve, on peut croire, du moins d'après l'ensemble des faits, qu'elle contient encore le principe organique de la société; d'autre part, cette doctrine est vivement attaquée, et par des hommes jeunes et remplis de conviction; les théories abondent: arriveront-elles à une réalisation complète? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pour peu qu'elles contiennent d'idées justes et neuves, l'école qu'elles attaquent essaiera d'en faire son profit.

En poursuivant cet exposé, on verrait que les lettres ne furent pas sans gloire aux années dont nous parlons. En même temps que de belles pages historiques, d'habiles restaurations du passé nous initiaient aux mœurs de nos pères; en renouant la chaîne brisée des souvenirs nationaux, un lyrisme plein de sève et de fraîcheur fécondait nos poètes et ranimait en France cette fleur d'imagination qui semblait éteinte et flétrie.

Ceci même est à remarquer, qu'une renaissance des arts si vive et si inespérée ne fut pas seulement le jet d'un sentiment indigène, qui surabonde et s'épanche, mais aussi le produit consciencieux et intelligent d'une critique savante, qui toujours nourrit l'inspiration. De là cet air de précoce maturité dans nos poètes modernes les plus jeunes; de là cette science achevée de leurs formes rhythmiques; de là encore, chez les mieux inspirés de leurs sentimens religieux, nationaux ou personnels, cette calme impartialité, qui leur fait des frères des poètes de tous les pays, de toutes les religions, de toutes les époques. Pour citer des noms, c'est sous cette double inspiration que l'historien des ducs de Bourgogne, M. de Barante, traduisait Schiller, M. de Saint-Aulaire, le *Faust* de Goethe, et que des poètes même, par un désintéressement encore plus difficile, sortaient de leurs propres créations, pour nous expli-

quer dans leur belle langue les drames de leur père commun Shakspeare.

Parmi cette famille dévouée, on placera M. Antony Deschamps, traducteur de la *Divine comédie*.

Dante, homme d'état, théologien et poète, qui, dans son épopée mystique, avait reflété si naïvement la pensée du divin révélateur; Dante, le poète de Jésus-Christ, devait reparaître le premier dans cette évocation du passé. Comme l'apôtre, si nous l'osons dire, il fallait que le poète reçût du siècle cette consécration rationnelle.

Tel fut le sentiment qui inspira l'œuvre de M. Deschamps: ce sentiment d'une société qui, ayant traversé toutes les combinaisons de la pensée, toutes les épreuves des faits, avant de rien tenter en avant, voulait jeter un regard sur l'immense espace qu'elle avait parcouru, et non-seulement elle, mais les générations successives qui l'avaient précédée, et dont, comme dernière venue, elle pouvait reprendre les traces dangereuses ou sûres, la marche bonne ou mauvaise.

Au milieu des considérations esthétiques, des affections particulières d'artiste, qui décidèrent M. Antony Deschamps à ce travail sur Dante, lui-même a fort bien expliqué dans sa préface l'importance d'autre sorte qu'il pouvait mettre à cette reproduction du grand poète catholique.

« Si l'on appelle poème épique, une œuvre idéale, développement d'une action grande et simple à la fois, touchant au ciel et la terre, caractérisant un siècle et formant comme le résumé des connaissances physiques et métaphysiques de son temps, le livre de Dante est une admirable épopée, la plus admirable que nous connaissions; Dante, c'est le moyen-âge italien qui s'est fait homme avec ses croyances, sa superstition, sa physique, sa poésie, sa scolastique, ses guerres civiles, son républicanisme féodal, si différent du républicanisme antique, et la *Divine comédie* a été l'œuvre nécessaire du quatorzième siècle. C'est le poème le plus homogène, le plus logique qui soit sorti d'un cerveau humain; partout on retrouve la même touche. Le purgatoire a des échos qui rappellent les gémissemens de l'enfer, et cette voix du poète qui a retenti dans les neuf cercles de la spirale infernale, et dans les cavités de la montagne où les ames se purifient, vient encore se mêler, grave et

sublime, à l'harmonie des sphères célestes et aux chants de joie des bienheureux. — Le poème de Dante a un grand intérêt pour qui prend ce mot dans son acception le plus idéale, il nous attache comme l'*Hamlet* de Shakspeare, comme le *Faust* de Goethe, par la profonde observation du cœur de l'homme et par la philosophie sublime qu'on y rencontre à chaque vers. »

Voilà quant au fond. — Quant à la forme, le traducteur ajoute : « La manière d'Alighierri a quelque chose d'arrêté, de précis, qui rappelle les figures découpées sur un fond d'or de ce Giovanni da Fiesole, qui semble le peintre du paradis, comme Michel-Ange est celui de l'enfer. Locutions dantesques, répétitions de formes, expressions latines, nous avons tout reproduit scrupuleusement, comme en faisaient une traduction de l'*Iliade* nous aurions respecté les épithètes sacramentelles et ces belles manières de dire homériques qui donnent tant de caractère au style. »

Cette façon d'exécuter le travail répondait au sentiment vrai et compréhensif qui l'avait inspiré. Comme le vieux Grangier, lequel publia en France la première traduction de la *Divine comédie*, il fallait de nos jours se faire poète catholique en traduisant un poète catholique, il fallait passer par-dessus tous les développemens que l'art a reçus depuis le quatorzième siècle, négliger les formes plus viriles qu'il a déployées en grandissant, et retrouver la naïveté primitive de son enfance ; il fallait que le poète français fût à son modèle ce que dans ses fresques de Santa-Maria Novella le peintre-moine Orcagna avait été à Dante, son contemporain et son ami. Ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, ç'a été là l'effort et le but de M. Deschamps. Quelle qu'ait été la fortune de sa traduction, il nous paraît être arrivé à cette recomposition de l'ensemble, à cette exactitude générale qu'aucun ouvrage de ce genre n'avait encore obtenue. Toutefois, on regrette que cette traduction n'embrasse pas tout Dante, et, comme l'a dit si bien un poète qu'on ne saurait non plus suppléer dans la critique, il est malheureux que M. Antony Deschamps nous laisse ainsi privé de notre guide dans ce rude et tortueux sentier de la *Divine comédie*.

Dans l'intention de cet article, peut-être nous serait-il permis de le clore ici, content d'avoir rappelé comment, il y a quelques années, M. Deschamps, selon ses propres expressions, vint ap-

porter sa pierre au nouvel édifice philosophique et littéraire. Nous avons parlé de ces temps comme d'un passé déjà loin, qui nous était étranger, et qu'ainsi nous pouvions observer avec calme. Pour les amis de l'art, le traducteur de Dante est tout dans cette époque, et lui-même, par son isolement prolongé, semble s'y être renfermé. Cependant, outre des souvenirs d'Italie, dont quelques-uns ont déjà paru sous le nom de satires, depuis peu on cite des morceaux pleins de chaleur et de science d'artiste, attribués à M. Antony Deschamps. Ce sont comme des lamentations, des chants tristes et suprêmes, tels que ceux de Job, où le poète exprime amèrement des souffrances qui affligent plus ses amis qu'elles ne les effraient. Soit que M. Deschamps poursuive cette âpre carrière, et, guidé par la poésie, se résigne, à l'exemple de Dante, à passer par toutes les flammes de l'expiation, soit que par un retour qui ne lui va pas moins bien, il se place dans la pure sérénité de l'art, nous lui assignerons un beau rang entre les écrivains de notre âge.

Par sa propre nature, par sa connaissance de la langue et de la terre italienne, par ses fréquentations de Dante, de Pétrarque, d'Alfiéri, M. Deschamps a d'éminentes qualités qu'aujourd'hui nul autre ne possède, et que bien peu savent apprécier. C'est une pensée franche, exacte, arrêtée, nerveuse sans efforts, élevée sans enflure, précise et lumineuse; son style serre de près la forme et la rend au vif; il est simple et d'une grande hardiesse, fort et jamais hyperbolique. Ce dessin ferme et solide s'éloigne à la fois des lignes tourmentées de quelques modernes et de la touche molle et fondante des lackistes; il se prête merveilleusement à rendre l'Italie telle que l'a vue M. Antony Deschamps : un pays grave, religieux, sévère, un pays de lumière vive et de larges horizons; non pas l'Italie de Marini, de Bernin et de Metastase, mais celle de Dante, de Michel-Ange et de Manzoni.

Voici un fragment du *Miserere à la chapelle Sixtine* :

C'était une musique à nulle autre pareille,
Et par de là les monts inconnue à l'oreille :
De vingt bouches sorti, le son faible en naissant
S'enflait et grandissait comme un fleuve puissant,

Qui, jaillissant ruisseau des flancs de la montagne,
S'épand majestueux à travers la campagne.
Donc, j'entendais grossir l'harmonieuse mer,
Et ses flots isolés en vagues se former;
Et me laissant bercer à la rumeur sublime,
Pareil au voyageur penché sur un abîme,
Qui lorsque le soleil au fond du gouffre a lui,
Regarde les rochers tourner autour de lui;
Les genoux frémissans et la tête troublée,
Je n'apercevais plus la pieuse assemblée,
Mes esprits s'envolaient dans le vague emportés,
Et les illusions dansaient à mes côtés;
Puis sous les lambris peints d'une couleur étrange,
Je croyais voir passer l'ame de Michel-Ange,
Que ce saint vendredi, jour de la Passion,
Venait se réjouir en sa création,
Et donnant une vie aux voûtes immobiles,
Balançait sur mon front prophètes et sibylles;
Tandis que sur le mur, son divin monument,
Montaient et descendaient les morts du jugement.
Tout ce que dans mes vers ma plume ici rappelle,
Je l'éprouvais alors en l'antique chapelle;
Mais lorsque revenait le verset récité,
Semblable au cri plaintif de notre humanité,
Je sentais aussitôt mon extase finie,
La vision cessait quand cessait l'harmonie;
Alors reparaissaient encore à mes regards,
Et les fronts tonsurés levés de toutes parts,
Et les dames de Rome, et sous leurs sombres voiles,
Leurs yeux étincelans comme font les étoiles,
Les hommes noirs, debout, et sans cesse ondulant,
Comme des flots poussés par un vent faible et lent,
Les sénateurs, les clercs, en longs habits de fête;
Les prélats violets, et puis le casque en tête,
La pertuisane au poing, dans les angles obscurs,
Les suisses bigarrés rangés le long des murs,
Et plus loin, dans le chœur, qu'une grille protége,
Les pères des couvens, et le sacré collége,
Les cierges de l'autel, et leur éclat tremblant,
Et sous un grand dais rouge un vieillard seul et blanc.

En transcrivant ces vers qui respirent quelque chose de la grandeur du Vatican, nous regrettons vivement que cette suite de tableaux qui devaient nous montrer dans leur vérité poétique les campagnes et les villes d'Italie, n'ait point été achevée; nous le regrettons pour l'auteur et pour l'Italie elle-même. Puisque cette mère de notre civilisation, cette mère de Dante, de Raphaël, de Galilée, de Machiavel, de Christophe Colomb, de mille autres, ne peut plus faire entendre sa voix, opprimée qu'elle est par la force matérielle et brutale, il faudrait qu'une voix étrangère et généreuse, en rappelant sa fécondité passée, nous apprît quelle noble famille de penseurs et d'artistes, cette terre inépuisable tire encore de son sein, d'artistes comme Cimarosa, Canova, qui viennent de mourir, comme Rossini, Bartholini, qui tiennent en Europe le sceptre de leur art; de jeunesse dévouée, comme celle qui se fait tuer à Bologne, ou meurt longuement et sans apostasier au fond des cachots. Alors finiraient ces vanteries de gens qui n'ont vu qu'eux-mêmes et s'admirent, ou les risées barbares de ces voyageurs qui vont profaner la beauté nue de cette Andromède enchaînée au bord des mers.

Mais les poètes ont des instincts sublimes! Dans ce fragment tout dantesque qu'on a lu, dans ce *Pianto* mélancolique que l'auteur des *Iambes* a laissé tomber en repassant les Alpes, il y a plus qu'une élégie sur les splendeurs éteintes de Rome et de Florence; il y a le pressentiment d'une lumière qui pointe. Qu'elle brille, et la France la saluera. La France, qui a fait un tout homogène de tant d'élémens contraires, la France entre le nord et le midi, avec sa double race, sa langue mi-latine et mi-franque, la France qui ne rejette rien et fait tout sien, réchauffera son sol humide à ce rayon d'Italie; peut-être il y a long-temps qu'elle se retrempe aux neiges glacées qui lui viennent du nord.

L'AUTEUR DE MARIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

C'est au moment où l'année qui finit cède la place à l'année qui commence, c'est de *Noël à la Circoncision* que de temps immémorial les étrennes se distribuent universellement, bon gré mal gré, de par le monde.

Or, dans ces derniers jours aussi comme à l'ordinaire, et pour obéir à l'usage, maîtres et domestiques, amans et maîtresses, femmes et maris, papas, mamans et petits-enfans, on s'est partout réciproquement donné de l'argent, des bénédictions, des baisers sur les joues, des cachemires, des souhaits de bonheur, des almanachs, des bonbons, des joujoux et mille autres douces choses.

Les peuples et les gouvernemens n'ont pas été moins polis et moins courtois entre eux.

Ainsi, lord Grey a donné des élections à l'Angleterre, et l'Angleterre a donné à lord Grey un parlement whig.

Notre ministère a présenté à nos chambres un assortiment complet de projets de lois politiques et financières, et leur a proposé l'introduction d'un *quasi-article* 14 dans la charte, et nos chambres reconnaissantes ont accordé à notre ministère des fonds provisoires et définitifs, et un monument à la Bastille.

Le maréchal Gérard et le baron Chassé se sont bravement salués à coups de canon, et ont échangé en guise de dragées un nombre infini de bombes et de boulets; puis, pour conclure, les Hollandais ont livré leurs armes et leur citadelle à notre armée, qui va faire hommage du tout au roi Léopold, et sera payée sans doute de ses peines et de ses morts en poignées de mains et en remercîmens.

N'oublions pas non plus de le dire : pendant le siége ; un élégant général d'artillerie, célèbre surtout par son retour de Sainte-Hélène, étant

venu de Paris visiter le maréchal dans la tranchée, et lui apporter les conseils des Tuileries, l'indocile général en chef aurait, à ce qu'on prétend, immédiatement renvoyé aux Tuileries les conseils et l'ambassadeur, après avoir toutefois honoré ce dernier d'une gratification sur laquelle il n'avait pas compté sans doute.

Vous le voyez, ce ne sont de tous côtés que dons et félicitations; c'est bien, les petits cadeaux entretiennent l'amitié des familles comme celle des princes et des nations.

Mais nous, pauvre chroniqueur, qu'allons-nous donc offrir en étrennes à nos excellens lecteurs *des Deux Mondes?* hélas! une pauvre et simple chronique, un innocent résumé des derniers évènemens advenus dans les coulisses et dans le monde artiste et littéraire; puis, les arrérages de cette petite rente scandaleuse soldés pour l'an de grâce 1832, la promesse de la leur servir exactement et de notre mieux de quinzaine en quinzaine en l'an de grâce 1833.

Le tribunal du commerce n'a pas encore rendu son arrêt dans l'affaire du *Roi s'amuse;* mais la cause est instruite et plaidée. Après son avocat, M. Odilon Barrot, M. Victor Hugo a parlé lui-même; — il a parlé comme il écrit. La renonciation qu'il vient de faire à sa pension littéraire complète sa belle défense. De quoi lui serviront cependant contre M. d'Argout tant d'éloquence et de bon droit? M. d'Argout n'a pas fait ce pas pour reculer. Ce ne sont pas seulement les drames que M. d'Argout confisque; il confisque aussi les bals, et n'était le mauvais temps, il confisquerait sans doute également les promenades. En vérité l'on se demande maintenant avec inquiétude où s'arrêtera l'avidité de ce ministre accapareur de nos plaisirs.

Le Théâtre-Français et le Théâtre *national* du Vaudeville nous ont donné, pour clore l'année, des représentations extraordinaires. Celle des Français, au bénéfice de mademoiselle Dupont, avait excité surtout un vif et universel intérêt. C'était vraiment une solennité que cette représentation. Si d'un côté le monde élégant et fashionable garnissait les balcons et les loges de la salle, de l'autre, pas un des vieux habitués qui ont vu Fleury et mademoiselle Raucourt, pas une de ces respectables têtes qui ont blanchi à l'orchestre de la rue Richelieu, pas une ne manquait à l'appel. C'est qu'il s'agissait de juger cette audacieuse tentative de madame Dorval qui allait bien oser paraître à côté de mademoiselle Mars, dans l'*Amant bourru* de Monvel, cette pièce du bon temps de la comédie. Madame Dorval du boulevard! Madame Dorval qui avait joué avec tant d'âme et de puissance, Adèle, Marion Delorme, ces rôles indignes de la scène française, madame Dorval dirait-elle convenablement les vers de

5.

monsieur Monvel? Madame Dorval marcherait-elle, comme il convient, sur les planches classiques? Madame Dorval ferait-elle les gestes requis? Madame Dorval lèverait-elle bien le bras à la hauteur voulue, donnerait-elle le coup de pied dans la queue de sa robe selon les saines traditions? Madame Dorval se tiendrait-elle dignement devant la rampe et sans trop regarder ses interlocuteurs, ainsi que cela se pratiquait jadis pour plus de vérité? — Telles étaient les hautes questions d'art qui s'agitaient d'avance à l'orchestre; et sans se prononcer formellement sur leur solution, trahissant involontairement sa pensée, plus d'une perruque contemporaine de Monvel lui-même se secouait et se dandinait en signe d'incrédulité. Il a fallu peu d'efforts à madame Dorval pour dissiper complètement ces injustes préventions. Sa parfaite tenue, sa grâce facile et son excellente diction lui ont même d'abord conquis le suffrage des amateurs d'autrefois les plus exclusifs et les plus absolus. Quant à mademoiselle Mars, qui avait fait preuve de courage et de bon goût, en consentant à se montrer auprès de sa jeune rivale, nous ne surprendrons assurément personne si nous disons qu'elle a été spirituelle et charmante comme à son ordinaire.

Le plus divertissant quart d'heure de la représentation a sans contredit été celui durant lequel MM. Brunet et Vernet, des *Variétés*, ont joué quelques-unes des plus joyeuses scènes de *Je fais mes farces*. A l'occasion de cette amusante folie et avant qu'elle commençât, un grave incident s'était élevé dans les coulisses. M. Brunet y ayant fait apporter, comme accessoire indispensable de son rôle, le petit théâtre de Polichinelle, à l'aspect de Polichinelle et de son théâtre, toute la comédie s'était émue.

Une importante discussion avait immédiatement eu lieu entre M. Brunet et messieurs et mesdames les sociétaires. Souffrirait-on l'apparition du théâtre de Polichinelle sur le Théâtre-Français? Ferait-on voir au public Polichinelle après M. Monrose? Les poupées et les marionnettes seraient-elles bien admises à se produire là où se montraient chaque soir MM. Faure et Saint-Aulaire, mademoiselle Brocard et mademoiselle Anaïs? La dignité de la scène française n'était-elle pas intéressée à ce qu'une pareille profanation fût interdite. Voilà ce qui se disait d'une part. De l'autre, M. Brunet réclamait énergiquement l'assistance de Polichinelle et de son théâtre. M. Brunet déclarait que, pour le bénéfice d'aucune comédienne française du monde, il ne se séparerait jamais de Polichinelle. — Après de mûres délibérations, auxquelles on ne sait point si M. le commissaire royal fut appelé, une transaction intervint. On décida que M. Brunet pourrait paraître avec Polichinelle, mais à la condition qu'il le cacherait soigneusement sous sa redingote. Quant à son

théâtre, il fut à l'unanimité résolu que son admission sur la scène française était impossible, et qu'il demeurerait pudiquement voilé dans le coin le plus sombre des coulisses pendant les farces de M. Vernet.

La représentation du Vaudeville avait attiré peu de monde. Il est vrai de dire que le bénéficiaire avait on ne peut plus maladroitement composé son spectacle. Donner du Shakspeare et du Molière aux habitués de la rue de Chartres, n'était-ce pas un non-sens complet?

Quoi qu'il en soit, malgré la *grande Aventure* de M. Scribe, qu'il a fallu d'abord subir, cette représentation a été bien belle pour ceux qui en ont su jouir.

Mademoiselle Smithson s'y est montrée sublime d'âme et de poésie dans le cinquième acte de *Roméo et Juliette*, et puis nous y avons revu madame Dorval, qui jouait pour la première fois l'*Elmire* du *Tartufe*. Ce rôle si délicat et si difficile a été rendu par elle avec une finesse d'intention parfaite et une admirable chasteté. Cette seconde épreuve est décisive. Il est maintenant évident que madame Dorval est comédienne aussi accomplie qu'elle est grande tragédienne. Sa place est désormais doublement marquée au premier rang.

De même qu'il gèle, de même qu'il fait du brouillard en décembre, en décembre il pleut inévitablement aussi des almanachs et des *keepsakes*. C'est la température littéraire de la saison. Prenons donc la littérature et le temps comme ils viennent. Prenons les almanachs et les *keepsakes* comme on nous les donne.

Les *keepsakes* sont nés en Angleterre. En France, ce sont des étrangers arrivés tout récemment; aussi leur condition est-elle bien différente dans les deux pays. Ainsi, chez nos voisins, les poètes de *keepsakes* sont des poètes aristocrates, des poètes grands seigneurs. Ils envoient leur poésie telle quelle, et ce sont les graveurs qui sont chargés de l'illustrer par de magnifiques vignettes. Chez nous, le procédé est fort différent. Les poètes de nos *keepsakes* sont de pauvres petits poètes bourgeois et citoyens, avec lesquels on en use tout-à-fait familièrement et sans façon! Voici par exemple comment on s'y prend avec eux. L'éditeur fait venir de Londres un certain nombre de vignettes empruntées à des almanachs anglais. Alors il convoque ses poètes, et les poètes venus, il leur dit: — Illustrez-moi ces vignettes avec votre poésie. Et les poètes se mettent à l'œuvre, et illustrent les vignettes de leur mieux. C'est de cette façon que l'on nous a fabriqué les *Annales romantiques*, le *Nouveau Keepsake français*, la *Perle*, *les Femmes littéraires* et les *Soirées littéraires de Paris* (1). Charmans recueils qui n'ont d'autre tort que celui de nous

(1) Chez Janet.

offrir un texte fait d'après les gravures, et en général fort inférieur à elles. Ce tort est-il bien au surplus celui de l'éditeur? Oh! non pas. Il est le nôtre assurément. Nous voulons en France, sinon un gouvernement, du moins des almanachs à bon marché, et l'on nous sert en conséquence.

Il serait d'ailleurs bien injuste de proscrire indistinctement toutes les pièces que renferment ces jolis volumes. Empressons-nous, au contraire, de le reconnaître : principalement parmi celles qui ne servent point d'illustrations aux vignettes, il s'en trouve de véritablement remarquables; et dans les *Soirées littéraires de Paris*, recueil publié par madame Amable Tastu, entre autres excellens morceaux, nous avons lu surtout avec bonheur le *Désir* de M. Sainte-Beuve et un délicieux sonnet de madame Marie Nodier-Ménessier.

Un recueil plus complètement littéraire s'est produit aussi modestement avec les almanachs, et ne mérite pourtant pas d'être confondu dans leur foule; c'est l'*Album de la mode*. Cet album se recommande hautement par les pages brillantes et les contes spirituels dont MM. Eugène Sue et Alexandre Dumas l'ont enrichi. Quant à ses illustrations lithographiques, bien que dues au crayon de nos meilleurs artistes, placées comme elles sont dans un livre de luxe, elles semblent manquer de finesse et de légèreté, et luttent ainsi avec trop de désavantage contre les vignettes anglaises.

Parmi les nombreux *keepsakes* de cette année, il en est un qui a fait récemment quelque bruit dans le monde politique. Celui-là, ce n'était pas le *Nouveau Keepsake français*; c'était le *Keepsake français* tout uniment. Or, se séparant avec éclat de la famille des almanachs, famille essentiellement ministérielle et amie des royautés de fait, ce *Keepsake français* avait arboré, au son des fanfares de *la Gazette*, le drapeau de la légitimité, et s'était dédié corps et ame à la prisonnière de Blaye. Là-dessus grand scandale. Les noms poétiques qui marchaient sous la blanche bannière de ce *keepsake*, hurlaient, disait-on, de se rencontrer ensemble. Qu'allaient faire, s'écriait-on, au château de Blaye MM. Alexandre Dumas et Casimir Delavigne, en la compagnie de M. le comte Jules de Resseguier et de M. le vicomte de Châteaubriand? — Moi qui sais les aventures de ce *keepsake*, je vais vous les conter, et vous allez voir que si ces messieurs vont à Blaye, ce n'est nullement la faute de la plupart d'entre eux. Sachez d'abord que ce nouveau *keepsake* est un très vieux *keepsake*; c'est un *keepsake* né en mil huit cent trente; ce fut d'abord un *keepsake* de juillet, un *keepsake* des barricades; ce fut un *keepsake* citoyen, un *keepsake* philippiste, un *keepsake* qui, en naissant, ne crut pouvoir mieux faire que de se dédier à Marie-Amélie, reine des Français. Malheureusement cette dédicace ne fit point la fortune du pauvre *keepsake*. Ce fut peut-être

à cause de sa maladresse; peut-être ne sut-il pas suffisamment prouver qu'il avait renversé l'ancienne monarchie et consolidé la nouvelle. Que ne demandait-il des conseils à M. Cousin, à l'heure qu'il est l'un de nos pairs de France? Il ne le fit point sans doute. Toujours est-il que la révolution de juillet ne fut nullement prospère au *keepsake* français.

Il ne se vendit point. C'était pourtant un beau *keepsake*. C'était un *keepsake* orné de vingt magnifiques vignettes anglaises, et d'un portrait de la reine, avec accompagnement de poésies libérales et républicaines. Tout cela ne lui servit de rien. Encore une fois, il ne se vendit point. Le malheureux *keepsake* attendit deux ans sans se plaindre. Mais enfin il perdit patience. Un beau matin, il avisa qu'il aurait plus de chance, s'il changeait de drapeau et faisait volte-face. Arrachant donc de son frontispice le portrait de la reine des Français, il y substitua celui de madame la duchesse de Berry. Il se dédia à la mère de Henri V, avec tout le bagage de ses noms révolutionnaires, surchargé de quelques noms légitimistes des plus significatifs. Voilà l'histoire de ce *keepsake français*, et cette histoire n'a rien de bien surprenant. C'est exactement aussi, ce me semble, celle de M. de Salvandy, le conseiller d'état. Le *Keepsake français* et M. de Salvandy ont vogué de conserve et ont tenu même conduite politique. Le *Keepsake* et M. de Salvandy s'étaient également dédiés à la nouvelle dynastie. Il lui avaient dévoué l'un sa poésie prosaïque, l'autre sa prose poétique. Cela leur valut à tous deux un mince profit. Le *Keepsake* ne trouva point d'acheteurs; M. de Salvandy ne put se faire nommer membre de la Chambre des députés, ni même de l'académie.

Et voilà tout simplement pourquoi ils ont l'un et l'autre à-la-fois changé leurs dédicaces. Voilà pourquoi ils se sont en même temps inaugurés de nouveau sous les auspices de la prisonnière de Blaye. A la bonne heure. Je ne sais s'il est maintenant plus profitable de courtiser le pouvoir tombé que le pouvoir debout. Cela du moins est plus généreux, et je souhaite bien sincèrement pour ma part, que le *Keepsake français* et M. de Salvandy prospèrent davantage à l'ombre de la branche aînée qu'à l'ombre de la branche cadette.

LE MARQUIS DE KERNOTRIOU, SOIRÉES D'UN VIEUX MANOIR BRETON, PAR M. PAUL BUESSARD (1).

C'est une singulière société que celle qui vient passer les soirées dans le vieux manoir breton du marquis de Kernotriou, dit M. Paul Buessard, au commencement de son livre, et nous sommes vraiment du même avis. C'est une société bien singulière en effet.

(1) Chez Lecointe.

Vous y trouvez des républicains et des doctrinaires, des légitimistes et des Philippistes, des Parisiens, des banquiers, des colonels, des marins, des classiques et des romantiques; et tout cela joue des proverbes, tout cela se raconte à l'envi des histoires.

Et puis, lorsque l'on n'a plus rien à se dire, lorsqu'on est à bout d'esprit, d'histoires et de proverbes, l'auteur, qui est lui-même de la société du marquis de Kernotriou, intervient en personne, et se charge d'ordinaire de la partie sentimentale de la conversation.

Voci comment il se met habituellement en scène :

Il y a toujours quelque demoiselle ou quelque dame qui prend l'initiative, et dit au jeune auteur ou au jeune barde, — c'est ainsi que l'écrivain se qualifie alternativement : — M. Paul, parlez-nous de votre Elisa.

M. Paul ne se fait jamais prier. Il sourit et se recueille, puis il parle de son Elisa et récite une élégie.

Ou bien on l'engage à se placer au piano; et alors le jeune barde prend une guitare, parce que, suivant lui, quoique la guitare soit en opposition avec les idées du siècle, c'est le seul instrument qui se prête au développement des graces.

Ayant ainsi choisi l'accompagnement qui lui convient, M. Paul chante des romances dont la musique et les paroles sont ordinairement de sa composition. Car le jeune auteur daigne aussi nous l'apprendre, il n'a pas cultivé moins amoureusement l'art de Beauplan et de Rossini que celui des Lamartine et des Casimir de Lavigne; et non-seulement il est poète pour son propre bénéfice, mais il a même essayé de dresser son Elisa à la structure du vers.

Ceci n'empêche point qu'une histoire fatale et sanglante, une histoire principale ne soit jetée et ne trouve place au milieu des autres récits, et ne se poursuive à travers les conversations et les proverbes, et sans préjudice des élégies et des romances de M. Paul.

Il nous serait difficile d'analyser cette histoire, attendu que, pour éviter probablement les répétitions de noms, M. Paul Buessard a eu l'ingénieuse idée d'en donner plusieurs à chacun de ses personnages. Il en résulte que le lecteur les confond continuellement les uns avec les autres, ce qui répand dans tout le drame une obscurité profonde et un impénétrable mystère.

Quoi qu'il en soit, le dénoûment est amené par une péripétie vraiment neuve et dont nous ne saurions trop féliciter le jeune auteur.

A la trente-neuvième soirée, au trente-neuvième chapitre, l'héroïne principale de M. Paul Buessard, Azélie, ou, si vous l'aimez mieux, Amédina, — car elle a deux noms, — bref, l'héroïne est mourante.

— M. Paul, dit-elle alors, parlez-moi de votre Élisa.

M. Paul lui parle de son Élisa. L'héroïne meurt. C'est bien. Vous, simple lecteur, vous pleurez selon le temps et la sensibilité que vous avez; puis, quand vous avez fini, quand vous avez essuyé vos yeux, vous passez au quarantième chapitre, à la quarantième et dernière soirée.

Mais voici à quoi vous ne vous attendiez guère :

L'héroïne est dans le cercueil, le cercueil est dans l'église. Tout-à-coup le héros, Reynold ou Léonard, comme il vous plaira (car il a deux noms aussi), le héros donc, se précipite sur le cercueil, le brise, et en retire le corps de l'héroïne qui respirait encore, mais qui lui meurt bientôt définitivement entre les bras. De façon que vous, triste lecteur, qui avez pleuré déjà, il vous faut reprendre votre mouchoir et pleurer de rechef comme si vous n'aviez rien fait.

Pour peu que cela puisse d'ailleurs vous consoler, M. Paul Buessard vous apprend, dans la conclusion de son livre, que Reynold ou Léonard, son héros, qui ne meurt point, joue maintenant un grand rôle sur la scène politique.

Or, si M. Paul Buessard n'a pas dit cela seulement pour nous intriguer, il y a maintenant sur la scène politique un bien étrange personnage.

RÉSIGNÉE, PAR M. GUSTAVE DROUINEAU.

Il faut faire deux parts du nouvel ouvrage de M. Gustave Drouineau.

Dans *Résignée* (1), vous avez donc d'abord un roman écrit d'un style simple et chaleureux, un roman rempli d'intérêt, de nobles sentimens et d'honorables passions. Cette part est de beaucoup la meilleure, sinon la plus curieuse. — Vous avez ensuite une religion nouvelle, un *néo-christianisme.*

Ce néo-christianisme filtre bien quelque peu à travers toutes les pages du livre; mais son réservoir est dans la préface. Cette préface est intitulée *Promenade aux Tuileries*, et M. Gustave Drouineau s'y introduit lui-même, afin d'exposer ses idées *néo-chrétiennes.*

M. Gustave Drouineau se promenait donc aux Tuileries, ne songeant à mal et rêvant à sa religion, lorsqu'un vieillard l'aborde en lui disant :

— Eh! eh! c'est moi qui suis votre vieillard de la préface du *Manuscrit vert.*

— Ah! vous êtes mon vieillard de la préface du *Manuscrit vert?* répond M. Gustave Drouineau; eh bien! causons *néo-christianisme.*

Et ils vont s'asseoir sous les tilleuls, et ils causent *néo-christianisme.*

(1) Chez Gosselin.

Vous concevez que, dans cette conversation, le vieillard de la préface du *Manuscrit vert* ne joue que le second rôle. Il est là seulement pour dire de temps à autre à M. Gustave Drouineau : — Continuez, jeune homme! je vous écoute avec intérêt; — ou bien : —Vous avez raison, jeune homme! jeune homme, vos déductions me semblent logiques. —Vous m'avez convaincu, jeune homme. En un mot, pour donner la réplique et représenter l'adhésion et l'assentiment des peuples, vous voyez que M. Gustave Drouineau, qui représente de son côté le *néo-christianisme*, se donne ainsi beau jeu dans la discussion.

C'est le propre de toutes les religions nouvelles, de dénigrer les religions rivales; aussi le *néo-christianisme* traite-t-il fort cavalièrement le *fouriérisme* et le *saint-simonisme*, ce qui nous paraît souverainement partial et injuste, attendu que, sur une foule de points, et en ce qui concerne surtout l'emploi des capacités et leur vérification par les concours, l'élection et les jurys, les néo-chrétiens procèdent presque absolument de la même façon que les saint-simoniens et les fouriéristes.

Au surplus, ce qui caractérise essentiellement le *néo-christianisme*, ce qui lui vaudra les bénédictions et la reconnaissance des *associations gauloises* et des *sociétés d'amis du peuple* de tous les siècles, ce sera la réforme radicale qu'il promet d'introduire dans la police.

« La police, s'écrie le *néo-christianisme*, la police qui de nos jours procède hostilement et se pose en ennemie, changera de physionomie et d'attitude. Au lieu d'être immorale, elle sera morale. »

Ainsi, voilà qui est bien entendu. Dans la société *néo-chrétienne*, les gardes municipaux seront de timides militaires rougissant ainsi que des jeunes filles; les mouchards, d'honnêtes gens, des hommes de bonne compagnie, des fonctionnaires publics remplis de délicatesse; les sergens de ville, de doucereux et inoffensifs personnages, des manières de maîtres de cérémonie; quant à M. Vidocq, il sera immanquablement caissier général du trésor et grand-officier de la légion-d'honneur.

Cet échantillon des réformes projetées par les nouveaux chrétiens, suffit pour que vous jugiez de l'aménité de mœurs, de l'exquise politesse et de la probité qui règneront sur la terre après l'avénement définitif de leur *néo-christianisme*.

Ici, et pour conclure, c'est le cas, ce nous semble, de jeter un regard en arrière sur nos religions nouvelles, d'en arrêter l'état et d'examiner sommairement en quelle situation l'année 1832 les lègue à son héritière. Faisons donc un appel et comptons.

Nous avons, si je ne me trompe, le *saint-simonisme*, le *fouriérisme*,

l'*amable-belléisme*, le *bernardisme*, et le *néo-christianisme*: en tout, cinq religions bien distinctes.

Le saint-simonisme et le fouriérisme sont évidemment en progrès. Le saint-simonisme a subi déjà son martyre et s'est laissé crucifier à la cour d'assises. Le saint-simonisme a envoyé ses apôtres dîner dans les restaurans et prêcher de par le monde en petites jaquettes noires, et pour plus de publicité, avec leurs noms écrits sur leurs gilets. A la voix du saint-simonisme *les femmes nouvelles*, sinon la femme libre, ont déjà surgi.

De son côté le fouriérisme a organisé une phalange, qui bêche et pioche dès à présent dans le département de l'Oise. C'est en ce mois de janvier que la trompe de dix-huit pieds, promise à tous les vrais phalanstériens, va commencer à leur pousser au bout du nez. On prétend même qu'à l'heure qu'il est, quelques-uns des plus fervens ont déjà un pied de trompe.

L'*amable-belléisme* et le *bernardisme* sont demeurés jusqu'à ce jour stationnaires. L'application de leurs doctrines semble du moins provisoirement ajournée.

Ainsi, M. Amable Bellée avait prophétisé le mutisme de la femme; et nous n'avons pas ouï dire que la femme soit plus muette cette année que l'année dernière.

M. Amable Bellée nous avait également annoncé le prochain dessèchement des mers; et sans parler des grandes, on n'a pas encore, que je sache, desséché la moindre petite mer; il est vrai de dire que la saison a été fort humide, et que, si l'on n'a pas même pu opérer le dessèchement des rues de Paris, celui de l'Océan devait présenter plus de difficultés encore.

Le *bernardisme*, comme ne l'ont point oublié nos lecteurs, consiste à soulager la capitale du superflu de sa population, au moyen d'un massacre légal et annuel de trente mille vieillards. Le choléra s'étant à peu près chargé de cette besogne en 1832, et la saignée ayant été jugée suffisante pour rétablir la circulation du sang, c'est pour cela, sans doute, que les chambres n'ont point jusqu'ici voté *la fête des funérailles*, proposée par M. Bernard de Dijon.

Quant au *néo-christianisme*, ce n'est vraiment encore qu'un enfant, et un enfant qui marche avec des lisières. La réforme capitale qu'il nous prédit nous semble d'une exécution bien difficile, et nous aurons probablement obtenu la fête des funérailles, le dessèchement des mers et le mutisme de la femme, avant la moralité de la police.

Quelques mots encore sur nos religions, et nous avons terminé.

Un régent de cinquième, ardent républicain, dont nous tairons le nom

et la résidence, attendu que nous ne le voulons nullement brouiller avec son ministre, M. Guizot; — bref, un régent de cinquième, qui se déclare notre concitoyen, nous écrit, en date du 25 décembre dernier, qu'il nous juge peu favorables aux nouvelles tentatives religieuses, mais que, comme nous sommes des savans et des philosophes distingués, il croit pouvoir nous ouvrir son cœur et ses idées de régénération sociale.

C'est beaucoup d'injustice et d'honneur que nous fait à la fois notre concitoyen. Tout ressentiment et toute modestie à part, nous répondrons néanmoins à sa confiance, en transmettant à nos lecteurs les tentatives religieuses qu'il nous envoie par la poste.

« On se donne bien du mal pour inventer des religions, dit notre concitoyen, et moi je crois qu'il en existe une toute faite, je veux dire celle que les géans, nos pères, ont proclamée trop tôt malheureusement, *la théophilanthropie*. Seulement il faut, à cause des niais, la présenter sous un autre nom. »

Quel sera ce nom? notre concitoyen n'en parle pas. Peu lui importe au surplus; car, il ajoute: « Je vais plus loin, j'admettrai, si l'on veut, que l'existence d'une religion est dangereuse pour l'humanité. Si l'athéisme est le résultat des lumières, ne reculons donc pas devant l'athéisme, mais passons par la religion, puisqu'elle est nécessaire maintenant pour arriver à l'athéisme. »

N'admirez-vous pas cet ingénieux expédient de notre concitoyen qui voudrait tirer l'athéisme du feu avec la patte de la théophilanthropie?

Ah! monsieur le régent de cinquième, c'est vous qui êtes un grand philosophe et non pas nous. Vous nous accusez d'être peu favorables aux tentatives religieuses. Mais, en conscience, comment voulez-vous que nous classions la vôtre? La vôtre, nous la citerons pour mémoire. A la vôtre, nous mettrons un zéro dans notre addition. Ne soyez pas fâché, mais voilà tout ce que nous pouvons faire.

POÉSIES PAR FEU CHARLES BRUGNOT (1).

Nous avons sous les yeux quelques feuilles de ce volume que la veuve de M. Brugnot va publier. M. Foisset de Dijon a dû y ajouter une notice sur le poète, son ami, et que nous aurions aussi le droit d'appeler le nôtre. M. Brugnot, mort à trente-deux ans, professeur de rhétorique au

(1) Chez madame veuve Brugnot, imprimeur-libraire à Dijon; à Paris, chez M. Prieur l'aîné, rue de la Monnaie, 24.

collége de Troyes, était un de ces hommes dont les destinées peuvent ressembler en malheur à beaucoup d'autres existences ici bas, mais dont les ames sont précieuses et toujours bien rares. Après d'excellentes études en province, pauvre et poète, il lutta de bonne heure avec ses goûts et avec les circonstances : *cujus conatibus obstat res angusta domi.* Marié sans fortune et par amour, vivant des modiques appointemens d'une place de régent dans quelque collége communal, jeté parfois dans la polémique politique des journaux de département, et y apportant une invariable droiture, une ardeur ingénue, des convictions loyales et peu vulgaires, assez analogues, autant qu'il nous en souvient, à celles qui étaient soutenues vers le même temps à Paris par les rédacteurs du *Correspondant*. M. Brugnot usa vite, dans ces émotions et ces travaux, une vie qui portait déjà en elle un germe mortel. Les vers intimes où il s'épanche, respirent des vœux résignés et purs, les pressentimens tristes de l'époux et du père, les goûts pieux de l'artiste qui se prend aux traditions et aux ruines; plusieurs poèmes inachevés accusent sa fatigue et son peu de loisir. L'unité du recueil est toute dans l'idée de mort que nourrit en lui le poète; la forme d'ailleurs et souvent le choix des sujets appartiennent à des phases et à des manières diverses de son talent. Ce talent n'était pas d'une originalité invincible et nécessaire; il réfléchissait quelquefois les autres; il se modifiait par le dehors; il recevait les perfectionnemens successifs d'art, dont les *Orientales* de M. Victor Hugo furent le dernier terme; mais l'inspiration, de quelque part qu'elle vînt, sous quelque forme qu'elle parût, passait toujours à travers l'ame du poète, et s'y teignait d'une vraie nuance. Je ne sais trop si ce qu'on appelle la postérité a des égards et des mentions pour les talens de cet ordre; mais les contemporains qui les voient s'efforcer et mourir, leur doivent un hommage sincère, une sympathie reconnaissante, et quelques larmes du cœur, surtout quand ils lisent d'eux des vers comme ceux-ci :

SONNET.

Parmi la mousse rouge et les fraises fleuries
Nous nous sommes assis en face des grands bois,
Ne voyant que le ciel, n'entendant que la voix
Des brises et des eaux courant dans les prairies.

Tous trois jeunes amis, tous aimant à chercher
L'étroit sentier du val où souvent le pied glisse,
La chaumine des bois que le bon Dieu bénisse,
Et le pommier tout rose aux flancs gris du rocher.

Nous nous sommes assis ; et ce val solitaire
Où l'homme rêve et sent que son cœur aime mieux,
Nous a fait dire à tous, en nous mouillant les yeux ;
« C'est un jour de bonheur ensemble sur la terre ! »

Nous reviendrons encor, nous viendrons une fois,
L'autre mai, nous asseoir là, sur la même mousse,
Causant et répétant que la journée est douce ...
Mais est-il sûr, amis, que nous viendrons tous trois ?

Sainte-Foix, Vendredi 8 mai 1829.

LE FOLLET DE SAINT-BÉNIGNE.

Spires whose silent finger points to heaven.
(WORDSWORTH.)

Le follet qu'autrefois on voyait se percher,
Rouge comme une flamme, ou blanc comme est un cigne,
Près du coq d'or, qui vire au bout du haut clocher,
Sur la flèche de Saint-Bénigne,

Il m'a dit, cette nuit, le magique Lutin
Qui prête à l'airain sourd ses voix mélancoliques,
Et tantôt réjouit d'un murmure argentin
Le vieux dôme des basiliques :

« Bonjour, voisin, bonjour ! — Pour toi je sonnerai
« Les heures et les quarts (dors ou veille, n'importe),
« Les jours qui s'en vont lents, boiteux, l'œil éploré,
« Et ceux que l'allégresse emporte.

« Tiens ! Vois, à ce cadran imprimé dans ma main,
« Une !... Douze !... — As-tu lu la courte page entière ?
« Là, se brise sans fin le flot du genre humain !
« Elle est là ton heure dernière !

« Et je veux la sonner moi-même. — Un mardi soir
« Entendra mon clocher, au bourdon lourd qui pleure,
« Chanter, chanter pour toi, raidi sous le drap noir,
« L'heure qu'on dit la dernière heure ! » —

« Tais-toi, Follet Esprit, tais-toi ! — L'heure d'adieu, —
« Cet écueil redouté que n'évite personne, —
« Où l'âme palpitante échoue aux pieds de Dieu,
« Follet, n'importe qui la sonne ;

« Mais avant, mais avant, — oh ! laisse-moi compter
« A ton cadran fatal encor quelques années,
« Quelques-uns des momens, si prompts à nous quitter,
« Qu'on appelle heures fortunées !

« Heures de voluptés et d'extase et d'oubli,
« Où mon ame n'a plus d'oreilles pour la terre,
« Quand la Muse, le soir, brûle mon front pâli
« De son baiser de vierge austère;

« Heures de paix, toujours douces au souvenir,
« Quand mes enfans, bercés sur leur mère qui joue,
« Essuient en leurs yeux bleus, trop prompts à se ternir,
« La larme qui fuit sur leur joue;

« Ou, que mes bons amis, qui sont mon univers,
« Autour de mon foyer, leur journée achevée,
« Perdent pour moi leur veille à me causer de vers
« Et de gloire long-temps rêvée! »

Dijon, 3 décembre 1829.

Nous n'ajouterons plus que quelques vers, tirés de la dernière pièce, qui semble avoir expiré sur la lèvre du poète comme une plainte errante :

Oui, la mort peut venir. — Dormir — rêver — n'importe!
Un vent m'a jeté là, qu'un autre vent m'emporte...
Oubli sur cette terre, et de l'autre côté
Mon ami c'est ma vie et mon éternité!
Oubli! car j'ai passé sans laisser une trace!
Oubli! car pour ma fosse il faut si peu de place!
Comme l'oiseau qui cherche une graine au désert
Et, pour tromper sa faim, chante sur l'arbre vert,
Moi, j'ai souffert aussi : mais nul n'a lu mes plaintes,
Et mes chants au désert, ce sont des voix éteintes.
Pauvre, obscur, sans destin, dans la foule perdu,
Avec le flot vulgaire atome répandu,
Ainsi que tout mortel qui parmi nous chemine,
J'ai cueilli, j'ai porté ma couronne d'épines;
Voilà tout! — Et celui qui mesure le temps
A dit un jour : — « Assez! » — assez vécu! — trente ans! —
Seigneur, pourtant j'avais une jeune famille,
Doux anges dont l'essaim frais et riant fourmille
Aux genoux de leur mère, et ne s'informe pas
Si quelque guide un jour doit manquer à leurs pas.
J'avais une compagne (oh! moitié de mon ame!)
Ange assis au foyer sous le nom de ma femme!
Elle croyait aussi qu'être unis c'était voir
Ensemble le matin, ensemble encor le soir. —
Seigneur, c'est dans leur sein que votre bras me frappe,
Si j'ai soif, je ne veux pour moi ni d'une grappe,
Ni d'une goutte d'eau pour me désaltérer...
Mais, ô famille en deuil, condamnée à pleurer!
. . . .

LES PALMIERS, PAR M. CHARLES CASTELLAN, DE L'ILE DE FRANCE.

Ce modeste recueil, où une muse créole, nourrie des chants de Lamartine, s'essaie à peindre des émotions de cœur et des souvenirs du pays, révèle chez le jeune auteur une sensibilité vraie et un instinct naturel de mélodie et de tendresse. Les défauts sont ceux de l'inexpérience et d'un abandon parfois trop paresseux. On voudrait un style plus correct, plus soutenu dans les détails et plus de composition dans les sujets. Mais une ame de poète et d'amant s'y fait jour par de gracieuses images, par des soupirs sans effort. L'*Épître à M. Michel*, celle *Aux mânes d'un vieux professeur*, plusieurs des jolies pièces et sonnets *à Elle*, sont de charmans échantillons d'un talent voluptueux qu'un peu d'étude suffirait à perfectionner dans l'élégie. Que le jeune créole soit aussi correct que son compatriote Parny dont il paraît peu se souvenir; il est bien aussi tendre, je pense, et il serait beaucoup plus naturel que lui. Nous ne voulons citer à l'appui de nos éloges que la sentence suivante :

> Oh! c'est que j'aime tant ce sein qui bat si vite,
> La goutte suspendue aux cils noirs de tes yeux,
> La pente de ton front, ta taille si petite
> Que je me fais enfant pour baiser tes cheveux!

Au Directeur de la Revue des deux Mondes.

Monsieur,

J'apprends que plusieurs recueils de vers ont été imprimés cette année, et que leurs éditeurs m'ont fait l'honneur de se souvenir de quelques-uns de mes premiers ouvrages pour les réimprimer ainsi. Malgré ce qu'il y a d'honorable dans ce souvenir, je vous prie de déclarer que tout *Keepsake*, Album, Almanach, etc., etc., qui a publié ou publiera prose ou vers signé de moi, l'a fait ou le fera sans ma participation.

ALFRED DE VIGNY.

IL PIANTO.

—

POÈME.

Il est triste partout de ne voir que le mal,
D'entonner ses chansons sur un rhythme infernal,
Au ciel le plus vermeil de trouver un nuage,
Et la ride chagrine au plus riant visage.
Heureux à qui le ciel a fait la bonne part!
Bien heureux qui n'a vu qu'un beau côté de l'art!
Hélas! mon cœur le sent, si j'avais eu pour Muse
Une enfant de seize ans, et qu'une fleur amuse,
Une fille de mai, blonde comme un épi,
J'aurais, d'un souffle pur, sur mon front assoupi,
Vu flotter doucement les belles rêveries;
J'aurais souvent foulé des pelouses fleuries;

Et le divin caprice, en de folles chansons,
Aurait du moins charmé le cours de mes saisons. —
Mais j'entends de mon cœur la voix mâle et profonde,
Qui me dit que tout homme est apôtre en ce monde,
Tout mortel porte au front, comme un bélier mutin,
Un signe blanc ou noir frappé dans le Destin;
Il faut, bon gré mal gré, suivre l'ardente nue
Qui marche devant soi sur la voie inconnue;
Il faut courber la tête, et le long du chemin,
Sans regarder à qui l'on peut tendre la main,
Suivre sa mission dans le jour ou dans l'ombre.
Or, la mienne aujourd'hui, comme le ciel est sombre;
Pour moi, cet univers est comme un hôpital,
Où, livide infirmier levant le drap fatal,
Pour nettoyer les corps infectés de souillures,
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures.
O désolation, ô misère profonde!
Désespoir éternel pour les ames du monde!

LE

CAMPO SANTO.

A l'Auteur de Marie.

Sol de Jérusalem, que tant d'hommes pieux
Ont baigné de sueur et des pleurs de leurs yeux;
Sainte terre enlevée aux monts de la Judée,
Et du sang des martyrs encor tout inondée;
Sainte terre des morts qui portas le Sauveur,
Toi, que tout front chrétien baisait avec ferveur,
Tu n'es plus maintenant qu'une terre profane,
Un sol où toute fleur dépérit et se fane,

Un terrein sans verdure et délaissé des cieux,
Un cimetière aride, un cloître curieux,
Qu'un voyageur parfois dans sa course rapide
Heurte d'un pied léger et d'un regard stupide.
— Mais n'importe! je t'aime, ô vieux Campo Santo,
Je t'aime de l'amour qu'avait pour toi Giotto.
Tout désolé qu'il est, ton cloître solitaire
Est encore à mes yeux le plus saint de la terre :
Aussi quand l'œil du jour, de ses regards cuisans,
Brûle le front doré des superbes Pisans,
J'aime à sentir le froid de tes voûtes flétries,
J'aime à voir s'allonger tes longues galeries,
Et là, silencieux, le front bas, le pied lent,
Comme un moine qui passe et qui prie en allant,
J'aime à faire sonner le cuir de mes sandales
Sur la tête des morts qui dorment sous tes dalles,
J'aime à lire les mots de leurs grands écussons,
A réveiller des bruits et de lugubres sons,
Et les yeux enivrés de tes peintures sombres,
A voir autour de moi mouvoir toutes tes ombres.

Salut! noble Orcagna! que viens-tu m'étaler?
— « Artiste, une peinture à faire reculer;
Regarde, enfant, regarde!... — Il est de par le monde
Des êtres inondés de volupté profonde,
Il est de beaux jardins plantés de lauriers verts,
Des grands murs d'orangers où mille oiseaux divers,
Des rossignols bruyans, des geais aux ailes bleues,
Des paons sur les gazons traînant leurs belles queues,

Des merles, des serins jaunes comme de l'or,
Chantent l'amour, et l'air plus enivrant encor.
Il est, sous les bosquets et les treilles poudreuses,
Des splendides festins et des noces heureuses;
Il est des instrumens aux concerts sans pareils,
Et bien des cœurs contens et bien des yeux vermeils.
A l'*Ave Maria*, sous les portes latines,
On entend bien des luths et des voix argentines;
On voit sur les balcons, derrière les cyprès,
Bien de beaux jeunes gens qui se parlent de près,
Bien des couples rêveurs, qui, le soir à la brune,
Se baisent sur la bouche en regardant la lune.
Hélas! un monstre ailé qui plane dans les airs,
Et dont la lourde faux va sarclant l'univers,
La Mort, incessamment coupe toutes ces choses;
Et femmes et bosquets, oiseaux, touffes de roses,
Belles dames, seigneurs, princes, ducs et marquis,
Elle met tout à bas, même des Médicis,
Elle met tout à bas avant le jour et l'heure;
Et la stupide oublie, au fond de leur demeure,
Tous les gens de béquille et qui n'en peuvent plus :
Les porteurs de besace et les tristes perclus,
Les catarrheux branlant comme vieille muraille,
Les fiévreux au teint mat qui tremblent sur la paille,
Et les frêles vieillards qui n'ont plus qu'un seul pas
Pour atteindre la tombe et reposer leurs bras.
Tous ont beau l'implorer, elle n'en a point cure,
La Mort vole aux palais sans toucher la masure;
Elle jette à tous vents les plaintes et les voix
De ces corps vermoulus comme d'antiques bois :

La vieille aime à lutter; c'est un joueur en veine
Qui néglige les coups dont la chance est certaine.

Enfant, ce n'est point tout; enfant, regarde encor!
La montagne s'ébranle aux fanfares du cor,
Sous le galop des chiens entends sonner la pierre,
En épais tourbillons vois rouler la poussière,
Et du fond sinueux de ces sombres halliers
Bondir à flots pressés de nombreux cavaliers.
Ce sont de francs chasseurs qui courent la campagne,
De grands seigneurs toscans, des princes d'Allemagne,
Avec de beaux habits chamarrés d'écussons,
Des housses de velours, de lourds caparaçons,
Des couronnes de ducs à l'entour des casquettes,
Des faucons sur les poings, des plumes sur les têtes,
Et des hommes nerveux, retenant à pas lents,
Des lévriers lancés sur leurs quatre pieds blancs. —
Holà! puissans du jour, chasseurs vêtus de soie,
Qui forcez par les monts une timide proie;
Vous, femmes, que l'ennui mène à la cruauté;
Hommes, dont le palais plein de stupidité
A soif, après le vin, du sang de quelque bête,
Vous qui cherchez la mort comme on cherche une fête,
Oh! n'allez pas si loin, arrêtez vos coursiers,
La mort est près de vous, la mort est sous vos pieds,
La mort vous garde ici les plus rares merveilles;
Croyez-en vos chevaux qui dressent leurs oreilles,
Voyez leur cou fumant dont la veine se tord,
Leur frayeur vous dira qu'ils ont senti la mort,

Et que ce noir terrein a reçu de nature
Le don de convertir les corps en pourriture.
Or, en ces trois tombeaux ouverts sur le chemin,
Voyez ce qu'en un jour elle fait d'un humain :
Le premier, que son dard tout nouvellement pique,
A le ventre gonflé comme un homme hydropique;
Le second est déjà dévoré par les vers,
Et le dernier n'est plus qu'un squelette aux os verts,
Où le vent empesté, le vent passe et soupire,
Comme à travers les flancs décharnés du navire.
Certes c'est chose horrible, et ces morts engourdis
Figeraient la sueur au front des plus hardis.
Mais, chasseurs, regardez ces trous pleins de vermine
Sans boucher votre nez et sans changer de mine,
Regardez bien à fond ces trois larges tombeaux;
Puis, quand vous aurez vu, retournez vos chevaux :
Aux fanfares du cor regagnez la montagne,
Et puis comme devant, à travers la campagne,
Courez et galopez, car de jour et de nuit
Vous savez maintenant où le temps vous conduit.

Mais tandis que la fièvre et la crainte féconde
Assiègent les côtés des puissans de ce monde,
Que l'éternel regret des douceurs d'ici-bas
Leur tire des soupirs à chacun de leurs pas,
Que l'horreur de vieillir et de voir les années
Pendre comme une barbe à leurs têtes veinées,
Arrose incessamment d'amertume et de fiel
Le peu de jours encor que leur garde le ciel;

Tandis que sur leurs fronts comme sur leurs rivages,
Habitent les brouillards et de sombres nuages,
Le ciel, au-dessus d'eux éblouissant d'azur,
Epand sur la montagne un rayon toujours pur.
Là, dans les genêts verts et sur l'aride pierre,
Les hommes du Seigneur vivent de la prière;
Là, toujours prosternés, dans leurs élans pieux,
Ils ne voient point blanchir le poil de leurs cheveux.
Leur vie est innocente et sans inquiétude,
L'inaltérable paix dort en leur solitude,
Et sans peur pour leurs jours, en tous lieux menacés,
Les pauvres animaux par les hommes chassés,
Mettant le nez dehors et quittant leurs retraites,
Viennent manger aux mains des blancs anachorètes :
La biche à leur côté saute et se fait du lait,
Et le lapin joyeux broute son serpolet.

Heureux, oh! bienheureux qui, dans un jour d'ivresse,
A pu faire au Seigneur le don de sa jeunesse;
Et qui, prenant la foi comme un bâton noueux,
A gravi loin du monde un sentier montueux.
Heureux l'homme isolé qui met toute sa gloire
Au bonheur ineffable, au seul bonheur de croire,
Et qui, tout jeune encor, s'est crevé les deux yeux,
Afin d'avoir toujours à désirer les cieux.
Heureux le seul croyant, car il a l'ame pure,
Il comprend sans effort la mystique nature;
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,
Et les trésors divins de la sérénité.

Puis il voit devant lui sa vie immense et pleine,
Comme un pieux soupir, s'écouler d'une haleine;
Et, lorsque sur son front la Mort pose ses doigts,
Les anges près de lui descendent à la fois,
Au sortir de sa bouche ils recueillent son ame;
Et, croisant par-dessus les deux ailes de flamme,
L'emportent toute blanche au céleste séjour,
Comme un petit enfant qui meurt sitôt le jour.

Heureux l'homme qui vit et qui meurt solitaire!
Enfant, tel est mon œuvre, et l'immense mystère
Que mon doigt monacal a tracé sur ce mur.
La forme en est sévère et le contour est dur;
Mais j'ai fait de mon mieux, j'ai peint de cœur et d'ame
La grande vérité dont je sentais la flamme;
Et, comme un jardinier qui bêche avec amour,
Sur mon pinceau courbé, j'ai sué plus d'un jour:
Puis, quand j'ai vu tomber la nuit sur ma palette,
J'ai croisé les deux bras, et reposant la tête
Sur le coussin sculpté de mon sacré tombeau,
Comme mes grands amis, Dante et le Giotto,
J'ai fermé gravement mon œil mélancolique
Et me suis endormi, vieux peintre catholique,
En pensant à ma ville, et croyant fermement
Voir mon œuvre et ma foi vivre éternellement. »

Dors, oh! dors, Orcagna, dans ta couche de pierre,
Et ne rouvre jamais ta pesante paupière,

Reste les bras croisés dans ton linceul étroit;
Car si des flancs obscurs de ton sépulcre froid,
Comme un vieux prisonnier, il te prenait envie
De contempler encor ce qu'on fait dans la vie,
Si tu levais ton marbre et regardais de près,
Ta douleur serait grande, et les sombres regrets
Reviendraient habiter sur ta face amaigrie :
Tu verrais, Orcagna, ta Pise tant chérie,
Comme une veuve, assise aux rives de l'Arno,
Écouter solitaire à ses pieds couler l'eau;
Tu verrais le saint dôme avec de grandes herbes,
Et le long de ses murs les cavales superbes
Monter, et se jouant à chaque mouvement
Emplir tout le lieu saint de leur hennissement;
Tu verrais que la Mort, dans les lieux où nous sommes,
N'a pas plus respecté les choses que les hommes;
Et reposant tes bras sur ton cintre étouffé,
Tu diras, plein d'horreur : La Mort a triomphé.

La mort! la mort! elle est sur l'Italie entière,
L'Italie est toujours à son heure dernière;
Déjà sa tête antique a perdu la beauté,
Et son cœur de chrétienne est froid à son côté.
Rien de saint ne vit plus sous sa forte nature,
Et comme un corps usé qui tombe en pourriture,
Ses larges flancs lavés par la vague des mers
Ne se raniment plus aux célestes concerts.
Oh! c'est en vain qu'aux pieds de l'immobile archange
Le canon tonne encor des créneaux de Saint-Ange,

Que saint Pierre au soleil, sur ses degrés luisans,
Voit remonter encor la pompe des vieux ans.
A quoi bon tant de voix, de cris et de cantiques,
Les milliers d'encensoirs fumant sous les portiques,
Le chœur des prêtres saints déroulant ses anneaux,
Et la pourpre brûlante aux flancs des cardinaux?
Pourquoi le dais splendide avec son front qui penche,
Et le grand roi vieillard, dans sa tunique blanche,
Superbe et les deux pieds sur le dos des Romains,
De son trône flottant bénissant les humains?
Morts, morts, sont tous ces bruits et cette pompe sainte,
Car ils ne passent plus le Tibre et son enceinte;
Mort est ce vain éclat, car il ne courbe plus
Que des fronts de vieillards ou de pâtres velus.
Tous ces chants n'ont plus rien de la force divine,
C'est le son mat et creux d'une vieille ruine,
C'est le cri d'un cadavre encor droit et debout
Au milieu des corps morts qui l'entourent partout.

Hélas! hélas! la foi de ce sol est bannie,
La foi n'a plus d'accent pour parler au génie,
Plus de voix pour lui dire, en lui prenant la main:
Bâtis-nous vers le ciel un immortel chemin.
La foi, source féconde en sublime rosée,
Ne peut plus retomber sur cette terre usée,
Et remuant la pierre au fond de ses caveaux,
Faire jaillir le marbre en milliers de faisceaux;
La foi ne pousse plus de sublimes colonnes,
Plus de dômes d'airain, plus de triples couronnes,

Plus de parvis immense, à faire mille pas,
Plus de large croix grecque étalant ses longs bras,
Plus de ces grands christs d'or au fond des basiliques
Penchant sur les mortels leurs regards angéliques,
Plus d'artistes brûlans, plus d'hommes primitifs
Ébauchant leur croyance en traits secs et naïfs,
De pieux ouvriers s'en allant par les villes
Travailler sur les murs comme des mains serviles,
Plus de parfums dans l'air, de nuages d'encens,
De chants simples et forts, et de maîtres puissans
Versant, dans les grands jours, de leur harpe bénie
Sur les fronts inclinés des torrens d'harmonie.
Rien, absolument rien, et cependant la Mort
Ébranle sous ses pas ce qui semblait si fort;
Elle est toujours robuste, et toujours, chose affreuse!
Elle poursuit partout sa marche désastreuse;
Chaque jour elle voit sur quelque mont lointain,
Comme un feu de berger, le culte qui s'éteint;
Chaque jour elle entend un autel qui s'écroule,
Et sans le relever passer auprès la foule;
Et l'image de Dieu dans ces débris impurs
Semble tomber des cœurs avec les pans des murs.
Le vieux catholicisme est morne et solitaire,
Sa splendeur à présent n'est qu'une ombre sur terre,
La mort l'a déchiré comme un vêtement vieux;
Pour long-temps, bien long-temps, la Mort est dans ces lieux.

MAZACCIO.

Ah! s'il est ici-bas un aspect douloureux,
Un tableau déchirant pour un cœur magnanime,
C'est ce peuple divin que le chagrin décime,
C'est le pâle troupeau des talens malheureux.

C'est toi, Mazaccio, jeune homme aux longs cheveux,
De la bonne Florence enfant cher et sublime;
Peintre des premiers temps, c'est ton air de victime
Et ta bouche entr'ouverte et tes sombres yeux bleus....

Hélas! la mort te prit les deux mains sur la toile;
Et du beau ciel de l'art, jeune et brillante étoile,
Astre si haut monté, mais si vite abattu,

Le souffle du poison ternit ta belle flamme,
Comme si tôt ou tard, pour dévorer ton ame,
Le venin du génie eût été sans vertu.

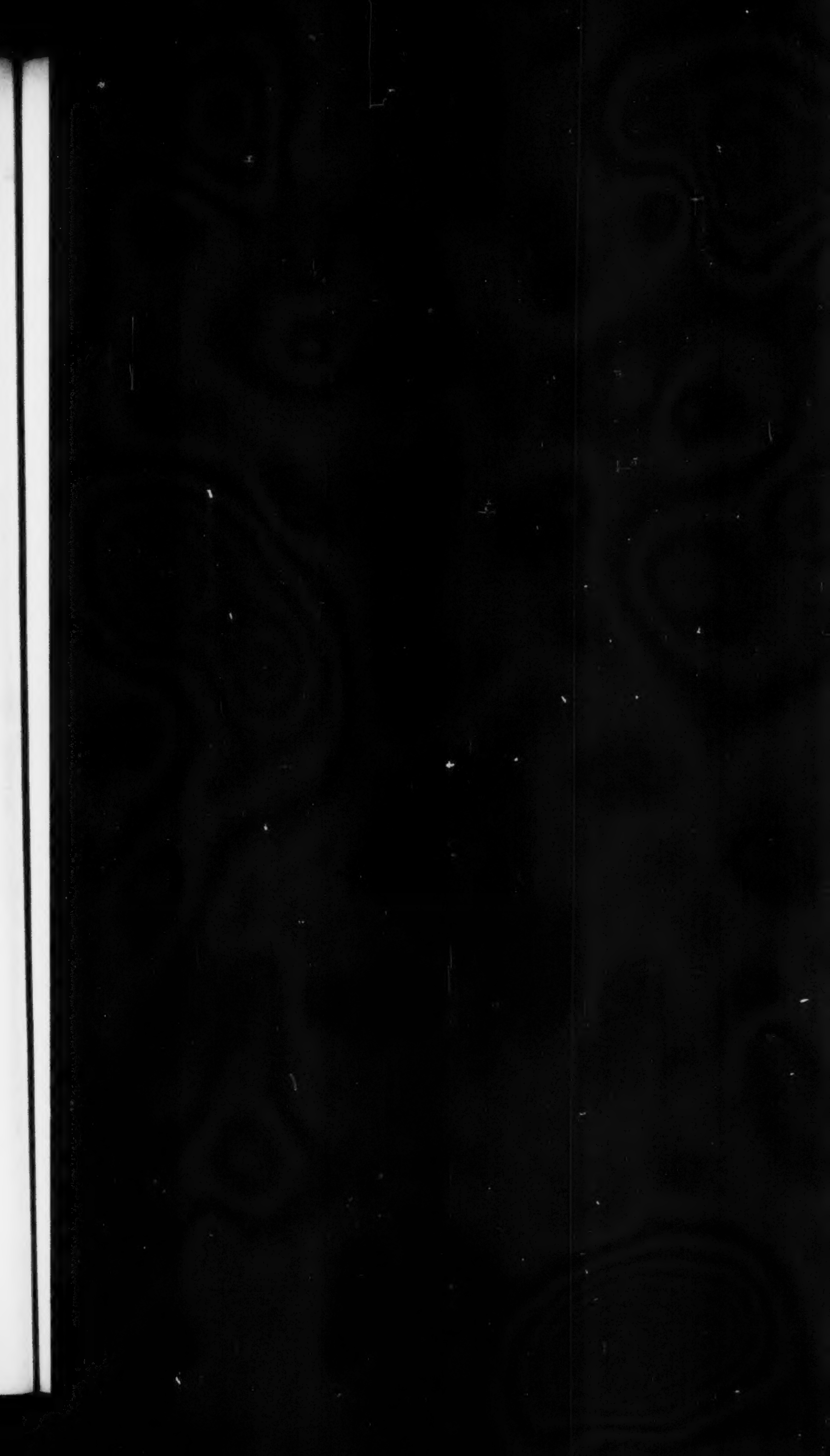
MICHEL ANGE.

Que ton visage est triste et ton front amaigri!
Sublime Michel Ange, ô vieux tailleur de pierre;
Nulle larme jamais n'a baigné ta paupière,
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarroti! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui:

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.



ALLEGRI.

Si dans mon cœur chrétien l'antique foi s'altère,
L'art reste encor debout, comme un marbre pieux
Que le soleil, tombé de la voûte des cieux,
Colore dans la nuit d'un reflet solitaire.

Ainsi, vieil Allegri, musicien austère,
Compositeur sacré des temps religieux,
Ton archet bien souvent me ramène aux saints lieux,
Adorer les pieds morts du Sauveur de la terre.

Alors mon âme vaine et sans dévotion
Mon âme par degrés prend de l'émotion,
Et monte avec tes chants au séjour des archanges;

Et comme Pérugin, au fond des cieux brûlans,
Je vois les bienheureux dans leurs vêtemens blancs,
Chanter sur des luths d'or les divines louanges.

LE

CAMPO VACCINO.

C'était l'heure où la terre appartient au soleil,
Où les chemins poudreux luisent d'un ton vermeil,
Où rien n'est confondu dans l'aride campagne,
Où l'on voit les troupeaux couchés sur la montagne,
Et le pâtre bruni, dans les plis d'un manteau,
Dormir nonchalamment près d'un rouge tombeau;
L'heure aux grands horisons, l'heure où l'ombre est mortelle
Au voyageur suant qui s'arrête sous elle,

7.

L'heure où le chêne est vert, où le cyprès est noir,
Et Rome en son désert encor superbe à voir...
A cette heure, j'étais sur un monceau de briques,
Et le dos appuyé contre des murs antiques,
Je regardais de là s'étendre devant moi
La vieille majesté des champs du peuple-roi;
Et rien ne parlait haut comme le grand silence
Qui dominait alors cette ruine immense;
Rien ne m'allait au cœur comme ces murs pendans,
Ces terreins sillonnés de mâles accidens,
Et la mélancolie empreinte en cette terre
Qui ne saurait trouver son égale en misère.

Sublime paysage à ravir le pinceau!
Le Colysée avait tout le fond du tableau;
Le monstre, de son orbe envahissant l'espace,
Foulait de tout son poids la terre jaune et grasse;
Là, ce grand corps, sevré de sang pur et de chair,
Étalait tristement ses vieux membres à l'air,
Et le ciel bleu, luisant à travers ses arcades,
Ses pans de murs croulés, ses vastes colonnades,
Semait ses larges reins de feux d'azur et d'or,
Comme au soleil d'Afrique un reptile qui dort.
A droite, en long cordon, au-dessus de ma tête,
Du haut d'une terrasse à crouler toute prête,
Tombaient de larges flots de feuillages confus,
Des pins au vert chapeau, des platanes touffus,
Et des chênes voûtés, dont la racine entière
Jaillissait comme l'onde à travers chaque pierre,

L'ombre flottante enfin des jardins de Néron,
Le seul dont le bas peuple ait conservé le nom.
A gauche, encor des murs, mais pleins d'herbes nouvelles;
Le temple de la paix aux trois voûtes jumelles,
Immense, et laissant voir par un trou dans le fond
Le cloaque de Rome et son gouffre profond :
Puis Castor et Pollux dépouillés de leurs marbres,
Puis l'antique pavé se perdant sous les arbres,
Et les arbres voilant de leur feuillage roux
Le grand arc de Sévère enfoui jusqu'aux genoux.
Enfin devant un mur à la taille débile,
L'éternel Capitole et sa pierre immobile,
La terre de Rémus, l'ancien forum romain;
Hélas! dans quel état! tout meurtri par la main
Des fouilleurs inclinés sur le fer des pioches,
Un terrain sillonné de débris et de roches,
Où depuis neuf cents ans la désolation,
Devant le pied vainqueur de toute nation,
Promène insolemment sa lugubre charrue.
De grands monceaux de terre où l'enfance se rue,
Et des trous si profonds et si larges, que l'eau
Fait partout une mare en cherchant son niveau.
Comme des souvenirs, quelques frêles colonnes
Dressent de loin en loin leurs jaunâtres couronnes,
Et leurs fûts cannelés, leurs beaux fronts corinthiens
Planent sur un amas de monumens chrétiens.
Huit d'entr'elles dans l'air, ainsi que des Charites,
Légères, et semblant sur leurs bases détruites
Mener un chœur de danse et se donner la main,
Sont les restes flétris d'un beau temple romain,

La divine Concorde, et puis une lointaine
Qui lève dans les cieux sa taille souveraine,
C'est l'empereur Phocas luisant de pourpre et d'or;
Puis trois autres plus près, c'est Jupiter Stator.
Mais toutes, les fronts nus et les pieds dans les terres,
Pauvres enfans perdus, romaines solitaires,
Elles sont toutes là, dans ses champs désolés,
Comme après le carnage et sur des murs croulés
Des filles de vaincus qui pleurent sur leurs pères,
Toutes, dans le silence et sans larmes amères,
Elles vont protestant de leurs fragmens pieux
Contre la barbarie et tous les nouveaux dieux.
Pleure, pleure et gémis, beau temple de Faustine!
Tes colonnes de marbre et ta frise latine,
Et ton fronton meurtri, fléchissent sous le poids
Du plus lourd des enfans qu'ait engendré la croix :
Pleure, pleure et gémis, car l'indigne coupole
Toujours blesse tes flancs et ta divine épaule :
Sur toi pèse toujours le dôme monacal,
Comme un barbare assis sur un noble cheval.
Et toi, divin Titus, roi des belles journées,
Qu'a-t-on fait de ton arc aux pierres inclinées?
De cette large voûte, où de nobles tableaux
Montraient l'arche captive avec les saints flambeaux,
Et le peuple des Juifs, vaincu, les deux mains jointes,
Pleurant devant ton char ses murailles éteintes?
Où sont tes écussons par la foudre sculptés?
Tes cavaliers romains par le temps démontés?
Grand Titus, tu n'as plus que la rouille sublime
Dont les siècles toujours décorent leur victime,

Des membres demi-nus, penchés de toutes parts,
Et les flancs tout ridés comme ceux des vieillards.

O superbes fièvreux, gras habitans du Tibre,
Enfans dégénérés d'un peuple qui fut libre,
Je ne viens pas chercher à vos tristes foyers
De mâles sénateurs et d'antiques guerriers,
Le dévoûment sans borne à la mère chérie
Que vous nommiez jadis du beau nom de patrie,
La croyance éternelle aux murs de Romulus,
L'auguste pauvreté, les rustiques vertus,
Et la robuste foi, qui, sur un crâne immonde,
A bâti huit cents ans la conquête du monde;
Tous ces fiers élémens et du grand et du beau
Ne peuvent plus entrer dans votre étroit cerveau.
Ce que je veux de vous, ce sont de saints exemples,
C'est le respect aux morts, c'est la paix aux vieux temples.
Or donc, assez long-temps, sur ce terrain hâlé,
Vieille louve au flanc maigre, Avarice a hurlé;
Assez, assez long-temps, sans pudeur et sans honte
Vos pères ont sucé ses mamelles de fonte;
Dans Rome, assez long-temps, prélats et citoyens,
Se ruant par milliers sur les temples païens,
Ont violé le seuil des royales enceintes,
Volé les dieux d'airain, fondu les portes saintes,
Et comme des goujats avides de trésors,
Jusqu'au dernier lambeau déshabillé les morts.
Maintenant tout est fait : ruines séculaires,
Leurs murs ne peuvent plus tenter les mains vulgaires,

Pas une lame d'or à leurs flancs vermoulus;
De toute leur splendeur il ne leur reste plus
Que la forme première, et la belle harmonie,
Dont les a, tout enfant, revêtu le génie;
La forme et des contours, voilà tous leurs appas.
O Romains d'aujourd'hui! si l'art ne vous prend pas,
Du moins par piété respectez des victimes,
Souvenez-vous toujours des paroles sublimes
Que la lyre divine, en des temps de malheurs,
Envoyait courageuse aux saints dévastateurs.
Les temples, quels qu'ils soient, sont les ames des villes;
Sans eux, toute cité n'a que des pierres viles;
Du foyer domestique et du corps des vieillards
Les monumens sacrés sont les derniers remparts;
Puis, lorsque sur la terre ils penchent en ruines,
Leurs ruines encor sont des choses divines,
Ce sont des prêtres saints que l'âge use toujours,
Mais qu'il faut honorer jusqu'à leurs derniers jours.
Hélas! tel est le train de ce monde où nous sommes,
Et l'art entre si peu dans la tête des hommes,
Que mes cris dans ces lieux vainement écoutés
S'en iront sans échos par les vents emportés.
L'homme ici ne croit plus qu'aux choses que l'on touche,
Au pain qu'on mange, au vin qui réjouit la bouche,
A la gorge en fureur qui bondit sous la main,
Et puis au coutelas qui vous perce le sein.
Pour le reste, néant; sous ces paupières brunes
Peuvent s'amonceler des torrens de fortunes,
La terre peut trembler sous les plus hauts destins,
Des fronts peuvent jaillir les chants les plus divins,

Aux cieux peuvent briller les plus illustres gloires;
Tout ici, jusqu'au nom, s'efface des mémoires,
Et quand vous demandez : Qui jadis là vivait?
Le peuple indifférent vous répond : Qui le sait!

Ainsi, gloire au serpent, gloire à l'esprit du doute,
Comme au premier printemps, le monde encor l'écoute,
Et la femme n'a pas de son faible talon
Écrasé comme un ver la tête de Pithon.
Le serpent règne encor, et la Rome papale
N'est pas la seule ville où sa langue fatale
Courbe le front de l'homme et lui tourne les yeux
Loin des champs paternels, le vaste azur des cieux.
Nous sommes tous, hélas! sous ce souffle de glace,
Et partout où ce vent nous arrive à la face,
Nous perdons la vigueur, nous n'avons plus de poulx,
Sous nos corps fatigués fléchissent nos genoux,
Nous prenons le dégoût de toute gloire humaine,
Et vivant pour nous seuls, sans amour et sans haine,
Nous n'aspirons qu'au jour où le froid du tombeau,
Comme un vieux parchemin, nous jaunira la peau;
Alors nous nous disons sous le mal qui nous ronge,
L'art n'est plus qu'un vain mot, un stérile mensonge;
Le temps a tout usé ce tissu précieux,
Ce riche vêtement, cet habit gracieux,
Que Dieu fila lui-même, et que sa main féconde
Déploya pour couvrir la nudité du monde,
La forme. — Elle était pure et belle au premier jour,
Si pure que le maître avec un œil d'amour

Contemplant de son haut l'univers plein de grace,
Et comme en un miroir y reflétant sa face,
Pensa quelques instans que le monde était bien,
Et qu'en ses élémens le mal n'entrait pour rien.
Mais la forme a perdu sa pureté première,
Du jour où l'homme a mis la main sur la matière,
Son haleine a terni la native fraîcheur
Qu'elle avait, comme un fruit que l'on cueille en sa fleur :
Depuis ce jour fatal, plus a marché la terre,
Plus la forme a pâli sous la main adultère,
Plus cette belle trame et ce réseau divin
Ont changé leurs fils d'or en lourds chaînons d'airain,
Plus cette eau sans limon a roulé de la fange,
Plus ce beau ciel limpide et ce bleu sans mélange
Ont vu monter sur eux de nuages épais,
Et la foudre en éclats leur enlever la paix,
Si bien qu'un jour, ridé comme un homme en vieillesse,
L'univers dépouillé de grace et de jeunesse,
Faute de forme, ira, sans secousse et sans maux,
Replonger de lui-même au ventre du chaos....

Oh ! pardonne, mon Dieu, ces cris illégitimes !
C'est que le désespoir va bien aux cœurs sublimes,
C'est que la forme morte et sans recouvrement
Est une chose amère à qui sent fortement.
Aussi, chœurs des souffrans, ô troupes lamentables,
Amans, tristes époux, mères inconsolables,
Vous qu'une forme absente accable de douleurs
Et le jour et la nuit fait sécher dans les pleurs,

Vous, poètes surtout, chanteurs au front austère,
O pontifes de l'art, ô peintres qui, sur terre,
Pliant les deux genoux comme l'antiquité,
Vous faites de la forme une divinité ;
Vous tous, êtres nerveux, qui ne vivez au monde
Que dans le sentiment de sa beauté profonde,
Oh ! comme je vous plains, oh ! comme je conçois
Votre douleur sans borne et vos lèvres sans voix,
Lorsque de vos amours les lignes périssables
S'effacent devant vous comme un pied dans les sables,
Lorsqu'un beau front se fane au toucher de la mort,
Lorsqu'une voix éclate en un dernier effort,
Ou bien lorsqu'à vos yeux une blanche statue,
Sous le marteau brutal qui la frappe et la tue,
Se brise, et que la forme impossible à saisir
Comme une ame s'en va pour ne plus revenir !

Et toi, divin amant de cette chaste Hélène,
Sculpteur au bras immense, à la puissante haleine ;
Artiste au front paisible avec les mains en feu,
Rayon tombé du ciel et remonté vers Dieu ;
O Gœthe, ô grand vieillard ! prince de Germanie !
Penché sur Rome antique et son mâle génie,
Je ne puis m'empêcher, dans mon chant éploré,
A ce grand nom croulé d'unir ton nom sacré,
Tant ils ont tous les deux haut sonné dans l'espace,
Tant ils ont au soleil tous deux tenu de place,
Et dans les cœurs amis de la forme et des dieux,
Imprimé pour toujours un sillon glorieux.

Hélas! long-temps du fond de ton sol, froid et sombre,
Sur l'univers entier se pencha ta grande ombre,
Long-temps, sublime temple à tous les dieux ouvert,
On entendit tes murs chanter plus d'un concert.
Et l'on vit promener sur tes superbes dalles
Mille jeunes beautés aux formes idéales.
Long-temps tu fus le roi d'une noble cité
Que l'harmonie un jour bâtit à son côté,
Et long-temps, quand le sort eut brisé ces portiques,
Qui rappelaient Athènes et les graces antiques,
Toi seul restant debout, ô splendide vieillard!
Comme Atlas, tu portas le vaste ciel de l'art.
Enfin toujours brillant, toujours jonché d'hommage,
Il semblait ici bas que tu n'avais pas d'âge,
Jusqu'au jour où la mort, te frappant à son tour,
Fit crouler ton grand front comme une simple tour.
O mère de douleur! ô mort pleine d'audace!
A maudire tes coups toute langue se lasse,
Mais la mienne jamais ne se fatiguera
A dire tout le mal que ton bras a fait là.
Depuis qu'elle est à bas, cette haute colonne,
L'art a penché la tête et rompu sa couronne;
Le champ de poésie est un morne désert,
Pas un oiseau divin, pas un noble concert,
Les plus lourds animaux y cherchent leur pâture;
On y voit les serpens traîner leur pourriture,
Et leur gueule noircir de poison et de fiel
Le pied des monumens qui regardent le ciel:
C'est un champ plein de deuil, où la froide débauche
Vient parmi les roseaux que jamais l'on ne fauche

Hurler des chants hideux et cacher ses ébats :
C'est un sol sans chemin, où l'on tombe à tout pas,
Où, parmi les grands trous, et sur les ronces vives,
Autour des monumens quelques âmes plaintives
Descendent par hasard ; et là, dans les débris,
Versent des pleurs amers et poussent de longs cris.

O vieille Rome, ô Gœthe, ô puissance du monde !
Ainsi donc votre empire a passé comme l'onde,
Comme un sable léger qui coule dans les doigts,
Comme un souffle dans l'air, comme un écho des bois.
Adieu, vastes débris, dans votre belle tombe,
Dormez, dormez en paix, voici le jour qui tombe,
Au faîte des toits plats, au front des chapiteaux,
L'ombre pend à grands plis, comme de noirs manteaux ;
Le sol devient plus rouge et les arbres plus sombres ;
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés
Suivent des buffles noirs attachés par le nez ;
Les superbes troupeaux à la gorge pendante,
Reviennent à pas lents de la campagne ardente,
Et les pâtres velus, bruns et la lance au poing,
Ramènent à cheval des chariots de foin ;
Puis, passe un vieux prélat, ou quelque moine sale,
Qui va battant le sol de sa triste sandale ;
Des frères en chantant portent un blanc linceul,
Un enfant demi-nu les suit et marche seul ;
Puis des femmes en rouge et de brune figure
Descendent en filant les degrés de verdure ;

Les gueux déguenillés qui dormaient tous en tas,
Se lèvent lentement pour prendre leur repas;
L'ouvrier qui bêchait et roulait sa brouette,
La quitte : le travail, les pelles, tout s'arrête;
On n'entend plus au loin aucun murmure léger,
Que le cri d'un ânon, le sifflet d'un berger,
Ou, derrière un fronton renversé sur la terre,
Quatre forts mendians couchés avec mystère,
Qui, les cinq doigts tendus et le feu dans les yeux,
Disputent sourdement des baioques entre eux.

RAPHAEL.

Salut, ô Raphaël! salut, ô frais génie!
Jeune homme plein de grace et de sérénité,
En tous lieux où l'on aime et l'on sent la beauté
Que ton nom soit loué, que ta main soit bénie!

Salut, douce candeur à la pâleur unie,
Ovale aux cheveux bruns sur un beau col monté,
Cygne mélancolique, enfant de volupté,
Toujours prêt à chanter l'amour ou l'harmonie;

Salut! Ah! Raphaël, on a beau fuir tes yeux
Et les doux airs penchés de ton front gracieux,
On ne peut oublier ton image chérie:

Toujours on te revoit, lys aux chastes couleurs,
Comme un ange accoudé sur des touffes de fleurs,
Ou comme un autre enfant de la vierge Marie.

CORREGIO.

O mère d'Allegri! Parme, cité chrétienne,
Sois fière du héros que tes flancs ont porté;
J'ai vu d'un œil d'amour la belle antiquité,
Rome en toute sa pompe et sa grandeur païenne;

J'ai vu Pompéi morte, et comme une Athénienne,
La pourpre encor flottant sur son lit déserté;
J'ai vu le dieu du jour rayonnant de beauté
Et tout humide encor de la vague ionienne;

J'ai vu les plus beaux corps que l'art ait revêtus;
Mais rien n'est comparable aux timides vertus,
A la pudeur marchant sous sa robe de neige;

Rien ne vaut cette rose, et cette belle fleur
Qui secoua sa tige et sa divine odeur
Sur ton front délicat, ô suave Corrège.

CIMAROSA.

Chantre mélodieux né sous le plus beau ciel,
Au nom doux et fleuri comme une lyre antique,
Léger Napolitain, dont la folle Musique
A frotté, tout enfant, les deux lèvres de miel.

D'un souffle plus ardent, nul poète immortel
N'a célébré l'amour frais et mélancolique,
Et les chants écoulés de ton ame angélique
Ont parfumé ton nom comme un divin autel.

Oh! tu vivras toujours au fond des nobles ames!
Tout ce qui sent en soi brûler de pures flammes,
Vers toi d'un doux élan sera toujours porté,

Car ton ame fut belle, ainsi que ton génie,
Elle ne faillit point devant la tyrannie,
Et chanta dans les fers l'hymne de liberté.

CHIAIA.

SALVATOR.

Je t'envie, ô pêcheur! sur la grève et le sable
Je voudrais, comme toi, savoir tirer un câble,
Mettre une barque à sec, et le long de ses flancs
Sécher au plein soleil mes filets ruisselans.
Je t'envie, ô pêcheur! Quand derrière Caprée
Le soleil a quitté sa tunique dorée,
Comme toi, dans ma barque étendu gravement,
Je voudrais voir la nuit tomber du firmament.
O fratello! plains-moi, ma douleur est mortelle,
Car pour moi la patrie a cessé d'être belle;
Naples, la ville d'or, à mes regards maudits
A fermé le jardin de son blanc paradis,
Tous les enchantemens de la riche nature,
L'air qui plante la joie en toute créature,

Ce beau ciel pur et chaud qu'on aime tant à voir,
Les pâleurs du matin et les rougeurs du soir,
Les coteaux bleus du golfe, et sur ses belles lignes,
Les barques au col blanc, nageant comme des cignes;
Et Pausilippe en fleurs, et Vulcain tout en feux,
Et tous mes souvenirs, mon enfance et mes jeux,
Rien ne peut animer le sombre de ma vie:
La riante couleur à mes doigts est ravie,
Le ton noir et brumeux domine en mes tableaux,
J'ai brisé ma palette, et, jetant mes pinceaux,
Par la campagne ardente et nos pavés de lave,
Au soleil de midi, j'erre comme un esclave.

LE PÊCHEUR.

O frère! je comprends et tes soupirs profonds,
Et pourquoi comme un fou tu frappes des talons;
Pourquoi tes cheveux noirs, hérissant ton visage,
Sur ton manteau troué répandent leur ombrage;
Pourquoi la pâleur siége à ton front soucieux,
Et fait, comme un voleur, que tu tournes les yeux.
Va, tu n'es pas le seul à baisser la paupière,
Mon corps, tout brun qu'il est, n'est pas non plus de pierre,
Et je sens comme toi, sous sa rude épaisseur,
Que notre ciel n'a pas de miroir en mon cœur.
Eh! qui peut aujourd'hui prendre un habit de fête,
De pampre et de raisin se couronner la tête,
Et, levant par le coin un rouge tablier,
Danser la tarentelle à l'ombre du hallier?

Qui peut, ami, qui peut s'enivrer de musique,
Et des beaux jeux fleuris de notre terre antique,
Quand la douleur partout nous ronge comme un ver?
Notre vie ici-bas est un citron amer
Que ne peut adoucir nulle saveur au monde.
Nous sommes, beaux enfans d'une mère féconde,
Sous le joug attelés comme nos taureaux blancs :
Il faut tirer du front, et haleter des flancs,
Marcher pleins de sueur, et, pour plus de misère,
Avoir le dos battu par la verge étrangère.

SALVATOR.

Heureux, heureux pêcheur, il te reste la mer,
Une plaine aussi bleue, aussi large que l'air.
Comme un aigle lassé de son aire sauvage,
Quand le souffle de l'homme a terni ton visage,
Lorsque la terre infecte a soulevé tes sens,
Tu montes sur ta barque, et de tes bras puissans,
Tu cours au sein des flots laver ta plaie immonde;
La rame en quatre coups te fait le roi du monde.
Là tu lèves le front, là, d'un regard vermeil,
En homme, saluant la face du soleil,
Tu jettes tes chansons, et si la mer écume,
Si le bruit de la terre avec son amertume
Te revient sur la lèvre, au murmure des flots
Tu peux sans crainte encor murmurer tes sanglots.
Mais nous, mais nous, hélas! habitans de la terre,
Il faut savoir souffrir, mendier et nous taire;

Il faut de notre sang engraisser les abus,
Des fripons et des sots supporter les rebuts;
Il faut voir aux clartés de la pure lumière
Des choses qui feraient fendre et crier la pierre;
Puis, dans le creux des doigts enfermer avec soin
Son ame, et s'en aller gémir en quelque coin;
Car la plainte aujourd'hui vous mène au précipice,
Aux doux épanchemens le sol n'est point propice,
Notre terre est infâme et son air corrupteur,
Sur deux hommes causans, enfante un délateur.

LE PÊCHEUR.

Toujours, ô mon Rosa! toujours les vents contraires
Ne déchireront pas la voile de nos frères,
Des célestes balcons, les dieux penchés sur nous
Souffleront moins de bise et des zéphirs plus doux.
S'ils sont justes là-haut, s'ils régissent la terre,
Ils prendront en pitié notre longue misère;
Ils ne laisseront pas les bras tendus en vain,
Toujours les braves gens en guerre avec le pain;
Ils ne laisseront pas du haut de sa mantille
L'avarice espagnole insulter la guenille;
Nous n'irons pas toujours, comme des chiens honteux,
Le long du Mercato, sous ses antres bourbeux,
Chercher à nos petits un peu de nourriture:
Nous qui suons le jour et couchons sur la dure,
Qui n'avons ici-bas que la peine et le mal,
Nous n'irons pas toujours mourir à l'hôpital;

Nos crocs ne seront plus chargés d'étoupes molles,
Viendront les pensers forts et les mâles paroles.
Après avoir eu l'os, nous aurons bien la chair,
Les douceurs du printemps après le vent d'hiver.
Aussi je prends courage, au branle de la rame
Je poursuis plus gaîment le poisson sous la lame,
D'un bras ferme et hardi je poursuis mes harpons,
Je nage à tous les bords, je plonge à tous les fonds,
Car je sais un beau jour, et sans que rien l'empêche,
Qu'en mon golfe divin je ferai bonne pêche :
Aux bords de Chiaia, sur ce sable argenté,
Dans mes larges filets viendra la Liberté.

SALVATOR.

La Liberté, pêcheur! la Liberté divine
Poserait ses pieds blancs sur ta poupe marine!
Cette sœur de Vénus, cette fille des flots,
Dans Naples descendrait des bras des matelots!
Oh! j'ai bien peur, ami, que ta voix taciturne
Ne chante faussement comme l'oiseau nocturne.
La Liberté céleste aime les beaux rameurs;
Mais elle goûte peu nos oisives humeurs,
Sa robe est relevée, et belle voyageuse,
Pour notre peuple elle est trop rude et trop marcheuse.
Sybarite au poil noir et gras voluptueux,
Adorateur sacré du parmesan glueux,
Il a le cœur au ventre, et le ventre à la tête.
Manger, boire, dormir, voilà toute sa fête,

Et le dos prosterné sur ses larges pavés,
Il n'a les bras tendus et les regards levés
Que vers le ciel lardé de ses pâtisseries;
Il n'adore qu'un dieu, le dieu des porcheries,
Il admire son corps, il le trouve très beau,
Et craint le mal que fait un glaive dans la peau.

LE PÊCHEUR.

O frère! il a raison. Mais la mélancolie
A versé dans ta veine une bourbeuse lie,
Le génie a toujours monté l'homme à l'orgueil:
Aussi tu vois la chose avec un mauvais œil.
Du peuple il faut toujours, poète, qu'on espère,
Car le peuple, après tout, c'est de la bonne terre,
La terre de haut prix, la terre de labour,
C'est ce sillon doré qui fume au point du jour,
Et qui, rempli de sève et fort de toute chose,
Enfante incessamment et jamais ne repose:
C'est lui qui pousse aux cieux les chênes les plus hauts;
C'est lui qui fait toujours les hommes les plus beaux;
Sous le fer et le soc il rend outre mesure
Des moissons de bienfaits, pour le mal qu'il endure:
On a beau le couvrir de fange et de fumier,
Il change en épis d'or tout élément grossier:
Il prête à qui l'embrasse une force immortelle,
De tout haut monument c'est la base éternelle,
C'est le genou de Dieu, c'est le divin appui,
Aussi, malheur, malheur à qui pèse sur lui!

SALVATOR.

Hélas! tu ne sais pas le mal que la pensée
Fait au cœur, quand dehors elle n'est point poussée
Homme sensible et pur, mais homme d'action,
Tu ne peux concevoir toute ma passion,
La mortelle souffrance et le désespoir sombre
D'être enfant du soleil et de vivre dans l'ombre.
Oh! non, tu ne sais pas ce qu'il y a d'amer
A tenir l'aile ouverte et n'avoir jamais d'air:
Et cependant la mort vient à grandes journées,
Sur nos fronts d'un vol lourd s'abattent les années,
Et le glaive que Dieu nous remit dans la main,
Se rouille en attendant toujours au lendemain;
Faute de nourriture, on voit mourir sa flamme,
Chaque jour on s'en va, le corps mangé par l'ame,
Et le mâle talent, solitaire et perdu,
Moisit comme un habit dans le coffre étendu;
Le génie a besoin de liberté pour vivre,
Il faut un large verre à l'homme qui s'enivre.
Quant à moi, je suis las d'attendre l'ouragan,
Chaque jour de compter sur un bond du volcan,
Le visage couvert de la pâleur du cierge,
De gémir comme eunuque embrassant une vierge,
Puisque le peuple ici dort la foudre à la main,
J'irai chercher ailleurs quelque chose d'humain.

LE PÊCHEUR.

O vrai cœur de poète, ame pleine d'envie,
Nature dévorante et jamais assouvie,
Ventre toujours repu, mais qui hurle toujours,
Ne peux-tu pas encor attendre quelques jours?
Si le don d'un cœur noble et d'un visage austère
Te retire du monde et te fait solitaire,
Si tu fuis loin de nous, ô mon bon frère! ô toi!
Prends garde de tomber au vil amour de soi,
Dans le sentier commun où marchent tous les hommes,
Fuis la perdition de tous tant que nous sommes,
L'écueil le plus fatal sous la voûte des cieux;
Songe que de là-haut nous regardent les dieux,
Et que s'ils ont doué quelque ame d'energie,
C'est pour le bien commun, mais qu'au bout de la vie
Ils demanderont compte à tous de leurs travaux,
A moi de ma parole, à toi de tes pinceaux.
Faisons chœur, Salvator, et prenons patience;
La patience rend légère la souffrance,
Et toujours un grand cœur, par le sort combattu,
S'enferme en cette cape et la prend pour vertu.

SALVATOR.

Frère, tu parles bien, mais notre sol superbe
Corrompt le pur froment et ne fait que de l'herbe;

Ce qu'on sème dessus perd bientôt sa valeur :
Aussi je n'y crois pas, et je m'en vais, pêcheur!
Adieu, Naples; salut! terre de la Calabre,
Écueils toujours fumans où la vague se câbre!
O monte Gargano, sommet échevelé,
Rocs cambrés et noircis, au poil long et mêlé,
Nature vaste et chaude, et féconde en ravages;
O terre, ô bois, ô monts, ô désolés rivages!
Recevez-moi parmi vos sombres habitans,
Car je veux me mêler à leurs troupeaux errans;
Je veux manger le pain de tout être qui pense,
Goûter la liberté sur la montagne immense.
Là, seulement encor l'homme est plein de beauté,
Car le sol qui le porte a sa virginité;
Là, je pourrai de Pan faire ma grande idole,
Et je vivrai long-temps comme l'aigle qui vole.
Enfin là, quand la mort viendra glacer mes flancs,
Je n'aurai pas le corps cerclé de linges blancs,
Je rendrai librement ma dépouille à la terre;
Et l'antique Cybèle, alors ma noble mère,
Dans son ventre divin m'absorbant tout entier,
Je disparaîtrai là comme un peu de fumier,
Comme un souffle perdu sous la voûte sublime,
Comme la goutte d'eau qui rentre dans l'abîme,
Sans laisser après moi, ce qui toujours vous suit,
La laideur d'un squelette et l'écho d'un vain bruit.

DOMINIQUIN.

Noble fille des cieux, divine solitude!
Bel ange inspirateur de tout génie humain,
Toi, qui vis saintement, et le front dans la main,
Loin des pas du vulgaire et de la multitude!

O nourrice de l'art! ô mère de l'étude!
Tu reçus dans tes bras le grand Dominiquin,
Et, sur ce noble cœur rongé d'inquiétude,
Tu versas, à longs flots, ton calme souverain.

Hélas! pour lui, le ciel fut long-temps sans lumière;
Bœuf sublime, à pas lourds il creusa son ornière
Aux cris des envieux hurlant à son côté.

Mais à son lit de mort, comme au vieux saint Jérôme,
La gloire ouvrit pour lui le céleste royaume,
Et lui donna le pain de l'immortalité.

GIORGIONE

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu! que de la gloire humaine,
S'il faut payer si cher ce fol enivrement,
Et s'il faut expier les douceurs d'un moment
Par des peines sans fin et des siècles de haine?

Oh! n'est-ce point assez de la poussière vaine
Que l'envie au-dehors élève incessamment?
Faut-il se faire au cœur un autre rongement,
Un tourment qui vous use, et vous mette à la chaîne!

Faut-il, lorsque l'on veut goûter la vérité,
Perdre de sa candeur et de sa pureté,
Puiser de l'amertume au fond de l'ambroisie;

Et poète divin, armé d'un beau pinceau,
Ne peut-on mettre un pied sur la terre du beau,
Sans traîner avec soi l'affreuse jalousie!

TITIEN.

Quand l'art italien, comme un fleuve autrefois,
S'en venait à passer par une grande ville,
Ce n'était pas alors une eau rare et stérile,
Mais un fleuve puissant à la superbe voix.

Il allait inondant les palais jusqu'aux toits,
Les dômes suspendus par une main débile,
Il reflétait partout dans son cristal mobile
Le manteau bleu des dieux et la pourpre des rois.

Puis, avec majesté sur la vague aplanie,
Il emportait alors un homme de génie,
Un grand Vénitien, à l'énorme cerveau;

Et, prenant avec lui sa course vagabonde,
Il le roulait un siècle au courant de son onde,
Et ne l'abandonnait qu'aux portes du tombeau.

BIANCA.

Dans la noble Venise autrefois l'on raconte
Qu'un riche gentilhomme, un sénateur, un comte,
Eut pour fille une enfant qu'on nommait Bianca.
Dans Venise voici ce qui lors arriva :
Ainsi que toute fille et toute Italienne,
Paresseuse à ravir, notre Vénitienne,
Blanche comme une étoile, et comme faite au tour,
Au balcon du palais demeurait tout le jour :
Tantôt elle peignait ses longues tresses blondes,
Tantôt elle voyait courir les vertes ondes,
Ou regardait sans voir, ou grave dans ses jeux,
Passait un œillet rouge à travers ses cheveux.
A la fenêtre en face, un enfant de Florence
Chez un vieil argentier logeait par occurrence ;

De sa plume il gagnait son pain de tous les soirs;
Mais cet enfant divin, sous ses longs cheveux noirs,
Pensif à son bureau, d'un œil mélancolique
Regardait si souvent cette tête angélique,
Qu'il oubliait toujours sa tâche et son devoir.
Or, à force de temps, à force de se voir,
Ces jeunes enfans, beaux comme un couple d'apôtres,
Crurent que le bon Dieu les donnait l'un à l'autre;
Ils se prirent de cœur, ils s'aimèrent d'amour,
Et leur feu mutuel grandit de jour en jour.

Ce feu devint si fort, que par une nuit brune,
Une nuit où la ville avait très peu de lune,
Tandis que tout dormait dans l'antique maison,
La pauvre jeune fille oublia sa raison,
Et laissant derrière elle une porte entr'ouverte,
Elle s'en fut dehors seule et d'un pied alerte. —
Oh! je laisse à penser dans le mince taudis
Quelle fête ce fut! ce fut le paradis.
Aussi ces deux enfans, ces douces créatures,
Ces deux corps si parfaits, ces royales natures,
Se dirent tant de mots, versèrent tant de pleurs,
Que la nuit tout entière écouta leurs douleurs.
Pâle et gelée, enfin comme une neige à l'ombre,
Bianca lestement quitte l'escalier sombre.
Craintive, demi nue, et le corps tout plié,
Elle passe le pont sur la pointe du pié.
Mais l'aube était debout, et réveillant la brise,
Ses pieds frais rougissaient les grands toits de Venise.

Le vent remuait l'onde, et la vague des mers
Luisait dans les canaux en mille carreaux verts;
Les pigeons de Saint-Marc volaient sur les coupoles,
Le long des piliers blancs tremblotaient les gondoles :
Il était jour, grand jour, et lorsque Bianca
Au palais de son père inquiète arriva,
Elle se laissa là tomber comme une morte,
Un passant de bonne heure avait fermé sa porte.

Certes, s'il fut jamais un touchant souvenir,
Un souvenir d'amour qui plaise à revenir,
Comme ces airs divins qu'on veut toujours entendre,
Ah! c'est bien cet amour mélancolique et tendre
Qui prit deux jeunes cœurs avec naïveté,
Comme aux jours de la pure et belle antiquité;
C'est bien cet amour franc sorti de la nature,
Qui vit de confiance et jamais d'imposture,
Qui se donne sans peine et ne marchande pas
Comme le faux amour de nos tristes climats.
Bianca, ton beau nom, lorsqu'il flotte à la bouche,
D'un charme toujours neuf vous remue et vous touche,
Et comme le parfum nage autour de la fleur,
Sur Venise il épanche une amoureuse odeur.
Toujours dans les canaux où la rame vous chasse,
Comme un fantôme doux ton image repasse;
Toujours l'on pense à toi, toujours l'on ne peut voir
Au faîte d'un balcon, à l'approche du soir,
Une fille vermeille, assise et reposée,
Sans porter les regards vers une autre croisée;

Et chercher vaguement, à travers le lointain,
Si l'on n'aperçoit pas ton jeune Florentin.
Enfin, le souvenir de ta chère folie
Est tel, que l'astre aimé de la molle Italie,
L'astre que sa voix d'or nomme encor la Diva,
La légère Phœbé, la blonde Cynthia,
Ne peut verser les flots de sa blanche lumière,
Sans qu'il semble toujours sur les grands ponts de pierre,
Et sur les escaliers dans les ondes perdus,
Ouïr flotter ta robe et courir tes pieds nus.

Ah ! quand l'été jadis fleurissait dans les ames,
Quand l'Amour, cet oiseau qui chante au cœur des femmes,
Sur terre s'abattait de tous les coins du ciel;
Que le vent parfumé portait l'odeur du miel;
Au beau règne des fleurs, quand toute créature
Maniait noblement sa divine nature,
Venise, il était doux, sous tes cieux étouffans,
D'aspirer ton air pur comme un de tes enfans;
Il était doux de vivre aux chansons des guitares,
Car, ainsi qu'aujourd'hui, les chants n'étaient pas rares;
Les chants suivaient partout les plaisirs sur les eaux,
Les courses à la rame, à travers les canaux,
Et les beaux jeunes gens, guidant les demoiselles
Alertes et gaîment sur les gondoles frêles.
Alors, après la table, une main dans la main,
On dansait au Lido jusques au lendemain;
Ou bien vers la Brenta, sur de fraîches prairies,
On allait deux à deux faire ses rêveries,

Et sur l'herbe écouter l'oiseau chanter des vers,
En l'honneur des zéphirs qui chassaient les hivers.
Alors jeunes et vieux avaient la joie en tête,
Toute la vie était une ivresse parfaite,
Une longue folie, un long rêve d'amour,
Que la nuit en mourant léguait encor au jour;
On ne finissait pas de voir les belles heures
Danser d'un pied léger sur toutes les demeures;
Car Venise était riche, et les vagues alors
Comme au grand Salomon lui roulant des trésors,
Sous son manteau doré, sa pourpre orientale,
Le visage inondé de la senteur natale,
Elle voyait ses fils, épris de sa beauté,
Dans ses bras délicats mourir de volupté.

Mais le bonheur suprême en l'univers ne dure,
C'est une loi qu'il faut que tout le monde endure,
Et l'on peut comparer les forêts aux cités,
En fait de changemens et de caducités.
Comme le tronc noirci, comme la feuille morte
Que l'hiver a frappé de son haleine forte,
Le peuple de Venise est tout dénaturé.
C'est un arbre abattu sur un sol délabré,
Et l'on sent, à le voir ainsi, que la misère
Est le seul vent qui souffle aujourd'hui sur sa terre.
Il n'est sous les manteaux que membres appauvris,
La faim maigre apparaît sur tous les corps flétris;
Partout le bras s'alonge et demande l'aumône,
La fièvre à tous les fronts étend sa couleur jaune;

Puis, partout le silence, et l'onde vainement
Bat, dans le port, le dos de quelque bâtiment.
On n'entend plus gémir sous leurs longues antennes
Les galères partant pour les îles lointaines,
La voix des grands chantiers n'éveille plus d'échos,
Et le désert lui-même est au fond des cachots.
Voilà pour le dehors : au dedans la tristesse,
A tous les seuils branlans, s'assied comme une hôtesse,
Les palais démolis pleurent leurs habitans,
La famille s'écroule, et comme au mauvais temps
Les oiseaux du bon Dieu, manquant de nourriture,
Volent aux cieux lointains chercher de la pâture;
Les jeunes gens ne font usage de leurs piés
Que pour abandonner leurs parens oubliés.
Alors tout ce qui touche à la décrépitude
S'éteint dans l'abandon et dans la solitude;
Et la vieillesse pauvre ici comme partout,
N'inspire à l'être humain que mépris et dégoût.
Enfin, Venise, au sein de son Adriatique,
Expire tous les jours comme une pulmonique;
Elle est frappée au cœur et ne peut revenir.
Les guerres ont tué son royal avenir,
Et pour toujours sevré sa lèvre enchanteresse
Du vase d'Orient que lui tendait la Grèce.
Alors, bien qu'il lui reste une rougeur au front,
Dans ses flancs épuisés nulle voix ne répond
Pour dominer les flots et commander le monde.
Sa poitrine n'est plus assez large et profonde;
C'en est fait de Venise, elle manque de voix :
L'homme et les élémens l'accablent à la fois;

Comme un taureau qui court à travers les campagnes,
Le fougueux Eridan, descendu des montagnes,
De sable et de limon couvre ses nobles piés;
Puis la mer, relevant ses crins humiliés,
Ne la respecte plus, et tous les jours dérobe
Un des pans dégradés de sa superbe robe.
Elle tombe, elle meurt, la plus belle cité!
Et l'homme sans respect pour tant de pauvreté,
Le Goth, mettant la main après sa chevelure,
D'une langue barbare et d'une verge dure,
Pour le trésor des rois, outrage son beau flanc,
La meurtrit sans relâche et la bat jusqu'au sang.

Dans cet état, jugez ce que l'amour peut être!
Ah! sans frisson au cœur on ne peut le connaître,
On ne peut le trouver dans ces lugubres lieux,
Sans gémir longuement ou détourner les yeux.
Des pauvres gondoliers les chansons et les rames
Ne servent plus ici que des amours infâmes,
Des amours calculés, sans nulle passion,
Comme il en faut aux gens de la corruption.
Aussi, lorsque le soir, un chant mélancolique,
Un beau chant alterné comme une flûte antique,
S'en vient saisir votre ame, et vous monter aux cieux,
Vous pensez que ce chant, cet air mélodieux,
Est le reflet naïf de quelque ame plaintive,
Qui, ne pouvant le jour, dans la ville craintive,
Epancher à loisir tous ses tristes ennuis,
Par la douceur de l'air, et la beauté des nuits,

S'abandonne sans peine à la musique folle,
Et la rame à la main, doucement se console :
Alors penchant la tête, et pour mieux écouter,
Vous regardez les flots qui viennent de chanter ;
Puis passe la gondole, et sur les vagues brunes,
Son flambeau luit et meurt au milieu des lagunes,
Et vous, toujours tourné vers le point lumineux,
Le cœur toujours rempli de ces chants savoureux
Qui surnagent encor sur la vague aplanie,
Vous demandez quelle est cette lente harmonie ;
Et vers quels bords lointains fuit ce concert charmant ?
Alors, quelque passant vous répond tristement :
Ce sont des habitans des lieux froids de l'Europe,
De pâles étrangers que la brume enveloppe,
Qui, sans amour chez eux, à grands frais viennent voir
Si Venise en répand sur ses ondes le soir.
Or, ces hommes sans cœur, comme gens sans famille,
Ont acheté le corps d'une humble et belle fille,
Et pour chauffer l'orgie, avec quelques deniers,
Ils font chanter le Tasse aux pauvres gondoliers.

Oh ! profanation des choses les plus saintes,
Eternel aliment de soupirs et de plaintes !
Insulte aux plus beaux dons que la Divinité
Ait, dans un jour heureux, faits à l'humanité !
O limpides fragmens du divin diadème !
Vous, que le grand poète a détachés lui-même
Pour consoler la terre, et dans vos saints reflets,
Lui montrer la splendeur des célestes palais !

O poésie! amour, perles de la nature,
Des beautés de ce monde, essence la plus pure;
Célestes diamans et joyaux radieux,
Semés à tous les plis de la robe des cieux,
Qu'a-t-on fait du trésor de vos pures lumières,
Pour vous voir aujourd'hui rouler dans les poussières?
Avez-vous tant perdu de valeur et de prix,
Que les hommes pour vous n'aient plus que du mépris?
Ah! malheur aux mortels qui traînent dans les fanges
L'éclat pur et serein de l'image des anges!
Malheur! cent fois malheur à tous les cœurs méchans,
Qui poussent la beauté sur leurs tristes penchans!
Malheur aux esprits froids, aux hommes de la prose,
Éternels envieux de toute grande chose,
Qui n'éveillant sur terre aucun écho du ciel,
Et toujours enfouis dans le matériel,
Chassent d'un rire amer les divines pensées,
Comme au fond des grands bois, les nymphes dispersées!
Si, du malheur des temps, l'épouvantable loi
Veut, hélas! aujourd'hui, que les hommes sans foi,
Et tous les corrompus prévalent dans le monde;
Si tout doit s'incliner devant leur souffle immonde,
Et sous un faux semblant de civilisation;
Si l'univers entier subit leur action,
Si le rire partout tranche l'aile de l'âme,
Si le boisseau fatal engloutit toute flamme;
Amour et poésie, anges purs de beauté,
Reprenez votre essor vers la Divinité,
Regagnez noblement votre ciel solitaire,
Et sans regret aucun de cette vile terre

Partez; car ici-bas, vous laissez après vous
Un terrible fléau qui vous vengera tous.
Oui, vous laissez un mal dont les rudes épines
Feront jaillir du sang de toutes les poitrines;
Un mal sans nul remède, une langueur de plomb
Qui courbera partout les têtes comme un jonc,
Qui creusera bien plus que ne fait la famine,
Tous les corps chancelans que sa dent ronge et mine;
Un vent qui séchera la vie en un instant
Comme au coin des palais la main du mendiant,
Qui la fera déserte, et qui poussera l'homme
A toutes les fureurs des débauches de Rome :
L'ennui! l'ennui prendra les races au berceau,
Et d'un vertige affreux frappant chaque cerveau,
Sous le chaume ou l'airain, sous la pourpre ou la laine,
Il pourrira les cœurs de sa mordante haleine.
Maintenant, ouvrez l'aile, ô poésie, amour,
Et montez sans regret vers le divin séjour.

Divine Juliette au cercueil étendue,
Toi qui n'es qu'endormie et que l'on croit perdue,
Italie, ô beauté! si malgré ta pâleur,
Tes membres ont encor gardé de la chaleur;
Si du sang généreux coule encor dans ta veine;
Si le monstre qui semble avoir bu ton haleine,
La mort, planant sur toi comme un heureux amant,
Pour toujours ne t'a pas clouée au monument;
Si tu n'est pas enfin son entière conquête,
Alors, quelque beau jour, tu lèveras la tête;
Et privés bien long-temps du soleil, tes grands yeux
S'ouvriront pour revoir le pur éclat des cieux,
Et ton corps ranimé par la chaude lumière,
Se dressera tout droit sur la funèbre pierre.

Alors, être plaintif, ne pouvant marcher seul,
Et tout embarrassé des longs plis du linceul,
Tu chercheras dans l'ombre une épaule adorée,
Et les deux pieds sortis de la tombe sacrée,
Tu voudras un soutien pour faire quelques pas;
Alors à l'étranger, oh! ne tends point les bras,
Car ce qui n'est pas toi, ni la Grèce ta mère,
Ce qui ne parle point ton langage sur terre,
Et tout ce qui vit loin de ton ciel enchanteur,
Tout le reste est barbare, et marqué de laideur.
L'étranger ne viendrait sur ta couche de lave
Que pour te garotter comme une belle esclave,
L'étranger corrompu, s'il te donnait la main,
Avilirait ton front et flétrirait ton sein.
Belle ressuscitée, ô princesse chérie,
N'arrête tes beaux yeux qu'au sol de la patrie;
Dans tes fils réunis cherche ton Roméo,
Noble et douce Italie, ô mère du vrai beau!

Auguste Barbier.

POETES

ET ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

VI.

M. ALFRED DE MUSSET.

Au moment où l'Angleterre et l'Allemagne semblent avoir épuisé le magnifique essor poétique qui les emportait depuis plus de quarante ans, et dans ce double silence qui se fait autour de nous du côté des tombes de Byron et de Goëthe, il est bon de voir le mouvement de la France grandir et s'étendre par des productions multipliées de poètes, et, au lieu de symptôme de lassitude, d'y découvrir une émulation croissante et d'actives promesses. Il y a bien quelque quarante ans aussi que la rénovation poétique, qui est en pleine vogue à cette heure, a débuté chez nous dans les vers d'André Chénier, et a fait route latéralement dans la prose des *Etudes*, des *Harmonies de la nature*, dans celle de Corine, René, Oberman et des romans de Nodier, tous ces fils des *Rêveries*, toute cette posté-

rité de Jean-Jacques. Mais ce n'est que depuis moins de quinze ans, c'est-à-dire depuis la mise au jour d'André Chénier et l'apparition des premières *Méditations poétiques*, ces deux portes d'ivoire de l'enceinte nouvelle, que notre poésie, à proprement parler, a trouvé sa langue, sa couleur et sa mélodie, telles que les réclamait l'âge présent, et qu'elle a pu exprimer ses sentimens les plus divers sur son véritable organe. Jusque-là, cette poésie, en ce qu'elle avait de particulier, et j'oserai dire d'essentiel, semblait décidément subalterne, inférieure à la prose, incapable dans ses vieilles entraves d'atteindre à tout un ordre d'idées modernes et d'inspirations, qui s'élargissait de jour en jour. Jean-Jacques, M. de Châteaubriand, Benjamin Constant, et madame de Staël, essayant de s'exprimer en vers, m'ont toujours fait l'effet de Minerve, qui, voulant jouer de la flûte au bord d'une fontaine, s'y regarde et se voit si laide, qu'elle jette de dépit la flûte au fond des eaux. J'en demande pardon à ces admirables prosateurs qui, révérant l'art des vers dans Corneille, Racine et La Fontaine, comme une rareté ensevelie, désespéraient de la faire renaître. Ils avaient cent autres dons excellens; un seul, mais qui n'était pas le moindre, leur a manqué. M. de Musset a cavalièrement raison contre eux tous dans la stance suivante :

J'aime surtout les vers, — cette langue immortelle,
C'est peut-être un blasphème et je le dis tout bas;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle,
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend et ne la parle pas.

Or, depuis 1819, ce qu'on pourrait appeler l'école poétique française n'a pas cessé de marcher et de produire : son développement non interrompu se partage assez bien en trois momens distints; on y compte déjà trois générations, et comme trois rangées de poètes. De 1819 à 1824, sous la double influence directe d'André Chénier et des *Méditations*, sous le retentissement des chefs-d'œuvre de Byron et de Scott, au bruit des cris de la Grèce, au fort des illusions religieuses et monarchiques de la restauration, il se forma

un ensemble de préludes où dominaient une mélancolie vague, idéale, l'accent chevaleresque, et une grâce de détails curieuse et souvent exquise. MM. Soumet et Guiraud appartiennent purement à cette phase de notre poésie, et en représentent, dans une espèce de mesure moyenne, les mérites passagers et les inconvéniens. Deux autres talens plus fermes, qui s'y rapportent également, quoique issus du libéralisme, MM. Lebrun et Delatouche, l'un dans ses poèmes, l'autre dans ses trop rares élégies, réfléchissent aussi, avec une fidélité précieuse, l'émotion et la teinte poétique de ce moment d'initiation, auquel M. Delavigne demeura, lui, complètement insensible. Béranger restait aussi tout-à-fait en dehors; mais il le pouvait, grâce à la maturité originale de son génie, au caractère largement politique de sa mission, à la spécialité unique de son genre. Les secondes *Méditations*, *La Mort de Socrate*, les premières odes de M. Hugo, divers poèmes de M. de Vigny, datent et illustrent la période dont il s'agit : mais, à part M. de Lamartine qui l'avait ouverte, ces autres poètes, plus jeunes, n'étaient pas arrivés à leur expansion définitive : ce ne fut guère que de 1824 à 1829, dans la seconde phase du mouvement que nous décrivons, qu'ils montèrent à leur rang, groupant autour d'eux et suscitant une génération fervente. Les principaux traits de cet autre moment si bien rempli furent la suprématie, le culte de l'art considéré en lui-même et d'une façon plus détachée, un grand déploiement d'imagination, la science des peintures, l'histoire entamée dramatiquement, évoquée avec souffle, comme dans le *Cinq-Mars* et le *Cromwell*, la reproduction expressive du moyen-âge mieux envisagé, de Dante et de Shakspeare compris à fond; on perfectionna, on exerça le style; on trempa le rhythme; la strophe eut des ailes; on se rapprochait en même temps de la vérité franche et réelle dans les tableaux familiers de la vie. Vers la fin, comme cela a été récemment indiqué à propos de M. Antony Deschamps, on essayait d'infuser dans cette poésie pittoresque une philosophie platonicienne, dantesque, un peu alexandrine. Les tentatives passionnées du théâtre faisaient seules diversion à ces études intimes et délicieuses du moderne Musée.

Ces tentatives toutefois, en redoublant, commençaient à donner une direction assez divergente à plusieurs talens jusqu'alors unis,

et l'école poétique était en plein train de se transformer par la force des choses, quand la révolution de juillet, en éclatant brusquement, abrégea l'intervalle de transition, et lança par contre-coup tout ce qui avait haleine, dans une troisième marche dont nous pouvons déjà noter quelques pas. Jusqu'ici, depuis deux ans passés, il ne paraît plus qu'il existe aucun centre poétique auquel se rattachent particulièrement les essais nouveaux d'une certaine valeur. La dispersion est entière; chacun s'introduit et chemine pour son propre compte, fort chatouilleux avant tout sur l'indépendance. Les poètes renommés, cependant, ont continué de produire. M. de Lamartine, en moisson dans l'Orient, a chanté de beaux chants de départ; Béranger va nous donner ses adieux. Les *Feuilles d'automne* ont révélé des richesses d'âme imprévues, là où il semblait que l'imagination eût tout tari de ses splendeurs. La prose de *Stello* si savante, si déliée, a fait acte de poésie, autant par les trois épisodes qu'elle décore, que par cette analyse pénétrante de souffrances délicates et presque inexprimables qu'il n'est donné qu'à une sensibilité d'artiste de subir à ce point et de consacrer. Mais indépendamment de ces talens établis qui poursuivent leur œuvre, en la modifiant, la plupart, et avec raison, selon une pensée sociale, voilà qu'il s'élève et se dresse une troisième génération de poètes, dont on peut déjà saisir la physionomie distincte, et payer l'effort généreux. C'est au premier abord quelque chose de plus varié, de plus épars qu'auparavant, de plus dégagé des questions d'école, de plus préoccupé de soi et de l'état de la société tout ensemble. L'art, ou plutôt les vétilles de l'art, la bordure traînante du manteau, qui, chez quelques disciples de la précédente manière, était relevée et troussée en chemin avec un soin superstitieux, fait souvent place ici à un désordre, à une profusion négligente, qui n'est ni sans charme ni sans affectation. L'auteur de *Marie* pourtant a gardé chaste et noué le long vêtement de la Muse; espèce de Bion chrétien, de Synésius artiste, en nos jours troublés; jeune poète alexandrin qui a maintenant rêvé sous les fresques de Raphaël, et qui mêle sur son front aux plus douces fleurs des landes natales une feuille cueillie au tombeau de Virgile. La philosophie discrète et sereine, qui transpire dans sa poésie, continue peut-être trop celle du moment antérieur; elle est douée toutefois

d'un sentiment exquis du présent. Qu'il ose donc, sous de beaux symboles, à l'exemple du chantre de Pollion, toucher quelques points de la transformation profonde qui s'opère! Son ami, l'auteur des *Iambes* et aujourd'hui du *Pianto*, a osé beaucoup : proférant des paroles ardentes, et d'une main qui n'a pas craint quelque souillure, il a fouillé du premier coup dans les plaies immondes, il les a fait saigner et crier. Son *Iambe*, non pas personnel et vengeur comme celui d'Archiloque ou de Chénier, ressemblait plutôt à l'hyperbole des stoïciens Perse et Juvénal. Il y avait en M. Barbier, artiste sinon stoïcien, sectateur de Dante et de Michel-Ange, sinon de Chrysippe et de Crantor, un idéal de beauté et d'élévation qu'il confrontait violemment avec la cohue de vices qu'un brusque orage avait soulevés. Cet idéal, qu'attestait déjà la *Tentation*, ressort désormais, et se compose en plein sous une harmonieuse tristesse dans le *Pianto*, dont l'éclat est trop voisin de nos pages pour que nous puissions l'y juger. On saisira toute la portée de l'idée dont l'Italie n'est, à vrai dire, que la plus auguste figure. La religion sans ame, la beauté vénale et souillée, ce n'est pas seulement Rome ou Venise; le peuple méprisé et fort, c'est partout *la terre de labour*; Juliette assoupie et non pas morte, Juliette au tombeau, appelant le fiancé, c'est la Vierge palingénésique de Ballanche, la noble Vierge qui, des ombres du caveau, s'en va nous apparaître sur la plate-forme de la tour; c'est l'avenir du siècle et du monde.

On ne devra pas demander de pensée de ce genre à un *Spectacle dans un fauteuil*, que M. de Musset vient de publier, bien que ce livre classe définitivement son auteur parmi les plus vigoureux artistes de ce temps. Mais l'esprit de l'époque, en ce qu'elle a de brisé et de blasé, de chaud et de puissant en pure perte, d'inégal, de contradictoire et de désespérant, s'y produit avec un jet et un jeu de verve, admirables en toute rencontre, et qui effraient de la part d'un si jeune poète. M. Alfred de Musset n'a guère plus de vingt-trois ans, si encore il les a : il a commencé à versifier dès dix-huit. Lié d'abord avec les poètes de la seconde période, avec ce groupe qu'on a désigné un peu mystiquement sous le nom de *Cénacle*, il lançait au sein de ce cercle favorable ses premières études de poésie, quelques pastiches d'André Chénier, des chansons espagnoles d'une heureuse turbulence de page, mais visiblement chauffées au

large soleil couchant des *Orientales*. La forme dramatique et les petites compositions à la Mérimée le tentèrent vite. Un Mathurin Régnier, qui lui tomba sous la main, lui ouvrit une copieuse veine de style franc et nourrissant qu'il versa sans tarder sur la scène du corps-de-garde et du cabaret borgne dans *don Paez*. Puis Shakspeare et Byron le saisirent, et ce dernier ne le lâcha pas. Entre ces deux divins maîtres, Crébillon fils se glissa en marquis par ses jolies fantaisies libertines, *Ah! si!* et *La nuit et le moment*; Clarisse Harlowe elle-même, plus révérencieuse, eut son tour. Que dirai-je? de réaction en réaction, ce jeune homme en vint, chose monstrueuse en 1829, à admirer et à préconiser les vers de Voltaire. En un mot, M. de Musset, dans toute la crudité de l'adolescence (*proterva ætas*), se comporta comme un bachelier impétueux qui brise, chaque matin, ses adorations de la veille, et talonne un peu injurieusement peut-être, en le quittant, le degré où il s'accoudait tout-à-l'heure. Il faut ajouter que, pour sa peine, il fut quelque temps à débarrasser le seuil de son talent de ce pêle-mêle de statues, et des débris qu'il en avait faits.

Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, publiés en janvier 1830, annonçaient hautement un poète. Les bonnes gens n'y virent que la *Ballade à la Lune*, et n'entendirent pas raillerie sur ce *point* d'invention nouvelle : ce fut un haro de gros rires. Tous ceux qui avaient un cœur capable de passion relurent *Portia* et palpitèrent. Ce tableau d'alcôve au retour du bal, la blancheur de l'aube qui fait pâlir le croissant et l'ombre, tandis qu'une femme lasse, couchée et à demi sommeillante, livre aux yeux un bras nu qui pend; le parfum qu'elle exhale, comme une fleur sous la brise des nuits, ce chant incertain accompagné de guitare au pied du balcon, toute cette scène mystérieuse qui aboutit au soupçon dans le cœur de l'époux, forme une ouverture d'un calme inquiétant, assez approchante, pour l'effet, du début de *Parisina*. Après cette suavité première, succède aussitôt la grandeur : l'entrée du jeune inconnu dans l'église, sans respect et aussi sans mépris, son attente agitée, ses pas distraits sous les voûtes sonores, contrastent avec le génie des solitudes de Dieu. Sa fuite empressée, le soir, quand son coursier l'emporte au rendez-vous, provoque la bénédiction imprévue et presque tendre, que le poète en-

voie à l'amant. Puis, tout à côté, jaillit l'apostrophe outrageante et impie aux vieillards, dérision dure qui les traîne devant nous par les cheveux, afin qu'ils nous récitent, un pied dans la tombe, leurs joies de vingt ans, comme s'il n'y avait de sacré au monde que la jeunesse, la beauté et l'amour. Ainsi d'élans en élans, d'émotion en impiété, tout nous mène à la volupté enivrante de la nuit, au meurtre de l'époux, à la volupté encore, sur cette mer de Venise, où reparaissent voguant, pleins d'oubli, le meurtrier aimé et la belle adultère :

Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi
Du pur sang de son maître était encor rougi;
Que tous les serviteurs sur les draps funéraires
N'avaient pas achevé leurs dernières prières;
Peut-être qu'alentour des sinistres apprêts,
Les prieurs, s'agitant comme de noirs cyprès,
Et mêlant leurs soupirs aux cantiques des vierges,
N'avaient pas sur la tombe encore éteint les cierges,
Peut-être de la veille, avait-on retrouvé
Le cadavre perdu, le front sous un pavé;
Son chien pleurait sans doute et le cherchait encore.
Mais quand Dalti parla, Portia prit sa mandore,
Mêlant sa douce voix que la brise écartait,
Au murmure moqueur du flot qui l'emportait.....

Les deux autres drames de ce volume, *Don Paez* et *la Camargo*, renfermaient des beautés du même ordre, mais moins soutenues, moins enchaînées, et dans un style trop bigarré d'enjambemens, de trivialités et d'archaïsmes. En somme, il y avait dans ce jeune talent une connaissance prématurée de la passion humaine, une joute furieuse avec elle, comme d'un nerveux écuyer cramponné, à force de jarret et d'ongles, au dos d'une cavale fumante. Le *Durus Amor*, l'*Amour, fléau du monde, exécrable folie*, n'avait jamais été étreint plus au vif, et, pour ainsi dire, plus au sang. Le poète de dix-neuf ans remuait l'âme dans ses abîmes, il en arrachait la vase impure à une étrange profondeur; il culbutait du pied le couvercle de la tombe; à lui les femmes en cette vie, et le néant

après! La vieillesse était apostrophée, foulée en maint endroit, secouée par le menton, comme décrépite. Sous le masque de son Mardoche, irrécusable bâtard de Cunégonde et de Don Juau dans leur vieillesse, il ricanait quelque part, à voix intelligible, de *ce bon peuple Hellène,*

Dont les flots ont rougi la mer Hellespontienne
Et taché de leur sang tes marbres, ô Paros!!

Quel était donc ce cœur de poète qui avait tant de pitié de la blancheur des marbres? comment fallait-il l'entendre? était-il sérieux et sincère? car, pour poète, il l'était manifestement, même au fort de sa débauche. Dans ses plus mauvais chemins, la vérité rayonnante, l'image inespérée, l'éclat facile et prompt, jaillissait de la poussière de ses pas. Ce que ne donnent, ni l'effort, ni l'étude, ni la logique d'un goût attentif et perfectible, il l'atteignait au passage; il avait dans le style cette vertu d'ascension merveilleuse qui transporte en un clin-d'œil là où nul n'arrive en gravissant. Ce n'étaient pas des couleurs combinées, surajoutées par un procédé successif, mais bien le réel se dorant çà et là comme un atôme à un rayon du matin, et s'envolant tout d'un coup au regard dans une transfiguration divinisée. J'en veux indiquer deux ou trois exemples frappans pour ceux qui savent comprendre :

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les hérons plongeurs ni les vieux matelots;
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
Comme un guerrier vaincu brise ses javelots!

Dans les vers déjà cités plus haut :

.... Alentour des sinistres apprêts,
Les prieurs s'agitant comme de noirs cyprès...

Ailleurs, dans *Mardoche* :

Heureux un amoureux! — Il ne s'enquête pas
Si c'est pluie ou gravier dont s'attarde son pas.

On en rit; c'est hasard s'il n'a heurté personne;
Mais sa folie au front lui met une couronne,
A l'épaule une pourpre, et devant son chemin
La flûte et les flambeaux, comme au jeune romain!

Dans *Don Paez* enfin, en parlant de Juana :

Comme elle est belle au soir! aux rayons de la lune,
Peignant sur son col blanc sa chevelure brune!
Sous la tresse d'ébène on dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec un casque noir!

Ce sont là, à mon sens, des vers d'une telle qualité poétique, que bien des gens de mérite qui sont arrivés à l'Académie par les leurs (M. Delavigne lui-même, si l'on veut), n'en ont peut-être jamais fait un seul dans ce ton. Ces sortes d'images se trouvent et ne s'élaborent pas. Je donne la moindre en cent à tous faiseurs, copistes, éplucheurs, gens de goût, etc., etc.

Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, en mettant hors de ligne la puissance poétique de M. de Musset, posaient donc en même temps une sorte d'énigme sur la nature, les limites et la destinée de ce talent. Quelques fragmens imprimés depuis dans la *Revue de Paris*, et un petit drame en prose, représenté sans succès et lu avec plaisir, n'avaient pas contribué à éclaircir l'énigme : aujourd'hui *un Spectacle dans un fauteuil* l'a-t-il résolu?

Ce volume nouveau (1) contient une dédicace à M. Alfred T..., très décousue mais étincelante, un grand drame sérieux en cinq actes, intitulé la *Coupe et les Lèvres*, une charmante petite comédie en deux actes, *A quoi rêvent les jeunes filles?* et enfin un soi-disant conte oriental, *Namouna*, dont le sujet n'est qu'un prétexte de divagation sinueuse, et dans lequel se trouvent, après vingt folles échappées, les deux cents plus beaux vers qu'ait jamais écrits M. de Musset, toute sa poésie en résumé et tout son amour. — Le personnage principal de la *Coupe et les Lèvres*, Charles Frank, n'est pas d'une autre famille que *Manfred*, *Conrad*, *le Giaour*, quoiqu'il

(1) Chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins.

nous offre une individualité bien retrempée, et que sa médaille soit sortie d'un seul jet. Lui aussi, le plus intrépide et le plus adroit des chasseurs tyroliens, l'orgueil l'égare; l'envie de toute supériorité l'ulcère; il repousse ses joyeux compagnons et la vie simple; il incendie en un jour de frénésie sa chaumière natale, rencontre un palatin avec sa maîtresse en croupe, dans une gorge étroite, se prend de querelle, tue l'un et emmène l'autre, délaissant sa douce fiancée d'enfance, la pure Déidamia. En proie au jeu, à la débauche, à l'épuisement, aux bras de l'impure Belcolore, il s'en arrache pour les aventures de la guerre. Victorieux capitaine de hussards, il fait le mort un jour, et simule son enterrement pour assister lui-même à sa renommée. Las de toutes choses, l'image de sa fraîche Déidamia le poursuit cependant; un bouquet d'églantine qu'elle lui a jeté au départ, ne l'a jamais quitté; il la revoit, il veut redevenir bon, simple, frapper sur l'épaule à tous voisins, et reprendre la vie de gai chasseur. Un baiser, le premier qu'il ait donné à sa *Mamette*, comme il appelle Déidamia, va lui être rendu. Mais Belcolore, l'impure acharnée, cette sirène au beau corps, *à l'épaule charnue*,

A la gorge superbe et toujours demi nue,
Sous ses cheveux plaqués le front stupide et fier,
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer,

Belcolore, le brutal génie des sens, la volupté meurtrière, a suivi Frank; elle s'est glissée sur le seuil nuptial, et entre le chaste baiser donné, et pas encore rendu, elle trouve place pour un poignard au cœur innocent de Déidamia :

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond!

Est-ce là la moralité, la fatalité de ce drame? Je le crois; il le faut; elle ressort presque forcément, quoique le poète ne l'ait pas

ramenée vers la fin, et qu'il semble abandonner le dénouement à un caprice cruel du hasard. Il est fâcheux toutefois que la conception morale ne soit pas embrassée en entier ni poussée à bout; que le chœur qui débute si magnifiquement se taise bientôt et nous laisse retomber dans l'incertitude inextricable des apparences. Pourtant, dès l'origine, quand Frank s'était égaré jusqu'à s'écrier :

Tout nous vient de l'orgueil, même la patience :
L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie;
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
La probité du pauvre et la grandeur des rois;

quand Frank avait dit cela, le chœur avait su divinement répondre :

Frank, une ambition terrible te dévore.
Ta pauvreté superbe elle-même s'abhorre;
Tu te hais, vagabond, dans ton orgueil de roi,
Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi. —
Parle, aimes-tu ton père? aimes-tu ta patrie?
Au souffle du matin sens-tu ton cœur frémir,
Et t'agenouilles-tu, lorsque tu vas dormir?
De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,
L'amour, la confiance et la douce pitié,
Viennent toujours glisser sur ton être insensible,
Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli?
Ah! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.
L'ame, rayon du ciel, prisonnière invisible,
Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.
Du fond de son exil elle cherche ses sœurs;
Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

Pourquoi donc cette sublime et triomphante réponse ne revient-elle nulle part au-delà? Pourquoi ces deux voix mystérieuses qui

ont parlé à Frank endormi, n'ont-elles plus à retentir à son oreille? Pourquoi, quand la lumière a percé, redonner champ libre au chaos, et livrer le lecteur sans réplique à ce monologue incohérent qui couronne la mystification du cerçueil, à ce conflit de beautés aveuglantes et de pensées qui se heurtent,

Telles par l'ouragan les neiges flagellées?

Poète si jeune d'ans et qui pourriez être si mûr, pourquoi ne pas accomplir un dessein?

M. de Musset ne paraît pas s'être inquiété jusqu'ici d'établir en son talent une force concentrique et régnante: il embrasse beaucoup, il s'élance très haut et très avant en tous sens; mais il brise, il bouleverse à plaisir; il se plaît à aller, puis soudain à rebrousser, il accouple exprès les contraires. Bien des talens d'une moindre étendue sont plus sphériques, en quelque sorte, et suivant moi, plus parfaits que le sien. Il suffirait qu'on le louât de préférer et de pratiquer une chose, pour qu'il s'applaudît à l'instant d'aimer également toutes les autres. Sa préface exprime très vivement ce goût, oserai-je dire? cette manie de diversité, qui se retrouve à la fin dans *Hassan*, que *Beppo* avait déjà eue, je crois. L'adorable drolerie *A quoi rêvent les jeunes filles*, imbroglio malicieux et tendre qu'on peut lire entre *le Songe d'une nuit d'été* et le cinquième acte de *Figaro*, n'est que le gracieux persifflage de cette idée de chaos où il se joue, de même que Frank m'en paraît la personnification sombre, fatiguée et luttante. Le plus beau passage du volume, ces stances du milieu de *Namouna*, que nul ne se chantera sans larmes, ce Don Juan vraiment nouveau, réalisé d'après Mozart, qu'est-ce encore, je le demande, sinon l'amas de tous les dons et de tous les fléaux, de tous les vices et de toutes les graces; l'éternelle profusion de l'impossible; terres et palais, naissance et beauté; trois mille noms de femmes dans un seul cœur; le paradis de l'enfer, l'amour dans le mal et pour le mal, un amour pieux, attendri, infini, comme celui du *vieux Blondel pour son pauvre roi?* Si j'ai dit que l'œuvre manquait d'unité, je me rétracte: l'insaisissable unité se rassemble ici comme dans un éclair, et tombe magiquement sur ce visage: voici l'objet d'idolâtrie.

A travers tout le premier drame qui se passe au Tyrol, un air vif des montagnes circule; on entend l'*Hallali* des chasseurs qui fait bondir; on croit boire à pleine main la saveur glacée des neiges dont la franche âcreté répare un sang affadi. Mais, dans les jardins du duc Laërte, sous le double bosquet où les deux sœurs soupirent, ce sont de tièdes et languissans parfums, mille zéphyres moqueurs et la mélodie lutine des fées.

Le style du *Spectacle dans un fauteuil* n'a plus rien du système ni du pastiche, comme certains endroits des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Mais, en revanche, les incorrections et les négligences n'y sont pas ménagées: *la plupart meurt*, etc., etc. Il y a force obscurités par manque de liaison; ainsi, je n'ai pas compris le duc Laërte disant, page 168:

« Nous voulons la beauté pour avoir la tristesse. »

Belcolore dit quelque part à Frank:

« Prétends-tu me prouver que j'aie un cœur de pierre? »

Frank lui répond:

« Et ce que je te dis ne te le lève pas. »

Les rimes sont partout réduites à leur minimum, *griser* et *lévrier* par exemple, *Danaé* et *tombé*; le poète en cela a trouvé moyen de renchérir sur Voltaire. De plus, grace à l'emploi des rimes entre-croisées comme dans *Tancrède*, on croirait de temps à autre lire des vers blancs; on peut trouver en effet quatre vers de suite qui forment un sens complet sans rimer. Il s'en est même glissé un tout-à-fait blanc, page 55, et dans l'absence générale de rhythme, j'ai eu quelque peine à l'apercevoir.

Bien qu'un poète ne soit pas nécessairement un critique, que mille élémens suspects animent les jugemens littéraires qu'il laisse tomber d'un ton d'oracle, et qu'on ne doive pas lui en demander un compte trop scrupuleux, pourtant la préface en vers de M. de Musset renferme, entre autres opinions contestables, un rapproche-

ment entre Mérimée et Calderon, qui m'a semblé dépasser toutes les bornes de la licence poétique en pareille matière :

> L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
> Incruste un plomb brûlant sur la réalité, etc.

Nous avons peu pratiqué Calderon; mais nous en avons assez entrevu pour ne jamais rapprocher ce grand dramatiste catholique, presque canonisé par les Schlegel, du talent fort médiocrement spiritualiste de notre énergique et sobre contemporain. Les comédies de cape et d'épée, par lesquelles il peut coudoyer un moment Mérimée, ne sont qu'une portion secondaire de son œuvre. L'image du *plomb incrusté dans la réalité*, de l'*effigie d'airain emportée d'un coup de ciseau*, cette image si juste quand elle s'applique au père de *Mateo Falcone*, de *Tamango* et de *Catalina*, jure énormément avec la nature tout ailée du génie à qui l'on doit *Psyché*, le *Lys du Carmel* et ces *Actes* sans nombre d'où les chants séraphiques s'exhalent comme des bouffées de chauds arômes ou les nuées d'encens dans les sanctuaires.

Mais c'est épiloguer bien long-temps : quoi qu'il en soit des détails, un poète nouveau, par cette éclatante récidive, nous est dûment acquis et constaté. Ainsi les rangs se pressent; le ciel poétique de la France se peuple. A chaque heure, de plus jeunes étoiles lèvent le front; d'autres qui n'étaient que pâles et douteuses encore, grossissent, se dégagent; et à mesure que l'importance de chacun diminue, la gloire et l'ornement du pays s'augmentent.

Pour nous, critique, chargé d'enregistrer à temps ces choses nouvelles, nous tâcherons de n'y jamais manquer, et nous gardant, s'il se peut, de la précipitation enthousiaste qui prophétise inconsidérément des splendeurs par trop nébuleuses, nous ne serons pas des derniers à signaler les vraies apparitions dignes du regard. Nous ferons l'office de la vigie, et notre cri de découverte sera toujours mêlé d'émotion et de joie. Quand on a soi-même des portions de l'artiste, qu'on l'a été un moment, ou du moins qu'on a désiré de le devenir à quelque degré, la vigilance sur les créations naissantes est extrême; le clin-d'œil est rapide et peu trompeur; on reconnaît avec un instinct vif, presque jaloux, ces lumières qui pointent

à l'horizon et vont à mesure éteindre les anciennes. Il y a quelque chose qui nous parvient vite dans tout ce qui hâte l'oubli qu'on fera de nous, dans tout ce qui rappelle les honneurs et les palmes exclusives auxquelles on avait songé. Qu'y faire? Il faut se répéter chaque matin, quand on ne vit pas dans un âge de barbarie, quand les rivaux abondent et que les rangs se pressent, ce que disait à Dante le peintre Oderic, puni d'orgueil au purgatoire : « Après « moi, disait cette ame en rougissant, après moi, Francesco de « Bologne qui déjà m'efface; après Cimabué, le Giotto; après le « premier Guido, le second! chacun a le cri à son tour. » Tieck, dans une *vie de poète*, a bien fidèlement décrit ce mouvement de tristesse jalouse, quand Marlow se voit d'abord en présence du drame levant de Shakspeare. Mais Marlow se décide à admirer; c'est par là qu'il se sauve de la souffrance; cette première émotion qui pouvait rentrer en envie, déborde en louange. Rotrou fit de même devant Corneille. — A plus forte raison la critique le doit-elle faire, à l'égard des œuvres de prix qui se succèdent. Quand elle a quelque fonds d'artiste en elle, disions-nous, elle est promptement avertie par un tact chatouilleux de ce qui se remue de poétique alentour : qu'elle se réjouisse donc d'avoir à le dire; qu'elle mette sa gloire à saluer la première; sa consolation comme son devoir est de ne se lasser jamais.

SAINTE-BEUVE.

DE
L'INFLUENCE DES MOEURS
SUR LES LOIS,
ET
DES LOIS SUR LES MOEURS,[1]

PAR M. MATTER,
INSPECTEUR-GÉNÉRAL DES ÉTUDES.

Du sujet proposé. — Analyse de l'ouvrage de M. Matter. — Esquisse de la question. — De la nouvelle Académie des sciences morales et politiques.

Dans l'ordre philosophique et littéraire, Rousseau est à peu près le seul homme dont le génie se soit déclaré à l'instigation d'une académie. En posant cette question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*, et cette autre encore, *Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle*, les académiciens de Dijon jetèrent, sans le savoir, comme une provocation à une grande ame. Ces accidens

(1) Ouvrage auquel l'Académie française a décerné un prix extraordinaire de 10,000 francs.

sont fort rares. Les hommes que leur énergie appelle à la puissance choisissent ordinairement leur route eux-mêmes; eux-mêmes veulent la tracer, la limiter pour mieux la fournir; une fois engagés, ils ne considèrent plus que le but qu'ils ont élu; ils ne se rendent pas aux invitations avec lesquelles on tenterait de les attirer ailleurs; en vain on sèmera sur leur passage des objets qui pourraient les divertir, ils passent, ils demeurent fidèles aux engagemens pris avec eux-mêmes. Je confesse me défier un peu de ces écrivains que les programmes académiques trouvent toujours prêts: est-ce justice ou prévention irréfléchie? Que le lecteur en décide; mais il me semble que cette facilité à se laisser embaucher décèle une nature plus complaisante que forte.

Cependant il n'y a pas de règle absolue qui puisse interdire quoi que ce soit à la pensée et au talent; aussi quand un homme se présente pour embrasser tour à tour les plus difficiles et plus diverses matières, il y aurait conscience à le décourager ou à l'éconduire par des lieux communs de prudence et de bon sens; et si le succès couronne l'aventureuse audace qui ne craint pas de discourir *de omni re scibili*, la gloire redouble. C'est de cette gloire redoublée dont évidemment M. Matter est épris; l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait couronné une fois, il n'eut point de repos qu'il n'eût cueilli une seconde palme: enfin l'Académie française présente à l'émulation des personnes disponibles un prix extraordinaire de *dix mille francs*; M. Matter se précipite dans une arène nouvelle pour lui; ni l'étendue, la difficulté et la spécialité du sujet, ni l'érudition qu'il y faut porter, ni la raison philosophique dont il est nécessaire de le pénétrer intérieurement, ni la langue dont il est besoin de le revêtir ne le feront réfléchir; pas la moindre hésitation, pas le moindre scrupule; lire le programme de l'Académie, disposer son papier et son encre, écrire, tout cela fut pour M. Matter l'affaire d'une décision instantanée, irrévocable. Ce troisième sujet de prix académique est fait pour lui comme les deux autres; il est vrai qu'il n'y avait pas songé lui-même, mais le programme lui a révélé ce qu'il n'a pas senti dès l'abord; il se trouve jurisconsulte, publiciste, orateur à la voix de l'Académie française, comme il s'était jugé érudit, historien, philosophe et théologien, quand l'Académie des inscriptions lui eut donné le signal.

Évidemment, sans ces deux Académies M. Matter n'écrivait pas, et j'ai eu tort de condamner d'une façon absolue la pente à se laisser aller aux tentations extérieures ; l'auteur dont nous parlons avait besoin d'une excitation étrangère ; il était sans doute par lui-même tout ce qu'il s'est manifesté successivement, historien, philosophe, théologien, jurisconsulte, publiciste, orateur ; mais il attendait une impulsion : les sujets académiques furent pour lui ce que furent pour Achille les armes présentées par Ulysse.

M. Matter a commencé par écrire sur la proposition de l'Académie des inscriptions, un essai historique touchant l'école d'Alexandrie : je ne m'étonnerais pas si ce sujet eût séduit un penseur ; il est grand et occupe une place importante dans l'histoire des idées humaines. Cette lutte, ce dernier effort du paganisme qui résume ses forces, ses traditions, ses souvenirs, ses théories et ses systèmes, pour en opposer le cortège et l'armée à l'invasion d'une doctrine nouvelle, qui veut se soumettre la société par la puissance mystérieuse et la démocratique simplicité de sa morale ; la figure, le caractère et le génie de Proclus, le mysticisme extatique de Plotin, son maître Ammonius Saccas, le conflit de l'hébraïsme et du paganisme pouvaient à coup sûr tenter un esprit philosophique, curieux des leçons contenues dans le passé du monde. Quand le livre de M. Matter parut, je me rappelle y avoir avidement couru, pour m'instruire un peu à fond de ce qui se passait véritablement dans l'intérieur de cette école d'Alexandrie. Mon mécompte fut grand ; au lieu d'une profonde, érudite et intelligente histoire, je ne trouvai qu'une sèche et maigre nomenclature de noms d'hommes, de titres d'ouvrage ; mais la raison des opinions, la diversité et le mérite des systèmes, la variété des sciences explorées, le caractère et la convenance avec leurs siècles des personnages, ne figuraient pas dans l'ouvrage couronné. Et encore je ne parle ici que de la face des choses dont j'étais le plus curieux ; je ne relève pas le développement des sciences exactes et de la critique littéraire, également laissé sans appréciation et sans vie.

Plus tard le gnosticisme, ce christianisme plus raffiné, plus idéalisé, qui tendait à se séparer complètement de l'hébraïsme et qu'admirent secrètement les plus savans pères de l'église, fut offert à M. Matter par l'Académie des inscriptions comme un nouvel objet

d'élucubration. Cette fois l'auteur lauréat fut moins malheureux; il pouvait s'appuyer sur d'excellens travaux que lui prêtait l'Allemagne; et son histoire critique du gnosticisme vaut beaucoup mieux que son essai sur l'école d'Alexandrie. Après ces deux ouvrages couronnés l'un en 1817, l'autre en 1826, l'auteur parut un instant avoir enfin mis la main sur l'aliment convenable à l'activité de son esprit, et vouloir se tenir à l'étude des idées philosophiques et religieuses, car, en 1829, il publia une *Histoire universelle de l'église chrétienne*, dont les deux premiers volumes ont paru. J'ai lu ce livre avec le même empressement que les deux autres; c'est une compilation et un abrégé; l'originalité individuelle et la sagacité philosophique m'en ont semblé absentes.

Il est à croire que M. Matter se cherchait encore quand l'Académie française proposa son prix extraordinaire : il paraît que l'histoire de la philosophie ancienne et l'histoire du christianisme ne lui suffisaient pas, et qu'il avait pour la science de la législation un penchant secret qui se fit jour enfin. Suivons-le dans cette autre carrière, et tâchons de reconnaître s'il a trouvé définitivement ce qui convient à son esprit; non que nous voulions le moins du monde comprimer l'essor de M. Matter, et si un nouveau programme académique vient encore lui révéler une nouvelle aptitude, nous y souscrivons par avance.

En 1827, l'Académie française mit au concours cette question : *De l'influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*, et publia le programme suivant pour servir de guide aux concurrens :

« L'Académie française a pensé qu'elle ne pouvait mieux remplir les intentions du vertueux Montyon qu'en faisant servir ses libéralités à obtenir des ouvrages d'une utilité générale et d'un ordre élevé.

« Pour traiter le sujet que l'Académie propose, il faudrait montrer, d'après des recherches exactes, comment chez les différens peuples dont nous connaissons l'histoire, et suivant leurs divers degrés de civilisation, les institutions politiques, les lois pénales et les lois civiles ont agi sur les mœurs, et comment, à leur tour, les mœurs ont préparé, ont amené le changement des institutions et des lois. C'est un ouvrage approfondi et surtout utile que l'Académie demande. Il ne s'agit point d'entrer dans la discussion

« des questions spéciales ni de faire l'apologie ou la critique des « lois existantes, ni de provoquer des réformes soudaines. Tous les « temps et tous les pays fourniront des exemples fertiles en induc- « tions et en conséquences. Le but de l'ouvrage devra être de ré- « pandre des lumières, de contribuer à rendre vulgaires des véri- « tés qui, étant enfin généralement admises, s'introduisent dans la « législation. C'est ainsi que la *servitude personnelle* dans les do- « maines royaux a été abolie par un édit de Louis XVI, du mois « d'août 1779; c'est ainsi que la *question préparatoire* à laquelle on « appliquait les prévenus a été abolie par une déclaration du même « roi, du 24 août 1780. Le temps et les travaux des écrivains avaient « préparé ces réformes.

« Un pareil ouvrage bien conçu et bien exécuté honorerait « l'auteur et la nation; il serait étudié avec fruit par tous les peu- « ples; il amenerait à la longue d'une manière indirecte, mais sûre, « d'immenses améliorations dans les lois et dans les mœurs du « monde civilisé.

« L'Académie, en proposant ce grand et beau sujet, croit rendre « un noble hommage à celui qui, après avoir passé sa vie à faire « du bien à ses semblables, a voulu leur léguer après sa mort le « trésor le plus précieux des vertus et de la sagesse (1). »

Assurément un semblable programme atteste les plus honorables intentions; l'Académie française ayant à sa disposition une somme considérable veut obtenir à ce prix *un ouvrage d'une utilité générale et d'un ordre élevé* : rien n'est plus louable; mais a-t-elle été heureuse dans le choix du sujet proposé, et dans cette première convergence à des matières plus graves que ses occupations ordinaires? Si elle eût eu dans son sein des publicistes compétens aussi bien que des littérateurs distingués, ces publicistes l'eussent détournée de proposer cette question : *De l'influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*; ils lui eussent démontré que c'était trop ou trop peu : trop peu s'il ne s'agissait pour se trouver vainqueur que d'habiller avec les secours de la rhétorique un lieu commun, de pauvres et chétives idées ressemblant aux sépulcres vides et blanchis de l'Ecriture; trop si la couronne ne devait échoir

(1) *Moniteur* du 14 septembre 1827.

qu'à la tête puissante qui aurait tenté et accompli au XIX[e] siècle la création d'un autre *Esprit des lois*. Or, de pareilles entreprises ne ressortent d'aucune Académie, quelle qu'elle soit; elles ne se décrètent pas au bon plaisir d'une compagnie, elles ne s'achèvent pas avec trois années et dix mille francs. L'Académie francaise a été parfaitement honnête et innocente dans ses procédés: elle a vertueusement failli, en s'aventurant dans des choses qu'elle ne sait pas assez bien.

Au surplus, on dirait qu'elle a eu le sentiment de son incompétence; car elle tâtonne, elle est timide dans les conseils qu'elle donne aux concurrens: elle veut un ouvrage *surtout utile*, d'accord; *approfondi*, très bien. Il faudra rechercher comment les institutions politiques, les lois pénales et les lois civiles ont agi sur les mœurs et réciproquement: voici ce semble la carrière ouverte dans tout son espace. Mais viennent les restrictions; il ne faudra pas entrer dans des questions spéciales, recommandation passablement étrange, habitudes littéraires portées dans un sujet scientifique; il ne faudra pas non plus faire l'apologie ou la critique des lois existantes, conseil singulier qui interdit aux écrivains l'appréciation de leur siècle et de leur pays; enfin il faut se garder surtout de provoquer des réformes soudaines: les auteurs sont avertis; pas de provocations, pas de provocations à des réformes qui seraient d'autant plus dangereuses qu'elles seraient soudaines; l'Académie veut un ouvrage qui amène les améliorations à *la longue,* d'une manière indirecte, mais sûre: la ligne droite est proscrite. Enfin le but de l'ouvrage sera de contribuer à rendre vulgaires des vérités généralement admises: cela est clair; les concurrens devront s'abstenir des vérités qui ne seraient pas admises; ils doivent se borner aux vérités qui se trouvent dans la circulation, et les rendre plus vulgaires qu'elles n'étaient déjà. L'originalité des vues est mise hors de cour.

Ce programme ne semble-t-il pas dire aux concurrens qui pouvaient se présenter : Ne concourez pas, vous dont la pensée est ferme, la raison directe, la réflexion systématique, l'instruction spéciale, qui croyez qu'on ne doit écrire que pour établir des vérités dans l'ordre de la science, et les importer dans la société sur-le-champ; philosophes ardens, esprits actifs et jeunes, imaginations passionnées, intelligences dogmatiques et entières, ne concourez

pas; mais concourez, vous, qui avez le don de rassembler les lieux communs, les maximes vulgaires, sans en prendre dégoût; vous qui parlez de tout au titre d'une insuffisance universelle, qui n'avez pas l'enthousiasme du vrai, esprits prudens et neutres, qui ne poussez jamais aux réformes soudaines, dont le style est sage, ordinaire; vous tous, talens estimables qui gardez toujours une juste mesure, concourez, c'est pour vous qu'est proposé un prix extraordinaire de la victoire.

J'arrive au livre couronné qui, suivant le programme, est destiné à *être étudié avec fruit par tous les peuples*. Il faut plaindre les peuples, s'ils n'ont pas d'autre nourriture.

C'est une fatigante déception, que le jugement d'un livre où les questions, loin d'être mises en relief, sont effacées; où les idées, loin d'être produites dans leur ordre, leur génération et leur portée, disparaissent dans une pâle confusion : tel est le sentiment que nous a fait éprouver le livre de M. Matter, dont il faut donner au lecteur une analyse rapide.

L'influence des mœurs sur les lois dérive de la nature des unes et des autres : partout les mœurs ont imprimé aux lois leur nature, leur caractère et leur physionomie; elles influencent leur origine, leur nature et leur esprit; elles agissent sur les institutions politiques et les formes de gouvernement qui régissent les peuples : ainsi il ne faudra pas d'institutions belliqueuses chez un peuple qui aura les goûts, les habitudes de l'industrie et du commerce. Après l'influence des mœurs sur les lois générales d'une société, l'auteur passe à l'influence sur les lois civiles ou les lois ordinaires : il se demande si cette influence incontestable est un bien ou un mal; il découvre que les bonnes mœurs inspirent les bonnes lois, qu'elles ont la puissance de conserver ces dernières et de les maintenir en vigueur; que là où il n'y aurait point de bonnes mœurs, les lois seraient impuissantes et nulles; que les bonnes mœurs amènent l'amérioration progressive des lois; que par cela seul qu'elles sont bonnes, elles portent en elles-mêmes un élément de progression qui tend sans cesse à se développer; que le développement des mœurs et celui des lois sont si naturellement parallèles, que toute révolution, toute amélioration sensible dans les premières amène une révolution, une amélioration analogue dans les secondes. Telle est

la puissance des mœurs, que là même où elles sont peu fécondées par les lumières de la civilisation, leur action politique est sensible ; enfin sur ce point, l'auteur arrive à cette conclusion neuve, dont nous citerons les termes : « Sous quelque point de vue que « nous examinions l'influence des bonnes mœurs sur les lois pré- « sentes, absentes, bonnes, mauvaises, neuves ou surannées, cette « influence est également admirable, également digne des plus « sérieuses méditations de l'ami des hommes, du citoyen, de « l'homme d'état, du législateur, du moraliste, du prince, de l'é- « crivain, du prêtre et du philosophe. » L'influence des mauvaises mœurs sur les lois devient à son tour l'objet des méditations de M. Matter. Il professe qu'elles altèrent les facultés morales et intellectuelles des peuples, que les lois sont mauvaises quand les mœurs le sont, que les mauvaises mœurs sapent par leur base les institutions politiques, qu'elles en corrompent les meilleures, qu'elles en font des corps sans vie et sans âme, qu'elles y glissent leur poison, et que toujours la ruine des lois, des empires suit la ruine des institutions et des mœurs. Après ces rares découvertes, l'auteur arrive à cette conclusion non moins originale : Que les bonnes mœurs inspirent et conservent les bonnes lois, réforment les mauvaises et les épurent, font prospérer les institutions et les empires ; que dans tous les temps aussi, les mauvaises mœurs altèrent les bonnes lois, corrompent les meilleures institutions, et mènent à leur ruine les peuples les plus célèbres, et que par conséquent la liaison des mœurs et des lois est intime. Mais l'influence des lois sur les mœurs semble à l'auteur plus difficile à déterminer que celle des mœurs sur les lois ; elle doit exister, elle existe, elle est attestée par l'histoire. Les lois générales et les institutions politiques des peuples exercent sur les mœurs leur influence. Un gouvernement démocratique tendra à rendre les mœurs démocratiques : un gouvernement aristocratique tendra à rendre les mœurs aristocratiques. De même pour la monarchie et la théocratie. Il n'est donc point de lois, conclut l'auteur, point d'institutions politiques dont l'influence morale ne soit digne à tous égards de l'attention du législateur et du moraliste ; mais il est des circonstances qui déterminent et modifient l'influence des lois sur les mœurs ; d'abord cette action est plus forte en raison du caractère plus ou moins pur, et par conséquent plus

ou moins imposant de la loi. L'influence des lois dépend encore du caractère et de la nature de l'autorité qui les rend ; elles dépendent aussi de l'époque où elles sont rendues. Enfin lorsqu'elles sont mauvaises, elles ne sauraient exercer une grande action, et l'auteur conclut hardiment qu'elles ne sont pas bonnes. L'influence des lois est naturellement conforme à leur nature, l'action des bonnes lois est une action bonne en morale et en politique ; l'action des mauvaises lois est aussi funeste en politique qu'en morale. Les bonnes lois sont les meilleures gardiennes des bonnes mœurs. Il ne faut pas trop les multiplier, pour qu'elles soient efficaces, il faut les appuyer sur les bonnes mœurs ; enfin, nouvelle conclusion originale, l'influence des bonnes mœurs et des bonnes lois les unes sur les autres est toujours heureuse, féconde en glorieux résultats pour les législateurs, pour les peuples et pour l'humanité. Mais rien n'est plus funeste que l'influence des mauvaises lois sur les mœurs. Pour comprendre toute l'étendue du mal produit par les mauvaises lois, il faut voir pourquoi elles sont mauvaises : elles sont mauvaises quand elles sont contraires à la nature de l'homme, quand elles sont contraires à la morale publique, quand elles sont trop sévères ; enfin elles sont mauvaises quand elles favorisent des passions mauvaises ; elles sont encore mauvaises quand elles sont entièrement contraires au génie du peuple qu'elles doivent gouverner. L'auteur consacre une dernière partie à donner des conseils au législateur : il lui recommande de s'attacher au sentiment, à l'idée et à la tendance qui domine chez la nation qu'il veut gouverner. Il lui signale l'éducation morale et politique des peuples comme un excellent moyen d'amélioration. Enfin l'éducation de la jeunesse lui paraît devoir être l'objet des méditations du législateur. Elle est grande la mission du législateur chargé de l'éducation de la jeunesse, de l'éducation des peuples, de l'interprétation de leurs mœurs, de leurs lois, de leur génie et de leur tendance. Enfin, conclusion littérale et dernière de l'auteur, toujours s'épurent les mœurs et le perfectionnement des lois, s'appuyant toujours davantage les unes sur les autres ; se prêtant réciproquement un éclat plus pur et une puissance plus active, elles nous conduiront toujours plus près du terme de gloire et de prospérité auquel elles sont chargées par la Providence de nous conduire.

Je demande pardon au lecteur de cette interminable série de lieux communs et de vulgaires propositions; mais il était nécessaire de lui mettre sous les yeux la confuse et pâle image de cette triste composition, sur laquelle, à contre-cœur, il nous faut bien exercer la sévérité de la critique. Joignez à cette pauvreté du fond un style sans esprit et sans âme, sans couleur, sans caractère, où les substantifs et les épithètes ont pris la fastidieuse habitude de s'accoupler trois par trois, où l'expression toujours vague manifeste toujours une pensée commune; joignez un usage de l'histoire, qui n'a rien de saillant et de significatif, des citations sans nouveauté et sans portée, et vous pourrez plaindre le pénible ennui qui pesa sur nous, quand nous vîmes disparaître sous l'appareil d'une phraséologie vide et verbeuse la grandeur de la question proposée.

Car elle est grande et belle pour qui la reconnaît dans sa nature et son caractère. Il y avait d'abord à définir les deux termes dont on voulait faire le rapprochement et la comparaison.

I. QU'EST-CE QUE LES MŒURS?

Analyse des instincts spontanés de l'homme et des sociétés.

A quelle époque de l'histoire générale du monde elles ont dû régner sans les lois.

A quelle époque de l'histoire de tout peuple elles règnent sans les lois.

A quelle époque elles tiennent lieu de lois révélées, et de toute écriture.

A quelle époque elles se concilient avec la présence d'une loi courte et écrite, et tiennent lieu de lois plus nombreuses et plus raisonnées.

Leur caractère traditionnel.

En quoi excellentes.

En quoi originales et innées. — Question des races.

En quoi soumises aux influences extérieures de la nature. — Question du climat.

Que livrées à elles-mêmes, elles enchaîneraient l'avenir des sociétés.

Question de la liberté de l'individu.

Question de l'association.

Idée de la société.

Transition naturelle pour passer à l'idée de loi.

II. QU'EST-CE QUE LA LOI?

Analyse des caractères de la loi, de ce résultat de la conscience sociale.

Modifications successives par lesquelles passe la conscience de la société.

Disposition exclusivement superstitieuse, de foi, et de religion symbolique. — Institutions théocratiques.

Disposition encore théocratique, inclinant aux intérêts exclusifs d'une minorité. — Institutions aristocratiques.

Aurore d'un esprit plus général, avènement d'intérêts plus généraux, apparition d'une majorité qui réclame. — Luttes entre la situation théocratico-aristocratique et la situation timo-démocratique.

Avènement d'une liberté plus générale encore, plus humaine.

PLÉBÉIANISME : CHRISTIANISME :	C'est-à-dire égalité de l'âme humaine.
PHILOSOPHIE :	C'est-à-dire égalité de l'intelligence humaine.

Question de la révélation.

Question de l'éducation du genre humain Empire s'étendant de plus en plus de la loi philosophique.

Du législateur.

Un dieu parlant par le prêtre.

Le prêtre se confondant avec le noble.

La minorité transigeant avec la majorité.

La majorité dans des conditions imparfaites.

La majorité dans des conditions plus philosophiques.

La majorité se rapprochant le plus possible de l'universalité.

Idée moderne et philosophique du peuple.

III. RAPPORTS DES LOIS ET DES MŒURS.

De leur action réciproque chez quelques peuples, dont l'histoire est marquée de caractères originaux.

Rapports des mœurs avec la législation théocratique.

— Avec la législation aristocratique.

— Avec les différens développemens de l'institution démocratique.

Caractères généraux de la civilisation antique. — De l'état.

Origine de la société moderne.

— Mœurs germaniques.

— De la famille.

De l'action réciproque des lois et des mœurs dans l'histoire générale du monde.

— De la coutume.

— De la raison philosophique.

— De la tradition.

— De l'écriture.

Question de la codification.

Comment la loi participe à la fois de l'axiome et du dogme.

Office social de la science.

Que la science sociale doit travailler à mettre la légalité toujours au niveau de la moralité interne et progressive des sociétés.

Caractère philosophique et réfléchi de la moralité moderne.

Supériorité de la raison sur l'instinct, du général sur le particulier.

Idée philosophique et moderne de l'état.

Subordination morale de l'individualité à l'association.

Donc, dans les rapports des lois avec les mœurs, et des mœurs avec les lois, les lois doivent diriger, modifier, perfectionner constamment les mœurs, et les gouverner rationnellement.

Cette faible esquisse n'a d'autre but que de démontrer combien peu cette vaste question était faite pour devenir l'objet d'une proposition académique : elle peut montrer encore que, même dans le cas où on aurait eu raison de la proposer, le prix ne devait être accordé qu'à un ouvrage où au moins la question et les problèmes auraient été posés et circonscrits. Il est impossible que l'Académie française se soit dissimulée combien était stérile la production qu'elle couronnnait; elle a cru devoir une récompense à un travail plus long que les discours qu'elle rémunère ordinairement, travail qui semblait avoir demandé plus de temps et de peine. Nous estimons qu'elle aurait dû plutôt considérer qu'une grande question et un prix extraordinaire ne pouvaient, en aucun cas, amener le succès triomphal d'une œuvre où l'on ne trouve ni le jurisconsulte, ni

le publiciste, ni l'historien, ni le philosophe, ni l'écrivain (1). Il est d'un mauvais exemple, il est dangereux pour le progrès des sciences et des idées de récompenser magnifiquement les témoignages et les développemens de la médiocrité.

Depuis que l'Académie française a proposé la question de l'*Influence des lois sur les mœurs et des mœurs sur les lois*, et depuis qu'elle a couronné l'ouvrage de M. Matter, une nouvelle Académie, consacrée aux sciences morales et politiques, institution primitivement conçue et fondée par la Convention nationale, vient d'être rétablie et associée aux quatre autres classes de l'Institut de France. Cette résurrection d'un de nos établissemens d'origine nouvelle et révolutionnaire honore le gouvernement. Maintenant c'est à l'Académie qui s'est constituée récemment à justifier par ses travaux l'utilité de son existence ; or, que peut-on demander à une Académie? On ne saurait attendre d'elle des œuvres et des créations de génie : les idées génératrices et les conceptions primordiales, dans quelque ordre que ce soit, sont produites par un seul homme ; une association peut ensuite les développer, les éclaircir et les répandre, mais les enfanter, jamais. L'unité prime ici nécessairement la division du travail. On ne saurait même demander à une académie ce concert, cet accord systématique, ce concours de pensées, de volontés et de passions dans le même but, qu'ont souvent présentés des associations formés sous l'inspiration d'un grand dessein. Tel, pour donner un exemple, fut dans le dernier siècle la phalange des encyclopédistes. Les académies au contraire réunissant les opinions et les méthodes les plus divergentes, les recrutemens successifs qui s'y font pour fortifier les compagnies et les tenir au complet amènent la plus grande variété, et même une sorte d'anarchie et de bigarrure. Cela est inévitable et marque clairement la vocation des académies ; elles sont une sorte de gymnase critique où l'on peut examiner et éprouver les questions fragmentaires de chaque science ; mais la conception synthétique ne peut paraître dans cet aréopage dont les membres ont chacun une règle

(1) Dans un sujet où les mœurs tiennent une si grande place, l'auteur n'a rien trouvé à dire de particulier ni sur les mœurs germaniques, ni sur la famille chez les Germains, ni sur le caractère de nos coutumes et du droit coutumier.

différente de décision. La spécialité est donc pour une académie la règle nécessaire de ses travaux : elle doit ne pas s'égarer dans ces questions générales et infinies où on peut introduire le monde, elle doit abstraire et choisir des problèmes distincts ayant leur portée, mais aussi leurs limites, les poser nettement, opérer avec succession et méthode, proposer une série de travaux analytiques dont le développement et la collection puissent former pour le public, la jeunesse et les artistes à venir, d'utiles matériaux. Or, ces résultats fructueux ne sauraient être obtenus que par la publicité : le premier acte de la nouvelle Académie doit être de rendre publiques ses discussions, d'accueillir les mémoires et les essais qui lui seront présentés et exerceront pour ainsi dire *le droit de pétition* de l'intelligence. De cette façon les académiciens, juges des pétitionnaires, seront jugés à leur tour par le public; on connaîtra leurs opinions, leurs doctrines; ils deviendront responsables. La spécialité, la publicité, et la responsabilité peuvent seules procurer à la nouvelle Académie quelque crédit et quelque influence.

Poser avec clarté devant le public certaines questions de philosophie sociale et de science historique serait déjà un utile service qu'une académie peut rendre convenablement. Ce serait déjà faire justice des fausses méthodes, des logomachies ténébreuses, des abstractions vides, des fictions hypocrites et creuses, lueurs trompeuses présentées aux sociétés dans la tourmente de la vie, et qui ne les mènent que sur des écueils. La clarté des idées est aussi nécessaire à la tête humaine que la lumière à l'œil; l'esprit n'est fécond que par l'évidence comme l'oranger ne grandit qu'au soleil ; la vraie science mène à la vraie politique.

Au surplus le salut des idées, et partant des destinées humaines est au-dessus de toute atteinte et n'a rien à craindre de l'invalidité ou du mauvais vouloir de quelques-uns. Aujourd'hui l'homme est puissant. Ne vous arrêtez qu'aux superficies et aux premières apparences, tombez sur un événement triste ou sur une face moins développée des choses, vous pourriez douter peut-être de l'influence effective et toujours présente de la vérité. Mais prenez la société humaine au fond et dans toute son étendue, pénétrez jusqu'aux forces vives et réelles, voyez le travail universel et séculaire de l'esprit humain, et vous n'hésitez plus dans votre courage et vos espé-

rances. Pour fortifier ainsi l'ame, l'étude de l'histoire est un admirable secours. Contre l'étude du genre humain les chagrins particuliers ne tiennent pas; on n'a plus d'abattement et de vapeurs, si l'on est aux prises avec l'intelligence des sociétés et des grands hommes. Quand on plonge dans le passé, quand on le voit, quand on le tire vivant du sein des monumens, des textes, des commentaires et des bibliothèques, je ne sais quel enthousiasme vous prend au cœur; les vives clartés de l'esprit se changent en une sensibilité qui vous passionne et vous possède en vous éclairant. Alors ce n'est plus le passé seulement que vous voyez, mais vous entrevoyez l'avenir; la compréhension de ce qui n'est plus est récompensée par le pressentiment de ce qui n'est pas encore. L'histoire est l'écriture monumentale des idées humaines. Eh! qu'importeraient les idées, qu'importeraient les pensées qui traversent la tête de l'homme comme l'aigle traverse le ciel, si ces idées, si ces pensées ne devaient pas retomber sur la terre; si à ces idées, si à ces pensées n'était pas assigné fatâlement le gouvernement du monde?

LERMINIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1833.

La première quinzaine de 1833 n'aura pas été pour nous féconde en grands évènemens. La politique s'est donné du bon temps. Profitant de la gélée, elle a pris l'air, elle a fait ses visites et porté ses cartes à pied. Et puis elle a dîné souvent en ville; elle a mangé le gâteau des rois en famille et paisiblement.

Si l'on s'est d'ailleurs encore sérieusement querellé de par le monde, ce n'a pas au moins été chez nous, mais bien loin, mais au-delà des mers.

En Amérique, par exemple, aux États-Unis, quoi qu'ait pu dire le président Jackson, dans son message au congrès, il paraît constant que les provinces du sud se sont soulevées contre celles du nord, et qu'elles ont secoué fortement, sinon brisé déjà le lien fédéral.

L'Afrique et l'Asie ne se sont pas montrées plus raisonnables. On avait bien dit que la Russie allait intervenir dans cette bataille acharnée que se livrent l'Égypte et la Turquie; mais il n'en a rien été. On n'a pas séparé les combattans. On a souffert que ce duel à mort se continuât.

Quant à l'Europe, c'est elle qui donne maintenant le bon exemple. Son expérience lui a profité. A force d'être folle, elle est devenue sage. Ainsi tout récemment, bien que ce fût pour elle un grand crève-cœur, elle nous a laissés prendre sous ses yeux la citadelle d'Anvers, et tant qu'a duré le siège, elle nous a regardés magnanimement l'arme au bras, sans broncher. Il est vrai que nous, de notre côté, nous avons été admirables de modération. Nos bombes n'ont tué de Hollandais que le strict nécessaire. Nos

batteries n'ont fait de brèche aux murs de la forteresse que tout juste ce qu'il en fallait pour les jeter bas. Puis, cette pacifique conquête achevée, notre armée s'est hâtée de revenir en France, afin d'y être passée en revue, emmenant d'ailleurs la garnison hollandaise, non point prisonnière de guerre, comme cela se fût autrefois pratiqué, mais prisonnière de paix, ce qui est bien différent, surtout pour cette garnison privilégiée que l'on garde à Saint-Omer.

Au-delà des Pyrénées, la réforme politique continue à se conduire avec une louable prudence. Les libéraux y avancent lentement, mais ils avancent; chaque jour ils gagnent quelques nouveaux pouces de terrein: malgré bien des résistances, M. d'Offalia vient d'être nommé ministre de l'intérieur; et ce qui est plus important encore, le roi, dont le silence devenait inquiétant, s'est enfin prononcé lui-même. Il a protesté solennellement contre la violence qui avait profité de sa maladie, pour lui arracher le sacrifice des droits de sa fille. Ce dernier acte est décisif. Puisque voici Ferdinand VII qui s'embarque aussi à bord de la Liberté, c'est pour elle un lest suffisant. Quoi que fassent maintenant les vagues de l'absolutisme, elles n'abîmeront pas ce glorieux navire qui va bien assurément aller conquérir pour l'Espagne un autre nouveau monde.

A Paris, le petit différend qui s'était élevé entre nos ministres de l'intérieur et du commerce, s'est terminé par un échange d'hôtels et de portefeuilles. Ces messieurs ont un beau matin traversé, chacun de leur côté, la rue de Grenelle-Saint-Germain, laissant seulement ce qu'ils ne pouvaient emporter. A ce marché pourtant, tout habile que soit M. Thiers, M. d'Argout n'a pas été trop dupé, et il a fort joliment tiré du jeu ses préfectures.

La chambre des députés, si morne et si affaissée depuis le commencement de la session, s'est animée quelque peu à propos de madame la duchesse de Berry. Cela nous a valu des discours plus ou moins longs, plus ou moins spirituels, plus ou moins conséquens: voilà tout. D'ailleurs, la chambre n'a nullement paru se soucier qu'on lui fît parodier la convention. La chambre n'est ni bonne ni méchante; elle est bourgeoise et citoyenne. Son état est de voter le budget, et non point de juger et de condamner les princesses. Sans que la question fût nettement décidée, sans autre forme de procès, il a donc à peu près été provisoirement convenu que la mère de Henri V, nous ayant apporté la guerre, demeurerait aussi prisonnière de paix. Permis ensuite à nos ministres, si bon leur semble, de lui dorer sa cage de Blaye autant que possible. Mais qu'elle n'espère pas être traduite devant nos représentans. Qu'elle ne compte même point qu'on la mènera en cour d'assises. Une prison avec des fleurs et quelques dévoûmens choisis,

une prison comfortable, c'est tout ce qu'on peut faire pour elle. La prison est maintenant le grand moyen politique. En 93, l'homme nécessaire, la clef de voûte de l'édifice social, c'était le bourreau. Depuis 1830, c'est le geôlier.

Un grave accident s'est passé récemment dans la salle de l'Opéra. Le vieux bal masqué y étant mort l'année dernière du choléra, sous son domino noir, M. Véron nous avait donné, pour le remplacer la nuit des rois, un bal nouveau, un bal joyeux et bigarré, un bal qui ne se promenait point ennuyeux et ennuyé, bâillant et endormi, mais qui sautait marotte en main, grelots sur la tête et courait follement comme un Vénitien avec son costume aux mille couleurs. Ce pauvre bal n'avait fait de mal à personne. Il ne demandait qu'à se divertir, et narguant la mélancolie du siècle, il se promettait de la vie et du plaisir pour plus d'un carnaval. Malheureusement la police l'avait déclaré suspect dès sa naissance. Or, tandis qu'il gambadait et prenait ses ébats, on épiait sa conduite en tapinois, et bien qu'il dansât au profit des pauvres, messieurs les sergens de ville, le trouvant immoral et indécent, se sont jetés sur lui brutalement et l'ont tué sans miséricorde, en déclarant qu'il avait offensé leur pudeur.

La troupe anglaise, qui avait attiré peu de monde à la salle Favart, a trouvé meilleure chance rue Chantereine, et le succès qu'elle y obtient ne peut manquer de se consolider de jour en jour, car elle ne l'aura dû qu'à son mérite, et nullement au charlatanisme. Mlle Smithson, Archer, Jones et Oxberry n'ont point, il est vrai, dans les journaux, de compères qui les proclament chaque matin sublimes, comme Mme Boccabadati et autres artistes de la même force, au moyen desquels le théâtre Italien mystifie effrontément notre bon public; mais le talent véritable quand il sait attendre patiemment finit toujours par se faire apprécier et obtenir sa récompense. Que les acteurs anglais persévèrent donc avec courage; qu'ils continuent à varier leur spectacle comme ils l'ont fait jusqu'ici; qu'ils nous donnent surtout du Shakespeare. Il leur sera tenu compte de leur zèle. En ce qui nous concerne au moins, nous les encouragerons de tous nos efforts. La *Revue des deux Mondes* ne saurait trop recommander une entreprise aussi essentielle au progrès de l'art et à l'étude de la plus riche des littératures étrangères.

Le tribunal consulaire a donné gain de cause à M. d'Argout contre *le Roi s'amuse*. Mais M. Victor Hugo ne se tient pas pour battu. Il porte sa cause devant la cour royale, il la portera, s'il le faut, en cour de cassation. Le poète prouve ainsi qu'il a confiance dans son droit, et qu'il saura le maintenir jusqu'à épuisement de toute juridiction. S'il succombe définitivement, il aura toujours bien mérité de la propriété littéraire. Il

l'aura défendue autant qu'il était en lui. Ensuite ce sera au pouvoir législatif d'aviser.

LES DEUX ANGES, PAR M. ARNOULD FRÉMY (1). — Les deux anges dont il s'agit dans ce livre n'ont rien de céleste, je vous assure; ce sont des hommes tout bonnement, et non pas même de la meilleure espèce. Ce sont : George, fils de paysans ruinés, et Myrtil, l'enfant d'une prostituée de province. Ces deux anges, inséparables amis, vivaient ensemble à la campagne, lorsque l'envie leur prend un beau jour de quitter les champs et de venir à la ville.

— Déménageons, dit l'un.

— Déménageons, dit l'autre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nos deux anges chargent leur léger mobilier sur une lourde charrette et s'en vont gaîment vers la ville.

Mais là que feront-ils? Ils sont sans fortune et sans état. — Voici quelques-unes des gracieuses idées qui leur passent, à ce propos, par la tête, tandis qu'ils cheminent côte à côte.

— Battons-nous en duel, dit Myrtil; ou bien, marchons tout nus au milieu de la place, devant les dames, la tête rasée, avec des bottes fortes.

— Assassinons quelqu'un, dit George.

— Soyons poètes, reprend Myrtil.

Diverses objections s'élèvent contre ces divers projets.

— Bah! nous ne sommes bons à rien, s'écrient à la fois nos deux anges.

Mais les voici maintenant emménagés à la ville, « dans une mansarde, où, sous le lit, dans un lointain brouillard, la honteuse faïence domestique laisse voir confusément sa croupe luisante et émaillée. »

Nous avons cité textuellement ces dernières lignes pour donner une idée du lyrisme habituel de M. Arnould Frémy.

Poursuivons cependant notre analyse. Nos deux anges sont couchés et se racontent un matin leurs premières amours.

— Jeanne, dit George! C'est un nom dont je me souviendrai, parce qu'il s'y mêle un goût de foin.

Et George nous apprend qu'il a séduit et enlevé à son père la grosse Jeanne, paysanne en sabots, qui répandait autour d'elle une odeur d'ognon indéfinissable.

Le début amoureux de Myrtil n'a point été si romanesque et si passionné. C'est dans un mauvais lieu qu'il a fait sa première conquête.

(1) Chez Gosselin.

Nos deux anges, saisis d'une soudaine contrition et se sentant en verve de pénitence, vont un soir se confesser.

— Quand j'ai communié pour la première fois, dit Myrtil au prêtre, j'ai craché l'hostie.

— J'ai coupé mon père par morceaux et je l'ai assaisonné à toutes les sauces, dit George.

Là-dessus, le pauvre confesseur s'écrie que jamais les livres de son séminaire n'ont eu autant d'esprit que George et Myrtil.

Vous avez vu déjà combien sont étourdis et légers les anges de M. Arnould Frémy. N'allez pas croire cependant que cet écrivain nous ait donné deux héros tout pareils, deux Grandissons tout parfaitement semblables. Oh! que non pas, cet auteur sait trop bien son métier de romancier. Ses deux anges, bons vivans et joyeux frères l'un et l'autre, ont d'ailleurs des vices et des vertus forts distincts. George n'est nullement délicat en amour, mais il est ami généreux et dévoué. Myrtil a de l'esprit, mais il est égoïste et quelque peu cruel.

Ainsi, George avait amené dans la mansarde commune une maîtresse qu'il se destinait. Cette jeune fille plaît à Myrtil, et George lui en donne la moitié! Ils partagent la jeune fille comme la mansarde. Mais Myrtil est un garçon blasé. Il est parfois féroce dans ses galanteries.

— Si je te disséquais, dit-il, par exemple, un jour à la pauvre Florence.

Il ne la dissèque pas pourtant. Par grace, nos héros l'envoient se prostituer dans la rue à leur bénéfice. La malheureuse meurt bientôt à ce métier.

George et Myrtil ont perdu leur maîtresse. Il leur faut maintenant à chacun une femme. Ils se marient. George, toujours généreux, donne sa femme à son ami Myrtil. Myrtil empoisonne la sienne, parce qu'il est las de la vie de ménage.

George et Myrtil sont devenus pères. Ils ont de belles et grandes filles. Myrtil avait d'abord presque envie de tuer la sienne, mais il se ravise, et, en libertin rafiné, il veut essayer de l'inceste avec sa Louise. Quant à George, qui n'a rien à lui, selon son habitude, il donne encore sa Georgine à Myrtil.

Enfin les deux anges, devenus vieux, se font mendians, ivrognes et dévots; puis ils s'en vont crever ensemble, comme deux outres gonflées de vin, par un beau soleil de printemps, sous le chêne d'une guinguette abandonnée.

Vous vous imaginez peut-être que le roman de M. Arnould Frémy appartient encore à l'école des charniers. Oh! vous vous trompez lourde-

ment. Toutes les horreurs ci-dessus sont contées fort joyeusement et d'un style fleuri, gracieux et badin. L'auteur de ce livre plaisante avec une aisance parfaite et un goût exquis sur la prostitution, le meurtre et l'adultère. C'est un grand poète, un don Juan perfectionné, qui a bien voulu se moquer de nous en deux volumes in-octavo. Qu'il soit donc glorifié. Gloire à lui, puisque au dire des compères il a doté la littérature d'un nouveau genre, puisque, s'il faut en croire les annonces, M. Arnould Frémy a créé *le roman ironique.*

ESSAI SUR L'HISTOIRE DES ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE, PAR M. LOUIS VIARDOT. 2 VOL. IN-8° (1). — Dans ces deux volumes pleins de faits et d'un ton historique parfaitement simple et naturel, M. Viardot nous a donné un récit complet de l'invasion et de la domination arabe en Espagne. Le gouvernement, la législation, les causes générales de progrès et de décadence, sont traités à part et en dehors des évènemens dont on suit jusqu'au bout la série continue. M. Viardot, dans sa préface modeste, paraît craindre que cette séparation de la partie morale d'avec la partie matérielle de l'histoire, ne laisse quelque aridité à cette dernière : mais il n'en est pas ainsi. Ce narré simple, grave, sans divagation transcendante, ni tourment d'imagination, n'a pourtant pas la naïveté recherchée et artificielle d'une école de chroniques déjà oubliée : il se rattache plutôt à l'ancienne manière historique par sa direction régulière et le sens judicieux qui y préside. Ce n'est pas un livre d'éclat qu'a voulu jeter M. Viardot; il n'a pas prétendu inventer un point de vue tout éblouissant, il ne crie pas lui-même à la découverte; mais en étudiant l'ancienne histoire d'Espagne, il a été frappé de la grandeur et de l'influence civilisatrice des Mores; il s'est épris d'intérêt pour ce peuple brillant et disparu; il s'est appliqué à le rendre à la vie historique, en tirant, des chroniques et compilations antérieures, un ensemble clair et précis de tous les faits qui le concernent. Dans sa prédilection bien légitime pour cette noble race, il est un point toutefois où M. Viardot nous semble avoir un peu cédé de sa sévérité habituelle d'historien, et avoir par trop forcé la conjecture : c'est lorsque, remontant aux antiques Arabes, à ces *pasteurs* conquérans de l'Egypte, il essaie d'attribuer à leurs migrations les premiers germes heureux déposés aux rivages de la Grèce. Il n'a pas tenu compte, dans cette opinion, des idées assez récentes de l'Allemagne sur l'invasion des peuplades indo-germaniques par le nord de la Thessalie, et l'explication ingénieuse qu'il tente s'applique au fait à peu près ruiné de la civilisation de la Grèce par l'Egypte. Mais, si l'historien se trouve en défaut sur ce

(1) Paulin, place de la Bourse

point éloigné, nous doutons qu'on puisse le reprendre souvent dans le champ même du récit qu'il a si attentivement parcouru : c'est un guide scrupuleux et sûr, et son travail abonde en notions positives.

FRITHIOF, PAR M. ISAIE TEGNER, ÉVÊQUE DE VEXIOE.

La littérature suédoise, long-temps vouée à l'imitation des littératures étrangères, vient enfin, depuis une vingtaine d'années, de se rappeler qu'une autre carrière, une carrière patriotique lui était ouverte; que la mythologie, les traditions, les mœurs antiques du pays, étaient des sources abondantes, où elle pourrait puiser l'originalité dont la plupart de ses travaux étaient dépourvus. L'attention du public et des écrivains s'est reportée avec ardeur vers les contes (saga) scandinaves. Leur énergie, leur naïveté, ont ému l'imagination des jeunes poètes; ils ont essayé de les prendre pour sujets de leurs compositions nouvelles. M. Isaïe Tegner est sans contredit celui de tous qui a le mieux réussi dans cette tentative. Il s'est approprié le conte de *Frithiof*, que l'on croit du IXe siècle, et en a tiré un poème en vingt-quatre chants, qui fait, depuis neuf ans, la gloire de la littérature suédoise moderne. Quatre éditions consécutives ont à peine suffi à l'empressement des lecteurs. Tous les Suédois, n'importe leur rang, ont pour *Frithiof* le plus vif enthousiasme; la musique, la peinture se sont empressées de lui apporter leur tribut. C'est, en un mot, un poème populaire sur un sujet national, une peinture fidèle des mœurs antiques de la Scandinavie.

Frithiof, fils du paysan Thorsten Vikingsson, est élevé chez Hilding avec Ingeborg, fille de Bele, roi de Norwège. Frithiof ressemble au chêne, Ingeborg à la rose au moment où le printemps fuit; bientôt aux jeux de l'enfance succède l'amour, transition exprimée par l'auteur avec une simplicité remplie de charme. C'est en vain qu'Hilding rappelle à son fils adoptif qu'Ingeborg est de sang royal, que sa race remonte à Oden, Frithiof oppose sa force, son courage : « Le glaive, dit-il, est un aspirant puissant, je combattrai pour ma jeune fiancée, malheur à qui voudra nous séparer. »

Un roi du nord ne pouvait mourir d'une mort naturelle sans imprimer une tache à son nom. Aussi, Bele, se sentant vieux, fait appeler ses fils et Frithiof. Il leur annonce que l'heure de la mort a sonné pour lui, il les exhorte à la concorde, à gouverner selon les lois. Ce discours de Bele est d'une harmonie admirable. Le paysan Thorsten Vikingsson, frère d'armes du roi, presque centenaire et cicatrisé comme une pierre runique, se lève, et dit : « Il ne convient pas que le roi s'en aille seul

vers Oden : nous avons partagé les vicissitudes de la vie, la mort, nous la partagerons aussi. »

Helge et Halfdan, fils du roi, sur la décision du peuple, héritent ensemble de la couronne de Bele; Frithiof est fils unique, il s'établit paisiblement dans son vaste domaine. Mais ce riche héritage ne le satisfait point; son jeune sang monte à ses joues, elles brûlent, il soupire sans cesse, et garde le silence. Son frère d'armes s'en inquiète : que peut avoir le jeune aigle? n'a-t-il pas en abondance le lard jaune et le brun hydromel, et des skaldes dont les chants ne cessent jamais? Frithiof rend enfin la liberté à son navire, la voile se gonfle; il va trouver les fils de Bele; leur demande Ingeborg; on le refuse avec mépris.

Ring, monarque d'une autre partie de la Norwège, annonce à son peuple que son choix s'est arrêté sur la fille de Bele. Ses écuyers partent avec fracas; une longue file de skaldes les accompagnent en chantant les exploits des héros. Ils se présentent devant les frères d'Ingeborg. Helge, qui passe de préférence son temps avec les devins, consulte les dieux. Tous gardent un obstiné silence, il rejette la demande de Ring. Halfdan plaisante sur la vieillesse de Ring, qui, pour venger son injure, assemble une armée, Helge réclame alors le secours de Frithiof; mais celui-ci reste inflexible. Il se rend près d'Ingeborg, dans le temple de Balder, et se décide enfin, à sa prière, à faire une nouvelle tentative près de Helge. Il vient en dire le résultat à sa bien-aimée.

« Je me rendis à l'assemblée. Sur la colline sépulcrale, sur ses flancs couverts de gazon, bouclier contre bouclier, le glaive nu, les hommes du nord debout formaient anneau sur anneau jusqu'au sommet; mais sur la pierre servant de tribunal, sombre comme une nuée d'orge, siégeait ton frère Helge. Les joues de l'homme de sang sont sans couleur. Près de lui un grand enfant, Halfdan, était assis négligemment, jouant sans réflexion avec son glaive. Je m'avance et dis : « La guerre est à nos frontières; elle frappe sur le bouclier de bataille. Ton royaume, roi Helge, est en danger. Donne-moi ta sœur, et je te prêterai mon bras. Dans le combat, il pourra te devenir utile. Oublions notre mésintelligence. Je ne la nourris pas volontiers contre le frère d'Ingebord. Sois juste, prince, sauve en même temps ta couronne d'or et le cœur de ta sœur. Voici ma main, par Assa-Thor (1) : c'est la dernière fois qu'elle t'est offerte en signe de réconciliation ». Une rumeur s'élève alors dans l'assemblée. Mille glaives marquent leur approbation sur mille boucliers. « Donne-lui Ingeborg, ce lys délicat, le plus beau qu'aient produit nos vallées. Il est le

(1) Dieu des combats.

meilleur glaive du pays; donne-lui Ingeborg. — Mon père nourricier, le vieux Hilding, avec sa barbe blanche, s'avance, fait un discours plein de sagesse, composé de courtes sentences qui retentissent comme les coups du glaive, et Halfdan lui-même se lève de son siége royal, supplie de la voix et du geste. C'est en vain: toute prière est inutile. Tel ce rayon du soleil prodigué sur le roc stérile n'arrache aucune plante de son sein. Le visage de Helge reste immobile. « J'aurais pu, dit-il avec mépris, donner Ingeborg au fils d'un paysan; mais le profanateur du temple ne me semble pas convenir à la fille de Walhall. N'as-tu pas, Frithiof, rompu la paix de Balder? N'as-tu pas vu ma sœur dans son temple, après la fuite du jour! Oui ou non. » — Alors un cri s'éleva: « Dis non, dis non, nous croirons tes paroles, nous demanderons Ingeborg pour toi, fils de Thorsten, qui vaux autant qu'un fils de roi; dis non, et ingeborg t'appartient. — Le bonheur de ma vie est suspendu à un mot, répondis-je, mais ne crains rien, roi Helge, je ne voudrais pas devoir à un mensonge les joies de Walhall, encore moins celles de la terre. J'ai vu ta sœur, je lui ai parlé dans l'obscurité du temple, mais je n'ai point rompu la paix de Balder. On ne me permit pas d'en dire davantage. Un murmure d'horreur parcourut l'assemblée; ceux qui étaient près de moi s'en éloignèrent comme d'un pestiféré, et quand je me retournai, la sotte superstition avait paralysé toutes les langues, blanchi toutes les joues récemment brûlantes d'une joyeuse espérance. »

Frithiof, pour expier la profanation dont Helge l'accuse, est condamné, sous peine d'être infâme et proscrit à jamais, à aller réclamer dans les îles de l'ouest un tribut qu'elles ont cessé de payer depuis la mort de Bele. Il part; mais le printemps suivant, de fâcheuses nouvelles accueillent son retour. Sa demeure n'est plus qu'un monceau de cendres; Helge l'a incendiée en fuyant devant le roi Ring, et celui-ci vient d'emmener Ingeborg.

Furieux, le guerrier va trouver dans le temple le roi Helge, occupé à célébrer la fête de Balder, et lui jette à la tête la bourse qui contient le tribut. En partant, Frithiof avait donné à Ingeborg un bracelet précieux, l'un des trésors de sa famille; Helge en avait orné la statue de Balder. Frithiof vent le reprendre, ses efforts ébranlent la statue de bois du dieu, qui tombe dans le bûcher préparé pour la solennité; le feu se communique au temple, rien ne peut en arrêter la furie. Frithiof, proscrit pour ce crime involontaire, se rend en exil, il erre sur l'océan solitaire, fait des courses lointaines, écrit des lois pour les guerriers de son bord. Ce code étant celui des anciens pirates du Nord, nous croyons devoir encore traduire ce morceau :

« Ne dresse pas de tente sur le navire, ne dors pas dans une maison : l'ennemi est en dedans de la porte de la salle. Que le pirate dorme sur son bouclier et le glaive à la main; le ciel bleu lui sert de tente.

« Il est court, le manche du marteau de Thor; le glaive de Frey a seulement deux pieds de long : cela suffit. Si tu as du courage, approche de ton ennemi, et ton glaive ne sera pas trop court.

« Quand le vent souffle avec furie, hisse ta voile jusqu'au haut du mât; les vagues bouleversées réjouissent le pirate. Laisse aller, laisse aller; qui amène la voile est un lâche, mieux vaut mourir.

« La femme est exilée à terre, le bord lui est interdit; fût-elle Freya elle-même (1), elle te tromperait, car la fossette de ses joues est le gouffre le plus perfide; la boucle de ses cheveux flottans est un filet.

« Le vin est la boisson d'Oden, et l'ivresse est permise, si tu la portes sans t'oublier. Qui chancelle à terre peut se relever, qui chancelle à bord, va trouver Ran l'endormeuse (2).

« Si le marchand passe, protège son navire, mais qu'il ne refuse pas le tribut. Tu es roi sur les vagues, il est esclave de ton gain; ton acier vaut bien son or.

« Le butin doit être partagé à bord par le sort; quel que soit ton partage, ne murmure point. Le roi de la mer ne jette pas les dés; il ne garde pour lui que la gloire.

« Si un pirate se montre, il est attaqué, on va à l'abordage, la mêlée est chaude sous les boucliers. Si tu recules d'un pas, tu as ton congé, c'est la loi; fais ensuite comme tu voudras.

« Quand tu as vaincu sois content; qui demande grace n'a plus de glaive, n'est plus ton ennemi. La prière est enfant de Wahall, écoute la prière du suppliant; qui rejette sa demande est infâme.

« Les blessures honorent le pirate, elles parent l'homme quand elles se trouvent sur sa poitrine ou sur son front; laisse-le saigner, ne les bande qu'au bout de vingt-quatre heures, si tu veux être des nôtres. »

Après trois années d'absence et de victoires, Frithiof, ne pouvant résister au désir de revoir Ingeborg, revint dans sa patrie. Le lecteur me permettra de m'arrêter ici, et de le renvoyer pour le dénouement à une traduction de Frithiof qui ne tardera pas à paraître. Les passages que nous avons traduits donnent, du mérite de Frithiof, une idée plus juste que notre analyse du poème. Les caractères y sont soutenus et développés avec art. Frithiof, d'abord enfant, puis adolescent, enfin homme fait,

(1) Déesse de l'amour pur et innocent.

(2) Déesse de la mort pour ceux qui périssent en mer.

est bien toujours le même, tout en changeant avec l'âge. Ses amours avec Ingeborg sont d'une pureté gracieuse et touchante. Le vieux roi Ring soutient dignement la renommée de sagesse que la tradition lui attribue. Le mérite poétique de Frithiof est incontestable, l'auteur s'est servi avec un rare bonheur des différens rhythmes antiques de la poésie scandinave.

M. Tegner vient de publier une nouvelle édition de ses autres poésies, également bien accueillies par le public suédois. Les morceaux les plus remarquables sont : *La Première communion*, *Axel*, *les Amours des oiseaux*, *les Chants de guerre des chasseurs du Jutland*, et des *Conscrits de Scanie*. Il s'occupe dans ce moment d'un grand ouvrage poétique, qui, s'il faut en croire la renommée suédoise, surpassera tout ce qu'il a fait jusqu'à ce jour

RECORDS OF TRAVELS IN TURKEY, GREECE, AND OF A CRUISE IN THE BLACK SEA WITH THE CAPITAN PASHA, IN THE YEARS 1829, 1830, AND 1831; BY ADOLPHUS SLADE, ESQ. 2 VOLS. — L'auteur de cet ouvrage est peut-être, de tous les voyageurs qui ont parcouru les contrées dont il nous parle, celui que les souvenirs classiques y aient le moins poursuivi. Sans s'inquiéter en aucune façon des héros, des poètes, des orateurs et des historiens qui ont rendu la Grèce et ses îles si célèbres, il ne regarde que le présent et ferme les yeux sur le passé, ce qui nous semble vraiment un mérite chez lui, bien plutôt qu'un défaut. Nous trouvons, en effet, fort bon qu'on laisse aux antiquaires et aux poètes les allusions et les citations pourvu que l'on nous peigne fidèlement un pays, pourvu que l'on nous le montre, tel qu'il est, tel qu'on l'a vu du moins, et c'est précisément ce qu'a fait notre aventureux écrivain.

En 1829, après avoir visité quelques-unes des îles de l'archipel, il arriva à Constantinople, où l'amitié du capitan pacha lui facilita les moyens de parcourir les états de Mahmoud et d'en étudier la situation et les mœurs. Comme il se promenait un jour dans les rues de cette capitale, il y fut témoin d'une scène qui put lui donner d'abord une idée de la sévérité des lois et des châtimens du pays.

« J'allais voir, dit-il, une revue que le sultan devait passer près du sérail, lorsqu'un sepctacle singulier m'arrêta sur mon chemin. J'avais aperçu un boulanger cloué par l'oreille à la porte de sa boutique. C'était du bonheur à moi, car cette peine n'est plus infligée que fort rarement, et son application devient maintenant une curiosité. Ce qui rendait la situation du patient presque plaisante, c'était la parfaite indifférence avec laquelle il se caressait la barbe. On dit, au surplus, que l'opération est très peu douloureuse. On n'avait cependant pas cette fois ménagé le pauvre bou-

langer, et pour n'avoir point l'oreille absolument déchirée il était forcé de se tenir sur la pointe des pieds. Ceci n'est rien, me dit à cette occasion mon drogman, frappé sans doute par l'expression de mes traits : il y a quelques jours à peine, on a coupé le nez et les oreilles d'un maître boulanger, le plus beau garçon qui se pût voir. Il supporta cette exécution avec un grand courage; et quant à ses oreilles, il déclara qu'il s'en souciait peu, attendu que sous un turban c'était comme si l'on n'en avait pas. Mais pour son nez, quand le bourreau l'eut montré au cadi, il le lui racheta moyennant quelques pièces de monnaie, afin, dit-il, de se le faire remettre. Oh! oh! pensai-je, ce n'est donc pas seulement à Londres et à Paris que l'on refait des nez. »

—Voici maintenant le récit de la première entrevue de notre voyageur avec le capitan pacha.

« Le capitan pacha m'accueillit avec un sourire amical, dit Slade, et il permit à mon drogman d'approcher de ses lèvres et de son front le bas de sa robe, honneur dont je ne crus point devoir cependant profiter pour moi-même. C'est qu'un Franc doit bien se garder de donner à un musulman de pareilles marques de courtoisie, car pour se faire respecter des Turcs, il importe de montrer vis-à-vis d'eux beaucoup plus de fierté que de politesse. Souvent il arrive que ces messieurs, voulant éprouver un étranger et connaître son rang, laissent tomber en sa présence quelque chose à terre, un mouchoir, par exemple. Si vous ne le ramassez point, vous êtes considéré comme un personnage de distinction, habitué à se faire servir, et non point à servir les autres. Si voul le relevez, vous êtes, au contraire, jugé tout différemment. Ces petites ruses rendent une intimité quelconque bien difficile avec les Turcs. Ainsi, qu'un bey ou un aga vienne vous faire une visite, si vous vous levez pour les recevoir, ils vont attribuer ce mouvement au respect inné qu'un chrétien ressent pour un musulman, et vous irez chez eux dix fois sans qu'ils daignent vous accorder le même honneur. Aussi, allez-vous voir un pacha, s'il ne vous invite point à vous asseoir, asseyez-vous néanmoins immédiatement, sans tenir compte des regards furieux de ses officiers, indignés de votre audace. Une autre fois, dès qu'il vous apercevra, le pacha vous priera d'abord de vous placer près de lui sur un sopha, pour ne point s'exposer de nouveau à l'affront que vous lui avez fait en prenant un siège en sa présence sans qu'il vous y eût autorisé. »

Slade nous raconte ailleurs ainsi l'exécution d'un jeune Turc qui avait entretenu de coupables rapports avec l'armée de Diébitsch.

« Le patient se mit à genoux. Le bourreau lui lia les mains derrière le dos, et lui ajusta la tête comme il convenait, en le priant fort poliment de

ne la point déranger. Dans le costume oriental, les vestes n'ont point de collet, ce qui simplifie singulièrement le travail de la décollation. C'est en même temps un symbole qui veut dire que le cou d'un bon musulman est à toute heure à la disposition de son maître. Il fallut donc à peine une minute pour faire les préparatifs du supplice, et durant cette minute, il eût vraiment été difficile de décider lequel des deux, de l'exécuteur ou de la victime, montrait le plus d'indifférence et de calme. Tandis que le premier tenait le bras levé, et balançait déjà son yataghan, j'examinais attentivement le patient, et je ne pus remarquer la moindre altération sur ses traits, je ne vis pas trembler, si légèrement que ce fût, un seul de ses membres. Es-tu prêt? cria le bourreau. Je suis prêt, répondit le malheureux d'une voix ferme. Et au même instant sa tête, séparée d'un seul coup de son corps, roula dans la poussière. »

M. Slade nous donne plus loin ce qu'il appelle la liste raisonnable des inconvéniens inévitablement attachés à tout voyage en Orient.

« 1° Après s'être plaint à un pacha d'un de ses officiers inférieurs, que l'on voulait faire réprimander, ou tout au plus gratifier d'une bastonnade, recevoir la tête du pauvre diable, qui vous est apportée proprement servie sur un plat de bois, accompagnée d'un gracieux message, par lequel on vous demande si vous êtes satisfait de la réparation.

2° En traversant un pont, être soudainement jeté à bas de sa monture, et quand on se relève, si toutefois on ne s'est pas cassé le cou, être obligé de laisser là son cheval, attendu qu'il s'est brisé la jambe dans un trou formé par l'absence d'une planche.

3° Lorsque vous êtes à six heures de marche de toute habitation et de tout village, vous trouver soudainement abandonné par votre guide, sur les épaules duquel vous aviez peut-être imprudemment essayé la bonté de votre fouet, et rester, pour continuer votre route, exclusivement livré à votre propre sagacité.

4° Au milieu d'une nuit épaisse, tomber avec tout votre bagage au fond d'un profond ravin.

5° Quand vous vous arrêtez dans un khan, épuisé de fatigue et transi de froid, ne trouver qu'une chambre, aux murs ruisselans, avec des fenêtres de papier et sans portes. Essayer d'y faire du feu, mais n'avoir que du bois vert, et, lorsqu'à force de souffler aux dépens de vos poumons, vous l'avez enfin allumé, être saisi de violens maux de cœur et ne pouvoir même plus manger votre pilaw.

6° En sortant d'un café sur le parquet duquel vous étiez demeuré roulé toute la soirée, vous apercevoir que vos habits et votre manteau

sont percés d'une infinité de trous, qu'y a pratiqués le feu des pipes de la compagnie.

7° Si vous arrivez tard à quelque hameau occupé par des troupes irrégulières n'avoir le choix d'une auberge qu'entre une étable à cochons, et un hôpital — où il y a la peste.

8° En traversant une rivière, remarquer que votre cheval se met à nager, votre guide ayant manqué le gué; sentir alors vos vêtemens mouillés se glacer sur votre peau, et songer, pour toute consolation, que pas un de ceux qui vous restent dans votre bagage, n'aura pu se trouver à l'abri de cette inondation. »

Après avoir parcouru les diverses provinces du nord de la Turquie, escorté de ces légères tribulations, de retour à Constantinople, notre voyageur y assiste à un marché de femmes qu'il décrit de la manière suivante :

« Les Circassiennes et les Géorgiennes qui constituent la denrée principale et la plus précieuse de ce marché, y sont amenées et vendues aux marchands par leurs parens eux-mêmes. Jusqu'à ce qu'elles y soient conduites, on les tient rigoureusement séquestrées, sans leur permettre la moindre communication avec qui que ce soit, même avec leur famille. On ne leur cache nullement d'ailleurs le sort qui les attend, et telle est la captivité rigoureuse à laquelle on les condamne, que loin de le redouter, elles appellent au contraire le moment de partir pour Anapa ou Poti avec autant d'impatience qu'une pensionnaire française ou italienne, celui de sortir du couvent. Arrivées au marché, elles y sont logées dans des appartemens séparés, où les acquéreurs peuvent venir les visiter entre neuf heures et midi. Ces entrevues se passent d'ailleurs avec la plus grande décence. Avant d'acheter une femme, on est admis à lui regarder le visage et à lui toucher la taille, voilà tout. La walse n'est pas plus innocente. Le marchand garantit, du reste, l'âge et la qualité de la marchandise. Le prix commun d'une vierge un peu présentable est d'environ cent livres sterling. Les Nubiennes et les Abyssiniennes, articles d'une bien moindre valeur, sont exposées publiquement sous des tentes. C'est plaisir de les voir avec leurs dents blanches, leurs joues rebondies, et leurs yeux brillans, vous sourire et vous provoquer quand vous les regardez, et dire même à voix basse à quelques-uns : « Achetez-moi. » Ces pauvres filles ne se paient guère plus de seize livres. »

Ici, nous nous séparons de M. Slade, bien malgré nous vraiment, et à notre grand regret; mais, ne manquons pas de le dire avant de terminer, car c'est la moindre reconnaissance que nous lui puissions montrer; il y a

long-temps que nous n'avions fait route avec un voyageur aussi amusant et aussi spirituel.

NOUVEAU VOYAGE DES FRÈRES LANDER EN AFRIQUE. — La nouvelle expédition des frères Lander est arrivée, le 3 septembre, à l'île de Loz sur la côte d'Afrique. Elle se compose de deux bâtimens à vapeur, *le Quorra* et *l'Alburkah*, et du navire à voile *la Colombine*, de cent soixante-dix tonneaux, qui porte la provision de charbon de terre, divers articles de commerce et des présens pour les naturels du pays. Ces bâtimens sont pourvus de moyens de défense suffisans pour repousser les attaques que tenteraient les indigènes, soit dans les fleuves de l'intérieur, soit le long des côtes. *L'Alburkah*, commandé par le capitaine Hill, est entièrement construit en fer. Il jauge environ trente-cinq tonneaux, non compris sa machine, et avec ses quatorze hommes d'équipage et son chargement, ne tire que quatre pieds d'eau. Sur son lest, il peut naviguer dans deux pieds.

M. Richard Lander a donné de ses nouvelles à un de ses amis, de l'île de Loz, le 6 septembre dernier.

« Je vous écris, lui dit-il, pour vous apprendre que nous sommes arrivés ici à bon port, le 3 de ce mois, et que nous en partons ce soir pour Cape-Coast. Tous nos bâtimens ont bien supporté la mer. Nous avons essuyé plusieurs ouragans. La foudre s'est fait plus sentir à bord du *Quorra* que sur le bateau à vapeur en fer; elle séjourna sur le pont du premier, et ne fit que frapper les côtés de l'autre et glissa dans la mer. Ceci vous prouvera qu'un navire en fer est plus sûr qu'un navire en bois. Nous sommes beaucoup incommodés, à bord du *Quorra* de l'odeur de l'eau croupie qui séjourne à fond de cale. *L'Alburkah*, au contraire, n'a pas fait un pouce d'eau depuis son départ de Liverpool, et il n'est jamais plus chaud que l'eau dans laquelle il navigue. La partie la plus importante de notre tâche va bientôt commencer, et nous espérons pouvoir vous envoyer sous peu des nouvelles favorables. »

Cette expédition est entreprise dans un but à la fois commercial et scientifique par une compagnie de négocians de Liverpool. Les conséquences qui peuvent en résulter pour le commerce et l'industrie anglaise sont incalculables, destinée qu'elle est à leur ouvrir un vaste débouché le long de toute la côte occidentale d'Afrique. M. Laird, de Liverpool, l'accompagne ainsi que le lieutenant W. Allen, que le bureau de l'amirauté a spécialement chargé de la partie géographique du voyage. On croit que les frères Lander tâcheront de pénétrer jusqu'à Tombuctou.

LETTRES

SUR

LES HOMMES D'ÉTAT

DE LA FRANCE.

LETTRE DEUXIÈME.

Paris, le 15 janvier 1833.

Vers le commencement du mois de prairial de l'an III, un jeune homme qui avait terminé, dans la docte et paisible université allemande d'Erlangen, ses études commencées à l'université d'Édimbourg, se présenta aux barrières de Paris. Ce jeune étranger était né dans la plus douce et la plus riante des villes de la Suisse, à Lausanne, où les mœurs patriarcales et la simplicité des goûts n'excluent pas l'énergie républicaine. Au milieu de ses nobles camarades d'Édimbourg, au sein de l'égalité des études de l'Allemagne, ses regards s'étaient sans cesse tournés vers les riches et élégantes républiques de la Grèce. Animé d'un goût ardent pour les lettres et en même temps d'une ardeur non moins grande pour la liberté, il venait saluer le pays le plus illustré par ses grands hom-

mes et par ses savans, et qui, après d'affreuses tempêtes, d'horribles excès, entrait dans les voies d'un régime large et populaire, à l'abri à la fois de la participation grossière et féroce de la populace, et du despotisme insolent des classes supérieures. Il avait bien ouï dire dans la petite cour de Brunswick où il venait de passer une année en qualité de gentilhomme de la duchesse régnante, que la France était livrée aux passions les plus violentes, les plus basses, et que depuis qu'elle avait chassé ses rois, elle était indigne de compter parmi les nations; mais à travers les réticences de la politique et de l'étiquette, les noms de Jourdan, de Moreau, de Kléber, de Joubert, de Hoche, étaient venus souvent jusqu'à lui; son regard pénétrant avait saisi tout ce qu'offrait de sublime cette Convention qui avait défendu son indépendance contre les partis soulevés et l'Europe armée tout entière pour la renverser; qui, sans argent, sans crédit, sans armée, sans administration, avait fait respecter son terrible mandat depuis les Pyrénées jusqu'au Rhin, et qui, après avoir atteint son but, brisant les terribles instrumens qui l'y avaient menée, se démettait elle-même de son pouvoir, et léguait au pays une constitution républicaine assise sur des principes de modération et de liberté. Il savait que la réaction sanglante du 9 thermidor était terminée, et que les cruelles représailles de la terreur avaient fait place à une tolérance qui permettait aux victimes et aux partisans de Robespierre de se trouver dans les mêmes salons. De toutes les villes de la Suisse, Lausanne était celle où les émigrés français avaient été le plus froidement accueillis. La jeunesse y était enthousiaste de la révolution française. Il avait conservé avec chaleur ce sentiment qui ne lui venait pas seulement de sa patrie. En traversant la Prusse et la Hollande qui venaient de conclure la paix avec la république, l'une de ces puissances au prix de la moitié de ses flottes, de la Flandre hollandaise, de Venloo, de Maëstricht et les deux rives de la Meuse; l'autre, en abandonnant les provinces de la rive gauche du Rhin, notre jeune voyageur avait trouvé dans un profond abattement ces princes et ces hommes d'état, qui s'étaient déjà distribué par morceaux la carte de la France. Il avait vu des populations frémissant d'impatience et prêtant l'oreille à chaque coup de tambour qui leur annonçait l'approche de ces armées révolutionnaires, à la suite desquelles arrivaient la liberté et

l'affranchissement. Depuis que Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Barrère et tous les tigres de la cour de Robespierre avaient été enchaînés; que partout le buste de Rousseau avait remplacé sur les édifices celui de Marat, dont les restes avaient été jetés, comme de viles immondices, hors des portes du Panthéon, les fêtes, les plaisirs, les arts et le luxe avaient reparu. Quelle joie, pour une ame vive et impétueuse, de se trouver au milieu de ces jeunes généraux, qui avaient fait de si grandes choses, de ces femmes qui ne voulaient plus d'autre distinction que l'esprit et la beauté; de vivre au milieu de cette foule brillante où se croisaient l'énergie et la nonchalance, où le voluptueux costume grec, dévoilant hardiment les formes, se mariait au frac sévère et modeste des camps de la Convention! Quelle joie pour un homme qui venait de s'échapper des galas de la noblesse immédiate de l'empire! De quelles couleurs ne peignait-il pas le noble loisir qu'il se promettait au milieu de ce peuple resté si fier et redevenu si doux! Avec quelle impatience il voyait arriver les heures riantes qui l'attendaient dans les salons, déjà si illustrés, de madame Tallien, chez madame Beauharnais et près de madame de Staël!

En entrant dans cette ville calme et régénérée, le jeune Benjamin Constant vit d'abord une charrette sur laquelle se trouvaient vingt gendarmes qu'on traînait au supplice. C'étaient les anciens sbires de la cohorte de Fouquier-Tainville, qui s'étaient rangés avec les insurgés du 1er prairial. Des jeunes gens de bonne mine parcouraient les rues, armés de sabres et de piques, et poussaient devant eux des ouvriers qui avaient pris part à l'attaque de la Convention. On ramenait des canons que le général Menou avait repris au faubourg Saint-Antoine, en menaçant de le bombarder. Paris offrait l'aspect d'un lendemain de bataille. Encore saisi de ce spectacle inattendu, Benjamin Constant apprit que deux jours auparavant, les portes de la Convention avaient été enfoncées par une populace ivre, qui feignait d'être affamée; que les tricoteuses de 93 avaient escaladé les tribunes d'où elles avaient été chassées à la mort de Robespierre, et que pendant douze mortelles heures, la représentation nationale était demeurée sous le fer des piques et avait été livrée aux insultes de ses assassins. Jamais, à l'époque de la terreur la plus grande, une aussi sanglante orgie n'avait souillé la

Convention. On lui conta qu'un jeune membre de l'assemblée avait été mis en pièces sous les yeux de ses collègues, et que sa tête avait été promenée sur leurs bancs. Un combat meurtrier avait eu lieu dans la salle même des séances, et pendant ce combat, les bancs de la Montagne, occupés par les anciens partisans du comité de salut public, encourageaient à grands cris les insurgés à massacrer leurs collègues. C'était, lui dit-on, le dernier effort des terroristes et leur soupir d'agonie; mais il ne put s'empêcher de songer que la philosophie et la civilisation étaient encore loin d'être enracinées dans la nouvelle république.

Ce fut là le premier désappointement politique de Benjamin Constant : vous voyez qu'il ne se fit pas attendre. Il reconnut bientôt, il est vrai, à sa grande satisfaction, que les beaux jours de la populace étaient passés. Le terrible faubourg Saint-Antoine s'était laissé insulter par la jeunesse dorée, et ses lanternes n'avaient cependant pas cessé de se balancer dans les airs! Les canons, qui plus tard, remis dans les mains de Bonaparte par la Convention, devaient foudroyer à leur tour les modérés, étaient tournés contre le bas peuple qui ne résistait pas. Les intrépides bataillons sans-culottes de Montreuil et de Popincourt se laissaient désarmer par quelques enfans en cadenettes, qui étaient impatiens d'aller conter le soir leurs exploits dans les salons de la Chaussée-d'Antin, entre une gambade de Trénis et une romance de Garat; et les derniers Romains, les vieux conventionnels de la Montagne, décrétés comme les Girondins, s'étaient eux-mêmes frappés à coups de couteau et de ciseaux, comme les restes du parti de Camille Desmoulins, pour échapper au bourreau et aux huées de la place publique. C'est à cette vue, peut-être, que Benjamin Constant conçut son ouvrage des *Réactions politiques* et son livre des *Effets de la terreur*, qu'il publia plus tard, et qui furent les points de départ de toute sa vie, consacrée jusqu'au dernier jour à défendre la liberté, sans la rendre responsable des excès dont elle a été le prétexte.

Benjamin Constant vit bientôt, en France, un beau spectacle qui lui fit oublier celui-ci. Je veux parler de la promulgation et de l'acceptation de la constitution de l'an III.

Il a beaucoup été question cette semaine, à Paris, de la consti-

tution de l'an III. Ces disputes historiques vous étonnent beaucoup en Angleterre; mais que voulez-vous, nous en sommes encore où vous étiez, non plus en 1688, mais à l'époque de l'établissement de votre *magna charta*, et nous traitons journellement, comme choses pressantes et actuelles, les questions fondamentales de notre ordre public. Je sais que M. Royer-Collard et ses amis doctrinaires, avec leur manie de remonter aux sources de l'histoire, et de citer tous les siècles à leur tribunal, à propos de la plus mince motion, ne seraient pas supportés en Angleterre où la métaphysique est rejetée du domaine des affaires. On peut dire que les enfans seuls dissertent sur les règles de la grammaire, et la nation anglaise est trop vieille en matière de gouvernement représentatif, pour s'arrêter aux prolégomènes. Quant à nous, il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas plus de quarante ans, la nation française en était encore à promulguer son bill des droits, et à l'afficher à la porte de chaque cabaret. Sous la restauration même, les doctrinaires ne firent pas autre chose; seulement ils le mettaient à la porte des salons et se livraient à un petit jacobinisme élégant et intérieur, dont le résultat les effraie fort aujourd'hui. Les questions de constitution et de bases de l'état, qui ne sont jamais agitées chez vous, forment ici l'aliment habituel de la politique. On discutait donc beaucoup, il y a peu de jours, sur la constitution de l'an III, et deux feuilles, l'une accréditée par le ministère, et l'autre très influente dans l'opposition, soutenaient contradictoirement que la France n'avait jamais été moins libre que durant les cinq années où cette constitution fut en vigueur : au contraire, disait-on plus loin, jamais constitution n'avait renfermé tant d'élémens de liberté; ce qui peut être vrai de part et d'autre. Je ne veux pas juger si de telles discussions sont bien opportunes et bien utiles dans les journaux qui ont à traiter, chaque jour, des affaires du moment, mais, pour moi, je dois vous dire quelques mots de cette constitution à laquelle Benjamin Constant rattacha ses premiers travaux politiques.

D'abord, de toutes les constitutions qui se sont amoncelées dans nos archives, il n'en est pas une qui ait été conçue et acceptée plus librement. Au moment où elle s'élabora, la Convention, entourée de partis, n'était dominée réellement par aucun, car la réaction

du 9 thermidor s'était ralentie, et les jacobins, qui luttèrent encore deux fois depuis avec les républicains modérés, n'étaient pas sans influence. Presque tout le monde, presque tous ceux qui maniaient les affaires du moins, voulaient la république et la liberté. L'esprit romain de la vieille Convention s'en allait, il est vrai; mais il en restait assez pour marquer la constitution nouvelle d'une empreinte antique, qu'on retrouvait facilement dans la composition de ce conseil des anciens, où n'entraient que des hommes âgés au moins de quarante ans, tous ou veufs ou mariés. N'était-ce pas là pur esprit de famille de la législation romaine? Le retour aux idées de convenance et d'ordre était marqué par cette disposition qui voulait que les mariages de tous ces hommes anciens eussent reçu la sanction légale; aux formes gouvernementales anglaises dont l'énergique Convention avait jusque-là tant méprisé les lenteurs, par cette condition d'une triple lecture préalable, appliquée à tous les projets de loi. La part de l'esprit populaire se trouvait dans le principe d'élection établi pour tous les emplois, depuis la charge suprême de directeur jusqu'à la modeste institution des juges de paix; enfin la crainte de l'ochlocratie, qui était la frayeur dominante du temps (car chaque époque a sa frayeur), avait fait confier la composition du pouvoir exécutif à une double élection, tant on redoutait de la livrer aux masses. L'interdiction de toute société populaire, tenant séance publique, avec des tribuns et des affiliations, et l'expulsion irrévocable des émigrés, montraient assez à quels partis opposés le pouvoir constituant était en butte; mais l'opinion publique ne permettant plus les moyens arbitraires, il accorda néanmoins, de bon gré, j'aime à le croire, la liberté illimitée de la presse, et les franchises municipales les plus étendues.

Quand cette constitution, qu'on pourrait nommer ecclectique, fut achevée, elle fut envoyée à l'acceptation de toutes les assemblées primaires, et, notez bien ceci, aux armées, qui devaient la voter sur les champs de bataille où elles se trouvaient. Ainsi un jour, sur les lignes du Rhin, dans l'ouest, sur les Alpes, on put voir les soldats de Jourdan, de Hoche, de Kellerman et de Schérer, quitter tout à coup leurs armes, à la vue des chouans et de tous les ennemis de la France, et se former en comices paisibles pour donner des institutions à leur patrie, sur le champ où ils lui avaient donné la

victoire. Ce dut être un beau spectacle que celui de ces armées conduites par une sévère discipline, mais où régnait la véritable égalité; de ces soldats intrépides près de qui les mesquines influences et les petites séductions des assemblées bourgeoises n'avaient pas de cours, délibérant avec indépendance ce jour-là pour rentrer à jamais, le lendemain, dans une obéissance absolue; libres de mettre, d'un seul mot, au néant, les longues méditations des chefs du pays, et n'ayant pas la faculté de se soustraire eux-mêmes à la plus vile corvée ou au danger le plus certain! Quelle admirable reconnaissance des droits de tous, que ces camps changés en assemblées primaires, et combien la liberté devait paraître assurée quand on voyait le pouvoir ne pas craindre de la laisser pénétrer jusque dans les masses armées!

Dans les assemblées primaires, on vota avec une indépendance et une franchise qui ne se sont jamais retrouvées depuis. La constitution était accompagnée de deux décrets qu'il fallait voter également. Ils avaient pour but de faire entrer, dans le nouveau corps législatif, les deux tiers de la Convention, qui ne voulait pas laisser détruire son ouvrage, par un puéril désintéressement, comme avait fait la Constituante. Ces décrets furent acceptés dans presque tous les départemens; mais dans les sections parisiennes où dominaient les royalistes déguisés et les ambitieux de toute espèce, on les rejeta. Le jeune Benjamin Constant se trouvait, sans le savoir, inexpérimenté qu'il était, dans le foyer d'intrigues qu'on tramait contre la constitution nouvelle. Introduit chez Mme de Staël par quelques-uns de ses amis de la Suisse, il s'y était fait remarquer par son esprit et sa beauté, et il ne tarda pas à être livré à toutes les séductions. Mme de Staël était entraînée vers lui par un vif penchant, et elle s'y livrait avec toute la fougue qu'elle mettait en toutes choses, surtout dans les affaires de cœur. Benjamin Constant se trouva ainsi, tout jeune et tout inconnu, le centre de cette grande coterie, composée de diplomates étrangers, d'émigrés, de journalistes mécontens, et de femmes qui cherchaient à jouer un rôle. Là se trouvaient Suard, Morellet, Lacretelle jeune, Laharpe, le spirituel Lauraguais, des Castellane, des Choiseul, et tous les hommes blasés du nouveau et de l'ancien temps, qui, ne pouvant composer avec les restes de la terrible république de 93, à laquelle ils avaient

si long-temps disputé leur tête, voulaient un régime d'accommodement et de corruption. Au milieu de ces figures fatiguées, insouciantes ou chagrines, apparaissait le visage frais et gracieux du jeune Constant, remarquable par sa longue chevelure blonde, et son extérieur d'étudiant allemand. On se plaisait à l'entendre combattre pour ses opinions enthousiastes, avec toutes les ressources que lui fournissaient une érudition immense, un esprit brillant et fin, et l'ame la plus poétique et la plus élevée. Mme de Staël suivait avec ivresse la pensée de ce jeune homme si original par lui-même, et qui l'était encore plus par son éducation. Élevé d'abord au milieu de l'aristocratie anglaise, il n'y avait puisé que le dégoût des distinctions nobiliaires, et il avait renoncé pour jamais aux priviléges de sa naissance; transporté ensuite dans les nuées de la philosophie allemande, il s'était senti une soif ardente pour l'ordre politique où régnaient les idées les plus positives. Mais il avait apporté en France l'amour de la justice sans la connaissance des choses, et il servit d'abord de jouet à ceux à qui il demandait si ingénument de le guider vers la vérité. C'est ainsi qu'on le lança sur le parti de la révolution, en lui faisant écrire trois lettres dans les journaux, contre le décret qui admettait les deux tiers de la Convention dans la nouvelle représentation nationale. Ces lettres eurent un succès prodigieux. Il fut cajolé par toutes les femmes, porté aux nues par les journalistes de la coterie; mais son succès même l'éclaira sur le mauvais pas qu'il venait de faire. Que devint-il en recevant des ouvertures des comités royalistes, qui le regardaient déjà comme un des restaurateurs de la monarchie! Forcé d'essuyer des embrassemens qui le faisaient frémir, il n'eut pas de relâche qu'il n'eût lui-même réfuté ces maudites lettres qui lui valaient tant d'amis dont il avait hâte de se débarrasser. Sa réfutation qu'il fit avec Louvet, ainsi qu'un discours que celui-ci prononça à la Convention, n'eurent malheureusement pas le succès de ses lettres, et il lui resta le chagrin d'avoir débuté dans la vie publique en servant une cause qui n'était pas la sienne.

De telles leçons ne sont pas perdues pour un esprit supérieur. Qui sait si ce n'est pas de cette profonde et première impression de jeunesse que datent cette prudence et cette circonspection extrêmes qu'on a si souvent reprochées à Benjamin Constant? Il était aussi

dans son caractère de repousser l'emploi des moyens violens, et c'est cette disposition qui l'avait fait se ranger du parti qui voulait exclure les restes de la Convention. Mais quand il eut mieux examiné les hommes auxquels il s'était associé, quand il vit que la violence était l'ame même de ces modérés prétendus, qu'ils ne parlaient que de détruire les patriotes, qu'ils ne voulaient que despotisme, que coups d'état, que détentions illégales et prolongées, il comprit tous les malheurs qui attendaient le pays si ce parti venait au pouvoir, et dès lors il s'en sépara pour jamais. On a déjà vu qu'il commença par réfuter ses propres lettres.

Benjamin Constant vit ensuite le 13 vendémiaire, où, malgré le danger qu'avait couru la Convention, puisque Bonaparte avait été obligé de faire apporter huit cents fusils et autant de gibernes dans la salle des séances, pour former les membres de l'assemblée en corps de réserve, on fit cependant un usage modéré de la victoire. Quel contraste il trouva entre le langage de ses amis les modérés et la conduite de ces patriotes, qu'on lui avait peints, dans le salon de madame de Staël, comme des ames si féroces! Point d'exécutions, point de poursuites; à peine chercha-t-on à trouver des preuves contre les meneurs; on les laissa se promener dans les rues, et répondre la nuit *contumace*, aux *qui vive* des sentinelles, comme on dit que le fit Castellane. On retrouvait dans les salons tous les vaincus, qui ne se taisaient nullement sur leurs exploits, et raillaient fort librement les vainqueurs qui venaient s'égarer dans leurs groupes. N'oublions pas que cette journée du 13 vendémiaire ne fut autre chose que la défaite de la garde nationale, composée de modérés et de royalistes, et soulevée contre la Convention et les patriotes; véritable contre-partie des journées de juin 1832, qui ont été marquées par un emploi si différent de la victoire!

La véritable vie politique de Benjamin Constant commença au Tribunat, où il fut appelé à siéger par Bonaparte. Aussi a-t-il toujours caressé cette époque avec tendresse. Là, il s'essaya avec éclat dans les rangs de l'opposition, d'où il ne sortit plus de sa vie. Les temps étaient bien changés depuis l'an III et la constitution directoriale! Le Directoire, dont les premières années, passées sous l'influence du parti modéré de la Convention, avaient été si brillantes après avoir peu à peu cédé à tous les intrigans, à tous les meneurs

qui avaient surgi à sa naissance, s'était enfin écroulé honteusement au bruit des sifflets et des huées de toute la France. Benjamin Constant a consigné dans quelques pages les souvenirs qu'il a gardés du consulat, et il les résume ainsi : « En 1800, l'idée domi-
« nante fut : la liberté nous a fait du mal, nous ne voulons plus de
« liberté, et ceux qui faisaient modestement observer à ces candi-
« dats de la servitude, que les maux de la révolution venaient pré-
« cisément de ce que la révolution avait suspendu toute liberté,
« étaient poursuivis dans les salons du nom de jacobins et d'anar-
« chistes. Une nation qui demandait l'esclavage à un chef militaire
« couvert de gloire et âgé de trente ans, devait être servie à souhait;
« elle le fut. » — Le publiciste, qui voyait si bien les choses, fut cependant le dernier à lutter en faveur de la liberté, car il était en lui de poursuivre son but avec une persévérance sans égale, même sans espoir d'y atteindre. C'était un homme qui ne quittait jamais la partie qu'elle ne fût complètement perdue ; et il remplaçait la fermeté et l'énergie qui lui manquaient quelquefois, par une ténacité unique qui nous expliquera plusieurs circonstances assez obscures de sa vie. En celle-ci, son rôle fut haut, noble et ferme. Dès la première séance de la session du Tribunat, il attaqua un projet de loi présenté par le gouvernement, concernant la nature même des attributions du corps de l'état dont il faisait partie, et il déclara avec vigueur, en face de la grande épée de Bonaparte, qui planait, depuis le 18 brumaire, comme une menace sur les assemblées législatives, que ce projet était destiné à mutiler des discussions qui ne seraient que trop souvent sans résultat; que le pouvoir s'effarouchait de quelques paroles, qui malheureusement, vu l'état de la France, iraient se perdre vainement dans les airs, et qu'en acceptant la loi, le Tribunat se rendrait la risée de l'Europe. Le projet fut adopté cependant. Un article du *Moniteur*, écrit tout entier de la main de Bonaparte, fut le châtiment du jeune tribun.

Bonaparte, qui aimait à négocier avant que d'en venir aux rigueurs, avait beau dire à Benjamin Constant : « Au lieu de décla-
« mer dans la salle du Palais-Égalité, que ne venez-vous discuter
« avec moi, dans mon cabinet? Nous aurions des discussions de
« famille, comme dans mon conseil d'état. » Constant répondait avec respect que la constitution avait créé une tribune publique

pour y parler, et il s'en allait chaque jour à cette tribune combattre les projets du consul. Il parvint ainsi à y faire rejeter deux projets de loi, et à rendre un peu plus constitutionnelle, par des amendemens, celle qui concernait les justices de paix, et qui anéantissait, en quelque sorte, la liberté individuelle. Le premier consul eut ce jour-là une de ces fureurs qui lui survinrent depuis si souvent, et dans une audience qu'il donna au sénat, il s'écria en déchirant avec colère, de l'éperon de sa botte, le tapis qu'il foulait : « Ils sont là-bas au Tribunat douze à quinze métaphysiciens bons « à jeter à l'eau. C'est une vermine que j'ai sur mes habits, mais « je la secouerai ! Il ne faut pas qu'ils se figurent que je me laisse« rai attaquer comme Louis XVI ! »

Qu'il soit vrai ou non que Louis XVI se soit laissé attaquer par les métaphysiciens, comme Bonaparte nommait les amis d'une liberté sage, toujours est-il certain que, dès ce moment, celui-ci travailla à s'en débarrasser. Sa haine contre eux, et particulièrement contre Benjamin Constant, s'augmenta encore terriblement à l'occasion d'une séance du Tribunat, où l'on contesta au gouvernement le droit de donner aux citoyens français le nom de *sujets*. C'est là que Chénier s'écria avec noblesse : « Nos armées ont com« battu pendant dix ans pour que nous fussions *citoyens*, et nous « sommes devenus des *sujets!* » Constant ne tonna pas avec moins d'ardeur contre cette qualification servile, et il se mêla très vivement à cette discussion, dans laquelle il se serait trouvé engagé de nouveau, tout récemment, si le ciel, quelquefois clément, ne l'eût dispensé de traîner ses vieux jours dans nos temps de liberté chancelante et douteuse.

La constitution de l'an VIII devait peu convenir à un esprit tel que celui de Benjamin Coustant. Un homme d'action et de parole, préoccupé du désir de briller et de faire de l'effet, comme il l'était depuis qu'il s'était attaché à madame de Staël, devait se trouver mal à l'aise dans cet établissement mixte, qui était une république entourée d'institutions monarchiques, c'est-à-dire une monarchie qu'on avait essayé de dissimuler sous les formes républicaines. Quel rôle que celui de tribun, et de tribun éloquent, dans un état où le pouvoir exécutif avait seul le droit de proposer les lois et d'agir, et où ce pouvoir était concentré dans une seule main toute

puissante ! car tous ces prétendus contre-poids dont on l'avait entouré, pouvaient être paralysés par la seule volonté du premier consul. On sait que l'initiative et la proposition des lois étaient réservées au gouvernement, c'est-à-dire au consul suprême. Le Tribunat n'avait d'autre mission que d'envoyer un orateur devant le corps législatif pour combattre ou appuyer le projet, et ce corps adoptait ou rejetait la loi, mais sans la discuter, après avoir entendu contradictoirement les orateurs du gouvernement et ceux du Tribunat. Le sénat n'était rien qu'une cour de cassation chargée de ramener le pouvoir à la constitution, s'il s'en écartait; mais on a vu que le pouvoir se dispensait fort bien de recourir aux avis du sénat. Le Tribunat avait donc seul la parole, et là uniquement un peu d'opposition était possible. Ce simulacre de résistance irrita cependant Bonaparte à un tel point, qu'il provoqua un sénatus-consulte par lequel le Tribunat fut réduit à cinquante membres. Benjamin Constant et les membres les plus influens de la minorité furent éliminés. Chénier, Daunou, Guinguené, furent avec lui victimes de cette mesure. C'est ainsi que le sénat entendait sa mission de rappeler le pouvoir exécutif dans les voies constitutionnelles !

Ainsi arrêté au début de sa carrière, Benjamin Constant s'éloigna et se retira tristement à Coppet (1802), à la suite de madame de Staël, qu'une activité fatigante pour le pouvoir, et un esprit d'intrigue fort distingué sans doute, mais effrayant dans une société à peine constituée, avaient fait exiler d'abord de Paris, et ensuite de la France.

Dès lors Benjamin Constant fut rendu pour de longues années, non pas au calme, mais à la méditation philosophique, et aux loisirs de la vie privée. Il avait commencé son ouvrage sur la religion dans un séjour qu'il fit à Lausanne, au mois d'août 1794 ; il se disposa à pousser avec vigueur, dans la solitude, ce travail de toute sa vie. Le roman d'*Adolphe*, où Benjamin Constant a déposé une partie des secrets de son cœur, nous a révélé que cette solitude de Coppet, toute pleine d'orages, n'était pas bien favorable à l'étude et à la méditation. D'ailleurs, l'éclat que Benjamin Constant avait jeté dans les salons de madame de Staël, et dans le Tribunat, ne lui permettait plus de vivre dans une paisible retraite ; et, dans

son exil, outre tous les émigrés et tous les agens politiques qui affluaient à Coppet, il avait encore à s'occuper des correspondances qu'il entretenait en diverses parties de l'Europe. Avant son arrivée en France, il s'était déjà lié à Edimbourg, où il avait étudié, avec le docteur Graham, Henri Erskine, lord Buchan, John Wilde, Mackintosh, tous devenus depuis plus ou moins célèbres. A Brunswick, il avait aussi contracté des liaisons importantes, et particulièrement avec une des princesses de cette cour, qui fut depuis reine d'Angleterre. Séparé de la femme qu'on lui avait fait épouser dans cette petite principauté, il s'était attaché à une dame de la maison de Hardenberg, qu'il épousa plus tard, et il avait fort à faire de cacher ce sentiment à Mme de Staël. Des rapports suivis existaient entre lui et M. de Narbonne, Mathieu de Montmorency, le prince de Broglie, M. de Jaucourt. Louvet, Chénier, Roederer, Cabanis, et une foule d'hommes politiques de la révolution, le consultaient sans cesse dans leurs lettres; enfin il exerçait secrètement, par ses relations, une haute et active influence sur les affaires de plusieurs pays. Cependant, il est singulier de le dire, presque toutes les actions éminentes de Benjamin Constant, et un grand nombre de ses écrits politiques, lui furent inspirés par les femmes, qui eurent toujours un si grand ascendant sur lui. Sa correspondance avec Mlle de Hardenberg, qui était poète, et poète allemand, c'est-à-dire mystique, paraît lui avoir donné l'idée de son grand ouvrage sur les religions. C'est à Coppet, sous l'œil de Mme de Staël, qu'il écrivit, en 1795, sa fameuse brochure sur la forme du gouvernement, et presque toutes celles qui suivirent étaient plus ou moins composées sous l'influence de cette femme célèbre. Ainsi, ce fut au moment où commencèrent les premières persécutions qu'éprouva Mme de Staël, qu'il publia son traité des réactions politiques. Sa haine contre Bonaparte lui vint encore de celle que Bonaparte portait à Mme de Staël. Mme de Staël revint à Paris en 1798; elle y fut persécutée, et presque aussitôt Benjamin Constant publia son essai sur la révolution de 1660, en réponse à Boulay de la Meurthe; plus tard, je vous expliquerai comment une femme fut en grande partie la cause de sa conduite embarrassée, et de ses tergiversations au moment où Napoléon revint de l'île d'Elbe.

La vie de Coppet lui devenait insupportable. Les querelles, sans cesse renaissantes, l'exaspéraient. D'ailleurs il savait que tant qu'il séjournerait près de M[me] de Staël, il serait toujours regardé comme le centre des mécontens et le moteur de toutes les intrigues. Il se retira donc en Allemagne, après avoir encore une fois accompagné à Paris M[me] de Staël, qui ne tarda pas à se faire exiler de nouveau. Ce fut à Weymar qu'il alla chercher un asile; il y passa l'hiver de 1804, avec Goëthe, Schiller, Wieland, le célèbre historien Jean de Muller et une foule d'autres savans et poètes illustres que possédait alors l'Allemagne : son ouvrage des religions l'occupa alors exclusivement. L'Allemagne était un peu changée depuis qu'il l'avait quittée pour la première fois. Il avait remarqué que les universités allemandes, si turbulentes et si redoutées par les princes, étaient livrées à des idées plus chevaleresques que démagogiques; mais dans cet esprit de la vieille chevalerie, dans ce goût de l'antique nationalité germaine, il s'aperçut qu'il se formait alors de grands germes de démagogie. Les princes, de leur côté, étaient combattus entre une certaine libéralité qu'ils avaient contractée dans le commerce des savans, et la crainte de la révolution française. Les savans eux-mêmes, qui avaient presque tous adopté les principes révolutionnaires, tenaient néanmoins à conserver la faveur des cours, et revenaient un peu sur les écrits pleins d'enthousiasme que leur avaient inspirés les débuts de la liberté en France. La pensée qui avait dominé, dans les derniers temps, parmi les hommes instruits de l'Allemagne, c'était un respect profond pour la force et l'énergie, respect qui s'était reporté sur Robespierre et sur le comité de salut public, mais qu'on n'avouait pas hautement, et qu'on osait à peine indiquer dans quelques ouvrages. Les articles furibonds et insensés de Wieland dans le *Mercure allemand*, une mauvaise comédie du jeune Goëthe, intitulée *le Citoyen général*, quelques déclamations de cour, ne suffisaient pas pour combattre ce sentiment; et Benjamin Constant jugea bientôt que la France révolutionnaire n'aurait pas grand'-peine à s'emparer de l'Allemagne. En esprit qui voit loin et en homme sensé, il s'abstint donc de prendre part aux affaires politiques du pays, et vécut plus que jamais dans la retraite.

Je n'écris pas la vie de Benjamin Constant, et je n'ai pas dessein

de changer en biographie les lettres que je vous adresse; je ne veux donc point le suivre pas à pas dans ces douze années de vie privée, de voyages à Coppet, à Lausanne et à Berlin, et dans toutes les villes où il retrouvait sans cesse Mme de Staël, et qui furent le théâtre de leurs altercations. Je ne vous parlerai pas de son séjour obscur à Paris en 1806, de ce singulier trajet jusqu'à Auxerre, qu'il fit entre Mme R...... et Mme de Staël, lorsque cette dernière partit pour l'Italie, et pendant lequel eurent lieu les scènes les plus extravagantes. Ce serait aux romanciers à le rechercher à Coppet où il revenait toujours malgré lui, et d'où il s'enfuit précipitamment un beau matin, tandis qu'il travaillait à sa traduction de la tragédie de Wallenstein. Enfin Mme de Staël partit pour Vienne, et Benjamin Constant se maria secrètement, le 5 juin 1808, avec Mlle de Hardenberg. Mais là ne finit pas, comme dans les romans ordinaires, l'histoire sentimentale de Benjamin Constant. Ce seraient de beaux chapitres que ceux de l'entrevue de Mme Constant et de Mme de Staël à Interlaken; que ce nouveau séjour à Coppet où l'on essaya de rendre Benjamin Constant mystique par la représentation de *la Sunamite*, drame religieux qui fut composé pour cette circonstance; par des conférences avec Elzéar de Sabran, et des discussions en règle sur la dévotion et le but de la prière. La douleur et la violence de Mme de Staël au moment de la séparation, ont été assez bien peintes dans *Adolphe*, pour que d'autres écrivains ne soient pas tentés de retracer ce tableau; mais d'autres scènes à Lyon où Mme de Staël le suivit, une tentative d'empoisonnement que fit sa rivale sur elle-même, la lutte qui s'ensuivit, l'embarras que Benjamin Constant éprouvait à publier son mariage secret : ce sont là des choses encore ignorées, et que je ne crois pas nécessaire de dévoiler aujourd'hui. Revenons à l'homme politique, qu'il me sera plus facile d'observer.

Au moment où Napoléon déclara la guerre à la Russie, Benjamin Constant se trouvait à Gœttingue, entouré de Villers, l'auteur de l'*Histoire de la réforme*, de Heeren, de Heyne l'helléniste, de Kreutzer le symbolique, de Gœrres, et il faisait des études sérieuses pour son ouvrage. Il vivait dans un grand calme; Mme de Staël était partie pour la Russie. A Gœttingue, au milieu des débris

de la grande armée, et à la vue des malheureux soldats mutilés de la retraite de Moscou, qui traversaient sa paisible ville ; au bruit du canon de Bautzen et de Leipzig, il écrivit son ouvrage sur l'esprit de conquête et l'usurpation. A ce signe de vie politique, donné pour la première fois depuis dix ans, Benjamin Constant vit accourir à lui un homme qui jouait alors un singulier rôle dans le nord. Bernadotte, qui venait de prendre place dans la coalition des rois contre Napoléon, parut un jour dans sa chambre à Hanovre, où il était retiré depuis quelques mois pour éviter le tumulte des passages militaires ; et là, dans un dîner tête à tête qu'ils firent ensemble, le prince royal de Suède et lui épanchèrent tous leurs vieux sentimens. Benjamin Constant ne doutait plus de la chute du colosse, il voyait la liberté renaître pour la France, mais il voulait que le pays reprît lui-même ses droits, et il craignait son anéantissement, s'il se laissait envahir par la coalition. Il conjura Bernadotte, qui exerçait ostensiblement une grande influence sur les souverains, de faire donner à la France un gouvernement de son choix, et une constitution à la fois libérale et modérée. Bernadotte ne lui cacha pas qu'en dépit de toutes les marques d'amitié qu'il recevait des rois alliés, il était l'objet de leur défiance secrète ; il le supplia à son tour d'employer Mme de Staël, qui avait un grand crédit près de l'empereur Alexandre, pour lui faire comprendre que lui seul, Bernadotte, offrait assez de garanties à la France et aux puissances étrangères, pour établir un gouvernement durable sur les débris de l'empire et de la révolution. Enfin, disait plus tard Benjamin Constant dans une conversation intime, je vis un homme qui brûlait d'envie d'être roi de France et qui ne voulait pas risquer de n'être pas roi de Suède ; mais comme il était Béarnais et Gascon, ajoutait-il, il nous fut impossible de nous entendre. Avec sa finesse de perception ordinaire, Benjamin Constant ne pouvait assez louer la bonté de Bernadotte, qui ne cessa d'accueillir avec empressement et distinction un homme qui, ayant été témoin de son indécision, pouvait trahir la faiblesse de son caractère. Vous voyez que Benjamin Constant a bien reconnu cette bonté, car il a fidèlement gardé le secret, et je ne pourrais pas vous le dévoiler, monsieur, si je n'avais sous les yeux une note écrite de sa main, souvenir qu'il avait tracé pour lui seul, et que le hasard a fait tomber en ma possession.

Enfin Benjamin Constant se disposa à revoir la France. Il partit le 1er avril 1814, avec le corps d'armée de Bernadotte pour Bruxelles, et arriva à Paris avec Auguste de Staël. Le 21 du même mois, on lisait déjà dans le journal des *Débats* un article de lui, où il exprimait sa façon de voir la restauration. Cet article reposait sur une idée alors tout-à-fait étrangère en France, celle de la neutralité du pouvoir royal entre les partis, qui renferme tout le mécanisme du gouvernement représentatif, et qu'il n'a cessé de professer depuis dans ses écrits et à la tribune. Ce jour-là, Benjamin Constant jeta, sans le vouloir, les premiers fondemens de l'opposition parlementaire. Ainsi la Providence, qui avait permis qu'une royauté hostile à la révolution nous vînt à la suite des bagages ennemis, avait déjà placé dans ces mêmes bagages, et près d'elle, l'homme qui devait la contenir et l'arrêter dans ses empiètemens par sa plume active et sa puissante parole!

La restauration entrait déjà à grands pas dans cette voie fatale qui la mena à sa perte, et les écrits se multipliaient sous la plume de Benjamin Constant, qui, pendant quinze ans, se tint devant elle, le doigt levé, lui indiquant avec douleur, comme un Terme antique, le précipice où elle allait se jeter en aveugle. Ses ouvrages sur les constitutions et les garanties, sur la liberté des brochures et des journaux; ses observations sur le discours de M. de Montesquiou, pour la censure; son écrit sur la responsabilité des ministres, fait sur la demande du duc de Broglie; ses articles de journal, se succédaient sans interruption, et grace à ce torrent de logique et de discussions lumineuses, les idées constitutionnelles commençaient à se répandre en France, lorsque Napoléon débarqua. Il faut bien que je rentre, pour quelques instans, dans la vie privée de Benjamin Constant, pour vous expliquer la conduite qu'il tint à cette époque. Vous êtes trop éclairé, monsieur, et trop expérimenté surtout, pour attribuer infailliblement les grandes résolutions à de grandes causes, et pour vous figurer que les hommes de génie sont toujours tels qu'ils se présentent sur la scène du monde, avec leur costume officiel et leur masque de représentation. Apprenez donc que dans ce moment terrible, lorsque l'Europe haletante attendait avec espoir et effroi le dénoûment de ce drame rapide, tandis qu'une partie de la France courait se précipiter sous les pas

de son héros; que l'autre, le petit nombre fuyait vers les frontières ou se jetait dans la Vendée; que Paris surtout fermentait de mille passions contraires, Benjamin Constant, le grave et profond publiciste, l'ami fervent de la liberté menacée dans les deux camps, Benjamin Constant, homme mûr, âgé de quarante-sept ans, la tête déjà chauve et ombragée de cheveux gris, était amoureux fou d'une femme, ne s'occupait que d'elle, ne répondait qu'avec distraction à ceux qui lui disaient le danger, aux attaques de ceux qui l'accusaient d'avoir causé la ruine des Bourbons par ses écrits, aux reproches des autres qui attribuaient la haine des puissances contre Napoléon à ses intrigues et à celles de madame de Staël. Il n'avait lui qu'une pensée, son amour; et le bruit du canon, qui annonça l'arrivée de Napoléon aux Tuileries, le tira à peine de sa rêverie. Ce que je vous dis là, je puis en fournir les preuves, écrites de la main même de Benjamin Constant, et avec des détails que vous me permettrez de ne pas vous donner.

Une amie de madame de Staël, aussi célèbre par sa beauté et par sa grace que l'était madame de Staël par son talent, une femme qui réunit en tout temps autour d'elle les hommes les plus illustres de tous les pays, et que vous avez certainement déjà nommée, monsieur, était l'objet de cet amour. Cette dame avait toujours favorisé secrètement la cause des Bourbons, et en ce moment, chez elle, se trouvait le point de réunion des royalistes les plus ardens. Benjamin Constant, retenu, poussé par elle, se jeta à corps perdu dans ce camp, et se lia avec M. Lainé dont le beau caractère domina un moment le sien, avec M. de Lally-Tolendal, que madame de Staël nommait si plaisamment le plus gras des hommes sensibles, et dont il a peint dans ses notes inédites, d'une manière fort risible, la colère et l'enthousiasme. Benjamin Constant vit aussi beaucoup et observa, dans cette courte période, M. de Châteaubriand, qui prétendait que tout serait sauvé si on le faisait ministre de l'intérieur; M. Royer-Collard et M. Guizot, tous deux impitoyables dans leurs doctrines, et qui, comme tous leurs amis royalistes, refusaient de rien faire pour regagner l'opinion. Enfin, leur conduite porta tous ses fruits. Le roi partit le 19 mars, jour où Benjamin Constant, toujours sous l'influence qui le guidait, venait de publier un article virulent contre Napoléon; et celui-ci étant arrivé le soir à Paris,

le publiciste, effrayé, alla se cacher chez le ministre d'Amérique où l'envoyèrent M. de Tracy et M. de Lafayette. De là, accompagné d'un consul américain, il se rendit à Nantes; mais ayant appris à Ancenis que Nantes s'était déclaré pour Napoléon, et que le préfet, M. de Barante, était en fuite, il revint à Paris, déjà fort rassuré sur les craintes qu'il avait éprouvées pour sa personne. Il avait raison de se rassurer, car un matin, au lieu des gendarmes qu'il attendait, il vit entrer chez lui le général Sébastiani, M. Degérando et deux autres personnes; ils venaient l'engager à se rallier, avec tous les bons esprits, à Napoléon, qui était décidé, disaient-ils, à donner un gouvernement libre et représentatif à la France. On l'attira ainsi aux Tuileries à force d'agaceries, et là, la parole séduisante de l'empereur fit le reste. Le duc de Bassano, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, Rovigo, Andréossy, Defermon, l'entourèrent, et il se laissa entraîner à travailler à l'acte additionnel, qui excita si fort l'indignation publique.

Voilà, dans tout son jour, la conduite de Benjamin Constant à cette époque. Je ne m'arrêterai pas niaisement à la justifier. On ne vieillit pas impunément au milieu des hommes politiques d'une révolution, on n'assiste pas au secret des affaires, sans y laisser une partie de son ame et de son enthousiasme pour la justice et la vérité. Benjamin Constant était d'ailleurs un homme de transaction et d'accommodement. Il avait defendu le dernier la liberté au Tribunat contre Bonaparte, et il se présentait quinze ans après devant le même homme, pour lui disputer pied à pied le terrain. Il avait vu jadis le peuple se précipiter aux genoux du jeune général, et lui offrir à mains jointes sa liberté; il se défiait encore de ce peuple, et il crut avoir beaucoup fait en arrachant à Napoléon les concessions de l'acte additionnel. L'opinion publique l'a rudement puni de cette erreur, car l'opinion ne tient compte aux hommes de cette espèce, ni de leur entraînement, ni des entraves qui les entourent, ni surtout des séductions de l'amour; et, à ses yeux, Benjamin Constant fut inexcusable. Son inscription sur la loi d'amnistie du 24 juillet fut sa première punition, et un mémoire justificatif qu'il rédigea ne l'en eût pas fait rayer, sans l'intervention de M. Decazes, qui le sauva. Il jugea cependant à propos de s'en aller en Angleterre, d'où il ne revint qu'après la réaction

libérale du 5 septembre. C'est en Angleterre qu'il écrivit ses Mémoires sur les Cent-Jours.

Benjamin Constant signala sa présence à Paris, comme d'ordinaire, par une brochure, le *Traité de la doctrine politique*, que Mme de Staël l'engagea à écrire pour réfuter le fameux écrit de M. de Châteaubriand, *la Monarchie selon la charte*. Cet écrit eut un grand succès, mais Mme de Staël étant tombée malade, son auteur se retira dans la solitude. Il cessa de paraître dans les salons politiques, où il était si recherché, et malheureusement la passion du jeu, qu'il nourrissait depuis long-temps, se développa en lu d'une manière effrayante. On le voyait alors passer les nuits entières au cercle des étrangers et en d'autres maisons de jeu relevées, comme chez le comte de Castella et plusieurs autres personnes de distinction qui avaient établi une table de roulette dans leurs salons, et là, risquer, sur un chiffre, des sommes considérables. Un fait singulier, et fort ignoré, je crois, c'est qu'il dut au jeu sa qualité de député. Il fallait alors payer mille francs de contributions directes pour être éligible, et Benjamin Constant était loin de pouvoir figurer dans cette catégorie. Quelques heureux tours de roulette lui valurent, un peu avant les Cent-Jours, une somme si forte, qu'il put acheter, avec son gain, la maison rue Neuve-de-Berry, première cause de son éligibilité. On crut long-temps, et on croit encore que M. Laffitte avait passé cette maison sous son nom, pour le faire entrer à la chambre. M. Laffitte l'eût fait sans doute, mais il n'en fut rien. Le vice est parfois bon à quelque chose.

Vous dirai-je sa vie politique de la restauration, triste et glorieuse à la fois; ces quinze années passées le jour à la chambre et à la tribune, la nuit à son pupitre ou au jeu; ces labeurs sans fin, entremêlés de quelques triomphes et de nombreuses amertumes? Vous pensez bien qu'il n'est pas possible de fouiller dans ses innombrables discours sur toutes les questions, dans le monceau de brochures et de livres que ce glorieux écrivain a laissé derrière lui. Il faudrait faire soi-même un livre, si on voulait le montrer écrivant sur la législation de la presse, puis sur les élections; travaillant tour à tour au *Mercure*, aux *Annales des Chambres*, à la *Minerve*, aux *Tablettes*, au *Courrier Français*, au *Temps*; formant des comités électoraux, résistant de la plume et de la voix à toute la so-

ciété de la presse, qui le repoussait de la chambre en lui disant qu'il était plus utile au dehors; ayant à combattre ses propres amis qui lui aliénaient les électeurs, et portaient Ternaux et Manuel; s'il fallait le suivre dans ces sessions, où son premier discours fut en faveur de la liberté de la presse, ainsi que le dernier qu'il prononça huit jours avant de mourir; l'écouter dans ses débats avec le côté droit et la petite Montagne qui se formait au sein de la chambre; dans l'affaire de Grégoire, où il déclara à ses amis qu'il défendrait Grégoire à la tribune, quoiqu'il eût vu avec peine son admission, mais qu'il était convaincu que pas un de ceux qui avaient voulu qu'il fût élu et qu'il persistât dans son élection, ne parlerait ni même ne voterait pour lui, ce qui arriva. Cette histoire des réunions du parti libéral de la chambre serait aujourd'hui bien interressante à faire, et ce n'est pas Benjamin Constant, dont on blâmait au dehors la modération, qui y jouerait le mauvais rôle. Ainsi, il s'opposa de toutes ses forces, dans une de ces réunions qui eut lieu chez M. Laffitte, à la demande d'accusation contre M. Decazes, à propos de la mort du duc de Berry, et il eut le bonheur de faire revenir ses amis sur cette folle résolution, qui les eût livrés, encore plus qu'ils ne le furent, à la discrétion du parti ultrà. M. Decazes lui-même aurait eu besoin des conseils d'un ami aussi éclairé et aussi prévoyant, lorsqu'il alla proposer aux chambres des lois d'exception, au profit du parti qui le chassa le lendemain. Mais tout le monde fit alors de grandes fautes, et plus tard Benjamin Constant en commit une encore plus forte, en s'unissant, avec son parti, au côté droit, pour renverser le ministère de M. Pasquier. En un mot, c'est l'histoire de toute la restauration qu'il faudrait faire, si on voulait écrire celle de Benjamin Constant; car il ne se passa pas un événement où il ne prît la plus grande part, courant souvent des dangers personnels, comme à Strasbourg en 1827 et dans son affaire de Saumur, lorsque la maison qu'il habitait fut assiégée par les officiers de l'école de cavalerie; ou ayant à répondre à toutes les persécutions et à toutes les avanies, comme celle qu'on lui fit en 1824, quand on lui contesta la qualité de Français, lui qui avait été magistrat suprême et député de la nation : vie d'efforts inouïs, qui, loin de l'épuiser, semblait lui donner de nouvelles forces, quoiqu'il eût à lutter aussi souvent contre son

propre parti que contre les royalistes ses adversaires! Au milieu de ces combats journaliers, de ces voyages, de ces incidens sans nombre, Benjamin Constant trouvait encore le loisir de composer des pamphlets, des ouvrages de longue haleine, tels qu'un cours de politique constitutionnelle; d'écrire des articles polémiques dans plusieurs journaux quotidiens, et de jeter des aperçus pleins d'intérêt et de science dans les feuilles littéraires. La nuit, il prenait des notes, il compulsait, il compulsait, il accumulait des matériaux, et le matin, avant que de se rendre à la chambre, il avait déjà fatigué la plume de son secrétaire, à qui il dictait sans cesse des articles et des discours. Cette activité intellectuelle ne se ralentit pas un instant dans ses dernières années, lorsque la vieillesse et les infirmités avaient déjà courbé sa haute stature. On le voyait arriver à la chambre, toujours quelques momens avant la séance, vêtu de son uniforme de député, brodé d'argent, afin d'être sans cesse prêt à monter à la tribune où ce costume était de rigueur; sa tête blonde et blanche couverte d'un vieux chapeau rond, et tenant sous son bras une redingote, des livres, des manuscrits, des épreuves d'imprimerie, le budget et sa béquille. Dès qu'il s'était débarrassé de tout ce bagage, et qu'il était assis sur son banc, à l'extrémité de la gauche, il commençait à écrire et à expédier une infinité incroyable de lettres et de billets, qui mettaient sur les dents tous les huissiers de la chambre; ensuite ou plutôt en même temps, il corrigeait les feuilles de son nouveau livre, prenait des notes pour répliquer à l'orateur qui se trouvait à la tribune; répondait à toutes les questions de ceux qui se pressaient autour de lui pour lui demander des renseignemens sur diverses matières, s'agitait pour demander la parole, et lorsque son tour arrivait, il semblait prendre au hasard quelques chiffons de papier au milieu des paperasses qui l'entouraient, et s'acheminait lentement à la tribune. Une fois là, il n'y avait plus moyen de s'occuper des singularités de ce personnage.

Son front pâle et sa longue figure puritaine s'animaient difficilement, et sa parole lente, débitée d'un ton de voix monotone, étonnait d'abord ceux que sa haute réputation d'orateur avait attirés à la chambre; mais peu à peu sa voix s'élevait, devenait vive et sonore, ses grands yeux bleus s'éclairaient d'une lumière soudaine,

et alors les raisonnemens les plus clairs, l'ironie la mieux acérée, l'esprit, le savoir, les citations heureuses se confondaient avec abondance dans ses improvisations. On l'entendait parler des heures entières sans se lasser de l'écouter, on se plaisait à le voir soulever avec calme les passions de ses adversaires, et, comme s'en faisant un jeu, n'opposer aux débordemens de fureur des bancs de la droite, qu'une politesse sèche et froide, qui augmentait encore l'exaspération. Pour lui, apostrophé avec insolence, traité de séditieux, de révolutionnaire, rappelé à l'ordre à grands cris, il ne se laissait pas troubler, et continuant son discours comme dans le salon le plus calme, déconcertait quelquefois ses ennemis par une plaisanterie de bon goût qui les désarmait en excitant leur hilarité. Mais c'était surtout sur la question de la presse, qui l'intéressait si vivement, que Benjamin Constant se montrait toujours neuf, inépuisable et chaleureux. On formerait un énorme in-folio de tous les discours qu'il a prononcés sur cette matière, pendant ses quinze ans d'opposition. Il y revenait sans cesse, tantôt à propos du fisc, tantôt des procès faits aux journaux, et il la ramenait dans toutes les discussions lorsqu'il ne pouvait aborder ce sujet en face, ce qui lui arriva souvent, car bien souvent les ministres de la restauration vinrent apporter des projets de loi pour anéantir cette liberté. Je l'entendis un jour, en 1827, parler sur son sujet favori, en combattant un nouveau tarif de postes que proposait M. de Villèle. Non, jamais on ne réunit plus de sens et plus de finesse, jamais on ne parla avec plus de bonheur et plus de clarté. Il s'attaqua surtout à un article de la loi nouvelle, fondé sur ce sophisme de M. de Villèle, qu'en élevant le prix des journaux, on ne diminuait ni leur produit ni le nombre de leurs abonnés. Cet article, tel que les ministres l'avaient présenté, devait atteindre non-seulemant les journaux, les brochures et les livres, mais il soumettait au droit de timbre les catalogues et les prospectus : « ces catalogues, disait Benjamin Constant, apparemment séditieux par le nombre des ouvrages qu'ils indiquent, ces prospectus véhémentement soupçonnés de crimes à venir, cette musique qui s'était crue innocente et dont l'ancien régime lui-même tolérait les excursions dans le domaine de la critique, mais que trouvent aujourd'hui coupables des ministres que tous les sons épouvantent, parce que tous les sons leur

semblent accusateurs? » Il montra que les citoyens, les négocians, les spéculateurs, les entrepreneurs en tout genre, allaient, par une augmentation énorme de frais, ne pouvoir plus se transmettre le résultat de leurs travaux, de leurs découvertes, de leurs productions. « Sous le prétexte que des journaux pouvaient être dangereux, disait-il, on paralysait la circulation de tout ce qui avait le malheur d'être imprimé : autant valait enfermer les citoyens dans leurs maisons, parce qu'il y a quelquefois des voleurs dans les rues. » Et alors il traça un rapide et magnifique tableau de la civilisation produite par la presse, et des bienfaits qu'elle répand, morceau si vif et si vrai, que je ne puis résister au désir que j'ai de vous le faire connaître, et de le rappeler à ceux de ses amis qui l'ont oublié, sans doute, depuis qu'ils se trouvent à la tête des affaires.

« Les journaux, disait-il, les journaux, on le reçonnait, sont un besoin public. Ils sont un besoin d'une espèce spéciale et très importante. Permettez-moi de dire en deux mots leurs avantages, je dirai tout à l'heure leurs inconvéniens.

« Les journaux sont l'unique moyen de communication entre les habitans d'un même pays, que séparent de grandes distances. Ils remédient au danger le plus inhérent aux grands empires, celui de l'isolement des individus ou même des provinces, isolement qui les empêche de profiter des découvertes, des améliorations, des productions les unes des autres. Rappelez-vous ce que le gouvernement vous a dit souvent sur l'utilité des canaux et des grandes routes, comme moyens de communications matérielles : les journaux sont les grandes routes et les canaux qui favorisent les communications intellectuelles. Ecartez un instant l'idée de leurs abus qui vous frappent, parce qu'ils existent, et réfléchissez au mal que produirait leur absence, s'ils n'existaient pas. Les journaux sont, dans un état comme la France, une condition indispensable de la sûreté personnelle. Ce qui garantit cette sûreté dans les petits états, c'est que l'injustice ne peut se commettre qu'en présence de tous. Alors le corps social s'émeut, et le pouvoir se trouve forcé de réparer l'injustice. Mais quand le pays est vaste, l'injustice commise sur un point demeure ignorée partout ailleurs. Les journaux seuls peuvent la faire connaître. Ils sont le recours de quiconque est vexé, dépouillé, arrêté arbitrairement. Leur cause n'est pas celle

de leurs auteurs; elle est celle de tous les opprimés, de tous ceux qui peuvent l'être, de tous ceux qui ont besoin de la publicité, pour se garantir de l'arbitraire. Et ne croyez pas que les journaux nécessaires aux individus soient moins utiles à la tranquillité pulique. Ne prenez pas pour un péril l'agitation apparente qu'ils causent, agitation légère, quoi qu'on en dise.

« Ce prétendu péril est une sauvegarde. L'irritation mal fondée s'évapore par l'indifférence qu'au bout de quelques heures elle rencontre dans l'opinion. L'irritation fondée se calme par l'espoir du redressement. J'en atteste la paix actuelle de la France, et certes si aujourd'hui la France est tranquille, l'exemple est décisif. Jamais ministère prit-il plus à tâche de contrarier ses vœux, de flétrir ses espérances, et de blesser jusqu'à ses souvenirs? Ce qui menace la tranquillité, c'est l'ignorance des faits, ce sont les craintes qu'au sein du silence on ne peut apprécier. Rien n'accrédite plus les faux bruits que le silence. Mais, dit-on, les journaux aussi les répandent et les accréditent. Les journaux, comme toutes les choses humaines, ont leurs inconvéniens. Je les ai de tout temps reconnus plus que personne. L'on a cité à cette tribune et l'on citera peut-être encore ce que j'en ai dit. Je ne désavoue rien; mais je défie ceux qui veulent bien recueillir mes paroles, d'en rapporter une qui attaque en rien la liberté des journaux. Je déteste la diffamation et la calomnie. Je n'aime point l'exagération dans les attaques contre le pouvoir. Mais je dois dire : ce qu'on prend pour l'effet des journaux sur l'opinion n'est le plus souvent que l'effet des mesures que les journaux blâment. Ils expriment l'opinion, ils ne la font pas. S'ils l'exprimaient mal, nul ne les lirait. Quand on menace quarante mille ouvriers de leur enlever le pain de leurs familles, que font les journaux? Ils disent qu'on a tort de menacer quarante mille ouvriers de leur enlever le pain de leurs familles. Mais croit-on que ces ouvriers avaient besoin des journaux pour être avertis que, si telle loi passe, ils n'auront pas de pain?

« Une réflexion m'a souvent frappé. Supposez une société antérieure à l'invention du langage, et suppléant à ce moyen de communication facile et rapide par des moyens moins faciles et plus lents. La découverte du langage aurait produit dans cette société

une explosion subite. La parole n'est-elle pas l'instrument indispensable de tous les complots, l'avant-coureur nécessaire de presque tous les crimes, l'expression de toutes les intentions perverses? Bien des esprits prudens, de graves magistrats, de zélés préfets, de vieux administrateurs auraient regretté le bon temps d'un paisible et complet silence. Il en est de même des journaux. Comme la parole, comme les mouvemens les plus simples, ils peuvent faire partie d'une action coupable. La diffamation, la calomnie, la provocation à la révolte, sont des crimes : jugez alors les journaux instrumens de ces crimes, mais ne cherchez pas, par une fiscalité astucieuse, à tuer tous les journaux qui remplissent la mission honorable qu'eux seuls peuvent remplir.

« C'est surtout dans un gouvernement tel que le nôtre que les journaux sont indispensables. Ils apprennent au gouvernement ce que ne lui diraient ni sept ministres, ni cinquante gentilshommes de la chambre : l'opinion publique. Elle peut se tromper quelquefois, rarement, je le pense; mais, se trompât-elle, dans ses erreurs même il y a toujours un peu de vérité. N'en déplaise aux ministres passés, présens et futurs, quand un ministère est détesté, c'est qu'il le mérite. On peut avoir tort sur quelques faits, par une ignorance inévitable, puisque la connaissance des faits est le monopole du pouvoir; mais on a raison sur le fond, par un instinct infaillible. Et pour nous lancer un instant dans des suppositions qui ne blesseront personne, si un ministère ne trouvait plus d'appui nulle part, s'il était obligé de parler toujours et de parler seul dans sa défense, si ses partisans secrets le reniaient, si ses partisans connus considéraient comme un succès de garder le silence, si chacune de ses propositions causait dans la nation un frémissement universel, si ses rigueurs enfin se transformaient en couronnes civiques, ne serait-il pas bon que l'opinion eût des organes qui sauvassent le pouvoir en l'éclairant?

« Ici, messieurs, j'ai besoin de m'appuyer d'une autorité, et j'en choisis une qui doit paraître imposante à tous les hommes instruits. « L'extrême sûreté et facilité avec lesquelles chacun peut commu-« niquer ses idées au public, dit Delolme dans son *Traité de la* « *Constitution de l'Angleterre*, et le grand intérêt que chacun « prend à tout ce qui tient au gouvernement, y ont extraordinai-

« rement multiplié les journaux..... Des feuilles en grand nombre « s'impriment et circulent dans les plus petites villes. Chaque par- « ticulier se voit tous les jours instruit de l'état de la nation, d'une « extrémité à l'autre de la Grande-Bretagne ; et la communication « est telle, que les trois royaumes semblent ne faire qu'une seule « cité. Qu'on ne croie pas, continue-t-il, que je parle avec trop de « magnificence de cet effet des papiers publics..... Jamais un objet, « intéressant véritablement les lois, ou en général le bien de l'état, « ne manque de réveiller quelque plume habile. De là vient, pour- « suit-il, que par la vivacité avec laquelle tout se communique, « la nation forme, pour ainsi dire, un tout animé et plein de vie, « dont aucune partie ne peut être touchée sans exciter une sym- « pathie universelle, et où la cause de chacun est réellement la « cause de tous. »

« Je ne sais que trop que les journaux des départemens sont loin d'avoir atteint ce degré d'utilité. Mais ne trouvez-vous pas tous, messieurs, qu'il est à souhaiter qu'ils y parviennent? Consentiriez-vous qu'on les anéantisse? Tel est le résultat, tel est le but du projet. Daignez y réfléchir; il y va de votre propre intérêt : si tous les organes de l'opinion sont détruits dans les lieux que vous habitez, ne serez-vous pas bien plus encore qu'aujourd'hui livrés à l'injustice et aux caprices ministériels? Les notabilités départementales seront à leur merci. Viennent les élections, où seront pour ces notabilités les moyens de lutter? où sera la possibilité de réfuter les assertions fausses et de repousser les calomnies dont vous savez qu'à cette époque les agens du pouvoir ne sont point avares? Songez-y bien : je parle pour les intérêts de vos départemens, pour les vôtres : quand vous aurez livré vos armes, et que s'ouvrira la liste électorale, vous vous souviendrez de mes paroles. Une noble occasion vous est offerte : créez dans vos départemens une force morale; rendez-leur l'influence qu'ils ont droit d'exercer, le poids qui leur appartient dans la balance de notre administration intérieure. Vous ne le pouvez que par l'opinion; l'opinion, dans l'état actuel de la civilisation et de la France, n'a d'organes que des journaux. Que ces journaux, dans vos provinces, vous doivent l'existence : ils se le rappelleront au jour du combat.

« J'ai cru devoir, messieurs, vous soumettre ces réflexions. Je

sens que la cause que j'ai défendue rencontre des préventions. Je les conçois. Mais, je le répète, tout a ses inconvéniens, et la sagesse consiste à supporter ces inconvéniens, quand ils sont légers, et accompagnés de grands avantages. Votre justice aura remarqué que j'ai renoncé volontairement à tous les raisonnemens que m'aurait fournis la connexité du projet actuel avec celui qui menace la presse, et comme industrie, et comme source de lumières et appui de la civilisation. J'aurais pu vous montrer le ministère acharné contre le plus beau présent que la Providence ait fait à l'homme, essayant déjà, par une loi rusée, avant l'assaut général qu'il va tenter contre la pensée, d'arracher à l'espèce humaine le bienfait dont elle se félicite depuis quatre siècles. Mais le moment n'est pas éloigné où nous pourrons attaquer ce projet de front, et où la France apprendra si ses habitans, la gloire et l'ornement de l'Europe, seront traités comme les esclaves des Scythes, auxquels leurs maîtres crevaient les yeux, pour les faire travailler à leur profit. »

Dans la discussion qui suivit celle-ci, au sujet de la loi de la presse, présentée par M. de Peyronnet, Benjamin Constant défendit sa liberté chérie avec plus d'ardeur encore. C'était aux premiers jours du mois de février, pendant la rigueur de l'hiver, et il était venu à six heures du matin, avant le jour dans les bureaux de la chambre, pour se faire inscrire un des premiers, comme devant porter la parole contre le projet. Au risque de me rendre bien diffus, je veux encore vous donner une idée de ce discours, et le rappeler à d'autres personnes : « Nous sommes certains, dit-il, que tous les esprits, je ne dis pas éclairés, mais doués des lumières les plus simples et les plus communes, tous les cœurs généreux, toutes les âmes non pas élevées, mais susceptibles de quelque pitié pour les classes qu'on dépouille de leur subsistance et que l'on condamne à mourir de faim, applaudiront à nos paroles. Peut-être seulement les trouveront-elles trop peu sévères, et surtout dans cette Angleterre qu'on nous cite pour en extraire quelques abus, et pour colorer quelques sophismes, il n'y aura pas un homme qui ne s'étonne que, hors de l'Asie esclave ou de l'Afrique sauvage, il y ait un pays où de pareils projets soient conçus. Cette discussion présente néanmoins une difficulté. Les principes sur lesquels repose la liberté de la presse sont généralement reconnus et admis. Cha-

cun sait que la presse n'est autre chose que la paroles étendue et agrandie ; que les mêmes crimes et les mêmes délits peuvent se commettre et par la presse et par la parole ; que l'une et l'autre ne sont coupables que lorsqu'elles font partie d'une action coupable, et que des ministres, qui restreindraient en France la liberté légitime de la presse, ne différeraient en rien du despote farouche qui sévit à Constantinople contre la parole, parce que la parole est à Constantinople ce que la presse est en France. Ces ministres, dis-je, ne différeraient en rien du tyran de Byzance, sauf qu'ils seraient plus en guerre ouverte contre leur siècle, en hostilité contre leur nation, en infractions contre leurs sermens, en révolte contre les lois du pays.

« Chacun sait encore que ce n'est point pour l'avantage des écrivains que la liberté de la presse est nécessaire. Elle est nécessaire comme la parole aux citoyens de toutes les classes. S'ils ont besoin de pouvoir appeler à leur secours, quand on les attaque sur la grande route, ou qu'on brise de nuit les portes de leur domicile, ils ont besoin de pouvoir réclamer, par la presse, contre l'arbitraire s'il les frappe, et la spoliation si elle les atteint.

« La cause de la presse est celle des rentiers quand on leur fait banqueroute ; des innocens quand on les arrête, ou qu'on les envoie enchaînés dans de lointains cachots ; des commerçans quand on les ruine par une politique fausse et déplorable ; des protestans quand, sous de vains prétexte, on suspend l'exercice de leur culte ; des employés quand on les destitue en les calomniant ; de tous les Français, enfin, quand on traîne la dignité nationale aux pieds de l'étranger, et qu'on se plaît à se montrer complice de l'arrogance qui insulte à notre gloire, après avoir, pendant quatorze ans, brigué l'honneur de partager des chaînes que nous portions avec impatience. La France sait toutes ces choses. Les redire, serait la fatiguer et fatiguer la chambre. Je me suis tracé une autre route, je me suis demandé ce que je ferais si j'avais conçu le dessein d'anéantir la liberté de la presse. Employant dans un sens contraire aux habitudes de toute ma vie, le peu de sagacité que le ciel m'a donné, j'ai tâché d'ourdir un projet bien machiavélique et bien oppressif, et j'ai comparé ensuite ce que j'aurais pu inventer de mieux en ce genre, et ce que le ministère nous a proposé. C'est le

résultat de ce travail et de cette comparaison que je vous soumets. »

Alors se plaçant dans la position de ses adversaires, il se mettait à énumérer tout ce qu'il ferait, s'il voulait détruire la liberté de la presse. Il déclara qu'il commencerait par soulever contre elle les intérêts privés, en la représentant comme presque uniquement consacrée à la diffamation; qu'il tairait surtout le mépris qui environne les libellistes, la durée éphémère de leurs productions, la nullité de leur influence, la flétrissure dont le public les frappe; il grossirait leur nombre, exagérerait au contraire l'effet de leurs écrits; il parlerait de manière à faire croire qu'il ne paraît que des ouvrages irréligieux, séditieux ou obscènes. Il se garderait bien surtout de reconnaître que les ouvrages indécens ou impies sont tous d'une autre époque, d'une époque où la liberté de la presse n'existant pas, l'absence de cette liberté provoquait la licence. Quant aux ouvrages séditieux, il cacherait soigneusement ce fait important et décisif, que lorsque la presse était bâillonnée par la censure, la France était agitée deux ou trois fois par an, par des conspirations vraies ou fausses. Il méconnaîtrait la tranquillité dont la France jouissait depuis que la presse était libre. Il dénoncerait au contraire son pays à l'Europe, comme un repaire d'hommes dépravés, de calomniateurs et de factieux, qui ne sauraient jouir d'aucune liberté sans se précipiter dans les excès les plus révoltans et les plus horribles. Cela fait, il frapperait d'un impôt énorme et les réclamations des victimes et les réflexions des bons citoyens; l'homme qu'une réduction inique ou quelque acte illégal aurait ruiné, devrait d'abord payer mille francs pour la publicité bien restreinte de mille exemplaires de deux pages; l'employé réduit à la misère par une destitution qu'accompagnerait la calomnie, devrait trouver une somme double des chétifs appointemens qu'on lui aurait ravis, pour pouvoir dire qu'on les lui a ravis en le calomniant. L'artisan traîné, au mépris des lois et des formes, à quelque extrémité de la France, et rendu inhabile à l'exercice de son industrie, par l'interruption de ses travaux ou la destruction de ses forces physiques, devrait, ruiné qu'il serait, acheter 1,000 fr. le droit d'imprimer mille exemplaires de deux pages pour raconter sa déplorable histoire. Il vendrait ainsi au malheur le droit de la

plainte, à l'innocence le droit de se justifier. S'adressant à la classe moyenne, il lui disait qu'elle se verrait par là interdire l'accès des lumières; qu'on l'empêcherait de lire, et qu'en lui coupant communication avec l'écrit qui lui rappelle ses droits, on essaierait de les lui faire oublier, pour les lui arracher ensuite. Ce vaste tableau tracé, après avoir montré le dol encouragé, la sécurité détruite, la rétroactivité proclamée en dépit des lois; alors, sur cet océan de fange, dit-il, on verrait surgir les journaux soldés, organes obligés des doctrines serviles et des calomnies, réduits par la famine à justifier toutes les iniquités, à louer ses caprices à lui, pouvoir, et qu'au moindre signe de repentir ou de honte, il laisserait périr d'inanition pour les châtier de leurs scrupules. Voilà, ajouta-t-il, ce que je ferais si je voulais détruire de fond en comble la liberté de la presse! — L'argumentation vous semble bien complète, mais, monsieur, pour Benjamin Constant, elle était insuffisante; il ajouta : « Une seule inquiétude troublerait ma satisfaction; y aurait-il au monde une assemblée d'hommes capable d'accueillir un pareil projet? Pour l'y disposer, je finirais comme j'aurais commencé, par exagérer les effets des diffamations privées. J'inventerais quelque disposition propre à rendre ces diffamations plus douloureuses et plus mortelles. J'ordonnerais au ministère public de traîner l'honneur et la vie des citoyens malgré eux devant les tribunaux, et les plaçant par là entre l'outrage du libelliste et l'aggravation de cet outrage par l'éclat des poursuites, j'accroîtrais la terreur des hommes faibles, et je parviendrais à faire apparaître à leurs yeux la presse comme un fléau.

« J'aurais donc tissu de mes mains habiles un filet immense qui enlacerait la presse dans toutes ses parties, ne permettant ni à la pensée d'aborder des questions générales, ni à la connaissance des faits positifs de traiter les intérêts immédiats, ni à la plainte de l'opprimé d'éclater; j'attaquerais alors le dernier ennemi qui resterait à vaincre, les feuilles quotidiennes, devenues un besoin par l'habitude. Elles sont l'organe d'opinions diverses : elles forment un lien intellectuel entre les citoyens qui professent ces diverses opinions. Elles leur servent à s'entendre. Or, il ne faut pas que les citoyens s'entendent. Aucun lien ne doit exister entre eux, le despotisme peut rouler alors sur ces atômes isolés comme sur la

poussière. Mahmoud l'a senti pour les Musulmans. Les cafés étaient à Constantinople un point matériel de réunion. Il les a fermés. Les journaux sont à Paris un point de réunion, de sympathie morale : détruisons les journaux; mais les attaquer de front serait dangereux, Bonaparte a péri pour avoir choqué les habitudes de la France, et l'Europe dit l'avoir vaincu, parce que la France l'a abandonné. Je suivrais donc une route moins directe, et ma ruse viendrait au secours de ma tyrannie. Je soumettrais les journaux à une organisation inexécutable, et je voudrais de plus que cette organisation fût sans garantie. Lors même qu'ils auraient rempli des conditions difficiles et multipliées, l'autorité la plus subalterne, en affectant le moindre doute, pourrait les suspendre à volonté. »

Abandonnant cet ingénieux mouvement oratoire, il s'écria tout-à-coup : « Je vous ai dit, messieurs, ce que je ferais, voyons maintenant ce que propose le ministère. Ne prolonge-t-il pas le dépôt? Ne motive-t-il pas cette prolongation sur la nécessité d'un examen préalable? Ne dit-il pas que cet examen qui consacre la saisie du premier exemplaire, n'est pas une censure, puisqu'il n'empêchera pas la publicité? La publicité de quoi? De l'ouvrage dont le premier exemplaire sera saisi à la porte de l'imprimerie par la patrouille grise qui exécutera votre loi? Encore un mot. A qui confierez-vous cet examen préalable? Dans un pays où un seul imprimeur de la capitale publie quatre cent soixante mille volumes par an, le ministère public pourra-t-il les lire? Non, certes; vous appellerez donc ces censeurs anciens, si courbés sous l'opprobre, qu'ils auraient renoncé à leur salaire, s'ils n'avaient obtenu le bienfait de l'anonyme; et vous descendrez plus bas encore : car chacun d'eux repousse aujourd'hui ces fonctions indignes. Par qui les remplacerez-vous? Qui chargerez-vous de faire ce que nul ne veut avouer? Les agens provocateurs, les espions, peut-être quelques-uns des libellistes dont les pamphlets vous servent de prétexte : car il en est plusieurs qui, sortis des cavernes de la police pour causer du scandale, y sont rentrés pour être impunis. Ce sera donc la police, la fraction la plus avilie de la police qui prononcera sur les lumières, sur la pensée, sur la gloire littéraire de la France! Je ne désespère pas de voir un échappé des bagnes juger Montesquieu.

Cela serait-il si extraordinaire? Cet échappé des bagnes est protégé par vous contre les citoyens qu'il menace. » — Dites-moi, monsieur, si, dans toutes les annales du parlement anglais, vous trouveriez un plus beau morceau d'éloquence politique!

Je vous ai parlé de son dernier discours. Il le prononça très peu de temps avant sa mort. Cette fois ce fut contre M. Guizot et ses anciens amis, qu'il vint défendre la liberté de la presse, contre M. Humann, qui avait pris complaisamment le parti du fisc en haine des journaux, non pas avec autant d'esprit et la même habileté, mais du moins avec l'acharnement de M. de Villèle. N'est-elle pas admirable cette constance d'un homme qui avait déjà tant de motifs pour être désabusé, et qui vieux et cassé, trompé dans presque toutes ses illusions, remontait toujours patiemment à la même brèche? On me saurait certainement mauvais gré de ne pas répéter ses dernières paroles. « Je viens, dit-il, défendre une cause qui, ce me semble, a peu de faveur. Vous avez entendu hier un orateur habile établir une distinction entre les anciens et les nouveaux journaux; *il n'a pas dit grand bien des uns, mais il a dit beaucoup plus de mal des autres.* Je ne nierai point qu'il y ait quelquefois dans ces derniers de l'exagération, mais, dans mon humble opinion, cette exagération trouve quelque excuse dans certaines circonstances que je demande la permission d'indiquer en peu de mots. Vous avez entendu l'attaque, vous daignerez sans doute écouter la défense.

« Les journaux nouveaux sont sortis du sein de la révolution de juillet, ils en sont sortis pleins de joie et d'espérance: que leur joie reposât sur des théories que vous regardez comme inapplicables, que leurs espérances allassent au-delà de ce qui vous a paru possible, n'importe, leur joie et leur espérance étaient innocentes; il faut leur rendre cette justice, qu'ils se sont ralliés à l'instant même au roi citoyen que vous avez placé sur le trône.

« Qu'ont-ils rencontré? Une défiance inexplicable, non-seulement de leurs intentions, mais des hommes qui nous ont sauvés, et dont ils étaient les organes. Partout ont retenti d'étranges paroles: « Le temps de l'indulgence est passé. » On eût dit des pédagogues sévères contre des enfans rebelles.

« De plus, ces journaux ont vu maintenir en place une quantité

innombrable d'ennemis déclarés de notre glorieuse révolution. Il est vrai qu'un ministre a motivé ce maintien par la maxime de César, que ceux qui n'étaient pas contre nous étaient pour nous. Messieurs, c'est en agissant d'après cette maxime que César donna à Marcellus le Pont, à Gasca la Syrie, et l'on sait ce que, tout en acceptant la Syrie et le Pont, Marcellus et Gasca ont fait de César.

« En un mot, les nouveaux journaux, et ceux dont ils étaient les interprètes fidèles, se sont trouvés dans la situation d'une armée qui, soutenant un siége, aurait fait une sortie courageuse et victorieuse contre les assiégeans, se serait vue après la victoire exclue de la ville qu'elle aurait sauvée, et aurait entendu ceux qui seraient restés dans la citadelle leur dire du haut des remparts : Nous n'avons plus besoin de vous, vous troubleriez l'ordre, restez où vous êtes.

« On a fait un autre crime aux nouveaux journaux d'avoir pris la défense des clubs. J'ai dit mon opinion sur les clubs. Je les crois inutiles quand la presse est libre, je les crois fâcheux par l'effroi très peu fondé qu'ils inspirent; mais les nouveaux journaux ont pu être trompés par certains faits que je prendrai la liberté de vous rappeler sommairement. Ils se sont souvenus, et je ne nie point que leur mémoire n'ait été inopportune, ils se sont souvenus, dis-je, que lorsque nous créâmes, il y a, je crois, dix ans, la société des amis de la presse, un des derniers ministres fut, lui septième, l'un des fondateurs de cette société, qu'il savait, déclarait et félicitait d'être illégale. Ils ont pu se souvenir qu'un autre des derniers ministres avait, lors des élections, été président de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Que serait-ce, s'ils avaient pensé qu'un des ministres actuels avait été l'un des membres les plus assidus et les plus distingués de ces sociétés secrètes, qui n'ont cessé d'agir durant la restauration, à ce qu'on assure? Quant à moi, je l'ignore, car je n'ai jamais été d'aucune société secrète.

« Ainsi, même dans leurs fautes, s'ils en ont commis, les nouveaux journaux sont excusables. La preuve qu'ils ne veulent pas le renversement de l'ordre actuel, c'est que depuis le nouveau ministère ils proclament leur confiance et leur espoir dans les nouveaux ministres. Dieu veuille qu'ils aient raison !

« Je viens donc demander un délai, pour qu'ils puissent faire

leur cautionnement, s'ils en ont le moyen. Ce cautionnement est à lui seul une assez grande entrave, et je n'ai pu qu'être surpris, je l'avoue, d'entendre l'orateur éloquent que j'ai déjà cité, voter à la fois pour le maintien du cautionnement, et nous dire que la liberté devait être égale pour tous. Comment serait-elle égale pour tous, si l'on attache à l'exercice de cette liberté des conditions que la majorité ne peut pas remplir, et qui forment là un privilége pour la minorité?

« Il est vrai que le même orateur nous a dit qu'il fallait concentrer les journaux dans les classes élevées et éclairées. Messieurs, je ne connais point en France de classe plus élevée que la totalité des Français; et, quant aux classes éclairées, je crois que tous les Français, sauf ceux qui ne savent malheureusement ni lire ni écrire, sont assez éclairés pour qu'on leur permette de publier leur opinion, dont ensuite la majorité des électeurs juge, et dont, s'il y a lieu, elle fait justice. »

Ce fut la fin. Il parla encore une fois, dans l'affaire de M. de Lameth, et mourut. La chambre entière, Paris tout entier, assistèrent à ses obsèques; mais parmi ceux de ses anciens amis qui suivaient son convoi, j'en vis qui avaient peine à dissimuler le contentement qu'ils éprouvaient d'être débarrassés d'un tel adversaire. Quelques rumeurs qui sont peut-être allées jusqu'à vous, monsieur, vous feront lire ce dernier mot avec surprise. On vous aura dit que Benjamin Constant avait contracté avec le gouvernement de juillet un de ces engagemens secrets qu'il est bien difficile de rompre. Vous avez dû remarquer que je cache peu la vérité, de quelque nature qu'elle soit, et aussi que je suis souvent à même de la connaître. Loin de détourner vos soupçons, je vous dirai donc que ces bruits sont très fondés, et que Benjamin Constant reçut, pour s'affermir dans son adhésion à la royauté de Louis-Philippe, une somme de *deux cent mille francs* dont il avait grand besoin, mais que j'aurais bien voulu lui voir arriver d'une autre source, fût-ce même du jeu, comme sa maison qui le rendit éligible. Sans doute, elle est honteuse cette offrande secrète, et c'est une triste misère que cette somme glissée sourdement dans la main de ce pauvre grand homme, tandis qu'on aurait dû la lui présenter comme une rémunération nationale, à la face du peuple, et dans un vase d'or pareil à celui

que la ville de Londres offrit à Wilkes. Oh! certes, la tache est grande, et je n'essaierai pas de la laver; mais si vous saviez comme cette révolution de juillet le trouva épuisé et dépourvu d'espérances, si vous connaissiez seulement une partie des épreuves fatales par lesquelles il avait passé dans ces dernières années d'opposition, et qui lui avaient appris à juger les hommes dont il était entouré, à prévoir leur désertion et leur apostasie! Nous autres qui n'assistions pas au secret de ces conférences journalières, où chaque jour, dans le laisser-aller familier des causeries intimes, quelqu'un de ces hommes laissait tomber son masque, nous n'avons pas été surpris de les voir entrer si naturellement dans les voies de la restauration, et surpasser en lâcheté, en astuce, et en haine du peuple, ceux qu'ils ont remplacés au pouvoir. Benjamin Constant, mieux instruit, n'espérait pas que la terre de la liberté se féconderait du sang qui allait couler; il fit cependant son devoir jusqu'au bout, il accourut quand, aux journées de juillet, un ami lui écrivit cette noble lettre: « Il se joue ici un jeu terrible. Nos têtes servent d'enjeu, venez apporter la vôtre. » Et il l'apporta en effet; mais il n'apporta que cela. Le corps était brisé, son organisation détruite, et il venait de subir une opération tellement cruelle, que si nous eussions succombé dans la lutte, on l'eût porté plus que demi-mort sur l'échafaud. On le traîna partout, dans les rues, de l'Hôtel-de-Ville au Palais-Royal. C'était une bannière déchirée et trouée par les combats, qu'on déployait avec enthousiasme devant le feu de l'ennemi. Puis, quand tout fut près de finir, on se servit de son amour de la monarchie constitutionnelle pour l'entraîner; ses alentours, qui le voyaient arrivé à la fin de sa carrière, pauvre et dénué de tout, le supplièrent d'accepter le don qu'on lui faisait; et lui, toujours faible, plus faible que jamais au moment où ses forces physiques l'abandonnaient, subjugué par cette influence qui, sous mille formes diverses, avait joué un si grand rôle dans sa vie, il se laissa faire. Mais tout à coup la vie sembla se ranimer dans ce corps éteint, il retrouva la force d'écrire, de parler, et alors rien ne l'arrêta. Voyant comme les choses marchaient, il alla à la chambre reprendre son ancienne place, et nous venons de voir comme il y défendit la première des libertés menacée par le nouveau pouvoir. Croyez bien que, sans la mort, il eût continué, et qu'il serait aujourd'hui à

l'extrême banc de l'extrême gauche, à ce poste qu'il avait rendu si menaçant pour tous les ministères. Que voulait-on de lui? Un roi? Il l'avait fait. C'était à ce roi de se créer roi populaire. Puisqu'il y avait malheureusement un marché, le marché était rempli, il s'arrêtait là. Benjamin Constant n'avait engagé ni sa vie à venir ni son ame. Mais Benjamin Constant a été homme d'esprit jusqu'au bout, il est mort au moment où cessait son rôle, lorsqu'il sentait l'impossibilité de renfermer plus long-temps le dégoût des hommes qu'il portait en lui. Ne trouvant plus la force de jeter aux peuples des paroles d'espérance, et de remplir les tristes fonctions du prêtre qui prêche encore la foi, quand le dieu s'est en allé, il a disparu dans la tempête comme Romulus au milieu du sénat, lorsque sa tâche fut accomplie. C'est qu'il y a dans les hommes de génie une prolongation d'existence, qui est tout-à-fait morale. Ils vivent au-delà du temps marqué à leur dépouille, soutenus qu'ils sont par les forces de leur esprit, ou plutôt la matière succombe en eux dès que l'esprit a perdu ses ressorts. Benjamin Constant était éminemment un de ces hommes qui ne sauraient vivre sans une nourriture céleste, sans la foi et la croyance d'un noble avenir. La révolution de juillet l'acheva. Il ne lui fallut pas deux jours pour savoir ce qu'il en adviendrait, et il avait déjà perdu toute illusion que les cris d'enthousiasme du peuple, répétés par toutes les nations de l'Europe, duraient encore. Que ferait d'ailleurs Benjamin Constant, avec son esprit doux et conciliateur, au milieu de ces hommes qui gouvernent aujourd'hui; qui, dans le péril de juin, n'eurent pas le courage, comme les hommes d'état de vendémiaire, de prendre un fusil et une giberne pour conjurer le danger, et qui, ce danger passé, ont fait de la vigueur de comité de salut public et tenté du despotisme militaire? Lui qui avait vu en 1797 la longanimité de la terrible Convention, fermant les yeux sur les promoteurs de cette insurrection où elle avait été attaquée par quarante mille hommes; lui qui, opposant alors, jeté par erreur et par jeunesse dans le parti égoïste et rétrograde, avait reconnu la force que donne la grandeur d'ame, qu'eût-il fait, qu'eût-il dit en juin 1832, lorsqu'une poignée de jeunes gens et d'ouvriers inhabiles aux armes, traqués, entourés, canonnés par soixante mille hommes que commandaient les meilleurs et les plus anciens généraux de l'Europe, furent traités avec

tant de rigueur? Eût-il approuvé par sa voix ou par son silence la rétroactivité, l'état de siège, et le 18 fructidor qu'on méditait contre la presse? Eût-il appuyé de sa parole éloquente les sergens de ville qui s'en allaient, un édit de Louis XIV à la main, fouiller un lit d'hôpital pour voir s'il ne s'y trouvait pas quelque malheureux blessé à disputer à la mort? Non, la dernière illusion de Benjamin Constant eût été détruite, le dégoût et l'ennui eussent débordé dans son cœur, et l'eussent étouffé!

Disons tout. Benjamin Constant, qui combattait pour la liberté et les principes de 89, se débattait cependant contre la philosophie du XVIIIe siècle, mais il ne pouvait la heurter de front, car le parti de la liberté était là. Ce n'est que dans son ouvrage de la religion, publié bien tard, qu'il osa dire sa pensée. Alors il croyait le parti de la liberté assez fort pour triompher, même avec le dogme religieux. Il ne vit pas, malgré son œil perçant, combien elle était en péril avec les doctrinaires, parce que ceux-ci avaient avec lui un point de contact qui lui était fort sensible. Les doctrinaires voulaient restaurer le christianisme, et en faire une affaire, ainsi que certains politiques philosophes qui voulurent restaurer le polythéisme à sa décadence, tandis que Benjamin Constant n'en faisait qu'un sentiment. Les doctrinaires prétendaient brider les peuples au moyen de la religion, les rendre moins âpres, plus faciles à conduire. Benjamin Constant, au contraire, voulait donner une base à leur indépendance en mettant la liberté et l'égalité dans le ciel. Ainsi, depuis long-temps, il se sentait infidèle à son école, déserteur de la bannière sous laquelle il avait triomphé. Ses habitudes l'entraînaient au milieu de l'école philosophique pure, et il en voyait le néant; en même temps il sentait que la rudesse du jeune libéralisme s'accommodait mal de son esprit poli et conciliant; et plusieurs fois, dans les soirées du général Lafayette, vers la fin de la restauration, il avait eu à lutter publiquement avec les meneurs des sociétés secrètes, et cette génération toute bouillante qui, d'un bond, voulait le dépasser. Que ferait donc aujourd'hui ce grand écrivain? Hélas! il jouerait un triste rôle au milieu de ces partis animés. S'il eût vécu, il servirait sans doute de manteau et de bannière à tous les esprits craintifs et paresseux, aux consciences larges, aux avidités pourvues; ils se tiendraient retranchés der-

rière cet esprit sain et modéré, se feraient un rempart de ses doctrines conciliatrices, et peut-être parviendraient-ils, plus qu'on ne l'a fait, à flétrir sa vieillesse. L'orateur aux idées claires par excellence verrait la confusion s'étendre plus que jamais sur tous les principes de gouvernement, faussés par les hommes qui semblaient appelés à mettre l'ordre dans les esprits et dans les consciences, et à tracer enfin une voie lumineuse à travers le chaos que nous ont formé trente ans de troubles, de démolitions et de guerres; aspect d'autant plus affligeant pour lui qu'il démêlerait trop bien les motifs et les fins de ces doctrines nébuleuses et de ces demi-vérités jetées cauteleusement au milieu de la foule aveugle. Je le répète, Benjamin Constant connaissait trop les hommes pour n'avoir pas su d'avance qu'il en serait ainsi; il avait vu trop souvent et de trop près ceux qui dirigent aujourd'hui les affaires de ce pays, pour n'avoir pas déroulé jusqu'au moindre repli de leur cœur; et il a dû mourir sans regret, mais non sans désespoir, en songeant en quelles mains il laissait les destinées de la France, qui sont les destinées du monde entier.

(*West-End-Review.*)

DE LA LANGUE

ET DE

LA LITTÉRATURE SANSCRITE.

Discours d'ouverture, prononcé au Collége de France.

MESSIEURS,

En paraissant pour la première fois dans cette chaire, le devoir que j'éprouve le plus d'empressement à remplir, c'est d'adresser à la mémoire du savant professeur pour qui elle fut créée, il y a dix-huit ans, l'hommage sincère de ma reconnaissance. Je dois moins que personne oublier que si, par des efforts de travail dont on ne tient pas assez compte lorsqu'ils sont une fois couronnés de succès, M. Chézy n'eût fondé en France l'étude de la langue sanscrite, nous ignorerions peut-être encore les premiers élémens de cet idiome, ou nous serions obligés d'en puiser exclusivement la connaissance dans les ouvrages des savans anglais et allemands. Le premier sur le continent, M. Chézy a su, seul et presque sans se-

cours, acquérir l'intelligence du sanscrit; le premier, il l'a professé dans cette chaire; et quoique l'étude de cette langue ait, dans ces dernières années, pris des développemens plus considérables en Allemagne qu'en France, M. Chézy, outre le mérite d'avoir assuré à notre pays une honorable priorité, a encore celui d'avoir éclairé de ses conseils, sinon de ses leçons, les premiers pas des hommes célèbres qui l'ont presque popularisée chez nos voisins. Près de vingt années d'un travail constant lui avaient rendu familier cet idiome, jusqu'alors ignoré; il le savait comme on sait ce qu'on a été obligé d'apprendre seul. A une grande aptitude pour les langues, M. Chézy joignait une finesse et une pénétration qui lui assuraient des succès faciles là où d'autres n'eussent rencontré que des obstacles insurmontables. L'habitude qu'il avait de lutter contre les difficultés que présente en général l'étude des langues de l'Orient, lui faisait rechercher toutes les occasions d'exercer la rare sagacité de son esprit; et on peut dire que les efforts qu'il dut faire pour avancer dans cette route pénible, décidèrent, autant que son goût particulier, de la prédilection qu'il ne cessa de montrer pour ce que la poésie indienne a produit de plus raffiné et de plus ingénieux. Rien, dans cette partie de la littérature brahmanique, ne lui était resté inconnu; il avait lu tout ce qu'en possède la bibliothèque du roi, et ces lectures, en augmentant son habileté dans l'intelligence des textes, avaient achevé de développer en lui le sentiment des beautés poétiques, et lui en avaient rendu l'expression si familière, que l'imagination semblait y avoir autant de part que l'érudition elle-même. C'est à l'heureuse alliance de ces mérites, qu'on est accoutumé de regarder comme inconciliables, qu'est due la belle édition du drame indien de *Shakountala*, et on a droit de penser que, sans le fléau qui a si cruellement frappé les orientalistes français, ces mêmes mérites nous eussent valu d'autres ouvrages, faits pour ajouter moins à la réputation de M. Chézy qu'à notre instruction et à nos plaisirs.

Si je viens, après un maître qui savait répandre tant d'agrémens sur l'étude du sanscrit, vous entretenir du même sujet, j'ai besoin de compter sur l'intérêt croissant qu'excitent, depuis le commencement de notre siècle, les questions qui se rattachent à la langue, à la philosophie et à la religion de l'Inde ancienne et moderne.

Née d'hier, l'étude du sanscrit a déjà pris le premier rang parmi les objets les plus dignes de l'attention du philosophe et de l'historien; et cet avantage, elle le doit moins à sa nouveauté même, qu'au nombre et à l'importance des problèmes qu'elle fait naître. De quelle surprise n'eût pas été frappé Leibnitz, qui, avec l'instinct du génie, devinait, il y a cent vingt ans, la parenté commune des dialectes de l'Europe, et cherchait à en retrouver le berceau en Asie, si on lui eût montré qu'au-delà de l'Indus s'était conservée une langue d'une structure admirable, riche en productions littéraires de tous genres, et qui présentait les analogies les plus frappantes avec le grec, le latin et les dialectes germaniques et slaves! Cette langue, les Anglais nous l'ont fait connaître : c'est le sanscrit des Brahmanes. Les liens de parenté qui l'unissent aux idiomes de l'Europe savante sont incontestables, et ce résultat, le plus singulier de ceux qu'ait obtenus de nos jours la philologie, est aussi le plus évidemment démontré.

Vous pressentez déjà quelle immense carrière ce fait inattendu ouvre aux spéculations ethnographiques et historiques. Non-seulement la découverte de l'affinité du sanscrit avec le grec, le latin, le slave et le celtique, a introduit un principe nouveau dans la classification des langues de l'Asie et de l'Europe, en substituant l'observation des rapports réels à la divination des ressemblances imaginaires; elle a encore soulevé un des problèmes les plus intéressans sur lesquels la critique historique soit appelée à s'exercer. Quelles causes peuvent expliquer les rapports d'idiomes séparés les uns des autres par de si vastes espaces? Une migration puissante, partie des bords de l'Indus et du Gange, aurait-elle répandu sur la surface de l'Europe une langue unique, qui, soumise dès-lors à des influences diverses, se serait ainsi modifiée, et en aurait formé de nouvelles, dont les nôtres ne sont que les débris? Peut-on reconnaître par la comparaison des idiomes européens et de celui que cette migration dut apporter avec elle, les traces d'un ancien langage propre à l'Europe, et auquel la langue plus perfectionnée de l'Asie se serait mêlée? D'un autre côté, cette langue, au lieu d'être la mère des dialectes européens, n'en serait-elle que la sœur, et leur origine commune devrait-elle être rapportée à un idiome inconnu, et rejeté dans un passé impénétrable, parce

qu'il échappe aux souvenirs de l'histoire? Si l'on ne peut espérer que ces problèmes doivent être tous complètement résolus, on est du moins en droit d'affirmer que la connaissance du sanscrit est la seule capable de les éclaircir. D'ailleurs, quand même la question historique devrait rester à jamais insoluble, c'est déjà un fait établi que l'identité fondamentale du sanscrit, du grec et du latin; et nous pouvons ajouter que ce résultat ne peut que gagner en certitude à mesure que les comparaisons s'étendront à de nouveaux dialectes, appartenant à la même famille, et que l'analyse descendra plus avant dans les détails intimes de leur structure. Or, ce fait est en lui-même de la plus grande importance pour l'histoire de la formation des langues classiques de l'Europe. Non-seulement le sanscrit, dont l'étude a presque seule donné le jour à une des branches les plus curieuses des sciences philologiques, la grammaire comparative, reçoit du rapprochement de ces idiomes les plus vives lumières; mais la méthode analytique à laquelle l'ont soumise des hommes comme les Bopp, les Humboldt et les Schlegel, doit, si elle est appliquée aux langues anciennes, en renouveler l'étude et en replacer la partie étymologique sur une base solide.

C'est sans contredit pour l'Inde un heureux privilége, que sa langue sacrée ait l'avantage de se rattacher aux idiomes qui forment le fond de l'éducation savante de l'Occident, et de nous rappeler les procédés d'expression qui ont eu sur la civilisation de l'Europe moderne une si merveilleuse influence. Mais si l'on envisage cette langue en elle-même, et qu'on lui demande ce qu'on cherche dans l'étude de tout idiome étranger, le moyen de connaître le peuple auquel il appartient, nous ne craignons pas de l'affirmer, le sanscrit est fait pour devenir l'instrument des plus belles découvertes. Depuis près de trente ans que l'intelligence de cet idiome a révélé à l'Europe l'existence d'un monde si long-temps oublié, l'industrie des savans anglais et allemands s'est presque uniquement employée à reconnaître, plus encore qu'à résoudre, les nombreuses questions qui naissaient à la vue des institutions civiles et religieuses, des usages et des mœurs dont l'Inde leur offrait le spectacle nouveau. Chaque pas qu'on a fait dans la solution d'un problème en a presque aussitôt soulevé un autre; et les efforts même qui semblaient les plus assurés de toucher au terme, n'ont

fait que le reculer davantage. Une littérature inépuisable, une mythologie sans bornes, des sectes religieuses infiniment diverses, une philosophie qui a touché à toutes les difficultés, une législation aussi variée que les castes pour lesquelles elle est faite, tel est l'ensemble des documens que l'Inde nous a conservé sur son état ancien; ce sont là les matériaux à l'aide desquels l'érudition devra reconstruire l'histoire du peuple célèbre dont ils attestent le génie.

A la tête de la littérature indienne, la critique, d'accord avec la tradition, place les Védas, que les Brahmanes regardent comme révélés par l'Intelligence suprême. Ces livres ne sont pas encore traduits, mais l'illustre Colebrooke en a donné une description et une analyse savante, et M. Rosen, de courts fragmens qui doivent être suivis de la traduction du *Rigvéda*. Déjà on a pu apprécier l'intérêt de ces antiques compositions sous le rapport philosophique. Jamais peut-être la pensée n'a cherché avec autant de persévérance et d'audace l'explication des grands problèmes qui sont depuis des siècles en possession d'exercer l'intelligence humaine. Jamais langage plus grave et plus précis, plus souple et plus harmonieux, ne s'est prêté à l'expression des images que l'homme invente pour décrire ce qu'il ne voit pas, et pour expliquer ce qu'il ne peut comprendre. Si la nouveauté des conceptions cause parfois quelque surprise, il faut s'en prendre à l'impuissance où est la raison humaine de franchir les bornes qui arrêtent son essor. Mais le spectacle des tentatives qu'elle fait pour les dépasser est toujours un des plus curieux que puisse se donner le philosophe; et c'est déjà un trait bien caractéristique dans l'histoire d'un peuple, que les productions les plus évidemment anciennes de son génie soient aussi celles où les raffinemens de la pensée et les inventions de l'esprit de système soient portés au plus haut degré. Je ne parle pas de la poésie des Védas, dont nous ne possédons encore que des extraits peu étendus. Elle est, comme toute poésie primitive, simple et élevée; mais ce double caractère lui convient peut-être mieux qu'à celle d'aucun autre peuple. L'homme y paraît peu, au moins dans les seuls fragmens qu'on en connaisse encore, et le mouvement désordonné de ses passions n'en trouble pas la calme uniformité; mais la nature y est chantée dans toute sa grandeur, et nous ne savons pas que les scènes brillantes qu'elle ramène chaque jour sous les yeux

de l'homme aient jamais inspiré quelque chose de plus idéal et de plus pur que les hymnes religieux des Védas. L'homme n'est cependant pas oublié dans les autres productions de l'esprit religieux de l'Inde, et les grandes épopées qui retracent l'histoire héroïque des Brahmanes et de la caste guerrière nous le montrent au milieu d'une société qui allie aux raffinemens de la civilisation la plus avancée la naïveté des mœurs primitives. L'un de ces poèmes, le *Râmâyana*, est maintenant en partie publié, et M. de Schlegel en donne en ce moment une édition complète avec une traduction latine. L'autre, le *Mahâbhârata*, a fourni à M. Bopp de Berlin le sujet des plus intéressantes publications, entre lesquelles on donne la première place au charmant épisode de Nalus. Rangés parmi les monumens de la littérature sacrée, les grands poèmes du *Râmâyana* et du *Mahâbhârata* sont quelquefois placés au nombre des livres religieux et moraux appelés *Pourânas*, avec lesquels ils ont peut-être quelques points de ressemblance, mais qu'ils surpassent de beaucoup sous le rapport du mérite poétique. Les Pourânas forment le dépôt de la mythologie populaire. S'appuyant sur les Védas dont on les prétend dérivés, ils chantent l'origine et les aventures des divinités plus matérielles, et j'oserais dire plus humaines que les dieux si simples des anciens livres. Ce sont des théogonies et des cosmogonies, à la suite desquelles est racontée l'histoire héroïque des deux dynasties glorieuses qui se sont partagé l'empire de l'Inde septentrionale, et que complète l'abrégé des devoirs religieux et moraux imposés à l'homme dans cette vie. Les Pourânas sont comme des encyclopédies des croyances et de la science de l'Inde; et, ce qui est bien fait pour donner une idée de l'étendue et de la nouveauté de la littérature indienne, ces encyclopédies sont au nombre de dix-huit, et l'on en connaît à peine quelques fragmens.

Après les croyances, viennent les devoirs, ou plutôt, dans un pays où un principe religieux sert de fondement à la société, les devoirs ne se séparent pas des croyances, et la loi tire sa force de la religion. Le plus respecté des livres de la loi, celui de Manou, passe pour être révélé par Brahma, le créateur du monde et le dieu de la sagesse. Ce code prend l'homme au moment où il sort des mains de son auteur, et le conduit à travers toutes les périodes de son

existence terrestre, jusqu'au terme le plus élevé auquel il puisse parvenir, l'affranchissement suprême et le repos au sein de Dieu; composition du plus haut intérêt, où rien de ce qui touche à la destinée de l'homme n'est omis, où tout est réglé, son avenir comme son état présent, parce que l'un est la conséquence de l'autre, et que, suivant les Brahmanes, l'homme gagne en ce monde, par ses actions, la place qu'il occupera un jour dans la série des êtres qui se succèdent sur la scène perpétuellement mobile de l'univers. A côté de la loi de Manou, les Indiens placent d'autres codes qui ne nous sont pas tous parvenus en entier, mais dont les fragmens prouvent avec quel soin les rapports des divers membres dont la société se compose avaient été fixés, et quelle importance le droit avait aux yeux des plus anciens sages; car c'est à des Brahmanes, que la tradition révère comme les premiers instituteurs de la société fondée par eux, que sont attribués ces recueils; et l'antiquité qu'on leur suppose n'est surpassée que par celle des Védas. Les ouvrages de droit ont donné naissance à une des branches les plus riches de la littérature sanscrite; et d'habiles commentateurs se sont appliqués à l'interprétation de ces monumens vénérables, et à la solution des difficultés qui résultent de l'application qu'on en fait encore aujourd'hui à un état social, semblable dans son principe à celui pour lequel ces codes ont été rédigés, mais qui a dû cependant, par le laps de temps et les secousses de nombreuses et violentes révolutions, éprouver des modifications importantes.

Si nous quittons les croyances religieuses et la législation pour jeter un regard sur les produits plus libres de l'intelligence, la philosophie et la littérature proprement dite, nous rencontrerons des compositions non moins étendues, des questions non moins curieuses, et, malgré les admirables travaux des Colebrooke et des Wilson, non moins nouvelles. La philosophie ne se sépare pas, il est vrai, de la religion avec autant de franchise dans l'Inde que dans l'Occident. A quelques exceptions près, elle repose sur la révélation, et promet à la recherche de la vérité la même récompense que la religion fait espérer à la foi. Mais, quoique enchaînée aux deux termes de son développement, la philosophie n'en traite pas moins avec liberté toutes les questions qu'embrassait, dans ses recherches, la sagesse antique. Dans le passé, l'origine du monde;

dans le présent, les facultés et les passions de l'homme; dans l'avenir, sa destinée, celle de l'univers, et par-dessus tout ses rapports avec l'Intelligence suprême d'où tout émane et où tout rentre : c'est là l'inépuisable sujet de ces profondes spéculations philosophiques, où les faits de toutes les sciences viennent se confondre, la physique et la psychologie, l'histoire naturelle et la métaphysique, mais où l'analyse moderne ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur de la pensée et l'originalité de l'invention.

Ces habitudes méditatives, qui supposent, en même temps qu'elles développent les facultés les plus puissantes de l'intelligence, n'ont pas exclusivement occupé les sages de l'Inde, et, en les transportant dans la sphère idéale des abstractions, elles ne les ont pas laissés froids et insensibles à la vue des émotions de l'âme humaine, dont le spectacle éveille, chez tous les peuples, le sentiment de la poésie. Les Indiens ont été poètes autant que philosophes, peut-être même n'ont-ils été philosophes que parce qu'ils étaient poètes. Chez eux, toute idée s'anime des couleurs de la poésie, et tout discours y est presque un hymne. Un idiome abondant et flexible prête aux chants du poète un fonds inépuisable d'images et de formes. Dans l'expression l'éclat ou la simplicité, dans la pensée le naturel ou la grandeur, ce sont là quelques-uns des caractères de cette poésie si étincelante, dont on sent plus aisément qu'on n'en définit les beautés. Elle comprend les genres les plus variés, depuis l'expression des idées abstraites des Védas jusqu'à ces jeux d'esprit, qui auraient déjà par eux-mêmes bien peu de mérite, quand ils ne seraient pas encore la triste preuve de la décadence d'une littérature. L'épopée, le drame et l'ode y ont leur place; et le génie qui a produit tant d'ouvrages, dont quelques-uns passeront aux yeux des nations les plus polies pour des chefs-d'œuvre, en fixant d'une manière critique les lois de ces compositions diverses, a donné, en quelque sorte, un dernier témoignage de sa force, et a montré que, si un heureux instinct avait pu les faire naître, une analyse ingénieuse savait aussi les apprécier et en rendre compte.

Au milieu de si nombreuses richesses, on éprouve un regret, c'est de ne pas y trouver l'histoire de la nation dont elles feront à jamais la gloire. Nous ignorons, en effet, à peu près complètement

l'histoire politique de l'Inde ancienne, et c'est comme par un acte de foi que nous croyons qu'elle est ancienne; car parmi tant d'ouvrages, fruit de l'imagination la plus poétique, des méditations les plus hardies, de la raison la plus exercée, on n'a pas encore rencontré de livres historiques, et l'on ne sait dans quelle période placer ces monumens de l'existence d'un peuple qui a gardé sur ses destinées un silence inexplicable. A ces preuves si variées et si frappantes d'une savante et longue culture, il manque la preuve même de leur ancienneté, l'indication de leur date. Le travail des siècles a pu seul accumuler l'une sur l'autre ces cosmogonies gigantesques, ces poèmes immenses, ces traités si approfondis de philosophie et de législation. Mais quand ce travail a-t-il commencé? Et cette œuvre, qui se perpétue jusque dans des temps si rapprochés de nous et presque sous nos yeux, est-elle d'hier, ou remonte-t-elle, comme le croient les Brahmanes, aux premiers âges du monde? Quand on peut se faire de pareilles questions sur l'histoire d'un peuple, tous les doutes sont permis à la critique, mais on doit convenir aussi que sa hardiesse perd beaucoup de son mérite. Le scepticisme s'est cependant attaqué à la fabuleuse histoire de l'Inde, avec autant d'ardeur que les Brahmanes mettent de sang-froid à en affirmer la certitude; et, comme leurs périodes mythologiques attribuaient à la civilisation indienne une ancienneté incroyable, on n'a pas voulu admettre qu'il y eût rien d'ancien chez eux. Parce que les Brahmanes avaient trop demandé à la crédulité facile des peuples auxquels ils ont donné des lois, la critique soupçonneuse de quelques Européens leur a tout refusé. Mais le bon sens qui fait justice des exagérations de l'esprit oriental, et qui sait y admirer encore la poésie et la hardiesse des conceptions, doit se garder des excès d'un scepticisme sans grandeur; et parce qu'il est impossible de prouver que les Védas soient sortis de la bouche de Brahma lui-même, il n'est pas permis d'affirmer qu'ils sont une œuvre récente, dénuée d'authenticité et de valeur. Qui sait, si quand la masse entière de la littérature indienne sera devenue accessible aux recherches de l'érudition, il ne sera pas possible d'y découvrir des renseignemens historiques qui permettent d'en retrouver et d'en suivre le développement? Jusqu'à cette époque, la réserve, qui en toute matière est un mérite, est ici un

devoir; et ce n'est pas beaucoup exiger de la critique que de lui demander d'apprendre avant que de juger.

Pour moi, messieurs, je pense, à l'honneur de l'érudition, que les travaux des hommes savans qui ont dévoué leur vie à l'étude de l'Inde, ne seront pas stériles pour l'histoire ancienne de ce pays. J'ai l'espérance que la réunion de tant d'efforts finira quelque jour par reconstruire la plus brillante et peut-être la plus riche histoire littéraire qu'un peuple puisse offrir à la curiosité et à l'admiration de l'Europe. Sans doute, ce que nous en savons est bien peu de chose en comparaison de ce que nous n'en savons pas; mais, nous pouvons le dire avec une juste confiance, si nous ne savons pas tout encore, nous n'ignorons pas non plus absolument tout. Le but dont la possession devra récompenser nos peines se dérobe en partie à nos regards, mais nous avons la certitude qu'il n'est pas inaccessible; et déjà même nous pouvons entrevoir par quelle route il nous sera possible d'y atteindre.

Que les monumens de la littérature indienne soient tous traduits ou explorés par la critique, que les bibliothèques de l'Europe en acquièrent la collection complète, que la langue en soit aussi généralement étudiée et connue que celle de quelques autres nations cultivées de l'Asie, alors on pourra présenter le tableau de cette littérature, et faire ainsi connaître le vieux peuple, qui a su la conserver jusqu'à nous. Le manque d'ouvrages historiques laissera certainement dans ce tableau des lacunes considérables; mais les grands traits de l'histoire politique et civile de l'Inde ressortiront en partie de l'histoire des idées, et d'ailleurs la possession de la seconde consolera peut-être le philosophe de la perte de la première. Le système religieux, les traditions historiques, les lois et les usages s'éclaireront de la lumière qu'aura fait naître la comparaison suivie des productions si diverses de la littérature sanscrite. Ainsi, s'appuyant sur des documens nombreux et décisifs, l'historien reconnaîtra l'Inde antique du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana* dans l'Inde telle qu'elle nous apparaît au commencement du XIe siècle de notre ère, au temps de l'invasion musulmane. Quatorze siècles avant cette époque, il la retrouvera encore dans les descriptions qu'en rapportèrent en Grèce les compagnons d'Alexandre; et il pourra, dès-lors, affirmer

que le langage, la religion, la philosophie, en un mot que la société dont les écrits des Brahmanes sont le produit et l'image, existait déjà, quatre siècles au moins avant notre ère, et, chose remarquable, que cette société ne devait pas différer beaucoup de celle que nous voyons encore de nos jours établie dans la totalité de l'Inde.

Au-delà de cette époque, les documens nationaux et étrangers laissent, il est vrai, l'historien dans une obscurité profonde. Mais ces ténèbres peuvent n'être pas tout-à-fait impénétrables à la lumière de la philologie et de la critique. Ainsi l'invasion d'Alexandre deviendrait le point fixe d'où il faudrait partir pour remonter dans les temps antérieurs, et chercher à y découvrir, sinon la date de la formation de la société brahmanique, au moins la preuve de son antique existence. Il faudrait se demander si un peuple, parvenu trois cents ans avant notre ère à un aussi haut point de culture, n'avait pas dû auparavant traverser bien des siècles de tentatives et d'efforts; car, s'il est permis d'accorder à la vivacité du génie oriental le don de se produire presque spontanément, et de franchir d'un seul bond l'intervalle qui sépare l'enfance de l'âge mûr, on ne peut nier que les nations n'aient besoin, pour se réunir et se fonder, des longs essais de l'expérience, et que le développement matériel des sociétés ne soit soumis partout à des lois à peu près invariables, et dont l'action régulière laisse en quelque façon conjecturer le plus ou moins de durée. Il faudrait surtout interroger la langue, cette expression d'autant plus naïve de la pensée qu'elle est plus ancienne; rechercher si ses formes apprennent quelque chose sur son âge, quelle place elle occupe dans la famille à laquelle elle appartient; et alors la question, changeant de théâtre, devrait embrasser tous les dialectes alliés au sanscrit, et se transformer en un problème de philologie comparative et d'ethnographie. En dehors de l'Inde, un idiome ancien et encore peu connu, celui des livres de Zoroastre; dans l'Inde, deux dialectes que l'on peut dire dérivés du sanscrit, le pali et le prakrit, deviendraient l'objet d'observations curieuses et de rapprochemens du plus grand intérêt. L'idiome ancien de la Bactriane, le zend, semblable dans sa structure au sanscrit et aux dialectes qui en dérivent, mais moins poli et plus rude, reporterait l'historien à la

date la plus ancienne que l'on puisse saisir dans le développement de ces belles langues. L'analyse comparée du zend et du sanscrit le ferait assister aux premiers essais de leur formation, et lui en livrerait presque le secret. La ressemblance frappante de ces deux idiomes le conduirait à reconnaître que les peuples qui les ont parlés n'ont dû faire jadis qu'un seul et même peuple; et ce fait capital, éclairant et réunissant en un faisceau des traditions éparses et imparfaitement comprises, donnerait un haut degré de vraisemblance à l'hypothèse qui fait descendre des contrées voisines de l'Oxus, et du versant occidental des montagnes où il prend sa source, la colonie qui vint, dans des temps sans doute très anciens, conquérir la partie septentrionale de l'Indoustan.

Ici, messieurs, voyez quel immense horizon s'ouvrirait aux regards de l'historien, et combien la question déjà si vaste de l'origine de la civilisation indienne s'agrandirait encore. Depuis les sommets de l'Himâlaya jusqu'à l'extrémité de la presqu'île, une race intelligente et forte a laissé les traces profondes de sa domination. Elle a, sur tous les points de cet heureux pays, fondé des villes et bâti des temples. Religion, art, science, tout est venu d'elle. Elle a vécu sur cette terre féconde qu'elle a civilisée, comme si elle y avait pris naissance. Et maintenant une hypothèse, à laquelle plus d'un fait donne quelque valeur, prétend qu'elle y est étrangère, et que le pays, théâtre de sa merveilleuse culture, ne lui a pas toujours appartenu! Ce peuple privilégié a-t-il trouvé vacante la terre de l'Inde, ou l'a-t-il ravie à ses anciens possesseurs? Et s'il ne s'y est établi que par la conquête, tout vestige des vaincus est-il donc complètement effacé? Loin de là, messieurs, et l'hypothèse qui attribue la civilisation de l'Inde à des conquérans venus du nord-ouest trouve ici l'appui nouveau d'un fait. Sous l'unité apparente de la société indienne, l'observateur n'a pas de peine à reconnaître la variété des élémens qui la composent. L'unité est dans les institutions religieuses et civiles qu'une race éclairée a su faire prévaloir; la variété est dans les tribus et presque les nations qui ont été forcées de s'y soumettre. Ces castes rejetées aux derniers rangs de la hiérarchie sociale, qu'est-ce autre chose que les débris d'un peuple vaincu? La différence de leur teint, de leur langage, de leurs mœurs mêmes, qui les distingue d'une manière si tran-

chée de la caste des Brahmanes, n'est-elle pas la preuve la plus évidente qu'elles appartiennent à une autre race? Et pour ne choisir qu'un des nombreux traits de leur originalité si marquée, comment s'expliquer la présence dans le même pays de deux systèmes de langues aussi radicalement dissemblables que le sanscrit des Brahmanes, et les dialectes qui dominent exclusivement dans le sud de l'Inde? Si ces dialectes étaient le produit d'une de ces altérations auxquelles nous savons que le sanscrit n'a pas plus échappé que toute langue qui a long-temps vécu, sans doute, il faudrait reconnaître qu'ils sont postérieurs à l'époque de l'arrivée des Brahmanes dans le Décan. Mais ces dialectes diffèrent du sanscrit, et dans les mots et dans les formes grammaticales; et, dès-lors, il faut en conclure qu'ils sont antérieurs à l'introduction du sanscrit dans le sud de l'Inde, et l'histoire peut les admettre comme les témoignages irrécusables de l'existence d'un peuple anciennement établi dans la plus grande presqu'île indienne.

Ces indications nous ont conduits jusqu'à la limite la plus reculée, à laquelle la critique puisse parvenir sans crainte de se perdre. En effet, si elle a le droit d'interroger les langues, quand l'histoire ne lui répond plus, elle doit renoncer à l'espoir de trouver chez un peuple quelque chose d'antérieur à la langue qu'il parle. Mais, pour atteindre à cette limite, que de recherches à faire et de questions à résoudre? Explorer tous les monumens de la littérature sanscrite, les comparer entre eux, les classer autant que cela est possible; puis, quand on aurait reconnu que ces monumens ne sont encore que ceux de la nation qui a donné à l'Inde ses croyances et ses lois, et que cette nation n'est pas la seule dont on retrouve des vestiges dans ce pays, étudier les idiomes populaires, examiner s'ils offrent quelque affinité avec d'autres langues étrangères au continent indien; en un mot, joindre à la connaissance du sanscrit celle de quatre ou cinq autres dialectes, pour lesquels l'intelligence de l'idiome savant des Brahmanes n'est que d'un bien faible secours : telle est la suite des travaux auxquels il faudrait se livrer, pour composer une histoire littéraire et philosophique de l'Inde, qui méritât de prendre place parmi les grandes compositions historiques de notre époque. Quand même tous les détails de ce plan auraient été éclairés par deux siècles de recher-

ches et de labeurs, il serait encore bien difficile à un seul homme d'en embrasser l'ensemble. Mais, lorsqu'on voit des savans comme les Colebroke et les Wilson, entourés de tous les secours que peut accumuler un long séjour dans l'Inde, profondément versés dans la connaissance de nombreux idiomes, des hommes auxquels aucune branche des connaissances humaines n'est restée étrangère, s'abstenir de toucher à ce magnifique sujet, on peut affirmer qu'il surpasse les forces d'un seul homme, et que le temps n'est pas encore venu, où il sera permis d'en essayer même l'esquisse. Ce n'est pas que ces savans célèbres, et que, sur le continent, les Schlegel et les Lassen, les Bopp et les Humboldt, aient renoncé à jamais connaître l'Inde, pour laquelle leurs ouvrages ont déjà tant fait. Mais ces hommes, auxquels les sciences historiques et philologiques seront à jamais redevables des plus intéressantes découvertes, ont compris qu'il fallait s'avancer d'un pas régulier dans cette carrière nouvelle. Il ont voulu appliquer à l'étude de l'Inde les procédés d'investigation qui ont porté si loin la connaissance de l'antiquité classique, aux XVIe et XVIIe siècles; et il faut dire à leur gloire que, de tous les travaux dont ce pays a été l'objet, ceux qui ont été dirigés dans cette voie sûre de la critique, sont encore les seuls qui aient porté de véritables fruits.

Quant à nous, messieurs, nous, venus après ces hommes illustres pour profiter de leurs leçons et nous éclairer de leurs exemples, nous n'aurons pas la présomption de tenter ce qui, sans doute, est impossible, puisqu'ils n'ont pas osé l'entreprendre. Nous nous rappellerons les enseignemens du savant maître qui nous a précédé dans cette chaire; et nous ne perdrons pas de vue que, si nous apportons tous ici le desir de connaître l'antique civilisation des Brahmanes, le moyen le plus sûr pour y parvenir est de rester fidèles à la destination de ce cours, et de consacrer tous nos soins à en apprendre la langue. C'est donc à l'étude de la langue sanscrite que nous appliquerons ensemble ce que nous avons de constance et de zèle. Au lieu d'esquisses ambitieuses et condamnées long-temps encore à rester incomplètes sur l'histoire et la littérature des Indiens, nous analyserons l'idiome savant dans lequel ce peuple original s'est exprimé, nous lirons les monumens immortels qui attestent son génie, et nous nous consolerons d'avoir renoncé pour

un temps à vous présenter le tableau des merveilles qu'il a créées, par l'assurance d'avoir contribué à vous mettre en état d'en tracer vous-mêmes quelques traits. Osons le dire cependant : si ce cours doit être consacré à la philologie, nous n'en bannirons pas pour cela l'étude des faits et des idées. Nous ne fermerons pas les yeux à la plus éclatante lumière qui soit jamais venue de l'Orient, et nous chercherons à comprendre le grand spectacle offert à nos regards. C'est l'Inde, avec sa philosophie et ses mythes, sa littérature et ses lois, que nous étudierons dans sa langue. C'est plus que l'Inde, messieurs, c'est une page des origines du monde, de l'histoire primitive de l'esprit humain, que nous essaierons de déchiffrer ensemble. Et ne croyez pas que nous promettions ce noble but à vos efforts dans le vain desir de demander pour nos travaux une popularité qu'ils ne peuvent avoir. C'est en nous une conviction profonde qu'autant l'étude des mots, s'il est possible de la faire sans celle des idées, est inutile et frivole, autant celle des mots, considérés comme les signes visibles de la pensée, est solide et féconde. Il n'y a pas de philologie véritable sans philosophie et sans histoire. L'analyse des procédés du langage est aussi une science d'observation; et si ce n'est pas la science même de l'esprit humain, c'est au moins celle de la plus étonnante faculté à l'aide de laquelle il lui a été donné de se produire.

EUGÈNE BURNOUF.

EXCURSION

DANS L'OYAPOCK.

II.[1]

Le 23 novembre 1831, M. Adam de Bauve et moi nous quittâmes, dans l'après-midi, l'habitation de Tapaïrwar, pour nous rendre dans le Yarupi, et favorisés par le courant, nous l'eûmes bientôt laissée loin derrière nous. Les pluies des jours précédens avaient gonflé l'Oyapock de près de deux pieds, et cela avait suffi pour changer l'aspect qu'il présentait lorsque je l'avais remonté. Une multitude de roches découvertes alors avaient disparu : les autres ne montraient plus au-dessus des flots que leurs pointes contre lesquelles le courant se brisait avec impétuosité. L'équipage de notre canot se composait de six Indiens, et une petite pirogue nous accompagnait, montée par deux autres Indiens, chargés de pourvoir à notre subsistance, soit en pêchant, soit en mettant pied à terre pour

(1) Voyez la livraison du 15 décembre 1832, de la première série.

tuer le gibier qui se présentait à leurs coups. Si, en remontant l'Oyapock, ses sauts exigent de pénibles efforts de la part des Indiens pour les franchir, il ne leur faut pas développer moins d'adresse lorsqu'il s'agit de les descendre. Pendant que la plupart pagayent, l'un d'eux, armé d'une longue perche, se tient debout à l'avant de l'embarcation pour découvrir les passages les moins périlleux, et avertit celui qui gouverne à l'arrière des dangers qui se présentent. Le canot, emporté avec la rapidité d'une flèche à travers le labyrinthe de roches dans lequel il est engagé, tombe, pour ainsi dire, de cascades en cascades. Telle est quelquefois le peu de largeur du passage, qu'il faut éviter de poser les mains sur les bords de la pirogue, pour ne pas courir le risque d'avoir les doigts écrasés contre les roches qui pressent, en quelque sorte, ses flancs des deux côtés. Lorsque la hauteur perpendiculaire des chutes est trop considérable, les Indiens s'arrêtent, attachent une longue liane à l'avant du canot, et entrant à l'eau, le font virer de bord, de manière à ce qu'il descende lentement en présentant son arrière le premier. Les uns le retiennent par la liane, tandis que les autres, placés sur les côtés, le dirigent avec attention. Malgré ces précautions, il arrive quelquefois qu'une lame le remplit, ou que s'échappant de leurs mains, le courant l'emporte en le heurtant de toutes parts contre les roches. Alors les Indiens, qui sont d'admirables nageurs, s'élancent à sa poursuite, et ont bientôt fait de l'atteindre. Après avoir déchargé le bagage, et vidé avec leurs couys une partie de l'eau qui remplit l'embarcation, ils impriment à cette dernière un mouvement oscillatoire très fort qui achève de la mettre à sec. Ils plongent ensuite pour reprendre les objets qui sont tombés au fond de l'eau et continuent leur route.

Ces accidens sont très rares; mais deux heures après notre départ, nous en éprouvâmes un d'une autre nature qui est plus fréquent et plus désagréable encore. Notre canot, au moment de franchir un barrage où le courant l'entraînait avec violence, heurta de l'avant contre une roche aiguë à fleur d'eau, et y resta engagé; il était fendu de plus d'un pied et demi, et l'eau y entrait avec une rapidité effrayante. Nous n'eûmes que le temps de le dégager et de le diriger coulant bas sur une roche voisine où nous le cintrâmes avec des lianes que nos Indiens furent chercher dans le bois. Nous

bouchâmes ensuite la voie d'eau avec une chemise que nous mîmes en pièces. Une pluie violente qui survint pendant cette opération, et la nuit qui approchait, nous obligèrent de chercher un refuge dans un carbet en ruines, sur le bord de la rivière, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, à midi, nous arrivâmes à l'embouchure du Yarupi, qui n'est éloigné que de dix lieues de l'habitation que nous avions quittée la veille. Un canot, conduit par deux jeunes Indiens qui venaient de pêcher dans l'Oyapock, y entrait en même temps que nous, et nous apprîmes d'eux que les premières habitations étaient fort loin dans le haut de la crique, mais que nous trouverions à peu de distance un abatis récent où travaillait leur famille qu'ils allaient rejoindre.

Les eaux du Yarupi, lorsque j'avais passé la nuit à son embouchure, trois semaines auparavant, étaient tellement basses, qu'il eût été impossible à nos canots d'y pénétrer, mais les pluies l'avaient rendu alors parfaitement navigable. Pendant trois lieues, nous ne rencontrâmes ni sauts ni barrages; les bords de la rivière, taillés souvent à pic, offraient çà et là des éboulemens qui avaient entraîné des portions considérables de terrain, avec les arbres qu'elles supportaient, et plus d'une fois nous éprouvâmes des craintes en passant sous quelques-uns de ces derniers, qui ne tenaient plus au rivage que par l'extrémité de leurs racines. Nous aperçûmes bientôt les premiers indices de ce mouvement progressif qui rapproche chaque jour les Oyampis des blancs. Plusieurs abatis récemment brûlés indiquaient que ceux du Yarupi tendent aussi à descendre le long de l'Oyapock.

L'abatis que nous cherchions ne tarda pas à s'offrir à nous; les Indiens auxquels il appartenait demeuraient à vingt-sept lieues de là dans le haut de la crique, et l'avaient commencé depuis peu. Il était situé sur un petit plateau élevé d'environ quarante pieds au-dessus du Yarupi, et l'on ne pouvait y monter que par un sentier presque à pic et de difficile accès. A mi-côte était un petit carbet à peine suffisant pour tendre quelques hamacs, dont quelques bagatelles nous valurent la possession momentanée pour la nuit. Les Indiens construisirent à la hâte un ajoupa dans leur abatis, et le lendemain au jour nous ne les revîmes plus; ils étaient partis

malgré l'obscurité et la pluie qui n'avait cessé de tomber avec violence.

Les obstacles que présente le Yarupi pour la navigation étant de même nature que ceux de l'Oyapock, je passe sous silence les difficultés sans nombre que nous eûmes à vaincre les jours suivans. Elles furent telles que nous ne pûmes chaque jour faire plus de trois lieues. Outre des barrages et des roches sans fin, nous fûmes obligés d'escalader cinq sauts, dont le plus considérable n'avait pas moins de quarante pieds de hauteur, et nous faillîmes plusieurs fois perdre nos canots. L'adresse des Indiens nous préserva seule de cet accident qui nous eût obligés de gagner par terre, à travers les forêts, le premier endroit habité, en abandonnant tout le bagage que nous avions avec nous. Enfin le 27 novembre, à l'entrée de la nuit, nous arrivâmes chez Paranapouna, que nous connaissions déjà pour l'avoir vu chez Tapaïarwar dans l'Oyapock. La réception qu'il nous fit est assez curieuse pour mériter que j'en dise un mot. Nous le trouvâmes, ainsi que tous les membres de sa famille, étendu nonchalamment dans son hamac, et il nous reçut gravement sans se lever. Nous lui demandâmes la permission de passer quelques jours chez lui, ce qu'il nous accorda avec le même air d'indifférence. Puis tout à coup, au moment où nous y pensions le moins, il s'élança brusquement de son hamac et se mit à parcourir le carbet à grands pas, en prononçant un discours accompagné d'éclats de voix et de gestes si extraordinaires, qu'il paraissait parler une autre langue que la sienne. Cette harangue dura une demi-heure, au bout de laquelle il se recoucha paisiblement comme si rien ne se fût passé. Nos Indiens, qui nous servaient d'interprètes, nous expliquèrent le motif de cette scène imprévue; notre hôte reprochait à ses fils leur paresse, qui le laissait sans gibier ni poisson, et le mettait hors d'état de rien offrir aux blancs qui venaient lui rendre visite. Ces reproches n'étaient que trop fondés; mais ils ne furent pas sans résultat, et pendant tout le temps que nous restâmes chez Paranapouna, ses deux fils furent chaque jour à la chasse, et ne nous laissèrent pas manquer de gibier. Les présens nombreux que nous fîmes aux jeunes chasseurs ne contribuèrent pas peu sans doute à les maintenir dans ces bonnes dispositions.

Malgré les grains qui tombaient chaque jour, nous allions nous-

mêmes à la chasse avec nos Indiens. Dans une de ces excursions, nous tombâmes sur un jeune couguar, occupé à dévorer une biche qu'il venait de surprendre. En nous voyant, il grimpa sur un arbre d'où un de nos Indiens le fit tomber d'un coup de fusil. Cet individu est le seul de cette espèce que j'aie vu dans le cours de mon voyage, bien que j'aie souvent entendu ses cris, ainsi que ceux du jaguar, le matin au lever du soleil et le soir à l'entrée de la nuit. On se fait généralement, en Europe, une idée exagérée des dangers auxquels est exposé l'homme par la rencontre de ces animaux dans les forêts de l'Amérique. On peut y errer long-temps sans en rencontrer aucun, et je regarde comme très douteux certains récits de voyages où les périls de ce genre se reproduisent à chaque pas. Tous les animaux féroces, sans exception, craignent l'homme et fuient sa présence, à moins qu'ils ne soient pressés par la faim. Son regard exerce sur eux une sorte de fascination à laquelle ils ne peuvent se soustraire. M. Caillé a fait pour l'Afrique la même remarque, et son témoignage s'accorde parfaitement avec ce que je viens de dire.

La manière de chasser des Indiens est très différente de la nôtre. Bien qu'ils élèvent quelques chiens, ils ne s'en servent jamais pour la chasse, et ne s'en rapportent qu'à leur vue perçante pour découvrir le gibier dans la profondeur des forêts. Le chasseur, son arc à la main et l'œil aux aguets, marche à pas lents, sans que le bruit des feuilles ou des petites branches sur lesquelles il pose le pied avertisse le gibier de sa présence. Aperçoit-il de loin un paca, un agouty ou une biche, il s'arrête, la flèche part, et l'animal est frappé sans que ses pareils qui sont dans le voisinage en aient connaissance. L'Indien va le ramasser en silence ou le laisse sur place pour le prendre au retour, et continue sa chasse. Il faut beaucoup d'habitude pour marcher ainsi sans bruit dans le bois, et je n'ai jamais vu de blancs qui pussent y parvenir, même en allant pieds nus comme les Indiens.

L'un des fils de Paranapouna, outre le collier et les bracelets de rasades qui formaient sa parure habituelle, paraissait quelquefois devant nous la tête couverte d'une poudre d'une blancheur éclatante. En examinant de près cette substance, que je prenais pour du *sisipà* ou fécule de manioc, je m'aperçus que cette prétendue poudre était un duvet d'oiseau pour ainsi dire impalpable, et j'ap-

pris qu'il était fourni par la *grande harpie* ou *aigle destructeur*, oiseau qui rivalise pour la taille et la force avec les plus grandes espèces de sa famille. Les Indiens le recherchent beaucoup, surtout les petits qui fournissent un duvet plus abondant, et quand ils sont parvenus à s'en procurer un, ils le nourrissent avec soin et lui arrachent son duvet tous les trois mois. Lorsqu'une fête doit avoir lieu, ils se rendent quelquefois à des distances considérables pour se procurer ce précieux objet de toilette, qu'ils emploient non-seulement à se poudrer la tête, mais encore à faire sur leur corps des dessins qui contrastent fortement avec leur propre couleur, et les peintures noires et rouges dont ils sont habituellement couverts. La manière de l'appliquer consiste à enduire la peau d'une légère couche de gomme, puis à souffler dessus le duvet au moyen d'un roseau, opération dont les femmes s'acquittent avec beaucoup d'adresse.

La famille de Paranapouna offrait un modèle parfait de l'indolence indienne. A l'exception de ses deux fils, qui chassaient pour nous, tous les autres individus qui la composaient passaient leur temps à dormir ou à se balancer dans leurs hamacs. Les femmes seules sortaient de temps en temps de leur apathie pour préparer un peu de couac, ou aller arracher quelques patates douces dans l'abatis, lorsque la faim devenait pressante. Il est rare qu'on rencontre dans un carbet indien des provisions mises en réserve pour l'avenir. Chacun y dispose avec une égale liberté de tous les vivres qui s'y trouvent, et l'enfant qui sent la faim, ou qui croit la sentir, s'empare de tout ce qui tombe sous sa main sans rencontrer la plus légère opposition. Il n'en éprouve pas davantage dans ses autres volontés : de là l'indépendance absolue qui fait le fond du caractère de l'Indien, et que rien ne peut réduire.

Le 3 décembre, nous quittâmes l'habitation de Paranapouna, et nous fûmes coucher six lieues plus loin. Le Yarupi, dans tout cet intervalle, ne nous offrit aucun saut, quelques roches seules se faisaient voir çà et là et contribuaient à diminuer encore la largeur de la crique, qui n'était habituellement que de trois ou quatre toises. Des arbres tombés en travers soit de vieillesse, soit par tout autre accident, nous barrèrent plusieurs fois le passage, et nous fûmes obligés de les mettre en pièces à coups de hache pour pouvoir

passer. La beauté des sites qui s'offraient à chaque instant à nos yeux nous faisait oublier ces fatigues, et nous nous arrêtâmes plus d'une fois pour contempler à loisir le tableau admirable qui se déroulait devant nous sur les deux bords de la crique. Des arbres gigantesques étendaient d'une rive à l'autre leurs branches chargées de plantes parasites et de longues mousses blanches qui pendaient dans les airs. D'autres, couverts de fleurs brillantes, se penchaient et s'unissaient entre eux en confondant leurs couleurs. D'immenses lianes, grimpant jusqu'à leur cime, retombaient en festons, ou formaient une voûte épaisse sur nos têtes, tandis qu'à leurs pieds des bambousiers qui croissent dans les terreins marécaheux, s'élevaient de distance en distance et couvraient la forêt d'un voile impénétrable. Le jour suivant nous fîmes encore six lieues dans ces solitudes enchantées sans rencontrer aucune trace d'Indiens, quoique nous eusions dû en trouver d'après les renseignemens que nous avions pris.

Le 5, après avoir fait deux lieues, nous arrivâmes à un abatis où nous mîmes pied à terre; mais nous poussâmes en vain des cris pour nous faire entendre des Indiens qui pouvaient être dans le voisinage. Un peu plus loin, une petite crique, affluent du Yarupi, se présenta à nous, et nous aperçûmes à quelque distance de son embouchure un canot attaché à un tronc d'arbre immense qui unissait ses deux bords en guise de pont. Nous débarquâmes dans cet endroit, et prenant un sentier qui s'enfonçait dans le bois, nous arrivâmes, après un quart d'heure de marche, à une éclaircie au milieu de laquelle s'élevait un carbet où nous trouvâmes quatre Indiens des deux sexes. La présence subite de deux blancs parut leur causer quelque frayeur, mais quelques présens les eurent bientôt rassurés. Nous apprîmes d'eux que le Yarupi cessait d'être navigable à peu de distance de là, et que dans leur voisinage existaient d'autres Indiens qui vivaient au milieu des forêts, sans embarcations, et du seul produit de leurs plantations et de leur chasse.

Le lendemain, ces derniers, ayant eu connaissance de notre arrivée, vinrent nous faire une visite au nombre de quinze, et nous apportèrent une foule d'objets que nous leurs achetâmes. Ils nous apprirent qu'à un mois de marche par terre, il existait, dans le

sud-ouest, une peuplade nombreuse avec laquelle ils avaient des rapports, et l'un d'eux s'offrit pour nous y conduire. Cette distance était évidemment exagérée, en supposant qu'on marchât sans s'arrêter. Mais les Indiens, dans leurs voyages, s'écartant de côté et d'autre pour chasser, et campant quelquefois plusieurs jours de suite quand ils arrivent dans un endroit abondant en gibier ou sur les bords d'une crique poissonneuse, la peuplade en question pouvait n'être éloignée que de quatre-vingts à cent lieues, et appartenir à quelques-unes des nations des bords de l'Amazone.

Pendant les deux jours suivans, la pluie ne cessa de tomber, et nous ne pûmes sortir du carbet. Le troisième, nous profitâmes d'un court intervalle de beau temps pour aller visiter les Indiens qui étaient venus nous voir. Un sentier à moitié effacé conduisait à leurs carbets, et nous n'arrivâmes à ces derniers qu'après quatre heures de marche sur un terrein marécageux où nous enfoncions à chaque pas. La population de ces carbets était plus considérable que nous ne nous y attendions, et je comptai soixante-dix individus de tout âge et de tout sexe réunis sur ce point. Tous étaient couverts de rocou des pieds à la tête, et ressemblaient à autant de démons. Le peu de ressources que leur offre le Yarupi pour la pêche, en les obligeant de vivre au milieu des forêts, paraissait avoir apporté quelques changemens dans leurs mœurs. Leurs plantations étaient plus vastes que celles des Indiens de l'Oyapock, mieux entretenues, et ils consacraient une portion plus considérable de leur temps à la chasse. Il était facile de s'en apercevoir par le grand nombre d'animaux apprivoisés de toute espèce qui peuplaient leurs carbets, et qui vivaient, pour ainsi dire, en communauté avec eux. Je leur achetai quelques espèces rares de singes et d'oiseaux qu'un accident me fit perdre plus tard en descendant l'Oyapock. La plupart de ces Indiens n'avaient jamais visité le bas de la rivière, ni vu de blancs, et le peu d'objets de fabrique européenne qui étaient entre leurs mains provenaient sans doute de leurs échanges avec leurs compatriotes. Notre visite, sous ce rapport, leur fut de quelque utilité, car nous laissâmes parmi eux un bon nombre de haches, sabres d'abatis, couteaux, etc.

Ayant l'intention de pousser plus loin par terre, nous voulûmes engager quelques-uns de ces Indiens à nous servir de guides pour

nous rendre près de la peuplade dont ils nous avaient parlé; mais ils nièrent tous, avec sang-froid, qu'il en connussent aucune, et malgré tous nos efforts, il nous fut impossible d'en tirer une autre réponse. Ces dénégations nous étonnèrent peu; les Brésiliens traitant les Indiens presque comme des esclaves, leur inspirent une frayeur excessive, et quand bien même on parviendrait à les déterminer à entreprendre un voyage dans les établissemens situés sur les bords de l'Amazone, on ne pourrait jamais avoir la certitude qu'ils l'achèveraient. Le premier canot qu'ils apercevraient monté par des blancs, suffirait pour les mettre en fuite. Lorsque les Portugais s'emparèrent de la Guyane française en 1808, les Indiens de l'Oyapock se retirèrent dans le haut de la rivière et cessèrent toute communication avec la colonie. Ils ne reparurent qu'en 1817, quelque temps après que les Français en eurent repris possession.

Ne voyant aucune possibilité de pénétrer plus avant, et la saison des pluies se prononçant chaque jour davantage, je résolus de quitter M. Adam de Bauve et de revenir sur mes pas. Mes forces étaient d'ailleurs épuisées par la fatigue, une nourriture souvent insuffisante, et une fièvre lente qui ne me laissait aucun repos depuis un mois. Je proposai à quelques-uns des Indiens que nous étions venus visiter de m'accompagner; trois y consentirent et me demandèrent chacun pour salaire un sabre, un couteau et un calimbé de toile bleue, le tout valant à peine 5 francs. Pour cette modique rétribution, ils s'engageaient à faire un voyage de deux cents lieues tant pour aller que pour revenir, car nous étions alors à cent lieues de l'embouchure de la rivière. Le possesseur du canot que nous avions vu en débarquant me le loua pour quelques bagatelles du même genre, et je m'estimai heureux de le trouver, bien qu'il fût en très mauvais état. Mes Indiens le réparèrent tant bien que mal, établirent un pomacary à l'arrière, et, au bout de deux jours, je fus prêt à partir. J'emportais avec moi une riche collection d'objets d'histoire naturelle et un assez grand nombre d'animaux vivans qui encombraient le canot et ne cessaient de m'étourdir de leurs cris. Mes trois Oyampis ne comprenaient pas un mot de français, et de mon côté je savais à peine quelques mots de leur langue, de sorte que nous ne pouvions nous entendre que par signes. Aucun d'eux

n'avait jamais vu la mer ni les habitations des blancs, et le désir de satisfaire leur curiosité à cet égard entrait sans doute pour beaucoup dans la résolution qu'ils avaient prise d'entreprendre ce voyage dans une saison si peu favorable pour remonter l'Oyapock.

Le 14 décembre je me mis en route dans l'après-midi. Le Yarupi, gonflé par les pluies qui n'avaient cessé de tomber depuis quinze jours, nous emporta avec rapidité, mais à peine eûmes-nous fait quatre lieues, qu'un arbre immense, tombé récemment en travers de la crique, nous barra le passage. Le jour tirait à sa fin, et nous fûmes obligés d'attendre au lendemain pour franchir cet obstacle. Nous tendîmes nos hamacs dans le bois, et nous fûmes exposés pendant toute la nuit à une pluie battante qui nous empêcha d'allumer du feu, et qui ne cessa qu'avec le jour. L'imagination chercherait en vain à se représenter quelque chose de plus propre à imprimer la terreur que ces longues nuits pluvieuses dans les forêts de la Guyane. L'obscurité profonde, le bruit monotone et sans interruption de la pluie, les coassemens rauques des reptiles cachés dans le tronc des arbres, la conscience de la solitude, tout concourt à jeter une horreur secrète dans l'ame. Les oiseaux même qui, pendant la belle saison, animent de temps en temps les forêts de leurs cris, se taisent dans ces nuits de désolation, dont le souvenir a pourtant des charmes, comme tout ce qui se rattache à cette grande et sublime nature des déserts de l'Amérique.

Le lendemain j'arrivai de bonne heure chez Paranapouna, et m'y arrêtai un jour avant de continuer ma route. Je franchis, non sans danger, les sauts nombreux du Yarupi, et en arrivant à son embouchure où je passai la nuit, je fus frappé du nouveau changement qui s'était opéré dans l'Oyapock depuis que je l'avais quitté. Il n'était plus reconnaissable; ses eaux, ordinairement limpides et transparentes comme du cristal, étaient devenues rougeâtres, limoneuses, et coulaient à pleins bords.

Le 18, je fis dix-sept lieues, et j'arrivai le soir chez Awarassin; pendant la nuit, mon canot qui était crevasé en divers endroits, et qui avait beaucoup souffert dans les sauts du Yarupi, coula à fond avec tous mes effets. Je perdis la plupart de mes animaux vivans que j'y avais laissés, et toutes mes collections qui furent en partie entraînées par le courant, et en partie détériorées par un séjour de

plusieurs heures sous l'eau. Telle est la triste condition du voyageur dans les rivières de la Guyane, qu'il est à chaque pas exposé à perdre en un instant le fruit de ses longs travaux et de ses pénibles privations. Mes Indiens eurent beaucoup de peine à retirer le canot du fond de l'eau, qui, heureusement, était peu profonde dans cet endroit. Je ne voulus pas rester plus long-temps chez Awarassin, qui semblait rire de mon accident, et à qui j'avais d'ailleurs, d'autres reproches à adresser. Je continuai ma route et j'atteignis vers midi l'embouchure du Camo, après avoir failli chavirer dans le saut Coumarawa. Je m'y arrêtai quelques heures pour faire sécher mes effets à l'ardeur d'un soleil brûlant qui accrut encore la fièvre dont j'étais tourmenté.

Je n'avais plus que cinquante lieues à faire pour arriver au bas de la rivière, mais les sauts nombreux que présente l'Oyapock dans cette partie de son cours, et l'inexpérience de mes Indiens qui ne connaissaient pas les passages, me firent éprouver un tel retard, que je n'arrivai que six jours après au Ouanary, d'où j'étais parti deux mois et demi auparavant. J'abandonnai à mes Indiens tout ce qui me restait d'objets d'échanges, ce qui les rendit en un instant plus riches qu'aucun de leurs compatriotes; mais c'était encore un salaire bien mince, car ils ont dû mettre près d'un mois pour regagner leur demeure. Les objets nouveaux qui s'offraient à eux de toutes parts leur arrachèrent à peine quelques signes d'étonnement. La couleur des nègres, et une goëlette qui était à l'ancre dans le canal de l'habitation, leur causèrent cependant un instant de surprise, et en arrivant ils s'arrêtèrent quelques minutes pour examiner cette dernière.

Après quelques jours de repos, je profitai du départ de cette goëlette pour me rendre à Cayenne, où j'arrivai accablé par la fatigue et la fièvre. Mon absence avait duré quatre-vingts jours.

La hauteur du plateau où l'Oyapock prend ses sources, et ces sources elles-mêmes, ne sont pas encore déterminées. Les meilleures cartes ne les indiquent que par supposition, ou ne donnent le cours de cette rivière que jusqu'au Camopi. A en juger par la hauteur partielle de chaque saut, ce plateau doit être à peine élevé de quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, et s'abaisser par des dégradations fréquentes et peu prononcées jusque sur ces bords.

Les obstacles dont j'ai eu à parler à chaque instant, dans le cours de mon récit, suffisent pour démontrer que quand même l'intérieur de la Guyane se peuplerait un jour, l'Oyapock n'aura jamais aucune importance commerciale, et que le transport des marchandises devra se faire comme dans une grande partie du Brésil, où d'innombrables troupes de mules sont sans cesse occupées à porter sur le littoral les productions des provinces intérieures. Toutes les rivières de la Guyane, sans exception, sont dans le même cas : à quelques lieues de leur embouchure se présentent des sauts qui interrompent la navigation, et que de légers canots peuvent seuls franchir. Ceux de l'Oyapock sont situés, comme nous l'avons vu, à quatorze lieues de la mer; l'Approuague, à la même distance, est barré par ceux de Tourépé et de Maparou; la Comté en offre de semblables à vingt lieues de son entrée; le Kourou et la Sinnamary, à quinze lieues et ainsi des autees. Il résulte de cette disposition générale que ces rivières non-seulement ne seront jamais d'aucune utilité pour les communications, mais encore qu'elles offriront un obstacle permanent à la dissémination de la population dans l'intérieur du pays, si jamais elle vient à s'accroître. Les hommes, en effet, dans leurs émigrations insensibles, suivent en général le cours des eaux, et s'arrêtent là où elles cessent d'être navigables. Or les sauts dont je viens de parler tendent à refouler la population sur le littoral, c'est-à-dire sur une lisière tellement étroite, qu'elle peut à peine être exprimée sur une carte d'une étendue médiocre. Cette disposition du terrain serait, au contraire, un boulevard pour les Indiens, en les isolant des blancs, s'il était encore question de leur indépendance et du maintien de leurs anciennes coutumes. Les missionnaires, en entreprenant de les civiliser à une époque où leurs nations étaient encore assez nombreuses, avaient profité habilement de cette circonstance, et au lieu de réunir leurs diverses tribus à la paroisse du bas de la rivière, comme ils eussent pu le faire, ils avaient fondé les missions de Saint-Paul et du Camopi, séparées du reste de la colonie par des sauts de difficile accès, de sorte que, sans bannir expressément les blancs de ces missions, ainsi qu'ils l'avaient fait au Paraguay, ils n'étaient que rarement exposés à leurs visites. Des motifs d'intérêt personnel pouvaient entrer dans cette mesure, je ne prétends pas le nier, bien que je ne

conçoive pas clairement quels ils pouvaient être : mais il n'en résultait pas moins que l'Indien, qui a besoin d'être dirigé comme un grand enfant, était moins exposé à contracter les vices de la civilisation, comme il le fait aujourd'hui.

Du premier rang qu'il occupait vers le milieu du dernier siècle, le quartier de l'Oyapock est tombé aujourd'hui au dernier de ceux de la colonie. Ses produits sont presque nuls, si ce n'est en bois de construction, et deux ou trois goëlettes suffisent aux relations de ses habitans avec ceux de la colonie. Elles emportent de l'Oyapock des planches, des madriers, du couac et d'autres bagatelles. Chaque habitant fait venir directement, par l'entremise de son correspondant de la ville, les objets dont il a besoin, et les plus aisés demandent un peu au-delà de ce qui leur est nécessaire pour céder le surplus à leurs voisins, de sorte qu'il n'y a dans le quartier aucun individu qui exerce la profession de marchand. L'argent y étant très rare, ce n'est qu'un commerce d'échange des plus bornés. Les goëlettes qui font cette navigation ne portent pas au-delà de trente tônneaux, et, malgré ce faible jaugeage, elles ont de grandes précautions à prendre pour ne pas toucher sur les roches dont le lit de la rivière est embarrassé de toutes parts. On les construit dans l'Oyapock même, ses bords étant riches en bois de toute espèce, parmi lesquels il s'en trouve d'excellens pour la marine.

J'ai donné dans mon récit une idée des mœurs indiennes au fur et à mesure que l'occasion s'en est présentée. Il me reste peu de chose à dire sur ce sujet épuisé depuis long-temps. Les temps sont passés, d'ailleurs, où l'on pouvait étudier le caractère indien dans sa pureté primitive et sa sauvage indépendance. La plupart de leurs peuplades sont éteintes aujourd'hui sans retour, ou leurs descendans, réduits à rien, flétris par le contact de la civilisation, et ne formant plus de tribus bien circonscrites, n'ont reçu de leurs pères pour héritage que le nom de nation qu'ils portent. Ce n'est donc pas sur les bords de la mer où la présence des Européens est ancienne, qu'il faut chercher à les connaître, mais bien dans le fond des forêts, sur les bords de ces rivières où les blancs n'ont jamais pénétré, et encore cette étude ne vaudrait peut-être pas les peines qu'elle coûterait. Quoiqu'on ne puisse pas prédire d'une manière certaine l'époque à laquelle les Indiens disparaîtront du

sol de la Guyane, il est évident que du jour où la population civilisée s'avancera vers l'intérieur, leurs tribus, déjà plus que décimées, acheveront promptement de s'éteindre. Tel a été le sort des nations guerrières des États-Unis, et à plus forte raison, tel doit être celui des peuplades inoffensives de la Guyane française. Les blancs, il est vrai, ont perdu cet esprit d'enthousiasme et d'entreprise aventureuse qui faisait des premiers *conquistadores* autant de géans. Mais s'ils ne promènent plus, comme autrefois, le fer et le feu d'une extrémité de l'Amérique à l'autre, ils n'en détruisent pas d'une manière moins sûre les Indiens, en leur communiquant des vices qu'ils ignoraient. Tout ce que ces derniers y ont gagné est une mort plus lente. Les efforts sincères de l'administration de la colonie pour les protéger, pourront bien prolonger leur existence, mais non les dérober au sort inévitable qui les attend. La vie civilisée et la vie sauvage sont tellement incompatibles entre elles, qu'elles ne peuvent exister simultanément sur le même sol, et dans cette lutte, la victoire n'est jamais douteuse entre la civilisation, but définitif de l'homme, et la vie indienne, son état primitif : c'est un combat entre un homme fait et un enfant.

Les Indiens conservent encore les principaux traits du caractère sous lequel les ont dépeints les premiers historiens de l'Amérique : ils sont, comme alors, apathiques, indolens, tant que le besoin ne réveille pas leur activité; habituellement silencieux avec des momens assez fréquens de gaîté; toujours calmes entre eux, même dans leurs discussions; tour à tour sobres et se plongeant dans la débauche la plus outrée; patiens contre la douleur et mourant sans crainte et sans se plaindre. On a généralement attribué la mélancolie, qui forme le fond de leur caractère, à la solitude profonde et à la sombre majesté des forêts au milieu desquelles s'écoule leur existence; mais je crois qu'à cette cause première il faut ajouter un sentiment vague de leur état présent comparé à ce qu'il était avant l'apparition des Européens parmi eux. Trois siècles n'ont pas encore suffi pour effacer complètement de leur esprit le souvenir des cruautés qui accompagnèrent la conquête, et leur dégradation actuelle est là pour le maintenir toujours présent à leur pensée, même à leur insu. La fin tragique de leurs derniers Incas arrache encore aujourd'hui des larmes aux Indiens du Pérou dans les re-

présentations théâtrales qu'ils en font chaque année, et le trait suivant prouve que ceux de la Guyane, quoique ayant moins souffert, n'ignorent pas quel a été le sort de leurs pères. Il existe dans la colonie une croyance assez générale que, dans l'intérieur, il se trouve des mines d'or dont les Indiens connaissent le gisement, mais qu'ils ont juré entre eux, sous peine de mort, de ne jamais révéler aux colons. Lorsqu'on les interroge à ce sujet ils gardent un mystérieux silence qui semble indiquer qu'en effet, ils en savent là-dessus plus qu'ils n'en veulent dire. Un habitant de Sinnamary m'a raconté, que pressant un jour une vieille Indienne qui est établie là depuis un demi-siècle, de lui indiquer les mines d'or que connaissent ses compatriotes, elle s'en défendit d'abord en niant qu'il y en eût dans le pays; et comme il insistait, elle se leva subitement avec véhémence, en lui disant d'une voix altérée : « Pourquoi veux-tu savoir cela, Banaré? pour achever de nous détruire, en nous accablant de travaux, comme vous l'avez fait ailleurs? Si mon enfant connaissait une mine, et qu'il eût l'intention de la faire connaître aux blancs, je le tuerais de mes propres mains, avant qu'il parlât. » Si ce ne furent ses paroles, du moins tel en était le sens exact, et l'habitant cessa ses questions qui, au fond, n'avaient rien de sérieux.

A ce mélange de bonnes et de mauvaises qualités dont j'ai parlé plus haut, se joignent quelques défauts plus odieux. L'empoisonnement n'est pas rare parmi les Indiens, et cette lâche vengeance est la seule à peu près à laquelle ils aient recours quand ils ont reçu une offense. Ils sont habiles dans la connaissance des poisons, et malheureusement le pays ne leur fournit que trop de plantes vénéneuses. Ceux dont ils se servent sont en général violens, et déterminent la mort après quelques heures de vives souffrances. Il en est d'autres plus lents qui, administrés à des doses légères et réitérées, conduisent la victime à une fin certaine après un état de langueur plus ou moins prolongé. Ce crime est fréquent surtout chez les Galibis de dessous le vent, au point que c'est une des principales causes de leur dépopulation, qui fait des progrès rapides. On cite à ce sujet un trait qui paraît constant. Lors de la fondation de la colonie de Mana, il y a peu d'années, un certain nombre d'Indiens Galibis se rapprochèrent des colons, et se mirent de

temps à autre à leur service. D'une cinquantaine qui furent dans ce cas, il n'en existe plus aujourd'hui que quatre ou cinq. Les autres ont été empoisonnés par leurs compatriotes, soit par jalousie, soit pour les punir de leurs rapports trop fréquens avec les blancs, ou pour tout autre motif.

Les Oyampis appartenant à cette grande famille indienne des Caribes qui occupait autrefois les Antilles et la majeure partie de l'immense territoire compris entre l'Orénoque, l'Amazone et le Rio-Negro, j'espérais rencontrer parmi eux quelques traces de ces anciennes traditions mythologiques qui subsistent encore chez quelques peuplades répandues le long de ces trois fleuves; mais toutes mes recherches à cet égard ont été sans résultat. Leurs croyances religieuses se bornent à une idée vague d'un mauvais principe qui cherche à leur nuire, et qu'ils désignent sous le nom d'*iroukan*, terme qui est en usage parmi un nombre infini de nations de la Guyane et du Brésil. Ils ne lui rendent aucun culte proprement dit, mais se contentent d'observer dans certaines occasions quelques pratiques superstitieuses qui varient au gré des individus, et qui consistent ordinairement à s'abstenir de certaines espèces de gibier, ou de prononcer les noms de quelques objets de mauvais augure. Quant à l'existence d'un état futur, ils ne savent ce qu'on veut leur dire quand on les questionne à ce sujet; tous ceux qui vivent dans le voisinage des blancs sont cependant baptisés, et reçoivent des noms de saints qui leur sont conservés par leurs compatriotes. L'Oyapock, n'ayant point de paroisse, ne voit guère de prêtres que ceux qu'on y envoie ordinairement de Cayenne, à l'époque de la tournée annuelle du gouverneur dans la colonie, pour administrer le baptême aux Indiens qui ne l'ont pas encore reçu. Les Indiens se prêtent d'autant plus volontiers à cette cérémonie, qu'elle est accompagnée de quelques présens que leur font leurs parrains, et ils la renouvelleraient plusieurs fois, si on les laissait faire. Dans le temps de leurs plus brillans succès, les missionnaires aidaient par les mêmes moyens à la conversion des néophytes, et se plaignaient déjà que la plupart se feraient baptiser dix fois par jour pour autant de verres de tafia. Il est bien difficile qu'il en soit autrement. Si le baptême laissait derrière lui un signe sensible, tel que la circoncision par exemple, peut-être les Indiens

y attacheraient-ils la même idée qu'à toute autre marque propre à les distinguer de leurs compatriotes; mais il est impossible qu'ils se croient autres qu'ils n'étaient auparavant, pour avoir reçu un peu d'eau sur la tête avec certaines cérémonies, et sans instruction religieuse préalable.

La condition des femmes, parmi les Indiens, est un des points sur lesquels on les a le plus maltraités dans les écrits du dernier siècle et de celui-ci : chez presque tous, la femme est condamnée aux plus rudes travaux, et si un petit nombre d'exceptions se présentent parmi quelques nations des Etats-Unis et du Brésil, elles ne sont pas assez nombreuses pour détruire la règle générale. La plupart des assertions à cet égard sont, néanmoins, des exagérations outrées pour ce qui concerne les Indiens de la Guyane. Chez eux, le travail est réparti entre les deux sexes comme le veulent la nature et le bon sens, et en comparant la condition des Indiennes avec celles des femmes de nos classes inférieures, on verrait que la balance pencherait en faveur des premières. La culture de la terre n'étant qu'une ressource accessoire pour les Indiens, la chasse et la pêche, qui forment la principale, sont en entier à la charge des hommes. Il en est de même de la construction des canots et de leur conduite en voyage; eux seuls pagayent, et souvent pendant des journées entières, sans que les femmes s'en mêlent. Lorsqu'il s'agit de faire un abatis, le travail le plus pénible les regarde encore; ce sont eux qui coupent les gros arbres et qui y mettent le feu. Le reste est l'affaire des femmes, et consiste à gratter çà et là la terre, et à mettre dans chaque trou une bouture de manioc ou de toute autre plante, qui croît sans autre soin qu'un peu de sarclage dans les commencemens, pour que les mauvaises herbes ne l'étouffent pas; et Dieu sait comment les Indiennes s'acquittent le plus souvent de ce travail! L'extraction du manioc et sa conversion en couac les regardent encore; cela rentre dans les soins ordinaires du ménage. Ces légers travaux terminés, elles peuvent employer leur temps comme bon leur semble, et satisfaire leur penchant à la paresse : on ne voit point non plus parmi les Indiens de ces scènes scandaleuses si fréquentes dans les ménages de nos basses classes, et qui déshonorent également les deux époux. Leurs carbets offrent l'image de la paix et de la concorde, et les

querelles domestiques y sont inconnues. Les occupations des deux sexes sont tellement distinctes, que jamais l'un n'empiète sur les fonctions de l'autre; la seule marque d'infériorité qui distingue les femmes, est qu'elles ne prennent jamais leurs repas en même temps que les hommes, et ne mangent qu'après eux, non leurs restes, mais ce qu'elles ont mis à part pour elles-mêmes avant de les servir. Pendant mon séjour parmi les Indiens, séjour bien court, il est vrai, je n'ai été témoin que d'un seul acte de violence envers une femme, et encore eut-il tous les caractères d'une correction administrée de sang-froid : cette Indienne, au lieu de préparer le repas de son mari, qui était à la chasse, passa son temps à dormir dans son hamac; l'Indien, ne trouvant rien à manger à son retour, fit signe à sa femme de le suivre dans le bois, ce qu'elle exécuta sans résistance, et tous deux revinrent un instant après au carbet, comme si rien ne se fût passé. Le tout fit si peu de bruit, que je n'en aurais pas eu connaissance, si un des assistans ne m'eût expliqué ce qui venait d'avoir lieu.

On a accusé les Indiens de jalousie, et avec raison; la mort est la punition ordinaire de la femme adultère et de son complice : il est rare que le mari outragé leur fasse grace, ce qui n'empêche pas qu'ils ne s'enlèvent quelquefois leur femmes les uns aux autres, quand ils sont las des leurs. Quant à leurs filles, ils les laissent jouir d'une liberté complète, à moins qu'elles ne soient fiancées à quelque Indien, chose qui a lieu souvent dès leur plus tendre enfance. Mais on voit bien peu de blancs contracter avec elles de ces unions libres et quelquefois de longue durée, comme ils le font si fréquemment avec des femmes de couleur et des négresses. Outre leur ignorance de nos usages et leur indolence, les Indiennes ont rarement reçu en partage une figure agréable, quoique leurs traits respirent en général une grande douceur.

C'est une erreur de croire que l'absence du vêtement le plus indispensable, assez fréquente chez elles, entraîne aucun déréglement dans leurs mœurs. Cet état, si révoltant pour nous, a une conséquence tout opposée à celle qu'on lui attribuerait au premier coup d'œil, et ne s'oppose pas à ce qu'il existe dans l'état de nature une pudeur tout aussi réelle que celle qui est un des plus heureux résultats de la civilisation. L'Indienne, qui semble ignorer

elle-même sa nudité, et qui se présente à vos yeux sans crainte, sans embarras, est aussi bien protégée contre vos désirs que les femmes de l'Orient sous les voiles impénétrables qui les couvrent tout entières. Il y a long-temps que les voyageurs ont remarqué, à l'avantage des Indiens, que jamais on ne voit parmi eux aucune action qui puisse blesser la décence, et ce fait est exactement vrai. Les idées de ce genre sont tellement relatives, que lorsqu'ils viennent à Cayenne avec leurs femmes et leurs filles, personne ne fait attention à la simplicité du costume de ces dernières. Que serait-ce si une femme blanche paraissait dans le même état!

Les Indiens, toujours plus ou moins barbouillés de genipa ou de rocou, paraissent sales, et cependant leur propreté est extrême: la première action des deux sexes, en sortant de leurs hamacs, à la pointe du jour, est de prendre un bain dans la rivière, et il est rare qu'ils ne le renouvellent pas au moins une fois dans la journée. Ils se lavent également les mains et la bouche avec soin après chaque repas. Quelques personnes prétendent qu'ils exhalent, comme les nèges, mais à un moindre degré, une odeur particulière et désagréable: j'avoue que je n'ai jamais pu m'en apercevoir. Eux-mêmes cependant semblent en convenir, car ils prétendent que le jaguar sait les reconnaître à ce caractère, et qu'il les attaque de préférence lorsqu'ils voyagent en compagnie avec des blancs. Ce fait, déjà mentionné par d'autres voyageurs, m'a toujours paru douteux.

J'ajouterai à ces détails un mot sur les langues que parlent ces Indiens. Trois principales sont en usage dans l'Oyapock: le galibi, mère commune d'une partie de celles qui sont répandues dans toute l'étendue de la Guyane, et qui sert aux différentes peuplades à se comprendre quand leurs idiomes propres diffèrent entre eux; le palicour, particulier à la nation de ce nom, et l'oyampi qui est en usage à partir du Camopi. Les Pirious s'en servent habituellement; les Marawanes ont aussi leur langage particulier qu'ils ont apporté du Brésil. Ces langues sont douces sans être harmonieuses, et la plupart des Indiens les parlent toutes trois. Il en résulte une grande difficulté de faire un bon vocabulaire de chacune d'elles séparément, les Indiens empruntant indifféremment à l'une ou à l'autre les noms des objets qu'on leur demande, et il n'est pas toujours fa-

cile de savoir quelle est celle dont ils font usage pour le moment. Ce mélange est frappant dans le prétendu *Dictionnaire galibi*, imprimé à Paris sous les initiales D. L. S., en 1773. Une foule de mots, appartenant aux langues du Brésil, et tirés des ouvrages de Laet, Marcgrave, etc., s'y trouvent confondus avec le galibi, j'en ai vérifié une partie des phrases avec des Indiens parlant ce dernier, et j'ai vu que non-seulement un grand nombre d'expressions leur étaient inconnues, mais encore que la construction des phrases était si peu dans le génie de leur langue, qu'ils pouvaient à peine les comprendre. Cet ouvrage est évidemment une compilation faite par un homme qui n'avait jamais été sur les lieux. Pendant mon voyage, j'avais commencé un vocabulaire, mais il est trop imparfait pour être bon à quelque chose; je n'en extrairai que les nombres ci-dessous, qui appartiennent à la langue oyampi, et qui suffiront pour en donner une idée.

Un.	*Peçou.*
Deux.	*Mokoï.*
Trois.	*Mapoli.*
Quatre.	*Iréroté.*
Cinq.	*Nanépaparé-ouak.*
Six.	*Iatéré.*
Sept.	*Ianepokourou.*
Huit.	*Ianepokourou-omomoou.*
Neuf.	*Pecinounoi.*
Dix.	*Ianepokamini-ouak.*

Les personnes qui s'occupent de recherches ethnographiques ne verront peut-être pas sans étonnement ces nombres d'aller jusqu'à dix; cette particularité m'a surpris également après avoir lu si souvent que les Indiens ne savaient pas compter au-delà de cinq et même de trois. Je me contenterai de garantir l'exactitude de ces mots, en laissant aux personnes en question le soin de concilier ce fait avec ce qu'on sait des langues américaines. J'ignore les termes dont se servent les Indiens au-delà de dix; passé ce nombre, il faut, pour se faire comprendre d'eux, montrer autant de doigts de la main qu'on veut y ajouter de quantité, et quand on est parvenu à vingt-cinq ou trente, il est difficile d'arrêter leurs idées d'une ma-

nière précise. Pour exprimer un nombre très considérable, ils prennent avec la main une touffe de leurs cheveux, ou montrent les feuilles des arbres avec un geste expressif. Lorsqu'ils veulent tenir compte des jours, ils font chaque jour un nœud à une petite cordelette qu'ils gardent soigneusement, et procèdent en sens inverse, si le cas l'exige.

Svivant l'usage de beaucoup de nations indiennes, les noms propres que portent les individus ont une signification qui se rattache probablement à quelque trait de la vie de celui qui l'a reçu : ainsi Waninika signifie *guerrier*, en oyampi; Tapaïarwar est composé des deux mots, *tapaya*, nom de ces perches qui servent à suspendre les hamacs en voyage, et de *arwar*, chien; Paranapouna est formé de *parana*, grande eau, mer, et de *pouna*, oiseau. On retrouve dans ce dernier ce fameux mot de Parana, qui existe dans la plupart des langues américaines connues, et qui partout a la même signification.

THÉODORE LACORDAIRE.

SOUVENIRS

SUR

JOSEPH NAPOLÉON.

PREMIÈRE PARTIE.

Le nom de Joseph-Napoléon Bonaparte est un des premiers noms qui se soient gravés dans ma mémoire. Il se trouve mêlé aux souvenirs de ma plus tendre enfance.

Mon père commandait la place de Lunéville, à l'époque du congrès, où fut signée la paix entre la France républicaine et l'Autriche, vaincue à Hohenlinden. Le comte de Cobentzel y défendait les intérêts de l'empereur François, Joseph Bonaparte y était le plénipotentiaire du peuple français. J'avais alors quatre ans; les ambassadeurs, quand ils ne recevaient pas chez eux, se réunissaient quelquefois le soir, ainsi que les personnes de leur suite, dans la maison de mon père.

Joseph m'avait pris en affection. Il m'en donnait souvent des témoignages sensibles pour un enfant, par de petits cadeaux de dragées et de ces confitures, si exquises en Lorraine. Je l'aimais beaucoup à cause de ses caresses et surtout à cause de ses bonbons. J'en étais si reconnaissant, que plusieurs années après, ma bonne mère me parlant des chagrins et des joies que lui avait causés mon enfance, et me rappelant quelques détails de nos soirées à Lunéville, fut très étonnée du frais souvenir que je gardais encore des bontés de Joseph Bonaparte (1).

Ce fut au congrès de Lunéville que mon père vit pour la première fois celui qu'il devait suivre plus tard à Naples et à Madrid; ce fut à Lunéville que commença entre Joseph Napoléon et lui cette liaison, que l'ancien roi d'Espagne, dans ses lettres, appelle encore aujourd'hui de l'amitié, amitié bien réelle et bien éprouvée, puisqu'elle a résisté à ces deux grandes choses qui, d'ordinaire, n'ont pas d'amis, le trône et l'exil.

Peu de temps après l'élévation de Joseph au trône de Naples, mon père passa à son service. Il y devint colonel de cette belle légion corse qui se distingua d'une manière si remarquable tant au siége de Gaëte que dans la poursuite et la destruction de la bande de Fra-Diavolo. Il était en outre un des maréchaux du palais. J'ai souvenir d'avoir été conduit par lui à Naples, pour remercier le roi d'une place qu'il m'avait accordée parmi ses pages. Je n'ai jamais oublié le sourire bienveillant et le regard affectueux avec lesquels Joseph accueillit l'enfant qu'il avait connu à Lunéville.

Cependant j'étais encore trop jeune pour pouvoir profiter de la faveur qui m'était faite, on me ramena en France. Quelque temps après, mon père quitta l'Italie, et suivit Joseph en Espagne.

(1) Les intérêts de la république furent défendus avec beaucoup d'habileté par Joseph Bonaparte : une suspension d'armes, conclue en Italie par les généraux en chef, avait laissé Mantoue au pouvoir des Autrichiens, et une convention, signée à Lunéville par les plénipotentiaires, mit l'armée française en possession de cette place importante.

C'est au sujet de cet incident remarquable des négociations que Moreau, général en chef de l'armée du Rhin, écrivit à Joseph : « Citoyen ministre, recevez « mon compliment pour la manière dont vous avez assiégé et pris Mantoue, sans « quitter Lunéville. »

Après plusieurs années de séjour à Paris, en mars 1811, nous partîmes, ma mère, mes frères et moi, pour aller rejoindre mon père en Espagne. Il n'était pas à Madrid. Investi du gouvernement de la province de Guadalaxara, il était chargé, avec sa brigade, de couvrir la capitale contre les attaques de la division de don Juan Martin, vulgairement nommé l'*Empecinado*, partisan célèbre et digne de sa célébrité.

Le roi n'était pas non plus à Madrid, quand nous y arrivâmes. Il venait de partir pour la France, où il devait rester peu de temps. Pendant notre voyage, nous l'avions rencontré. C'était aux portes de Valladolid. Le convoi dont nous faisions partie avait dû se ranger sur le bord de la route, pour laisser passer son escorte et ses équipages. Joseph voyageait rapidement. Il avait avec lui une partie des chevau-légers de sa garde. Sa voiture rasa la nôtre. J'étais à la portière, tout yeux et tout oreilles. Le roi à son passage me parut triste et préoccupé. Il parlait avec chaleur à une des personnes assises en face de lui. J'ai su depuis la cause de cet air sombre qui me surprit alors. Il me semblait qu'un roi devait toujours être gai. Joseph allait à Paris sous le prétexte apparent d'assister au baptême du roi de Rome, mais dans le but réel d'abdiquer la couronne d'Espagne, et de remettre aux mains de l'empereur le sceptre dont il ne pouvait plus se servir pour protéger efficacement ses sujets (1).

Nous restâmes à Madrid pour y attendre l'arrivée de mon père et le retour du roi. Nous fûmes logés dans l'hôtel du prince de Masserano, ancien ambassadeur de la cour d'Espagne à Paris, et grand-maître des cérémonies de Joseph Napoléon. Cet hôtel, qui était désert quand nous y entrâmes, occupe une place dans mes souvenirs. C'était un grand bâtiment situé à l'angle de *la Calle de la Reyna*, près la magnifique rue d'Alcala, sans apparence extérieure, mais dont l'intérieur était magnifiquement décoré. C'était le luxe d'un palais de roi. On y trouvait de vastes salles, à hautes croisées, à larges balcons, à lambris dorés. Partout de superbes

(1) On verra dans la suite de ces souvenirs les raisons qui avaient décidé le roi à cette résolution extrême, et par quelles promesses l'empereur Napoléon vint à bout de le faire revenir sur sa détermination.

lustres de cristal de roche, d'immenses glaces de Venise, qui doublaient la grandeur des appartemens; partout des meubles d'un goût ancien, mais recouverts de belles tapisseries et ornés de sculptures soigneusement dorées; des tentures en soierie de Perse; d'amples rideaux de Damas; de riches tapis de Turquie, brillant de couleurs variées; des coffres, des armoires en bois précieux, sculptés, dorés ou peints; des porcelaines de la Chine et du Japon. On remarquait, dans un des salons, deux vases japonais, à peintures éclatantes, où des chimères et des animaux fantastiques paraissaient cachés parmi des fleurs inconnues. Chacun de ces vases était assez grand pour que nous pussions nous y cacher tous les trois, mes deux frères et moi. Le prince de Masserano, grand d'Espagne de première classe, avait, en partant pour son ambassade, emmené à Paris tous les gens de son service. Il avait laissé son hôtel désert, et sous la garde d'un vieil intendant de sa famille. Quoique l'*Ayuntamiento* de Madrid, en nous l'assignant pour logement, eût mis à notre disposition la maison tout entière, en l'absence de mon père, nous n'en occupions qu'une partie, et encore (avec le petit nombre de domestiques qu'avait ma mère) y étions-nous comme perdus. La richesse et les curiosités de notre demeure nous étonnaient beaucoup, mes frères et moi. Nous ne nous bornions pas à admirer seulement les appartemens qui nous étaient abandonnés, nous avions trouvé un trousseau de clés qui contenait celles de toutes les salles, et l'hôtel entier était soumis à nos enfantines investigations, malgré les défenses de notre mère. Celle-ci, sévère et scrupuleuse, avait vu, pendant les guerres de la Vendée, les habitations de son père et de son grand-père livrées à la discrétion des soldats; elle ne supportait qu'avec peine tout ce qui lui rappelait les désordres d'une occupation militaire. Nous, enfans curieux et observateurs, nous ne concevions pas ses scrupules, et nous profitions de son absence pour ouvrir les portes fermées et pour aller visiter ces richesses orientales dont les contes des *Mille et une Nuits* nous avaient seuls jusqu'alors pu donner une idée; mais cependant, subjugués par l'ascendant maternel, nous admirions tout de loin avec une sorte de respect et de crainte.

Ce qui me charmait alors en Espagne, outre le bonheur de voir un pays nouveau et de satisfaire ma jeune curiosité, c'étaient l'éclat

du ciel et la lumière abondante, pure, pénétrante, dont tout me semblait inondé. Nous étions dans l'été de 1811, fameux par l'apparition de la grande comète. La chambre où je couchais avec mes frères, à portée de la surveillance active et toujours inquiète de notre mère, donnait sur une petite cour, pavée de larges pierres plates, entourée de portiques pareils à ceux d'un cloître, et dont le centre était occupé par un bassin d'eau limpide, sans cesse renouvelée par une gerbe jaillissante. Quelques fleurs, quelques arbustes à feuilles embaumées égayaient la tristesse de cette cour intérieure. Les rayons éblouissans du soleil l'éclairaient pendant le jour, et pendant la nuit la lueur presque solaire de la comète ne permettait pas à l'obscurité d'y pénétrer; que de fois, après que ma mère était venue dans notre chambre faire sa visite accoutumée, voir si nous étions couchés, s'informer si nous avions besoin de quelque chose, donner à chacun de nous le baiser du soir, après que j'avais entendu mes jeunes frères s'endormir profondément; que de fois me suis-je relevé pour m'asseoir, presque nu, sur le balcon de notre croisée, afin de jouir de la fraîcheur de l'air, d'écouter l'harmonieuse et faible rumeur de la ville assoupie, et d'admirer la comète flamboyante et les étoiles scintillant à travers le large éventail de sa queue, dont la moitié du ciel était couverte; car dans l'air pur et sous le climat méridional de l'Espagne, je l'ai appris depuis, cette comète a paru plus grande et plus lumineuse que dans aucun autre pays de l'Europe.

Alors que de vagues pensées! que de rêveries sans but! que de regards perdus, jetés dans cet abîme des cieux où j'aurais voulu découvrir quelque chose derrière les étoiles! Puis, quand je me retournais pour retomber sur la terre, je voyais dans la même alcôve, mes deux frères plus jeunes que moi, fatigués par les jeux de la journée, reposant sous leur blanche couverture et dormant d'un sommeil paisible. Souvent aussi et presque malgré moi, mes yeux s'arrêtaient sur un portrait, ouvrage de Raphaël Mengs, seul tableau oublié dans cette partie de l'hôtel, et qui était resté accroché à la muraille de notre chambre. Ce portrait, c'était Charles III, en simple habit de chasse, décoré seulement du grand cordon bleu de ciel à liserés blancs et de la plaque de l'ordre qu'il a créé. La lumière était suffisante pour que je pusse distinguer facilement tous les traits

de son visage, ils empruntaient même de cette clarté douteuse un air de vérité, un aspect de vie que je ne leur trouvais pas pendant le jour.

Je distinguais facilement cette tête qui m'a toujours paru si bizarre, cette figure longue comme celle d'un bouc, un nez aquilin dont l'extrémité cachait la moitié d'une bouche bordée de grosses lèvres brunies par le cigarre, de grands yeux noirs presque aussi saillans que le nez, un front haut et ridé surmonté d'une petite perruque flanquée de trois maigres boudins. A voir cette face hétéroclite, cette figure grotesque, mais où brillait pourtant un regard fin et doux, je ne me doutais guère que j'avais sous les yeux un des plus sages et des plus grands monarques de l'Espagne, homme sévère et vertueux, roi philosophe et bienfaisant, chrétien pieux, religieux observateur de ses devoirs envers ses sujets, et au règne duquel appartient la majeure partie des monumens et des fondations utiles qui ont décoré l'Espagne sous la dynastie des Bourbons...

Joseph revint de Paris. Le roi d'Espagne se souvint des promesses du roi de Naples, et mes parens reçurent l'avis que j'étais nommé page de sa majesté.

C'était une faveur d'autant plus grande qu'aucun autre Français n'y devait être admis. Dire qu'elle me combla de joie serait peu dire; j'étais dans l'enivrement.

Peu de jours après ma nomination, ma mère me conduisit dans la *Real Casa de Pages*.

Mon début aux Pages ne m'inspirait ni crainte ni inquiétude. Je parlais déjà assez bien l'espagnol pour pouvoir prendre part à toutes les conversations. Ma qualité d'ancien élève du Lycée impérial de Paris me donnait une sorte de confiance en moi-même, qui m'empêchait de redouter le moment de la première entrevue avec les jeunes Espagnols dont j'allais devenir le compagnon.

Je fus d'ailleurs parfaitement reçu par eux. La coutume barbare d'accueillir par des mystifications, ou grossières, ou brutales, un camarade nouvel arrivé, était inconnue en Espagne, et je n'eus à supporter aucune de ces plaisanteries cruelles alors usitées en pareil cas à Saint-Cyr et à Fontainebleau.

Le gouverneur et les directeurs ne furent pas moins bienveillans pour moi que mes jeunes compagnons. Il fut décidé que ma pré-

sentation au roi aurait lieu le 1er janvier suivant, jour de *baise-mains* et de *grand gala*.

Mon uniforme me fut apporté la veille de ce jour, mémorable pour moi. On peut aisément s'imaginer quels furent mes transports de joie en l'essayant. Je n'ai pas éprouvé de pareil plaisir, alors même que, pour la première fois, j'ai porté l'épaulette.

L'uniforme des pages de Joseph Napoléon n'avait cependant rien de cette élégance recherchée qui distinguait les pages espagnols des rois de la dynastie autrichienne, lorsque, marchant à pied, le chapeau à la main, autour du *coche* royal, ou bien, assis sur les portières, ils accompagnaient à la *fiesta de Toros* ou à la procession de *San Isidro* leurs graves et magnifiques souverains. Des chausses de soie noire, un juste-au-corps de velours noir que serrait à la taille une ceinture de même couleur, un large chapeau de feutre orné d'une longue plume blanche, tel était alors leur costume simple et pittoresque. Du reste, point de manteau, point d'épée, seulement on voyait suspendue à la ceinture des plus âgés une petite dague de Tolède, à poignée d'or richement ciselée et à fourreau d'argent émaillé et orné d'arabesques.

Dans sa richesse, l'uniforme des pages de Joseph Napoléon, ainsi que celui des pages de la maison de Bourbon, ressemblait plutôt à une livrée qu'à un habit de cour.

Nous portions un frac bleu foncé, galonné en or au collet, aux paremens, aux retroussis, à la taille, et dont la poitrine était couverte de larges galons à brandebourgs d'or, pareils, sauf la couleur, à ceux des grenadiers à cheval de la garde de Charles X. Les paremens et le collet du frac étaient en velours. Des culottes bleues, serrées au genou par une boucle d'or, des bas de soie blancs à grands coins, des souliers à boucles, complétaient cet uniforme, que relevaient un peu un chapeau militaire, magnifiquement galonné et doublé de plumes blanches comme le chapeau d'un maréchal de France, une aiguillette de soie blanche, brodée d'or, attachée sur l'épaule gauche, et enfin l'épée, que nous avions au côté.

Les pages de service portaient seuls les bottes à l'écuyère.

Le 1er janvier je fus prêt de grand matin. Avant de partir pour le palais, nous devions passer la revue de notre gouverneur.

C'était l'ancien gouverneur des pages de Charles IV, don Luis de Rancaño, un colonel du génie, officier fort estimé dans son arme, et qui avait obtenu l'emploi qu'il occupait auprès de nous, comme une sorte de retraite honorable pour sa vieillesse; d'une taille élevée, d'une belle tenue militaire; juste, ferme, doux et bienveillant, il nous inspirait à tous du respect. J'ai eu le bonheur, depuis les évènemens de 1814, de revoir à Paris cet homme vénérable, expatrié comme tous les Espagnols distingués qui avaient servi Joseph. Il supportait avec calme, sans plaintes comme sans orgueil, les peines et les misères de l'exil. La vie de Paris plaisait à cette intelligence active. Logé mesquinement, vivant sobrement, ne cherchant de récréatious que dans les promenades qu'il faisait chaque jour avec le petit nombre d'amis éclairés que ses connaissances variées, sa conversation substantielle et instructive attiraient auprès de lui; suivant avec assiduité quelques cours choisis du Collége de France, s'occupant dans une certaine mesure de goéographie, de chimie, de botanique et de hautes mathématiques, il attendait ainsi, avec philosophie et résignation, la mort qui est venue le frapper peu de temps avant l'époque où les décrets de la reine Christine ont ouvert les portes de l'Espagne à tous les exilés.

Nous donnions à ce digne gouverneur le doux nom d'*Ayo* (père nourricier). C'était l'ancien titre de son emploi, touchante appellation que la nouvelle étiquette espagnole avait empruntée à l'ancienne.

En me voyant arriver le premier de tous, ce bon vieillard, qui ne venait au palais que pour assister à ma présentation et m'encourager par sa présence, me félicita de ma diligence et sourit lorsque je lui en avouai naïvement la cause.

M. Rancaño avait auprès de lui, comme *assistente* et sous-gouverneur, un jeune chef de bataillon, officier de grande distinction, nommé Landaburu. Cet officier a aussi suivi en France le roi Joseph; mais, après le retour de Ferdinand à Madrid, il obtint l'autorisation de revenir en Espagne. Ses talens militaires et peut-être aussi quelque protection lui firent obtenir de l'emploi. Il entra dans la garde royale; et c'est, m'a-t-on affirmé, ce même Landaburu, qui, pendant les troubles de Madrid, en juillet 1822, périt

misérablement, massacré par les soldats qu'il commandait. M. Landaburu avait embrassé avec chaleur les principes et la cause de la révolution espagnole.

Placé par mon âge et par l'état avancé de mes études au nombre des pages de première classe, je m'étais lié avec un d'entre eux, appelé Domingo Aristizabal. Ce jeune homme, déjà page sous Charles IV, était fils d'un ancien vice-roi du Mexique. Son père et tous ses parens, dont il s'était trouvé éloigné et en quelque sorte abandonné au moment de l'occupation de Madrid par les Français, combattait dans les rangs des insurgés. Il avait franchement répondu à mon amitié et m'avait promis de ne pas me quitter pendant ma réception, afin de me faire connaitre toutes les personnes de la cour, dont les noms lui étaient depuis long-temps familiers.

La revue passée et l'heure du départ étant sonnée, nous nous mîmes en route, marchant militairement deux par deux, ayant en tête notre gouverneur et M. Landaburu; Aristizabal était à mon côté.

Pour arriver au palais, nous avions à traverser une grande place, à peine nivelée et encore couverte de ruines et de décombres: c'était une des places que le roi Joseph, jaloux de l'embellissement et de la salubrité de la ville, avait ordonné d'ouvrir, et qui lui faisaient donner, par les Espagnols mécontens des innovations dont ils n'appréciaient pas alors toute l'utilité, le surnom de *Rey de las Plazas* (1).

Les ennemis de Joseph, ne pouvant attaquer les actes de son administration vraiment paternelle et dirigée dans l'intérêt du pays, s'attaquaient à sa personne même. Pour exciter contre lui l'ani-

(1) Cette place, sur laquelle donne une des façades du palais royal de Madrid, et qui est entourée de maisons, est aujourd'hui une des plus belles places de la capitale.

Croirait-on qu'avant l'arrivée de Joseph Napoléon, il n'y avait dans cette ville, peuplée de plus de cent mille habitans, que quatre places dignes de ce nom? — La Plaza-Mayor, la plus vaste des quatre, qui servit de théâtre à toutes les fêtes, à tous les carrousels donnés sous les rois de la dynastie autrichienne, n'est guère plus grande que la place Vendôme à Paris.

madversion des classes infimes de la nation, il n'est sorte de calomnies odieuses, d'absurdes imputations qu'ils ne cherchassent à répandre. Ils allaient jusqu'à lui supposer des infirmités corporelles ou des habitudes grossières ; ils représentaient ce prince, qui est un homme d'une figure agréable, d'une belle stature et d'une sobriété peu commune, comme un monstre difforme, adonné à l'ivrognerie ; ils l'appelaient injurieusement *el Rey tuerto, Pepe Coxo, Pepe Botellas*, etc. Le peuple de Madrid savait à quoi s'en tenir sur la valeur de ces ridicules imputations, mais elles obtenaient quelque crédit dans les provinces éloignées de la capitale, et servaient ainsi la haine des ennemis du roi.

Les Espagnols aiment d'ailleurs les sobriquets et les jeux de mots. Les insurgés, comme on sait, appelaient rarement leurs chefs eux-mêmes par leur nom de famille ; des surnoms tirés le plus souvent de leur ancien état ou de quelque défaut corporel servaient à les désigner : ainsi c'étaient *el Manco* (le manchot), *el Cura* (le curé), *el Pastor* (le berger), *el Empecinado* (l'empoissé), etc. On doit bien penser qu'ils usaient d'une liberté plus grande en parlant de leurs ennemis. Napoléon, que les auteurs dramatiques des villes où siégeaient des junthes insurrectionnelles, faisaient figurer au théâtre sous les traits de Satan, était toujours appelé par la populace de Madrid *Napoladron*.

Le jeu de mots que je vais citer peut donner une idée du genre d'esprit des plaisanteries espagnoles de cette époque. Tout le monde sait que Napoléon avait au nombre de ses aides-de-camp, M. Mouton, aujourd'hui maréchal de France, et commandant en chef de la garde nationale parisienne. *Las madrilenos*, jouant sur le titre de comte de Lobau, donné au général, disaient que la puissance de l'empereur était en effet bien grande, puisque d'un mouton, il avait pu faire un loup (en espagnol *lobo*), *de un carnero ha hecho un lobo*.

J'ai dit que le palais de Madrid s'élève à l'extrémité de la place ouverte par ordre de Joseph.

Il a été construit sur l'emplacement autrefois occupé par l'ancien palais des rois de la dynastie autrichienne. Ce palais, brûlé sous le règne de Philippe V, était d'une magnificence extraordinaire. Les marbres précieux de la Grèce et de l'Italie, l'or et l'argent

de l'Amérique, nouvellement découverte, avaient servi à l'ornement de la demeure des fils de Charles-Quint; mais l'aspect sombre du bâtiment ne répondait pas à la richesse des décorations intérieures. La façade principale seule avait quelque noblesse. Le reste n'était qu'un assemblage confus d'édifices, élevés à différentes époques, séparés entre eux par de petites cours sales et obscures, où, comme dans le temple de Jérusalem, des revendeurs de toute espèce avaient trouvé le moyen d'établir leurs magasins et leurs boutiques. Le feu commença dans ces taudis malhabités, et gagna les salons du palais; les guenilles de la populace servirent à alimenter les flammes qui consumèrent l'habitation royale.

Après la destruction de ce palais, Philippe V s'établit dans celui du *Buen Retiro*, situé à l'extrémité opposée de la ville. Mais, quels que fussent les agrémens de cette charmante retraite, alors ornée d'épais ombrages, d'abondantes et vives fontaines, de larges bassins, le roi ne pouvait s'empêcher de regretter la belle position du palais brûlé, qui, placé sur une colline dont le flanc escarpé est bordé par le Mançanarez, dominait d'un côté la ville entière de Madrid, et de l'autre de vastes campagnes, où s'étendent les rians jardins de *la Basa del campo* et les forêts profondes *del Pardo*. La vue n'y est bornée que par la chaîne granitique des monts Guadarrama, au pied de laquelle, par un beau temps, on peut distinguer la coupole arrondie et les immenses bâtimens de l'Escurial. Comme son aïeul Louis XIV, Philippe V avait le goût des monumens; il voulut reconstruire l'édifice qui avait été détruit, et invita les architectes distingués de ses états d'Espagne et d'Italie à lui soumettre leurs plans. Celui qu'il adopta n'a pas été entièrement mis à exécution; une partie seule du palais est terminée; mais, comme cette partie forme un tout régulier, il est douteux que l'on songe jamais à construire le reste des bâtimens primitivement projetés. Le premier des successeurs de Philippe V qui ait habité le nouveau palais, est Charles III, et encore ne fut-ce que vers la fin de son règne.

Le palais de Madrid, tel qu'il existe aujourd'hui, offre à peu près l'aspect du Louvre. C'est un carré parfait, au milieu duquel se retrouve une grande cour entourée de portiques au rez-de-chaussée, et de galeries à chaque étage. C'est par cette cour que la par-

tie souterraine du palais reçoit du jour et de l'air; car c'est une des singularités de cet édifice d'avoir plus d'étendue sous terre que dehors. La colline sur laquelle il est bâti a été excavée jusqu'au niveau du Mançanarez; on entre de plain-pied dans les souterrains par le flanc qui regarde la rivière, et on y descend par des escaliers placés aux quatre coins de la cour. C'est là que sont les cuisines, les caves, les bûchers, les magasins de toutes espèces, et même quelques logemens pour les employés des cuisines, dans la partie qui s'ouvre sur le flanc de la colline. On compte ainsi jusqu'à sept étages superposés qui plongent dans les entrailles de la terre.

L'architecture du palais est noble et simple. Chacune des quatre faces, ornée de pavillons à pilastres, ressemble assez à la façade méridionale du Louvre. Toutes les précautions ont été prises pour que l'édifice ne devienne pas la proie des flammes comme celui qu'il a remplacé. La pierre, le marbre, le fer et le bronze ont été seuls employés à sa construction. Toutes les salles sont voûtées, les chambranles des portes, les encadremens des croisées, sont en marbre. La plupart des portes sont en bronze ou revêtues de feuilles de ce métal. Les parquets seuls sont en bois. Le feu prendrait dans une salle qu'il ne pourrait consumer que les tentures et les meubles qui en forment la décoration. Enfin les murailles extérieures sont assez solides pour résister à l'action de la grosse artillerie, elles ont quatorze pieds d'épaisseur.

Le rez-de-chaussée du palais a toujours été occupé par les bureaux des divers ministres, qui composent l'administration espagnole. Ils y étaient également installés du temps de Joseph. Le roi avait ainsi l'avantage de pouvoir obtenir sur-le-champ les renseignemens qu'il pouvait désirer, et de trouver, à toute heure de la journée, à sa disposition les ministres de chaque département. Les entresols étaient destinés aux logemens des officiers et employés de la maison du roi.

Au premier étage se trouvent, outre les appartemens consacrés aux princes, les appartemens du roi, séparés de ceux de la reine par les salons de réception publique. Un bel escalier de marbre, décoré de sculptures délicatement travaillées, conduit aux grands appartemens.

Ceux-ci sont extraordinairement vastes. La pièce principale est

la salle du trône appelée *salon de los reynos*, qui communique à la chambre à coucher du roi par son cabinet et sa bibliothèque. Cette salle tire son nom d'un plafond superbe, peint à la fresque par Tiepolo, peintre vénitien d'un grand talent, et qui représente les différens costumes des peuples soumis à la monarchie espagnole. Dans cette suite de peintures pittoresques, on voit figurer des habitans de chacune des quatre parties du monde, et en les admirant, on se rappelle involontairement le compliment emphatique qu'un courtisan de Philippe II adressait à ce monarque ambitieux : « Sire, le soleil ne se couche jamais dans vos états. » L'ameublement du *salon de los reynos* répond à sa destination par sa magnificence. Le dais royal et le trône, élevé sur des jardins recouverts de beaux tapis, sont ornés de broderies d'une merveilleuse richesse et entourés d'une balustrade d'or enrichie de ciselures et d'arabesques. Tous les meubles supportent des vases précieux par la matière ou par le travail, des bustes ou des statues.

A l'exception des tableaux de maîtres et des ouvrages de sculpture antique que renferme le palais, tous les objets de décoration et d'ameublement qui y sont placés proviennent des fabriques nationales. Les marbres des tables et les lambris ont été extraits des riches carrières de la Péninsule; les vitres des croisées, aussi belles que les verres de Bohême; les glaces, dont la grandeur est sans égale en Europe, ont été coulées dans la manufacture de San Ildefonso; les tentures et les portières de soierie viennent des fabriques de Murcie et de Grenade (qui sont un reste de l'industrie des Maures); les tapisseries, exécutées d'après les meilleurs tableaux des écoles d'Italie et d'Espagne, ont été tissues dans la manufacture royale, située aux portes de Madrid; enfin les porcelaines sortent de la manufacture de *la China*, au Buen Retiro. Ces tapisseries et ces porcelaines peuvent rivaliser avec ce que produisirent de mieux, il y a cent ans, les manufactures de Sèvres et des Gobelins.

Ce qui donne à la décoration intérieure du palais de Madrid un caractère de grandeur et de magnificence vraiment royales, c'est la profusion des peintures qu'on y trouve; ce sont les tableaux nombreux, chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel Ange, de Paul Véronèse, de Tintoret, du Corrège, du Poussin, de Velasquez, de Mu-

rillo, de Vandick, etc.; ce sont les plafonds et les fresques du Titien, du Bassan, de Luc Giordano et de Raphaël Mengs.

A mon entrée dans le salon, où la place des pages était marquée, je fus un peu surpris du grand nombre d'officiers et de fonctionnaires de l'ordre civil ou de la maison du roi qui y étaient pressés. Les Français ne paraissaient pas y être en majorité, autant du moins que j'en pouvais juger par les conversations particulières que j'entendais autour de moi, et qui, presque toutes, avaient lieu en langue castillane. Mon étonnement cessa lorsque M. Rancaño m'eut prévenu qu'à moins de circonstances extraordinaires, le roi Joseph parlait toujours en espagnol aux personnes admises à ses réceptions publiques.

Aristizabal, élevé à la cour de Charles IV et accoutumé au faste du palais, n'était pas frappé comme moi de l'éclat et de la richesse des costumes. Il prétendait même que les baise-mains de l'ancien roi réunissaient une assemblée plus nombreuse et plus magnifique. Dans ces grandes journées de cérémonie, le roi, la reine, assis sous le dais royal, et entourés de leur famille, attendaient les hommages des personnes admises à la cour, et qui devaient passer successivement devant le trône. Le souverain, la reine, les princes et les princesses se levaient à l'approche d'un noble revêtu de la grandesse (1) et l'embrassaient affectueusement. Quant aux marquis, aux comtes, aux barons qui n'étaient pas grands d'Espagne, aux *titulos de Castilla*, aux fonctionnaires de tous les ordres, et au reste des courtisans, les majestés et les altesses royales se bornaient gravement à leur tendre la main à baiser.

(1) Les grands d'Espagne avaient le droit de se couvrir devant le roi, mais ce droit n'appartenait pas à eux seuls; il était aussi attribué par une ancienne coutume, respectée sous les dynasties autrichienne et française, à tous les cavaliers qui, amoureux des filles d'honneur de la reine, étaient admis à leur faire la cour dans le palais même, et à les rechercher en mariage. Ces *amoureux* avaient non-seulement le privilège de se couvrir devant les personnes royales, mais encore celui de s'asseoir, pourvu toutefois que leurs maîtresses fussent présentes. On les traitait comme des fous, et on appelait leur droit *privilegio de imbebecidos*. La galanterie espagnole supposait que, préoccupés entièrement de leur passion, ils étaient incapables de s'astreindre au cérémonial de la cour, et de rendre au souverain le respect qui lui était dû.

Malgré les réclamations des gentilshommes de l'ancienne cour, Joseph avait abandonné cette étiquette orientale. Il n'aimait pas à trôner, et après avoir reçu dans le *salon de los reynos* les ambassadeurs, les ministres, les conseillers d'état, les généraux et les grands officiers de la maison, il passait dans les autres salles, et allait visiter lui-même ceux qui venaient lui présenter leurs hommages. Il était accessible à tous, écoutait avec patience, répondait avec douceur, s'informait avec intérêt. Jamais personne ne le quittait sans être satisfait. Aussi Aristizabal me disait-il avec une sorte de malice, en comparant les deux cours : « Autrefois un jour de réception, c'était une procession, maintenant c'est une revue. »

Dès notre arrivée, M. Rancaño m'avait présenté au lieutenant-général baron Strolz (1), qui, en sa qualité de premier écuyer, avait la direction supérieure de la *Real Casa de pages*. M. le général Strolz n'avait été promu à cette charge, dans la maison du roi, qu'au départ de M. le comte Stanislas de Girardin, qui, après avoir été premier écuyer à Naples, avait suivi Joseph à Madrid, dans l'espérance d'obtenir la charge de grand-écuyer du roi d'Espagne. Ce vœu n'ayant pas pu être satisfait, parce que la constitution s'opposait à ce que les grandes charges de la couronne fussent remplies par d'autres que par des nationaux, M. de Girardin, un peu piqué, demanda et obtint la permission de rentrer en France, au réel déplaisir du roi, qui avait en lui un serviteur dévoué et un ami fidèle.

M. le général Strolz sortait, comme mon père, de cette armée du Rhin, dont les officiers ont eu si long-temps à lutter contre les préventions de l'empereur. Il avait pu connaître mon père à l'état-major du général Moreau, et il me fit un très bon accueil.

Le roi Joseph n'ignorait pas la cause du mécontentement de Napoléon contre les officiers sortant de cette armée. Il savait que la plupart d'entre eux, par suite de leurs opinions républicaines, avaient refusé leur vote approbatif aux actes qui transformèrent le consulat à vie en un empire héréditaire; mais, rendant justice à leurs talens et à leur bravoure, il avait cherché à les attirer auprès de lui, et il y avait réussi. On comptait, parmi ses généraux et dans sa garde, un assez grand nombre de ces républicains persévé-

(1) Aujourd'hui membre de la chambre des députés.

rans, dont les opinions, parfois franchement exprimées, n'effarouchaient pas ce roi sorti d'une république, et disposé peut-être lui-même à rendre intérieurement hommage au principe de la souveraineté populaire.

En attendant le moment de l'arrivée du roi, Aristizabal me fit admirer les tableaux qui décoraient la salle où nous étions : on y voyait, entre autres, une fort belle copie d'un tableau de David, celui où il a représenté le général Bonaparte franchissant les Alpes sur les traces effacées d'Annibal et de Charlemagne. J'aurais cru que cette peinture avait été placée dans le palais, depuis que Joseph était monté sur le trône d'Espagne. Aristizabal me détrompa, il avait vu accrocher le portrait du premier consul à la place qu'il occupait encore, et c'était Charles IV lui-même qui avait présidé à cette inauguration. Brave roi, qui ne s'apercevait pas que mettre ce portrait dans cette salle, c'était en ôter son trône!

Pendant les années qui précédèrent l'invasion, et même encore au moment de l'entrée en Espagne des Français, commandés par le grand-duc de Berg, l'enthousiasme des Espagnols pour Napoléon était à son comble. Son nom était dans toutes les bouches, ses portraits et ses bustes dans toutes les maisons. On ne l'appelait que le *héros de la France*, le *restaurateur de la religion*, le *vainqueur de la révolution*. On exaltait son despotisme, ami et peut-être fondateur de l'ordre; on vantait ses grandes qualités administratives, on célébrait son génie militaire. Ses victoires en Egypte le rendaient populaire dans un pays où la haine des Musulmans a été longtemps un des traits distinctifs du caractère national. La partie la plus éclairée de la nation, indignée de la décadence de la monarchie, sous le favoritisme de Godoy, et des désordres de la cour de Charles IV, attendait, de l'influence de l'empereur des Français sur le vieux monarque espagnol, une régénération féconde et une sage liberté. C'est entraîné par cette opinion, commune à tous les hommes vraiment patriotes, et aussi dans l'espoir de s'assurer un appui contre les violences du favori, que Ferdinand, en 1807, écrivit à Napoléon pour lui demander la main d'une de ses nièces. Aristizabal m'a souvent cité comme une preuve vivante de l'enthousiasme que l'empereur avait excité en Espagne, avant le voyage de Bayonne, un de nos plus jeunes camarades, qui, baptisé en 1804,

avait reçu de son père, devenu en 1810 membre du parti exalté des Cortès de Cadix, le prénom de Napoléon.

Les seules décorations qui se fissent remarquer dans la foule brillante qui nous entourait étaient, avec l'étoile de la légion d'honneur et la couronne de fer, les ordres royaux de Naples et d'Espagne, créés tous les deux par Joseph. La croix de Naples, surmontée d'un aigle d'or aux ailes déployées, se portait suspendue à un ruban bleu de ciel. La croix d'Espagne, simple étoile à cinq rayons émaillée de rubis, s'attachait à un ruban rouge; c'était une sorte de légion d'honneur espagnole (1).

Ce fut avec surprise que je vis entrer dans la salle du trône un petit vieillard à cheveux blancs, encore agile et droit, malgré son âge, revêtu d'un grand uniforme de maréchal-de-camp espagnol, et portant autour du cou, suspendus à une chaîne, les insignes de la toison d'or. Je savais qu'un très petit nombre d'Espagnols en

(1) *L'ordre royal d'Espagne* avait d'abord été institué par le roi Joseph, le 20 octobre 1808, sous le titre d'*ordre royal et militaire*. Ce dernier mot fut supprimé par le décret d'organisation du 18 septembre 1809, et les officiers civils devinrent, comme les militaires, aptes à porter la décoration de l'*ordre royal*. Cet ordre devait se composer de cinquante grands cordons sans revenu fixe, mais pouvant posséder des commanderies; de deux cents commandeurs jouissant d'une pension annuelle de 30,000 réaux (7,500 fr.); et de deux mille chevaliers, avec une pension de 1,000 réaux (250 fr.) par an.

La décoration, suspendue à un ruban rouge, était une étoile d'or à cinq rayons, surmontée d'une couronne; les rayons émaillés en rubis. Sur l'une des faces du centre de l'étoile, on voyait le portrait du roi Joseph, et sur l'autre les armes d'Espagne avec cette inscription : *Virtute et fide*. Les grands-cordons portaient en outre au côté gauche une plaque à rayons d'argent.

Joseph avait conservé les armes d'Espagne, telles qu'elles existaient sous Charles IV; seulement l'aigle impériale avait remplacé, au milieu de l'écusson, les trois fleurs de lys. C'était ainsi qu'à l'avénement de Philippe V, les fleurs de lys avaient elles-mêmes pris la place de l'aigle à deux têtes de Charles-Quint.

Pour former une dotation à son ordre royal, Joseph supprima, par un décret daté aussi du 18 septembre, tous les ordres civils et militaires existant en Espagne, à l'exception de celui de la Toison d'or. Ces ordres étaient : celui de Charles III, récemment institué et devenu le premier de tous, les ordres anciens et fameux de Saint-Jacques, de Calatrava, de Montesa et d'Alcantara. Une disposition du décret étendait la mesure de suppression aux langues de l'ordre de Malte.

avaient été décorés par les rois Charles III et Charles IV. — Je demandai son nom à Aristizabal : c'était le comte de Montézuma, grand d'Espagne. — Ce descendant des empereurs du Mexique, n'était pas un des courtisans les moins dévoués de Joseph. — Chose étrange, un Montézuma sujet d'un Bonaparte! Son fils était maître des cérémonies du roi.

Quelques momens après, un colonel de hussards en grande tenue, dolman et pelisse bleu de ciel galonnés en argent, pantalon rouge, passa près de nous. Il avait une taille élevée, un visage coloré, des yeux petits, mais vifs, et malgré des traits communs et fortement prononcés, un air digne et ferme. Sa mine me plut, je questionnai encore Aristizabal; c'était le colonel Chassé, commandant le régiment des hussards hollandais. Un officier supérieur espagnol causait avec lui, c'était le chef d'escadron Moralès, commandant le corps franc des chasseurs d'Avila. Je me rappelle encore la sévère et hautaine attitude de cet ancien guérillero, rallié depuis peu à la cause de Joseph qu'il avait long-temps combattue.

L'heure où Joseph devait sortir de son cabinet approchait, la foule augmentait de moment en moment. Aristizabal me proposa de nous placer auprès de la porte, et de là il me désignait une partie de ceux qui entraient.

Un des premiers, homme assez grand, à figure austère, dont les yeux fatigués étaient voilés par des bésicles vertes, était un ecclésiastique savant, M. Llorente, ancien secrétaire de l'inquisition, alors conseiller d'état de Joseph.

Je vis ainsi passer deux poètes espagnols assez haut placés, Melendez Valdez, qui souriait gracieusement à tous sous son habit de conseiller d'état, et Marchena, qui avait un air très farouche et la croix franco-espagnole de Joseph à la boutonnière. Il figurait là comme chef de division au ministère de l'intérieur. Il venait, je crois, de faire jouer avec succès, vers cette époque, au théâtre *del Principe*, une traduction de *Tartufe*.

Au milieu de cette foule bariolée, dorée et chamarrée, je ne fus pas peu surpris de voir tout à coup un jeune soldat de la garde royale, qui, avec sa pelisse de simple hussard, son dolman galonné de laine, son sabre à poignée de cuivre et ses éperons de fer, entra avec assurance au milieu de nous, et marcha droit à la salle du

trône, en coudoyant les généraux. Je le regardai avec surprise, et au moment où il nous tourna le dos, je vis derrière son dolman, au milieu de la taille, pendre à un nœud de brocard une petite clef d'or sculptée. Ce hussard était un des chambellans du roi; ce chambellan était un grand d'Espagne de première classe, le fils de la marquise d'Ariza, le duc de Berwick, un descendant des Stuart. En s'engageant comme simple cavalier dans la garde royale, il avait voulu donner une preuve de son dévouement absolu à la personne de Joseph Napoléon. C'était, dans un autre genre, le pendant du comte de Montézuma. Les fils des empereurs du Nouveau-Monde, les descendans des rois de la vieille Europe, s'empressaient de reconnaître la souveraineté d'un roi sans aïeux, frère d'un empereur qui n'avait pour droits qu'une élection populaire et son épée victorieuse.

Mes souvenirs me rappellent encore quelques-uns des personnages qui défilèrent devant moi. C'étaient :

M. Bienvenu Clary, neveu du roi, colonel des fusiliers de la garde; jeune officier d'une grande espérance, mort depuis à Madrid, et dont la perte a été vivement sentie.

Les deux frères Rapatel : l'aîné, major des chevau-légers de la garde; le plus jeune, colonel d'un régiment espagnol et fourrier du palais (1).

Le duc d'Esclignac, gentilhomme français, chambellan du roi.

Le marquis de Benavente, grand d'Espagne, premier veneur.

Le marquis de San-Adrian, grand d'Espagne, premier maître des cérémonies.

Les Espagnols, les Français et les étrangers arrivaient successivement. C'étaient :

Le duc de Soto-Mayor, grand d'Espagne, maître des cérémonies, dont le nom est connu en France parce qu'un de ses ancêtres s'est mesuré avec Bayard.

Le général Lecapitaine, qui, en 1814, a été le premier instructeur de la garde nationale de Paris, et qui, en 1815, est mort glorieusement à la deuxième bataille de Fleurus.

(1) Ce dernier, M. Paul Rapatel, est maintenant lieutenant-général. Il commandait une brigade française au siège d'Anvers.

Le comte de Laforest ambassadeur de France.

Le baron de Stourm, envoyé du Danemark.

Les barons de Mornheim et de Strogonoff, ministres de Russie.

Don Domingo Badia-y-Leblich, préfet de Cordoue, voyageur célèbre sous le nom de Ali-Bey (1).

Beaucoup d'autres encore qui se hâtaient d'arriver, car l'heure avançait.

Bientôt la voix retentissante de l'huissier fit entendre ces mots : *el rey*. Nous nous empressâmes de regagner notre place auprès du colonel Rancaño. Les chuchottemens cessèrent; un silence profond s'établit dans la foule.

La porte s'ouvrit. Le roi, qui venait de traverser la salle du trône, entra dans notre salon.

Il portait l'uniforme et les épaulettes de colonel des chevau-légers de sa garde; frac vert, à collet, paremens et passe-poils jaunes. Deux plaques seulement décoraient sa poitrine, celles de la légion d'honneur et de l'ordre royal d'Espagne. Son petit chapeau, pareil à celui de l'empereur, n'avait pour ornement qu'une gance noire attachant sa cocarde rouge.

(1) J'ai, par la suite, très particulièrement connu M. Badia, qui avait une famille charmante. J'ai recueilli de sa bouche des détails curieux sur les motifs qui l'engagèrent à visiter l'Orient sous un nom supposé. Je dois aussi à l'amitié de M. Duran, ancien conseiller d'état espagnol, et ami lui-même de M. Badia, des notions exactes sur la cause et le but de ses premiers voyages dans l'empire de Maroc. Elles trouveront place dans ces Mémoires.

M. Badia avait un tour d'esprit original, de la malice et de la gaîté.

M. de Châteaubriand rapporte dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qu'il rencontra à Alexandrie un prince africain de la famille de Mahomet, nommé Ali-Bey-el-Abassi; à sa grande surprise, ce prince l'accueillit en prononçant les noms d'*Atala* et de *René*. L'amour-propre le plus modeste aurait été excité par cette preuve inattendue d'une lointaine célébrité. M. de Châteaubriand avoue franchement qu'il en fut très flatté.

Le prince Ali-Bey n'était autre que le savant Badia, qui avait effectivement, à ce qu'il m'a dit, une admiration profonde pour le génie et les ouvrages de l'illustre écrivain, et qui s'amusa beaucoup de l'étonnement que M. de Châteaubriand manifesta dans cette entrevue.

Aussitôt que la porte s'était ouverte, le roi avait soulevé son chapeau pour nous saluer tous.

Je fus alors frappé de son extrême ressemblance avec Napoléon. C'était le même visage d'un caractère antique, d'une beauté régulière, le même front vaste et découvert, seulement un teint plus clair, des traits moins sévères, des regards plus doux. Joseph était aussi d'une taille plus élevée que son frère; il avait environ cinq pieds cinq pouces.

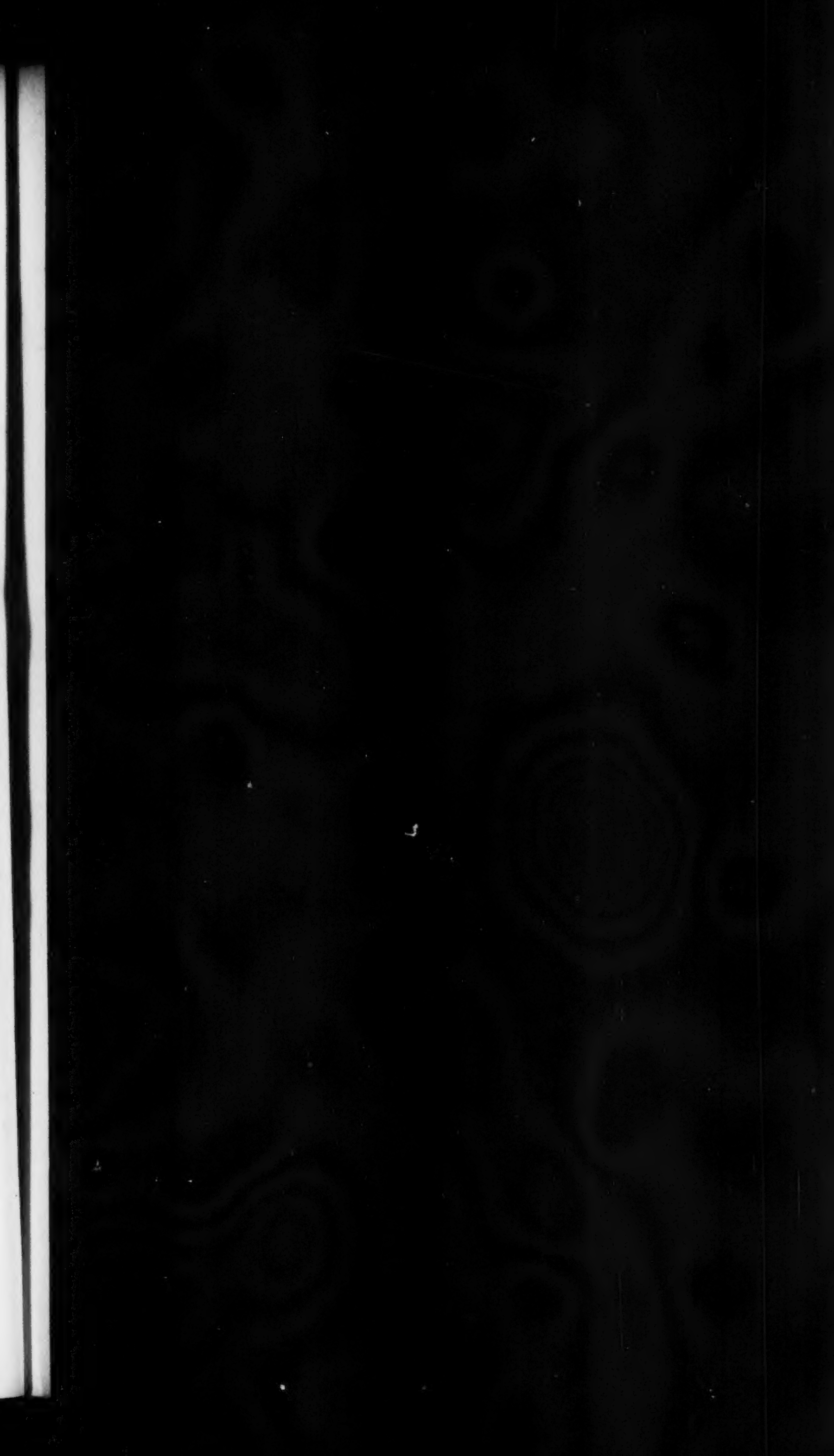
A son côté marchait le maréchal Jourdan, son chef d'état-major; immédiatement derrière lui, venaient les capitaines-généraux de sa garde, duc de Cotadilla et comte Merlin, et les deux aides-de-camp de service, le lieutenaut-général Lafont de Blaniac et le colonel Desprez. Les ambassadeurs, les ministres et divers officiers de sa maison l'accompagnaient, ainsi que plusieurs généraux de l'armée française, parmi lesquels on remarquait le comte Belliard, aide-major-général; le comte Drouet d'Erlon, commandant en chef l'armée du centre, et le baron Dedon, fameux par ses querelles avec Paul Courier, général d'artillerie plus estimé dans son arme que ne voudrait le faire croire le spirituel vigneron, et qui avait commandé l'artillerie française au mémorable siége de Saragosse.

Joseph s'avançait lentement, écoutant avec patience les réclamations qui lui étaient présentées, répondant avec bonté à ceux qui lui parlaient, encourageant la timidité par ses manières affables, et contenant par le respect ceux que la vivacité méridionale aurait entraînés trop loin. Il remettait à ses aides-de-camp les pétitions qu'on lui donnait, et par une parole gracieuse laissait à tous les solliciteurs une espérance consolante. C'est une qualité de roi que de savoir renvoyer tout le monde content.

J'étais dans une anxiété extrême; il me tardait que ce fût fini. Le roi arriva enfin devant nous. Il parcourut d'un coup-d'œil la ligne que formaient les pages (nous nous présentions comme des soldats, alignés sur deux rangs), ensuite s'approchant de notre gouverneur :

— Eh bien! colonel, lui dit-il en espagnol, êtes-vous plus satisfait de ces messieurs? —

Il paraît que dans le compte mensuel que M. Rancaño rendait



au roi, sur la conduite des pages, il s'était plaint de quelques-uns d'entre eux.

— Oui, sire, répondit-il en s'inclinant.

— Quel est ce jeune homme.

— Sire, c'est le nouveau page admis par ordre de votre majesté, don Abel Hugo, le fils aîné du général.

— Parle-t-il espagnol?

— Oui, sire.

Alors, me regardant en face, en m'examinant avec un regard qui me remplit d'embarras, Joseph m'adressa, en espagnol, ces paroles, que je puis répéter ici mot pour mot, avec la certitude de ne pas être trompé par ma mémoire.

— M. Hugo, je vous apprends avec plaisir que, par une dépêche arrivée ce matin même, votre père m'annonce qu'il vient de battre l'Empecinado. Vous allez le revoir. Son gouvernement est presque pacifié. J'ai besoin de lui à l'état-major de l'armée, et je viens de le rappeler à Madrid. »

Je m'inclinai avec respect, en essayant de balbutier quelques mots. Le roi ajouta :

— Madame votre mère se porte sans doute bien? assurez-la de l'intérêt que je vous porte, ainsi qu'à vos frères. »

Puis, me saluant d'un signe de tête amical, Joseph continua sa marche à travers les salles encombrées d'uniformes, de broderies et d'épaulettes.

Ce ton bienveillant, ces paroles affectueuses, me causèrent une profonde émotion. Mes camarades me félicitèrent de la bonté que le roi m'avait témoignée. Nous ne tardâmes pas à reprendre le chemin de la *Casa de pages*. M. Rancaño m'appela auprès de lui, et pendant le trajet il ne fut question, comme on peut bien le penser, que du roi Joseph, et des divers motifs d'affection que ses sujets devaient avoir pour lui.

Roi d'Espagne, il était devenu comme Espagnol lui-même; et pour exprimer, à cet égard, ses sentimens d'une manière plus énergique, il avait coutume de dire : « Si j'aime la France comme ma famille, « je suis dévoué à l'Espagne comme à ma religion. » Il s'était entouré de ses nouveaux sujets. Sa cour, à l'exception de quelques généraux français, dévoués depuis long-temps à sa fortune, ne ren-

fermait que des Espagnols. Les grands officiers de la couronne, les premiers officiers du palais, sauf les généraux dont j'ai parlé, avaient tous été choisis dans les familles illustres de l'Espagne.

Ne voulant rien changer au sort des Espagnols attachés aux rois ses prédécesseurs, il avait admis dans sa maison tous ceux d'entre eux qui lui avaient offert leurs services. Les pages, au nombre de quarante, que leurs fonctions particulières attachaient à sa personne, étaient tous Espagnols, excepté moi. Parmi ces jeunes gens des premières familles d'Espagne, on remarquait même, comme je l'ai dit plus haut, les fils de quelques-uns des généraux insurgés. Joseph, ne considérant pas ces enfans comme responsables de la conduite de leurs parens, leur accordait la même bienveillance qu'aux fils de ses sujets les plus dévoués : jouissant des mêmes faveurs et des mêmes privilèges que leurs camarades, quand leur tour de service arrivait, ils l'accompagnaient dans ses promenades solitaires à la *Casa del campo*, et dans les parties de chasse, ils avaient, comme les autres, le soin de porter et de charger sa carabine.

La garde royale, dont je parlerai plus au long dans la suite de ces Mémoires, se composait, comme celle du roi Charles IV, de régimens espagnols et de régimens étrangers. Les régimens étrangers etaient suisses ou wallons du temps de Charles IV; pendant le règne de Joseph, ils se recrutèrent parmi les soldats français.

Joseph ne confia à aucun Français les importantes fonctions du ministère. Elles furent exclusivement réservées aux Espagnols. Tous ses ministres avaient été conseillers d'état ou ministres sous les Bourbons; c'étaient MM. Azanza, O-Farill, Cabarrus, Urquijo, Almenara, Mazarredo, etc. Les tribunaux, les municipalités, les préfectures, tous les établissemens civils, le conseil d'état (à une seule exception près), les conseils du commerce n'étaient remplis que d'Espagnols. Les Français n'occupaient que les dignités militaires, où néanmoins l'on remarquait encore un grand nombre d'Espagnols.

Le règne de Joseph avait laissé en Espagne des germes de prospérité qui auraient pu être développés. Il a été marqué par des actes et des travaux qui passeront à la postérité. Madrid avait besoin de places et de fontaines publiques; Joseph en a fait construire de fort belles. L'Espagne n'avait pas une population proportionnée à son étendue et à la fertilité de son territoire; Joseph, en rédui-

sant d'abord, et bientôt après en supprimant les couvens d'hommes, et en soumettant à son autorisation préalable les vœux des femmes qui voudraient embrasser la vie religieuse, avait jeté les fondemens d'une prompte repopulation. La dette de l'état était immense; Joseph, par la mise en vente des domaines nationaux, la diminua considérablement, et serait parvenu à l'éteindre sans la guerre et les nouvelles dépenses qu'elle occasionait chaque jour.

Tous ceux qui ont approché de ce prince peuvent rendre témoignage de sa bonté, de sa douceur, de son affabilité et de son égalité de caractère au milieu des évènemens les plus divers. On le voyait, dans sa prospérité, cherchant à répandre sa fortune sur tous ceux qui l'entouraient; dans ses désastres, moins occupé de lui-même que de ceux que son malheur entraînait avec lui.

Il était brave dans le combat, et il en a donné des preuves tant en Italie qu'en Espagne. Je rapporterai en temps et lieu quelques traits qui feront connaître sa bravoure.

Sa clémence égalait son humanité (1); on le vit, pendant la bataille d'Ocana, parcourir les rangs français et recommander aux soldats de ménager les vaincus. Après la bataille, il fit grace de la vie à un grand nombre de soldats espagnols qui, après lui avoir prêté serment de fidélité, avaient été pris les armes à la main, combattant contre lui.

Lors de la grande famine de 1811 à 1812, ses finances étaient

(1) Napoléon connaissait si bien le caractère clément de son frère, que voulant (en 1808) faire sentir à l'Espagne la nécessité de se soumettre à Joseph, et craignant que la réputation de bonté de ce prince ne lui nuisit auprès du peuple de Madrid, il menaça les Espagnols de retirer la couronne à un roi dont ils ne se montraient pas dignes, et de la joindre, sur sa tête, au diadème impérial. Voici le passage de la curieuse proclamation qui contient cette singulière menace.

« Si tous mes efforts sont inutiles, et si vous ne répondez pas à ma confiance, « il ne me restera qu'à vous traiter en provinces conquises, et à placer mon frère « sur un autre trône; je mettrai alors la couronne d'Espagne sur ma tête, et je sau« rai la faire respecter des méchans, car Dieu m'a donné la force et la volonté « nécessaire pour surmonter tous les obstacles. « NAPOLÉON. »

L'effet de cette menace fut tel, qu'en moins de trente jours, plus de vingt-sept mille pères de famille avaient inscrit leur serment de fidélité à Joseph, sur les registres ouverts à cet effet chez les magistrats de Madrid.

épuisées; cependant il trouva moyen de venir au secours des pauvres de Madrid, en réduisant au strict nécessaire toutes les dépenses de sa maison. Tant que dura la famine, il fit servir sur sa table un pain noir et grossier, voulant, disait-il, *manger du pain des pauvres*. Il ajoutait en riant : *pan de soldado*, *pan de rey*, pain de soldat, pain de roi.

Je n'étonnerai aucun de ceux qui ont approché du roi Joseph en parlant de ses talens militaires. Le vainqueur de Fleurus, le maréchal Jourdan, dont on ne contestera pas, sans doute, l'autorité en pareille matière, a dit plus d'une fois à mon père que dans la discussion des grandes opérations stratégiques, Joseph avait des conceptions qui semblaient émanées du génie de Napoléon. L'illustre général Lamarque n'accordait pas une estime moins grande à la capacité militaire de l'ancien roi de Naples et d'Espagne. Dans une lettre écrite en 1824, et qu'on ne peut croire dictée par la flatterie (on ne flatte guère les rois tombés), il appelle encore son *maître* et son *général* le prince dont il avait été le chef d'état-major.

Joseph Napoléon a été l'objet de jugemens bien divers, et rarement il a été dignement apprécié. J'aurai, dans le cours de ces mémoires, de fréquentes occasions de parler de sa personne d'après mes souvenirs, et de son gouvernement, d'après ma pensée; je le ferai avec franchise et vérité, et si je le loue souvent, c'est qu'il y aura beaucoup à louer. Il est temps, selon moi, de replacer à sa place et de dessiner avec quelque souci de la ressemblance cette remarquable figure historique de Joseph. Ce n'est pas, certes, un des moindres personnages de notre dix-neuvième siècle que celui qui a été tour à tour *don Jose primero* et *le comte de Survilliers*, que ce bourgeois américain qui a été roi des Indes. Je suis du nombre de ceux qui pensent que le frère d'un grand homme ne doit pas toujours être éclipsé dans l'histoire par le grand homme, et qu'il y avait un général dans ce frère de Bonaparte, un roi dans ce frère de Napoléon.

A. Hugo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 janvier 1833.

Au dehors, durant cette quinzaine, le sol a continué de trembler de tous côtés sous les pieds impatiens de la guerre civile et de l'insurrection.

Aux États-Unis, l'opposition armée des provinces du sud n'a nullement jusqu'ici capitulé avec le congrès.

A Madrid, les absolutistes se sont agités de nouveau. Il ne s'agissait de rien moins, pour ces excellens royalistes, que de massacrer sans miséricorde la reine et le roi. Mais cette fois encore, ce sont les *Negros* et les révolutionnaires qui ont maintenu la dynastie de Ferdinand VII.

En Irlande, la ligue catholique s'est organisée plus régulière et plus menaçante. De son côté, le ministère de lord Grey ne lui voulant rien céder, et pour toute concession lui commandant de se dissoudre, c'est encore, à ce qu'il semble, l'épée qui devra décider de cette querelle entre l'Angleterre et sa vassale.

Mais c'est vers l'Orient que les regards se sont tournés surtout. L'empire ottoman, ce vieux colosse déjà criblé de blessures, va-t-il enfin achever de périr sous un dernier coup de sabre d'Ibrahim? ou bien l'Europe se décidera-t-elle à étendre le bras pour défendre ce qui reste de vie au vaincu, dût-elle l'achever ensuite elle-même avec le même glaive qui l'aura protégé, et se partager ses dépouilles? Là-dessus nos diplomates n'ont pas encore définitivement avisé.

Quant à nous, pacifiques conquérans de la citadelle d'Anvers, qui avons remis notre épée d'honneur dans le fourreau après avoir chanté nos *Te Deum*, nous allons danser maintenant. Le roi, revenu de son voyage, est rentré dans son château des Tuileries, corrigé et augmenté par M. Fon-

taine. Les revues des corps d'armée et des corps municipaux sont finies, et les bals ont déjà commencé, les bals ministériels du moins, les bals de la doctrine et du juste-milieu; car, bien entendu, le faubourg Saint-Germain n'en donnera pas plus cette année que l'année dernière. Le noble faubourg boude décidément contre son plaisir; il y a mieux : aux termes des nouvelles lois légitimistes, la danse, qui n'était qu'un délit avant l'arrestation de madame la duchesse de Berry, est maintenant un crime de lèse-captivité; c'est un crime auquel on inflige pour châtiment l'envoi de l'une des cartes de visite de M. Deutz le juif. Un tribunal secret, composé de nobles dames et de nobles seigneurs, a été institué à cet effet.

Tout cela n'a pas empêché les dévoûmens bourgeois et roturiers d'aller leur train concurremment avec les dévoûmens aristocratiques et de haut lieu. Ainsi, récemment encore, M. Marie-Louis-Antoine Hennequin, l'avocat, vient de prendre à témoins l'univers et la postérité qu'il dévouait courageusement sa tête et son bonnet à la proscription et à l'échafaud au profit de la mère de Henri V. C'est bien! Lorsque M. Marie-Louis-Antoine Hennequin passera dans la salle des Pas-Perdus, devant la statue du défenseur de Louis XVI, il pourra se dire avec fierté : « Et moi aussi je suis un proscrit, je suis un Malesherbes; et ce qui est plus beau, cela ne m'empêche pas de signer des consultations et de plaider mes causes. » — En vérité, la révolution de juillet a rendu le dévoûment bien agréable et bien commode; le dévoûment ne gêne plus guère maintenant, on fait du dévoûment tout en faisant ses affaires; le dévoûment est à la portée de toutes les fortunes et de tous les courages.

Il ne faut pas s'imaginer que nos législateurs se soient amusés seulement à danser durant cette quinzaine; ils ont aussi fabriqué nombre de lois et de fort belles. Ils ont pensionné les vainqueurs de juillet et les vainqueurs de la Bastille; ils ont réorganisé définitivement l'administration municipale et départementale; puis enfin, après bien des façons, des discours et des amendemens, ils ont aboli, sans retour, l'anniversaire du 21 janvier. Désormais donc cet anniversaire *funeste et à jamais déplorable* cessera d'être déploré. Ce sont là les propres termes de la loi d'abolition. Pour produire ce chef-d'œuvre de logique politique, il n'a fallu rien moins que les lumières et l'éloquence réunies du plus rhéteur de nos philosophes et du plus philosophe de nos rhéteurs.

Après un sommeil de plusieurs siècles, l'ordre des Templiers s'est avisé de renaître ces jours derniers, comme le phénix, des cendres de son bûcher. Les nouveaux Templiers ont des tuniques blanches avec des croix rouges et de grandes épées qu'ils tiennent constamment à la main, ce qui leur donne fort bon air, et ne leur serait point inutile assurément, s'il leur

prenait quelque beau matin fantaisie de construire une barricade dans leur temple de la cour Damiette, et de soutenir une petite guerre contre les sergens de ville, ainsi qu'ont fait récemment les nouveaux chrétiens de Clichy dans l'église de M. l'abbé Auzou.

Pour inaugurer leur résurrection, les Templiers nouveaux nous ont, quant à présent, tout simplement donné une messe et un sermon. A l'instar de celles de M. Châtel, le primat des Gaules, la messe des nouveaux Templiers est dite en français, mais non pas le sermon, attendu que le prédicateur était M. Barginet de Grenoble, l'auteur de *la Cotte rouge* et d'une foule d'autres livres tout aussi correctement écrits. Or le sermon de M. Barginet de Grenoble avait déjà duré trois heures; les chanoinesses (car les Templiers ont cru devoir s'adjoindre des chanoinesses), les chanoinesses se montraient cependant fort satisfaites, l'une d'elles, même, figurante de première ligne chez madame Saqui, paraissait visiblement émue; mais plusieurs templiers moins sensibles, et qui apparemment avaient affaire, agitèrent tout à coup leurs épées en signe d'impatience. M. Barginet de Grenoble, comprenant ce que cela voulait dire, se disposait à conclure, lorsque le grand-maître de l'ordre, l'un des pédicures les plus éclairés de la capitale, étendant la main avec dignité et s'adressant à M. Barginet de Grenoble, lui cria de terminer. Dans le langage des Templiers, terminez signifie continuez, achevez, ne nous faites grâce de rien. Le prédicateur rassuré continua donc et termina; mais ce fut l'affaire de deux autres heures.

Il y eut ensuite des chants de Templiers et de chanoinesses; puis les chants ayant cessé, la séance fut levée, et ce fut ainsi que se passa cette première représentation des nouveaux Templiers, un peu plus longue, et tout à la fois un peu moins divertissante que celle de la tragédie de M. Raynouard.

Un long réquisitoire littéraire vient d'être récemment lancé contre M. Victor Hugo par M. Alexandre Duval. Dans cette éloquente philippique, M. Alexandre Duval se proclame d'abord lui-même le plus fécond des auteurs de la scène française; puis, ayant déclaré qu'il est de son devoir, en cette qualité, de défendre le bel art dramatique ainsi que nos grands maîtres et ces illustres vieillards improprement appelés *les ganaches de l'empire*, il accuse M. Victor Hugo d'avoir, par des doctrines perverses et par d'indignes moyens, perdu ledit bel art dramatique, et ruiné le théâtre français en même temps que les illustres vieillards ci-dessus et plus amplement qualifiés.

Voici quelques-uns des principaux griefs soulevés par M. Alexandre Duval contre M. Victor Hugo.

— Vous avez voulu détruire, s'écrie d'abord l'illustre académicien, s'a-

dressant directement à M. Victor Hugo, vous avez voulu détruire ces grands monumens littéraires auxquels nous autres auteurs de l'empire avions enchaîné notre gloire et notre fortune. — M. Alexandre Duval ne désigne pas d'ailleurs plus particulièrement ces grands monumens littéraires bâtis sous Napoléon. Mais on comprend de reste de quoi veut parler l'auteur du *Tyran domestique* et de *la Fille d'honneur*.

M. Alexandre Duval reproche encore à M. Victor Hugo d'avoir organisé une espèce de garde prétorienne romantique, une légion de démons barbus qui poursuivent les auteurs des anciens jours avec des grincemens de dents, des coups de griffe, des hurlemens et des cris de mort. M. Alexandre Duval avoue que, jusqu'ici, ces méchans diables ne l'ont encore, il est vrai, ni égratigné ni mordu; mais il se plaint amèrement d'avoir été traité par eux de *fossile*, de *perruque*, d'*épicier* et d'*académicien*.

M. Alexandre Duval estime que la nouvelle école n'a pas fait un grand progrès en substituant les boulettes de poison aux coups de poignard. La boulette de poison, dit-il, est beaucoup plus immorale, et d'ailleurs c'est un moyen qu'on ne peut varier.

Je pense aussi que le coup de poignard mérite la préférence, en ce sens qu'il est facile de le donner en cent endroits et de cent façons, tandis qu'il n'y a qu'une manière d'avaler la boulette de poison. Mais que l'un soit plus moral que l'autre, c'est ce qu'il ne m'est point permis de comprendre. La distinction est sans doute pour moi par trop subtile.

M. Alexandre Duval essaie ensuite de donner une idée de la poétique suivie par tous les auteurs de son temps jusqu'au moment où il a plu à M. Victor Hugo de commencer sa révolution. Or, du temps de M. Duval, après le choix du sujet, le premier but que se proposait l'écrivain dramatique était d'en tirer une conséquence morale, le second d'intéresser au sort de tels ou tels héros, connus ou inconnus, vertueux ou coupables, — peu importait — du temps de M. Alexandre Duval; la conséquence morale était toujours tirée, pourvu que le héros obtînt l'intérêt par des qualités qui l'élevaient au-dessus du vulgaire. — Le troisième but qu'on se proposait en ce temps-là, était d'environner les héros de figures secondaires propres à faire ressortir leur caractère ou à émouvoir leurs passions; le quatrième de faire jouer tous ces personnages *dans la chaîne* d'une intrigue claire et pourtant variée; le cinquième, de les faire parler, selon le temps, la circonstance, leur rang dans le monde, leur caractère bien exposé, dans un style simple, naturel, énergique et toujours élégant; enfin, le sixième but qu'on se proposait, encore en ce temps de M. Alexandre Duval, était de faire arriver les héros à une catastrophe qui n'inspirât pas une trop grande horreur. En ce temps de modération, on n'allouait pour un dé-

nouement qu'une horreur raisonnable, une horreur tempérée, une horreur à cinq ou six degrés au-dessus du zéro, selon le baromètre académique.

Ayant au surplus énuméré les six conditions de perfection, voilà, s'écrie ingénûment M. Alexandre Duval, voilà les règles que mes contemporains et moi avons toujours suivies.

Les conclusions du réquisitoire de M. Alexandre Duval sont néanmoins pleines d'indulgence et toutes paternelles. Loin de requérir la moindre peine contre nos septembriseurs littéraires, il leur déclare avec humilité qu'il n'a point l'orgueil d'être un grand maître, mais que si quelqu'un d'entre eux voulait bien prendre la peine de passer chez lui, il lui apprendrait volontiers à charpenter une pièce, à préparer une situation et à enchaîner des scènes; en un mot qu'il lui donnerait une bonne leçon d'art dramatique.

— S'il n'a point été coupé précisément en morceaux comme ce malheureux Ramus, dont les débats de la cour d'assises viennent de nous révéler dans tous ses détails l'horrible mort, M. Tardif, le substitut du procureur général, a récemment aussi été victime d'un bien odieux assassinat. M. Tardif se porte à l'heure qu'il est mieux que vous et moi, mais cela n'empêche point qu'il ait reçu, pendant qu'il dormait, la nuit du 27 décembre dernier, une violente tape sur la tête, et sur la poitrine vingt-quatre blessures, toutes constatées par M. le docteur Breschet.

Fort heureusement pas une de ces blessures ne s'était trouvée mortelle. La plupart, selon le rapport même du docteur, n'avaient divisé qu'incomplétement le tissu cutané, et la plus profonde n'allait pas au-delà de l'épaisseur de la peau. On eût dit vraiment des égratignures opérées par les griffes d'un chat. Ou bien, c'était comme si quelque maladroit somnambule se fût avisé de venir repasser gauchement son rasoir sur l'estomac de M. le substitut du procureur général.

Il y eut pourtant de malicieuses personnes qui prétendirent qu'en cette occurrence M. Tardif avait joué tout uniment la tragédie, et que pour se rendre intéressant, il s'était impitoyablement assassiné lui-même. Mais M. Tardif n'entend pas raillerie sur son assassinat. Il vient de publier un mémoire dans lequel il se défend hautement d'avoir été son propre meurtrier. M. Tardif prouve clair comme le jour, qu'il n'a nullement trempé les mains dans son sang de substitut. Et puis à ceux que n'auraient point encore satisfaits cette justification, M. Tardif offre des preuves irrécusables et positives. Comme Jésus-Christ disait à Thomas, M. Tardif dit aux incrédules : Approchez, je me montre. Venez voir ma tape sur la tête et mes vingt-quatre blessures sur la poitrine.

I. Le livre des cent et un : 9e vol. — II. Le Salmigondis, Contes de toutes les couleurs : 2, 3 et 4e vol. — III. Le Livre des Conteurs : 1 vol. (1). — IV. Contes vrais, par madame Jenny Bastide : 1 vol. (2).

Ce ne sera pas seulement de son propre *Salmigondis* que M. Ladvocat devra rendre compte devant les hommes et devant Dieu, mais bien aussi de tous les *Salmigondis* et de tous les *Livres des Conteurs* que le *Livre des Cent et un* a déjà fait et doit inévitablement faire surgir encore.

C'est que tels sont, pour la plupart, messieurs nos éditeurs à la mode, qu'ils n'ont même pas assez d'originalité pour inventer eux-mêmes de mauvaises publications. Mais aussi qu'un confrère ingénieux donne l'exemple et leur ouvre la voie, vous allez voir comme ils vont tous en foule et à l'envi s'y précipiter. Ainsi, je ne sais plus quel infernal libraire nous ayant un beau matin décoché 4 volumes in-8° de mémoires historiques, fabriqués par des commis et des brocheurs, cela mit toutes les boutiques littéraires en verve de mémoires, et nous eûmes, pendant plus d'un an, des mémoires par ballots et par charretées. Aujourd'hui, grâce au *Livre des Cent et un*, ce sont les livres aux mille et un auteurs qui abondent. Ce sont les *Salmigondis* qui pleuvent. Ce sont les contes qui foisonnent. Ce sont les conteurs qui fourmillent. Contes ou mémoires, au surplus, les uns valent les autres assurément. Résignons-nous donc, et dussions-nous en dormir assis et même debout, lisons les contes et les livres des Cent et un comme nous avons lu les mémoires.

M. Ladvocat, qui a voulu mettre de tout dans son livre, y a glissé tout récemment un poète au milieu du personnel des prosateurs de son neuvième volume. Ce poète, ce n'est rien moins que M. le comte Jules de Rességuier. M. le comte Jules de Rességuier, si poète et si grand seigneur qu'il soit, n'a pas dédaigné de se mêler à la foule prosaïque et roturière des Cent et un. M. le comte Jules de Rességuier a bien voulu nous parler en vers des chevaux de poste.

Entre autres belles choses, voici donc ce qu'a dit M. le comte Jules de Rességuier.

Il est doux de pouvoir, aux moindres aventures,
Dire à ses gens : Allons, préparez les voitures,
Remplissez les caissons, les vaches et *les veaux ;*
Chargez mes pistolets, commandez les chevaux ;

(1) Chez Allardin, place Saint-André-des-Arts.
(2) Chez Vimont.

De partir au galop sans que rien vous retarde;
De traverser les flots du peuple qui regarde;
De tracer dans la rue un lumineux sillon.

Il est bien entendu, de l'aveu même du poète, que ce pauvre peuple qui regarde le lumineux sillon, ne trouve nullement doux, quant à lui, de voir passer alors *les vaches et les veaux*, car monsieur le comte ajoute plus bas :

Il est doux d'ébranler les vitres des maisons,
D'attirer tout le monde au bruit que nous faisons;
Les paisibles marchands qui, tristes sur leur porte,
Disent : Voilà de l'or qu'un riche nous emporte.

M. le comte, au moins rendons-lui cette justice, n'est pas du nombre de ces riches espiègles qui trouvent plaisir à narguer le peuple en l'éclaboussant. M. le comte dit bien, s'adressant à nos Crésus en équipages :

Je les possède aussi ces biens que je vous vois,
Et mes chevaux anglais s'élancent à ma voix;
Et je puis, à mon gré, sur la foule grossière,
Répandre, comme vous, l'éclat et la lumière;
Emporté hors des murs sur mon rapide essieu,
Envelopper Paris dans un cercle de feu.

Mais M. le comte est généreux. Il nous fait grâce de cet éclat et de cette poussière dont il ne tiendrait qu'à lui de nous couvrir. Il ne veut pas nous envelopper dans un cercle de feu; non. Heureusement pour nous, il a des goûts plus simples; il laisse les chevaux anglais à l'écurie; il lui faut seulement :

. . . . Un modeste réduit,
Une femme timide, un astre solitaire.

C'est bien. Puisque cela vous contente, monsieur le comte, cela nous arrange aussi, nous autres, foule grossière que nous sommes; grand merci, M. le comte!

Le Salmigondis, qui n'est pas encore à son neuvième volume comme le *Livre des Cent et un*, nous a tenu jusqu'ici la poésie haute. Ouvrez, si vous avez bon courage, ses trois derniers volumes; vous n'y trouverez point de ces vers parfumés de mauvais goût et de mauvaise aristocratie, comme les sait si bien faire M. le comte Jules de Rességuier. En revanche, vous y rencontrerez nombre d'histoires écrites en assez méchante prose,

les unes se déclarant avec humilité traduites de l'allemand ou de l'anglais, les autres se prétendant originales; toutes d'ailleurs s'intitulant contes ou nouvelles, à leur choix, selon leur bon plaisir, selon qu'il leur plaît d'être contes plutôt que nouvelles, ou nouvelles plutôt que contes.

Ce n'est pas qu'au milieu de ce fouillis quelques morceaux remarquables ne se soient fourvoyés. Mais qu'allaient donc faire là, bon Dieu! *Maria Rosa* de madame de Bawr, *la Rose rouge* de M. Dumas, *Est-ce vous?* de M.***, *le Portrait de Napoléon* de Wilhem Hauff, *le petit Zacharie* d'Hoffman? Lorsqu'on a tant de mérite et de précieuses qualités, pourquoi se compromettre en une telle cohue?

Quant à la pièce qui a pour titre: *Une Aventure de Shakspeare*, ne félicitez pas, je vous prie, Jean-Paul d'en être l'auteur, bien qu'elle soit signée de ses noms. C'est à M. Alphonse Brot qu'appartient tout l'honneur de cette composition. M. Alphonse Brot en avait gratifié Jean-Paul comme il en aurait pu gratifier Goëthe ou Walter Scott. M. Alphonse Brot se repent aujourd'hui de sa libéralité. Il nous somme de déclarer qu'il est bien et dûment le propriétaire et l'auteur d'une *Aventure de Shakspeare*. Rien de plus juste. Rendons à M. Alphonse Brot ce qui appartient à M. Alphonse Brot.

Le *Livre des Conteurs*, dont le premier volume a seul encore paru, s'est chargé de s'inaugurer et de s'apprécier d'avance lui-même dans une manière de préface, sinon bien modeste et réservée, au moins fort naïve et des plus curieuses. Cette préface nous apprend que les conteurs du livre, conteurs de tous les formats, l'élite de nos conteurs, s'étant un soir réunis en assemblée extraordinaire, se sont d'abord constitués *pléiade de conteurs*. Nous sommes les vrais conteurs et les seuls, ont-ils déclaré; nul ne fera des contes hors nous et nos amis.

Cela dit, nos conteurs se montrèrent dans leur nature d'hommes du monde, et non dans leur nature de réserve. Quiconque, s'écrie alors la préface, ne les eût point connus personnellement, et les sachant près de soi, eût voulu, d'après leur physionomie et leurs discours, trouver d'inspiration le nom de chacun d'eux, se fût, certes, préparé un grand désappointement.

Sur mon honneur, je suis en ce point tout-à-fait de l'avis de la préface, et si me trouvant là, j'eusse été saisi d'une pareille fantaisie de divination, il m'eût semblé bien dur d'avoir pris, par exemple, M. de Balzac ou M. Michel Raymond pour M. Mérimée.

Mais écoutons encore la préface.

Comme la soirée avançait, nos conteurs sortirent de leur nature d'hommes du monde et rentrèrent dans leur nature de réserve; puis ils

osèrent, chacun à l'envi, des bons mots, de vives saillies et des récits piquans dont l'imagination brodait les ornemens; après quoi la pléiade des conteurs, prenant en considération et en pitié les besoins du siècle, et voulant pourvoir à l'énorme consommation qui se fait aujourdhui de contes de toute sorte, résolut et décida, séance tenante, à l'unanimité, que chacun des conteurs de la pléiade étant dans l'impossibilité de se présentér tous les mois au siècle avec un volume à la main, ladite pléiade formerait une ligue, une sainte alliance de conteurs, lesquels conteurs seraient les seuls fournisseurs brévetés de l'époque, et lui fabriqueraient en commun des contes autant qu'elle en pourrait consommer et au-delà.

Ainsi, voilà qui est bien entendu. La pléiade des conteurs a monopolisé le conte. La pléiade a mis le conte en régie comme le tabac. Grâce à la pléiade, nous aurons, selon que nous en userons, des contes à prix fixe, des contes de la première qualité, sans mélange et sans falsification. A la bonne heure.

La première émission de contes que vient de faire la pléiade ne dément pas trop au surplus les magnifiques promesses de son prospectus. Que ses futurs volumes donnent surtout aux consommateurs beaucoup de récits aussi spirituels et aussi amusans que *la Demoiselle de compagnie*, par M. Ancelot, et *Daja*, par M. Eugène Sue; le siècle ne se plaindra pas, j'imagine, et sera fort satisfait.

Quant aux *Contes vrais*, c'est madame Jenny Bastide qui en assume seule sur sa tête toute la responsabilité. N'y a-t-il pas là de sa part un peu de témérité? Disons-le. Ce n'est pas précisément la vérité qui manque à ces contes vrais Ce n'est pas l'intérêt non plus; mais c'est le style souvent, et la couleur toujours.

Ainsi le *Siége de Burgos* ne nous montre guère assurément la vieille ville espagnole, cette ville de couvens et d'églises, avec son grave et rude caractère, avec son aspect tout monastique et sacerdotal. Et puis, ce qui est un plus grand tort, comment après le *Stello* de M. Alfred de Vigny, madame Jenny Bastide a-t-elle pu se décider à nous conter la prison et l'échafaud d'André Chénier?

TRENTE MOIS DE MA VIE, PAR M. DOUVILLE.

M. Douville cherche à exploiter sa triste célébrité. Accablé sous le poids de l'opinion publique, il veut du moins retirer quelque avantage matériel de l'espèce de curiosité qui s'attache à son nom. En apprenant qu'il préparait sa défense, je m'attendais à quelque œuvre honteuse, mais non, je l'avoue, à cette audace cynique qui croît dans la même proportion que les charges qui s'élèvent contre lui. Puisque la tâche que j'ai entreprise, de démasquer ce malheureux, me condamne à examiner le libelle où il insulte à la crédulité de ses lecteurs, au sens commun, à une foule d'hommes honorables, je vais ramener à son véritable point de vue la question qu'il a tâché d'embrouiller par un amas d'impostures et de détails romanesques.

En m'attaquant à cet homme, je m'étais proposé un tout autre but que le *Foreign Quarterly Review*. Cette *Revue* avait fait justice du livre; moi, je voulus montrer que son auteur n'était digne d'aucune confiance, et que le rôle qu'il joue maintenant à Paris, il l'avait joué partout où je l'ai connu. Je ne me dissimulai pas que cette tâche était délicate, qu'elle touchait de près à la vie privée; mais c'était un service à rendre à la société et à la science, je n'hésitai plus. Quelqu'un qui eût démasqué publiquement le faux Pontis de Sainte-Hélène, passant une revue sur la place du Carrousel, eût-il été accusé de fouiller dans sa vie privée? Certainement non. Je prouvai que le temps que M. Douville prétendait avoir passé au Brésil, il l'avait passé à Buenos-Ayres; qu'il y avait été arrêté comme accusé d'avoir contrefait les billets de la banque nationale; qu'à l'époque où il se disait au Congo, il était à Rio-Janeiro; enfin qu'il ne possédait pas les 240,000 fr. qu'il assure avoir dépensés dans son ouvrage.

La plupart de ces faits, M. Douville les avoue maintenant. Oubliant les premiers chapitres de son *Voyage au Congo*, il convient qu'il a passé une partie de l'année 1827 à Buenos-Ayres; seulement ce n'est plus l'homme que j'y ai connu, repoussé par tout ce qu'il y avait d'honnête, végétant dans un obscur magasin, surveillé par la police : c'est le savant fêté partout, le négociant jouissant d'un crédit sans bornes, faisant un commerce immense, objet de la jalousie de ses compatriotes, et même du gouvernement qui veut le perdre à tout prix. Qui croira à de pareilles impostures, quand vingt témoins sont là pour les démentir?

Ici, il y a un calcul curieux à faire sur les 240,000 francs que M. Douville a dépensés au Congo. Il emporte avec lui de Paris (1) je n'examine pas si le fait est vrai ou non) :

En billets de la banque d'Angleterre.	75,000 fr.
En un billet de la banque de France.	1,000
En quadruples d'Espagne.	10,000
Ci. . . .	86,000

(1) Pages 25 et 26.

Report.		86,000 fr.
En marchandises.		45,000
En une traite sur Buenos-Ayres qu'il prend au Hâvre. . . .		8,000
Total. . . .		139,000
Il perd :		
Entre Rouen et le Hâvre ses billets de banque. .	76,000 fr.	
Ses marchandises confisquées par les Brésiliens. .	45,000	
Ses quadruples *Id.* *Id.* . .	10,000	
Mettons pour passage et dépenses diverses. . .	3,000 —	134,000
Reste.		5,000

Auxquels il faut ajouter 1,000 fr. qu'il emprunte à Montévideo.

Il y a loin de là aux 240,000 francs que M. Douville possède plus tard; il l'a senti : de là ces brillantes affaires qu'il fait à Buenos-Ayres; brillantes en effet ! car de janvier au 4 juin où il fut arrêté, c'est-à-dire dans l'espace de cinq mois, il a dû gagner 234,000 francs! ! Je ne parle pas de son négoge à Rio-Janeiro, car de son propre aveu il n'a duré que cinq semaines au plus, temps à peine suffisant pour s'établir. C'est ainsi qu'il se joue de la bonne foi de ses lecteurs.

Il convient aussi de son démêlé avec la justice au sujet des billets de la banque nationale; mais il accuse le gouvernement de sa mésaventure, et il cite le jugement qui l'absout, en ayant néanmoins la maladresse d'apprendre au lecteur la cause de cette absolution, mentionnée dans la lettre de M. Gueret-Bellemare à M. Guizot, qu'il donne dans ses pièces justificatives. L'auteur de cette lettre, homme honorable, indignement calomnié par M. Douville, dit textuellement au ministre qu'*il est un des Français qui ont fait leurs efforts auprès de la justice de Buenos-Ayres pour la faire consentir à ne pas user d'une sévérité qui aurait compromis notre nation aux yeux du pays.* Cette intervention favorable et la chute de M. Rivadavia, qui survint pendant le procès, sauvèrent en effet la vie à M. Douville. Je tiens ce fait de M. Rivadavia lui-même que j'ai vu (aujourd'hui 30 janvier) encore tout indigné de la manière honteuse dont M. Douville s'est introduit chez lui, pour lui arracher, par un subterfuge, un certificat qui prouve, quoi? qu'un jugement rapporté par une gazette de Buenos-Ayres est authentique! M. Rivadavia l'a donné, ce certificat, *pour se délivrer de l'horreur de voir un homme qu'il méprisait* (ce sont ses propres expressions), et il a défendu à M. Douville de mettre les pieds une seconde fois chez lui.

Une lettre que ce dernier a eu l'audace de lui écrire après cette défense a été renvoyée sans être ouverte.

M. Douville, pour éviter d'*être assassiné par ses compatriotes de Buenos-Ayres, furieux de le voir absous* (page 168), passe à Rio-Janeiro, et là, il est encore mis en prison, mais toujours par suite d'un complot, qui partout s'attache à ses

pas!! Il part le 14 octobre 1827 pour Benguela, sans daigner s'occuper un instant de ce n° du *Diario fluminense* du 19 décembre que j'ai cité, et qui contient une annonce d'encan de lui pour le 21 du même mois. A cette date, qui rend impossible sa présence au Congo au commencement de 1828, il oppose, tout triomphant, une attestation de deux habitans de ce pays, qui disent l'y avoir vu à cette époque. Lequel croire, d'un journal que je n'ai certainement pas fabriqué, ou d'une attestation qui a pu être extorquée par des importunités, et donnée sans en sentir les conséquences ?

J'écris à la hâte, car le temps me presse, et je me lasse de remuer cette fange. Je passe à la dernière partie du libelle, celle où M. Douville s'est roulé à plaisir dans la boue, content de s'y enfouir, pourvu qu'une parcelle pût en rejaillir sur moi. C'est là qu'il ne craint pas de m'accuser d'être la cause, par une lettre anonyme, du suicide d'une femme dont hier encore j'ignorais le nom. C'est là que, faisant parade d'un courage facile, il parle des cartels qu'il m'a adressés, et se vante de ses menaces d'assassinat, qu'il n'a pourtant pas osé mettre à exécution. Oui, je l'avoue, j'ai refusé de me battre avec un homme de son espèce; l'honneur me prescrivait d'agir ainsi. Quand ses cartels se sont changés en menaces d'assassinat, et quelles menaces! j'ai fait passer ces dernières à la police. Je le ferais encore. Quant aux injures dont m'accable à ce sujet M. Douville, elles ont, à mes yeux, la même valeur que celles d'un voyageur sur la sellette, aux témoins qui l'accusent et aux juges qui le condamnent.

Mon langage, en réfutant ce libelle atroce, a été sévère : celui du *Foreign Quarterly Review* ne l'a pas été moins dans sa réponse à la *Défense* de M. Douville. Je ne puis mieux terminer qu'en citant ses propres paroles :

« M. Douville affecte de s'étonner de la sévérité dont on a usé à son égard. Il est trop peu éclairé pour comprendre tout l'odieux de son délit. S'il avait simplement publié un volume de faussetés, en se contentant d'en recueillir obscurément le profit, il aurait pu ne s'attendre qu'au silence du mépris; mais en appelant sur lui, par une éclatante imposture, la renommée, les suffrages et les éloges d'hommes honorables, sa fraude, aggravée par son effronterie, méritait une ignominie particulière. L'homme qui se parjure est mis au pilori; celui qui commet un faux en matière commerciale assume sur sa tête une plus grande flétrissure. Or, le crédit, la confiance, la bonne foi, ne doivent-ils pas être aussi protégés dans le monde littéraire que devant les cours de justice ou à la bourse? » *Foreign Quarterly Review*, n° XX, octobre 1832, page 545.)

« M. Douville a été sévèrement puni, et nous l'abandonnons à l'infamie qu'il a *si richement* méritée. » *Mr. Douville has been severely punished, and we now leave him to the* INFAMY *he has so richly earned.* » (P. 546.)

TH. LACORDAIRE.

SCHELLING.

PREMIÈRE PARTIE.[1]

ESQUISSES DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

Les pages suivantes sont consacrées à la philosophie de la nature de M. de Schelling.

Je désirerais que le lecteur pût y trouver quelques-uns des points de vue principaux, des résultats essentiels de cette philosophie; mais je ne me suis rien proposé au-delà de ce but, je me hâte de le déclarer. Le tableau complet d'un système aussi vaste que celui dont nous allons nous occuper, n'aurait pu entrer dans le cadre rétréci où je dois m'enfermer en ce moment. D'un autre côté, une

(1) La seconde partie de ce travail aura pour objet la philosophie de l'histoire.

trop légitime défiance de mes propres forces m'aurait sans doute empêché d'essayer de tracer ce tableau sur des dimensions plus considérables, et par cela même mieux en rapport avec l'importance de son sujet.

Toutefois, si je dois me borner pour aujourd'hui à la seule analyse de quelques parties détachées de cette philosophie célèbre, je m'efforcerai du moins de montrer le lien qui unit entre elles ces parties diverses; je m'efforcerai de faire ressortir, de mettre en relief l'idée dominante, l'idée fondamentale du système entier; je ferai en sorte enfin de résumer, en terminant, ce système en une espèce de formule générale, et de le montrer ainsi tout entier dans son élément générateur, n'ayant pu le suivre dans ses développemens extérieurs. Il ne serait donc pas impossible que la petite exposition qui va suivre pût suffire, malgré sa brièveté, à donner au lecteur une idée qui ne fût pas dépourvue de toute justesse, de l'ensemble des spéculations philosophiques de M. de Schelling.

Aucune réflexion étrangère ne se mêlera d'abord au simple exposé des doctrines de ce philosophe. Je n'interviendrai par aucune discussion. Ce sera, pour ainsi dire, lui-même qui parlera. Je voudrais du moins, pour parler plus exactement, que cela pût être. Je me bornerai donc, je le redis encore, à répéter brièvement ce que j'ai cru lui entendre raconter dans son noble et poétique langage.

DU DUALISME.

La clé de voûte et le fondement du système entier, c'est le dualisme.

Deux principes contraires sont en lutte.

Ils se font équilibre à des conditions diverses. Ils se combinent de façons différentes.

Les points de l'espace où ils se font équilibre sont partout en opposition symétrique les uns à l'égard des autres. Il en est de même des combinaisons différentes, qui sont la manifestation de leur lutte.

Voilà l'unique cause de l'infinie multitude de phénomènes qui se montrent sur la surface de la terre; voilà la raison première et dernière de la réalité elle-même.

DE L'ÉTHER.

Avant la création, l'espace n'était pas vide. Le néant n'était pas seul à exister.

Une matière d'une ténuité, d'une subtilité extrême, l'éther s'étendait comme un océan sans rivage dans les espaces infinis.

C'est dans le sein de cette mer éthérée, qu'à la parole de Dieu sont nés les mondes.

DE LA MATIÈRE.

Au son tout-puissant de cette parole créatrice, la matière sortant du néant entra dans les domaines de la création où elle venait d'être appelée.

Les molécules matérielles durent alors se mouvoir en tous sens, dans toutes les directions.

Elles obéirent en ce moment à une force d'expansion; mais elles ne pouvaient continuer d'obéir indéfiniment à cette force unique, car si cela eût été, la cohésion et la continuité de parties n'auraient été nulle part. Les molécules matérielles se seraient perdues dans l'immensité sans limites. La matière n'aurait pas existé.

Pour que la matière existât, il a donc fallu qu'une seconde force entrât en opposition avec cette première force; et, afin que cette opposition fût possible, il a fallu, de plus, que cette seconde force fût elle-même une force de contraction.

Chacune des molécules matérielles, soumise dès-lors à l'action de ces forces opposées, a dû s'arrêter au point de l'espace où l'équilibre s'établissait entre ces forces. Toutes les molécules ont fini par remplir ainsi des lieux déterminés de l'espace. Le lien, la cohésion, la continuité se sont établies entre parties diverses; en un mot la matière a paru.

En même temps, par suite de causes qui nous sont demeurées

inconnues, ce n'a été qu'à des conditions différentes que l'équilibre s'est établi entre toutes les molécules matérielles. C'est un lien différent qui a uni les parties diverses. C'est à des degrés différens que la cohésion et la continuité ont existé entre ces parties. De là les formes différentes revêtues par la matière. De là les propriétés distinctes manifestées par la matière.

DU MOUVEMENT.

A tout mouvement en ligne courbe (1) concourent nécessairement deux forces analogues à celles que nous venons de voir agir.

De ces forces, l'une éloigne le corps en mouvement d'un centre donné, l'autre l'attire au contraire vers ce centre.

Dans un corps qui se meut, il se fait ainsi un effort perpétuel, par lequel le corps tend à s'éloigner d'un point donné de l'espace; mais cet effort est sans cesse annulé. On peut encore dire que ce corps commence sans cesse à décrire une ligne droite, mais que cette ligne est sans cesse brisée.

On a sans doute reconnu dans ces deux forces, les forces d'impulsion et d'attraction qui déterminent le mouvement des planètes.

Suspendez un instant dans le monde la force d'attraction, les planètes, s'échappant par la tangente de leurs orbites, iront se perdre au sein de l'infini. Suspendez au contraire la force d'impulsion, et bientôt, se précipitant à la fois vers un centre commun, les planètes iront se briser, se dissoudre en une masse inerte, un informe chaos. Mais une main toute puissante sait maintenir l'équilibre entre ces forces opposées. Depuis l'origine des âges, les planètes n'ont jamais cessé de décrire dans les cieux d'harmonieuses évolutions, et il en sera de même, sans doute, jusqu'à la consommation des temps.

(1) Tout mouvement en ligne droite peut se ramener à un mouvement en ligne courbe au moyen de la considération de l'infini. Nous avons donc pu nous borner à ne parler que de cette seconde sorte de mouvement.

DES COMBINAISONS CHIMIQUES.

L'équilibre des forces constitutives de la matière s'exprime extérieurement par la permanence de la matière dans le même état.

Mais il s'en faut de beaucoup que cette permanence d'état soit perpétuelle dans la matière. Plusieurs causes concourent, au contraire, à faire passer la matière par diverses sortes de modifications. Entre ces causes, les plus remarquables sont les affinités chimiques.

Deux matières douées d'affinités chimiques à l'égard l'une de l'autre se trouvent-elles en contact?

De nouvelles propriétés se développent aussitôt chez toutes deux.

Ces propriétés n'existaient pas dans l'instant qui a précédé le contact des deux matières. Elles n'existeront pas dans celui qui suivra.

Ces propriétés nouvelles ne sont réellement qu'autant de manifestations extérieures, d'efforts cachés, de vacillations invisibles, au moyen desquelles les forces opposées cherchent à se mettre en équilibre sous d'autres conditions que celles où elles l'étaient précédemment. Et, en effet, un moment arrive où cet équilibre nouveau est trouvé, où le conflit que nous venons de décrire a cessé pour faire place au repos.

Toutefois, il a suffi du peu d'instans qu'a duré ce conflit pour que les forces opposées, dans les efforts qu'elles ont faits pour se combattre, aient franchi les limites au dedans desquelles elles étaient primitivement enfermées. Elles se sont emprisonnées dans de nouvelles limites en même temps qu'elles se trouvent combinées sous de nouvelles conditions d'équilibre. En d'autres termes, des deux matières mises en contact, il s'est formé une matière nouvelle, et cette matière est revêtue de formes, douée de propriétés différentes, des formes et des propriétés des deux matières dont elle a été formée.

Il se passe donc dans le lieu d'une combinaison chimique, dans cette sphère d'un infiniment petit rayon, précisément ce qui se

passe en grand, sur de gigantesques proportions, dans la sphère immense de la création.

DES FORCES PRIMITIVES DE LA NATURE.

On donne ce nom, dans la philosophie de la nature, aux quatre fluides : électrique, magnétique, calorique et lumineux.

Le fluide électrique se décompose, comme tout le monde le sait, en fluide électrique positif, et fluide électrique négatif.

Ces deux fluides n'apparaissaient jamais isolés l'un de l'autre. Ils s'éveillent réciproquement. Ils disparaissent simultanément.

Le même phénomène n'est pas moins visible dans le fluide magnétique : il ne se manifeste à nous qu'après s'être partagé entre le pôle positif et le pôle négatif de l'aimant.

Mais M. de Schelling pense, en outre, que le même mode de composition se retrouve aussi dans les fluides caloriques et lumineux. Il les admet formés de même de deux élémens intégrans, non-seulement distincts, mais opposés.

Le fluide calorique se trouve ainsi composé d'un fluide calorique négatif (1) et d'un fluide calorique positif.

De même, le fluide lumineux, d'un fluide lumineux positif, et d'un fluide lumineux négatif.

La conséquence à tirer immédiatement de l'hypothèse de cette similitude, dans la composition de ces deux derniers fluides, avec celle des deux premiers, c'est sans doute qu'ils doivent leur ressembler de même par le mode de leurs manifestations extérieures, par les phénomènes qu'ils produisent : c'est aussi ce qu'admet M. de Schelling.

(1) M. de Schelling appelle phlogistique cet élément négatif du calorique. Il prend ce mot dans une acception un peu différente de celle que lui donnaient les anciens chimistes ; mais il est superflu d'insister sur ce point, car il suffit, pour ce que nous avons à dire, de le considérer dans son rapport d'opposition avec le calorique positif. Cette remarque s'applique encore à ce qui sera dit plus bas, à propos de l'organisme, où il nous suffira alors de voir dans le phlogistique une matière opposée à l'oxigène.

Les phénomènes produits par le calorique et la lumière lui semblent le résultat d'une action et d'une réaction entre les principes contraires, tout aussi bien que ceux de l'électrisation et de la magnétisation des corps.

A ce point de vue, l'échauffement d'un corps est le produit d'un conflit qui se passe entre une certaine quantité de calorique engagée dans la constitution de ce corps, et le calorique extérieur qui fait effort pour pénétrer dans ce corps.

Un conflit analogue produit la transparence des corps, la clarté dont ils brillent à leur exposition à la lumière, les couleurs variées sous lesquelles ils se montrent. Dans ce cas, le conflit doit avoir lieu entre un fluide lumineux, partie intégrante du corps, et un fluide lumineux qui agirait de même à l'extérieur pour pénétrer dans ce corps, comme nous venons de dire que faisait le calorique. Partout identique à lui-même, ce conflit aurait lieu partout au sein de circonstances diverses: c'est ce qui produirait soit le plus ou moins de clarté de corps, soit leurs degrés divers de transparence, soit encore leurs couleurs variées.

Ces deux grands phénomènes de l'échauffement et de la transparence ou de l'illumination des corps seraient ainsi les produits d'un procédé de la nature tout à fait inverse de celui auquel on l'attribue d'ordinaire; car les corps s'échaufferaient ou bien s'éclaireraient alors, non pas en raison de la quantité de calorique ou de lumière qu'ils recevraient du dehors, à laquelle ils s'ouvriraient, pour ainsi dire, mais tout au contraire en raison de la quantité de calorique ou de lumière qu'ils repousseraient.

Les corps sembleraient, en un mot, s'échauffer ou s'éclairer, au moyen d'un ressort qui se développerait en eux, sous une pression extérieure.

Une expérience bien simple suffit à démontrer la dualité des élémens intégrans de la lumière.

Placez un morceau de bois dans l'eau à une profondeur de quelques pouces: au moyen d'une lentille, rassemblez ensuite les rayons du soleil sur le morceau de bois. Au bout de peu d'instans, et pendant que l'eau ne donnera pourtant aucun signe d'échauffement, vous verrez le bois se noircir, se carboniser peu à peu.

Il est donc bien évident que la partie de la lumière qui agit sur

le corps transparent, n'est pas celle qui agit sur le corps opaque, pour l'échauffer.

Cette expérience prouve en outre que cette partie de la lumière n'est autre que du calorique contenu dans le fluide lumineux. Beaucoup d'autres expériences, s'il en était besoin, confirmeraient d'ailleurs le même fait.

D'expériences en expériences, d'analogies en analogies, M. de Schelling va ensuite bien au-delà de ce dernier fait. Il arrive à reconnaître dans les quatre fluides la présence d'une même base, toujours identique à elle-même, mais en même temps toujours variée dans ses manifestations extérieures.

Cette diversité de manifestation tiendrait alors, comme on l'a peut-être déjà pressenti, aux différentes façons dont cette base se combinerait avec un autre principe, un principe contraire.

Dès ce premier coup-d'œil jeté sur le monde extérieur, ou du moins sur les parties de ce monde extérieur les plus subtiles, les plus déliées, les plus spiritualisées, pour ainsi dire, nous nous trouvons donc ramenés à l'hypothèse, déjà indiquée, d'une identité primitive entre toutes les matières créées. On peut encore se représenter toutes les matières existantes, comme ayant commencé par être en dissolution dans un même milieu, où elles se seraient mutuellement mélangées, réciproquement pénétrées. Cette seconde hypothèse, cette seconde manière d'envisager les choses aurait de plus l'avantage de nous aider à concevoir comment les matières les plus diverses ont conservé des moyens d'agir les unes sur les autres, sans que nous puissions nous expliquer le plus souvent quels sont ces moyens.

DE L'ATMOSPHÈRE.

Personne n'ignore que la chimie moderne a décomposé l'air atmosphérique en deux gaz.

L'un de ces gaz est l'oxigène, l'autre l'azote.

Elle leur reconnaît plusieurs propriétés distinctes.

Elle leur en reconnaît même d'absolument contraires par rapport à la vie animale, que l'azote détruit et que l'oxigène alimente.

En tout cela, la chimie nouvelle semble avoir été inspirée de l'esprit de la philosophie de la nature.

Mais celle-ci ne s'en tient pas à la dernière opposition que j'ai signalée entre les deux gaz.

Elle voit entre eux un grand nombre d'oppositions analogues;

Elle multiplie, pour ainsi dire, à l'infini ces oppositions;

Elle voit enfin dans l'oxigène et l'azote les enveloppes visibles, les formes apparentes de deux principes contraires, en conflit dans toute l'étendue de l'atmosphère.

Là, comme ailleurs, le conflit est permanent; mais là, comme ailleurs, il se passe aussi à des conditions variables d'instant à instant.

Ces variations dans les conditions du conflit sont le résultat d'autres variations dans les proportions où doivent se trouver, à l'égard l'un de l'autre, les deux gaz qui se mélangent au sein de l'atmosphère.

Or, ces dernières variations sont les causes directes ou indirectes des phénomènes dont l'atmosphère est le théâtre.

Elles sont d'abord, selon la philosophie de la nature, les causes directes des variations qui surviennent dans la pesanteur de l'air atmosphérique; ce qui donnerait une nouvelle base à la science de la météorologie, assez incertaine jusqu'à présent dans son principe.

Mais la philosophie de la nature considère, en outre, ces variations, dans les proportions des gaz, comme les causes indirectes de beaucoup de phénomènes, où, d'après les mêmes doctrines, il ne faut voir qu'autant de moyens employés par la nature pour rétablir l'équilibre, momentanément troublé, que doivent se faire les deux gaz.

A ce point de vue la végétation des plantes et la respiration des animaux seraient, par exemple, des moyens constamment mis en œuvre par la nature pour obtenir le même résultat. Par la végétation, la nature se proposerait de fournir à la consommation d'oxigène que font les animaux; car la végétation est une production constante d'oxigène. Par la respiration des animaux, elle se proposerait, au contraire, un résultat opposé, c'est-à-dire, de fournir à la consommation d'azote des plantes; car on sait que les animaux dégagent l'azote de l'air atmosphérique

qu'ils respirent. Les diverses combinaisons de matières où entrent l'oxigène et l'azote, se feraient de même un équilibre analogue.

Ce ne sont là, toutefois, que les moyens ordinaires et permanens mis en œuvre par la nature. Mais lorsque, par suite de causes qui nous demeurent inconnues, ils deviennent insuffisans pour maintenir cet équilibre de proportions auquel elle ne cesse de tendre, elle a recours alors, comme à d'autres moyens plus efficaces, à la pluie, aux vents, aux orages. A l'approche de ces grandes variations atmosphériques, les êtres animés, par le malaise indicible, par les inexplicables angoisses qui se manifestent surtout par la grande difficulté qu'ils ont à respirer, paraissent annoncer, en effet, par autant de signes certains, qu'il s'est opéré une diminution momentanée de la portion respirable de l'air atmosphérique; d'un autre côté, à peine l'orage est-il passé, que leur respiration devient libre et facile : tout trahit en eux un bien-être évident; tout indique que la diminution d'air respirable dont ils ont souffert quelques instans a été réparée.

Ce peu de mots suffirait déjà à indiquer, sans doute, le rang élevé que la philosophie de la nature assigne à l'atmosphère terrestre dans l'ensemble des choses créées.

Mais il faut encore ajouter à cela, que cette philosophie considère en outre l'atmosphère comme contenant l'esquisse, ou, pour parler philosophiquement, le *schema* de toute création. C'est, en effet, dans l'atmosphère que nous pouvons saisir, pour la première fois, sous forme visible et palpable, le conflit des principes contraires. Jusque-là, c'est-à-dire dans les quatre fluides dont nous avons parlé, ils ne sont manifestés que par certains phénomènes, mais sont demeurés eux-mêmes invisibles.

Bacon semble donc avoir été inspiré d'une vue anticipée de la philosophie de M. de Schelling, quand il a énoncé le vœu de voir les explorateurs de la nature s'occuper de l'étude des phénomènes atmosphériques, de préférence à celle de tous les autres phénomènes.

On conçoit facilement d'ailleurs qu'il n'existe pas de système de physique où l'atmosphère ne doive occuper une place importante. En contact par ses sommités avec les espaces incommensurables, avec le pur éther qui remplit ces espaces, elle enveloppe la terre entière. Elle est le milieu où se meuvent et respirent les êtres ani-

més. Elle est le véhicule du son, l'organe, pour ainsi dire, de la vision, l'aliment de la vie. Elle est le théâtre des phénomènes naturels qui frappent le plus vivement notre imagination. Elle est le lieu où la nature évoque tour à tour, habile magicienne! les rians enchantemens d'un jour d'été, ou les sombres terreurs d'un ouragan d'hiver.

DE L'ORGANISME.

I.

Supposons l'animal animé, vivant;

Dès-lors, et par le fait même de son existence, une certaine quantité de matière phlogistique se développe au dedans de lui.

En même temps il s'assimile par la respiration une certaine quantité de l'air atmosphérique qu'il respire.

Dans la plante le contraire a lieu.

La plante développe en soi, par le fait même de la vitalité, une certaine quantité de matière antiphlogistique; en même temps c'est l'azote de l'air atmosphérique qu'elle s'assimile par la respiration.

Dans les deux cas, le mécanisme organique est donc le même.

C'est toujours le même mouvement de va et vient qui se trouve avoir lieu.

C'est toujours un même balancement que se font deux matières opposées.

Dans les deux cas, ces matières semblent peser, pour ainsi dire, aux extrémités d'un même levier. Seulement ces deux matières changent de place, alternent de côté, selon que c'est dans l'organisme animal ou dans l'organisme végétal que s'engrène ce levier.

Or, les oscillations de ce levier sont régulières ou irrégulières.

Elles sont régulières lorsque la quantité de matière qui se développe au dedans de la plante ou de l'animal est égale à la quantité de matières que s'assimile par la respiration la plante ou l'animal.

Dans le cas contraire, ces oscillations deviennent irrégulières.

Alors l'un des poids pesant aux extrémités du levier l'emporte sur l'autre.

Dans l'animal, la chose arrive au moment où l'oxigène respiré

l'emporte sur la matière philogistique se développant dans le corps de l'animal.

L'équilibre serait alors détruit, si la nature n'avisait à de nouveaux moyens de le rétablir.

Mais alors l'animal éprouve la *faim*.

Il mange, et les alimens dont il se nourrit fournissent au développement phlogistique qui se fait en lui; la balance penche même dès-lors en faveur de ce nouvel élément.

Mais l'animal éprouve la soif :

Il boit; or l'eau, ou les autres boissons rafraîchissantes dont il étanche sa soif, sont autant de matières antiphlogistiques qui contrebalancent le surcroît de matière phlogistique qu'il a récemment développée.

Dans la plante, des résultats analogues ont lieu par des moyens analogues aussi. On sait, toutefois, que la plante n'a pas, comme l'animal, la conscience des mouvemens organiques auxquels elle obéit.

Tel est le mouvement essentiel, principal de tout mécanisme organique.

Parmi les faits qui confirment cette théorie, il n'est peut-être pas hors de propos d'en citer deux, qui lui prêtent un appui direct, bien que cette citation s'éloigne quelque peu de la sphère de généralité où j'ai voulu me tenir jusqu'à présent. On sait que la quantité d'air vital consommée par les animaux n'est nullement en raison de leur masse, mais, au contraire, de la rapidité de leurs mouvemens, de l'énergie de leur vie organique, c'est-à-dire, d'après ce qui précède, en raison de l'intensité du développement phlogistique qui s'opère en eux. Les oiseaux, par exemple, dont les mouvemens sont continuels et fréquens, les oiseaux qui, dans le même temps, vivent plus, vivent davantage que les autres animaux, sont ceux à qui une plus grande quantité d'air vital est nécessaire. D'un autre côté, la quantité d'alimens dont un animal a besoin pour se nourrir n'est nullement, non plus, en raison de sa masse, mais de sa respiration plus ou moins fréquente. Le chameau, par exemple, a besoin de moins de nourriture que le cheval, quoiqu'il soit plus gros, parce qu'en raison de la lenteur de sa respiration, il consomme moins d'air vital que le cheval.

II.

Le mécanisme que nous venons de décrire se développe au dedans de certaines limites, dans le rayon d'une certaine sphère d'activité.

Cette sphère est ce qu'on appelle l'organisme, l'organisation.

Mais ce n'est pas partout aux mêmes conditions que les principes contraires se font équilibre, que se combinent les matières qu'ils mettent en jeu.

Les diverses sortes de combinaisons de ces matières donnent naissance aux divers organes qui constituent une organisation complète, de telle sorte qu'on peut regarder ces organes comme autant de sphères de moindres rayons, inscrites dans une autre sphère de rayon plus considérable.

D'un autre côté, les combinaisons diverses des deux principes contraires doivent se poser nécessairement en opposition symétrique les unes à l'égard des autres; nous l'avons déjà dit. Les organes qui entrent dans une organisation complète doivent donc se répéter, se réfléchir mutuellement.

En envisageant le même fait sous un autre point de vue, on peut dire encore que la plante et l'animal, à chacun des degrés du développement organique par lesquels ils passent, doivent résumer tous les degrés de ce développement par lesquels ils ont précédemment passé. Ainsi fait la plante, par exemple; car à peine est-elle parvenue à sa maturité, qu'elle pousse un bouton : or ce bouton est déjà toute une plante, qui, pour n'être encore qu'un germe, n'en est pas moins parfaitement semblable à la plante complètement développée, dont ce bouton a été le produit.

Du reste, il ne suffit pas de ces oppositions secondaires, renfermées dans les limites d'un même organisme, pour satisfaire à toutes les exigences de la loi du dualisme. Cette loi veut que tout ce qui existe ait son opposé. Cette loi veut, par conséquent, qu'à l'organisme tout entier corresponde un autre organisme, qui en soit la répétition exacte en même temps que l'opposition symétrique. C'est ce qui donne lieu à la distinctions des sexe dans la nature organisée.

III.

Il faut voir dans la dualité des sexes une des innombrables formes que revêtent les principes contraires pour se faire opposition.

Les individus se lient les uns aux autres dans la suite des temps par la naissance et la reproduction. Il n'est donc pas un seul des êtres organisés qui, dans chacune des espèces qui couvrent la surface de la terre, ne se rattache à tous ceux qui l'ont précédé, à tous ceux qui le suivront. On peut se représenter chacune de ces espèces comme une chaîne dont les anneaux se déroulent dans la série des temps, en même temps que sa trame s'étend dans l'espace. Puis, en outre, il faut aussi, en raison de la différence des sexes, se représenter chacun des anneaux de cette chaîne comme double, c'est-à-dire comme formé de deux anneaux, qui se rattachent tous deux, par le haut et le bas, aux mêmes anneaux, mais dont chacun est la répétition symétriquement exacte de celui qui lui est opposé.

IV.

Outre cette opposition des sexes, il s'en trouve encore une autre non moins remarquable dans la nature organisée. Celle-ci a lieu entre le règne végétal et le règne animal. Le végétal, avons-nous dit, s'assimile l'azote de l'air atmosphérique qu'il respire, puis il exhale l'oxigène; l'animal fait tout le contraire.

Or, cette opposition radicale n'est, pour la philosophie de la nature, qu'une sorte de germe dont elle fait sortir une multitude d'autres oppositions, et de telle sorte, qu'elle arrive à nous faire apercevoir dans tout ce qui est organe, ou fonction dans la plante, le contraire d'un autre organe, d'une autre fonction dans l'animal; elle opère de même ensuite pour l'animal à l'égard de la plante. Ces oppositions sont assez analogues à celles que le grand Haller exprimait d'une façon pittoresque, en disant que la plante avait son estomac dans ses racines, et l'animal, ses racines dans son estomac.

Il serait, en tout cas, superflu de nous arrêter à la signaler au grand nombre. Il suffit de dire qu'au point de vue de la philosophie de M. de Schelling, la grande sphère de la nature organisée se divise comme en deux hémisphères : l'hémisphère végétal et l'hémisphère animal; qu'en conséquence, tous les points de l'un ou de l'autre de ces deux hémisphères se trouvent nécessairement avoir des points analogues et correspondans dans l'hémisphère opposé.

OBSERVATION.

Il y a déjà quelque temps que j'entretiens mes lecteurs d'organisme et d'organisation; cependant je n'ai point encore parlé de la vie. Il est possible que quelques-uns en éprouvent une sorte d'étonnement, mais cela dénoterait peut-être, en eux, quelque préoccupation des doctrines de la philosophie sensualiste : or, c'est d'un point de vue tout autre que la philosophie de la nature considère la vie.

La philosophie matérialiste regarde la vie comme le produit de l'organisation : la philosophie de la nature voit, au contraire, dans l'organisation, le produit, le résultat de la vie.

Bien loin de considérer la vie comme un produit des choses, ce sont les choses qu'elle considère en général comme un produit de la vie. Jacobi semble avoir résumé les doctrines de M. de Schelling, sur ce point, dans le peu de mots qui suivent : « Je ne sache rien de plus absurde, dit-il, que de voir dans la vie le produit des choses; ce sont bien plutôt les choses qui sont un produit de la vie, dont elles ne sont en définitive que des expressions, des manifestations variées. » L'essence des choses, dit aussi en propres termes M. de Schelling, ce qui, dans les choses, n'est pas une simple ou passagère apparition, c'est la vie : l'accidentel est le mode de la manifestation extérieure de la vie.

En un mot, dans les doctrines de la philosophie de la nature, la matière ne vit pas : la matière est vivifiée. Mais, dans ce cas, et d'après ces doctrines, quel peut être ce principe vivifiant? Qu'est-ce que la vie?

DE LA VIE.

De tous les phénomènes qui éclatent sur la surface du globe, la vie est sans aucun doute le plus merveilleux. La vie est comme le résumé, et, pour ainsi dire, la couronne de la multitude des autres phénomènes. Elle ne saurait donc échapper aux lois du dualisme, ou bien de quel droit ce dualisme s'appellerait-il universel?

Mais il n'en est pas ainsi. Loin de là! Dans la vie se manifeste d'une éclatante manière cette loi de dualisme dont nous avons fait jusqu'à présent de fréquentes applications.

La vie, comme tous les autres phénomènes de la nature, sera donc aussi le résultat d'une action et d'une réaction de principes contraires.

Elle se montrera comme une combinaison nécessairement variable de ces principes toujours les mêmes.

Elle naîtra de leur contact, elle jaillira, pour ainsi dire, de leur choc.

Il s'agit par conséquent de déterminer seulement quels sont ces principes, dont le contact et les combinaisons diverses produisent la vie.

Or, une observation bien simple suffit pour nous le révéler.

La vie dans son principe, dans son essence, dans ce qui la constitue, est nécessairement une. Elle est identique à elle-même chez tous les êtres animés. En même temps elle éclate pourtant partout sous formes différentes.

De là résulte que des deux principes qui concourent à produire la vie, l'un est un, identique à lui-même; l'autre, divers, multiple, partout différent de lui-même.

On peut encore dire que l'un est positif, l'autre négatif. — On sait qu'il n'y a qu'une manière d'être une chose, et qu'il y a mille manières de ne pas être cette chose.

D'un autre côté, les formes diverses sous lesquelles se montre la vie ne sont autres que les diverses conditions organiques, au milieu desquelles elle agit.

Cette diversité des conditions organiques représente donc la multiplicité du principe négatif.





Donc aussi le principe négatif se trouve dans l'organisme, ou, pour parler plus exactement, n'est autre que l'organisme même.

Mais alors le principe positif doit être en dehors de l'organisme.

Or, ce principe positif de la vie, qui constitue la vie, est, à vrai dire, la vie elle-même. L'autre n'est, au contraire, qu'une limitation, qu'une négation d'une certaine quantité de vie; la vie est donc en dehors de l'être animé.

La vie n'appartient donc pas exclusivement, et comme leur propriété, aux êtres en qui elle se manifeste. La vie remplit l'espace où elle s'épanche dans tous les sens, dans toutes les directions. Elle est en tout et partout. Il ne nous est pas donné, à la vérité, de l'apercevoir dans cette sublime pureté de son essence. Elle ne saurait se montrer à nous qu'au moyen seulement de sa rencontre avec un autre principe, qui, la limitant en sens divers, lui impose une forme, sous laquelle elle nous devient visible et palpable. C'est ainsi que la rosée du matin échappe à nos yeux au milieu de l'atmosphère qu'elle remplit, mais que nous l'apercevons au fond du calice de la fleur qui l'a recueillie.

De même encore, au fond de toutes les intelligences, il existe un principe partout un, partout identique, l'infini, l'absolu. Mais ce principe ne se montre à nous que combiné avec un autre principe, le fini, le relatif. De là viennent tout à la fois l'identité et la diversité des intelligences individuelles.

Dans cette dernière sorte d'opposition, il s'agit sans doute encore des mêmes choses considérées d'un point de vue différent... Néanmoins ce n'est pas le moment d'insister sur cette observation.

DE LA POLARITÉ.

Magnétisez en l'échauffant une pierre de turmaline. Le fluide magnétique se scindant comme en deux autres fluides, l'un négatif, l'autre positif, se portera à deux points extrêmes de la pierre.

Electrisez-la; le fluide électrique se scindant de la même façon, se portera de même aussi aux deux extrémités de la pierre.

On appelle ces points extrêmes les pôles de la turmaline. On

appelle en même temps polarité de la turmaline, la propriété qu'a cette pierre de manifester de semblables pôles.

L'électricité positive occupera le même pôle que le magnétisme négatif; réciproquement, le magnétisme positif occupera le même que l'électricité négative.

A chacun des pôles de la turmaline, il existe donc aussi une sorte de polarité.

A chacun de ces pôles, entre le magnétisme positif et l'électricité négative, ou bien entre l'électricité positive et le magnétisme négatif, il existe donc une polarité analogue à celle qui se trouve dans la pierre elle-même, entre le magnétisme positif et négatif, entre l'électricité positive et négative. Je veux dire que l'électricité positive appelle inévitablement le magnétisme négatif, ou bien le magnétisme positif, l'électricité négative.

Lorsque la turmaline se refroidit par degré, on voit les pôles changer successivement de place. Le pôle positif du magnétisme en devient le pôle négatif; la même chose a lieu pour l'électricité; à un autre degré de refroidissement les pôles reprendront leurs premières places, pour les changer encore plus tard. Mais, pendant tout ce temps, les fluides différens n'en continueront pas moins à faire éclater entre eux, à chacun des pôles qu'ils occupent, l'opposition déjà signalée.

Brisez-vous la turmaline en deux, en trois, en quatre, en un nombre quelconque de morceaux, chacun de ces morceaux continuera à manifester les mêmes phénomènes de polarité que la pierre entière. On la réduirait en une sorte de poussière impalpable, qu'il en serait de même de chacun des grains de cette poussière. C'est ainsi que les moindres fragmens d'un miroir brisé continuent de réfléchir la même image que réfléchissait le miroir, quand il était entier.

D'où viennent ces propriétés singulières de la turmaline? A quelle cause est-elle redevable?

Cette cause consiste, suivant toute probabilité, dans une sorte d'hétérogénéité primitive que recèlerait la turmaline; car on conçoit que la chaleur, n'agissant pas d'une manière uniforme, sur toute la pierre, en raison de cette hétérogénéité, puisse éveiller ici l'électricité positive, là l'électricité négative; ici le magnétisme

négatif, là le magnétisme positif. Mais rien ne s'oppose à ce que nous imaginions la turmaline divisée en deux parties par rapport à cette hétérogénéité, et de telle sorte que l'une de ces parties de turmaline, ou pour mieux dire, de ces turmalines d'espèce nouvelle, recélât la propriété de la turmaline qui la rend propre à manifester le magnétisme positif et l'électricité négative; que l'autre partie de la turmaline, ou bien que cette autre turmaline d'espèce nouvelle que nous avons imaginée recélât au contraire les propriétés inverses de la turmaline, c'est-à-dire, celle qui la rend propre à manifester le magnétisme négatif, et l'électricité positive. La polarité, qui existait précédemment dans une seule pierre, se trouvera de la sorte exister en deux pierres séparées: en même temps, rien ne sera pourtant changé, dans les phénomènes qu'elle manifestait. Aux deux turmalines d'espèce nouvelle, que nous avons mises en regard l'une de l'autre, on peut substituer deux autres corps quelconques; aucun changement n'en résultera dans les phénomènes de la polarité, que nous venons de décrire, si nous supposons ces corps doués des mêmes propriétés que ceux qu'ils remplacent par rapport à la polarité magnétique ou électrique. A cette dernière condition, on peut remplacer de même chacun de ces corps, par deux, par trois, par un nombre quelconque d'autres corps, sans que rien soit changé, non plus dans les phénomènes. L'un de ces systèmes de corps représentera ce qui se passe à l'un ou l'autre des pôles de la turmaline; l'autre ce qui se passe au pôle opposé. On peut multiplier par la pensée le nombre de corps qui entre dans les deux systèmes de corps, de telle sorte qu'ils finissent par comprendre tous ceux qui existent dans le monde entier; de telle sorte enfin que les deux systèmes de corps, embrassant le système même de l'univers, finissent par se confondre avec ce système. Alors encore, ce sera toujours les phénomènes de la polarité magnétique et de la polarité électrique qui se manifesteront tels qu'ils ont été décrits. D'un autre côté, comme nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque, ces deux fluides n'ont pas un mode de manifestation qui leur appartienne en propre; ils partagent celui que nous venons d'observer, avec le calorique, le fluide lumineux, avec toutes les formes primitives de la nature; il se passera par conséquent dans les deux systèmes de

corps que nous avons imaginés, c'est-à-dire dans l'univers, une multitude d'autres phénomènes de polarité, analogues à ceux de la polarité électrique et magnétique.

Il se manifestera un nombre infini de polarités analogues à celle de la turmaline, mais qui en seront néanmoins distinctes.

Entre la turmaline et l'univers, il existe donc une sorte de correspondance vraiment merveilleuse. Cette pierre est comme un symbole, un abrégé de l'univers. L'agrandissez-vous par la pensée de manière à ce qu'elle remplisse l'espace; l'univers vous apparaît: par la pensée, amoindrissez-vous, au contraire, l'univers; l'amoindrissez-vous de telle sorte qu'il en vienne à tenir dans les étroites limites qui renferment cette pierre, vous retrouverez la turmaline. Dans l'un et l'autre cas, on verra se reproduire les mêmes phénomènes, on verra dominer les mêmes lois: il n'y aura de changé que les seules proportions des choses.

D'UNE FORMULE GÉNÉRALE DU SYSTÈME.

Admettons dans l'espace deux principes contraires.

Admettons qu'en vertu d'une force intérieure qui leur soit propre, ces deux principes se meuvent librement dans l'espace.

Admettons de plus, pour fixer nos idées, pour savoir en quelque sorte où les prendre au sein de l'immensité, qu'ils ne se meuvent que le long d'une seule ligne, d'une ligne droite.

Par la même raison, au lieu d'essayer d'abord de nous en saisir dans toute leur abstraction, représentons-nous-les au contraire sous la forme des forces vives de la mécanique, en ayant soin, toutefois, d'en spiritualiser, pour ainsi dire, la notion, autant que possible de la purger, autant qu'il est en nous, de ses élémens matériels.

Admettons, enfin, que ces deux principes se meuvent en sens contraire.

Un moment viendra où ils se rencontreront à un point donné de la ligne.

Là un conflit s'établira entre eux.

De plus, un autre moment viendra où sur un autre point ce

conflit deviendra définitif, c'est-à-dire que l'équilibre se trouvera établi entre les efforts opposés des principes contraires.

Les conditions de cet équilibre seront nécessairement variables, car elles dépendront de l'énergie avec laquelle les deux principes agiront et réagiront l'un contre l'autre, et de bien d'autres circonstances encore qu'il est inutile de raconter.

D'un autre côté, la position du point de la ligne où se passera le conflit définitif sera sujette à varier.

Si la force motrice est égale dans les deux principes au moment où ils se rencontrent, au point où ils se heurtent, c'est à ce point même que le conflit deviendra définitif entre eux, que l'équilibre s'établira entre leurs efforts contraires.

Si la force motrice est inégale dans les deux principes, le conflit ne deviendra définitif que sur un autre point que celui de rencontre.

Ce sera en-deçà de ce point, par rapport au principe dont la force est la moins considérable; au-delà, par rapport à celui où elle l'est le plus.

Le point d'équilibre avancera ainsi, ou reculera le long de la ligne, suivant les accroissemens ou les diminutions qui surviendront dans l'énergie motrice des principes contraires.

Mais on peut supposer ces accroissemens et ces diminutions de forces motrices, comme se succédant avec régularité et avec égalité dans les deux principes; je veux dire que si l'on admet que l'un des deux principes se trouve être inférieur au principe opposé, de tant de degrés, par exemple, en énergie motrice, on peut admettre qu'il l'emportera nécessairement et infailliblement, en énergie motrice, de ce même nombre de degrés dans l'instant qui suivra. Il n'y a rien là-dedans qui soit contradictoire avec la donnée première.

Dans ce cas, le point de conflit ne cessera d'avancer ou de reculer symétriquement sur la ligne. En ce moment, en-deçà d'un point de conflit précédent par rapport à la force qui vient de faiblir, il se trouvera au-delà de ce même point dans l'instant qui suivra, et dans les deux cas, à une égale distance d'un même point. Sur toute la ligne il se trouvera, par conséquent, un certain nombre de points de conflit, toujours placés deux par deux, à une égale

distance d'un même point; toujours se répétant, se réfléchissant symétriquement les uns les autres.

Les accroissemens d'énergie motrice des deux principes peuvent se faire au moyen d'un nombre infini de degrés d'accroissement, et de même les diminutions d'énergie, au moyen d'un nombre infini de degrés de décroissement d'énergie. Il en résultera, d'après tout ce que nous venons de dire, que le nombre des points de conflit, se trouvant sur la ligne, devra être aussi illimité, infini.

Mais il est une chose déjà indiquée, sur laquelle le moment est venu d'insister. Nous avons admis que le mouvement des principes contraires, dans le déploiement de leur activité, se faisait en ligne droite: or, c'était là une pure hypothèse dont le seul objet était de nous rendre plus facile, de nous représenter ce qui devait avoir lieu à leur rencontre; il n'en est pas ainsi, il n'en peut être ainsi dans la réalité. Au lieu de se mouvoir le long d'une seule ligne droite, les principes opposés se meuvent sans doute au contraire dans tous les sens, rayonnent dans toutes les directions, et, en même temps sur chacune des lignes de cette innombrable multitude de lignes qu'ils parcourent, ont nécessairement lieu tous les phénomènes que nous venons d'observer sur une seule.

Au sein de l'immensité tout entière, il ne saurait donc se trouver un seul point de l'espace qui ne soit le lieu d'un conflit entre les principes contraires. Il ne saurait en exister un seul qui ne soit en rapport d'opposition symétrique avec quelque autre point de l'espace.

Il faut bien que cela soit ainsi, car si nous supposons que chacun des conflits des principes contraires ait pour expression une des choses quelconques de l'univers; si nous supposons que chacun des rapports d'opposition qu'ont entre eux ces conflits divers, se trouve être exprimé, d'une manière visible pour nous, par les rapports que ces choses ont entre elles dans l'espace et dans le temps, on reconnaîtra, dans le dualisme que je viens de décrire, la loi générale de l'univers; on reconnaîtra dans les diverses combinaisons de ce dualisme tout un ordre de choses invisibles et cachées, dont l'univers est une visible, une éclatante manifestation.

Toutefois, je me hâte d'en faire la remarque, je ne me suis pro-

posé de ne contempler que sous un seul point de vue cet ordre de choses invisibles.

C'est dans ce dessein que je me suis borné à ne considérer l'opposition des principes contraires que sous un seul rapport, celui où ils se feraient opposition, à la façon de deux forces agissant et réagissant l'une contre l'autre ; mais ce rapport d'opposition, bien loin d'être le seul qui existe entre les principes opposés, n'est, au contraire, que le plus visible, le plus saisissable de tous ces rapports différens ; car nous ne saurions imaginer un seul rapport d'opposition possible, qui ne se trouvât pas réellement exister entre les principes contraires.

A vrai dire, il n'existe pas un seul fait, une seule chose, une seule idée ; il n'existe pas pour nous, soit dans le monde moral, soit dans le monde physique, un seul point, où ne se passe une opposition analogue à celle que nous avons décrite. Si je me suis attaché de préférence à celle-ci pour la raconter, c'est uniquement parce que, plus facile à saisir que les autres, elle en était comme un symbole visible.

Il serait même de toute impossibilité que sur un point quelconque de la connaissance humaine, cette opposition constante n'eût point lieu ; car c'est elle-même qui constitue la connaissance humaine.

Le lecteur en sera peut-être convaincu par le peu de lignes qui vont suivre, s'il consent à s'élever avec moi de quelques degrés de plus dans la sphère de l'abstraction philosophique.

AUTRE POINT DE VUE DU DUALISME.

La connaissance est l'expression d'un rapport entre deux termes.

Elle est un lien entre ces deux termes.

L'un de ces termes est la représentation dans l'intelligence d'un objet en dehors de l'intelligence.

L'autre est la chose même dont celui-ci est la représentation.

De ces deux termes, le premier se rattache à l'intelligence humaine, puisque c'est là qu'il existe ; c'est un produit de moi.

Le second se rattache de même à la chose en dehors du moi, c'est-à-dire au monde, à la nature.

On peut encore appeler subjectif, l'ensemble des représentations des choses. On peut de même appeler objectif l'ensemble des choses représentées.

On pourrait donc dire aussi de la connaissance en général, qu'elle est l'expression de l'ensemble des points de contact qui se trouvent entre le moi et le monde, l'intelligence et la nature, le subjectif et l'objectif.

Par cela même que la connaissance établit un lien entre les deux termes du rapport, elle les fond, les absorbe, pour ainsi dire, en une sorte d'identité.

Mais pour analyser la connaissance, il est évident qu'il faut la décomposer en ses élémens intégrans.

Il faut rompre le lien des deux termes du rapport, il faut briser l'identité où ils se confondent.

Cela fait, il s'agit d'examiner d'abord en lui-même l'un ou l'autre de ces deux termes.

Il s'agit ensuite d'examiner aussi, de déterminer rigoureusement comment ce terme se rattache à l'autre terme; quelles sont les conditions sous l'empire desquelles il va se confondre avc cet autre terme.

Cette analyse est susceptible d'être tentée de deux manières différentes.

On peut examiner séparément, ou bien cette portion de la connaissance qui est fournie par le moi que nous avons appelé le subjectif;

Ou bien on peut faire l'inverse, c'est-à-dire examiner d'abord l'autre terme du rapport, la portion de la connaissance fournie par le monde extérieur, l'objectif.

Mais, en même temps, il ne suffit pas d'examiner séparément l'un ou l'autre de ces termes du rapport, il faut examiner aussi comment ce terme se rattache à l'autre.

Quand on part du moi, il faut donc aller du moi à la nature; quand on part de la nature, il faut aller de la nature au moi.

Or, en raison de ce lien qui se trouve être établi entre les deux termes du rapport, en raison de leur identité primitive, il faudra faire retrouver, pour ainsi dire, celui d'où l'on part dans celui où l'on arrive.

Il arrive de là que les sciences dont le point de départ est dans l'observation de la nature, ont pour but de généraliser de plus en plus les rapports qu'elles ont saisis entre les choses. Elles font de plus abstraction des choses et des phénomènes, elles tendent à ne plus voir dans la nature que des lois générales; puis à établir ensuite l'identité de ces lois et de celles de l'intelligence; leur marche tend de la sorte à spiritualiser la nature entière. Les sciences dont le point de départ est dans le moi, suivent une marche inverse, étendent au contraire de cas en cas, d'analogie en analogie, les lois de l'intelligence humaine. On voit qu'elles se proposent de soumettre à l'empire de ces lois l'universalité des choses et des phénomènes; qu'elles visent à aller écrire les lois de l'intelligence dans l'immensité même.

CONCLUSION.

La philosophie, science des sciences, dont le but doit être, surtout, de créer un lien entre toutes les sciences, ne pourrait donc se dispenser d'embrasser les deux termes du rapport de la connaissance humaine. Elle manquerait essentiellement à sa mission en s'enfermant exclusivement dans l'un ou l'autre.

Il faut donc que tout système de philosophie commence par l'analyse de ce rapport lui-même; qu'il pénètre jusque dans l'essence même de la connaissance, qu'il ne néglige aucune des conditions qui rendent la connaissance possible. C'est à cette hauteur d'abstraction que le philosophe devra se faire une hypothèse générale, au moyen de laquelle il tentera de s'expliquer les faits primitifs et fondamentaux, une sorte de formule générale, en un mot, il n'aura plus qu'à vérifier dans les sphères diverses de la connaissance humaine.

Dans toutes ces applications, la formule devra rester identique à elle-même. C'est ainsi qu'une équation demeure toujours la même, bien qu'on puisse remplacer, par des valeurs particulières et déterminées, les valeurs générales et absolues sur lesquelles elle a été établie.

Et c'est réellement de la sorte qu'a procédé le philosophe célèbre dont nous nous occupons. M. de Schelling a commencé par se

faire aussi une sorte d'hypothèse fondamentale, de formule générale, pour se rendre compte des faits primordiaux de la connaissance humaine, c'est-à-dire du moi, du monde et des rapports du monde et du moi ; puis il a ensuite appliqué cette sorte d'hypothèse ou de formule à diverses branches d'études.

La philosophie de la nature a été l'une de ces applications, ou, si l'on aime mieux, l'une des transformations de la formule générale.

Cette philosophie, comme on pourrait peut-être le supposer d'abord, si l'on voulait s'en faire une notion, en se plaçant au point de vue du sensualisme, n'est nullement une science d'observation : sa manière de procéder n'est pas de conclure des faits particuliers aux faits généraux, de s'élever de l'observation des phénomènes aux lois qui régissent ces phénomènes, aux théories qui les expliquent. Son point de départ est tout au contraire celui que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire, une hypothèse primitive, fondamentale qu'elle pose *à priori* ; puis dont elle va chercher ensuite la vérification dans le domaine de la nature, au moyen de l'observation. Imaginez une des idées de Platon, tombant du royaume intelligible, et s'incarnant par degrés au sein de la réalité terrestre : telle est sa marche.

Pour donner au lecteur quelque notion de cette philosophie, je devais donc, avant tout, m'attacher à lui faire connaître l'hypothèse *à priori* dont elle fait son point de départ. Je devais m'attacher à lui faire entrevoir , à travers ses diverses transformations , *l'idée* dont cette philosophie semble poursuivre les incarnations successives. Une autre raison devait, en outre , me déterminer à agir , comme je l'ai fait: c'était de rendre plus manifeste le véritable rang qu'occupait la philosophie de la nature dans l'ensemble des spéculations philosophiques de M. de Schelling.

M. de Schelling n'a jamais , en effet , développé d'une manière très complète ou du moins très détaillée cette portion de sa philosophie, qu'à défaut d'une expression plus propre à rendre ma pensée, j'ai appelée sa formule générale. A peine lui a-t-il consacré, il y a déjà de longues années, quelques pages d'un recueil périodique devenu fort rare. Il n'en a pas non plus fait un usage très varié en dehors de la philosophie de la nature , tandis qu'il a voué à cette

dernière d'importans et de nombreux travaux. Il est arrivé de là que cette face de son système a pu paraître à beaucoup de gens comprendre le système entier; que cette partie du tout a semblé le tout lui-même. Peut-être n'était-il pas tout-à-fait inutile d'essayer de faire apercevoir au lecteur que la portée des idées de M. de Schelling allait au-delà de la philosophie de la nature, où s'étaient toutefois presque exclusivement renfermés ses travaux. C'est pour cela que j'ai mis une sorte d'insistance importune d'ailleurs, je ne saurais me le dissimuler, à lui faire apercevoir derrière cette philosophie de la nature, une autre philosophie plus générale, d'ordre plus relevé que cette dernière, dont cette philosophie de la nature n'était elle-même qu'une sorte de traduction en langage plus vulgaire.

BARCHOU DE PENHOEN.

ESQUISSES DU COEUR.

IV.

LES BOUQUETS.

I.

Le second acte de *Robert le Diable* venait de finir à l'Opéra.

De l'un des balcons où j'étais assis, mes mauvais yeux se promenaient au hasard et vaguement autour de moi, n'apercevant rien distinctement, entrevoyant seulement au milieu de l'éblouissante clarté que jetaient le lustre et les girandoles de gaz, comme des guirlandes de toques, d'écharpes et de femmes blanches et roses, suspendues et attachées les unes au-dessus des autres aux colonnes dorées de la salle.

Tout à coup le cœur me battit fortement. — A la dernière des premières loges au-dessus de la galerie et au coin de l'amphithéâtre, la douce et gracieuse figure de Mme de Nanteuil venait soudain de m'apparaître. C'étaient bien ses cheveux blonds cen-

drés, son collier de perles sur son cou de cygne, sa robe de satin noir décolletée sous ses épaules de neige! C'était bien elle! Je n'en doutais point. Mais comment avais-je pu la reconnaître à une telle distance? Était-ce donc que son regard, en s'élançant vers moi, avait été assez puissant pour traverser le nuage dont le mien est voilé? Serait-ce que quand on s'aime, en quelque lieu qu'on se rencontre on a pour se retrouver comme une seconde vue? — Je ne sais. Mais c'était elle.

Je courus me faire ouvrir la loge de Mme de Nanteuil. Elle n'y était point seule : M. de Saint-Prosper et sa femme se trouvaient avec elle, mais une place restait libre dans la loge sur la seconde banquette, je m'en emparai vite et sans cérémonie.

Le troisième acte commença. Oh! ce troisième acte fut bien beau.

J'avais à peine échangé quelques mots avec Mme de Nanteuil; mais j'étais assis derrière elle, et si près! — Et souvent je me levais comme pour mieux voir! — Je me penchais au-dessus d'elle, et je respirais le parfum de ses cheveux; j'effleurais le satin de sa robe. — Il y eut un instant aussi, — un seul, — pendant l'évocation des nones, lorsque la salle et la scène sont plongées dans une profonde obscurité; — il y eut un instant où Mme de Nanteuil, se renversant légèrement en arrière, souleva vers moi ses yeux humides et brillans. — Et leurs doux rayons étincelèrent jusqu'au fond de mon ame, comme deux pures étoiles que l'on voit reluire au ciel au milieu d'une nuit sombre.

Le quatrième acte fini, M. de Saint-Prosper et sa femme partirent pour aller au bal, me laissant seul avec Mme de Nanteuil. C'était un surcroît de bonheur que m'offrait ma bonne fortune. — J'en sus bien mal et bien misérablement profiter.

II.

Comme je venais de m'asseoir près de Mme de Nanteuil sur la première banquette de la loge, profitant de l'entr'acte pour se glisser dans la galerie, une marchande de bouquets se présenta

soudainement devant nous et offrit de ses fleurs à Mme de Nanteuil.

C'était chose toute simple. Si je n'avais point été le plus ombrageux, le plus susceptible et le plus inexplicable des hommes, j'aurais pris l'un des bouquets de cette fille, et le payant de quelques pièces de monnaie, je me serais ainsi débarrassé d'elle. Mais moi, ce n'est point de cette sorte que je procède. — Et puis j'ai la sotte manie de scruter les physionomies et les consciences, j'ai la rage de moraliser à tout propos, et hors de tout propos.

La figure de cette marchande m'avait déplu et choqué pour le moins autant que sa brusque apparition. — Elle était jeune encore, mais déjà toute flétrie. C'était évidemment une de ces effrontées qui vendent des fleurs par pis-aller, parce que celle de leur beauté s'est fanée, parce qu'on ne les achète plus elles-mêmes. Je ne vis qu'avec dégoût des roses dans de pareilles mains. — Je détournai la tête.

Mais la marchande ne se découragea pas pour cela, et s'adressant toujours à Mme de Nanteuil, elle la pria de nouveau de choisir l'un de ses bouquets.

Cédant enfin à ses importunités, Mme de Nanteuil en prit un.

— Vous me faites cette galanterie, John, me dit-elle alors, en me le mettant sous ses yeux.

Assurément je puis le dire, car mes hommes d'affaires et mes banquiers le savent bien, — l'avarice est le moindre de mes défauts; — et cependant, je dois l'avouer : à ce moment, si la chose eût été possible humainement, j'aurais refusé ce bouquet à Mme de Nanteuil. — Mais cela ne se pouvait point. Je me résignai donc.

— Combien vous est-il dû pour ce bouquet? demandai-je assez rudement à la marchande.

— Ce que monsieur voudra, reprit celle-ci.

— Fort bien, dis-je en moi-même. Cette créature vient ici spéculer sur l'amour-propre et la vanité. Elle a placé les bénéfices de son commerce dans nos passions les plus petites. Elle a calculé qu'on ne manquerait pas de lui payer ses fleurs magnifiquement, afin de paraître généreux — à bon marché. Fort bien. — Mais

moi, je ne serai pas le complice de cet odieux négoce. — Je n'encouragerai pas l'immoralité de ces profits.

— Il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que vous voulez de votre bouquet, dis-je séchement; c'est vous qui le vendez et non pas moi, j'imagine.

— Mais je prendrai ce que monsieur me donnera.

— Encore une fois je ne vous donnerai que votre prix.

La rusée marchande savait merveilleusement son métier, et dans cette lutte qui s'établissait entre nous, tout autre que moi sans doute eût succombé, mais j'étais irrévocablement résolu à ne pas céder. J'insistai donc si péremptoirement que, de guerre lasse, elle finit par me demander quarante sous pour son bouquet.

Je lui mis cinq francs dans la main.

— Je n'ai point de monnaie, me dit-elle assez haut.

Cette nouvelle attaque dirigée contre mon amour-propre et ma bourse, attestait chez la marchande de fleurs une profonde et bien persévérante habileté. Moi, je ne me déconcertai pas plus qu'elle.

— Vous n'avez pas de monnaie, répondis-je; en bien! trouvez-en.

Elle me regarda fixement et avec l'expression d'une malicieuse colère.

— Je vais donc aller changer votre pièce de cinq francs, monsieur, cria-t-elle, c'est une pièce de cinq francs, je crois.

Et elle sortit de la galerie.

Je jetai les yeux autour de moi. Mme de Nanteuil était toute rouge et me regardait d'un air moitié confus, moitié surpris. De la loge voisine on m'observait également, et l'on semblait admirer beaucoup l'énergie de mon caractère.

La marchande rentra bientôt. Elle souriait diaboliquement. Je jugeai qu'elle m'avait préparé quelque charitable vengeance.

— Je demande pardon à monsieur de l'avoir fait attendre si long-temps, cria-t-elle, mais comme les ouvreuses n'avaient pas assez de monnaie, j'ai été obligée de descendre en chercher au bureau des cannes.

Et fouillant dans la poche droite de son tablier blanc, elle en tira une énorme quantité de pièces de six liards et de deux sous,

qu'elle se mit à compter en les étalant sur le velours vert du rebord de la loge.

— Voici trois francs, ajouta-t-elle d'une voix plus éclatante encore; avec les quarante sous du bouquet, cela fait bien les cinq francs de monsieur.

Peut-être en me mortifiant ainsi, la perfide marchande de fleurs avait-elle voulu me pousser à bout, et s'imaginait-elle que j'allais lui jeter au nez toute cette mitraille qu'elle venait de m'apporter. Je confesse que j'en eus la tentation; mais je sus la réprimer.

— C'est le compte, c'est bien, lui dis-je le plus tranquillement que je pus.

Et sans la moindre pitié pour mes gants blancs, ramassant pièce à pièce cette exécrable monnaie, je l'encaissai stoïquement dans la poche de derrière de mon habit.

III.

Les propriétaires des stalles de la galerie avaient repris leurs place. La marchande de fleurs était partie. L'orchestre se préparait. Le cinquième acte de *Robert* allait commencer.

Mme de Nanteuil, qui n'avait vu dans la petite comédie dont je venais d'égayer l'entr'acte, que l'une de mes innombrables bizarreries, l'un de ces caprices extravagans que je lui fais si souvent subir; — Mme de Nanteuil avait déjà laissé ses traits réfléchir de nouveau l'inaltérable douceur et la pure sérénité de son ame. Mais ce précieux équilibre était bien loin d'être ainsi rétabli chez moi. Je ne sais quelle fièvre de mauvaise humeur m'avait au contraire saisi et me torturait. Tous mes nerfs s'étaient crispés, toutes mes fibres se tordaient. Tout m'irritait et me provoquait. Quelques figures du parterre, qui certainement ne songeait nullement à moi, s'étant tournées de mon côté, je m'imaginais que c'était moi que l'on regardait et que l'on montrait au doigt. — Ils se disent entre eux, me persuadais-je : — Voici le ladre le plus magnifique qui se soit vu jamais aux premières loges à l'Opéra. Et j'agitais en mes doigts

avec rage ces sous odieux qui pesaient horriblement dans la poche de mon habit, et j'étais par momens tenté de les lancer à poignées, comme des projectiles, sur de malheureuses têtes chauves inoffensives, qu'en vertu de mes mauvais yeux et de mon irritabilité je transformais en visages moqueurs et insultans.

Une autre issue s'ouvrit à mon fiel et à mon dépit.

— J'aime ces bouquets, me dit Mme de Nanteuil, tenant le sien à la main, et ne mettant pas la moindre malice dans ses paroles. J'aime ces bouquets de roses avec un camélia blanc au milieu. Il semble que ce soit une ame pure et candide dans un corps élégant et gracieux.

Tout autre que moi se serait empressé de reconnaître que Mme de Nanteuil avait sans le vouloir trouvé là son plus parfait symbole. Ce ne fut pas mon avis.

— Votre image est très poétique, madame, dis-je avec amertume; il se pourrait pourtant que ce camélia, parmi des roses de Bengale, ressemblât davantage à une ame froide et indifférente dans un corps d'une beauté sans parfum.

Mme de Nanteuil tressaillit et me regarda avec émotion. — Mais elle voulut assurément n'avoir pas compris mon extravagante réponse.

— Vous êtes bien sévère pour ces pauvres fleurs, reprit-elle avec calme.

Je sentis soudain que j'avais été atroce, et qu'elle m'ouvrait le chemin vers mon excuse. — Avais-je pu d'ailleurs songer à maltraiter autre chose que des fleurs? — Oh! non. — Je continuai de m'acharner à elles.

— Je n'aime par les roses, continuai-je, ce sont des fleurs coquettes et galantes qui provoquent les caresses et se donnent à tous; je n'aime pas surtout les roses du Bengale : sans être plus pudiques, elles n'ont pas même l'haleine qui embaume, elles n'ont que les épines.

— Vous avez certainement une vieille rancune contre les roses de Bengale; quelques-unes vous auront piqué, dit Mme de Nanteuil avec un sourire.

— Oh! je ne puis souffrir, poursuivis-je avec éloquence, vos bouquets de bal et de spectacle. Qu'est-ce que des roses serrées et

pressées les unes contre les autres, comme des femmes dans un *rout?* Est-ce ainsi que la nature groupe ses fleurs sur leurs tiges? — Pourquoi les entasser de cette sorte et les empêcher de respirer? Pourquoi les entourer de branches d'if et de melèze, de même que de fortifications? Sont-ce donc des bouquets de défense que l'on veut faire? Je le croirais vraiment à leur construction et à leur poids.

— Voici une fort belle philippique contre les bouquets de bal; mais calmez-vous, mon ami, calmez-vous, me dit Mme de Nanteuil, appuyant doucement sa main sur les miennes. Vous êtes fou, je crois, ce soir, John. Voyons, écoutez le chœur des religieux qui commence, cela vous apaisera peut-être, cela vous fera du bien.

Ni ce chœur, ni le chant de l'orgue, ni l'admirable trio de Robert, de Bertram et d'Alice, ne me furent du moindre secours. Tous ces flots de profonde et pénétrante musique vinrent se briser contre mon cœur sans l'inonder, sans l'amollir, sans le pénétrer. Je demeurai l'œil sec.

Bien plus, je fus insupportable tant que dura cet acte. Je le gâtai pour Mme de Nanteuil. Je trouvai Mme Damoreau faible et Nourrit exagéré; je regrettai Levasseur et Mlle Dorus. Bref, tandis que la salle entière était ravie d'enthousiasme et brisée d'émotion, je ne sus que chercher d'absurdes et misérables objections contre ce noble et universel élan, qui faisait palpiter à la fois tant de milliers de cœurs d'un seul et même battement.

IV.

Le spectacle fini, je descendis avec Mme de Nanteuil, et montai après elle dans sa voiture.

Durant tout le trajet de la rue Lepelletier au faubourg Saint-Honoré, nous n'échangeâmes pas un seul mot. Mme de Nanteuil n'avait rien à me dire, il est vrai; c'était à moi de la supplier et de lui demander grace. Mais je ne voulus pas me démentir, apparemment. Je voulus compléter la soirée; je voulus être conséquent. Je

n'ouvris donc pas la bouche. Je me contentai de me ronger moi-même et de boire mon fiel à longs traits.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel de Mme de Nanteuil, je lui offris cependant mon bras. Je me disposais à la mener à son appartement; mais elle, s'arrêtant sous le vestibule, au bas de l'escalier :

— Il est un peu tard, mon ami, me dit-elle; ne montez pas. Vous avez quelque chose ce soir; vous êtes malade. Rentrez chez vous. Faites-vous reconduire dans ma voiture. A demain; vous serez mieux demain, j'espère.

Et elle me tendit la main. Sa main, — je la pressai dans la mienne, mais je ne la portai point à mes lèvres. — Oh! non! je ne l'osai pas; j'en étais indigne. Je me rendis au moins cette justice.

V.

Onze heures et demie sonnaient quand je sortis de l'hôtel de Mme de Nanteuil. Je n'avais pas voulu prendre sa voiture. Bien qu'une pluie glacée commençât à tomber, j'avais préféré m'en aller à pied. Il me semblait que le froid détendrait un peu mes nerfs et calmerait leur irritation. Je suivis donc les boulevards, et marchai rapidement jusqu'à la rue de Grammont; là je dus m'arrêter et chercher un abri sous l'auvent d'un café. Il pleuvait à torrens et j'étais déjà tout inondé.

Ce traitement par les douches que je venais de me faire subir, au lieu de me guérir, avait au contraire singulièrement aggravé mon mal. J'avais maintenant comme le transport au cerveau : si ce n'eût pas été seulement un sale et misérable ruisseau, si c'eût été une large et profonde rivière qui eût coulé là, à quelques pas de moi, j'aurais de grand cœur et avec délices couru m'y précipiter.

Autour de moi, tout était triste, sombre et désespéré comme mon ame. J'avais vu se fermer successivement toutes les boutiques voisines. Les lumières s'étaient éteintes aux croisées des maisons. Les

réverbères seuls balançaient encore leur clarté pâle sur la boue des pavés.

Quelques figures cachées sous des manteaux ou protégées par des parapluies se croisaient pourtant encore et passaient devant moi, sur la chaussée de dalles.

Je remarquai bientôt qu'une femme, dont je ne pouvais distinguer les traits, et qui, lorsqu'il ne venait personne, se tenait adossée vis-à-vis de moi contre un arbre, s'avançait vers chacun de ces rares passans et les suivait avec d'instantes prières.

— La malheureuse, disais-je en moi-même, il lui coûte cher à gagner ce pain honteux qu'elle vient ramasser ici dans la fange.

Je me méprenais cruellement.

Un homme qu'elle venait d'accoster, le seul qui ne l'eût pas d'abord brutalement repoussé depuis que j'étais là, s'arrêta avec elle tout près de moi sous l'auvent qui m'abritait, de sorte que je pus les voir et les entendre l'un et l'autre. Elle, c'était une femme jeune encore, mais pâle, défaite et mal vêtue. Elle avait au bras gauche un grand panier d'osier, et tenait de la main droite deux petits bouquets de violette.

— Oh! mon bon monsieur, disait-elle d'une voix suppliante, prenez-les-moi; ce sont mes deux derniers. Je vous les donnerai tous les deux pour un sou.

Tous les deux pour un sou! Deux bouquets de violette embaumés pour un sou! Au mois de décembre! C'était une occasion.

Le bon monsieur tira de son gousset une pièce de deux sous, et sans la lâcher, prenant les deux bouquets, dit à la pauvre femme :

— Rendez-moi un sou.

Elle fouilla dans son panier et chercha au fond quelques instans, et parmi de misérables croûtes de pain, ce sou qu'elle n'avait pas peut-être. Mais le monsieur, impatienté sans doute d'attendre si long-temps sa monnaie, lui rendant brusquement ses deux bouquets, partit en murmurant avec sa pièce de deux sous.

La pauvre femme, joignant les deux mains et levant les yeux au ciel, retourna s'appuyer contre son arbre.

Alors moi, saisi comme d'une inspiration soudaine, je m'approchai d'elle précipitamment, et jetant dans son panier toute cette monnaie dont ma poche était pleine :

— Donnez-moi vos bouquets, m'écriai-je, ma chère; et ne me remerciez pas au moins, car je ne vous les paie point ce qu'ils valent.

Et les mettant en mon sein, tout à la pensée d'expiation qui venait de briller à mes yeux ainsi qu'un éclair, je m'élançai dans un cabriolet de place qui passait, et me fis conduire chez Mme de Nanteuil au plus grand galop du cheval.

VI.

Il était minuit quand je descendis à l'hôtel de Mme de Nanteuil.

Je montai rapidement, et traversant en courant ses appartemens, je ne m'arrêtai qu'à la porte de sa chambre à coucher. Elle était entr'ouverte. J'entrai doucement et sur la pointe du pied.

Mme de Nanteuil s'était déjà fait déshabiller. Enveloppée dans un grand peignoir de batiste garni de petit tulle, elle était assise devant la cheminée sur sa causeuse, sa jolie tête blonde coiffée pour la nuit, penchée sur sa poitrine. J'arrivai tout près d'elle sans qu'elle m'eût entendu.

Elle n'était point assoupie ; elle semblait plongée dans quelque profonde rêverie.

Tout d'un coup elle étendit le bras vers le bouquet du spectacle, ce malheureux bouquet qui était à côté d'elle sur la causeuse; elle le prit de la main gauche, le regarda quelques instans ; puis de l'autre main, elle en arracha une à une plusieurs roses qu'elle jeta dans le feu. Les pauvres fleurs criaient et se tordaient au brasier, puis étaient dévorées par les flammes.

Mais ses doigts venaient de saisir la fleur de camélia. Sans doute elle allait l'arracher aussi. — Je ne pus me contenir davantage.

— Oh! Marie! m'écriai-je, grâce pour cette fleur et grâce pour moi aussi.

Mme de Nanteuil poussa un cri et se leva soudain en se re-

tournant vers moi. Elle avait les yeux tout humides. Elle avait pleuré. Moi, je sanglotais.

— Comment? c'est vous, John! mais vous voulez donc me désespérer ce soir, dit madame de Nanteuil violemment émue.

Sans pouvoir répondre, je m'étais précipité à ses pieds; ses adorables pieds nus, je les couvrais de larmes et de baisers. Elle se laissa retomber sur la causeuse. J'embrassai ses genoux. J'y cachai ma tête et mes pleurs. Je ne sais combien de temps je pleurai ainsi; mais je n'ai jamais pleuré avec tant d'ivresse et de bonheur. — J'aurais pleuré là toutes mes larmes.

Mais Marie me passa l'une de ses douces mains dans les cheveux, et de l'autre me frappant la joue doucement, elle se pencha vers moi et me dit à voix basse.

— Vous avez été bien méchant ce soir, John.

Je relevai la tête, et mon front se trouva sous ses lèvres.

— Je ne vous ai pas embrassé au moins, ajouta-t-elle, croisant ses deux bras sur mon cou et cachant mon visage contre son cœur.

— Oh! grace pourtant, Marie! dis-je soulevant mes yeux encore tout humides vers les siens, je suis venu vous demander mon pardon. Pardonnez-moi. Ce sont des fleurs qui m'ont fait coupable, et ce sont des fleurs aussi qui ont éveillé mes remords; ce sont des fleurs qui ont rouvert en moi la source des larmes et de la tendre pitié; ce sont des fleurs qui m'ont ramené à vos pieds! grace!

Et je tirai les deux petits bouquets de violette de mon sein, et je les lui montrai, et je les glissai dans son peignoir entr'ouvert. Puis je lui contai en pleurant, comment j'avais, tout-à-l'heure, acheté ces bouquets de la pauvre marchande, qui les voulait donner tous les deux pour un sou! Je lui contai comment je n'avais pu m'empêcher de courir à l'instant les apporter à ma chère Marie, sans m'expliquer pourquoi, sans me demander à quoi bon.

Et je la tenais en même temps enlacée aussi de mes bras. Je roulais mon visage dans son sein. Je baisais son peignoir et j'y essuyais mes yeux. Et je sentais ses larmes mouiller mes cheveux. Et le parfum des violettes qui se froissaient sur son cœur, se mêlant à celui de son haleine que j'aspirais, s'exhalant avec ses soupirs, me pénétrait au plus profond de l'ame et achevait de m'enivrer.

Ce fut encore un long silence de pleurs et d'extase.

— Oh! John, s'écria Marie l'interrompant enfin, que vous êtes bon jusque dans vos méchancetés! il faut donc vous aimer davantage, à cause même de vos caprices et de vos folies! Oh! brûlons ce qui reste de ce vilain bouquet qui nous a fait tant de mal. — Mais ces douces violettes qui nous ont réconciliés et consolés, gardons-les toujours, mon ami.

— Oh! oui, Marie! oui, mon amour! nous nous les partagerons sur ton cœur. — N'est-ce pas?

Lord Feeling.

LUCRÈCE BORGIA.

§. Ier. L'HISTOIRE.

Si les réflexions qui vont suivre paraissent à M. Hugo, et à ses amis, sévères au-delà de toute prévision ; si mon opinion sur *Lucrèce Borgia* semble contredire le jugement que j'ai porté sur le drame représenté en novembre dernier, je les prie de croire qu'il n'a pas dépendu de moi d'apporter plus d'indulgence et de réserve dans l'expression de ma pensée. Je parlerai sincèrement, sans déguiser, sans atténuer mes répugnances. Mais comme je prendrai soin de les expliquer, et si je puis, de les démontrer, on verra facilement, je l'espère, qu'en publiant mon avis personnel, je n'entends protester ni contre le succès du 2 février, ni contre l'avenir dramatique du poète, absolument parlant.

De ses deux premiers poèmes destinés au théâtre j'ai conclu qu'il n'emprunterait jamais à l'histoire que le baptême de ses idées, et qu'il ne se ferait jamais scrupule d'assouplir la réalité traditionnelle au gré de sa fantaisie ; qu'il lui arriverait rarement de consentir à prendre, dans les récits du passé, l'horizon ou le cadre de ses

tableaux. Nous venons d'assister à la quatrième épreuve, me suis-je trompé? L'évènement est-il venu démentir mes prophéties?

J'ai dit que, pour réussir sur la scène, M. Hugo devait briser violemment ses habitudes lyriques, et voici que *Lucrèce Borgia* vient d'obtenir un succès incontestable, d'admiration ou de stupeur, nous le verrons plus tard. Est-ce que le poète a brisé ses habitudes? J'espère le prouver.

Si cette nouvelle tentative avait échoué comme la dernière, j'aurais peut-être hésité à remettre en question le système dramatique de M. Hugo. J'aurais laissé à l'histoire littéraire, impartiale, désintéressée, à celle qui se fera dans un demi-siècle, la tâche austère de qualifier sans passion la valeur et la durée du nouveau poème. Mais le poète a contre moi l'assentiment public : les avantages de sa position me permettent une entière franchise.

Je professe pour sa persévérance une haute admiration; après l'étude, la volonté m'a toujours semblé le plus magnifique emploi de l'intelligence, et pour ceux qui veulent y regarder de près, la vie littéraire, aussi bien que la vie politique, fournit à la volonté de solennelles et périlleuses occasions. N'est-ce rien que d'avoir lutté, de 1822 à 1827, contre l'indifférence et la raillerie des salons de la restauration; d'avoir conquis, jour par jour, la désertion des enthousiasmes qui semblaient engagés irrévocablement aux strophes sonores et vides de Jean-Baptiste Rousseau et d'Ecouchard Lebrun? N'y a-t-il rien d'honorable et de glorieux dans cette lutte infatigable qui, après avoir assuré au poète le domaine de l'ode, recommence en 1828 pour lui ouvrir la carrière du roman et du théâtre? Le drame de Cromwell, irréalisable sur la scène, n'a-t-il pas tout le charme d'un défi chevaleresque? Ce qu'il y avait de hautain dans cette nouvelle bataille, ce n'était pas d'aborder le théâtre, c'était de vouloir introduire l'ode sur la scène. En 1831, le premier, l'unique roman de M. Hugo, *Notre-Dame de Paris* (car *Han d'Islande* et *Burg Jargal* ne sont guère que d'ingénieuses débauches, et *le dernier jour d'un condamné*, œuvre puissante de psychologie poétique, ne doit pas être envisagé comme un récit), cette personnification architectonique du xve siècle, renouvelait, pour l'épopée familière et domestique, la seule peut-être que l'Europe puisse accepter et applaudir, la même audace et la même obstination.

Un homme de la famille d'Hérodote, de Plutarque et de Froissard, qui réunissait, par une bienheureuse destinée, la crédulité apparente des *Muses*, les souvenirs innombrables des *Biographies*, et la sympathie nationale des *Chroniques*; un poète d'Edimbourg charmait l'Europe entière par la vivacité de ses descriptions locales, l'animation de ses caractères, l'entrelacement inextricable de ses épisodes; et, sans descendre bien avant dans les passions humaines, il avait fait à l'histoire et aux paysages de son pays une renommée populaire. Mais il n'avait pas négligé la réalité humaine entre les élémens de la poésie. Il douait ses héros d'une double vérité, de la vérité éternelle, antérieure à toutes les histoires, contemporaine de tous les évènemens, et aussi d'une vérité déterminée, spéciale, qui relevait des temps et des lieux. — M. Hugo a pris le XVe siècle de France, et avec quelques lignes de Mathieu, de Jean de Troyes, de Philippe de Comines et de Sauval, il a construit un édifice imposant, sonore, mais aussi lyrique, aussi personnel, aussi indépendant de l'histoire et de l'humanité que toutes ses odes. Phœbus, Claude Frollo, Quasimodo, Gringoire, la Esmeralda, et le vieux Louis XI, dans *Notre-Dame*, sont loin assurément d'égaler en vraisemblance, en vérité, en animation, Rebecca, Ulrique, Isaac, Henry Morton, Balfour de Burley, qui voudrait le nier? Il y a entre les deux poètes la différence incommensurable de l'homme qui a vécu, et qui se souvient, à celui qui est demeuré solitairement dans sa pensée, et qui du faîte de sa conscience, comme du haut d'une tour dominant la plaine, a voulu deviner le paysage placé à l'horizon. Mais de sa conscience à la réalité de ce monde il y avait trop loin vraiment pour qu'il pût distinguer autre chose que les lignes flamboyantes du soleil couchant, la brume du crépuscule, ou tout au plus les bandes capricieuses qui découpent les collines comme la robe damassée d'une reine.

Et voici ce qui est arrivé: dans sa solitude volontaire et constante, il a pris en dégoût l'étude des faits qui ne l'atteignaient pas. Une fois venu au dédain de la réalité, il ne devait pas tarder à prendre en pitié les idées qui en dérivent. Et en effet il ne paraît pas faire grand cas des idées. Après l'élimination de ces deux ordres de pensées, les *réelles* et les *vraies*, il n'en restait plus qu'un, où il s'est réfugié à toujours, les *belles*, c'est-à-dire, dans le sens qu'il at-

tache à cette qualité, les images, en tant qu'images, estimées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, pour l'éclat éblouissant de leurs couleurs, non pas comme symbole, comme pouvant traduire la vérité de Newton par la beauté d'Homère, mais comme ayant une valeur individuelle, indépendante de l'idée qu'elles devraient envelopper.

Telle est, à mes yeux du moins, la théorie générale du génie lyrique de M. Hugo, théorie qui explique avec une grande précision pourquoi *Notre-Dame*, aussi bien qu'*Hernani* et *Marion*, aussi bien que les *Orientales* et les *Feuilles d'automne*, n'est qu'un recueil de strophes à qui la rime seule a manqué pour compléter l'identité extérieure.

Cette fois-ci encore, M. Hugo a pris dans l'histoire le baptême de son idée. Mais sa condescendance pour la réalité a-t-elle été au-delà du baptême?

Qu'était-ce que la famille Borgia au XVe siècle, et quel rôle a-t-elle joué dans l'histoire de l'Italie et de l'Europe?

En posant cette question sous une forme générale et presque absolue, je sais très bien que j'expose ma pensée à deux chances de ridicule. Les savans m'accuseront d'ignorance, et demanderont à quoi sert de résumer en quelques lignes tous les événemens dont l'Italie fut le théâtre pendant les dix dernières années du XVe siècle; les poètes traiteront cavalièrement de fatuité les divisions dramatiques que je tenterai d'établir dans l'histoire. — J'ai d'avance assuré ma raison contre ces deux dangers, et je déclare, en toute humilité, qu'en publiant ces réflexions, je ne prétends qu'au titre de critique, et nullement à celui d'historien ou d'inventeur. — J'étudie, je compare; je propose mes doutes; qu'on les prenne pour ce qu'ils valent. Si j'étais capable d'affirmer, je prendrais un parti décisif, j'imaginerais. Puisque je m'en tiens à la délibération, c'est qu'apparemment je fais abnégation de toute vanité.

La fortune et le rôle de la famille Borgia, qui a laissé dans les annales italiennes un souvenir de sang et de honte, représente, dans le mouvement général des idées européennes, quelque chose d'analogue aux tentatives politiques du pouvoir anglais, espagnol et français vers la même époque. Alexandre VI, à peine assis sur le trône pontifical, conçut un projet pareil à celui de Louis XI, de

Ferdinand V et de Henri VIII; il voulut élever sa puissance sur les ruines de l'aristocratie. Toutes les grandes et illustres familles qui faisaient obstacle à l'unité personnelle de ses ambitions, il en eut raison par le meurtre, l'empoisonnement, la prison, les alliances, les promesses, la perfidie. Roderigo Lenzuoli, l'amant de Rosa Venozza, chargé à son début, par Sixte IV, d'arranger les différends des rois de Portugal et d'Aragon au sujet de la Castille, celui qui, à son retour, épiait les derniers soupirs d'Innocent VIII, et achetait les suffrages des cardinaux Sforza, Riario et Cibo, pouvait-il reculer devant les petits princes qui se partageaient alors l'Italie? Les Bentivoglio, les Malatesta, les Manfreddi, les Colonna, les Montefeltri, les Orsini, les Vitelli, les Savelli, pouvaient-ils arrêter long-temps un homme, qui, lorsqu'il prit la tiare à soixante ans, savait son Europe comme Philidor son échiquier?

Il n'eut jamais qu'un but, l'agrandissement illimité de sa maison; et pour l'atteindre, il sut mettre à profit toutes les faiblesses de ses adversaires, qu'il prenait au besoin pour alliés, en attendant qu'il pût les combattre par une alliance plus puissante. Les projets romanesques de Charles VIII sur le royaume de Naples et sur l'empire ottoman, les querelles de Bajazet et de son frère s'offrirent à lui comme une première et magnifique occasion. Il échangea l'alliance de Venise et de Milan contre celle d'Alphonse de Naples, et il obtint pour Guifry Borgia la principauté de Squillace, le comté de Cariati, et doña Sancia, fille de Ferdinand; pour César Borgia, une riche dotation; pour François Borgia, duc de Gandia, d'immenses revenus et le commandement des armées.

Les rapides victoires de Charles VIII obscurcirent un instant sa fortune. Il signa des promesses qu'il comptait bien violer. Bientôt l'amour de Louis XII pour Anne de Bretagne valut à César Borgia le titre de duc de Valentinois, la fille d'Albret, roi de Navarre, et une pension sur le trésor royal de France.

Le partage du royaume de Naples, convenu entre Ferdinand-le-Catholique et Louis XII, reçut secrètement l'approbation d'Alexandre VI. Ludovic Sforza surprit et publia ce complot de spoliation. Tous les imprudens soupçonnés d'avoir favorisé cette indiscrétion s'enfuirent chez le cardinal Colonna, qui lui-même se cacha plutôt que de les livrer. Capra, évêque de Pesaro, désigné par la voix

publique à la colère d'Alexandre, emprisonné par son ordre, mourut de frayeur au bout de deux jours.

César prend Faenza, les duchés d'Urbin et de Bologne, tandis qu'à Rome les tribunaux vendus à son père condamnent les titulaires et légalisent effrontément la confiscation de leurs domaines. Alexandre donne à Lucrèce le gouvernement de Spolette; à Rodrigue, fils de Lucrèce et d'Alphonse d'Aragon, le duché de Sermoneta; à Jean Borgia son propre fils, qu'il avait eu d'une maîtresse demeurée inconnue, le duché de Nepi; pour défrayer l'usurpation à main armée et la docile prévarication de ses juges improvisés, il prétexte une croisade, lève sur toute la chrétienté d'énormes impôts, et obtient de la seule Venise 800 livres d'or.

La récente conquête de l'Amérique avait allumé la guerre entre les rois de Castille et de Portugal : Alexandre leur partage le butin, et les décide à reconnaître César comme duc de la Romagne. Une fois en verve d'avarice, il ne s'arrête plus. Il escamote les opulentes successions des cardinaux de la Rovère, de Capoue et de Zeno; il vend les indulgences avec profusion; le gibet et le bûcher réduisent au silence Savonarole, Luther avorté. — Les envahissemens de toutes sortes semblaient avoir assuré pour long-temps l'autorité pontificale, et les querelles survenues, dans le royaume de Naples, entre les Français et les Espagnols, préparaient sans doute au pape rusé quelque nouvelle et magnifique aubaine, lorsqu'il mourut le 18 août 1503, empoisonné, à ce que dit Guichardin, par un breuvage qu'il destinait au cardinal Adrien Corneto, dont il voulait recueillir l'héritage sans testament.

Telle a été la vie d'Alexandre VI et de sa famille, dont le sort tout entier fut lié à sa volonté.

Ainsi le chef de cette famille si honteusement célèbre, prince accompli selon Machiavel, mêla sa destinée aux plus illustres de son temps. Par l'habileté de ses négociations, par ses innombrables tergiversations, il sut tenir en échec les premiers trônes de l'Europe. Non-seulement il abusa de la crédulité bourgeoise de Louis XII, mais il sut jouer jusqu'à Ferdinand-le-Catholique, le plus roué de tous les rois qui faisaient sa partie.

Le rôle d'Alexandre VI, commencé la même année que celui du navigateur génois, se termina presque à la veille des prédications

du moine de Wittemberg; entre Christophe Colomb et Luther, c'est une belle place à coup sûr!

Or, sans vouloir identifier l'histoire et la poésie, puisque, là où elles essaient de se confondre, elles périssent toutes deux dans cette mortelle étreinte, j'ose croire que personne ne voudra contester la poétique beauté, ou si l'on veut l'animation dramatique de cette biographie pontificale. Sans doute il ne suffit pas de découper le diarium de Burchard, ou la chronique de Tomasi, pour prendre rang entre Shakespeare et Schiller. Mais au moins est-il indispensable de tenir compte de la réalité dont j'ai donné la silhouette. Je suis très disposé à proclamer littérairement le droit du poète; je lui accorde pleine franchise; il peut équarrir et tailler à son gré ces onze années de pillage et de débauche, comme faisait Michel Ange d'un bloc de Carrare; mais s'il méconnaît complètement les élémens traditionnels, je ne comprends pas pourquoi il appelle son œuvre d'un nom qui emporte avec lui une signification déterminée.

Comme tous ceux qui ont étudié l'art dans ses métamorphoses, et qui ont pu conclure, des contradictions apparentes de son histoire, des lois générales qui ne varient que par le progrès qui les réalise et les accomplit, je pense que la poésie, dans son sens le plus élevé et le plus absolu, n'est autre chose que *l'exagération à propos,* qu'il s'agisse de *Lara*, du *Laocoon*, ou de *l'école d'Athènes*.

M. Hugo pouvait donc choisir entre le drame politique et le drame domestique, développer l'un aux dépens de l'autre, effacer l'Europe et se renfermer dans les crimes de famille, absorber la vie privée dans la vie militaire et diplomatique; ou, par une combinaison dont il possède le secret, et que Dieu ne refuse pas aux grands poètes, entremêler l'homme au prince, l'incestueux au diplomate, le flétrisseur de vertus au fausseur de promesses; jeter l'orgie, comme un intermède, entre la signature d'un traité et le gain d'une bataille.

S'il prenait le drame domestique, il pouvait s'en tenir au meurtre de François, duc de Gandia, par César Borgia, et au lieu d'attribuer cette vengeance à une jalousie d'ambition, l'expliquer par une jalousie incestueuse; personne n'aurait voulu s'inscrire en faux contre cette fiction que la raison permet. Deux frères se disputant, le poignard à la main, le lit d'une sœur, n'est-ce pas dans

le système du *fatum* antique, si terriblement renouvelé par Werner, une tragédie pleine et complète?

S'il préférait le drame politique, il avait devant lui une plaine sans horizon : les mille duperies, les rapines, les massacres, les trahisons effrontées, les impudentes intrigues dont se compose la grandeur d'Alexandre VI; Dieu merci! la matière ne manquait pas. Chacune des spoliations sanglantes qui ont enrichi sa famille n'est-elle pas, pour le poète, une tragédie?

Enfin, s'il voulait, dans un poème unique, résumer et idéaliser le double caractère de la famille Borgia, ne pouvait-il pas, sans troubler la logique, qui doit gouverner l'art aussi bien que la science, faire en sorte que ces deux séries de crimes imprimassent toutes deux au châtiment providentiel le sceau de la nécessité?

L'ambassade de Louis XII pour obtenir le divorce, le chapeau de cardinal en échange du duché de Valentinois; Georges d'Amboise revêtant la pourpre en même temps que César Borgia chaussait l'éperon; Venozza assise à la droite de son amant, prévoyant dans ce honteux marché l'infortune de ses cinq enfans, n'était-ce pas là un digne prologue?

Après cette introduction tout historique, nous aurions vu le père et ses deux fils se partageant la beauté de Lucrèce; César et Alexandre, plus rompus aux choses de ce monde, faisant bon marché de la préférence présumée de leur maîtresse pour l'un ou l'autre; François, plus indocile, plus niais, comme ils devaient dire, ne déguisant pas sa colère. Le spectacle de ce triple inceste aurait bien suffi à remplir cet acte.

Alexandre, pour qui la débauche n'était qu'un délassement, ferait trève à la satiété, conséquence inévitable de l'abus de toutes les facultés, en distribuant à ses fils et à sa fille les dépouilles opimes de son brigandage. La duchesse de Spolette, le duc de la Romagne et de Valentinois, le duc de Gandia, le duc de Nepi, le comte de Cariati, montreraient dans son plein l'astre éblouissant de l'autorité pontificale.

Puis, la flamme incestueuse se ranimant au cœur des deux frères, César tuerait François de sa main, et ses esclaves dévoués emporteraient le cadavre et le jetteraient au Tibre, comme le Giaour.

La mesure de la patience divine serait comblée. La justice *boi-*

teuse toucherait enfin le seuil de ce palais maudit. Au milieu d'une orgie effrénée, au son de la musique et des vers, elle surprendrait Alexandre oubliant dans l'ivresse et dans les bras des courtisanes le crime projeté la veille, et qui s'accomplirait sur lui-même et sur César. Le poison préparé pour le cardinal Adrien brûlerait leurs veines, et Lucrèce, accusée par la colère des convives, périrait assassinée.

Je n'ai pas la folie de croire que ce programme soit la charpente d'un édifice, mais au moins c'est le gisement d'une carrière où l'on pourrait prendre les pierres du portail et de la nef.

De tout cela M. Hugo ne s'est aucunement soucié. Voyons ce qu'il a fait.

§. II. LE DRAME.

Il y a dans *Lucrèce Borgia* deux sentimens, au développement desquels le poète a consacré toute sa volonté, l'amour maternel et la vengeance, et tellement combinés ensemble que l'un procède de l'autre; avant de se montrer à nous avec le masque hideux que l'histoire lui donne, et que le candide Roscoe a vainement tenté de lui arracher, la fille d'Alexandre VI révèle d'abord le plus austère et le plus saint de tous les amours. Plus tard, contrariée dans l'expansion de sa tendresse, cette vertu toute neuve, et qui faisait violence aux crimes de toute sa vie, disparaîtra dans l'abîme; la mère s'évanouira, et le poète nous rendra le type transmis à la postérité par Guichardin et Paul Jove, la femme incestueuse et adultère, la Messaline du XV[e] siècle, ne se prostituant pas, comme son aïeule, aux portefaix de Rome, mais recevant dans son lit son père et ses frères. Puis bientôt la maternité reprendra le dessus, le foyer qui semblait éteint au cœur de Lucrèce se ranimera, la vengeance demeurera suspendue quelque temps, pour atteindre du même coup les ennemis de la duchesse de Ferrare, et le fils qu'elle voudrait sauver au prix de ses jours; et à l'exemple de la vieille et première tragédie grecque, de celle qui ne connaissait encore ni la mélancolie élégante de Sophocle ni les sentences pleines de lar-

mes d'Euripide, à la manière de l'inflexible Eschyle, le vice effronté, qui espérait se régénérer par l'amour, sera châtié providentiellement : la mère sera poignardée par son fils.

Je ne veux pas le nier, il y a dans l'architecture de ces idées une singulière puissance. Pour manier ainsi l'humanité, il faut un gantelet de fer; pour descendre aussi avant dans les replis de la conscience, pour fouiller sans frémir dans les souillures immondes de ce cœur de courtisane et d'empoisonneuse, il faut un œil perçant et hardi.

Mais à quelles conditions le poète pourra-t-il bâtir sur ces premiers fondemens un édifice majestueux et solide, qui frappe le voyageur d'admiration et résiste aux orages? Ne devra-t-il pas respecter religieusement le plan qu'il a tracé? Pourra-t-il impunément méconnaître et violer les lois qu'il a promulgées? Comme les prêtres de la vieille Rome, c'est dans le sang de la victime palpitante qu'il a cherché l'énigme de la destinée humaine; lui sera-t-il permis d'oublier tout à coup le but du sacrifice? Pourra-t-il, au gré de son caprice, effacer de son œuvre l'humanité qui doit servir de ciment à toutes les pierres de son temple? Pour ma part, je ne le crois pas. Je lui conteste le droit de traiter la donnée qu'il a choisie comme s'il était seul capable de savoir ce qu'elle contient, comme si notre raison ne pouvait deviner les conséquences qu'il en doit déduire, les développemens qu'il en doit exprimer. Le génie seul du poète a reçu de Dieu la faculté de traduire, sous une forme populaire et vivante, les trésors de sa pensée; mais la réflexion patiente, c'est-à-dire la critique éclairée, ne peut, sans manquer à ses devoirs, négliger de demander compte à l'inventeur, à l'artiste, de la mise en œuvre, et, j'oserai dire, de l'administration de ses idées. L'imagination, toute libre qu'elle soit, malgré la légitimité de son indépendance, ne peut se soustraire au contrôle de la raison. C'est au poète de marcher, c'est au philosophe de décider s'il a touché le but. C'est le poète qui livre la bataille, c'est le philosophe qui enregistre la victoire ou la défaite; à chacun sa tâche : au guerrier, si grand qu'il soit, l'historien sévère ne manque pas; car le poète, comme l'ombre des rois de Memphis, doit subir une dernière épreuve, avant de monter au rang des dieux.

Je pense donc que M. Hugo devait demeurer fidèle au caractère

primitif de son idée; qu'ayant aperçu, dans sa conscience, la lutte possible de la corruption contre la pureté, la défaite momentanée de la vertu inhabile par le vice expérimenté, et, comme complément moral de ces douloureuses alternatives, le crime châtié par la main qu'il implorait, il devait demander au cœur, mais au cœur seulement, la lumière dont il voulait éclairer cette idée. Je pense que la méditation, poétiquement abandonnée à elle-même, au lieu d'emprunter, pour se révéler, les formes sévères et didactiques de la psychologie, devait trouver dans la complication des incidens de la vie intérieure, dans la création des caractères, dans la composition des physionomies, dans les confidences indiscrètes, mais involontaires, de chacun des acteurs un interprète docile, éloquent, et capable de satisfaire à tous les besoins du sujet.

Ces conditions, que je crois vraies, ont-elles été remplies?

L'insulte publique faite à Lucrèce par les jeunes seigneurs de Venise, la conduite imprudente de Gennaro à Ferrare, la vengeance impitoyable qui enveloppe dans un même linceul toutes les victimes prédestinées, les prières et les caresses de la fille d'Alexandre VI auprès d'Alphonse pour sauver Gennaro, et plus tard ses dernières et désolées instances pour obtenir la vie, tels sont les élémens principaux du poème dramatique de M. Hugo. Si je ne dis rien du voyage d'Alphonse à Venise, c'est qu'en vérité il est fort difficile de s'en souvenir, c'est que l'entrée et la sortie du duc de Ferrare passent inaperçues au milieu des mille spectacles de la soirée, c'est que le poète n'y insiste pas assez pour fixer l'attention.

Or, à mon avis, pour justifier poétiquement l'empoisonnement de Gennaro et le parricide qui devait dénouer la tragédie, un seul de ces trois incidens suffisait largement.

Ou bien Alphonse d'Est devait punir l'aventurier souillé des baisers de sa femme, et alors l'insulte publique de Venise et la dilacération de l'écusson des Borgia à Ferrare étaient fort inutiles à la conduite de l'action.

Ou bien Gennaro devait se mettre de moitié dans l'apostrophe flétrissante de ses amis à Lucrèce, et forcer le duc de Ferrare à le frapper du même coup que les jeunes seigneurs vénitiens qui ont démasqué sa femme, et rendre impuissante la protection de sa

mère, et alors la scène de l'écusson et le baiser de Venise étaient de trop.

Ou bien, enfin, l'insulte faite à l'écusson des Borgia par Gennaro devait être connue d'Alphonse avant que Lucrèce pût connaître le nom du criminel; elle ne devait plus avoir, pour le dérober au châtiment, d'autre chance que l'aveu de son inceste avec François Borgia, et alors le voyage du duc à Venise, et l'imprudente colère des jeunes seigneurs pendant le bal du premier acte ne servaient de rien.

Si, au lieu d'accumuler, dans le même poème, trois moyens dont un seul suffisait, M. Hugo eût pris un parti, mais un parti unique, assurez-vous qu'il n'aurait pu échapper à la nécessité de développer son drame psychologiquement; et une fois entré dans cette voie, la vraisemblance des incidens, la possibilité de l'animation des caractères seraient nées d'elles-mêmes; nous aurions eu une aventure à qui notre foi n'aurait pas manqué, et des hommes capables de surprendre et d'enchaîner nos sympathies; ou bien, si le poète n'eût pas trouvé une fable et des caractères possibles, il se serait abstenu, et aurait attendu, pour produire, une inspiration meilleure et plus féconde.

Si, au lieu du spectacle extérieur et puéril du crime aux prises avec la destinée, il eût cherché le spectacle intérieur et sérieux de la conscience humaine, il aurait rencontré, dans cette étude difficile, d'utiles obstacles. L'imagination vagabonde, qui dispose à son gré des choses, aurait trouvé dans l'inviolable sanctuaire de l'ame une résistance pleine d'enseignemens; elle aurait lu, en caractères éclatans, des lois qu'elle n'aurait pu méconnaître, et qui l'auraient subjuguée.

Gennaro, au lieu de confier sa piété filiale à une femme qu'il ne connaît pas, et qu'il voit pour la première fois, aurait renfermé en lui-même le secret de sa tendresse pour une mère ignorée; il aurait pu, comme Œdipe, aimer d'un amour criminel la femme qui l'avait porté; adorer la beauté funeste sans laquelle il ne serait pas né; la maudire en apprenant son nom, et la frapper au moment où elle va lui dire qu'il est son fils. Le poète aurait pu prolonger l'agonie de cette nouvelle Clytemnestre, pour que le châtiment provi-

dentiel fût complet, et qu'il ne manquât rien à l'horreur de ce mutuel homicide.

Lucrèce, lasse d'incestes, d'adultères et d'empoisonnemens, essayant de faire une halte dans la vertu, et de se reposer, dans un nouvel amour, de ses laborieux libertinages, n'aurait pas confié ses remords et ses espérances à une ame damnée comme Gubetta; elle aurait compris que l'assassin gagé, qui, depuis vingt ans, obéit au crime, ne peut, dans l'espace d'un instant, se métamorphoser et devenir l'instrument d'une vertueuse entreprise. Elle ne se fût pas exposée de gaieté de cœur aux railleries honteuses, aux familières ironies de ce démon dévoué, qui demande avec un étonnement bien naturel d'où vient ce changement subit. Elle n'aurait eu d'autre complice qu'elle-même et sa volonté dans un nouvel apprentissage d'amour qu'elle avait ignoré jusque-là.

Forcée de disputer la tête de Gennaro à l'orgueil ducal ou à la jalousie conjugale d'Alphonse d'Est, elle aurait mis, comme toutes les femmes qui écoutent leur cœur, son rôle de mère bien au-dessus de son rôle d'épouse. Elle aurait mis sa honte, publiquement avouée, au-devant du poignard, elle eût fait de son déshonneur, proclamé par sa bouche, un bouclier pour Gennaro; elle aurait bu le poison, loin de le verser. Car où est la mère qui, même incestueuse, consentira jamais à empoisonner son fils? Vainement objecterait-on qu'elle a l'espoir de le sauver, elle doit réserver pour elle-même cette espérance.

Son fils une fois soustrait à la vengeance d'Alphonse, elle n'aurait eu ni repos ni cesse qu'il n'eût quitté les murs de Ferrare, et l'aurait renvoyé à Venise sous bonne et sûre garde; et, pour qu'il retombât entre les mains de son mari, il aurait fallu quelque nouvelle imprudence de ce jeune homme, qui rendît impuissante la protection d'une femme telle que Lucrèce.

Les caresses menteuses de cette courtisane couronnée ne signifient rien, si Lucrèce n'obtient la grace de son fils. A quoi bon descendre jusqu'à flatter son mari, si toutes ces ruses effrontées doivent se terminer par la mort qu'elle voulait éloigner? La lèvre chaude encore des baisers de son frère, comment consent-elle à gaspiller en pure perte ses agaceries et sa beauté, quand elle pourrait d'un mot, elle fille d'Alexandre VI, qui trafique avec l'Espagne et la

France des principautés d'Italie, proposer au duc de Ferrare l'alternative de prendre son duché ou de lui rendre Gennaro?

Alphonse d'Est, s'il a vu le baiser de Venise, ne devrait pas attendre une nouvelle insulte pour châtier l'amant de sa femme; il ne devrait pas attendre que Lucrèce demande la tête de Gennaro pour commander au bourreau d'affiler son épée. Au lieu de perdre son temps à décrire les panneaux et les portraits de son palais, comme un archéologue, il devrait dire à Gennaro: tu vas mourir, parce que ta femme est ma maîtresse, et à Rustigello: Tue-le, parce que je le veux.

Mais est-il probable qu'un duc de Ferrare aille la nuit, avec un misérable *bravo*, épier le passage d'un homme qu'il avait entre ses mains, et dont la tête pouvait tomber devant un signe de ses yeux? Un tel roman n'est-il pas trop romanesque?

La comtesse Negroni n'est-elle pas très inutile et nuisible peut-être à l'accomplissement de la vengeance de Lucrèce? Est-il naturel de penser qu'une femme du sang des Borgia se confiera à d'autres mains que les siennes pour laver l'injure qu'elle a reçue? Ne doit-elle pas craindre qu'il ne se trouve parmi les seigneurs vénitiens un homme assez beau, assez jeune, ou assez adroit pour surprendre dans le lit de la Negroni, entre deux caresses, le secret du crime projeté?

Et quand le poignard de Gennaro est levé sur Lucrèce, pourquoi puériliser l'horreur, pourquoi prolonger mesquinement l'effroi d'une pareille scène, en jetant dans les ténèbres quelques lueurs trompeuses, au lieu d'éclairer la nuit d'une lumière éclatante et soudaine, mais complète, irrévocable? Pourquoi laisser croire à Gennaro que Lucrèce est sa tante? Un pareil artifice convient-il bien à la dignité de la poésie? Je ne le crois pas.

Il est donc arrivé que l'action et les caractères manquent de vraisemblance et de vie réelle, parceque le poète n'a pas voulu les déduire de la donnée psychologique.—Le style de *Lucrèce Borgia* traduit et résume avec une sincérité merveilleuse les défauts et les qualités du poème dramatique. Dans la dernière scène du premier acte, dans l'entrevue d'Alphonse avec la duchesse, et dans la lutte désespérée de Gennaro avec sa mère, il reproduit avec une grande précision la grandeur et l'emphase de la pensée. Il se montre tour à

tour au gré de l'artiste, qui manie notre langue, on le sait, avec une autorité militaire, sonore comme l'airain, caressant et velouté comme l'amoureuse ottomane où les regards de Lucrèce semblent inviter son imbécille époux; puis enfin hardi, pressé, étincelant, comme le cliquetis de deux épées qui se heurtent dans l'ombre, et s'acharnent au meurtre en dépit de la nuit qui protège deux poitrines haletantes.—Jamais le mot mis à la mode dans le siècle dernier par le plus littéraire de tous les naturalistes, *le style est l'homme*, n'a reçu d'application plus éclatante et plus vraie. Le caractère saillant de la pensée de M. Hugo, c'est une prédilection assidue pour les images visibles, pour la partie pittoresque des choses, une préférence constante pour la couleur, à l'exclusion de toutes les autres qualités; il ne lui arrive jamais de chercher, comme Wordsworth ou Wilson, dans le regard naïf d'un enfant, un souvenir de Dieu, ou, comme Hervey, dans les blanches épaules d'une jeune fille, de prévoir le jour où la mort viendra les réduire en cendres. Il se sert de la parole comme d'une palette; il s'emploie et s'épuise à décrire ou plutôt à peindre les cheveux blonds de l'enfant, il nous montre la brise qui se joue dans les boucles dorées, et semble prendre plaisir à lutter de richesse et de profusion avec le pinceau de Rubens. S'il veut nous révéler la beauté d'une vierge, il ne prendra, soyez-en sûr, ni les mystiques expressions de Klopstock, ni la grace harmonieuse et grave de Milton. Il préfère de beaucoup le coloris éclatant de Murillo, ou parfois même de l'école vénitienne. Les contours arrêtés, les vives silhouettes d'Albert Durrer ou d'Holbein, lui sembleraient mesquins et pauvres.

Or, comme le poème tout entier de *Lucrèce Borgia* s'adresse aux yeux plutôt qu'au cerveau, et surtout plus qu'au cœur. la couleur sobre des madones de Raphaël, qui nourrissent la rêverie et n'excitent pas un profane désir, ou le dessin sévère et logique de l'école allemande, qui exalte la pensée et ne distrait pas un instant l'attention de la combinaison des lignes, iraient mal à ce genre de composition.

Il faut bien le reconnaître, le style d'*Hernani* et de *Marion* avait encore avec le sentiment et la pensée une parenté moins lointaine que le style de *Lucrèce Borgia*. Il y avait dans ces deux pièces une moindre habileté dramatique, ou si l'on veut théâtrale. Les scènes

n'étaient pas combinées avec autant d'adresse, l'effet était moins sûr; mais la physionomie exclusivement lyrique des personnages gardait encore une vérité absolue, indépendante du temps et du baptême. Louis XIII et Marion ne rappelaient guère madame de Motteville et le coadjuteur; Didier ne ressemblait pas aux héros de la Fronde. Mais, à tout prendre, le roi, la courtisane et l'aventurier étaient des types possibles, quoique l'histoire ne leur permît pas d'être à l'époque choisie par le poète. Pareillement don Carlos et doña Sol, au costume près, s'accordaient bien mieux avec Conrade et Medora qu'avec les chroniques espagnoles du XVI[e] siècle. Mais au moins, une fois notre parti pris sur l'absence d'action et de vie familière, nous pouvions sympathiser avec l'ambition impérieuse du roi, avec l'abandon et l'amour désolé de la jeune fille. — Dans ces deux poèmes, le spectacle ne jouait qu'un rôle secondaire.

Dans *Lucrèce Borgia*, le velours, la soie, l'or et les pierreries sont trop au premier plan. En assistant à la représentation, on arrive involontairement à se demander si toutes les facultés de l'ame humaine se réduisent à la curiosité, et quand je dis l'ame, j'ai grand tort, car ce n'est pas de la curiosité intellectuelle ou morale que j'entends parler, c'est de la curiosité des yeux. L'esprit demeure inoccupé, et pas une larme ne se hasarde sur le seuil des paupières. J'ai surveillé avec une rigoureuse attention toutes les femmes assises à mes côtés, et je puis assurer qu'elles n'ont pas pleuré.—Pourtant il y avait parmi elles des épouses et des mères, et l'on m'accordera bien que s'il y avait eu dans les crimes et les remords étalés sous leurs yeux, et dans les paroles destinées à les traduire, autre chose qu'une horreur stupéfiante, les battemens de leurs cœurs se seraient hâtés, leurs prunelles se seraient mouillées, leurs joues auraient pâli; or, je n'en sais pas une dont la figure se soit jamais élevée jusqu'à cette couleur incertaine qui participe à la fois de la joie et de la peur, qui donne à la peau une sorte de transparence, et que les femmes retrouvent à toutes les grandes émotions.

Et en effet, sans vouloir contester l'étonnement qui résulte de la combinaison artificielle et savante des scènes, de la position inattendue des acteurs, et l'éclat étincelant du dialogue, je défie qu'on me désigne de bonne foi un personnage entre tous, qui intéresse

plus vivement que les autres. La pièce, envisagée dans sa totalité indivisible, intéresse comme un panorama, un spectacle pyrotechnique, comme les manœuvres d'une armée; mais la préférence est impossible.

Si je ne parle pas des lazzis de Gubetta et des triviales plaisanteries sur la queue du diable vissée à son échine, ni des quolibets débités à Zenise, sur Satan et sur le pape, c'est que je crois avoir constaté que M. Hugo tient aux monstruosités grotesques, comme les architectes du XIVe siècle tenaient à mettre dans le portail d'une cathédrale des grenouilles et des crapauds, comme l'aristocratie féodale de la même époque aux fous et aux nains dont ils bariolaient leurs fêtes.

Cependant le public a paru content; je ne puis le nier sans mentir. Je n'ai pas surpris un moment d'impatience ou d'ennui. Le silence alternait avec les battemens de mains. Pourquoi?

§. III. LE PUBLIC.

Comment est-il arrivé, à trois ans de distance, que le même auditoire qui avait accueilli par des murmures, des rires et des huées, *Hernani* et *Marion*, s'est montré silencieux et docile à la volonté du poète pendant quatre heures? Lequel des deux a changé, de l'artiste ou du spectateur? Je crois être sûr que le public est demeuré le même, car les idées populaires ne vieillissent pas si vite qu'on le pense communément; aujourd'hui même, il y a encore plusieurs quartiers de Paris qui préfèrent très sérieusement Boieldieu à Rossini, et je ne voudrais pas compter sur mes doigts toutes les familles pour qui M. Arnault est un homme très supérieur à M. Hugo. — Il faut plus de trois ans vraiment, pour effacer les préjugés littéraires de la foule.

Mais maintenant que les jugeurs de profession ont une moindre prise sur l'opinion de la multitude, les passions les plus grossières reprennent le dessus. Les salons, il faut bien l'avouer, ne s'occupent guère de littérature. Les aventures de bourse et les querelles de

tribune dominent à peu près toutes les pensées. Aussi le peuple, qui n'a plus de guide pour l'éclairer, se laisse aller aux plus brutales impressions. Ce qu'il veut avant tout, ce qu'il préfère, ce qu'il applaudit, c'est un spectacle qui émeuve puissamment ses sens, n'importe par quels moyens; je ne dis pas son ame, car il la laisse au logis, et d'ordinaire il s'en passe très bien au théâtre. La parole qui devrait servir d'organe et d'interprète aux sentimens les plus purs, aux idées les plus élevées, traduit quotidiennement l'effronterie du libertinage, l'avilissement du cœur, et pas une voix ne s'élèvera contre cette prostitution de l'art dramatique.

Un auditoire ainsi fait ne pouvait témoigner de bien vives sympathies au poète persévérant et courageux, qui, depuis dix ans, poursuivait la réforme extérieure de la langue, qui voulait donner droit de bourgeoisie aux expressions familières dans les strophes d'une ode; qui, pour assouplir l'alexandrin, brisait la césure, partageait le vers en hémistiches inégaux, rendait à la rime sa première richesse, et concentrait toute son énergie dans la partie *plastique* de son art.

Lucrèce Borgia, très inférieure littérairement aux pièces précédentes de l'auteur que la foule a répudiées, offre aux appétits vulgaires une pâture plus solide. Ceci n'est plus un chef-d'œuvre destiné seulement aux esprits raffinés d'une pléiade, au goût dédaigneux d'une académie, aux disciples ascétiques d'un cénacle mystérieux; l'étude et l'initiation sont inutiles : les yeux suffisent, et font seuls toute la besogne. — Il y a, j'en conviens, dans le dernier ouvrage de M. Hugo, une plus grande connaissance de la scène, mais non pas de la poésie dramatique. Les entrées et les sorties sont plus adroitement motivées, tout est mieux calculé pour l'effet; mais il est impossible de réduire la mission du poète tragique à l'arrangement du spectacle, sans déclarer d'un seul coup que le poète, le machiniste et le costumier ne font qu'un.

Si l'on recherche pourquoi le public français, si renommé dans toute l'Europe pour l'élégance et la délicatesse de son goût, en est venu à mériter presque littéralement l'apostrophe du satirique latin : *panem et circenses*, à mettre sur la même ligne que Pierre Corneille, et même fort au-dessus, le mélodrame du boulevard, et des acteurs inconnus dans le siècle dernier, mais fort applaudis de

nos jours, les éléphans, les lions et les chevaux, à qui Rome impériale aurait prodigué ses battemens de mains, on trouve dans l'histoire des mœurs une explication claire et irrécusable.

Au XVIIe siècle, le génie espagnol et le génie grec habilement transformés, n'ont-ils pas avec la verve d'aventure de la minorité de Louis XIV, et plus tard, avec l'élégance et l'étiquette de Versailles, une harmonieuse sympathie? Ne peut-on pas, des taquineries acharnées du parlement et de Monsieur le Prince, conclure *Cinna*, et de la prise de voile de mademoiselle de Lavallière, *Phèdre* et *Iphigénie?*

Vainement objecterait-on les ordonnances de Louis XIV, pour détruire les sociétés infâmes formées aux portes de Paris; la proscription, l'exil, et les bastilles témoignent hautement contre la tolérance immorale qu'on voudrait inférer de ces ordonnances: l'élève studieux de Port-Royal n'aurait pas écrit *Athalie* pour une cour pareille à celle d'Héliogabale ou de Néron.

La régence, qui fut une réaction violente contre l'hypocrite dévotion de la veuve Scarron, n'eut pas d'art sérieux, et gaspilla dans les petites maisons, les petits soupers et les petits vers, toutes les facultés qui, vingt ans plutôt, auraient continué Bossuet, Racine ou Condé. A ces folles orgies il fallait des épigrammes obscènes, des quatrains équivoques, pour reculer, par l'avilissement intérieur de la pensée, les bornes de la débauche, au réveil, des madrigaux musqués, escarmouches légères de l'entrée en campagne: cette cohue d'abbés, de courtisanes, de traitans et de spadassins, n'aurait su que faire d'un poète qui n'eût pas été leur valet et leur familier.

Les dernières années de Louis XV, plus sérieuses et plus austères, malgré le vice qui s'affichait encore, mais qui souvent s'en tenait à des fanfaronades d'adultère, marquent dans l'histoire de l'esprit français une période nouvelle. Le règne des philosophes dans la biographie de la France représente à peu près les années de résipiscence qui succèdent dans la vie d'un jeune homme aux débordemens de sa première liberté. Quand son front se dégarnit pour la première fois, quand il aperçoit les rides qui envahissent ses yeux, ses yeux se creusent, il se fait sage et sentencieux; ses lèvres, hier encore si empressées à la raillerie, aux promesses éter-

nelles, ne savent plus que des préceptes, et moralisent les passans. Ainsi fit le dix-huitième siècle, quand il sentit, dans ses veines appauvries, que la folie et les nuits blanches n'étaient plus de son âge : le théâtre eut alors ses enseignemens comme le jardin d'Academus et le Portique. Voltaire écrivit *Mahomet* et *Jules César,* pour combattre le fanatisme et la tyrannie. Le théâtre, qui sous Louis XIV était une fête, devint une prédication, une palestre dialectique.

Puis, quand la foule, préparée à l'attaque par les exhortations des philosophes, sentit sa force et son droit, et comprit qu'il fallait flétrir son ennemi pour le renverser, son indignation et son mépris trouvèrent un digne interprète : Beaumarchais écrivit le *Mariage de Figaro.* L'aristocratie et le privilège, personnifiés sous le masque du comte Almaviva, plièrent le genou devant les railleries du hardi barbier, pour s'enfuir, quelques années plus tard, devant le serment du jeu de paume : le pamphlet du poète dictait la réponse de Mirabeau à M. de Dreux-Brézé.

La raison armée de la Convention et les saturnales du Directoire se passèrent bien de poésie. Le duel de la France avec l'Europe et les voluptés efféminées du Luxembourg n'avaient pas besoin d'être chantées.

Sur le seuil du siècle nouveau, quand le jeune vainqueur de l'Italie et de l'Egypte voulut reprendre la monarchie au point où l'avait laissée l'amant de madame de Maintenon, il comprit que l'art était un puissant moyen de gouvernement; il organisa des fêtes, il s'entoura de luxe et de parures, il voulut des perles et des diamans sur les épaules des femmes de sa cour, des armoiries aux carrosses de ses courtisans, des panaches flottans aux casques de ses généraux; en même temps qu'il rédigeait une législation toute neuve, il traçait des rues tirées au cordeau comme celles de Versailles, et pensionnait des versificateurs pour célébrer la naissance du roi de Rome; David dessinait les costumes d'une cérémonie militaire, et drapait à la romaine le sacre du nouveau Charlemagne.

Je ne concevrais pas Watteau et Boucher, sans Marivaux et l'abbé Voisenon. Je ne comprendrais pas non plus les tragédies de MM. Arnault et Baour-Lormian, sans la peinture de David. — Ce qui prouve que les pages homériques de Gros n'étaient pas de son

temps, c'est qu'elles étaient oubliées, il y a trois ans, par ceux mêmes qui avaient connu les Achilles et les Hectors de cette Iliade.

Ainsi, depuis Richelieu jusqu'à Napoléon, l'art et le goût ont suivi les métamorphoses de la société; Corneille exaltait la vertu romaine en même temps qu'un abbé duelliste et libertin, amant voué d'une fille perdue, écrivait la *Conjuration de Fiesque;* l'alexandrin de l'empire célébrait en hémistiches pompeux, en allusions diaphanes, la grandeur du nouveau monarque, tandis que le tambour battait dans les colléges, et qu'en lisant Quinte-Curce les enfans rêvaient la gloire d'Alexandre.

La restauration, qui, malgré les promesses de Saint-Ouen, espérait bien ramener le bon plaisir et les magnificences du livre rouge, devait imprimer aux mœurs et au goût français un cachet personnel. Le séjour des armées ennemies prépara l'échange des littératures; les livres de Berlin et de Londres devinrent populaires dans les salons de Paris. Le gouvernement nouveau, qui prétendait dater du même chiffre les années de son exil et celles de son règne, en s'autorisant de l'exemple du passé, donna l'éveil aux études historiques. L'art, qui se sentait mourir, voulut avoir sa part de la curée. Il laissa aux déchiffreurs de chroniques les chartes et les arrêts, les marchés conclus entre les barons et les communes, il prit les hauberts et les cottes de mailles, les dagues, les souliers à la poulaine, les surcots, les fleurons et les perles; et, dans sa confiance enfantine, il crut avoir retrouvé le secret de la gloire et du génie, parce que la pompe et la variété du costume tenaient lieu aux artistes vulgaires de l'étude du dessin et des passions. L'amant de la Champmeslé et celui de la Fornarina furent proclamés inhabiles, parce qu'ils avaient poétisé la Judée et la Grèce, au lieu de reproduire les silhouettes gigantesques du moyen âge, pour se dispenser de les agrandir et de les compléter par la méditation.

Ce qui se passe, parmi nous, depuis dix-huit ans, serait la ruine irrévocable de toute poésie, s'il n'était pas dans la destinée des mouvemens extrêmes de s'épuiser en s'accélérant, si les grandes individualités, qui protestent par leur isolement contre la tendance toute *réelle* du drame et du roman, ne devaient pas un jour rallier les esprits blasés que le galvanisme de la littérature *historique* peut à peine ébranler.

Je ne crois pas que l'imagination puisse prononcer l'ostracisme et l'anathème contre dix siècles de la biographie humaine, je ne crois pas qu'elle doive rayer du livre de poésie toutes les catastrophes qui séparent la chute de Rome de la chute de Byzance. Non; mais, pour les poétiser, il faut s'y prendre autrement.

Emouvoir est un art difficile et laborieux. La poussière des bibliothèques et le maniement des parchemins enluminés ne suppléeront jamais à la pratique de la vie humaine et à la réflexion solitaire.

C'est pourquoi, je le dis en vérité, l'art nouveau, qu'on nous donne pour le frère de Shakspeare et de Schiller, n'a pas droit de s'asseoir à la table de cette sainte famille; car le poète de Stratford et celui de Weimar n'ont pas cru que la parole humaine pût s'adresser aux sens sans tenir compte du cœur et du cerveau. Ce qui fait la gloire du tragique allemand, bien qu'il soit très loin de l'animation et de la naïveté de son modèle, c'est l'étude attentive et profonde de l'ame humaine. Don Carlos et Wallenstein peuvent hardiment revendiquer leur parenté avec le roi Jean et Richard III, en invoquant leur commune supériorité sur l'histoire.

Si le *réalisme*, qui domine aujourd'hui dans la poésie, obtenait gain de cause, le lendemain du jour où son triomphe serait bien et dûment avéré, il faudrait ne plus croire à Dieu ni à l'ame. Car le monde que cette poésie déroule devant nos yeux est un monde sans providence et sans liberté; c'est une nation sans nom, sans autel et sans loi, qui n'obéit qu'à l'épée, et qui ne croit qu'au bonheur de la force. — Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, peu importe; qu'ils le prévoient ou le nient, la vérité de ces conclusions n'a rien à faire avec ces questions secondaires.

Mais le souvenir du passé doit nous consoler, et raffermir nos espérances. Le culte de l'ame humaine pour la beauté, sous toutes ses formes, est aussi impérissable que son adoration pour Dieu, principe mystérieux des causes qu'elle étudie, que son amour de la liberté, attribut ineffaçable de sa destinée.

Nous devons le croire, le succès et la popularité de la poésie extérieure touchent à leur fin. Après le premier enivrement, la satiété suivra de bien près. La joie des sens est limitée, il n'y a

d'infini, de renouvelable que les joies du cœur et les extases de l'intelligence.

L'école littéraire dont M. Hugo est le chef a donné de nouvelles cordes à la lyre, l'instrument n'attend plus qu'un nouveau Mozart pour chanter d'ineffables mélodies.

GUSTAVE PLANCHE.

REVUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DE L'ITALIE.

—

QUATRIÈME ARTICLE.

ROME ET NAPLES.

Dans nos précédens essais (1) nous avons montré Turin, Milan et Florence réunissant un nombre considérable d'hommes distingués, et servant à la fois de centre administratif et de foyer d'instruction. Mais dans les états du pape, il n'en est pas ainsi : Rome, qui est le siège du gouvernement, est le centre des ténèbres. Tandis que de tout temps les Bolonais et les autres habitans des Légations ont rivalisé de zèle pour suppléer l'action du gouvernement pontifical, dans la protection des sciences et des lettres, Rome s'est toujours opposée à toute espèce de progrès. On est étonné de voir

(1) Voyez les livraisons du 15 mars, 15 juin et 1[er] août 1832, première série.

la capitale du monde chrétien réduite à emprunter à ses provinces les hommes qui ont fait sa gloire. Parmi les grandes célébrités qu'offre l'histoire moderne de l'Italie, on pourrait à peine citer un seul Romain. Dans une ville où le servilisme et la bassesse sont presque les seuls moyens d'avancement, les hommes distingués sont accablés de dégoûts, et se trouvent en butte à tous les genres de persécution. Il y a à peine six ans qu'un *maestro del sacro palazzo* (espèce de censeur pontifical) fut puni pour avoir laissé publier une thèse où l'on soutenait le mouvement de la terre. Nous tenons de la bouche même de M. de Humboldt, que, lorsque ce célèbre voyageur accompagna le roi de Prusse à Rome, en 1825, ayant eu occasion de parler avec le pape Pie VII (dont toute l'Europe admirait les lumières), d'une aérolithe qui venait de tomber dans les marais Pontins, il lui expliqua à ce sujet les diverses hypothèses des physiciens sur l'origine de ces corps extraordinaires. Le saint père, qui l'écoutait d'un air d'incrédulité, l'interrompit à la fin, en lui disant : « Non, monsieur, ces corps ne peuvent être que des morceaux de la sphère de cristal, qui tombent sur notre globe. » Enfin, lorsque, dans les dernières années, la commission instituée pour la propagation de la vaccine fut dissoute, les médecins de Rome réclamèrent vainement contre l'absurdité de cette mesure, en faisant observer que la mortalité des enfans augmenterait dans une proportion effrayante. La réponse qu'ils obtinrent du gouvernement fut celle-ci : « Dans ce siècle corrompu, les gens qui vont en paradis sont si rares, qu'il vaut mieux laisser mourir les enfans, qui formeront la conscription du ciel. »

La ville de Rome est si riche en monumens anciens et en grands souvenirs, que les Romains sont naturellement portés vers l'archéologie. C'est l'aspect de tant de merveilles qui frappa l'imagination d'Ennius Quirinus Visconti, et développa en lui les germes de son aptitude extraordinaire pour l'étude de l'antiquité. Les bibliothèques de Rome renferment de précieux dépôts historiques, mais la jalousie du gouvernement empêche qu'on ne publie les manuscrits modernes les plus intéressans. Les découvertes philologiques de Mai dont nous avons déjà parlé, les recherches importantes de Lanci sur les langues sémitiques, et les travaux d'Amati, savant helléniste, ont fixé l'attention des érudits. L'archéologie romaine

et étrusque est surtout cultivée dans les provinces : les recherches sur l'antiquaire, de M. Vermiglioli, et ses mémoires sur les écrivains de Pérouse, lui ont assuré un rang distingué parmi les savans. Orioli, professeur de physique à Bologne, s'est créé une grande réputation par ses travaux sur la langue étrusque et sur l'histoire des anciens peuples de l'Italie ; il s'est attaché spécialement à restituer l'histoire primitive de Rome, d'après les traditions étrusques, en la purgeant des fables de Fabius Pictor et de ses imitateurs. La publication de ses recherches, qui paraissent devoir modifier beaucoup le système de Niebuhr, se fait vivement désirer.

M. Manzi a fait connaître plusieurs manuscrits intéressans qui se trouvaient dans la bibliothèque Barberine : on doit citer spécialement le *Traité de la Peinture*, par Léonard de Vinci, ouvrage dont les anciennes éditions ne contenaient qu'une petite partie. Il y a peu de temps qu'on a publié à Bologne, dans la grande collection des *Auteurs sur le mouvement des eaux*, un Traité inédit de ce grand peintre sur l'hydraulique, dans lequel on voit jusqu'à quel point Léonard avait perfectionné une science si difficile.

Venturoli, de Bologne, qu'on a appelé à Rome pour diriger l'école des ponts-et-chaussées, est l'un des géomètres les plus distingués de l'Italie : ses recherches ont contribué puissamment aux progrès de l'hydraulique moderne. On a aussi beaucoup parlé de M. Morichini, à l'occasion du pouvoir magnétique qu'il avait cru découvrir dans les rayons violets du spectre solaire; mais ce fait, qui a excité de vives controverses parmi les physiciens, ne paraît pas confirmé par les expériences plus récentes. L'observation qu'on doit à cet habile médecin, de l'existence de l'acide fluorique dans les substances animales, quoique combattue par Fourcroy et Vauquelin, a été mise hors de doute par M. Berzelius. Ces recherches, avec celles de M. Barlocci sur l'électro-magnétisme, la *Monographie des serpens romains*, par Metaxa, et la *Flore romaine*, par Mauri, sont à peu près tout ce qu'on peut citer en fait de sciences physiques de la capitale du monde chrétien. Mais le centre scientifique des états du pape a été jusqu'à ce jour Bologne, qui naguère pouvait compter encore un grand nombre de savans distingués. Après la dispersion des académiciens del Cimento, l'école bolonaise soutint presque seule, pendant cin-

quante ans, la gloire scientifique de l'Italie : Cassini y professa avant de venir se fixer en France; Marsigli trouva dans la fondation de l'*Institut* une noble consolation contre l'ingratitude de la maison d'Autriche; Manfredi et Zanotti cultivèrent avec un égal succès la poésie et les sciences mathématiques. A ces noms célèbres il faut ajouter celui moins connu du marquis Fagnani de Sinigaglia, qui, en 1718 (presque à la naissance du calcul intégral), publia la *Comparaison des arcs de la Lemniscale*, l'une des découvertes les plus remarquables de l'analyse moderne. Ce sujet, dont Euler et Lagrange s'occupèrent quarante ans après, se retrouve encore à la tête des recherches récentes d'Abel et d'Iacobi, sur les transcendantes ellyptiques.

Outre ce miracle des polyglottes, Mezzofanti (qui à vingt-neuf ans parlait et lisait vingt-neuf langues, et qui en a appris presque un nombre double depuis), Bologne renfermait naguère encore Orioli, dont nous avons déjà cité les travaux ; Magistrini, habile mathématicien; Bertoloni, l'un des premiers botanistes de l'Italie, et d'autres professeurs du plus grand mérite. D'ailleurs des hommes distingués étaient répandus dans presque toutes les villes de la Romagne. Le comte Léopardi, élégant écrivain et poète profondément mélancolique, mérite d'être placé au premier rang. Les malheurs de l'Italie ont brisé sa lyre, mais il faut espérer que, dans des temps meilleurs, il nous fera entendre encore ses mâles accens. Les travaux de Borghesi sur l'histoire romaine lui ont valu une réputation européenne, et les sciences naturelles doivent à M. Paoli des progrès importans. — Mais les savans de la Romagne méritent aussi des éloges d'un autre genre. Dans les dernières commotions de l'Italie, ils ont tous payé leur dette à la patrie : Mamiani, en refusant de signer la capitulation d'Ancône, a montré qu'il savait imiter ces Grecs dont il avait dignement chanté la gloire. Il vit dans l'exil comme Orioli, comme Pétrucci, Pépoli, et tout ce que les Légations avaient d'hommes distingués. La jeunesse a émigré presque en masse, et maintenant les hommes de *Frosinone*, avec leurs alliés blancs et bleus, sont les seuls élémens d'instruction qui restent à la Romagne.

L'histoire littéraire du royaume de Naples n'est pas aussi connue qu'elle le mérite, tant par son importance que par l'influence que

cette belle contrée a exercée sur le reste de l'Italie. On a assez étudié les travaux d'Archimède, d'Empedocles, d'Archytas, de Dicéarque, et en général de l'ancienne école italo-grecque; mais les services importans que l'Italie méridionale a rendus aux sciences et aux lettres après la chute de l'empire romain, sont presque méconnus. Le royaume de Naples, placé à l'extrémité de l'Italie, fut moins exposé que le nord de la Péninsule aux incursions dévastatrices des barbares. La Sicile passa des Grecs aux Arabes, qui y apportèrent une nouvelle civilisation et les germes des sciences modernes. L'influence des Arabes avait été si grande, que les premiers rois normands furent même forcés de mettre une légende arabe sur les monnaies qu'ils firent frapper, afin d'en rendre l'usage populaire. Les rapports des Siciliens avec les Mahométans d'Afrique continuèrent pendant les siècles suivans. On connaît le grand globe d'argent qu'Edrisi construisit au XII[e] siècle, pour Roger, roi de Sicile. Plus tard, Frédéric II fit traduire de l'arabe plusieurs livres d'Aristote et l'*Almageste* de Ptolémée, et contribua puissamment à l'agrandissement des universités italiennes. En s'occupant lui-même de poésie sicilienne, il dut hâter sans doute le développement de la nouvelle littérature.

Au commencement du XVI[e] siècle, Maurolicus de Messine, par des recherches originales et des ouvrages remarquables, donna une heureuse impulsion aux sciences physiques et mathématiques en Sicile, pendant que Pontanus et Sannazzaro, à Naples, faisaient briller les études classiques. Dans ce siècle, l'académie cosentine fut illustrée par les travaux de Telesius, de Giordano Bruno et de Campanella, qui attaquaient Aristote au péril de leur vie et de leur liberté, et préparaient la réforme de la philosophie. En même temps Porta publiait, à quinze ans, la *Magie naturelle*, qui, toute chargée d'erreurs vulgaires qu'elle était, renfermait néanmoins des observations importantes. Porta, qui avait étudié presque toutes les branches des sciences naturelles, et qui avait pu en même temps se faire une réputation comme auteur comique, fut le fondateur de la première académie de physique expérimentale qui ait été établie en Europe.

Au XVII[e] siècle, le royaume de Naples fournit à l'académie del Cimento deux de ses membres les plus distingués, Borelli et Oliva.

Le premier mourut en mendiant à Rome, et le second échappa par le suicide aux tortures répétées de l'inquisition. Dans le siècle dernier, Giannone, Vico, Filangeri, Pagano, montrèrent que ni la prison, ni les bourreaux, n'étaient des obstacles au développement du génie sous le ciel napolitain.

Maintenant, de toutes les provinces italiennes, le royaume de Naples est peut-être celle qui se trouve dans les circonstances le moins favorables aux progrès de l'instruction. Non-seulement le gouvernement napolitain a adopté des mesures hostiles contre la science et la pensée, mais ces mesures sont plus difficiles à éluder que dans les autres états italiens. A Milan et à Turin, les livres et les journaux étrangers, quoique défendus, arrivent facilement par la Suisse. Mais à Naples, outre la censure, une taxe énorme, et beaucoup plus forte que la valeur intrinsèque de chaque volume, frappe les ouvrages même dont l'importation est permise, sans qu'on puisse espérer de les tirer clandestinement des états du pape. Les Napolitains, isolés de l'Europe entière et presque séparés du reste de l'Italie, sans communications intellectuelles, sans recevoir aucun encouragement de la part du gouvernement, ont à surmonter mille obstacles et mille dangers pour se livrer à la culture des sciences et des lettres. Il y a peu d'années qu'un professeur fut emprisonné à Naples comme sorcier, pour avoir excité des commotions galvaniques dans un cadavre, par l'action de la pile de Volta. Ces persécutions et cet isolement ne s'opposent pas seulement au développement des connaissances humaines dans le royaume de Naples, c'est encore comme un voile officiel que jette le gouvernement sur les travaux des savans napolitains : aussi ne pourrons-nous donner qu'une idée incomplète de l'état scientifique et littéraire du midi de l'Italie.

La difficulté des communications entre le royaume de Naples et les autres parties de l'Italie a dû amener les Napolitains à s'occuper spécialement d'un pays qui renferme tant de richesses. La lave du Vésuve, qui a répandu si souvent la désolation dans les environs de la capitale, et qui a englouti des villes entières en les pétrifiant, nous a conservé dans ces mêmes villes une foule d'objets intéressans, qui, sans une catastrophe instantanée, ne seraient jamais arrivés jusqu'à nous. C'est de cette manière qu'on a

pu pénétrer dans la vie intérieure des Romains, et jusque dans leur ménage. C'est en trouvant des chefs-d'œuvre de sculpture dans les maisons de campagne des plus simples particuliers, et en voyant les mosaïques précieuses sur lesquelles marchaient les maîtres du monde, qu'on a pu se former une idée du luxe effréné qui prépara la chute de l'empire. Ces restes de l'ancienne Italie intéressent vivement les savans: la *société bourbonnienne* a été chargée par le gouvernement de publier la description du Musée napolitain; et ce grand ouvrage a reçu, dès le commencement de sa publication, les suffrages réunis des artistes et des érudits.

Le sol des environs de Naples n'intéresse pas moins les naturalistes que les archéologues. Le géologue y trouve resserré dans un petit espace l'ensemble des révolutions qui ont bouleversé notre globe, et, chose remarquable, il peut observer ces phénomènes se succédant dans des temps très rapprochés. Le seizième siècle vit surgir le *Monte-Nuovo* dans l'Italie méridionale; et les travaux des animaux marins qu'on observe dans les colonnes de Pœstum prouvent que ce promontoire, depuis les temps historiques, s'est abaissé et s'est élevé successivement. L'étude de ces terreins a surtout une grande importance pour la théorie du soulèvement des montagnes, qui est maintenant adoptée par les géologues les plus illustres. Au reste, ces volcans produisent des effets qui intéressent à la fois toutes les sciences naturelles; en créant quelques foyers accidentels de température, ils ont dérangé le cours des lignes isothermes, et M. Tenore (auquel la botanique doit de si beaux travaux) a signalé ce fait très curieux dans la géographie des plantes, qu'il existe dans le royaume de Naples, autour de ces foyers de chaleur, quelques espèces qui ne vivent ordinairement que sous les tropiques.

La philosophie transcendante est cultivée avec succès dans le midi de l'Italie, où l'esprit de l'école cosentine s'est toujours conservé: la *Généalogie de la pensée*, par M. Borelli, et l'*Application de la philosophie à la morale*, par le chevalier Bozzelli, sont deux ouvrages importans en ce genre. M. Galuppi, Sicilien, a publié de savantes recherches sur la philosophie allemande, et paraît s'être placé à la tête de la nouvelle école métaphysique. Mais la jeunesse italienne n'est pas très disposée à s'éloigner de la philoso-

phie nationale (qui est celle de l'expérience et de l'observation), pour s'occuper d'une étude ténébreuse qui, du moins jusqu'à présent, n'a produit que des disputes interminables et si peu de résultats positifs, même chez les peuples qui s'y sont livrés avec le plus de succès.

De toutes les provinces italiennes, la Sicile est peut-être celle qui tient le moins à l'unité nationale. Quoique attachés depuis assez long-temps au royaume de Naples, ses habitans se considèrent en droit comme indépendans, et dans le langage familier, ils se servent de l'expression *aller en Italie*, comme on dirait aller en Espagne ou en Egypte. Il faut chercher la cause de cette séparation morale, non-seulement dans la position géographique de la Sicile, mais aussi dans les fréquentes invasions qu'elle a subies de la part de peuples qui n'eurent qu'une médiocre influence sur l'Italie proprement dite. Avant les temps historiques, cette île paraît avoir été envahie par les Ibériens. Ceux-ci en furent chassés par les Grecs, que la tradition nous montre arrivant en Italie, comme dans une terre inconnue qu'ils découvrirent, ainsi que dans les temps modernes on a découvert l'Amérique. Soumise à une espèce de théocratie par les pythagoriciens, la Sicile vit fleurir en son sein les sciences et les lettres; mais les Romains et les Carthaginois, en la prenant pour champ de bataille, la firent promptement descendre du rang où elle s'était élevée. Dans la décadence de l'empire romain, pendant les invasions des barbares, la Sicile resta presque toujours au pouvoir des Grecs, qui, plus tard, cédèrent la place aux Arabes. Envahie ensuite par les Normands, qui la rattachèrent au système européen, elle passa successivement des Allemands aux Français, des Français aux Espagnols, et sa politique fut souvent indépendante de celle du royaume de Naples. Maintenant, quoique placée sous le régime du bon plaisir d'un vice-roi, quoique traitée comme une province conquise et manquant même des moyens matériels de communication, la Sicile a pu surmonter tous ces obstacles, neutraliser l'influence des jésuites auxquels elle est livrée, et prendre, sous le rapport scientifique, un rang distingué parmi les provinces italiennes. L'exemple des Siciliens doit prouver au reste de l'Italie que l'esprit d'association et une ferme volonté peuvent toujours surmonter les entraves mises à la pensée.

Le professeur Scinà, de Palerme, est, à notre avis, l'un des hommes les plus distingués de l'Italie. Son *Traité de physique* est un livre où brillent à la fois le philosophe et le physicien. C'est un ouvrage sur un plan absolument nouveau; chaque fait y est exposé d'abord comme il s'est présenté aux yeux des premiers observateurs; puis on y rend compte des expériences qu'on a faites pour interroger directement la nature sur ce point, et enfin en groupant les résultats et en les comparant entre eux, on s'élève par induction jusqu'aux théories les plus récentes. Scinà n'est pas seulement physicien; c'est aussi un érudit: ses biographies d'Empedocles et de Maurolicus, et son *Histoire littéraire de la Sicile au dix-huitième siècle* en sont la preuve. Les recherches de M. Morso sur les antiquités de Palerme, et celles de MM. Scrofani et Gregorio sur l'histoire Sicilienne, méritent aussi d'être citées et ont obtenu les suffrages de l'Institut de France.

La ville de Catane paraît devoir devenir le centre littéraire de l'île. Là brillent plusieurs professeurs d'un mérite éminent: San Martino, auteur d'excellens élémens de mathématiques et de mémoires importans sur divers points d'analyse; Foderà, habile physiologiste; Longo, Gemellaro, etc. La société *Gioenia*, instituée récemment par des particuliers, a déjà publié cinq volumes de mémoires qui rivalisent d'importance avec les collections académiques les plus connues. Les productions de l'Etna y sont décrites avec exactitude et talent, par des savans qui se sont voués à l'étude de leur pays. Honneur à ces hommes estimables qui puisent dans l'amour de la science la force nécessaire pour surmonter les obstacles de tout genre qui les assiégent!

Non-seulement les savans italiens n'ont aucun secours à espérer des gouvernemens; mais le plus souvent ils sont entourés de méfiances et de dangers. Le zèle et l'amour de la science peuvent suppléer quelquefois à l'action du gouvernement; mais il est des recherches que nul particulier ne saurait entreprendre à ses frais, surtout dans un pays où les travaux de ce genre ne sont jamais un moyen de fortune. Les chimistes et les physiciens italiens sont presque toujours des médecins ou des pharmaciens qui dérobent une partie de leur temps à leur profession, pour se livrer à des recherches scientifiques. Les professeurs même des universités les plus célèbres

sont si faiblement rétribués, qu'ils sont réduits à donner des répétitions aux élèves pour se créer quelques ressources ; et telle est la lésinerie avec laquelle on traite en général les établissemens scientifiques, que leurs chefs ont à solliciter plusieurs années de suite les fonds nécessaires pour établir un appareil qui aurait à peine coûté six louis. D'ailleurs, sans souhaiter pour l'Italie une trop grande centralisation, comme celle qui existe en France, on pourrait désirer de voir prodiguer moins d'argent à l'entretien d'universités inutiles, dans de petites villes où des colléges devraient suffire. Il faudrait de même qu'au lieu de conserver dans chaque petite capitale plusieurs bibliothèques qui nécessitent d'assez grandes dépenses et qui restent toujours incomplètes, on tâchât de former de grands dépôt littéraires, où l'on pût trouver tous les livres modernes les plus importans. Mais il n'en est pas ainsi; et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les livres italiens sont ceux qu'on se procure avec plus de difficulté. En Italie, où l'auteur est presque toujours obligé d'imprimer son ouvrage à ses frais, et d'en distribuer le plus grand nombre des exemplaires *gratis*, on devrait former des sociétés destinées à l'échange et à la propagation des ouvrages importans qui paraissent dans les diverses parties de la Péninsule. Mais l'esprit d'association n'a pas fait encore assez de progrès dans cette contrée; et il s'y mêle presque toujours trop d'esprit municipal pour qu'il amène des résultats d'utilité générale.

Le manque d'un centre produit un autre effet très nuisible au développement individuel des talens. Souvent les personnes qui en Italie cultivent les sciences ou les lettres, placées comme elles le sont sur un très petit théâtre, s'imaginent que le suffrage d'une coterie de province leur constitue une véritable gloire, et elles s'arrêtent à moitié chemin, jouissant du triomphe de la médiocrité. Dans un pays sans publicité et sans tribune, la gloire arrive quelquefois, par le courrier de Londres ou de Berlin, à des hommes que personne n'avait remarqués auparavant.

L'état de l'Italie a empiré sensiblement depuis deux ans. Les gouvernemens, qui, avant la révolution de juillet, paraissaient s'être un peu relâchés de leur rigueur accoutumée, ont repris toute leur méfiance. Dans plusieurs états, les écoles sont fermées, partout on a augmenté la sévérité des réglemens universitaires. En Pié-

mont, à Rome et à Naples l'instruction est dirigée par les jésuites. L'Autriche même, qui n'avait pas voulu jusqu'ici de moines en Lombardie, vient de sentir la nécessité de faire cause commune avec eux : elle a reçu dernièrement les jésuites à Vérone. Il n'est sorte de vexations qu'on ne fasse subir aux étudians : on les envoie aux processions escortés par des gendarmes; on exige des billets de confession de ceux qui se présentent aux examens. On fait la guerre aux ouvrages qui sont une des gloires nationales. Dans une province, le gouvernement s'acharne contre la mémoire de Dante; dans une autre, les bibliothèques publiques refusent la lecture de Guicciardini, de Machiavel, de Galilée. Les médecins ne peuvent s'occuper qu'en secret de physiologie et d'anatomie comparée, parce qu'on prétend que ces sciences sont contraires à la religion. Les élèves en droit sont forcés d'étudier, du matin au soir, le droit canon; mais point de droit public, point de droit des gens, ni d'économie politique. D'ailleurs, entre les étudians et les gouvernemens, il n'y a d'autres rapports ni d'autres liens que ceux qui s'établissent par les sbires et les gendarmes. Et après tout cela les gouvernans paraissent étonnés que la jeunesse leur soit hostile! Au lieu de préparer des améliorations graduelles, on irrite les esprits, on voit même avec un secret plaisir les commotions, parce qu'on est sûr de pouvoir toujours employer un dernier argument : la force brutale, les baïonnettes étrangères et le bourreau!

Mais les Italiens ne se laisseront pas décourager par les obstacles ni par les persécutions. Ils sentiront que si la violence étrangère leur refuse encore la gloire de redevenir une grande nation, ils peuvent payer une autre dette à la patrie. Qu'ils cultivent les lettres et les arts; qu'ils en ressaisissent encore le sceptre, qui n'aurait jamais dû sortir de leurs mains. C'est en se livrant avec persévérance aux études sévères, qu'ils doivent attendre le jour de la régénération nationale.

G. Libri.

LE

COMTE GATTI.

A M. Tom Massé.

I.

Un soir que je venais du *Barbier de Séville*,
Qui faisait à *Valle* courir toute la ville,
Par la folle musique en marchant poursuivi,
Je vis des groupes noirs sur la place Trévi ;
Car un jeune officier, telle était la nouvelle,
S'était, non loin de là, fait sauter la cervelle.
La balle avait brisé le crâne, et tellement
Défiguré les traits qu'en ce même moment
Son père, magistrat, vieillard octogénaire,
Rentrant dans sa maison à son heure ordinaire,
Et voyant tant de gens, sans deviner son sort,
Leur avait demandé quel était ce corps mort.
Il venait de l'apprendre. Or, sur la place obscure
La foule se pressait, voulant voir la blessure,

Comme elle fait partout, et j'entendais ces voix
Du peuple, nasillant et criant à la fois :
Ah ! quel malheur, Jésus ! ciel ! un si beau jeune homme !
Un fils unique auquel son vieux père économe
Amassait des écus ; se tuer, se damner,
Quand on a de quoi vivre et toujours à dîner !...
Puis une voix de femme : ah ! quelle horrible affaire !
Non, sor Gaëtano, je ne peux pas m'y faire ;
Moi, qui l'ai par la main promené tout petit
Dans le temps des Français ! Ah ! qui l'eût jamais dit !....
C'est moi qui le portais à côté de sa mère,
Alors que de l'exil revint notre saint père,
En *dix-huit cent quatorze*, au Vatican, le soir,
Et qui, dans mes deux bras l'élevant, lui fis voir
Le beau feu d'artifice et l'ardente coupole !
Pauvre petit, je crois que j'en deviendrai folle !
Ce matin même encore à l'endroit que voilà,
Il m'a crié de loin : Bonjour, *sora Nanna !...*
Et dire qu'à jamais c'est une chose faite !...
Une vieille ajoutait, tout en branlant la tête :
Je vous l'avais prédit, moi, qu'il finirait mal !
C'était un libertin, passant les nuits au bal,
Un vrai carbonaro, grand faiseur de mystère,
Hantant, matin et soir, ces païens d'Angleterre !
Jamais je ne l'ai vu priant dans le saint lieu ;
Car, lorsqu'il y venait, ce n'était pas pour Dieu,
Comme font les chrétiens et les dévotes ames :
C'était pour présenter de l'eau bénite aux dames.
Aux pays du midi comme aux pays du nord,
Tel s'agite le peuple alors qu'un homme est mort.

II.

Or, en les écoutant, je m'approchai, dans l'ombre,
D'un moine, qui, caché sous son grand manteau sombre,

Et libre en son parler d'hypocrite jargon,
Causait en s'appuyant sur le bras d'un dragon ;
Ce Gatti, disait-il, et vous pouvez me croire,
Car je le connaissais, et je sais son histoire,
Ce Gatti, donc, était garde-noble : ravi
D'amour, il faisait l'œil à la Campinovi,
Coquette du Corso, cette femme si belle
Qu'un Anglais, l'an dernier, s'empoisonna pour elle ;
Se voyant dédaigné, lassé de ses mépris,
D'un grand dégoût de vivre à la fin il fut pris :
Il s'est tué. Nous donc, prions Dieu pour son ame!...
« Frère, lui répondis-je, ah! prions pour la femme!
« Pour la femme, qui fait qu'à cette heure de nuit,
« Parmi ces inconnus, au milieu de ce bruit,
« Un père au désespoir, dont les vieilles paupières,
« Suivant l'ordre, auraient dû se fermer les premières,
« Tient le corps de son fils entre ses bras tremblans,
« Et dans ce jeune sang trempe ses cheveux blancs!
« Moine, je te le dis, ah! prions pour la femme!
« Ce sont elles, vois-tu, dont la vie est infâme,
« Et qui, pour expier leurs plaisirs dépravés,
« Devraient s'user la lèvre à baiser les pavés! »

III.

— Ah! femmes d'Italie, en ce temps où nous sommes,
Si vous laissez mourir pour vous les jeunes hommes,
Ce n'est pas chasteté, ni devoir; c'est qu'au fond,
Vous sentez mal un cœur, et son amour profond.
Ne parlez donc jamais ici de Messaline,
Vous avez surpassé la luxure latine!
Et n'avons-nous pas vu la comtesse Galli
Et Pietro l'armurier aller à Tivoli,
En caratelle ouverte, un jour de promenade,
Et de leur sale amour nous faire ainsi parade!

Et pourtant cette femme est belle, et Raphaël
Aurait donné ses traits à la vierge du ciel !
Quant à celui qu'elle aime, il est laid : c'est un homme
De la classe *minintc*, ainsi qu'on dit à Rome ;
Il trompe la comtesse, et la publique voix
Dit qu'il mange son bien et la bat quelquefois.
Mais il est fort : or donc, à parler sans scrupule,
Pour soutenir son bras, la Galli veut Hercule.

IV.

Comme je m'enfonçais dans cet amer penser,
Ceux qui parlaient du mort allaient se disperser ;
Et je vis à leur place, en relevant la tête,
Des visages rians et des habits de fête :
C'étaient des gens masqués qui s'en allaient au bal,
Car on était alors au temps du carnaval.

Antoni Deschamps.

IMPRESSIONS
DE VOYAGES.

UNE PÊCHE DE NUIT.

Premier Fragment.[1]

. . . .

Le bateau à vapeur arriva à Villeneuve une heure plus tôt que de coutume. Le vent d'ouest, qui avait tant effrayé nos dames sur le lac, nous avait rendu ce service.

Villeneuve est située à l'extrémité orientale du lac Léman. Le Rhône, qui descend de la Furca où il prend sa source, passe à une demi-heure de chemin de Villeneuve, marque les limites du canton de Vaud, qui, s'avançant en pointe, s'étend cinq lieues au-delà de cette petite ville, et le sépare du pays valaisan. Un célérifère, qui attend les passagers du bateau à vapeur, les conduit le

(1) Nous donnerons dans nos prochaines livraisons la suite de ces *Impressions de voyages;* chaque fragment formera un tout.

même soir à Bex, où l'on couche ordinairement. L'heure d'avance que le vent nous avait fait gagner me permit de courir jusqu'à l'endroit où le Rhône se jette en se bifurquant, gris et sablonneux, dans le lac, pour y laisser son limon, et ressortir pur et azuré, à Genève, après l'avoir traversé dans toute sa longueur.

Lorsque je revins à Villeneuve, la voiture était prête à partir; chacun avait pris sa place, et l'on m'avait gratifié, comme absent, de celle que l'on jugeait la plus mauvaise, et que j'eusse choisie, moi, comme la meilleure. On m'avait mis près du conducteur dans le cabriolet de devant, où rien ne devait me garantir du vent du soir, mais aussi où rien ne m'empêchait de voir le paysage.

C'était un beau coup-d'œil, à travers cet horizon bleuâtre des Alpes, que cette vallée qui s'ouvre sur le lac, dans une largeur de deux lieues, et qui va toujours se rétrécissant, à tel point qu'arrivée à Saint-Maurice, une porte la ferme, tant elle est resserrée entre le Rhône et la montagne. A droite et à gauche du fleuve, et de demi-lieue en demi-lieue, de jolis villages vaudois et valaisans paraissaient et disparaissaient presque aussitôt, sans que la rapidité de notre course nous permît d'en voir autre chose que la hardiesse de leur situation sur la pente de la montagne : les uns prêts à glisser sur un talus rapide où s'échelonnent des ceps de vigne; les autres arrêtés sur une plate-forme, entourés de sapins noirs, et pareils à des nids d'oiseaux cachés dans les branches; quelques-uns dominant un précipice, et ne laissant pas même dominer à l'œil la place du chemin qui y conduit. Puis, au fond du paysage, et dominant tout cela, à gauche, la Dent de Morcles, rouge comme une brique qui sort de la fournaise, s'élevant à sept mille cinq cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus de nos têtes; à droite, sa sœur la Dent du Midi, portant sa tête toute blanche de neige à huit mille cinq cents pieds dans les nues; toutes deux diversement coloriées par les derniers rayons du soleil couchant, toutes deux se détachant sur un ciel bleu d'azur, la Dent du Midi par une nuance d'un rose tendre, la Dent de Morcles par sa couleur sanglante et foncée. Voilà ce que je voyais, en punition de ma tardive arrivée, tandis que ceux du dedans, les stores chaudement fermés, se réjouissaient d'échapper à cette atmosphère froide, que je ne sentais pas, et à travers laquelle je voyais ce pays de fées.

A la nuit tombante, nous arrivâmes à Bex. La voiture s'arrêta à la porte d'une de ces jolies auberges qu'on ne trouve qu'en Suisse; en face était une église, dont les fondations, comme celles de presque tous les monumens religieux du Valais, paraissent, par leur style roman, avoir été l'œuvre des premiers chrétiens.

Le dîner nous attendait. Nous trouvâmes le poisson si délicat, que nous en demandâmes pour notre déjeûner du lendemain. Je cite ce fait insignifiant, parce que cette demande me fit assister à une pêche qui m'était complètement inconnue, et que je n'ai vu faire que dans le Valais.

A peine eûmes-nous exprimé ce désir gastronomique, que la maîtresse de la maison appela un grand garçon, de dix-huit ou vingt ans, qui paraissait cumuler dans l'hôtellerie les différentes fonctions de commissionnaire, d'aide de cuisine et de cireur de bottes. Il arriva à moitié endormi, et reçut l'ordre, malgré des bâillemens très expressifs, seule espèce d'opposition que le pauvre diable osât faire à l'injonction de sa maîtresse, d'aller pêcher quelques truites pour le déjeûner de monsieur; et elle m'indiquait du doigt. Maurice, — c'était le nom du pêcheur, — se retourna de mon côté avec un regard si paresseux, si plein d'un indicible reproche, que je fus ému du combat qu'il était forcé de se livrer pour obéir, sans se laisser aller au désespoir. — Cependant, dis-je, si cette pêche doit donner trop de peine à ce garçon; (La figure de Maurice s'épanouissait à mesure que ma phrase prenait un sens favorable à ses désirs.) si cette pêche, continuai-je... La maîtresse m'interrompit : — Bah! bah! dit-elle, c'est l'affaire d'une heure, la rivière est à deux pas; allons, paresseux, prends ta lanterne et ta serpe, ajouta-t-elle, en s'adressant à Maurice, qui était retombé dans cette apathie résignée habituelle aux gens que leur position a faits pour obéir. — Et dépêche-toi.

— *Ta lanterne et ta serpe* pour aller à la pêche!... Ah! dès-lors Maurice fut perdu, car il me prit une envie irrésistible de voir une pêche qui se faisait comme un fagot.

Maurice poussa un soupir, car il pensa bien qu'il n'avait plus d'espoir qu'en Dieu, et Dieu l'avait vu si souvent en pareille situation sans songer à l'en tirer, qu'il n'avait guère de chance qu'il fît un miracle en sa faveur.



Il prit donc, avec une énergie qui tenait du désespoir, une serpe pendue au milieu des instrumens de cuisine, et une lanterne d'une forme si singulière, qu'elle mérite une description détaillée.

C'était un globe de corne, rond comme ces lampes que nous suspendons aux plafonds de nos boudoirs ou de nos chambres à coucher, auquel on avait adapté un conduit de fer-blanc de trois pieds de long, de la forme et de la grosseur d'un manche à balai. Comme ce globe était hermétiquement fermé, la mèche huilée, qui brûlait à l'intérieur de la lanterne, ne recevait d'air que par le haut du conduit, et ne risquait d'être éteinte, ni par le vent ni par la pluie.

— Vous venez donc? me dit Maurice, après avoir fait ses préparatifs, et voyant que je m'apprêtais à le suivre.

— Certes, répondis-je, cette pêche me paraît originale....

— Oui, oui, grommela-t-il entre ses dents; c'est fort original de voir un pauvre diable barboter dans l'eau jusqu'au ventre, quand il devrait, à la même heure, dormir, enfoncé dans son foin jusqu'au cou.... Voulez-vous une serpe et une lanterne? vous pêcherez aussi, vous, et ce sera une fois plus original.

Un *tu n'es pas encore en route, musard,* qui partit de la chambre voisine, me dispensa de répondre par un refus à cette offre de Maurice, dans laquelle il y avait au moins autant d'amertume ironique, que de désir de me procurer un passe-temps agréable. Au même instant on entendit se rapprocher les pas de la maîtresse de l'auberge, qui accompagnait sa venue d'une espèce de grognement sourd, qui ne présageait rien de bon pour le retardataire. Il le sentit si bien, qu'à tout évènement il ouvrit rapidement la porte, sortit, et la referma sans m'attendre, tant il était pressé de mettre deux pouces de bois de sapin entre sa paresse et la colère de notre gracieuse hôtelière.

— C'est moi, dis-je en ouvrant la porte, et en suivant des yeux la lanterne qui s'enfuyait à quarante pas de moi; c'est moi qui ai retenu ce pauvre garçon, en lui demandant des détails sur la pêche: ainsi ne le grondez pas. — Et je m'élançai à toutes jambes à la poursuite de la lanterne qui allait disparaître.

Comme mes yeux étaient fixés sur une ligne horizontale, tant je craignais de perdre de vue mon précieux falot, à peine eus-je fait

dix pas, que mes pieds accrochèrent les chaînes pendantes de notre célérifère, et que j'allai, avec un bruit horrible, rouler au milieu du chemin au bout duquel brillait mon étoile polaire. Cette chute dont le retentissement arriva jusqu'à Maurice, loin de l'arrêter, parut donner une nouvelle impulsion à la vélocité de sa course, car il sentait que maintenant il avait deux colères à redouter au lieu d'une. La malheureuse lanterne semblait un follet, tant elle s'éloignait rapidement; et tant elle sautait en s'éloignant; j'avais perdu près d'une minute, tant à tomber qu'à me relever, et à tâter si je n'avais rien de rompu. Maurice, pendant ce temps, avait gagné du terrain; je commençais à perdre l'espoir de le rattraper, j'étais maussade de ma chute, tout endolori du contact forcé que mes genoux et la pommette de ma joue gauche avaient eu avec le pavé; je sentais la nécessité d'aller plus doucement, si je ne voulais m'exposer à un second accident du même genre. Toutes ces réflexions instantanées, cette honte, cette douleur, ce sang qui me portait à la tête, me firent sortir de mon caractère; je m'arrêtai avec rage au milieu du chemin, frappant du pied, et jetant devant moi, d'une voix sonore, quoique émue, ces terribles paroles, qui étaient ma dernière ressource.

— Mais s.... d... Maurice, attendez-moi donc.

Il paraît que le désespoir avait donné à cette courte, mais énergique injonction, un accent de menace qui résonna formidablement aux oreilles de Maurice, car il s'arrêta tout court; et la lanterne passa de son état d'agitation à un état d'immobilité qui lui donna l'aspect d'une étoile fixe.

— Pardieu, lui dis-je, tout en me rapprochant de lui, et en étendant les mains et les pieds avec précaution devant moi, vous êtes un drôle de corps; vous entendez que je tombe.... un coup à fendre les pavés de votre village, et cela parce que je n'y vois pas, et vous ne vous en sauvez que plus vite avec la lanterne. Tenez, voyez, je lui montrai mon pantalon déchiré; tenez, regardez, et je lui faisais voir ma joue éraflée : je me suis fait un mal horrible avec vos chaînes de célérifère que vous laissez traîner devant la porte de l'auberge, c'est inoui : on met des lampions au moins. Tenez, tenez, je suis beau, là!..

Maurice regarda toutes mes plaies, écouta toutes mes doléances,

et quand j'eus fini de secouer la poussière amassée sur mes habits, d'extirper une douzaine de petits cailloux incrustés en mosaïques dans le creux de mes deux mains : — Voilà ce que c'est, me dit-il, que d'aller à la pêche à neuf heures et demie du soir. — Et il se remit flegmatiquement en chemin.

Il y avait du vrai au fond de cette réponse égoïste ; aussi je ne jugeai pas à propos de rétorquer l'argument, quoiqu'il me parût attaquable de trois côtés. Nous continuâmes donc, pendant dix minutes à peu près, de marcher sans proférer une seule parole dans le cercle de lumière tremblante que projetait autour de nous la lanterne maudite. Au bout de ce temps, Maurice s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, dit-il. — En effet, j'entendais se briser dans une espèce de ravine les eaux d'une petite rivière, qui descendait du versant occidental du mont Cheville, et qui, traversant la grande route, sous un pont que je commençais à distinguer, allait se jeter dans le Rhône, qui n'était lui-même qu'à deux cents pas de nous.

Pendant que je faisais ces remarques, Maurice faisait ses préparatifs. Ils consistaient à quitter ses souliers et ses guêtres, à mettre bas son pantalon, et à relever sa chemise, en la roulant, et en l'attachant avec des épingles autour de sa veste ronde. Cet accoutrement mi-partie lui donnait l'air d'un portrait en pied d'après Holbein ou Albert Durer. Tandis que je le considérais, il se retourna de mon côté.

— Si vous voulez en faire autant? me dit-il,

— Vous allez donc descendre dans l'eau?

— Et comment voulez-vous avoir des truites pour votre déjeuner, si je ne vais pas vous les chercher?

— Mais je ne veux pas pêcher, moi!

— Mais vous venez pour me voir pêcher, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Alors défaites votre pantalon. A moins que vous n'aimiez mieux venir avec votre pantalon; vous êtes libre. — Il ne faut pas disputer des goûts.

Alors il descendit dans le ravin pierreux et escarpé, au fond duquel grondait le torrent, et où se devait accomplir la pêche miraculeuse.

Je le suivis en chancelant sur les cailloux qui roulaient sous mes pieds, me retenant à lui, qui était debout et ferme comme un bâton ferré. Nous avions à peu près trente pieds à descendre dans ce chemin rapide et mouvant. Maurice vit combien j'aurais de peine à faire ce trajet sans son aide. — Tenez, me dit-il, portez la lanterne. — Je la pris sans me le faire répéter. Alors, de la main que je lui laissais libre, il me saisit le bras sous l'épaule, avec une force dont je croyais ce corps grêle incapable, force de montagnard que j'ai retrouvée en pareille circonstance dans des enfans de dix ans; me soutint et me guida dans cette descente dangereuse, son instinct de guide bon et fidèle l'emportant sur la rancune qu'il m'avait conservée jusque-là, si bien que grâce à son aide, j'arrivai sans accident au bord de l'eau. — J'y trempai la main, elle était glacée.

— Vous allez descendre là-dedans, Maurice? lui dis-je.

— Sans doute, répondit-il, en me prenant la lanterne des mains et en posant un pied dans le torrent.

— Mais cette eau est glacée, repris-je en le retenant par le bras.

— Elle sort de la neige à une demi-lieue d'ici, me répondit-il, sans comprendre le véritable sens de mon exclamation.

— Mais je ne veux pas que vous entriez dans cette eau, Maurice!

— N'avez-vous pas dit que vous vouliez manger des truites demain à votre déjeuner?

— Oui, sans doute, je l'ai dit, mais je ne savais pas qu'il fallait, pour me passer cette fantaisie, qu'un homme,.. que vous, Maurice! entrassiez jusqu'à la ceinture dans ce torrent glacé, au risque de mourir dans huit jours d'une fluxion de poitrine. Allons, venez, venez, Maurice.

— Et la maîtresse, qu'est-ce qu'elle dira?

— Je m'en charge; allons, Maurice, allons-nous-en.

— Cela ne se peut pas; — et Maurice mit sa seconde jambe dans l'eau.

— Comment, cela ne se peut pas!

— Sans doute, il n'y a pas que vous qui aimez les truites. — Je ne sais pas pourquoi même, mais tous les voyageurs aiment les truites, — un mauvais poisson plein d'arêtes! enfin il ne faut pas disputer des goûts.

— Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que, s'il n'en faut pas pour vous, il en faudra pour d'autres, et qu'ainsi, puisque m'y voilà, autant que je fasse ma pêche tout de suite. Voyez-vous, il y a d'autres voyageurs qui aiment le chamois, et ils disent quelquefois : — Demain soir, en revenant des salines, nous voudrions bien manger du chamois. — Du chamois! une mauvaise chair noire, autant vaudrait manger du bouc. — Enfin n'importe! — Alors quand ils ont dit cela, la maîtresse appelle Pierre, comme elle a appelé Maurice quand vous avez dit : Je veux manger des truites; car Pierre, c'est le chasseur, comme moi je suis le pêcheur; et elle dit à Pierre : — Pierre, il me faudrait un chamois, comme elle m'a dit, à moi : Maurice, il me faudrait des truites. — Pierre dit : C'est bon, — et il part avec sa carabine à deux heures du matin. Il traverse des glaciers dans les fentes desquelles le village tout entier tiendrait; il grimpe sur des rochers où vous vous casseriez le cou vingt fois, si j'en juge par la manière dont vous avez descendu tantôt cette rigole-ci; et puis à quatre heures de l'après-midi, il revient avec une bête au cou, jusqu'à ce qu'un jour il ne revienne pas!

— Comment cela?

— Oui, Jean, qui était avant Pierre, s'est tué, — et Joseph, qui était avant moi, est mort d'une maladie comme vous l'appeliez tout-à-l'heure, — d'une fluxion... — Eh bien! ça ne m'empêche pas de pêcher des truites, et ça n'empêche pas Pierre de chasser le chamois.

— Mais j'avais entendu dire, repris-je avec étonnement, que ces exercices étaient des plaisirs pour ceux qui s'y livraient, des plaisirs qui devenaient un besoin irrésistible; qu'il y avait des pêcheurs et des chasseurs qui allaient au-devant de ces dangers, comme on va à des fêtes; qui passaient la nuit dans les montagnes pour attendre les chamois à l'affût, qui dormaient sur la rive des fleuves pour y jeter leurs filets au point du jour.

— Ah! oui, dit Maurice avec un accent profond dont je l'aurais cru incapable. Oui, cela est vrai, il y en a qui sont comme vous le dites.

— Mais lesquels donc?

— Ceux qui chassent et qui pêchent pour eux.

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, sans cesser de regarder

cet homme, qui venait de jeter, sans s'en douter, un si amer argument dans le bassin inégal de la justice humaine. Au milieu de ces montagnes, dans ces Alpes, dans ce pays des hautes neiges, des aigles et de la liberté, se plaidait donc aussi, sans espoir de le gagner, ce grand procès de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent. — Là aussi, il y avait des hommes dressés, comme les cormorans et les chiens de chasse, à rapporter à leurs maîtres le poisson et le gibier, en échange duquel on leur donnait un morceau de pain. — C'était bien bizarre, car qui empêchait ces hommes de pêcher et de chasser pour eux? — L'habitude d'obéir..... C'est dans les hommes même qu'elle veut faire libres, que la liberté trouve ses plus grands obstacles.

Pendant ce temps, Maurice, qui ne se doutait guère à quelles réflexions m'avait conduit sa réponse, était descendu dans l'eau jusqu'à la ceinture, et commençait une pêche dont je n'avais aucune idée, et que j'aurais peine à croire possible, si je ne l'avais vue. Je compris alors à quoi lui servaient les instrumens dont je l'avais vu s'armer, au lieu de ligne ou de filet.

En effet, cette lanterne avec son long tuyau était destinée à explorer le fond du torrent, tandis que le haut du conduit, sortant de l'eau, laissait pénétrer dans l'intérieur du globe la quantité d'air suffisante à l'alimentation de la lumière. De cette manière, le lit de la rivière se trouvait éclairé circulairement d'une grande lueur trouble et blafarde, qui allait s'affaiblissant au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de son centre lumineux. Les truites qui se trouvaient dans le cercle qu'embrassait cette lueur, ne tardaient pas à s'approcher du globe, comme font les papillons et les chauve-souris attirés par la lumière, se heurtant à la lanterne, et tournaient tout autour. Alors Maurice levait doucement la main gauche qui tenait le falot; les étranges phalènes, fascinés par la lumière, la suivaient dans son mouvement d'ascension; puis dès que la truite paraissait à fleur d'eau, sa main droite, armée de la serpe, frappait le poisson à la tête, et toujours si adroitement, qu'étourdi par la violence du coup, il tombait au fond de l'eau, pour reparaître bientôt mort et sanglant, et passait dans le sac suspendu au cou de Maurice comme une carnassière.

J'étais stupéfait : cette intelligence supérieure, dont j'étais si fier

il n'y avait que cinq minutes, était confondue; car il est évident que si la veille encore, je m'étais trouvé dans une île déserte avec des truites au fond d'une rivière pour toute nourriture, et n'ayant pour les pêcher qu'une lanterne et une serpe, cette intelligence supérieure ne m'aurait probablement pas empêché de mourir de faim.

Maurice ne soupçonnait guère l'admiration qu'il venait de m'inspirer, et continuait d'augmenter mon enthousiasme par les preuves renouvelées de son habileté, choisissant, comme un propriétaire dans son vivier, les truites qui lui paraissaient les plus belles, et laissant tourner impunément autour de la lanterne le menu fretin qui ne lui semblait pas digne de la sauce au bleu. Enfin je n'y tins plus, je mis bas pantalon, bottes et chaussettes, je complétai mon accoutrement de pêcheur sur le modèle de celui de Maurice, et sans penser que l'eau avait à peine deux degrés au-dessus de zéro, sans faire attention aux cailloux qui me coupaient les pieds, j'allai prendre, de la main de mon acolyte, la serpe et la lanterne au moment où une superbe truite venait se mirer; je l'amenai à la surface avec les précautions que j'avais vu employer à mon prédécesseur, et au moment où je la jugeai à portée, je lui appliquai au milieu du dos, de peur de la manquer, un coup de serpe à fendre une bûche.

La pauvre bête remonta en deux morceaux.

Maurice la prit, l'examina un instant, et la rejeta avec mépris à l'eau, en disant : C'est une truite déshonorée.

Déshonorée ou non, je comptais bien manger celle-là, et non une autre; en conséquence je repêchai mes deux fragmens qui s'en allaient chacun de leur côté, et je revins au bord : il était temps. Je grelotais de tous mes membres, et mes dents cliquetaient.

Maurice me suivit. Il avait son contingent de poisson, trois quarts d'heure lui avaient suffi pour pêcher huit truites. Nous nous rhabillâmes, et nous prîmes rapidement le chemin de l'auberge.

Pardieu! me disais-je en revenant, si une de mes trente mille connaissances parisiennes fût passée, ce qui eût été possible, sur la route en vue de laquelle je me livrais, il y a un instant, à l'exercice de la pêche, et qu'elle m'eût reconnu au milieu d'un torrent glacé, dans le singulier costume que j'avais été forcé d'adopter,

une serpe d'une main et une lanterne de l'autre, je suis bien certain que jour pour jour, au bout du temps nécessaire à son retour de Bex à Paris, et à l'arrivée des journaux de Paris à Bex, j'aurais eu la surprise de lire dans la première gazette qui me serait tombée entre les mains, que l'auteur d'*Antony* avait eu le malheur de devenir fou pendant son voyage dans les Alpes, *ce qui*, n'eût-on pas manqué d'ajouter, *est une perte irréparable pour l'art dramatique !* comme je vis, après les journées des 5 et 6 juin, mon article nécrologique dans un journal littéraire qui avait saisi cette occasion pour faire son premier article à ma louange.

Et tout en me faisant ces réflexions qu'entretenait ma congélation croissante, je pensais à un escabeau que j'avais remarqué dans la cheminée de la cuisine, et sur lequel, au moment où j'avais quitté l'auberge, s'épanouissait, à quarante-cinq degrés de chaleur, un énorme chat de gouttière dont j'avais admiré l'incombustibilité, et je me disais : Aussitôt que je serai arrivé, j'irai droit à la cheminée de la cuisine, je chasserai le chat, et je me mettrai sur son escabeau.

En effet, dominé par cette idée, qui me donnait du courage, en me donnant de l'espoir, je précipitai le pas, et, comme pour me réchauffer provisoirement les doigts, je m'étais muni de la lanterne, j'arrivai sans accident, malgré ma course accélérée, à la porte de l'auberge dans l'intérieur de laquelle je devais trouver le bienheureux escabeau qui, pour le moment, était l'objet de tous mes désirs. Je sonnai en homme qui n'a pas le temps d'attendre. L'hôtesse vint nous ouvrir elle-même; je passai auprès d'elle comme une apparition, je traversai la salle à manger, comme si j'étais poursuivi, et je me précipitai dans la cuisine.

Le feu était éteint!...

Au même instant, j'entendis la maîtresse de l'hôtel, qui m'avait suivi aussi vite qu'elle avait pu le faire, demander à Maurice. — Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur?

— Je crois qu'il a froid, répondit Maurice.

Dix minutes après, j'étais dans un lit bassiné, et j'avais à la portée de ma main un bol de vin chaud, les symptômes m'ayant paru assez inquiétans pour combattre le mal par les toniques et les révulsifs.

Grace à ce traitement énergique, j'en fus quitte pour un rhume abominable.

Mais aussi j'ai eu l'honneur de découvrir et de constater le premier un fait important pour la science, et dont l'Institut me saura gré, je l'espère :

C'est que dans le Valais, les truites se pêchent avec une serpe et une lanterne.

ALEX. DUMAS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 février.

Le siècle va vite; il se hâte; je ne sais s'il arrivera bientôt à l'une de ces vallées immenses, à l'un de ces plateaux dominans, où la société s'asseoit et s'installe pour une longue halte; je ne sais même si jamais la société s'asseoit, se pose réellement, et si toutes les stations que nous croyons découvrir dans le passé de l'histoire, ne sont pas des effets plus ou moins illusoires de la perspective, de pures apparences qui se construisent ainsi et jouent à nos yeux dans le lointain. Quoi qu'il en soit, il est bien sûr pour nous, en ce moment, que le siècle va grand train, qu'une étrange activité l'accélère dans tous les sens; qu'à lui tâter le pouls chaque matin, sa vie semble une fièvre, et que, si dans cette fièvre il entre bien des émotions passagères, de mauvais caprices, d'engouemens à la minute, il y a aussi là-dedans de biens nobles palpitations, une sérieuse flamme, des torrens de vie et de génie, et toute la marche d'un grand dessein qui s'enfante.

En vérité, plus les choses vont, plus elles se mêlent et se généralisent, et plus aussi il doit y avoir orgueil et satisfaction virile pour l'individu de se sentir en faire partie, d'en être; — d'être un membre, même obscur, inconnu, même lassé et brisé, de cette foule humaine qui partout, sur tous les points, s'avance à son but dans un tumulte puissant. Qui n'aurait été fier au moyen âge de marcher comme soldat dans l'immense croisade de Pierre l'Hermite? Être homme aujourd'hui, l'être d'intelligence et de cœur, c'est faire de même qu'alors, c'est cheminer avec tous dans une route laborieuse et confuse, mais dont le terme, à coup sûr, est sacré! ils sont déjà loin de nous ces loisirs faciles, dédaigneux, où l'élite de la société, au balcon, regardait passer et se heurter la masse. La masse, à la fin, s'est irritée d'être en spectacle et en jeu; elle s'est ruée; elle a crié à son tour aux rois et aux puissans, tout pâles devant elle, de l'amuser du balcon; ç'a été dans le premier moment une parade sanglante; depuis lors il n'y a plus, à vrai dire, que de la foule et du peuple. Chacun en est plus ou moins, et s'arrange, comme il peut, pour faire route et regarder à la fois. Cette manière de voir est moins commode; mais, somme toute, on voit mieux.

Deux grandes causes sont toujours en suspens, l'une aux portes de l'Asie, l'autre dans l'Amérique du nord. L'Égypte à main armée campe devant Constantinople; la Caroline du sud lève ses milices contre le congrès. La discorde est ainsi au cœur du gouvernement despotique et du gouvernement libre par excellence. Mais la querelle de l'état libre se terminera, selon toute apparence, par arbitrage et avant rupture ouverte. Pour sauver la Turquie sous le coup du désastre, les puissances chrétiennes s'interposent : mais l'islamisme n'en réchappera pas; soit qu'elle énerve et polisse Constantinople, soit qu'elle instruise et enhardisse Alexandrie, c'est toujours notre civilisation qui gagne et qui triomphe, de son côté seul est l'avenir.

L'ouverture du parlement anglais a dès l'abord offert une solennité de débats qui écrase la petitesse de nos chambres. L'Irlande est désormais la question vitale pour l'Angleterre; l'Irlande opprimée et martyrisée depuis des siècles, l'Irlande traitée en conquête, pressurée sans relâche par le Saxon, par le Normand, par Jacques Ier, par Cromwell, par Guillaume d'Orange; l'Irlande, cette noble et sainte Pologne de l'Océan, inépuisable en douleur comme en espérance; l'inextinguible Irlande, un moment voisine de l'émancipation à la fin du dernier siècle, se lève aujourd'hui en armes pour regagner ses droits, pour faire sa révolution étouffée en 98; elle ne connaît plus Guillaume IV, ni ses officiers, ni ses prélats, ni le parlement britannique; elle n'obéit qu'à son O'Connell, qui chargé de plaider pour elle à Westminster, s'y montre moins à l'aise, il faut le dire, que sur la terre nationale, au milieu de *son peuple*. En effet la loi de l'histoire jusqu'ici est que de telles antipathies de races, de tels griefs amoncelés, ne se vident point à l'amiable devant la partie adverse, et par voie de consentement mutuel. L'Irlande le sait; O'Connell ne s'en flatte guère; mais il hésite encore : l'heure est-elle bien venue?

En France le mouvement de la société et l'importance réelle des choses apparaissent de plus en plus en dehors des cadres constitutionnels qu'on a tracés si à l'étroit. Notre législature ne représente pas plus l'opinion vivante et active, que l'Académie française ne représente la littérature féconde. Qu'importe? Le progrès se fait d'ailleurs; la politique et l'art n'ont pas chômé depuis quinze jours; trois mémorables évènemens se sont succédé, l'affaire d'Armand Carrel, le drame de Victor Hugo, un recueil de chansons de Béranger.

Cette dernière production du chansonnier populaire n'est pas la moins profonde et la moins savante : quant à l'effet politique, au sens social, il ressort de lui-même et se perçoit vivement. Ce petit volume est gros de conversions nouvelles et d'idées qui, *conduites par le chant*, comme Boileau l'a dit à merveille, s'en vont pénétrer bien avant et bien loin en très

peu de mois. Un bon nombre de convictions timides s'exciteront sur la foi des refrains, et reprendront goût et courage à la cause de la civilisation, d'après l'autorité de leur poète. Les questions plus que politiques, les questions sociales, que tant d'esprits éminens ont tourmentées dans ces dernières années, et qui ont prêté aux conceptions, si utiles à certains égards et si méritoires, de Saint Simon, d'Enfantin et de M. Fourier; ces questions, grâce à Béranger, circuleront maintenant parmi le peuple sous une forme intelligible et saisissante; elles y mûriront, pour ainsi dire, sous l'enveloppe colorée dont il les a revêtues, en attendant le jour où l'enveloppe se brisera, et où les vérités à nu sortiront de l'écorce. Qu'on se figure *les Contrebandiers* chantés dans la montagne du Jura, *Jeanne la Rousse* chantée dans un village des Ardennes, *le Vieux Vagabond* aux guinguettes des barrières, et *le Pauvre Jacques* dans chaque bourgade? Qu'on se représente l'étonnement, les larmes, les gonflemens de cœur de ces pauvres et simples gens, en trouvant pour la première fois une expression à leurs peines, à leurs vœux, et l'attitude fière et enflammée des plus jeunes! Les sociétés populaires, démocratiques, des *Amis du peuple*, des *droits de l'homme*, etc. etc., qui, à ce qu'on assure, existent toujours, n'auraient rien de mieux à faire, au lieu des motions et harangues empruntées au portefeuille d'Anacharsis Clootz, que d'expédier dès demain, par les villages, quelques chanteurs ambulans, avec ordre de ne quitter chaque endroit que lorsque deux ou trois garçons des plus éveillés sauraient les quatre ou cinq chansons magiques : il sera mémorable, l'instant où la population de la France les redira en chœur.

Des questions sociales, si nous passons aux politiques, à proprement parler, lesquelles ne sont pas tant à dédaigner que certains esprits soi-disant *avancés* se le figurent; ces derniers jours ont produit une manifestation des sentimens publics bien imposante et qui doit donner à réfléchir. Nous ne reviendrons pas ici sur les circonstances suffisamment connues du duel de MM. Armand Carrel et Laborie. Quoiqu'il y ait eu, ce semble, dans la conduite si généreuse de M. Carrel un surcroît, pour ainsi dire, d'honneur et de valeur dont la plupart, à sa place, se seraient crus dispensés, et que les personnes modérées en toutes choses ont peut-être blâmé comme un exemple onéreux pour elles, il faut se rappeler néanmoins qu'il est des positions d'avant-garde, des existences lancées hors de ligne, et fortement engagées, pour lesquelles le trop n'est que suffisant, et auxquelles il sied d'être personnellement ombrageuses sur ce qui offense en général un parti et une cause. Ici l'effet l'a bien témoigné; la cause qu'épousait M. Carrel était celle même du pays. La manifestation cordiale, spontanée, sincère, qui s'est produite dans la population (ce

n'est pas trop dire) à la nouvelle de sa blessure, a fait voir quel gré on lui savait d'avoir relevé, au nom de tous, le gant que nul adversaire ne se fût avisé de lui jeter, à lui, en face. Une notable portion de la Chambre, les étudians, des citoyens de toute nuance, accouraient, peu d'heures après l'accident, indignés, émus, contristés. Le lendemain, aux bureaux du *National*, la foule qui circula et s'inscrivit fut immense; on y remarqua nombre d'ouvriers. Il y avait, sans doute, dans cette démonstration profonde, intérêt amical pour l'homme même, pour l'individu atteint; il y avait hommage à un talent énergique, infatigable; quelque chose de ce respect qu'on porte en France à toute belle intelligence que la valeur accompagne, à tout noble front où l'éclair de la pensée s'est rencontré volontiers avec l'éclair d'une épée; mais il y avait aussi un sentiment dominant de solidarité, d'adhésion à des principes communs, de reconnaissance pour des services rendus, de confiance placée sur une tête forte et rare. Par un accord instantané, irrécusable, il a été constaté à quel point M. Carrel compte dans l'opinion universelle pour le triomphe plus ou moins prochain de certaines idées, dont une portion est déjà populaire.

Si, après ce qui s'est passé depuis dix années, on pouvait douter encore de la toute-puissance de la presse et de l'autorité qu'elle exerce et qu'elle confère, c'en serait là une preuve bien triomphante. Avant la révolution de juillet, M. Carrel s'était acquis une belle réputation de courage et de résolution dans le jeune carbonarisme par sa conduite en Espagne et ses condamnations à mort; il s'était fondé également une position fort solide d'écrivain et d'historien, par sa coopération à plusieurs journaux, par son excellent volume sur la révolution anglaise de 1688. Mais connu, apprécié de ses amis et des personnes du métier, M. Carrel n'avait pas eu le temps de se faire dans le public une place à beaucoup près aussi apparente que celle qu'occupaient MM. Augustin Thierry, Mignet et Thiers. La tournure ferme, judicieuse et précise de son talent ne lui eût pas permis de chercher dans un faux éclat et des aperçus hasardés un succès qu'il ne voulait devoir qu'aux sérieuses études dont sa première vie l'avait distrait, et auxquelles il s'était remis avec toute sa vigueur. La révolution de juillet, en détachant du *National* les deux rédacteurs jusqu'alors le plus en vue, laissa seul au premier rang, et démasqua, en quelque sorte, M. Carrel; ce fut pour lui, pour le développement de son talent et de sa destinée, une époque vraiment décisive. Des facultés amples, abondantes, pleines d'aisance et de ressources, se révélèrent chez lui en face de l'obstacle, et s'ajoutèrent avec bonheur au nerf et à la persévérance qu'on ne lui avait jamais contestés. Gêné, contenu jusque-là, faute d'espace et de champ libre, il étonna bientôt ceux qui l'appréciaient le mieux, et donna à tous sa mesure. Mais il

la donna uniquement, qu'on note bien ceci, par des articles de chaque jour, non signés, sur des matières toujours graves, souvent spéciales, sans prétention littéraire aucune, sans phrase sonore ni clinquant qui saute aux yeux; deux fois, la première lors de son procès, la seconde lors du mandat d'amener en juin, le pouvoir se chargea de signer pour lui et de déclarer ce nom à la France. Or la France, qui sait ce que vaut la presse et ce que peut un journal, a recueilli avidement ce nom; elle a prouvé spontanément, dès la première occasion qui s'est offerte, à quel rang elle place dans son estime et dans son admiration, je ne dirai pas *l'écrivain périodique*, mais, pour parler sans périphrase, le *journaliste* éloquent, appliqué, courageux. A trente-deux ans, sans avoir passé par ce qu'on appelle la vie publique, M. Carrel est arrivé, en rédigeant un journal, à un degré de popularité sérieuse et raisonnée qu'on n'avait atteint jusqu'ici que dans des carrières plus officielles en quelque sorte, dans les luttes militaires ou de tribune. C'est, je crois, le premier exemple d'un tel fait dans notre pays, c'est une grande marque de bon sens et de progrès dans la raison publique. Quant aux devoirs qu'une manifestation de ce genre impose à celui qui en est l'objet, la constance morale et la loyauté qui, chez M. Carrel, ne varient pas plus que son talent, nous répondent qu'il saura les remplir.

Le soir même où la première annonce de la blessure de M. Carrel circulait dans Paris, une foule considérable, une société brillante, et la majorité de la jeunesse, remplissaient le théâtre de la Porte Saint-Martin où l'on allait représenter la *Lucrèce Borgia* de M. Hugo. L'attente était grande, bruyante, mais non orageuse; des sentimens divers planaient en rumeur sur cette multitude passionnée; on demandait *le Chant du Départ*, on chantait *la Marseillaise*; puis la toile, se levant avec lenteur, découvrit une vue merveilleuse de Venise que saluèrent mille applaudissemens : « Admirable « jeunesse, me disais-je, qui trouves place en toi pour toutes les émotions, « qui aspires et t'enflammes à tous les prestiges; va, tu seras grande dans le « siècle, si tu sais ne pas trop t'égarer, si tu réalises bientôt le quart seu« lement de ce que tu sens, de ce que tu exhales à cette heure! »

Nous n'avons pas à juger en cet endroit le drame de M. Hugo : le nom de l'auteur et l'importance de l'œuvre méritent une analyse étendue qui a trouvé place ailleurs.

Un succès dramatique que nous enregistrons avec plaisir est celui des *Malheurs d'un amant heureux*, comédie-vaudeville qui rappelle le meilleur temps du Gymnase et la meilleure manière de M. Scribe. Des scènes vraies, habiles, du comique de situation, des détails fins et de jolis mots en abondance, des endroits même d'un pathétique assez naturel, tout cela monté à merveille et joué avec ensemble, remplit délicieusement

deux heures de soirée, et ne laisse pas jour à la critique qui s'endort sur une agréable impression. Je me permettrai seulement de rappeler à M. Scribe, pour l'acquit de ma conscience (car il le sait aussi bien que moi), que de notre temps, dans le monde, la profession d'homme à bonnes fortunes n'est pas si essentiellement distincte de celle d'avocat, médecin, agent de change, etc., qu'il le représente communément : ce sont là des classes artificielles qu'il imagine, des contrastes qui prêtent aux plaisanteries et aux couplets du genre, mais que des provinciaux seuls peuvent prendre au sérieux : entre M. Scribe et son public, c'est pure connivence.

La courte réponse de M. Lacordaire au calomnieux factum du sieur Douville a produit son effet. Le gros livre que d'honnêtes personnages se préparaient à remorquer pour le tirer de sa fange, y est resté en plein. Ce livre, au reste, on le sait maintenant, n'est pas même de la fabrique du soi-disant voyageur au Congo : il lui a fallu, pour entasser vaille que vaille cet amas de grossièretés et d'impudences, recourir à la plume d'un de ses confrères en hâbleries aventurières et en mystifications éventées. Nous nous garderions de revenir sur ce point, si des journalistes peu pénétrans ne s'étaient assez lourdement interposés dans une querelle où ils ont voulu jouer le rôle de *juste-milieu*. Admirez donc l'équité et l'à-propos de ces messieurs! Un homme de cœur et de savoir, informé d'une supercherie infâme, qu'un corps savant couronne par la main d'un Jomard, se récrie dans une indignation généreuse; mu d'un sentiment désintéressé, patriotique, il ose dire ce qu'il a vu, ce qu'il a connu; il compromet son repos, il s'expose à un assassinat, et par là-dessus il encourt le blâme de ces honnêtes compilateurs, copistes sans critique et sans coup-d'œil, qui jugent avant tout qu'il a été *un peu loin*. Le corps académique qui a commis la bévue renferme des personnes éclairées, d'une moralité et d'une capacité scientifique qui a intérêt à purger cette sotte affaire. Mais deux ou trois savans véreux, qui se croient quelque chose pour avoir débuté dans les bagages de l'armée d'Égypte ou pour avoir paperassé avec les travaux d'autrui, entravent tout éclaircissement, et donneraient gain de cause, s'ils l'osaient, au fripon sur l'honnête homme, plutôt que de reconnaître qu'ils ont été dupes, et de se rétracter. C'est, après tout, le rôle naturel qui sied au pédantisme ignorant. Pour simple vengeance je proposerais une variante au proverbe de Paul-Louis Courier : « Tu t'entends à cela comme Gail au grec, » en d'autres termes : *comme Jomard à la géographie.*

A une autre fois les romans, contes, nouvelles, salmigondis, cent-et-un, cent-et-une, et en général tous les chefs-d'œuvre littéraires qui ont

pu et dû paraître dans la dernière quinzaine! Je veux dire seulement un mot, en finissant, d'une brochure sérieuse que M. Maurize vient de publier sous le titre de *Dangers de la situation actuelle de la France*, et qu'il adresse aux hommes sincères de tous les partis. L'auteur, qui a passé, à ce qu'il semble, par les doctrines saint-simoniennes, est arrivé à considérer le système de M. Fourier comme seul capable de remédier aux désordres effroyables de la civilisation. En vérité, quand on parcourt cette masse profonde d'idées que remuent les novateurs hasardeux, les *fous* comme Béranger les appelle, et comme on peut le redire après lui sans injure; quand on compare les éclairs qui jaillissent à chaque pas de leur recherche intrépide avec les préjugés creux souvent recouverts du nom de bon sens, on sent l'ironie expirer; on désirerait être convaincu, ou tout au moins on voudrait ne pas être forcé de combattre. Mais, d'autre part, il y a dans les imaginations frappées, qui épousent éperdument un système, quelque chose d'impatient, de superbe, qui rudoie l'impartialité et la jette, bon gré mal gré, hors des gonds. Si nous nous plaisons en effet à reconnaître chez M. Maurize une critique hardie, ingénieuse, de l'ordre social actuel, critique où M. Fourier lui-même déploie d'ordinaire une éloquence cinique que rien n'égale, comment passer à M. Maurize le ton d'absolu dédain dont il traite les divers partis de ce qu'on appelle le mouvement, son cordial mépris pour tout ce qui est morale, politique, philosophie, pour tout ce qui a occupé jusqu'ici les plus grands hommes? « Et maintenant, messieurs, vous tous qui êtes qualifiés du nom de *phi-* « *losophes*, *moralistes*, *métaphysiciens*, *politiques et économistes*, nous « vous interpellons ici directement, et nous vous défions publiquement « d'apporter, à l'aide de vos sciences vraies et mensongères, la MOINDRE « amélioration au sort de la société et notamment des classes populaires. » Et ailleurs : « Nous dirons à tous les détracteurs du régime sociétaire, « que M. Fourier a eu un grand tort envers eux : c'est de n'avoir pas su « se faire assez petit pour se mettre à leur taille. » Mais ce qui m'a le plus scandalisé, je l'avoue, ce sont ces phrases blasphématoires sur les maximes libérales de Fénélon : « Je viens d'appuyer la thèse par un aperçu « des sottises dogmatiques du *Télémaque;* le bonhomme Fénélon ne se « doutait pas des résultats qu'aurait en 1789 sa doctrine essayée en « France. » Pour nous, nous n'imiterons pas en cela M. Maurize, et nous reconnaîtrons de grand cœur que la doctrine qu'il professe si ardemment, recèle un contingent de vérités dont c'est un devoir d'essayer le triage. Mais ce triage que bien des fois nous avons tenté et que nous tenterons encore, est rendu plus difficile par ces épines repoussantes qui blessent dès l'entrée. M. Maurize a voulu faire un livre de conciliation et d'appel à tous : n'a-t-il pas été en maint endroit contre son but? La pleine vérité, en aucun temps, a-t-elle jamais tenu un tel langage? Nous souhaiterions qu'il comprît cela lui-même et que ses amis le comprissent dans l'intérêt des vérités partielles et positives qui peuvent ressortir, pour chacun, de cette doctrine.

LAURETTE

OU

LE CACHET ROUGE.

HISTOIRE DE RÉGIMENT.

> L'ABNÉGATION du guerrier est une croix plus lourde que celle du martyr. Il faut l'avoir portée long-temps pour en savoir la grandeur et le poids.
>
> (A. DE V.)

I.

De la rencontre que je fis sur la grande route.

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps. Au mois de mars 1815, je passais sur cette route, et je fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau, un casque noir, des pistolets et un grand sabre; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. J'étais si jeune! — La maison du roi

en 1814, avait été remplie d'enfans et de vieillards; l'empire semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges tout à l'horison au nord; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval; il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre mon escadron, il partit au grand trot; je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or, j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très fier et parfaitement heureux.

Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval qui pataugeait dans les ornières. Le pavé de la route manqua, j'enfonçais; il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites en dehors d'une croute épaisse de boue jaune comme de l'ocre, en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation, elles étaient hérissés par l'eau, cela m'affligea.

Mon cheval baissait la tête; je fis comme lui, je me mis à penser, et je me demandai pour la première fois où j'allais. Je n'en savais absolument rien; mais cela ne m'occupa pas long-temps, j'étais certain que mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. Comme je sentais en mon cœur un calme profond et inaltérable, j'en rendis grâce à ce sentiment ineffable du *devoir*, et je cherchai à me l'expliquer. Voyant de près comment des fatigues inaccoutumées étaient gaîment portées par des têtes si blondes ou si blanches, comment un avenir assuré était si cavalièrement risqué par tant d'hommes de vie heureuse et mondaine, et prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne peut se soustraire à nulle des dettes de l'honneur, je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense que l'ABNÉGATION.

Je me demandais si l'*abnégation* de soi-même n'était pas un sentiment né avec nous; ce que c'était que ce besoin d'obéir et de re-

mettre sa volonté en d'autres mains, comme une chose lourde et importune; d'où venait le bonheur secret d'être débarrassé de ce fardeau, et comment l'orgueil humain n'en était jamais révolté. Je voyais bien ce mystérieux instinct lier de toutes parts les familles et les peuples en de puissans faisceaux; mais je ne voyais nulle part aussi complète et aussi redoutable que dans les armées, la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs et presque à ses pensées. — Je voyais partout la résistance possible et usitée, le citoyen ayant en tout lieu une obéissance clairvoyante et intelligente qui examine et peut s'arrêter. Je voyais même la tendre soumission de la femme finir où le mal commence à lui être ordonné, et la loi prendre sa défense; mais l'obéissance militaire aveugle et muette, parce qu'elle est passive et active en même temps, recevant l'ordre et l'exécutant, frappant les yeux fermés comme le destin antique. Je suivais dans ses conséquences possibles cette *abnégation* du soldat, sans retour, sans conditions, et conduisant quelquefois à des fonctions sinistres.

Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval, regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'allonger toujours en ligne droite sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide qui l'entourait, et quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre.

En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir: c'était quelqu'un. Je n'en détournai plus les yeux. Je vis que ce point noir allait comme moi, dans la direction de Lille, et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le pas et je gagnai du terrain sur cet objet, qui s'allongea un peu et grossit à ma vue. Je repris le trot sur un sol plus ferme, et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérais que c'était la voiture d'une cantinière, et considérant mon pauvre cheval comme une chaloupe, je lui fis faire force de rames pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il s'enfonçait jusqu'au ventre quelquefois.

A une centaine de pas, je vins à distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu, un petit mulet qui les tirait, était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches blanches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac. Il en avait l'uniforme, et l'on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon, sous un petit manteau bleu court et usé. Il avait un visage endurci, mais bon, comme à l'armée il y en a tant. Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma en passant de l'autre côté de son mulet dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche, je me contentai de montrer la manche de mon habit rouge, et il remit son fusil dans la charrette en disant :

— Ah ! c'est différent, je vous prenais pour un de ces lapins qui courent après nous. Voulez-vous boire la goutte?

— Volontiers, dis-je en m'approchant, il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu.

Il avait à son cou une noix de coco, très bien sculptée, arrangée en flacon avec un goulot en argent, et dont il semblait tirer un peu de vanité. Il me la passa, et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir. Je lui rendis le coco.

— A la santé du roi, dit-il en buvant, il m'a fait officier de la légion d'honneur, il est juste que je le suive jusqu'à la frontière. — Par exemple, comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon après. C'est mon devoir.

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet, en disant que nous n'avions pas de temps à perdre, et comme j'étais de son avis, je me remis en chemin à deux pas de lui. Je le regardai toujours sans questionuer, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscrétion, assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire durant un quart de lieue environ. Comme il s'arrêtait alors pour faire reposer son pauvre petit mulet qui me faisait peine à voir, je m'arrêtait aussi et je tâchai d'exprimer

l'eau qui remplissait mes bottes à l'écuyère comme deux réservoirs où j'aurais eu les jambes trempées.

— Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds? me dit-il.

— Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées.

— Bah! dans huit jours vous n'y penserez plus, reprit-il avec sa voix enrouée; c'est quelque chose que d'être seul, allez, dans des temps comme ceux où nous vivons. Savez-vous ce que j'ai là-dedans?

— Non, lui dis-je.

— C'est une femme.

Je dis : Ah! — sans trop d'étonnement, et je me remis en marche tranquillement au pas. Il me suivit.

— Cette mauvaise brouette-là ne m'a pas coûté bien cher, reprit-il, ni le mulet non plus, mais c'est tout ce qu'il me faut, quoique ce chemin-là soit un *ruban de queue* un peu long.

Je lui offris de monter mon cheval, quand il serait fatigué, et comme je ne lui parlais que gravement et avec simplicité de son équipage, dont il craignait le ridicule, il se mit à son aise tout à coup, et, s'approchant de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant :

— Eh bien! vous êtes un bon enfant, quoique dans *les rouges*.

Je sentis dans son accent amer, en désignant ainsi les quatre compagnies rouges, combien de préventions haineuses avaient données à l'armée le luxe et les grades de ces corps d'officiers.

— Cependant, ajouta-t-il, je n'accepterai pas votre offre, vu que je ne sais pas monter à cheval et que ce n'est pas mon affaire, à moi.

— Mais, commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés.

— Bah! une fois par an, à l'inspection; et encore sur un cheval de louage. Moi, j'ai toujours été marin, et depuis fantassin; je ne connais pas l'équitation.

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre comme s'attendant à une question; mais il ne venait pas un mot, et il poursuivit :

— Vous n'êtes pas curieux, par exemple! cela devrait vous étonner, ce que je dis là.

— Je m'étonne bien peu, dis-je.

— Oh! cependant, si je vous contais comment j'ai quitté la mer, nous verrions.

— Eh bien! repris-je, pourquoi n'essayez-vous pas? Cela nous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m'entre dans le dos et ne s'arrête qu'à mes talons.

Le bon chef de bataillon s'apprêta solennellement à parler avec un plaisir d'enfant. Il rajusta sur sa tête le shako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d'épaule que personne ne peut se représenter s'il n'a servi dans l'infanterie, ce coup d'épaule que donne le fantassin à son sac pour le hausser et alléger un moment son poids; c'est une habitude du soldat qui, lorsqu'il passe officier, devient un tic. Après ce geste convulsif, il but encore un peu de vin dans son coco, donna un coup de pied d'encouragement dans le ventre du petit mulet, et commença.



II.

Histoire de l'ordre cacheté.

Vous saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest. J'ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration et mon demi-prêt dès l'âge de neuf ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j'aimais la mer, une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aima mieux me faire mousse que de me jeter à l'eau. Quand vint la révolution, j'avais fait du chemin, et j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi, se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de flibustiers que je pourrai vous dire plus tard; on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et un *déporté*, qui restait des *cent quatre-vingt-treize* que la frégate *la Décade* avait pris à son bord quelques jours auparavant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement, et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord du 27 au 28e de longitude, c'est-à-dire prêt à passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue et fermée de si près, que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur cette lettre. Je la mis dans ma chambre, sous le verre

d'une mauvaise petite pendule anglaise, clouée au-dessus de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis, vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être si proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais; quand on le fermait, c'était mon sopha, et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table, alors on s'asseyait sur les petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou et brillant comme un bijou. Un vrai miroir! Oh! c'était une jolie petite chambre, et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon, et le voyage commença cette fois assez agréablement, si ce n'était.... Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule, quand mon *déporté* entra dans ma chambre; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui, me dit qu'il en avait dix-neuf. Beau garçon, quoique un peu trop pâle et trop blanc pour un homme. C'était un homme, cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient fait, vous allez voir. Il tenait sa petite femme sous le bras, elle était fraîche et gaie comme un enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir, moi. Je leur dis :

— Eh! bien, mes enfans, vous venez faire visite au vieux capitaine, c'est gentil à vous. Je vous emmène un peu loin, mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit, mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquine de lettre. Si vous vouliez m'aider un peu?

Ça faisait vraiment de bons petits enfans. Le petit mari prit le marteau et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais, et elle me disait : *A droite! à gauche! capitaine!* tout en riant, parce que le tangage faisait ballotter ma

pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix : *à gauche! à droite! capitaine.* Elle se moquait de moi. —Ah! je dis, petite méchante, je vous ferai gronder par votre mari, allez. —Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa, ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. — Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès. Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur, et je me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbécilles, ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant de les voir s'aimer comme ça. Ils se trouvaient bien partout, ils trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous; j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dînaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j'ai là dans ce mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contens. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas, et qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d'eau? Je les portais de l'autre côté de la mer comme j'aurais porté deux *oiseaux de Paradis.*

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfans. Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table (c'est-à-dire sur mon lit), et quand je voulais, il m'aidait à faire *mon point;* il le sut bientôt faire aussi bien que moi, j'en étais quelquefois tout interdit. La jeune femme s'asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis : — Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille, comme nous voilà! Je ne veux pas vous interroger; mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes bien délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur je

vous le dis; mais moi, qui suis une vieille peau de loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un vieux sabot à présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses, et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande, assez honnête, dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner l'œil, comme on dit poliment.

Ils restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai, et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux. Il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule, son chignon s'était défait comme un câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson. Ces cheveux-là, si vous les aviez vus, c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front de temps en temps, et elle pleurant, cela m'impatienta.

— Eh bien! ça vous va-t-il? leur dis-je à la fin.

— Mais.... mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari, mais c'est que.... vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et.... Il baissa les yeux.

— Moi, dis-je, je ne sais pas ce que vous avez fait pour être déportés; vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma vie, allez, pauvres innocens. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas; il ne faut pas vous y attendre, je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral, ni rien du tout.

— C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune quoiqu'un peu poudrée, comme ça se faisait encore à l'époque, c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'a-

voir l'air de nous reconnaître. Nous rions, parce que nous sommes jeunes, nous avons l'air heureux, parce que nous nous aimons; mais j'ai de vilains momens quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure.

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine.

— C'était bien là ce que je devais dire au capitaine, continuait-il, n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose?

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir un peu les yeux mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.

— Allons! allons! dis-je, ça s'éclaircira par la suite. Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire.

Elle se leva, le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé :

— D'ailleurs, me dit-elle en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas, vous, et la lettre!

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

Pardieu! je n'y pensais plus, moi, dis-je. — Ah! par exemple, voilà une belle affaire. Si nous avions passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau. Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cet enfant-là m'ait rappelé la grande coquine de lettre.

Je regardai vite ma carte marine, et quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

— C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance, dis-je. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite, que j'avais tout-à-fait oublié cela.

Eh! bien, monsieur, nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule, et faisait paraître le grand cachet rouge et les autres petits comme les traits d'un visage au milieu du feu.

— Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête? leur dis-je, pour les amuser.

— Oh! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang.

— Bah ! bah ! dit son mari en la prenant sous le bras, vous vous trompez, Laure ; cela ressemble au billet de *faire-part* d'un mariage. Venez vous reposer, venez; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle?

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe, je la regardais toujours comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens en les humant comme font des yeux de serpent. Sa grande figure pâle, son troisième cachet plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup... Cela me mit de mauvaise humeur, je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la chienne de lettre.

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur des îles du *cap Vert*. *Le Marat* filait, vent arrière, ses dix nœuds sans se gêner. La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil, la mer la coupait en deux et devenait toute blanche comme une nape de neige couverte de petits diamans. Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien, et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite ; mais comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer de ce qu'on faisait avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir par le grand panneau dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait. Elle était en chemise, je voyais d'en haut ses épaules nues, ses petits pieds nus et ses grands cheveux blonds tout épars. Je pensai à me retirer, mais je me dis : bah ! un vieux soldat, qu'est-ce que ça fait? et je restai à voir.

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut, comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine.

Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux, et les baisait sans faire de bruit. Quant elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller au paradis. Je vis qu'il faisait comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait pour un homme, c'est singulier.

Elle se leva debout, l'embrassa et s'étendit la première dans son hamac, où il la jeta sans rien dire, comme on couche un enfant dans une balançoire. Il faisait une chaleur étouffante, elle se sentait bercée avec plaisir par le mouvement du navire, et paraissait déjà commencer à s'endormir. Ses petits pieds blancs étaient croisés et élevés au niveau de sa tête, et tout son corps enveloppé de sa longue chemise blanche. C'était un amour, quoi ! —

— Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil? Il est bien tard, sais-tu?

Il restait toujours le front sur ses mains, sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entrouverte, n'osant plus parler.

Enfin, il lui dit : — Eh! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi il me paraît que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

— Cela me semble aussi, dit-elle, je voudrais n'arriver jamais.

Il la regarda, en joignant les mains avec un transport que vous ne pouvez pas vous figurrer.

— Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu, dit-il, cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait.

— Moi, du regret, dit-elle avec un air bien peiné, moi ! du regret de t'avoir suivi, mon ami ! crois-tu que pour t'avoir appartenu si peu, je t'aie moins aimé? N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs, à dix'sept ans? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guiane? n'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami ; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je regrette

rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir si vous mourez.

Elle disait tout ça d'une voix si douce, qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému, et je dis : — Bonne petite femme, va !

Le jeune homme se mit à soupirer avec douleur, en frappant du pied et en baisant une jolie main et un bras nu qu'elle lui tendait.

— Oh ! Laurette, ma Laurette, disait-il, quand je pense que si nous avions retardé de quatre jours notre mariage, on m'arrêtait seul, et je partais tout seul, je ne puis me pardonner.

Alors la belle petite pencha hors du hamac ses deux beaux bras blancs, nus jusqu'aux épaules, et lui caressa le front, les cheveux et les yeux, en lui prenant la tête comme pour l'emporter et la cacher dans sa poitrine. Elle sourit comme un enfant, et lui dit une quantité de petites choses de femme, comme moi je n'avais jamais rien entendu de pareil. Elle lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule. Elle disait en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux :

— Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec soi une femme qui t'aime, dis, mon ami? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne; je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de *Paul et Virginie*, n'est-ce pas? Nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte, tiens, regarde mes bras; tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi; je sais très bien broder d'ailleurs, et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses? Je donnerai des leçons de dessin et de musique, si l'on veut aussi; et si on y sait lire, tu écriras, toi.

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré, qu'il jeta un grand cri, lorsqu'elle dit cela. — Écrire! criait-il! écrire!

Et il se prit la main droite avec la gauche, en la serrant au poignet.

— Ah! écrire! — pourquoi ai-je jamais su écrire! écrire! mais c'est le métier d'un fou! — J'ai cru à leur liberté de la presse. — Où avais-je l'esprit? Eh! pourquoi faire? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les

aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent; ne servant à rien qu'à nous faire persécuter. Moi! encore passe; mais toi, bel ange, devenue femme depuis quatre jours à peine. Qu'avais-tu fait! — Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point, de me suivre ici! sais-tu seulement où tu es, pauvre petite? et où tu vas, le sais-tu? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs. Et pour moi, tout cela, pour moi!

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac, et moi, d'en haut, je vis qu'elle pleurait, mais lui d'en bas ne voyait pas son visage, et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant déjà, pour lui donner de la gaîté.

— Au fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats; tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul. Et toi?

Il se mit à rire aussi comme un enfant:

— Ma foi, moi, j'avais encore un écu, mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.

— Ah! bah! qu'est-ce que ça fait, dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs, comme des castagnettes, on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien, et n'ai-je pas en réserve les deux bagues de diamant que ma mère m'a données? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas? Quand tu voudras, nous les vendrons. D'ailleurs, je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

— Peut-être, dit-il, qui sait?

— N'est-ce pas, reprit sa petite femme, tu es si bon, que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour un peu de temps, mais ne t'en veut pas?

Elle avait dit ça si bien en m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri, et je me réjouis même dans le cœur, de ce qu'elle avait peut-être deviné juste. Ils commençaient encore à s'embrasser, je frappai du pied vivement sur le pont, pour les faire finir.

Je leur criai.

— Eh! dites donc, mes petits amis, on a l'ordre d'éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît.

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre, comme des écoliers. Je me remis à me promener seul sur le gaillard, en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes. Je les regardai en respirant un air qui sentait frais et bon. Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillardi. Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé et me les recommandait. Je ne m'expliquais pas bien comment, parce qu'il y a des affaires d'état que je n'ai jamais comprises, moi; mais enfin je croyais cela, et sans savoir pourquoi j'étais content.

Je pris ma petite lanterne de nuit, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure, il me sembla qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus, elle m'ennuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais. Mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin, je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit, et les roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le premier degré de latitude nord, au vingt-septième de longitude. Je mis le nez sur le pont, la mer était lisse comme une jatte d'huile; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite, j'aurai le temps de te lire, va, en regardant de travers du côté de la lettre: j'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir là : j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. Eh bien! mon cher, je le tenais à ma main depuis un quart d'heure, que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin, je me dis : *c'est trop fort*, et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce, et le grand cachet rouge, que je broyai en poussière. Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.





Je relus la lettre tout entière; je la relus encore. Je recommençai en la prenant par la dernière ligne et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, je m'assis. J'avais un certain tremblement sur la peau du visage, je me frottai un peu les joues avec du rhum; je m'en mis dans le creux des mains. Je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela, mais ce fut l'affaire d'un moment. Je montai prendre l'air.

Laurette était ce jour-là si jolie, que je ne voulus pas m'approcher d'elle. Elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au cou, et ses grands cheveux tombans comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait de voir que l'Océan était tranquille et pur comme une source dont elle voyait le fond.

— Viens donc voir le sable! viens donc vite! criait-elle; et son ami s'appuyait sur elle et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde, elle le prit violemment par le bras et lui dit :

— Oh! n'y va pas, il est tout pâle!

Cela se pouvait bien, il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi, sur le gaillard; elle nous regardait appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes long-temps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigarre que je trouvai amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil, je lui pris le bras, j'étouffais, ma foi; ma parole d'honneur, j'étouffais.

— Ah ça! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi? Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement. — C'est drôle.

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un sourire si doux, ce pauvre garçon!) et me dit :

— O mon Dieu! capitaine, pas grand'chose, allez. Trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

— Pas possible! dis-je.

— O mon Dieu si! les couplets n'étaient même pas trop bons. J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force, jugé le 16 et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

— C'est drôle, dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles, car cette lettre que vous savez me donne l'ordr de vous fusiller.

Il ne répondit pas et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres gouttes aux yeux.

Je repris :

—Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est très triste! car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser, l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé; il n'y manque rien.

Il me salua très poliment en rougissant; — Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume, je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laurette et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

— Oh! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon, si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là, pauvre petite femme!

— Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

—Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire. Je le sens bien; mais qu'y pouvons-nous? Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. — Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très délicate, elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour. Il faut

qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai? — Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. — Ma pauvre Laurette, voyez comme elle est belle!

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'ennuya et je me mis à froncer le sourcil; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir, mais je n'y tenais plus. Enfin, suffit, lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler et dépêchons-nous.

Je lui serrai la main en ami, et comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier :

— Ah! çà! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille, ça me regarde.

— Ah! dit-il, je ne savais pas. Cela vaut mieux en effet. D'ailleurs les adieux! les adieux, cela affaiblit.

— Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas si vous pouvez, ou vous êtes perdu.

Je lui donnai encore une bonne poignée de main et je le laissai aller. Oh! c'était dur pour moi tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret; car ils se promenèrent bras dessus bras dessous pendant un quart d'heure, et ils revinrent au bord de l'eau reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchée.

La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le traînerai toute ma vie comme un boulet.

Ici le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler de peur de détourner ses idées. Il reprit en se frappant la poitrine.

— Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux et en même temps je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers et je leur dis :

— Allons! un canot à la mer, puisqu'à présent nous sommes des

bourreaux. Vous y mettrez cette femme et vous l'emmènerez en ramant toujours jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. — Obéir à un morceau de papier, car ce n'était que ça enfin! il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme! — Oh! c'était affreux à voir! — s'agenouiller devant sa Laurette et lui baiser les genoux et les pieds. — N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux? — Je criai comme un fou :

— Séparez-les. — Nous sommes tous des scélérats. — Séparez-les....

La pauvre République est un corps mort! Directeurs, Directoire, c'en est la vermine! Je quitte la mer! — Je ne crains pas tous vos avocats. Qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait. — Ah! je me souciais bien d'eux en effet! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins. Ah! je l'aurais fait, je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez... je m'en souciais bien.... une vie comme la mienne.... Ah bien! oui! pauvre vie... va...

Et la voix du commandant s'éteignit peu à peu, et devint aussi incertaine que ses paroles, et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction terrible et farouche. Il avait de petits mouvemens convulsifs, et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé; il défit et ouvrit violemment son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même, et qu'il fallait me résoudre à questionner.

— Je comprends bien, dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle, on prenne son métier en horreur.

— Oh! le métier, êtes-vous fou! me dit-il brusquement, ce n'est pas le métier! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernemens d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur.

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier, et restant derrière sa charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié, si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car au bout d'un quart d'heure environ, il vint aussi derrière son pauvre équipage, et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon porte-manteau, à quoi je lui répondis simplement, que n'ayant pas encore de barbe, cela m'était fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup :

— Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas?

— Je n'en ai vu, dis-je, qu'au panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

—Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le *bossoir*.

— Je ne m'en doute pas, dis-je.

— C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer là ordinairement, ajouta-t-il plus bas.

— Ah! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer?

Il ne répondit pas, et se mit à décrire les chaloupes d'un vaisseau. Et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance, que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même. Et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

—Ces embarcations tiennent plus de huit rameurs, reprit-il, ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille! — Ah! quel temps il fait! Quel diable m'a poussé à raconter ça! Quand je raconte cela, je ne peux plus

m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Jurançon... Ah! quel temps il fait! mon manteau est traversé!

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette! — La pauvre femme! — Qu'il y a des gens maladroits dans le monde! mes matelots furent assez sots pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi, je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu ensemble. Et, ma foi! du canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire; moi, je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entends. Au moment du feu elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai long-temps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite : idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disais : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la*. Je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine, parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisis folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

— Ah! mon Dieu, si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous. Tenez! attendez. — Ho! — Ho! la mule.

III.

Comment je continuai ma route.

Et il arrêta son pauvre mulet, qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps il souleva la toile cirée de sa petite charrette comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux. Je vis deux yeux bleus, démesurés de grandeur, admirables de forme, sortant d'une tête pâle, amaigrie et longue, inondée de cheveux blonds tout plats. Je ne vis en vérité que ces deux yeux qui étaient tout dans cette pauvre femme, car le reste était mort. Son front était rouge, ses joues creuses et blanches avaient des pommettes bleuâtres. Elle était accroupie au milieu de la paille, si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux, sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla long-temps, me sourit un peu et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre comment sa main droite battrait sa main gauche.

— Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là, me dit le chef de bataillon, demain ce sera peut-être un autre jeu qui durera long-temps. C'est drôle, hein!

En même temps il se mit à replacer la toile cirée de son shako que la pluie avait un peu dérangée.

— Pauvre Laurette, dis-je, tu as perdu pour toujours, va.

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis la main; elle me donna la sienne machinalement, et en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonnement qu'elle avait à ses longs doigts deux bagues de diamans. Je pensai que c'étaient encore les bagues de sa mère, et je me demandai comment la misère

les avait laissées là. Pour un monde entier, je n'en aurais pas fait l'observation au vieux commandant; mais comme il me suivait des yeux et voyait les miens arrêtés sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil :

— Ce sont d'assez gros diamans, n'est-ce pas? Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion. Mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât, la pauvre enfant! Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari, et en vérité je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. A l'armée, tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez! — Elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire. Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Elle avait une tenue assez soignée, et moi, étant chef de bataillon, avec une bonne paie, ma pension de la Légion-d'Honneur et le mois Napoléon, dont la solde était double dans le temps, j'étais tout à fait au courant de mon affaire, et elle ne me gênait pas. Au contraire ses enfantillages faisaient rire quelquefois les officiers du 7e léger.

Alors il s'approcha d'elle, et lui frappa sur l'épaule comme il eût fait à son petit mulet.

— Eh bien! ma fille, dis donc. Parle donc un peu au lieutenant qui est là, voyons, un petit signe de tête.

Elle se remit à ses dominos.

— Oh! dit-il, c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume jamais. Les fous, ça n'est jamais malade, c'est commode de ce côté-là. A la Bérésina et dans toute la retraite de Moscou, elle allait nu-tête. — Allons, ma fille, joue toujours, va, ne t'inquiète pas de nous, fais ta volonté, va, Laurette.

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée, elle la porta timidement à ses lèvres, et la baisa comme une pauvre esclave. Je me sentis le cœur serré par ce baiser, et je tournai bride violemment.

— Voulons-nous continuer notre marche, commandant, lui dis-je, la nuit viendra avant que nous soyons à Béthune.

Le commandant racla soigneusement avec le bout de son sabre la boue jaune qui chargeait ses bottes, ensuite il monta sur le marche-pied de la charrette, ramena sur la tête de Laure le capuchon de drap d'un petit manteau qu'elle avait: il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive, après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule et dit : En route, mauvaise troupe ! et nous repartîmes.

La pluie tombait toujours tristement, nous ne trouvions sur nos pas que des chevaux morts abandonnés avec leur selle. Le ciel gris et la terre grise s'étendaient sans fin; une sorte de lumière terne, un pâle soleil tout mouillé s'abaissait derrière de grands moulins qui ne tournaient pas, nous retombâmes dans un long silence.

Je regardais mon vieux commandant; il marchait à grands pas avec une vigueur toujours soutenue, tandis que son mulet n'en pouvait plus et que mon cheval même commençait à baisser la tête. Ce brave homme ôtait de temps à autre son shako pour essuyer son front chauve et quelques cheveux gris de sa tête, ou ses gros sourcils, ou ses moustaches blanches d'où tombait la pluie. Il ne s'inquiétait pas de l'effet qu'avait pu faire sur moi son récit; il ne s'était fait ni meilleur, ni plus mauvais qu'il n'était; il n'avait pas daigné se dessiner; il ne pensait pas à lui-même, et au bout d'un quart d'heure il entama sur le même ton une histoire bien plus longue sur une campagne du maréchal Masséna, où il avait formé son bataillon en carré contre je ne sais quelle cavalerie. Je ne l'écoutai pas, quoiqu'il s'échauffât pour me démontrer la supériorité du fantassin sur le cavalier.

La nuit vint, nous n'allions pas vite; la boue devenait plus épaisse et plus profonde. Rien sur la route et rien au bout. Nous nous arrêtâmes au pied d'un arbre mort, le seul arbre du chemin; il donna d'abord ses soins à son mulet, comme moi à mon cheval; ensuite il regarda dans la charrette, comme une mère dans le berceau de son enfant. Je l'entendais qui disait : Allons, ma fille, mets cette redingote sur tes pieds et tâche de dormir. — Allons, c'est bien ! elle n'a pas une goutte de pluie. — Ah diable! elle a

cassé ma montre que je lui avais laissé au cou ! — Oh ! ma pauvre montre d'argent ! — Allons ! c'est égal, mon enfant, tâche de dormir; voilà le beau temps qui va venir bientôt. — C'est drôle ! elle a toujours la fièvre : les folles sont comme ça. — Tiens, voilà du chocolat pour toi, mon enfant.

Il appuya la charrette à l'arbre, et nous nous assîmes sous les roues à l'abri de l'éternelle ondée, partageant un petit pain à lui et un à moi : mauvais souper.

— Je suis fâché que nous n'ayons que ça, dit-il, mais ça vaut mieux que du cheval mis sous la cendre avec de la poudre dessus en manière de sel, comme on en mangeait en Russie. La pauvre petite femme, il faut bien que je lui donne ce que j'ai de mieux : vous voyez, je la mets toujours à part, elle ne peut pas souffrir le voisinage d'un homme depuis l'affaire de la lettre. Je suis vieux, et elle a l'air de croire que je suis son père; malgré cela, elle m'étranglerait, si je voulais l'embrasser seulement sur le front. L'éducation leur laisse toujours quelque chose, à ce qu'il paraît, car je ne l'ai jamais vue oublier de se voiler comme une religieuse. — C'est drôle, hein !

Comme il me parlait d'elle de cette manière, nous l'entendîmes soupirer et dire : « *Otez ce plomb ! ôtez-moi ce plomb !* » Je me levai, malgré moi, il me fit rasseoir.

— Restez, restez, me dit-il, ce n'est rien; elle dit ça toute sa vie, parce qu'elle croit toujours sentir une balle dans sa tête. Ça ne l'empêche pas de faire tout ce qu'on lui dit, et cela avec beaucoup de douceur.

Je me tus en l'écoutant avec tristesse. Je me mis à calculer que de 1797 à 1815 où nous étions, dix-huit années s'étaient ainsi passées pour cet homme. — Je demeurai long-temps en silence à côté de lui, cherchant à me rendre compte de ce caractère et de cette destinée. Ensuite, à propos de rien, je lui donnai une poignée de main pleine d'enthousiasme. Il en fut tout étonné :

— Vous êtes un digne homme, lui dis-je. — Il me répondit :

— Et pourquoi donc? est-ce à cause de cette pauvre femme? Vous sentez bien, mon enfant, que c'était un devoir. — Il y a long-temps que j'ai fait *abnégation*.

Et il me parla encore de Masséna.

Le lendemain, au jour, nous arrivâmes à Béthune, petite ville laide et fortifiée, où l'on dirait que les remparts, en resserrant leur cercle, ont pressé les maisons l'une sur l'autre. Tout y était en confusion, c'était le moment d'une alerte. Les habitans commençaient à retirer les drapeaux blancs des fenêtres et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons; les tambours battaient la générale, les trompettes sonnaient : *à cheval!* par ordre de M. le duc de Berry ! Les longues charrettes picardes portant les Cent-Suisses et leurs bagages, les canons des Gardes-du-Corps courant aux remparts, les voitures des princes, les escadrons des compagnies rouges se formant, encombraient la ville. La vue des Gendarmes du roi et des Mousquetaires me fit oublier mon vieux compagnon de route. Je joignis ma compagnie, et je perdis dans la foule la petite charrette et ses pauvres habitans. A mon grand regret, c'était pour toujours que je les perdais.

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla une nature d'homme qui m'était inconnue, et que le pays connaît mal et ne traite pas bien. Je la plaçai dès lors très haut dans mon estime. J'ai souvent cherché depuis autour de moi quelque homme semblable à celui-là et capable de cette abnégation de soi-même entière et insouciante. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée, ce n'est qu'en elle et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie que j'ai retrouvé ces hommes de caractère antique, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences, n'ayant ni remords de l'obéissance, ni honte de la pauvreté, simples de mœurs et de langage, fiers de la gloire du pays et insoucians de la leur propre, s'enfermant avec plaisir dans leur obscurité et partageant avec les malheureux le pain noir qu'ils paient de leur sang.

J'ignorai long-temps ce qu'était devenu ce pauvre chef de bataillon, d'autant plus qu'il ne m'avait pas dit son nom et que je ne le lui avais pas demandé. Un jour cependant au café, en 1825, je crois, un vieux capitaine d'infanterie de ligne à qui je le décrivais, en attendant la parade, me dit :

— Eh! pardieu, mon cher, je l'ai connu, le pauvre diable! c'était un brave homme, il a été *descendu* par un boulet à Waterloo. Il avait en effet laissé aux bagages une espèce de fille folle que nous

menâmes à l'hôpital d'Amiens en allant à l'armée de la Loire, et qui y mourut furieuse au bout de trois jours.

— Je le crois bien, dis-je, elle n'avait plus son père nourricier.

— Ah! bah! *père!* qu'est-ce que vous dites donc? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin et licencieux.

— Je dis qu'on bat le rappel, repris-je en sortant; — et moi aussi j'ai fait *abnégation.*

Cte Alfred de Vigny.

DU VANDALISME EN FRANCE.[1]

Lettre à M. Victor Hugo.

Je vous dois trop, mon ami, sous bien des rapports, pour ne pas vous consacrer mes insignifians efforts en faveur d'une cause dont vous avez fait depuis long-temps la vôtre. Quand même je n'obéirais pas à un sentiment de reconnaissance particulière, il me faudrait écouter une justice

(1) La *Revue des deux Mondes*, en s'en tenant d'habitude aux articles de collaborateurs dont les travaux constituent, sinon une doctrine rigoureusement complète, du moins une tendance philosophique analogue et homogène, ne s'est pas interdit d'accueillir les morceaux de talent écrits d'après d'autres convictions, pourvu que ces convictions fussent élevées et consciencieuses. Elle a cru surtout pouvoir en agir ainsi à l'égard d'un des écrivains les plus chaleureux et les plus brillans de l'école de M. de Lamennais.

(*N. du D.*

générale et publique. Comment en effet s'occuper de notre art national, de nos monumens historiques, des sublimes débris de notre passé, sans songer tout d'abord à vous qui, le premier en France, vous êtes constitué le champion de cette cause? Vous êtes descendu encore enfant dans l'arène pour elle, et depuis quatorze ans, depuis votre ode sur la *Bande Noire* jusqu'aux pages indignées qui ont marqué d'un ineffaçable ridicule le vandalisme royal et municipal de nos jours (1), vous avez lutté pour elle sans fléchir; vous l'avez prise toute petite, et elle a grandi entre vos mains; vous l'avez parée de votre talent, et dotée de votre popularité. La voilà qui prend aujourd'hui son essor; la voilà qui fait battre une foule de jeunes et nobles cœurs; la voilà qui s'intronise dans toutes les véritables intelligences d'artistes. Si la victoire lui reste un jour, vous ne serez point oublié, mon ami; votre mémoire sera toujours bénie par ceux qui ont voué un culte à l'histoire et aux souvenirs de la patrie; et la postérité inscrira parmi vos plus belles gloires celle d'avoir le premier déployé un drapeau qui pût rallier toutes les ames jalouses de sauver l'art en France.

Vous ne voulez pas combattre seul, je le sais, vous ne dédaignez aucun auxiliaire; vous ne demandez pas mieux, dans cette œuvre grande et sainte, que de vous associer les plus obscurs, les plus maladroits travailleurs : vous ne demandez que de l'indignation contre les barbares, de l'amour pour le passé. Je me présente à vous avec ces deux conditions. Des voyages entrepris dans un but tout-à fait étranger à l'art m'ont fait découvrir des attentats contre lui dont je frémis encore, et que j'ai hâte de livrer à la publicité. En ce qui touche à l'art, je n'ai la prétention de rien savoir, je n'ai que celle de beaucoup aimer. J'ai pour l'architecture du moyen âge une passion ancienne et profonde : passion malheureuse, car, comme vous le savez mieux que personne, elle est féconde en souffrances et en mécomptes; passion toujours croissante, parce que plus on étudie cet art divin de nos aïeux, plus on y découvre de beautés à admirer, d'injures à déplorer et à venger; passion avant tout religieuse, parce que cet art est à mes yeux catholique avant tout, qu'il est la manifestation la plus imposante de l'église dont je suis l'enfant, la création la plus brillante de la foi que m'ont léguée mes pères. Je contemple ces vieux monumens du catholicisme avec autant d'amour et de respect que ceux qui dévouèrent leur vie et leurs biens à les fonder : ils ne représentent pas pour moi seulement une idée, une époque, une croyance éteinte; ce sont les symboles de ce qu'il y a de plus vivace dans mon ame, de plus auguste dans mes

(1) Voyez dans la livraison du 1er mars 1832 de la *Revue*, l'article intitulé *Guerre aux Démolisseurs*.

espérances. Le vandalisme moderne est non-seulement à mes yeux une brutalité et une sottise, c'est de plus un sacrilége. Je mets du fanatisme à le combattre, et j'espère que ce fanatisme suppléera auprès de vous à la tiédeur de mon style et à l'absence complète de toute science technique.

Vous conviendrez avec moi que l'époque actuelle exige la réunion de tous les efforts individuels, même les plus chétifs, pour réagir contre le vandalisme, et que, parmi ceux qui s'intéressent encore à l'art, nul n'a le droit d'invoquer sa faiblesse pour se dispenser de prêter à cet art agonisant un secours tardif. S'il était possible de se figurer qu'un pouvoir quelconque pût aujourd'hui protéger et défendre l'art, certes celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre se chargerait de déraciner cette naïve confiance. Sans parler de ce qui se passe en province, de ces arênes de Nîmes transformées en écuries de cavalerie, de ce marché aux veaux construit sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Bertin, de ce cloître de Soissons changé en tir d'artillerie, de la fameuse tour de Laon, dont vous avez dénoncé la destruction à la fois comique et honteuse; sans parler de tout cela, ne voyons que ce qui se passe sous nos yeux, en plein Paris : c'est-à-dire, les ruines de Saint-Germain-l'Auxerrois et du cloître de Cluny, un théâtre infâme installé sous les voûtes d'une charmante église gothique, l'insolente dégradation des Tuileries, la destruction sacrilége de la chapelle de Saint-Louis à Vincennes; et en face de ces ruines, le type des reconstructions officielles, ce gâchis de marbre et de dorures qu'on nomme le palais de la Chambre des députés. N'en voilà-t-il pas assez pour convaincre les plus incrédules? Le moment presse pour que chacun, à défaut d'autre ressource, vienne flétrir d'une inexorable publicité tous les attentats de ce genre. Je dis que le moment presse, car qui sait combien de temps nous pourrons encore leur crier librement anathème? L'état de siège, vous en savez quelque chose, mon ami, est déjà transporté de la cité sur le théâtre : qui sait s'il n'envahira pas aussi l'art; qui sait si l'on ne viendra pas nous déclarer, de par le roi et M. Fontaine, que l'ogive est carliste et le plein cintre républicain?

Le moment presse encore, parce qu'il est urgent de dérober la France à la réprobation dont doivent la frapper tous les étrangers, quand ils comparent le vandalisme méthodique et réfléchi qui règne en France, avec les efforts de tous les peuples pour dérober au temps les restes des siècles passés et des races éteintes. Partout ailleurs qu'en France, on entoure d'une vénération filiale ces souvenirs d'un autre âge, ces grandes et éclatantes pages de l'histoire de l'humanité, que l'architecture s'est chargée d'écrire, et surtout ces basiliques sublimes où les générations sont venues, l'une après l'autre, prier et reposer devant leur Dieu. Dans tous les pays de

l'Europe et jusque sur les confins de la Laponie, on trouve partout ce culte des monumens du passé qui honore les hommes du présent; le désir de conserver dans leur originalité primitive ces monumens a même remplacé presque partout la manie de refaire l'art païen et de rajeunir avec son secours l'art des chrétiens. La plus heureuse réaction s'est manifestée partout en faveur de la vérité historique et du respect des créations anciennes. La France seule est restée en dehors et en arrière de ce mouvement. En Italie, pays où le paganisme de la prétendue renaissance a fait le plus de progrès et jeté les plus profondes racines, on n'en lit pas moins sur la façade de la cathédrale de Naples, une inscription où le cardinal archevêque s'enorgueillit d'avoir fait réparer cette façade sans changer son caractère gothique, *nec gothica delevit urbis senescentis monumenta artium perennitati.* En Angleterre, il y a plus d'un siècle que toutes les églises sont restaurées et construites sur le modèle de celles du moyen âge; si ces copies, dont plusieurs sont très remarquables, manquent de la vie que donne l'inspiration originale, elles ont le grand mérite de la convenance et de l'harmonie avec les idées qu'elles représentent : de l'architecture religieuse, la réaction gothique a passé dans l'architecture civile; les riches propriétaires se font bâtir des châteaux qui reproduisent exactement les types des différens âges de la féodalité, tandis que les particuliers, les corporations, les diocèses, les comtés, s'imposent les plus grands sacrifices, pour conserver dans leur intégrité tous les monumens originaux de ces âges, et pour leur rendre leur aspect primitif. Dans la pauvre Irlande, lorsque le paysan catholique peut dérober aux exactions du clergé protestant et aux clameurs de sa famille affamée quelque chétive offrande, pour la consacrer à élever une humble chapelle auprès des églises bâties par ses pères et que les tyrans hérétiques lui ont volées, c'est toujours une chapelle gothique. Jamais le prêtre de ce peuple opprimé n'est infidèle au type inspiré par le catholicisme, et lorsque la vieille foi du peuple est ramenée par la liberté dans ce modeste asile, elle y retrouve les formes gracieuses et consacrées des demeures de sa jeunesse. En Belgique, pays de véritable foi et surtout de véritable liberté, un des premiers soins du nouveau gouvernement a été d'interdire, par une circulaire aux gouverneurs de province, la destruction de tout monument historique quelconque. Dans la cathédrale de Bruxelles, on a tout récemment démoli le lourd et ridicule jubé qui, comme celui de Rouen, détruisait l'harmonie de l'admirable édifice, et on l'a remplacé à grands frais par un jubé tout-à-fait d'accord avec le style de la nef : les portes latérales ont subi la même heureuse transformation. En Allemagne, le culte du passé dans l'art et l'influence de ce passé sur les constructions modernes ont atteint un degré de popularité

inoui, et promettent à cette contrée illustre d'être la patrie de l'art régénéré, la seconde Italie de l'Europe moderne. Ce culte est universel et triomphe de toutes les différences d'opinions, de religions, de mœurs, qui divisent la race germanique. Le roi de Prusse, souverain protestant et intolérant, prélève sur tout le grand-duché du Bas-Rhin un impôt spécial, nommé *impôt de la cathédrale*, exclusivement consacré à l'entretien et à l'achèvement graduel de la cathédrale catholique de Cologne, métropole de l'art catholique et de l'architecture gothique. Le prince royal, son fils, a dépensé des sommes énormes pour réparer les dévastations commises par les Français à Marienbourg, ancien et célèbre chef-lieu de l'ordre teutonique; il en fait sa résidence favorite. Au midi, le roi de Bavière, avec sa liste civile de 5,000,000 de francs, ne se contente pas de faire exécuter à *vingt-six* peintres, dans ses divers châteaux, des fresques qui reproduiront, en les popularisant, toutes les épopées chevaleresques et nationales du moyen âge; il remplit sa capitale d'églises vraiment chrétiennes, parmi lesquelles on remarquera surtout celle de Saint-Louis, dont l'architecture sera romane, et qui sera peinte à fresque du haut en bas, à l'instar de plusieurs églises d'Italie et surtout de la triple basilique d'Assise, par le célèbre Cornelius. Ce même souverain a profité de la découverte qu'a faite M. Franck, qui a retrouvé et perfectionnné le secret de teindre les vitraux des couleurs les plus tenaces et les plus brillantes, pour doter la vieille cathédrale de Ratisbonne d'un grand nombre de verrières de la plus rare beauté pour la composition comme pour le coloris, au prix de 20 à 25,000 fr. chacune. Ce prince ne fait du reste que s'associer au merveilleux élan qu'a pris l'art allemand depuis plusieurs années, élan qui date, en architecture, de l'apparition du grand ouvrage de M. Boisserée sur la cathédrale de Cologne, et en peinture, de l'œuvre patriotique qu'ont accomplie ce même M. Boisserée et son frère, en conservant pour l'Allemagne la collection des chefs-d'œuvre de l'ancienne école belge et allemande qu'ils avaient sauvée et recueillie pendant les dévastations des guerres impériales. J'espère vous entretenir un jour, plus au long, de la nouvelle école allemande, et surtout de celle de peinture, qui chaque jour jette un nouvelle éclat sous la double direction d'Overbeck et de Cornelius. Est-il besoin de vous dire qu'à cette réaction active vers l'art antique correspond le soin le plus scrupuleux et le plus tendre de toutes ses beautés, de toutes ses ruines? Les invasions des Suédois et des Français, et dans quelques contrées la sécularisation des souverainetés ecclésiastiques ont multiplié ces ruines; mais je ne crois pas qu'il y en ait une seule que l'on puisse imputer à la froide barbarie ou à l'avidité de la population environnante. Un attentat de ce genre serait signalé aussitôt par les organes innombrables de la presse littéraire

et scientifique; une réprobation populaire et religieuse s'attacherait au nom des coupables : ils seraient mis au ban de la nationalité allemande.

Il n'y a donc que la France, où le vandalisme règne seul et sans frein. Après avoir passé deux siècles et puis quinze ans à déshonorer par d'impures et grotesques additions nos vieux monumens, le voilà qui reprend ses allures terroristes et qui se vautre dans la destruction. On dirait qu'il prévoit sa déchéance prochaine, tant il se hâte de renverser tout ce qui tombe sous son ignoble main. On tremble à la seule pensée de ce que chaque jour il mine, balaie ou défigure. Le vieux sol de la patrie, surchargé comme il l'était des créations les plus merveilleuses de l'imagination et de la foi, devient chaque jour plus nu, plus uniforme, plus pelé. On n'épargne rien : la hache dévastatrice atteint également les forêts et les églises, les châteaux et les hôtels de ville; on dirait une terre conquise d'où des envahisseurs barbares veulent effacer jusqu'aux dernières traces des générations qui l'ont habitée. On dirait qu'ils veulent se persuader que le monde est né d'hier et qu'il doit finir demain, tant ils ont hâte d'anéantir tout ce qui semble dépasser une vie d'homme. On ne sait pas même respecter les ruines qu'on a faites, et tandis qu'on cite en Angleterre des seigneurs qui dépensent, chaque année, un revenu considérable pour préserver celles qui se trouvent sur leur domaine; tandis qu'en Allemagne d'innombrables populations choisissent les décombres des vieux châteaux pour y tenir leurs assemblées libérales, comme pour mettre leur liberté renaissante sous la protection des anciens jours; chez nous, nous ne laissons pas même le temps accomplir son œuvre, nous refusons à la nature son deuil de mère. Car la nature, toujours douce et aimante, l'est surtout envers les ruines que l'homme a faites, elle semble se plaire à les orner de ses plus belles parures, comme pour les consoler de leur abandon et de leur nudité. Et nous, nous leur arrachons leur linceul de verdure, leur couronne de fleurs; nous violons ces tombeaux des siècles passés. L'ancien seigneur les met à l'encan et les vend au plus offrant : le nouveau bourgeois les achète, et s'il ne daigne pas leur donner une place dans ses constructions nouvelles, il les recrépit et les enjolive sur place. Tous deux se coalisent pour déshonorer ces vieilles pierres.

Les longs souvenirs font les grands peuples. La mémoire du passé ne devient importune que lorsque la conscience du présent est honteuse. Ce sera dans nos annales une bien triste page, que ce divorce prononcé contre tout ce que nos pères nous ont laissé pour nous rappeler leurs mœurs, leurs affections, leurs croyances. Rien de plus naturel que ce divorce dans le premier moment de la réaction populaire contre l'ancien ordre social et politique; mais y persévérer après la victoire, y persévérer avec

récidive en face de l'Europe surprise et dédaigneuse, immoler aux préjugés les plus arriérés ce qui fait le charme d'une patrie et la gloire de l'art, c'est un crime national dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire. J'ignore quelle peine la postérité infligera à ce mépris stupide que nous tirons de notre nullité moderne, pour le lancer à la figure des chefs-d'œuvre de nos pères; mais cette peine sera grave et dure. Nous la mériterons, non-seulement par nos œuvres de destruction, mais encore par les vils usages auxquels nous consacrons ce que nous daignons laisser debout. Le Mont Saint-Michel, Fontevrault, Saint-Augustin-lez-Limoges, Clairvaux, ces gigantesques témoignages du génie et de la patience du moyen âge, n'ont pas eu, il est vrai, le sort de Cluny et de Citeaux; mais le leur n'est-il pas encore plus honteux, et ne vaudrait-il pas mieux pouvoir errer sur les débris de ces célèbres abbayes que les voir, toutes flétries et mutilées, changées en honteuses prisons, et devenir le repaire du crime et des vices les plus monstrueux, après avoir été l'asile de la douleur et de la science? Croira-t-on dans l'avenir que, pour inspirer à des Français quelque intérêt pour les souvenirs d'un culte qu'ils ont professé pendant quatorze siècles, il faille démentir leur origine et leur destination sacrée? Il en est ainsi cependant. On ne parvient à fléchir les divans provinciaux, les savans de l'empire, qu'en invoquant le respect dû au paganisme. Si vous pouvez leur faire croire qu'une église du genre *anté-gothique* a été consacrée à quelque dieu romain, ils vous promettront leur protection, ouvriront leurs bourses, tailleront même leur plume pour honorer votre découverte d'une dissertation. On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer toutes les églises romanes, qui doivent la tolérance qu'on leur accorde à cette ingénieuse croyance. Je ne veux citer que la cathédrale d'Angoulême dont l'unique et inappréciable façade n'a été conservée que parce qu'il a été gravement établi que le bas-relief du père éternel qui y figure entre les symboles consacrés des quatre évangélistes, était une représentation de Jupiter. On lit encore sur la frise du portail de cette cathédrale : TEMPLE DE LA RAISON.

Et ne croyez pas que ce soit la religion seule que l'on répudie ainsi. Ne croyez pas que les souvenirs purement historiques, les souvenirs même de poésie et d'amour échappent aux outrages du vandalisme. Tout est confondu dans la proscription. A Limoges, on a eu la barbarie de détruire le monument devenu célèbre sous le nom de *Bon mariage*. C'était le tombeau de deux jeunes époux du Poitou, partis peu de temps après leurs noces pour aller en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

La jeune femme mourut en route, à Limoges; le mari alla accomplir son vœu, puis revint mourir de douleur à Limoges. Lorsqu'on vint pour l'in-

humer dans le tombeau qu'il avait élevé à sa femme, celle-ci, selon la tradition populaire, se retira d'un côté pour lui faire place. C'est ce même tombeau qui a été détruit, et pas une voix ne s'est élevée pour le sauver. A Avignon, l'église de Sainte-Claire, où Petrarque vit Laure pour la première fois, le vendredi saint de l'an 1328, l'église qu'il avait bénie dans ce sonnet fameux :

Benedetto sia 'l giorno, e 'l mese, e l'anno
E la stagione, e 'l tempo, e l'hora, e 'l punto,
E 'l bel paëse, *e'l loco,* ov' io fui giunto
Da duo begli occhi, che legato m' hanno, etc.;

cette église a péri avec cent autres : elle est transformée aujourd'hui en manufacture de garance. L'église des Cordeliers, où reposait la dépouille de cette belle et chaste Laure, à côté de celle du brave Crillon, a été rasée pour faire place à un atelier de teinture; il n'en reste debout que quelques arceaux : la place même de ces cendres n'est marquée que par une ignoble colonne, élevée par les ordres d'un Anglais et décorée d'une inscription risible.

Les Goths eux-mêmes, les Ostrogoths n'en faisaient pas tant. L'histoire nous a conservé le mémorable décret de leur roi Théodoric, qui ordonne à ses sujets vainqueurs de respecter scrupuleusement tous les monumens civils et religieux de l'Italie conquise.

Ces faits que je viens de citer me rappellent que je dois vous faire connaître quelques-uns de ceux que j'ai recueillis pendant mes rapides courses dans le midi. J'en profiterai pour justifier une sorte de classification qu'il m'a semblé naturel d'établir, en cherchant à apprécier le caractère des ravages du vandalisme dans les provinces de France que j'ai parcourues. Je n'entends nullement la garantir pour les autres. J'y joindrai quelques détails spéciaux sur les monumens du moyen âge à Toulouse et à Bordeaux que j'ai eu l'occasion de voir plus complètement.

Tout le monde doit reconnaître que le vandalisme moderne se divise en deux espèces bien différentes dans leurs motifs, mais dont les résultats sont également désastreux. On peut les désigner sous le nom de vandalisme *destructeur* et de vandalisme *restaurateur*.

Chacun de ces vandalismes est exploité par différentes catégories de vandales, que je range dans l'ordre suivant, en assignant à chacune d'elles le rang que lui mérite son degré d'acharnement contre les *vieilleries*.

I. VANDALISME DESTRUCTEUR.

Première catégorie.	—	La liste civile et le gouvernement.
2e	»	Les maires et les conseils municipaux.
3e	»	Les propriétaires.
4e	»	Les conseils de fabrique et les curés.

En 5e lieu, et à une très grande distance des précédens, l'émeute.

II. VANDALISME RESTAURATEUR.

Première catégorie.	—	Le clergé et les conseils de fabrique.
2e	»	Le gouvernement.
3e	«	Les conseils municipaux.
4e	»	Les propriétaires.

L'émeute a au moins l'avantage de ne rien restaurer.

Je vous fais grâce du vandalisme constructeur, parce que le dégoût qu'il inspire n'est pas même tempéré par l'indignation. Qui est-ce qui aurait le courage de s'indigner à la vue des palais de justice, des hôtels de ville, des bourses, des églises à la façon de Notre-Dame de Lorette, et des autres plaisantes œuvres qui bourgeonnent sous les auspices de M. le ministre des travaux publics ?

Je dois maintenant justifier la classification que je viens d'établir par l'énumération de certains traits, de certains détails que j'ai vus de mes propres yeux. Ils sont en petit nombre, mais j'espère qu'ils suffiront pour vous convaincre que je n'ai fait de passe-droit à aucune de mes catégories.

1°. *Le gouvernement et la liste civile.*

J'assigne le premier rang au gouvernement, non-seulement à cause de ce qu'il a fait, mais encore à cause de ce qu'il laisse faire. Et comment ne serait-il pas responsable de tout ce qui se dévaste, de tout ce qui se dégrade en France, lui qui s'arroge le droit d'intervenir dans toutes les démarches de la vie civile, sociale, religieuse des Français? Comment lui qui, armé de tous les articles qu'il puise dans le fouillis impur de notre législation, enlace de son despotisme chaque commune, chaque famille, chaque individu qui cherche à se développer, lui qui tient le compte de tous les cailloux de nos routes, lui dont il faut obtenir la royale autorisation pour déraciner les chênes pourris, lui qui s'en va prendre chaque

petit garçon de France pour le jeter dans ces antres qu'il nomme colléges, lui qui, vil bedeau, s'en vient écouter aux portes de tous les presbytères et fouiller dans les armoires de toutes les sacristies (1), lui qui tient la main à tous les tripots, à tous les égoûts; comment! il n'aurait pas le temps de veiller aussi un peu aux monumens qui font la gloire et l'ornement du pays! et dans sa vaste sollicitude il ne daignerait pas embrasser cette fortune de la France et de l'art dont les déficits vont toujours croissant! et nous n'aurions pas au moins la triste consolation de pouvoir le maudire pour le mal dont il est complice autant que pour celui dont il est l'auteur effronté!

Et remarquez bien, mon ami, que je parle ici du pouvoir en général et non d'aucun pouvoir en particulier. Il ne change malheureusement pas de nature en changeant d'usufruitiers. Quant à l'ignoble et cupide vandalisme qui nous régit aujourd'hui, il me semble que vous en avez fait votre domaine, et qu'il y aurait de la témérité à marcher sur vos traces. Je vous le laisse donc à flétrir. N'oubliez seulement pas, je vous en supplie, la mémorable mise à l'encan des tours de Bourbon l'Archambault, mesure dont la clameur de haro du public a fait justice, mesure qui ne fut pas adoptée par mégarde, comme on l'a dit, mais bien, s'il faut en croire une autorité honorable et sûre, par calcul et pour *allécher quelque fanatique de royalisme.*

Le pouvoir d'aujourd'hui a donc renchéri sur ses prédécesseurs, qui, du reste, l'ont dignement précédé dans la carrière. Les ravages que je vais vous dévoiler doivent principalement leur être imputés. Figurez-vous Fontevrault, la célèbre, la royale, l'historique abbaye de Fontevrault, dont le nom se trouve presque à chaque page de nos chroniques des onzième et douzième siècles; Fontevrault, qui a eu quatorze princesses de sang royal pour abbesses, et où ont été dormir tant de générations de rois, qu'on lui a donné le nom de *Cimetière des Rois;* Fontevrault, merveille d'architecture avec ses cinq églises, et ses cloîtres à perte de vue, aujourd'hui flétrie du nom de *maison centrale de détention.* Et si l'on s'était encore borné à lui assigner cette misérable destination! Mais ce n'est pas tout; pour la rendre digne de son sort nouveau, on a tout détruit; ses cloîtres ont été bloqués, ses immenses dortoirs, ses réfectoires, ses parloirs, rendus méconnaissables; ses cinq églises détruites; la première et la principale, belle et haute comme une cathédrale, n'a pas même été respectée; la nef entière a été divisée en trois ou quatre étages et métamorphosée en ateliers et en chambrées. On a bien voulu laisser le chœur à

(1) Voyez la fameuse circulaire du sous-préfet de Neufchâtel, M. Cocagne.

son usage primitif, et il serait encore admirable de pureté et d'élévation, si les vandales, non contens d'en avoir brisé tous les vitraux, ne l'avaient encore couvert, depuis la voûte jusqu'au pavé, d'un platras tellement épais, tellement copieux, qu'il est, je vous assure, fort difficile de distinguer la forme des pleins-cintres des galeries supérieures. On est aveuglé par la blancheur éblouissante de ce platras; il a été appliqué pendant la restauration. Les seuls débris du *Cimetière des Rois*, les quatre statues inappréciables de Henri II d'Angleterre, de sa femme Éléonore de Guienne, de Richard Cœur-de-Lion, et d'Isabelle, femme de Jean-sans-Terre, gisent dans une sorte de trou voisin. La fameuse *tour d'Evrault*, malgré tous les efforts des antiquaires du pays pour la faire respecter en considération de son origine païenne, a été livrée aux batteurs de chanvre; la poussière a confondu tous les ornemens et tous les contours de son intérieur en une seule masse noirâtre; et sa voûte octogone, qui offre des particularités de construction unique, ne peut manquer de s'écrouler bientôt, grâce à l'ébranlement perpétuel que produit cette opération.

A Avignon, la ville papale, la ville aux mille clochers, la ville *sonnante*, comme l'appelait Rabelais, on voyait d'innombrables monumens de l'influence du saint-siège sur l'art, dans un temps où l'art était exclusivement catholique, à la différence de Rome où, par une anomalie déplorable, aucun édifice remarquable ne porte l'empreinte des siècles où la foi faisait surgir sur tout le sol chrétien ces merveilles d'architecture dont le christianisme seul avait inventé les formes et les détails profondément symboliques. De tous ces monumens, le plus rare était à coup sûr le palais des Papes, habité par tous ceux qui passèrent le quatorzième siècle en France. Je ne pense pas qu'il existe en Europe un débris plus vaste, plus complet et plus imposant de l'architecture civile ou féodale du moyen âge. Le voyageur, qui, arrivant par le Rhône, aperçoit de loin, sur son rocher, ce groupe de tours, liées entre elles par de colossales arcades, à côté de l'illustre cathédrale, est saisi de respect. Je n'ai vu nulle part l'ogive jetée avec plus de hardiesse. On dirait les gerbes d'un feu d'artifice lancées en l'air et retenues, avant de tomber, par une main toute puissante. On ne saurait concevoir un ensemble plus beau dans sa simplicité, plus grandiose dans sa conception. C'est bien la papauté tout entière, debout, sublime, immortelle, étendant son ombre majestueuse sur le fleuve des nations et des siècles qui roule à ses pieds.

Eh bien! ce palais n'a pas trouvé grâce devant les royaux protecteurs de l'art en France. L'œuvre de destruction a été commencé par Louis XIV; après qu'il eut confisqué le comtat Venaissin sur son légitime possesseur, il fit abattre la grande tour du palais pontifical, qui dominait les fortifica-

tions récentes de Villeneuve d'Avignon. La révolution en fit une prison, et une prison douloureusement célèbre par le massacre de la Glacière. L'empire ne paraît avoir rien fait pour l'entretenir. La restauration a systématisé sa ruine. Certes, ce palais unique avait bien autrement le droit d'être classé parmi les châteaux royaux, que les lourdes masures de Bordeaux ou de Strasbourg; certes, le roi de France ne pouvait choisir dans toute l'étendue de son royaume un lieu plus propice à sa vieille majesté, au milieu de ces populations méridionales qui avaient encore foi en elle. Mais point. En 1820, il fut converti en caserne et en magasin, sans préjudice toutefois des droits de la justice criminelle, qui y a conservé sa prison. Aujourd'hui, tout est consommé; il ne reste plus une seule de ces salles immenses dont les rivales n'existent certainement pas au Vatican. Chacune d'elles a été divisée en trois étages, partagées par de nombreuses cloisons; c'est à peine si, en suivant d'étage en étage les fûts des gigantesques colonnes qui supportaient les voûtes ogives, on peut reconstruire par la pensée ces enceintes majestueuses et sacrées, où trônait naguère la pensée religieuse et sociale de l'humanité. L'extérieur de l'admirable façade occidentale a été jusqu'à présent respecté, mais voilà tout : une grande moitié de l'immense édifice a été déjà livrée aux démolisseurs; dans tout ce qui reste, ses colosssales ogives ont été remplacées par trois séries de petites fenêtres carrées, correspondantes aux trois étages de chambrées dont je viens de parler : le tout badigeonné proprement et dans le dernier goût. Dans une des tours, de merveilleuses fresques, qui en couvraient la voûte, ne sont plus visibles qu'à travers les trous du plancher, l'escalier et les corridors de communication ayant été démolis. D'autres, éparses dans les salles, sont livrées aux dégradations des soldats, et aux larcins des touristes anglais et autres. Le juste-milieu, pour ne pas rester en faute à l'égard de ses prédécesseurs, vient d'arrêter la démolition des arcades de la partie orientale, pour faire une belle cour d'exercice. Définitivement l'art et l'histoire ont de moins un monument unique, et les gouvernemens *tutélaires* une tache de plus.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici quelques passages d'une lettre que m'écrit à ce sujet un jeune industriel d'Avignon. Ils vous montreront combien il y a souvent d'intelligence et d'élévation enfouies dans nos provinces disgraciées. Voici ses paroles :

« Sur un sol où le culte des souvenirs historiques conserverait quelques « autels, on adorerait ces nobles débris. Tandis que les ruines vont tous « les jours s'amoncelant sur notre vieille terre d'Europe, on ne croirait « pas qu'il fût possible de dédaigner un des plus beaux monumens que la « foi religieuse du moyen âge ait transmis à l'incrédulité du nôtre. Si le

« palais de Jean XXII est devenu une caserne du maréchal Soult, si, à « ces fenêtres, où paraissait la figure radieuse des pontifes pour jeter une « bénédiction solennelle *urbi et orbi*, l'œil n'aperçoit plus aujourd'hui que « des baudriers, des équipemens de soldat se séchant au soleil; si ces « salles, autrefois remplies de cardinaux, d'évêques, de fidèles, accourus « de tous les points du monde chrétien, sont en ce moment des cuisines, « des ateliers, on a le droit de gémir et de maudire tout bas le siècle qui « a pu faire une saisie si amère, une confiscation si violente de tout ce « qu'il y a de plus doux dans la mémoire des hommes. »

Notez qu'il n'y a aucune excuse, aucun prétexte pour cette froide barbarie. Il n'y a pas une de ces pierres pontificales qui ne soit blanche, solide, adhérente aux autres, comme si elle avait été posée hier; elles ont essuyé cinq cents hivers comme un jour; le temps s'est incliné devant elles et a passé outre. Il a fallu que la chétive main du pouvoir vînt tout exprès souiller et vexer cette grande chose.

Un sort plus triste encore, s'il est possible, attend le château d'Angoulême, bien moins vaste et moins grandiose, mais à qui sa position admirable et ses souvenirs chevaleresques auraient dû concilier le respect des siècles. C'est là qu'expira avec gloire la féodalité armée, lorsque le duc d'Épernon, qui en était gouverneur, y conduisit la veuve de Henri IV, et y maintint, contre toutes les forces royales, les droits d'une femme et de son épée. Il en reste encore trois fort belles tours qui renferment des salles renommées pour leur beauté et leur étendue, décorées des insignes de la maison de Lusignan, qui les fit construire. Le public n'y est plus admis, parce qu'on en a fait un dépôt de poudre à canon. Le tout doit être abattu, sauf la tour du télégraphe, afin que la ville d'Angoulême puisse posséder une rue Louis-Philippe, qui permette de voir de la place du marché la nouvelle préfecture, laquelle a un toit en ardoises et six paratonnerres.

A Foix, il y a pis que destruction, il y a restauration et même construction. Imaginez-vous une seconde édition des méfaits de la Conciergerie à Paris. Au milieu d'une noble vallée, resserrée par de hautes montagnes qui préludent aux Pyrénées, on voit un rocher isolé que baignent les ondes rapides de l'Ariège. Au pied de ce rocher, un charmant édifice du quinzième siècle sert encore de palais de justice; sur son sommet s'élevait le château de ces fameux comtes de Foix qui luttèrent avec un si indomptable courage contre les rois de France et d'Aragon, et qui finirent avec ce Gaston, qui eût été le dernier des chevaliers, si Bayard ne lui eût survécu. Il reste de ce château trois très belles tours, à peu près isolées, d'époques différentes, mais toutes trois antérieures au XVe siècle : elles jouissent d'une célébrité proverbiale dans toutes les contrées environnantes. Eh bien! on

les a masquées, plâtrées, abimées par un amas de pierres blanchies en forme de caserne que l'on a jugé nécessaire à l'exécution du plan qui a transformé ce monument en prison. Pour me servir de l'expression des gens du pays, on a affublé ces vieilles tours d'un bonnet de coton.

Il faut encore nommer Eysse, célèbre abbaye, près Villeneuve d'Agen, qui est aussi transformée en maison centrale de détention, ce qui a motivé la destruction de deux églises, l'une, celle des religieux, célèbre par sa beauté, l'autre, celle de la paroisse même, qui avait le malheur de se trouver sur la limite des nouvelles constructions. Il paraît que de tout temps le vandalisme a été du goût des gouvernemens. Je lisais dernièrement dans une vieille histoire du Cambresis par Le Carpentier (Leyde 1664, p. 158), que Charles-Quint fit détruire à Cambray la magnifique église collégiale de Saint-Géry, pour en consacrer les matériaux à la construction d'une citadelle, dont il se servit ensuite pour ôter à la ville ses droits et privilèges. On est fidèle aux bonnes habitudes.

En voilà assez sur les exploits du gouvernement, en fait de beaux-arts. Nous n'en avons pas moins entendu de plaisans députés demander gravement et obtenir un supplément de plusieurs millions à la liste civile, pour mettre la royauté en état de *protéger les arts*. Pauvres arts! il ne leur manquait plus, comme à la religion, que cette dernière dégradation, la protection royale au XIXe siècle.

C'est du reste une chimère bien invétérée, mais bien inconcevable que cette nécessité de la protection du pouvoir pour l'art. Les artistes eux-mêmes n'ont été souvent que trop enclins à mêler leurs voix et leurs souhaits aux glapissemens des suppôts de la liste civile. Ils ont trop souvent oublié que, pour être fidèle à la sainteté de sa mission, l'artiste comme le prêtre ne doit être que l'homme de Dieu et du peuple. En France surtout, les grands noms de François Ier, de Louis XIV, ont établi une sorte de foi traditionnelle dans l'influence tutélaire du pouvoir. Et cependant n'y a-t-il pas entre les ébats courtisanesques de l'art sous ces monarques. et sa gigantesque popularité au moyen âge, tout l'intervalle qui sépare la chapelle de Versailles de Notre-Dame? En Italie, en Allemagne, n'est-ce pas la même différence? Je ne sais quelle popularité de commande s'est attachée au nom des Médicis dans la superficielle et menteuse histoire telle que nous l'a léguée le XVIIIe siècle; on dirait que l'art a contracté une dette sacrée envers cette race de marchands couronnés et oppresseurs. Mais qu'on aille donc à Florence; qu'on fasse deux parts des monumens de cette ville; que l'on prenne pour point de séparation le jour où Laurent de Médicis, hatelant sur son lit de mort, tourne le dos à Savonarole qui lui offre l'absolution à condition que, par une parole suprême, il rende la liberté à

Florence; que l'on compare ces deux moitiés de la métropole de l'art italien, et nous défions les courtisans les plus aveugles de ne pas déplorer, æsthétiquement au moins, la révolution qui jeta Florence sous les pieds de la souveraineté absolue. Michel-Ange le sentait bien, car, lorsqu'en 1527 Florence expulsa les Médicis et proclama qu'elle n'avait d'autre roi que Jésus-Christ, il laissa là les tombeaux qu'il élevait pour les ancêtres de ces Médicis à S. Lorenzo, entreprit de fortifier toute l'enceinte de la ville, prêta mille écus à la république, se fit nommer un des neuf commissaires des affaires militaires, revint ensuite de Venise, au plus fort du siège, pour diriger la défense, et ne cessa de combattre qu'au dernier moment contre ces protecteurs de l'art. Croyons avec lui que le pouvoir, à toutes les époques, possède l'incontestable faculté de dégrader et de dépopulariser l'art; mais de le ranimer, mais de l'inspirer, jamais.

Pardon, mon ami, de cette digression. Je passe à ma seconde catégorie de vandales.

2°. *Les autorités municipales.*

Je n'ai certes rien à vous offrir dans cette catégorie de comparable à votre histoire de la délibération du conseil municipal de Laon sur la tour de Louis d'Outremer; mais je me flatte, ou plutôt je rougis d'avoir à consigner quelques traits qui vous montreront que ces messieurs ont des émules dignes d'eux sur tous les points du pays. Voici, par exemple, MM. du conseil municipal de Poitiers qui ont ingénieusement fait détruire les antiques et célèbres remparts de leur ville, qui lui donnait un aspect si original et si attrayant, pour les remplacer par un petit mur à hauteur d'homme, dans le genre de celui qui entoure Paris, accompagné de grilles en fer qui servent de portes et de barrières à l'octroi. A Villeneuve d'Agen, c'est encore mieux que cela : aux portes de cette ville, sur une hauteur qui domine le cours du Lot, s'élevait le château de Pujols qui était un des monumens les plus vastes et les plus magnifiques du moyen âge dans ces contrées; ce château, quoique pillé et dévasté à l'intérieur, et malgré sa position exposée, avait survécu à la révolution et était devenu la propriété de la ville. Il y a quatre ans, le conseil municipal l'a fait détruire, et voici comment : on avait conçu le projet d'agrandir la prison d'Eysse, voisine de la ville. Les matériaux manquaient : un entrepreneur se présente et propose d'acheter et de démolir le vieux château pour en consacrer les pierres à ce nouvel usage. Le conseil trouve l'offre intelligente et avantageuse, mais des débats s'élèvent sur le prix. Le conseil, voulant faire une bonne affaire en même temps qu'une œuvre d'art, demande 100 louis de ses ruines :

l'entrepreneur n'en veut donner que 1,800 francs. De guerre lasse on accepta ses offres, et le château est tombé moyennant 1,800 francs de profit pour la caisse municipale.

A Agen, la belle cathédrale de Saint-Étienne a été abattue sous l'empire, parce qu'il eût coûté trop cher de la réparer. Les piliers gothiques de la nef sont restés debout comme pour attester le vandalisme des autorités : l'enceinte sacrée sert de marché aux bestiaux; les matériaux provenant de la destruction ont été employés à la construction d'une nouvelle salle de spectacle. A Saint-Marcellin en Dauphiné, on y a mis moins de façon; le conseil municipal s'est emparé d'une des deux seules églises de la ville et a décrété qu'elle servirait désormais de salle de spectacle. Aussitôt dit, aussitôt fait.

A Saint-Savin dans les Pyrénées, près de Pierrefitte, le conseil municipal vient de faire raser une église romane de la plus haute antiquité et d'un incontestable intérêt, pour la remplacer par une place publique.

Tout le monde a entendu parler de la destruction de l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, crime qui a eu quelque retentissement en France, grâce à M. Vitet. Mais ce qu'on ne sait pas généralement, et ce qui m'a été affirmé par d'honorables habitans de Saint-Omer, c'est que cette destruction a été surtout motivée par l'ombre que projetaient ces majestueuses ruines sur les tulipes du jardin d'un des principaux fonctionnaires municipaux. *Ote-toi de mon soleil*, leur a dit ce Diogène d'une façon nouvelle, et l'abbaye a disparu.

A Moissac, il y a, comme vous savez, une abbaye célèbre pour avoir reçu l'hommage féodal d'un roi de France, de Philippe-le-Hardi, je crois. Elle mérite de l'être bien plus encore à cause de l'extrême beauté de son église et de son cloître, monumens précieux de la transition du plein-cintre à l'ogive. La municipalité s'est emparée de ce cloître, et savez-vous le parti qu'elle en tire! Elle en fait scier les admirables colonnes une à une pour les transporter ailleurs, et si j'ai bonne mémoire, pour les utiliser dans la construction d'une halle. L'église elle-même ne leur a pas échappé; il y a quelques années, sa façade, qui est une des pages les plus curieuses que l'art mystérieux du moyen âge ait tracées dans le midi, parut à M. l'adjoint avoir besoin de quelque enjolivement; aussi profita-t-il de l'absence de M. le maire pour la faire badigeonner du haut en bas; vous ne devineriez jamais en quelle couleur? en bleu! L'intérieur était déjà, grâce aux soins de la fabrique, revêtu d'une triple parure de bleu, blanc et jaune.

Ce n'est plus là de la destruction, comme vous voyez, c'est de la restauration paternelle et bienveillante, manie qui possède nos autorités de tout rang et de toute nature. A Pamiers, il y a une cathédrale dont Man-

sard eut le bon goût de conserver le clocher à ogive triangulaire, lorsqu'il reconstruisit la nef dans le goût du dix-septième siècle. Mais ce pauvre clocher n'a pu échapper à un badigeonneur officiel, intitulé architecte du département, lequel est venu tout exprès de la préfecture pour le peindre en rose.

Quand ces autorités usent de leurs droits en déléguant des fonctions importantes pour l'art et les monumens historiques, elles déploient d'ordinaire autant de discernement que lorsqu'elles mettent elles-mêmes la main à l'œuvre. Je n'en veux citer qu'un exemple: on a nommé, il y a quelques années, à Amiens, un bibliothécaire, dont toute la vie précédente avait complétement étrangère à ce genre d'étude, et qui, trouvant que les manuscrits in-folio que renfermait sa bibliothèque ne pouvaient pas entrer dans les rayons des casiers, crut que le meilleur parti était de les réduire en les rognant à la hauteur nécessaire. Il est très flatteur pour la France éclairée et régénérée d'avoir donné ainsi une seconde édition du trait de ces cosaques, qui, lors du transport de la bibliothèque de Varsovie ou de Vilna à Pétersbourg, scièrent par le milieu les livres qui étaient trop gros pour entrer dans leurs caisses.

Puisque j'en suis aux bibliothèques, je ne puis passer sous silence l'idée lumineuse de ce conseiller municipal de Châlons-sur-Saône, qui, pour contribuer de son mieux à la diffusion des lumières et de l'instruction publique, proposa gravement de consacrer à la reliure des livres d'école les parchemins des missels et autres manuscrits de la bibliothèque de la ville.

Après avoir vu de si beaux exploits dans sa patrie, un Français a la consolation de lire dans les journaux anglais que la corporation ou conseil municipal de Chester dépense tous les ans des sommes considérables pour maintenir dans un état de réparation complète les vieilles murailles de cette ville, et qu'à York une assemblée populaire (*country meeting*) a décidé que le célèbre château de ce nom, qui menaçait ruine, serait reconstruit exactement sur le même plan et dans le même genre.

Passons à la troisième catégorie:

3°. *Les propriétaires.*

Je ne prétends pas assurément que les ravages exercés par les propriétaires soient aussi déplorables et même aussi nombreux que ceux qui peuvent être portés au compte du gouvernement et des autorités locales; il y a une bonne raison pour cela. C'est que les propriétaires ont rarement à leur disposition des monumens assez importans pour que la dispa-

rition en soit très regrettable. Mais toutes les fois que l'occasion s'en présente, on remarque chez eux le même mépris, la même insouciance du passé, souvent le même acharnement grossier contre les nobles restes qui tombent malheureusement entre leurs mains. Cette tendance est surtout inexplicable et inexcusable chez ce qu'on appelle les grands propriétaires, chez l'ancienne noblesse de province, à qui tant de motifs indépendans de l'art devraient inspirer une sorte de culture pour ces vestiges de leur propre histoire. Eh bien! en général il n'en est rien. Ni de glorieux souvenirs de famille, ni le respect des œuvres de leurs pères, ni les sympathies politiques qu'on leur impute pour le passé dont ces monumens sont l'image, rien de tout cela ne fait la moindre impression sur la majeure partie d'entre eux. Il eût été à désirer, au moins dans les intérêts de l'art, qu'ils eussent été conséquens à leurs opinions politiques à la manière de M. Voyer d'Argenson, qui, en vrai niveleur, a fait raser son beau château des Ormes en Poitou par amour de l'égalité. Par amour de l'ancien régime, la noblesse royaliste aurait dû nous conserver scrupuleusement ses castels. Mais point : vous les verrez laisser vendre sous leurs yeux et à vil prix, ou bien vendre eux-mêmes impitoyablement le manoir de leurs pères, le lieu dont ils portent le nom, pour peu qu'un séjour plus rapproché de Paris ou même un avantage pécuniaire les séduise. S'ils daignent le conserver, ce sera pour en sacrifier mainte fois la partie la plus précieuse et la plus originale à une commodité du jour, à une invention parisienne: le plus souvent ils n'en feront aucun cas, ils ne se donneront pas même la peine de détruire, tandis qu'un peu d'intérêt et bien peu d'argent eussent suffi pour préserver ces illustres ruines des derniers outrages. Je crois qu'au risque d'envahir le domaine de la liberté individuelle, on peut et on doit infliger la publicité à des méfaits de ce genre. Vous en savez beaucoup plus long que moi sur ce sujet, mon ami, et j'espère que vous ne garderez pas toujours pour le cercle restreint de vos amis ces plaisans récits qui nous ont souvent à la fois réjouis et indignés. Pour moi, je ne veux parler que de ce que j'ai vu par moi-même.

En entrant dans le Périgord, à Mareuil, on voit un château abandonné, appartenant à la famille qui porte le nom de cette province. C'est un type parfait de résidence féodale au treizième et même pendant la première moitié du quatorzième siècle. Ce château est dans l'état d'abandon le plus complet; de charmans détails de sculpture dans les tympans des fenêtres et les fausses balustrades des croisées sont chaque jour endommagés par les fermiers qui l'habitent; les toits des tourelles s'affaissent et entraînent des pans de murs avec eux; on a même parlé de jeter bas la tour d'entrée

et les ouvrages avancés, et d'en vendre les matériaux ; et l'on n'y a renoncé, du moins c'est ce qui m'a été assuré, que sur les réclamations de la ville, qui en demandait la conservation comme *ornemens publics*. Il y a ici un changement de rôles si bizarre, une anomalie si curieuse, que je cite ce détail sans trop y croire moi-même ; ce serait toujours un trait fort honorable pour le conseil municipal de Mareuil, en supposant même que l'esprit de contradiction y entrât pour quelque chose.

Plus loin dans le Périgord, à Bourdeille, on voit de deux lieues de loin la haute tour du château qu'a popularisé et célébré Brantôme. M. de Jumilhac l'a vendu pour six mille francs. Encore plus loin, sur les charmantes rives de la Dordogne, un immense rocher porte les imposantes ruines de Castelnau, château qui a appartenu depuis des siècles à la maison de Caumont La Force. Le duc actuel les a mises en vente pour *six cents francs* : encore a-t-il eu le chagrin de ne pas trouver d'acquéreur, tant est grand le respect héréditaire que porte à ces vieilles pierres la population environnante.

En Angoumois, Aulnac, sur les bords de la Charente, castel qu'une dépense insignifiante suffirait pour remettre dans un état parfaitement conforme au goût du quatorzième siècle, avec d'autant plus de facilité que l'extérieur n'a subi aucune restauration maladroite ; Aulnac est livré par son propriétaire actuel, M. de Chambonneau, à une ruine graduelle qui deviendra dans peu d'années irréparable.

Près de Toulouse, le même sort attend le célèbre château de Pibrac, qui donna son nom à Dufaur, ambassadeur de France au concile de Trente, qui appartient encore à ses descendans, et que les souvenirs d'Henri IV, qui y a séjourné quelque temps pendant sa vie aventureuse de roi de Navarre, n'ont pu préserver d'un abandon complet. Dans le coin d'une grande pièce à peine fermée, on voit couché à terre et couvert de poussière un tableau sur bois vraiment remarquable du seizième siècle, une adoration des Mages : on a l'air de le regarder comme un devant de cheminée.

En Anjou, Pocé, aux portes de Saumur, fameux de l'histoire dans cette province par les bizarres privilèges que la tradition attribue à ses châtelains, est inhabité et condamné à servir de dépendance à une ferme voisine : bien que dans un état de conservation surprenante à l'extérieur, on ne peut pas même visiter l'intérieur.

Un peu plus loin, en pleine Vendée, sur cette route de Saumur à Thouars, que le plus beau sang de France a si souvent arrosé, on voit, dans une position excellente au-dessus de Thouet, le château de Montreuil-Bellay, immense et majestueux, véritable forteresse, renfermant dans son enceinte la belle église gothique qui sert de paroisse à la ville. Il a appar-

tenu au célèbre prince de Talmont, et après avoir traversé comme par miracle les fureurs de la guerre civile, il n'a pas su trouver grace devant sa veuve; elle l'a vendu sous la restauration à un habitant de Saumur qui le détruit en détail. Au bas du rempart se trouve une seconde église, dont il ne reste que les murs à moitié abattus, mais encore couverts de fresques que les intempéries de saison n'avaient pas eu le temps de rendre méconnaissables à l'époque où j'y suis passé, mais qui doivent être perdues maintenant.

Sur les bords de la Loire, entre Saumur et Candes, s'élève encore le château de Montsoreau, célèbre dans l'histoire si éminement chevaleresque de l'Anjou par mille aventures, et plus tard par le rendez-vous fatal de Bussy d'Amboise. Ce château, dont la construction date du plus beau temps de la renaissance, avait aussi échappé au vandalisme révolutionnaire, mais il a été victime de celui de son dernier propriétaire, le marquis de Souches-Tourzel. Il l'a vendu à des paysans du village qui l'ont déchiqueté, dégradé, abîmé de mille manières. On n'a épargné que le curieux escalier tournant dans la tourelle du sud-est, dont la voûte surtout est regardée cemme un chef-d'œuvre de l'art. Mais les grandes croisées carrées ornées de ravissantes sculptures, les salles voûtées, les immenses cheminées ont disparu pour faire place à une foule de petites chambrettes que vous montrent complaisamment ces nouveaux distributeurs, tout fiers d'avoir tiré un si bon parti d'une si inutile grandeur. C'est à peine si l'on peut découvrir çà et là quelques traces d'un de ces admirables plafonds en bois de chêne à carreaux sculptés dont l'art s'est perdu depuis.

Enfin, on vient de m'apprendre qu'au château de Montmurand en Bretagne, la chapelle où Duguesclin fut armé chevalier a été changée en buanderie, et qu'une autre chapelle a été bâtie exprès dans la cour voisine pour la remplacer! Une pareille profanation ne souffre pas de commentaire.

Il est juste de citer à côté de ces scandales quelques rares et nobles exemples d'un culte voué par quelques familles aux manoirs de leurs pères. Le plus éclatant de ces exemples qui soit à ma connaissance est celui du château de Biron, sur les confins de l'Agenois et du Périgord, dont l'imposante beauté, les trois chapelles gothiques, ont trouvé dans les possesseurs actuels des protecteurs éclairés. Ce château est l'objet d'une véritable affection dans le pays, où le nom des Biron jouit de toute sa gloire, et où les bergères chantent encore la complainte du maréchal que fit décapiter Henri IV. On peut nommer encore, en Périgord, Bannes, préservé dans sa forme ancienne par MM. de Losse, et Lanquais, par MM. de Gourgues; en Angoumois, le beau et vaste château de La Rochefoucauld, ra-

cheté par la maison de ce nom; en Anjou, sur la rive méridionale de la Loire, la belle tour de Trèves, haute de cent pieds, construite en 1016, par Foulques d'Anjou, donnée par Charles VII au chancelier Robert-le-Maçon, en reconnaissance de ce qu'il lui avait sauvé la vie lors de la prise de Paris par les Bourguignons, et parfaitement entretenue par M. de Castellon qui en est aujourd'hui le maître.

Malheureusement ce ne sont là que de trop rares exceptions à une règle presque générale de destruction et d'abandon. S'il en est ainsi des anciens seigneurs, de ceux que tout concourt à faire regarder comme les représentans du principe conservateur, jugez des ébats que doivent prendre les nouveaux acquéreurs dans leurs antiques possessions. Pour eux, quand ils ne renversent pas tout, ils mettent tout à neuf, et vous savez ce que cela veut dire. Ils sont souvent, à cet égard, d'une bonne foi et d'une naïveté comiques. On voit, à Montignac, le vieux château des comtes de Périgord, détruit à la révolution, sauf le donjon carré, massif, superbe, que l'on a arrangé de la manière que vous allez voir. Je laisse parler l'*Annuaire de la Dordogne* de 1824 : « Ces ruines, dit l'ingénieux observateur, ont pris « un aspect moins *hideux* depuis que le propriétaire actuel, *achevant de « raser à moitié hauteur* partie du rempart et une des tours, s'est construit « sur cet emplacement *un petit ermitage*, d'où l'œil découvre la ville et la « vallée. Cet homme *industrieux a crépi en chaux bien blanche tous les « joints* des pierres noirâtres du mur extérieur, et cela donne un air de « jeunesse à ces murs séculaires. »

Par compensation de cette métamorphose d'un donjon en ermitage, il ne faut pas oublier que le propriétaire de l'ermitage dit d'Anne d'Autriche, au-dessus d'Agen, a métamorphosé le sien en guinguette. C'est moins pittoresque, mais plus productif : chacun son goût.

Mais on ne rit plus, on rougit et on s'indigne en songeant au monstrueux abus du droit de propriété que font certains nouveaux riches, dominés par des préjugés brutaux et par une risible terreur de l'histoire et de la religion, que l'on baptise si souvent en province des noms de carlisme et de jésuitisme. Par exemple, à Cuneault, en Anjou, toujours sur les bords de cette Loire qui baigne de ses eaux les monumens les plus nationaux de la France, il y a une église que la tradition populaire fait remonter à Dagobert, que l'on peut hardiment, je crois, dater du neuvième siècle, et que je n'hésite pas à regarder comme un des débris les plus précieux de l'art de cette époque. Les sculptures des chapiteaux des colonnes de la nef sont de l'exécution la plus naïve et la plus originale. Le clocher surtout est étonnant. A part ces beautés, il y en avait une toute particulière, résultant de l'effet de perspective que devait produire la construction du vais-

seau qui va en se rétrécissant depuis le portail jusqu'au rond-point, tandis que la voûte s'abaisse successivement dans la même direction. A la révolution, cet effet fut détruit par un mur de refend, bâti en travers du chœur. L'abside tout entière est échue en partage à M. Dupuy de Saumur, qui l'a transformée en grange remplie de fagots, après avoir défoncé les vitraux des croisées. Nul ne peut y entrer, et le propriétaire, dit-on, ne veut ni restituer cette inappréciable moitié de l'église à son usage primitif, ni même la vendre.

Ce qui dépasse tout ce que j'ai vu de barbarie en ce genre, c'est le spectacle dont j'ai été témoin à Cadouin, en Périgord, lieu où se trouvent enfouis, dans un désert, des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'architecture. Cadouin est un ancien monastère de Bernardins, fondé, dit-on, par saint Bernard lui-même. Il en reste une église et un cloître. Je veux, en passant, vous parler de l'église. Elle est d'abord très remarquable par son architecture qui est tout en plein cintre, avec la corniche en damier qui se retrouve dans tant d'églises du midi. La voûte seule est en ogive très primitive. La façade est originale : elle offre un couronnement semi-hexagonal, soutenu par une colonnade de neuf arcs en plein cintre d'une grande élégance. C'est un type tout-à-fait méridional, de même que la petite coupole qui s'élève au-dessus du transept. Le chœur est parfait, et les enroulemens en feuillages des cinq croisées qui l'éclairent, d'une grande délicatesse, malgré le badigeon qui les recouvre. A la voûte de ce chœur se trouve la peinture la plus remarquable du moyen âge, que j'aie rencontrée en France : c'est une fresque qui représente la résurrection de Notre-Seigneur. Au premier regard que je jetai sur cette voûte, mes yeux, déshabitués depuis long-temps de jouissances pareilles, crurent retrouver leurs anciennes amours des écoles toscane et ombrienne, antérieures à Raphaël. Le Christ, tenant à la main le gonfalon de la croix, met le pied hors du tombeau; deux soldats endormis gisent de chaque côté; deux anges, en longues tuniques, soutenus dans l'air par leurs ailes déployées, encensent, avec des encensoirs d'or, le vainqueur du péché et de la mort : un paysage simple et gracieux dans le fond, avec un ciel d'azur foncé, parsemé de grandes fleurs-de-lis d'or en guise d'étoiles. En Italie, cette fresque, qui rivaliserait avec quelques-unes des plus célèbres que j'aie vues, serait à peu près de la fin du quinzième siècle. Je ne connais pas assez l'histoire de l'art en France pour en conjecturer la date même approximative; et, dans le pays, on n'a pu me fournir aucun renseignement ni sur son époque, ni sur son auteur. Rien ne saurait surpasser la majestueuse placidité du Christ, le naturel de la pose des soldats endormis, le tendre respect, l'amoureuse adoration des deux anges. Toute la

composition est empreinte de cette suavité harmonieuse, de ce goût naïf et pur, de cette simplicité exquise, de cette transparence de couleur, enfin de cette vie surnaturelle et céleste, si bien adaptées aux sujets d'inspiration religieuse, et si universellement répandues sur toutes les œuvres de la divine dynastie qui a régné sur la peinture depuis l'Angélique moine de Fiésole jusqu'à Pinturicchio; dynastie que Raphaël a détrônée, mais qui n'en sera pas moins toujours celle des princes légitimes de l'art.

Je me laisse aller, mon ami, à une admiration que vous partageriez, j'en suis sûr, si vous aviez été avec moi, et j'oublie mon cloître et mes vandales. A côté donc de cette église se trouve un autre chef-d'œuvre, car on dirait que les chefs-d'œuvre des trois arts se sont donné rendez-vous dans ce coin de terre oublié et presque inconnu dans les environs mêmes. C'est le cloître intérieur de l'ancien monastère, véritable bijou de l'époque la plus brillante de la transition qui a précédé la renaissance, marqué au sceau de l'influence mauresque et orientale qui envahit alors l'imagination française. Je crois qu'il n'existe pas en France un morceau de ce temps plus riche, plus fini, plus orné. Si on avait le courage d'y trouver un défaut, ce serait la profusion des détails, la beauté vraiment trop coquette des ornemens. On est tenté de croire d'abord que l'imagination du sculpteur s'est abandonnée sans frein à ses caprices; mais en examinant de plus près, on reconnaît qu'il n'y a rien dans cette incroyable abondance qui ne soit strictement en harmonie avec la sainteté du lieu, rien qui n'ait été dominé par une inspiration profondément religieuse. Le trône de l'abbé au milieu des bancs de ses moines, exposés au soleil du midi, est surtout remarquable par un bas-relief qui représente Jésus-Christ portant sa croix, aussi pur de goût que noble et simple d'expression. La souche de chacune des ogives de la voûte est entourée de riches sculptures du même genre, qui reproduisent les principales paraboles de l'ancien et du nouveau Testament; on distingue surtout Job et ses amis, le mauvais riche, et un très beau groupe du jugement dernier. Ces sculptures se répètent dans les chapiteaux et les plinthes des colonnes qui forment les arcades à ogives par où le jour pénètre dans le cloître. Les fenestrages de ces arcades sont découpés à jour en forme de cœurs ou de fleurs-de-lis. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans cette construction, ce sont les pendentifs de la voûte elle-même, sillonnée et surchargée d'arêtes ciselées. Ces pendentifs, qui se trouvent à chaque clef de voûte, se composent chacun d'une statuette d'un travail exquis : c'est tantôt le symbole consacré d'un évangéliste, tantôt un prophète à longue barbe, tantôt un ange ailé, se balançant presque sur une longue banderolle où sont inscrites les louanges de Dieu : toutes ces figures planent sur le spectateur. et semblent le contempler avec une infinie

douceur; on dirait que les cieux se sont entr'ouverts, et que les élus viennent présider aux innocens délassemens des habitans de ce lieu solitaire et sacré.

Maintenant voulez-vous savoir ce qu'est devenu ce ravissant chef-d'œuvre? je vais vous en raconter la lamentable et honteuse histoire. Vendu révolutionnairement, il appartient maintenant à MM. Verdier et Guimbault, dont les noms méritent une place toute spéciale dans les annales du vandalisme. Il y a quelques années, plusieurs catholiques des environs conçurent le projet de fonder un établissement de Trapistes dans ce site vénéré, ce qui eût assuré la conservation en entier du monument et de toutes ses dépendances. L'on fit, à ce sujet, les offres les plus avantageuses à MM. les propriétaires, mais ils se sont bien gardés de devenir complices d'un acte aussi rétrograde. Ils ont préféré détruire peu à peu tout le monastère, à l'exception du petit cloître intérieur : au moment où je m'y suis trouvé, une tour hexagone très ornée était sous le marteau. La pioche de l'ouvrier a atteint, sous mes yeux, une charmante sculpture qui formait, à ce que je pense, le chapiteau de la retombée d'une voûte. Quant au cloître intérieur destiné spécialement aux récréations des religieux après les offices du chœur, comme il n'avait de commuication qu'avec l'église et les cellules, et non pas avec les cours extérieures, les acquéreurs ont jugé à propos de réclamer un droit de passage *à travers l'église.* Déboutés de leur prétention par les tribunaux, ils s'en sont dédommagés ainsi qu'il suit : ils ont rempli la moitié de leur cloître de bûches, de fagots et de poutres, qu'ils ont entassés le plus haut possible contre ces délicieuses sculptures; et chaque jour en les déplaçant, on abat quelque tête, quelque figurine, on enlève quelque pendentif, on défonce quelque colonnette des croisées. Dans l'autre moitié ils ont parqué des pourceaux; oui, des pourceaux. C'est la litière d'une truie qui occupe la place du trône de l'abbé, au-dessous du bas-relief de Jésus portant sa croix; ces représentans des propriétaires broutent le jour dans l'enceinte intérieure que bordent les arceaux du cloître, et la nuit ils se vautrent sous les trésors de beautés dont je viens de vous parler.

J'ai senti le rouge me monter au front en contemplant ce spectacle. Il n'y a qu'en France, pensais-je tristement, où je rougirais ainsi; il n'y a qu'en France où un voyageur soit exposé à rencontrer une dévastation aussi sacrilège, un mépris si effronté de l'art, de la religion, de l'histoire, de la gloire du pays.

Et encore songez que Cadouin est dans un pays reculé, très catholique, très noirci par M. Charles Dupin, au milieu des landes et des bois, loin de toute ville et de toute route, et qu'on ne peut y arriver qu'à cheval.

Ah! s'il y avait eu dans le voisinage quelque grande route, quelque usine à fonder, le tout y aurait déjà passé. Ah! si la cupidité s'était mêlée à la froide manie de destruction! Pour le moment, on a trouvé qu'un cloître pareil pouvait servir, aussi bien qu'autre chose, d'étable à des pourceaux.

Mon ami, pardonnez à ma fureur, et hâtez-vous d'aller voir ce lieu encore si beau dans sa misère, avant que les brutes de diverses espèces qui l'habitent ne l'aient rendu complétement méconnaissable.

4°. *Le Clergé.*

Je passe à ma quatrième catégorie, celle du clergé. C'est avec une véritable douleur que je me vois forcé de m'élever contre les erreurs que commettent, en ce qui touche à l'art religieux, plusieurs membres de ce corps vénérable et sacré, aujourd'hui surtout, par ses malheurs. Mais si ces lignes tombent sous les yeux de quelques-uns d'entre eux, ils y discerneront, j'espère, une nouvelle preuve de l'intérêt et du respect que leur porte un fils et un ami.

Un catholique doit déplorer plus qu'un autre le goût faux, ridicule, païen, qui s'est introduit depuis la renaissance dans les constructions et les restaurations ecclésiastiques. Sa foi, sa raison, son amour-propre, en sont également blessés. Que les gouvernemens et les municipalités traitent brutalement les monumens que le malheur des temps leur a livrés, et inscrivent là comme ailleurs l'histoire de leur incapacité profonde, cela n'a rien ni de surprenant ni d'inconséquent avec le reste de leurs déportemens. On en gémit, on s'en indigne, mais on n'en est point, grace au ciel, responsable, tandis que voir l'église s'associer avec une persévérance si cruelle au triomphe d'un goût anti-chrétien qui date de l'époque où elle-même a été dépossédée peu à peu de sa popularité et de sa puissance; la voir renier les inimitables inspirations du symbolisme des âges catholiques pour introniser dans ses basiliques les pastiches d'un paganisme réchauffé et bâtard; la voir enfin chercher à cacher sa noble pauvreté, ses plaies glorieuses sous d'absurdes replâtrages, c'est un spectacle fait pour navrer une âme qui veut le catholicisme dans sa sublime et antique intégrité, le catholicisme roi de l'imagination comme de la prière, de l'art comme de l'intelligence.

Certes, et cela se comprend facilement, on ne saurait reprocher au clergé une envie de détruire, aussi étrangère à ses habitudes que contraire à ses devoirs et à son instinct; et si ce n'étaient quelques traits fâcheux qui sont, il faut le croire, plutôt imputables aux conseils de fabrique, lesquels tiennent beaucoup de la nature des conseils municipaux, qu'au clergé tout

seul, il serait juste de ne point lui assigner de rang dans la hiérarchie du vandalisme destructeur. Mais en revanche il occupe, sans contredit, la première place parmi les *restaurateurs ;* et avec les meilleures intentions du monde, on ne restaure jamais rien, surtout de nos jours, sans préalablement détruire beaucoup.

C'est surtout une bien funeste et bien surprenante manie que celle de tout repeindre et de tout reblanchir, dont le clergé a été possédé pendant les quinze années de la restauration, et à laquelle il est loin d'avoir renoncé. Il a l'air de s'être dit : « Voilà les mauvais jours qui vont finir ; une nouvelle ère de prospérité et d'éclat va se lever pour le catholicisme en France. Donnons en conséquence à nos églises un air de fête. Il faut les rajeunir, les pauvres vieilles ; il faut prêter à ces antiques monumens d'une antique croyance toute la fraîcheur du jeune âge ; nous en lutterons d'autant mieux avec toutes les nouvelles religions qui pullulent autour de nous. Sus donc, mettons-leur du rouge, du bleu, du vert, du blanc, surtout du blanc ; c'est ce qui coûte le moins, et puis c'est la couleur de la dynastie des Bourbons ; blanchissons donc, regrattons, peignons, fardons, donnons à tout cela l'éblouissante parure du goût moderne. Ce sera une manière comme une autre de montrer que la religion est de tous les siècles et de toutes les générations. »

Et, chose à jamais déplorable, si cela ne s'est pas dit, cela s'est fait, et cela se fait encore tous les jours ; et de la sorte on est parvenu à mettre nos plus beaux monumens religieux en état de lutter en blancheur avec la Bourse, et en élégante légèreté avec les Tuileries de Louis-Philippe. Mais encore une fois, à quoi bon ces feintes et ces enjolivemens ? Ministres du Seigneur ! puisque les calamités du temps ne vous ont laissé que des temples de bois et de rude pierre, laissez voir ce bois et cette pierre, et n'allez pas rougir de cette gloire !

Le midi de la France, bien plus encore que le nord, est exposé à cette épidémie de la détrempe et du badigeon ; car tous les ans le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, sont envahis par une nuée de peintres itinérans venus d'Italie, et qui étendent leurs déprédations jusqu'aux bords de la Garonne et de ses affluens. Ils viennent offrir leur talent au rabais dans toutes les localités, et n'épargnent pas même les plus humbles paroisses de campagne. Il est bien rare qu'un curé résiste à la tentation de remettre à neuf pour une somme minime son église, et de signaler ainsi son administration. Il y cède ordinairement malgré l'opposition fréquente des paysans, chez qui j'ai trouvé souvent la répugnance la plus louable pour ces rajeunissemens.

Il en résulte les choses à la fois les plus grotesques et les plus tristes.

Parmi ces belles églises des provinces riveraines du Rhône, il n'y a guère que celle de Saint-Maximin, la plus célèbre de la Provence, qui ait échappé jusqu'à présent à la brosse dévastatrice, grâce au bon esprit de son curé, M. Laugier. Mais à Saint-Marcellin, la principale église, d'une vétusté très remarquable, a été décorée d'une malheureuse fresque qui représente le jugement dernier, et au centre de laquelle domine une figure du père éternel à chevelure rousse, avec la signature de l'artiste tout au long, et cette inscription parfaitement convenable : *Terribilis est locus iste*. Mais à Valence, la cathédrale, édifice à plein cintre d'une haute antiquité et d'une beauté réelle, a été repeinte en entier au dehors comme en dedans, et de plus complètement défigurée par des marbrures feintes, et d'autres niaiseries semblables. Mais à Saint-Antonin, la merveille du Dauphiné, l'église consacrée d'abord par Calixte II en 1118, reconstruite à l'époque du gothique le plus élégant, église à cinq nefs et à la voûte d'une élévation prodigieuse, appuyée sur une terrasse de maçonnerie de cent pieds de haut et de vingt pieds d'épaisseur, s'élevant solitaire et cachée presqu'à tous les yeux, loin de toute route, de toute rivière navigable, de tout moyen de transport, dans un désert où la foi seule pouvait faire surgir un pareil prodige ; cette admirable église a vu ses cinq nefs enluminées avec la plus impitoyable exactitude de toutes les couleurs qui embellissent ordinairement un cabaret. Mais ce qui dépasse tout, à Avignon, ville qui semble dévouée à une persécution spéciale, la célèbre cathédrale de Notre-Dame des Dons, fondée sous Charlemagne, a subi dernièrement l'outrage d'un badigeonnage général. Rien n'a pu arrêter la fougue des restaurateurs. Une chapelle où Charlemagne fonda une de ses écoles de plaint-chant, et où se trouve scellée dans le mur la chaire en ogive d'une charmante simplicité, qui servait de trône pontifical aux papes du quinzième siècle ; cette chapelle a été souillée des peintures les plus risibles : c'est à peine si l'on a épargné le magnifique mausolée de Jean XXII, type des tombeaux à dais et à pendentifs du quatorzième siècle. Sans doute pour échapper aux dangers de la concurrence, la même brosse a effacé jusqu'à la dernière trace d'une fresque inappréciable, attribuée à Simon Memmi de Sienne, l'ami de Pétrarque et de Laure, et où il avait représenté les deux amans sous les traits de saint Georges et de la vierge qu'il délivre du dragon. On en montre encore la place toute blanche !

Passez le Rhône, parcourez le Languedoc et la Guyenne ; remonte jusqu'à la Loire, partout le même système. Je parlerai tout-à-l'heure en détail de Toulouse. A Foix, la principale église, très beau vaisseau gothique à une seule nef, a été indignement abîmée, il y a peu d'années : les colonnes du chœur ont été transformées en pilastres ioniques avec accom-

pagnement de chérubins en faïence. A Villeneuve d'Agen, la voûte extrêmement curieuse du chœur de Sainte-Catherine a été triplement badigeonnée en vert, jaune et blanc. A Agen, le curé de Notre-Dame, ancienne église des Dominicains, à deux nefs, d'un gothique sévère et pur comme toutes les fondations de cet ordre, a dépensé quatre-vingt mille francs pour y faire construire, à l'extrémité de chaque nef, un monstrueux autel dans le genre Pompadour, avec volutes, gonflures, et tout ce qui caractérise le bon goût du dix-huitième siècle; plus une chaire en marbre creusée dans un des murs latéraux en forme de coquetier. Je n'ai pas été à Montauban, mais un jeune homme que j'ai vu, ramassait, il y a quelques mois, dans la chapelle d'une confrérie, des têtes charmantes provenant de sculptures du moyen âge que le ciseau d'un maçon faisait voler en éclats. A Auch, dans un diocèse administré d'une manière si éclairée par M. le cardinal d'Isoard, on avait sérieusement arrêté la démolition du jubé de l'admirable cathédrale, monument presque unique dans le midi de la France, mais qui avait le tort d'empêcher les fidèles de jouir assez complétement de la vue de l'officiant. Et ce honteux projet n'a été arrêté que par l'intervention d'un jeune homme étranger au pays.

A Périgueux, la cathédrale de Saint-Front, l'une des plus anciennes de France, dont toutes les parties, moins le clocher, sont antérieures au dixième siècle, a été badigeonnée en jaune du haut en bas, et pour mieux trancher sur le jaune, les pilastres, le profil des pleins cintres, les bordures des arcades ont été peintes en orange rougeâtre. Le portail de l'église encore plus ancienne de la Cité a été détruit et remplacé par une sorte de porte cochère bien blanche, bien nue et bien triangulaire. Au-dessus de cette nouvelle entrée de la maison de Dieu, et sans doute pour sa plus grande gloire, se lit en grandes lettres le nom du destructeur et du reconstructeur, VIGER 1829. Ce monsieur a sans doute voulu se recommander ainsi à la publicité : je m'empresse de concourir autant que je le puis à l'accomplissement de son vœu.

A Bazas, jolie petite ville du Bordelais, il y a une merveilleuse cathédrale du gothique le plus pur, sans transepts, qui rappelle celle de Caudebec, que Henri IV appelait la plus belle *chapelle* qu'il eût jamais vue de sa vie, parce qu'il lui répugnait de donner le nom d'église à un édifice qui ne fût pas en forme de croix. Cette cathédrale est excellente de simplicité, d'élégance, d'unité. Les sculptures des trois portails de sa façade offrent des beautés du premier ordre : elles représentent la vocation de saint Pierre, le couronnement de Notre-Dame et le jugement dernier, avec le cortège obligé de saints et d'anges nichés dans les arceaux mêmes. Les anges qui présentent les ames à Notre-Seigneur, et les morts qui brisent leurs

tombeaux, sont surtout étonnans de hardiesse et d'expression. Tout ceci, grace au ciel, a échappé tant bien que mal, ainsi que la nef, qui, par une exception presque miraculeuse, laisse voir les joints de ses vieilles pierres. Mais on s'est dédommagé dans les bas-côtés : ils ont été peints en blanc jaune à l'intérieur, et en gris bleu au dehors : de plus, dans chacune des chapelles, on a peint deux cassolettes, comme on en voit sur les enseignes des parfumeurs qui vendent l'*eau des odalisques*, à cela près qu'elles sont de grandeur colossale, et qu'il s'en échappe le long du mur des torrens de flamme du plus bel écarlate et une fumée proportionnelle. Vous concevez l'effet que cela produit au fond d'une sombre chapelle à ogive et à fenêtre en trèfle.

Je pourrais encore nommer comme victimes de semblables dévastations les églises de Langon, Angoulême, Bergerac, et sur les bords de la Loire, Saint-Pierre de Saumur, le charmant oratoire de Louis XI à Lentilly; enfin, à Candes, la belle église bâtie sur le lieu où mourut saint Martin, et où se passa, au sujet de ses reliques, la célèbre dispute des Poitevins et des Tourangeaux, dont saint Grégoire de Tours nous a conservé le touchant et poétique récit. Louis XIV en commença la maladroite restauration, qui a été complétée dernièrement par un replâtrage général.

Mais je n'ai été nulle part plus indigné que dans un bourg du Périgord, nommé Beaumont, où j'avais été attiré par la célébrité dont jouit, dans les histoires du pays, son église, bâtie par les Anglais en 1272. J'y ai été témoin d'un vandalisme sans pareil. L'extérieur, crénelé comme une forteresse, ce qui se retrouve dans beaucoup d'églises de ces contrées, et la façade, avec une galerie à balustrade en ogive tréflée, et une corniche qui représente les signes du zodiaque, ont été épargnés; mais à l'intérieur, quelle ruine! La voûte en pierre avait eu besoin de quelque réparation, un travail facile y aurait remédié de l'avis même du plâtrier chargé de sa démolition; mais, par sentence de M. l'ingénieur des ponts-et-chaussées de l'arrondissement, la voûte entière avait été abattue, et ses élégantes ogives remplacées par une sorte de toit bombé en bois blanchi. Les clefs de l'ancienne voûte étaient des morceaux d'excellente sculpture, composés d'un sujet en ronde bosse sur un plan circulaire et parallèle à la voûte, à laquelle le rattachaient quatre têtes de saints et d'évêques. Le susdit plâtrier avait eu le bon esprit de copier ces sculptures sur les clefs de sa voûte en bois, mais savez-vous où j'ai trouvé les originaux? jetés hors de l'église qu'ils avaient ornée pendant tant de siècles, ramassés en tas, confondus avec les débris de pierre provenant de la destruction, et destinés comme eux à être vendus pour faire des *cartelages*, car c'est ainsi qu'on

nomme dans le pays des matériaux propres à des constructions nouvelles.

La voûte n'a point été la seule victime. Sous prétexte qu'il y avait trop de jour, après le bris des vitraux peints, on a bouché, ou pour mieux dire, muré, de manière à les cacher entièrement, la charmante rosace de la façade, les croisées du côté septentrional en entier, et celles du côté méridional jusqu'à la moitié de leur hauteur. Au milieu de la grande croisée du fond, une des plus remarquables que j'aie vues pour la simplicité et la légèreté des formes, on vient de plaquer un autel du goût et de la forme la plus ridicule. L'artiste constructeur, s'apercevant de mon dépit, me dit : Mais c'est dorique, monsieur! — C'est pour cela que c'est mauvais. — Vous l'eussiez peut-être voulu corinthien? me répondit-il dans la ferveur de son classicisme. Ce n'est pas tout; figurez-vous, mon ami, le chœur entier de cette antique église peint en jaune vif, avec des raies noires en forme de carrés, absolument comme l'antichambre d'un appartement *fraîchement décoré et orné de glaces*. Le baptistère, d'une date encore plus ancienne que l'église, a subi la même opération, sauf la couleur qui est ici lilas moucheté de noir. L'autel du sacré cœur a reçu pour ornement une fresque représentant un cœur colossal, sur fond blanc, traversé par un sabre à garde recourbée exactement copié sur celui de quelque sous-lieutenant pendant son étape. On voit enfin un nouveau confessional, surmonté de deux clefs en forme d'enseigne, et pour lequel je cherchais une comparaison, lorsqu'un paysan qui se trouvait là, m'en fournit la plus heureuse possible, en s'écriant : « Cela a l'air d'une devanture de boutique à la foire! » Jugez combien la dignité du sacrement de pénitence doit gagner à de pareilles comparaisons.

Et ce que je viens de relever dans l'église ignorée de Beaumont, est-ce un fait isolé, extraordinaire? Non, et qui le sait mieux que vous? c'est la reproduction fidèle de ce qui se passe chaque jour dans toutes les cathédrales et dans l'immense majorité des paroisses de France.

Il n'en est pas moins vrai que c'est du clergé seul que peut venir le salut des chefs-d'œuvre dont il est le dépositaire. D'abord, il a seul la puissance d'intervenir dans leur destinée d'une manière efficace et populaire; puis l'admirable unité et l'esprit d'ensemble qui font sa force comme corps, assureraient le triomphe et l'application rapide et générale d'un principe quelconque de régénération et de conservation, dès qu'on serait venu à bout de le convaincre de la vérité de ce principe. Enfin, et ceci touche uniquement à mes observations personnelles, dans les nombreuses tentatives que j'ai faites pour réveiller dans différentes localités le respect de l'art national et chrétien, le culte de ses sacrés débris, je n'ai trouvé que

chez les ecclésiastiques la sympathie et l'intelligence nécessaires pour goûter ces idées. Je puis même dire que jamais je n'ai rencontré de prêtre de campagne, à qui elles ne parussent tout d'abord raisonnables et religieuses. J'ai reconnu que si, dans leurs reconstructions et réparations, ils laissent prédominer un goût si faux et si risible, c'est uniquement par défaut d'études nécessaires, études que leur occupation et leur petit nombre leur ont rendues impossibles. Ce goût n'est pas le leur, il leur est imposé soit par les funestes traditions du dernier siècle, soit par les exigences des conseils de fabrique, soit enfin par les pitoyables projets des architectes.

Je citerai d'ailleurs plusieurs exemples de fidélité à cette honorable mission qui convient si naturellement au clergé. J'ai déjà parlé du soin qu'avait mis M. Laugier, curé de Saint-Maximin, à préserver son église du vandalisme restaurateur. Je dois rendre le même hommage à M. Chatrousse, ancien curé de Vienne, qui a fait dans son admirable cathédrale de Saint-Maurice des réparations aussi généreuses que conformes à la primitive architecture de ce saint édifice, dont le vieux front semble se mirer avec tant de majesté dans les eaux du Rhône. A Toulouse, l'ancien curé de Saint-Sernin a défendu victorieusement son église contre les badigeonneurs du conseil de fabrique, qui, après en avoir couvert l'extérieur d'un jaune officiel, voulaient encore pénétrer dans l'intérieur; mais il les a arrêtés sur le seuil. A Bordeaux, celui de Saint-Seurin a remporté un triomphe encore plus beau sur la fabrique, qui voulait faire disparaître comme inutile un trône épiscopal avec dais, du XV[e] siècle, en pierre sculptée avec la plus grande délicatesse. Enfin, au moment où j'écris, de jeunes prêtres qui ont eu le courage de projeter au milieu de nos orages et de nos misères le rétablissement des sérieuses et solitaires études de la congrégation de Saint-Maur, viennent, en s'installant à l'abbaye de Solême dans le Maine, de sauver les célèbres sculptures de Germain Pilon qui décorent cet édifice, qui trois mois plus tard seraient tombées sous le marteau destructeur, et que certes ni le gouvernement, ni les autorités locales, ni les propriétaires voisins n'auraient jamais songé à défendre.

Je n'ai rien à dire de ma cinquième catégorie, de l'*émeute*. Elle ne se laisse pas analyser.

Je pourrais terminer ici ces notes confuses, si je ne voulais vous donner quelques détails sur les deux capitales du sud-ouest de la France, Toulouse et Bordeaux.

Toulouse m'a paru être la métropole et comme la patrie du vandalisme;

du moins n'en ai-je jamais vu tant d'exemples resserrés dans un si petit espace. D'abord le vandalisme destructeur de la révolution y a laissé des traces plus durables de son passage que partout ailleurs. Certes, à Paris, on a détruit absolument tout ce que l'on pouvait atteindre, et l'antique aspect de la ville gothique a été complétement effacé; mais encore y a-t-il une sorte de pudeur à faire disparaître ce que l'on a profané, à en enlever jusqu'à la dernière pierre. Il en a été ainsi à Paris, où, sauf quelques rares exceptions, des maisons, des rues, des quartiers tout entiers ont surgi sur le site des anciens monumens. A Toulouse, au contraire, on a laissé debout, grandes, belles, presque intactes au dehors, les basiliques qu'on a outragées, comme pour perpétuer le souvenir du sacrilège. On peut être presque sûr, quand on voit de loin quelque construction grandiose du moyen âge, qu'elle n'offre de près qu'un spectacle de dévastation et de honte. Au premier abord, Toulouse présente l'aspect d'une de ces villes des paysages du XVe siècle, dominées par une foule de clochers pyramidaux et d'immenses nefs, hautes et larges comme des tentes, plantées par une race de géans pour abriter leurs descendans affaiblis. On approche, on ne trouve qu'une ignoble écurie, un grenier à foin, un prétendu musée, d'où vous écarte en criant quelque grossier soldat.

Toulouse n'en est pas moins une ville qui mérite au plus haut point l'intérêt et l'attention du voyageur, ne fût-ce qu'à cause du grand nombre de ruines qui la parent encore, et qui ont conservé au milieu de leur humiliation tant d'imposantes traces de leur antique beauté. Mais le sentiment le plus vif et le plus fréquent que leur vue doit exciter n'en est pas moins celui de l'indignation.

Rien n'a été respecté, et l'on dirait qu'on a choisi avec une sorte de recherche les plus curieux monumens du passé pour les consacrer aux usages les plus vils. L'église des Cordeliers, bâtie au XIVe siècle, célèbre par ses fresques, ses vitraux, par des bas-reliefs de Bachelier, élève de Michel-Ange, et l'un des meilleurs sculpteurs de la renaissance, par les tableaux d'Antoine Rivalz, par le tombeau du président Duranti, et surtout par son caveau, qui avait la propriété de conserver les corps dans leur état naturel; cette église a été complétement dépouillée et changée en magasin de fourrages. Ceux qui sont assez heureux pour y entrer par la protection de quelque palefrenier, peuvent encore admirer l'élévation et la hardiesse des voûtes, mais voilà tout. Les croisées ont été murées; on a comblé le caveau où l'on avait montré pendant si long-temps un corps qu'on disait être celui de cette *belle Paule*, si renommée par sa beauté au temps de François Ier; qui faisait naître une émeute à Toulouse lorsqu'elle se dérobait pendant trop long-temps aux regards du peuple, et

qui fut condamnée par arrêt du parlement à se montrer en public au moins deux fois par semaine.

L'église des Jacobins ou Dominicains, à deux nefs d'une hauteur prodigieuse, si vantée dans toutes les anciennes descriptions de Toulouse, est complètement inaccessible aujourd'hui. Elle a été octroyée à l'artillerie qui a établi une écurie dans la partie inférieure, et distribué le reste en greniers et en chambres. On ne peut juger de son ancienne forme que par l'extérieur qui est en briques, et notamment par son admirable clocher étagé, qui a été épargné jusqu'à présent, et qui est le plus beau de Toulouse. Je vous fais observer en passant qu'une sorte de fatalité toute particulière semble s'attacher aux églises construites par les Dominicains, toujours d'un goût si simple, si pur, si régulier : elles sont partout choisies en premier lieu par les destructeurs. A Avignon, la belle église de Saint-Dominique, la plus célèbre de cette ville après la cathédrale, a été aussi métamorphosée en fonderie de canons.

L'église des Augustins, le troisième des grands monumens monastiques de Toulouse, a été transformée en musée. Le cloître attenant, qui est d'un caractère excellent, avec des arcades en ogives tréflées du XIVe siècle, doit être disposé pour recevoir le musée de sculpture, qui se compose des débris les plus précieux de tombeaux et de bas-reliefs du moyen âge. Je ne pense pas qu'il se trouve en France de collection plus originale, plus nationale. On y remarque surtout les statues tumulaires des comtes de Comminges, des évêques et archevêques de Toulouse et de Narbonne, ainsi que de délicieuses madones en pierre et en bois. Il faut espérer que ces charmans morceaux, qui gisent aujourd'hui pêle-mêle dans le cloître, y seront bientôt disposés par ordre chronologique, et surtout que l'on ne fera aucun changement, aucune addition postiche au cloître qui, dans son état actuel, est du plus grand mérite. Malheureusement, le sort de l'église, destinée à recevoir les tableaux, n'est pas fait pour rassurer; au moins fallait-il, en lui ôtant sa destination sacrée, lui laisser sa forme primitive, qui était d'un gothique élégant et simple. Mais les barbares transformateurs en ont jugé autrement; ils n'ont pas su comprendre tout ce qu'aurait de grandiose et de beau une pareille galerie : ils ont élevé le plancher à six pieds au-dessus de l'ancien niveau, ont substitué un plafond en plâtre à la voûte en ogive, construit une sorte de colonnade corinthienne à l'endroit du maître-autel, et, enfin, défoncé la rosace de la façade, dont les débris jonchent en ce moment la cour extérieure (1).

Le plus curieux édifice religieux de Toulouse est sans contredit l'église

(1) A propos de ces travaux, le *Moniteur* du 2 février disait gravement : « On

de Saint-Sernin, qui a été achevée telle qu'on la voit aujourd'hui en 1097. Je la regarderais volontiers comme le modèle le plus complet du genre roman qui existe en France. Elle a la forme d'une croix latine extrêmement allongée; son extérieur est très simple, et a cet air de forteresse qui distingue les églises de cette époque; le clocher en étages successivement rétrécis, surmonté d'une flèche, et à fenêtres en ogive triangulaire, produit tout l'effet d'une pyramide. Malheureusement ce clocher et tout l'extérieur ont été victimes d'un ridicule badigeonnage qui a coûté 10,000 fr., tandis qu'on négligeait les réparations les plus urgentes. Le latéral du midi a deux portails également remarquables : le premier, précédé par une arcade de la renaissance, est très curieux par les sculptures de ses chapiteaux qui représentent *le Massacre des Innocens*, et autres sujets sacrés dans le goût le plus primitif; le second est plus grand et plus moderne : les chapiteaux des colonnes représentent les sept péchés capitaux. Dans une chapelle grillée, à côté de ce dernier portail, se trouvent les tombeaux de trois comtes de Toulouse du XIe siècle, trop dégradés pour offrir un très grand intérêt. L'intérieur de cette belle église a échappé aux badigeonneurs modernes, grâce au bon esprit de son ancien curé, comme je l'ai déjà raconté. Il serait à désirer que son successeur fût animé des mêmes dispositions; on ne le verrait pas alors faire ouvrir, uniquement pour sa commodité particulière, une porte dans la chapelle de la croisée septentrionale, où furent déposés les restes de Henri, duc de Montmorency, la plus noble victime de Richelieu. La triple nef, très longue et très étroite, offre une perspective d'une rare beauté; la voûte, très haute, est parfaitement cintrée; les grosses colonnes des arcades inférieures ont été équarries et défigurées; mais la galerie supérieure en plein cintre est excellente, ainsi que tout le chœur. Les boiseries des stalles, sculptées au XVIe siècle, sont dignes d'être observées; on y reconnaît l'esprit satirique et les passions violentes de cette époque; dans l'une des stalles, on voit un porc assis dans une chaire, en rase campagne, avec cette inscription : *Calvin le porc preschant.* Dans les chapelles du pourtour du chœur, il y a des châsses en bois qui sont de curieux modèles d'architecture ecclésiastique très ancienne : entre ces chapelles sont placées les statues des comtes et comtesses de Toulouse, qui ont été bienfaiteurs de cette église : plusieurs de ces statues sont d'une expression touchante, et toutes sont d'un très grand intérêt historique. Les peintures fort anciennes de la voûte du chœur représentent Notre-Seigneur entre les symboles des quatre évangélistes.

peut déjà apprécier la grandeur du plan et l'élégance des détails... Le Musée de Toulouse présentera un aspect monumental inconnu dans nos contrées ! »

Les cryptes de Saint-Sernin étaient célèbres par le nombre des reliques et la richesse des châsses qu'elles renfermaient avant la révolution. Elles ont été défigurées par une série de restaurations maladroites : dès la fin du XVe siècle, on avait substitué aux anciens pleins cintres des ogives surbaissées et écrasées, d'un très mauvais effet. A la révolution, le souterrain fut dévasté, et depuis, sans doute en guise de compensation, il a été remis à neuf et proprement repeint en diverses couleurs : l'impression sombre et mystérieuse que devait produire ce sanctuaire ne peut donc exister que dans l'imagination. C'est absolument le même contre-sens qui révolte à l'église souterraine du Mont-Cassin, où reposent les cendres de saint Benoît.

La cathédrale de Saint-Étienne n'a jamais été achevée; il n'y a de complet que son chœur, vraiment grandiose au dehors comme au dedans, orné de quelques beaux vitraux, mais que le cardinal de Joyeuse a surchargé au XVIIe siècle d'une sorte de jubé en forme de façade, à bas-reliefs et à arabesques de très mauvais goût. La nef, bâtie par Raymond VI, pendant qu'il était assiégé par Simon de Montfort, n'a acune relation avec le chœur qui est d'une époque postérieure : elle a été destinée depuis à servir de collatéral; mais ce projet a été abandonné, et on s'est contenté de lui donner une largeur tout-à-fait disproportionnée à sa hauteur, et qui ne lui permet toutefois d'arriver que jusqu'au tiers de la largeur du chœur, dont les deux autres tiers sont brusquement terminés par un mur de refend. On a été obligé de masquer par des rideaux cette bizarre anomalie. La façade et le clocher sont également irréguliers.

On a ridiculement regratté et badigeonné les deux belles façades triangulaires à tourelles crénelées de Notre-Dame de la Dalbade et de l'église du Taur. Celle-ci, bâtie, selon la tradition, sur le lieu où s'arrêta le taureau qui traînait le saint martyr Saturnin, patron de Toulouse, est remarquable par deux belles statues de saint François et de saint Dominique, de grandeur naturelle, nichées des deux côtés du portail, et comprises dans le blanchissage général. A la Dalbade, on a laissé au milieu de la façade reblanchie la couleur naturelle du temps à un charmant portail de la renaissance, où se trouve une statue de la sainte Vierge, avec ce distique :

Chrestien, si mon amour est en ton cœur gravé,
Ne diffère en passant de me dire un *ave*.

La nef large et hardie de cette église est défigurée par trois monstrueux autels à baldaquin qui en obstruent tout le fond.

A Saint Nicolas, il y a un portail curieux et un clocher à ogives trian-

gulaires, qui a eu le même sort que celui de Saint-Sernin, dont il reproduit le type : il a été badigeonné en rose. A Notre-Dame de Nazareth, chapelle assez écrasée du XIVe siècle, il y a des vitraux d'un éclat surprenant : je les crois les plus beaux de Toulouse. Enfin, si jamais vous passez à Toulouse, je vous prie de ne pas oublier une sainte Vierge, à mon gré délicieuse, placée au coin de la rue des Changes, dans une niche et sous un dais chargé d'ornemens à la façon de la fin du XVe siècle.

Je n'ai pas le courage de parler des autres églises qui, comme Saint-Pierre, Saint-Exupère, ont été hideusement modernisées et rendues complétement méconnaissables. Cette contagion a gagné la Daurade, fameuse basilique qui a été fondée par les Visigoths, et qui tire son nom de la dorure des anciennes mosaïques de l'époque hiératique.

Quant aux monumens d'architecture civile, il y a plusieurs hôtels du XVIe et du XVIIe siècle, notamment l'hôtel Saint-Jean, ancien grand prieuré de Malte, et l'hôtel Daguin, qui ne me paraissent pas mériter la réputation qu'ils possèdent. Le Palais de Justice, qui datait de la belle époque de 1492, vient d'être complètement remis à neuf et abîmé : dans sa forme actuelle, cela peut être tout ce qu'on veut, caserne, hôpital, prison ; cela ressemble à tout et ne ressemble à rien. On vous montre une salle d'assises toute neuve, que l'on vante beaucoup, et dont la voûte est si prodigieusement élevée que toutes s'y perdent. Il y a encore le fameux Capitole, avec sa vaste et lourde façade, terminée en 1769, et tout-à-fait digne de son époque. On y montre le couperet qui servit à décapiter le duc de Montmorency, qui fut supplicié dans la cour intérieure de cet édifice : cela rapporte quelque profit au concierge, et par conséquent on le conserve. Que n'en est-il pas de même des débris de l'ancien Capitole, qui vont s'effaçant chaque jour. La salle gothique du *grand consistoire*, ou conseil général de la commune, a été détruite en 1808, pour faire place à une salle de bal destinée à recevoir Napoléon lors de son passage à Toulouse. Il ne reste de l'ancien édifice qu'une sorte de donjon flanqué de tourelles et coupé dans toute sa largeur par deux salles ; on a laissé défoncer la voûte de celle d'en haut : celle d'en bas, dite du *petit consistoire*, est encore visible ; sa voûte en arcs doubleaux dorés et peints de diverses couleurs est très remarquable, mais ce dernier souvenir du principal monument de la vieille Toulouse, de Toulouse *la sainte* et *la savante*, doit disparaître à son tour ; on pourra se rabattre alors sur la *salle des illustres*, où se trouvent les bustes d'une foule de célébrités toulousaines. Cette salle vient aussi de subir les honneurs d'une restauration burlesque, dont les principaux ornemens m'ont paru être le buste de sa majesté Louis-Philippe, en plâtre vert, et de grandes cocardes tricolores en papier col-

lées au milieu de rosaces sculptées. A côté se trouve la salle des Jeux Floraux, qui renferme la statue de leur fondatrice, Clémence Isaure. Cette statue a été enlevée au XVI[e] siècle de dessus son tombeau, qui était à la Daurade. Elle est en marbre blanc, de grandeur naturelle, d'une sculpture simple et belle, et doit être postérieure de peu à la mort de Clémence Isaure, qui eut lieu de 1415 à 1420. On lit au-dessous sur une table d'airain son épitaphe, où est consigné le legs qu'elle fit aux capitouls, « à condition qu'ils célébreraient tous les ans les Jeux Floraux dans la maison qu'elle avait fait bâtir à ses frais, qu'ils y donneraient un festin et iraient répandre des roses sur son tombeau. » Peut-être aurait-on pu ajouter à cette inscription les deux dernières stances du lai touchant que M. Du Mège a découvert et lui attribue, et que sa gloire a si noblement démenti.

Soën, à tort l'ergulhos en el pensa
Qu' hondrad sera tostems dels aymadors;
Mes jo saï ben que lo joen trobadors
Oblidaran la fama de Clamensa.

Tal en lo cams la rosa primavera.
Floris gentils quan torna le gay tems;
Mes del bent de la nueg brancejado rabens,
Moric, e per totjorn s'esfassa de la terra (1).

De Toulouse, dont les poétiques souvenirs ne rendent que plus honteux le vendalisme actuel, passons à Bordeaux, qui, tout industrielle et commerciale qu'elle est, offre mille fois plus de consolations et d'espérance à l'ami de l'ancienne architecture. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait aussi des exemples déplorables de dévastation et de maladresse, mais au moins sont-ils contrebalancés par des travaux qui méritent vraiment le nom de

(1) « Souvent, à tort, l'orgueilleux s'imagine qu'il sera honoré toujours par les poètes : mais moi je sais bien que les jeunes troubadours oublieront la renommée de Clémence. »

« Telle en nos champs la rose printannière fleurit gentille au retour des beaux jours; mais tout à coup effeuillée et brisée par le vent de la nuit, elle meurt, et pour toujours s'efface de la terre. »

Ce sont ces vers qui ont suggéré à M. de Jouy, dans son *Hermite en province*, l'ingénieuse observation qui suit : « Si l'on n'y retrouve pas autant de feu que dans les chants de Sapho, c'est qu'une vierge de Toulouse ne doit pas s'exprimer comme une fille de Lesbos. »

restauration, et par un esprit de conservation qui fait le plus grand honneur à ses habitans et à ses architectes.

En passant rapidement en revue les principaux monumens antérieurs au XVIIe siècle, j'aurai l'occasion de marquer tout ce qui m'a paru digne de votre indignation ou de votre sympathie. Je commencerai par la cathédrale de Saint-André, l'une des églises les plus remarquables de France, tant par ses constructions anciennes que par les travaux modernes qui y ont été tentés : le chœur et les façades latérales sont de tout point admirables; mais, comme à Saint-Etienne de Toulouse, la nef n'est point en rapport avec le chœur; sa hauteur est moindre d'un tiers; il en résulte un ensemble incomplet. Le chœur est seul terminé; on sent que la foi a manqué à ces monumens commencés avec le projet de leur donner une grandeur proportionnée aux villes, et interrompus au milieu de leur éclatante croissance par l'envahissement du doute et de l'égoïsme.

Malgré ce qu'il y a de pénible dans cette différence du chœur et de la nef, Saint-André possède un privilége que je n'ai trouvé qu'à la cathédrale de Metz et à Saint-Ouen de Rouen, celui de n'offrir aucune trace de rapiécetage classique dans la maçonnerie, aucune œuvre postérieure à l'arc-boutant extérieur voisin de la sacristie et à la tribune de l'orgue, dont les piliers sont couverts d'arabesques pleines de grace. Ces deux additions sont toutes deux de la belle renaissance. Il n'y a de mauvais dans cette église que des marbrures et des boiseries qu'un archevêque de bon goût pourrait facilement faire disparaître. Il faudrait commencer par le grand autel en baldaquin qui est vraiment hideux, tant par sa forme que par son excessive disproportion avec la nef.

Quant aux travaux tout-à-fait récens, cette cathédrale mérite une place spéciale dans l'histoire de l'art, puisqu'elle a été peut-être la première en France à recevoir l'empreinte d'une pensée régénératrice. En 1810, les deux flèches qui s'élèvent à cent cinquante pieds au-dessus de la façade septentrionale, étant menacées d'une ruine totale, on voulait les abattre; un architecte, nommé M. Combes, entreprit de les restaurer; il en vint à bout avec un succès complet, et sans altérer en rien leur caractère primitif. Il fit ensuite les galeries qui lient ensemble les piliers de la nef, mais qui malheureusement n'ont pas toute la légèreté qu'on pourrait exiger. Son élève, M. Poitevin, a construit auprès de la façade du nord une sacristie en forme de chapelle, aussi remarquable à l'extérieur qu'à l'intérieur par la parfaite conformité du style et des ornemens avec le style et les ornemens de l'édifice primitif. Il n'y a rien à reprendre, au moins dans la conception de l'architecte. Cela me semble un immense pas vers le bien.

Mais à peine l'œil s'est-il détourné de ce spectacle consolateur, qu'il rencontre un monument victime d'un exécrable vandalisme. C'est la tour dite de Peyberland, élevée à la fin du XVe siècle par Pierre Berland, fils d'un pauvre laboureur du Médoc, qui devint, à force de piété et de savoir, archevêque de Bordeaux en 1430. Cette magnifique pyramide, qui avait autrefois, avec sa flèche, trois cents pieds de haut, avait été, dit-on, construite avec un zèle patriotique par l'architecte que l'archevêque avait chargé d'exécuter son projet, et qui était stimulé par le désir d'élever un monument français capable de lutter avec les flèches de Saint-André, ouvrage des architectes anglais. Aussi réussit-il si bien, que le chapitre métropolitain lui vota en guise de récompense un habit d'honneur qui fut acheté dix francs. Les terroristes avaient condamné à périr cette œuvre si pieuse, si touchante, si nationale; mais leur fureur fut impuissante; on ne put faire tomber que la flèche, la tour résista à tous les efforts, et l'on fut obligé de résilier le bail qui avait été passé avec un destructeur. Elle est donc encore debout, mais déshonorée et dévastée. Toutes les ouvertures ont été bouchées depuis le haut jusqu'en bas; tous les ornemens, les riches et innombrables fantaisies de l'artiste ont été arrachées; il n'en reste que ce qu'il faut pour convaincre que le XVe siècle avait rarement produit une œuvre où se fût mieux développé le luxe inépuisable de son imagination. Elle sert maintenant, cette pauvre tour, comme celles de Saint-Jacques de la Boucherie à Paris et de Saint-Martin à Tours, elle sert à fabriquer du plomb de chasse. C'est ainsi que l'on trouve moyen, en ce siècle éclairé et progressif, d'utiliser ces cristallisations de la pensée humaine lancée vers Dieu, ces inflexibles *doigts levés pour montrer le ciel* (1).

L'église de Saint-Michel a aussi un clocher séparé de l'édifice principal, et de la même époque, du même genre de beauté que la tour de Peyberland; ce clocher était surmonté d'une flèche, construite en 1480, et que l'on vantait comme la plus belle du midi; elle s'écroula en 1768, et aujourd'hui la tour ne sert plus que de télégraphe. Le projet de rétablissement, conçu et présenté par M. Combes, a été soigneusement repoussé par l'administration. L'extérieur de cette église de Saint-Michel est du gothique le plus riche; la façade du nord est admirable, mais indignement obstruée par la maison curiale. C'est à peine si on peut voir le portail central et les bas-reliefs qui la surmontent. Ces bas-reliefs sont du XVIe siècle, un peu trop maniérés, mais très remarquables: ils sont doubles, c'est-à-dire qu'il y en a quatre adossés l'un à l'autre, dont deux font face à l'extérieur et deux à l'intérieur de l'église. Ceux du dehors représentent *le sacrifice*

(1) Wordsworth.

d'*Isaac* et l'*Agneau pascal;* ceux du dedans, *saint Michel terrassant le démon*, et *Adam et Eve.* Les deux couples de bas-reliefs sont séparés par un double groupe sculpté de grandeur naturelle, antérieur d'un siècle au moins, et d'une merveilleuse expression. A l'extérieur, c'est le *baiser de Judas*, à l'intérieur c'est l'*Ecce homo ;* rien de plus beau que la tête du Christ dans tous deux. L'intérieur de Saint-Michel a des défauts; de ses cinq nefs, les trois du milieu sont égales en largeur, ce qui, vu le peu de longueur de toute l'église, produit un très mauvais effet. Il y a un transept, mais pas de rond-point; au fond de chacune des trois nefs, s'élève un autel épouvantable, surtout celui du centre où l'on voit saint Michel au milieu d'une montagne de plâtre bouffie destinée à figurer des nuages. En revanche il y a dans la quatrième chapelle du bas côté de la nef, à gauche, un autel du XVIe siècle, qni est l'un des plus curieux monumens de transition qu'on puisse voir; l'ogive y apparaît à peine, tout affaissée qu'elle est sous le poids des coupoles, des tourelles, des arabesques, des ornemens de tout genre, que lui impose l'imagination émancipée et capricieuse de l'artiste. Ces ornemens servent d'encadrement à trois charmantes statues, *Notre Dame et l'enfant Jésus, sainte Catherine* et *sainte Barbe*, celle-ci délicieuse, bien qu'évidemment inspirée par une beauté d'un genre tout différent de celle qui régnait sur les imaginations des siècles antérieurs; la voûte de cette chapelle, comme celle de la nef, est très ornée et très curieuse.

La plus ancienne et la plus curieuse église de Bordeaux est celle de Sainte-Croix : fondée par Clovis II, en 651, elle a été reconstruite dans sa forme actuelle, à une époque que les autorités les plus compétentes s'accordent à fixer à l'année 851, sous Guillaume-le-Bon, duc d'Aquitaine. C'est un monument presque unique du genre mystique, hiératique, qui a précédé l'architecture gothique, et de la transition qui y a conduit. Je ne me sens pas le droit de rien dire sur son caractère mélangé, ni sur les célèbres sculptures symboliques de sa façade, qui a été décrite, ainsi que tout le reste de l'édifice, avec autant d'exactitude que de discernement par M. Jouannet dans l'excellente notice qu'il a insérée dans le *Musée d'Aquitaine*, et que vous devez connaître. Mais je serai fidèle à ma mission en dénonçant les ravages que le vandalisme a infligés à cette belle et pure église, qui, saccagée et mutilée au dehors par la terreur, a été flétrie au dedans par un goût pitoyable. On ne s'y est pas contenté de radouber toutes les sculptures des chapiteaux, les corniches, les ornemens de tout genre, avec une épaisse couche de plâtre; on y a profité de tous les espaces que la sculpture n'avait point envahis pour y peindre des coupoles, des ciels chargés de nuages, un grand balcon dans la voûte au-dessus du

maitre-autel, des portes entre-bâillées, ingénieusement placées dans des arches à ogives, des abat-jours en vitres simulées; enfin toutes les fadaises possibles, tout cela en style d'enseigne de cabaret, dans des dimensions colossales, et remplissant les trois ronds-points qui occupent le fond de l'église, de manière à frapper immédiatement les regards de celui qui descend les marches par où l'on entre.

Au fond d'une poudreuse chapelle, la première du bas-côté à gauche, derrière la cuve baptismale, revêtue elle-même d'une sculpture très curieuse qui représente la Cène dans une salle gothique, j'ai distingué une planche peinte, mais recouverte d'une épaisse poussière. Après l'avoir fait légèrement éponger, j'ai reconnu que c'était un tableau sur bois à l'italienne, d'une école tout-à-fait primitive, entouré d'une inscription en caractères gothiques, indéchiffrables pour moi; on y voit une *Pietà*, ou la Sainte-Vierge portant le corps de Notre-Seigneur sur ses genoux, et des deux côtés, dans des compartimens séparés, sainte Barbe, saint Dominique, saint Sébastien, saint André, sainte Catherine; tous ces personnages m'ont paru être d'un caractère aussi naïf qu'original. Il est déplorable que jusqu'à présent ni l'autorité ecclésiastique, ni aucun amateur de l'art ancien, n'ait songé à placer dans un lieu convenable cette peinture que son antiquité seule suffirait pour rendre intéressante.

Après Sainte-Croix, l'église la plus ancienne de Bordeaux est celle de Saint-Seurin, qui fut la cathédrale avant Saint-André. L'intérieur, d'un gothique très ancien, est encore sombre et beau, malgré la dégradation des colonnes de la nef, en 1700, et un badigeonnage général, en 1822. Sur le mur latéral de droite, on voit dans le tympan d'une porte à ogive, aujourd'hui murée, un bas-relief du plus haut intérêt, qui représente un pape disant la messe; un cardinal, dont la tête est merveilleusement belle, l'assiste; Jésus-Christ, entre deux anges, plane sur l'autel. Cette sculpture inappréciable remonte au quatorzième siècle, et se rapporte probablement à Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, qui devint pape, sous le nom de Clément V, en 1305. Vis-à-vis, sur le mur latéral de gauche, dans un tympan semblable, se trouve un autre bas-relief de la même époque qui représente Notre-Seigneur au milieu des douze apôtres.

En entrant dans le sanctuaire, on retrouve l'empire du vandalisme : j'ai déjà parlé du trône épiscopal dont le conseil de fabrique avait voté la destruction, et que le curé a défendu avec succès; mais il n'a pu le préserver d'un blanchissage funeste. Les trois croisées romanes qui occupent, par une disposition assez rare, le fond du chœur qui n'est pas arrondi, croisées à triples arcades avec enroulemens très ornés, ont été peintes en brun. Un malheur pareil a frappé les élégantes boiseries des stalles du chapitre, de

même que les sculptures du dessous des siéges, qui représentent des scènes populaires et souvent burlesques, entremêlées à des traits de l'Écriture sainte : ainsi une querelle d'ivrognes, un homme qui fait cuire des poissons sur un gril, à côté de Samson armé de sa mâchoire : tout ce beau et curieux travail a été surchargé tout récemment d'une peinture en rouge garance. On a heureusement épargné de toute manière le monument le plus précieux de cette église, le tableau du maître-autel, formé de huit bas-reliefs en marbre, réunis en un seul cadre, traités avec la plus grande finesse, et représentant l'intéressante légende de saint Seurin ou Séverin, évêque de Bordeaux, au v[e] siècle. Il y a au-dessous du chœur une chapelle souterraine qui renfermait les reliques de saint Fort, qui a toujours été l'objet d'une immense vénération, et où chaque année les mères et les nourrices viennent faire dire la messe sur la tête de leurs nourrissons, pour attirer sur eux la protection du saint : cette chapelle à trois nefs en plein cintre est curieuse, mais elle a été cruellement dégradée ; d'abord elle a été badigeonnée en dépit du sens commun, puis on lui a volé pièce par pièce un pavé en mosaïque, dont il ne reste que quelques pierres. On y voit encore le tombeau du saint, ouvrage très soigné de la renaissance.

L'extérieur de Saint-Seurin est en général très irrégulier, mais n'en est pas moins très remarquable. La chapelle de la Sainte-Vierge, à droite du chœur, est beaucoup plus moderne que la nef. Dans un angle de la sacristie, qui est aussi du xv[e] siècle, il y a une charmante statue de sainte. Le clocher quadrilatère à double rangée d'arceaux en plein cintre, est d'une grande beauté. L'ordre supérieur rappelle quelques-unes des plus célèbres églises du moyen âge en Italie. Au milieu de la façade latérale du midi se trouve un porche de la renaissance, assez élégant, qui couvre et protége un triple portail du plus haut intérêt, dont les trois portes sont entourées par une série de sculptures, datées de 1267 et travaillées avec un soin infini, représentant *la Vigne du Seigneur* et *le Jugement dernier*, sujet très fréquent dans les belles églises gothiques de ces contrées. Ce triple portail est flanqué par les statues des douze apôtres et de deux personnages couronnés, en pied et de grandeur naturelle, malheureusement endommagées, mais produisant encore un excellent effet. La façade occidentale, qui devait servir d'entrée principale, n'a point été achevée du temps de la construction primitive de l'église. Il n'y a qu'un vestibule très curieux, et qui remonte évidemment aux premiers temps de la fondation, au IX[e] ou au X[e] siècle, formé de trois voûtes basses, se prolongeant l'une après l'autre, séparées et soutenues par trois arceaux cintrés dont les chapiteaux sont couverts de sculptures très bizarres et du genre le plus élémentaire. Je n'ai pu distinguer qu'un seul sujet connu, le *Sacrifice d'Abraham*. Au

bout de ce vestibule s'élève aujourd'hui une façade dessinée par M. Poitevin (qui a été destitué par l'administration éclairée de nos jours), et exécutée par son successeur, M. Lasmolle. Cette façade a le mérite d'avoir été conçue de manière à se rapporter au caractère général de l'édifice, et la partie inférieure répond assez bien à ce dessein. Mais en élevant tout-à-fait inutilement la partie supérieure, décorée d'une balustrade beaucoup trop lourde, on ôte au spectateur la vue d'un ordre entier de l'admirable clocher. On m'a même assuré qu'il y avait sur ce même clocher d'excellens bas-reliefs, aujourd'hui recouverts par le prolongement du toit en ardoises et complétement inaccessibles. Puis on a surchargé cette nouvelle façade de statues absurdes, exécutées par un artiste espagnol; il y en a quatre colossales, deux évêques, qui ont coûté 10,000 fr. chaque, et deux évangélistes, à 5,200 fr. la pièce, tous les quatre détestables en tous points. Voilà de compte fait 30,400 fr. d'inutilement dépensés sur les 45,000 qu'a coûtés la façade entière. Je ne dis rien d'un bas-relief qui est encore pire que les statues, et qui a dû coûter proportionnellement. Ces calculs montrent que ce sont bien moins les ressources matérielles qui manquent à la restauration de nos vieux monumens, que l'intelligence de leur caractère et l'instinct des convenances.

Je reprocherai ensuite à M. Lasmolle de n'avoir pas employé dans sa nouvelle façade le portail qui terminait auparavant le vestibule dont j'ai parlé; portail double, sans arc, divisé par un pilier qui supportait une statue de saint Seurin, et surmonté d'une charmante corniche avec modillons à ogive en ressaut. Ce portail se trouve aujourd'hui dans le jardin de M. Coudère, imprimeur.

M. Lasmolle a encore fort bien restauré, en 1828, la façade de la petite église de Saint-Éloi, pour laquelle il a choisi l'ogive surbaissée et ornée, copiée avec esprit des monumens de la fin du XVe siècle. Je ne sais si c'est lui qui a restauré le porche occidental de Sainte-Eulalie, également en harmonie avec le gothique du corps de l'église, sauf les deux contreforts qui sont lourds et disproportionnés. L'intérieur de Sainte-Eulalie offre des sculptures remarquables dans les clefs de voûte du chœur, mais elle est honteusement défigurée par des peintures et des dorures ridicules.

Dans l'église du Collége, remarquable par la hardiesse de sa voûte à arcs doubleaux en ogive, on voit le tombeau de Montaigne et sa statue, beau morceau de la statuaire du XVIe siècle. Il est couché tout de son long, les mains jointes et le corps tout bardé de fer, à la manière des anciens chevaliers. Cela paraît d'abord en contradiction avec son caractère, tel qu'on se le figure généralement; mais on se rappelle bientôt l'époque guerrière où il vivait, et la piété qu'il déploya sur son lit de mort.

Je n'ai rien à dire de Saint-Bruno, tout rempli de statues dans le goût du Bernin, par le cardinal de Sourdis, au commencement du XVIIe siècle, ni de Saint-Paul, Saint-Dominique, et autres mauvaises églises des XVIIe et XVIIIe siècles.

En fait d'architecture civile, Bordeaux a conservé deux de ses anciennes portes, la première, au-dessous d'une des quatre tours de l'hôtel de ville, bâties en 1246, qui s'élevaient à deux cent cinquante pieds de haut, et dont la réunion devait former un ensemble unique. Il n'en reste aujourd'hui que celle dite la Tour de l'Horloge, surmontée de trois tourelles en flèche, d'un gothique noble et imposant. La seconde porte, dite du Caillau, fut bâtie en 1494, en mémoire de la bataille de Fornoue; quoique dégradée, elle n'en offre pas moins toute l'élégance et tout le charme des monumens de cette époque. Ses trois tourelles et ses croisées, en carré arrondi, qui ont tous les caractères de la belle renaissance, produisent un effet très pittoresque, surtout lorsqu'en la contemplant de la rivière, on la voit s'élever au milieu du mouvement industriel du port sur lequel elle donne.

D'après tout ce que je viens de vous dire, mon ami, vous reconnaîtrez, j'espère, que Bordeaux est une ville qui procure une véritable satisfaction aux défenseurs de l'art antique. Malgré la profusion de mauvais goût qui règne dans les ornemens intérieurs des églises, malgré plusieurs exemples de vandalisme que j'ai cités, il est impossible de ne pas reconnaître chez les architectes de cette ville une tentative de reconstruction et de régénération gothique, tentative accompagnée de tâtonnemens et d'erreurs que j'ai osé signaler, mais digne de toute notre sympathie, de tous nos éloges, d'autant plus qu'ils persévèrent silencieusement et obscurément depuis plus de vingt ans. Personne que je sache ne leur a rendu sous ce rapport la justice qu'ils méritent, mais ils ont inscrit leurs droits à la reconnaissance nationale d'une manière plus éclatante que dans des journaux, sur les pierres immortelles de Saint-André et de Saint-Seurin.

En un mot, Bordeaux est une ville consolante; elle l'est surtout, comparée à Paris, qui semble condamné à ne jamais se relever de l'espèce d'interdit jeté sur lui par le bon goût depuis près de trois siècles. Si la France a la honte d'être moins avancée en fait d'art que le reste de l'Europe, Paris a la double honte d'être encore en arrière de toute la France. Tandis que généralement, en province, l'étude et la protection de nos chefs-d'œuvre anciens devient le signe de ralliement de tous les architectes distingués, tandis que des essais de restauration intelligente, en harmonie avec le caractère original des édifices, et motivés par des besoins réels, ont lieu dans plusieurs localités, Paris seul reste indifférent et livré sans défense aux caprices dévastateurs de la liste civile, aux pro-

jets ineptes, mais heureusement interminables, des maçons ministériels et académiques. A part quelques jeunes gens chez qui *Notre-Dame de Paris* a réveillé un nouveau sens, et qui depuis jettent en passant sur la vieille basilique un regard de tristesse et d'admiration; à part quelques artistes proscrits par les académies et méconnus du public, Paris n'offre nul espoir de régénération. En fait de constructions nouvelles, peu de villes au monde sont, à ce que je pense, assez malheureuses pour que des fidèles soient condamnés à échanger la grotesque rotondité de l'Assomption contre la masse informe et inintelligible de la Madeleine. En fait de restauration, on en est toujours à ce même esprit qui fit équarrir et revêtir de marbre le chœur de Notre-Dame, il y a plus d'un siècle. Ce que je connais de plus neuf en ce genre, c'est l'incroyable chapelle de la Sainte-Vierge à Saint-Etienne-du-Mont, où l'on n'a pas craint cependant d'exposer, au milieu de toutes les niaiseries possibles, le beau tableau de M. Schnetz, sa *Famille italienne aux pieds de la consolatrice des affligés.*

Malgré toutes les misères que je vous ai racontées, je ne veux pas terminer sans reconnaître comme un fait accompli l'existence d'une réaction en faveur de l'art historique et national, réaction timide et obscure, mais progressive et pleine d'avenir. Cette réaction, mon ami, c'est vous qui l'avez commencée, qui l'avez popularisée; je ne me lasse pas de le répéter, car j'aime à vous faire un patrimoine de cette gloire. Elle se manifeste aujourd'hui de deux manières : d'abord par des recherches approfondies sur les divers caractères et les développemens successifs des monumens locaux, tels sont les excellens travaux de M. de Caumont et de la société archéologique de Normandie, à Caen; ceux de MM. Liquet et Langlois, à Rouen; de M. Jouannet, à Bordeaux; de M. Du Mège (1), à Toulouse; enfin, de M. Ch. Magnin dans cette même *Revue*. Il n'y a pas jusqu'au *Constitutionnel* qui ne nous ait prêté le secours de son imposante autorité, et qui, dans un feuilleton très remarquable du 17 octobre dernier, n'ait arboré, lui aussi, le drapeau de la réaction historique. Enfin nous attendons avec une vive impatience l'ouvrage important qui doit mettre un terme au trop long silence de M. Vitet, dont les anciens efforts en faveur de notre cause sont connus et appréciés de tout le monde.

D'un autre côté, il y a déjà des applications de cet esprit régénéré, peu nombreuses et peu étendues, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins louables et consolantes. Ainsi, à côté des travaux de MM. Combes, Poitevin et Lasmolle, à Bordeaux, on peut citer ceux de MM. Pollet, à Lyon : il a ré-

(1) Ce savant écrivain vient d'annoncer la publication d'un ouvrage qui sera du plus grand intérêt, intitulé, *Archéologie Pyrénéenne.*

tabli l'église d'Ainay, qui date des premiers siècles du christianisme, dans sa forme originale, et réparé celle de Saint-Nizier, la plus belle de Lyon, avec une parfaite intelligence de son caractère. Dans la cathédrale de Metz, il y a quelques essais de gothique moderne, mais bien malheureux. Ce qui surpasse, à mon gré, toutes les entreprises de ce genre, ce sont les restaurations vraiment surprenantes des sculptures de la cathédrale de Strasbourg, exécutées par MM. Kirstem et Haumack, avec une exactitude si parfaite, un sentiment de l'antique si profond et si pieux, qu'il est presque impossible de les distinguer des originaux que la hache du terrorisme a épargnés, et qui comptent à juste titre, surtout le groupe de la mort de la Vierge au portail oriental, parmi les chefs-d'œuvre de la statuaire chrétienne. Dans une sphère plus restreinte, vous connaissez les charmantes œuvres de M. de Triquéti et de Mlle de Fauveau. Je n'ai pas besoin non plus de vous rappeler les tentatives hardies et en même temps si véridiques de M. Delacroix.

Un jour peut-être surgira-t-il au sein de nos chambres un législateur assez éclairé, assez patriotique, pour demander des dispositions spéciales en faveur des monumens nationaux, comme on en demande chaque jour en faveur de l'industrie et du commerce. La loi sur l'expropriation offrait pour cela une excellente occasion : mais l'une des deux chambres l'a déjà laissé échapper, et l'autre n'en profitera certainement pas.

Il se peut du reste que nous voyions bientôt s'organiser à Paris une association centrale pour la défense de nos monumens historiques, association qui offrira un point de ralliement à tous les efforts individuels, un foyer d'unité pour toutes les recherches et toutes les dénonciations, qui sont en ce moment nos seules armes contre les dévastations des administrations et des propriétaires. Complètement indépendans du pouvoir, nous espérons peu à peu venir à bout d'engager tout ce qui est jeune, intelligent et patriotique dans une sorte de croisade contre le honteux servage du vandalisme, et purifier, par la force de la réprobation publique, notre sol antique de cette souillure trop long-temps endurée.

Toutefois je ne vous dissimule pas l'intime conviction où je suis, que cette réaction n'aura jamais rien de général, rien de puissant, rien de populaire, tant que le clergé n'y aura pas été associé, tant qu'il n'aura pas été persuadé qu'il y a pour lui un devoir et un intérêt à ce que les sanctuaires de la religion conservent ou recouvrent leur caractère primitif et chrétien. Le clergé seul, comme je l'ai dit plus haut, peut exercer une influence positive sur le sort des monumens ecclésiastiques qui sont incontestablement les plus nombreux et les plus précieux de tous ceux que nous a légués le moyen âge. Lui seul peut donner quelque ensemble à des tentatives de restauration, et

à un système de préservation; lui seul peut obtenir d'importans résultats avec de chétifs moyens; lui seul enfin peut attacher à cette œuvre un caractère de popularité réelle, en y intéressant la foi des masses. Or, point d'art sans foi; c'est un principe dont l'évidence ne nous est que trop douloureusement démontrée aujourd'hui. C'est la foi seule qui a pu peupler la France des innombrables richesses de notre architecture nationale; c'est elle seule qui pourra les défendre et les conserver.

Je finis ici mon invective, rédigée d'après des notes bien incomplètes et des souvenirs bien confus. Vous-même, peut-être trouverez-vous que j'y ai mis trop de passion et d'amertume; mais c'est que, voyez-vous, mon ami, nous autres catholiques, nous avons un motif de plus que vous pour gémir de cette brutalité sacrilége et pour nous indigner contre elle. C'est que nous allons adorer et prier là où vous n'allez que rêver et admirer; c'est qu'il nous faut pour y bien prier nos vieilles églises, telles que la foi si féconde et la piété si ingénieuse de nos aïeux les ont conçues et créées, avec tout leur symbolisme inépuisable et leur cortége d'inspirations célestes cachées sous un vêtement de pierre. C'est que là se dressent encore devant nous la vie tout entière de nos aïeux, cette vie si dominée par la religion, si absorbée en elle, leur imagination si riche et si intarissable, mais en même temps si réglée et si épurée par la foi, leur patience, leur activité, leur résignation, leur désintéressement; tout cela est là devant nous, leurs tièdes et faibles descendans, comme une pétrification de leur existence si exclusivement chrétienne. C'est que pas une de ces formes si gracieuses, pas une de ces pierres si fantastiquement brodées, pas un de ces ornemens qu'on appelle capricieux, n'est pour nous sans un sens profond, une poésie intime, une religion voilée. C'est qu'il nous est permis et presque commandé de voir, dans cette croix allongée que reproduit le plan de toutes les églises anciennes, la croix sur laquelle mourut le Sauveur; dans cette triplicité perpétuelle de portails, de nefs et d'autels, un symbole de la trinité divine; dans la mystérieuse obscurité des bas-côtés, un asile offert à la confusion du repentir, à la souffrance solitaire; dans ces vitraux qui interceptent en les tempérant les rayons du jour, une image des saintes pensées qui peuvent seules intercepter et adoucir les ennuis trop perçans de la vie; dans l'éclatante lumière concentrée sur le sanctuaire, une lueur de la gloire céleste; dans le jubé, un voile abaissé entre notre faiblesse et la majesté d'un sacrifice où la victime est un Dieu. L'orgue, n'est-ce pas la double voix de l'humanité, le cri glorieux de son enthousiasme mêlé au cri plaintif de sa misère? Ces roses éclatantes de mille couleurs, cette vie végétale, ces feuilles de vigne, de chou, de lierre, moulées avec tant de finesse, n'indiquent-elles pas une sanctification de la

nature, et de la nature humble et populaire, par la foi? Dans cette exclusion générale des lignes horizontales et parallèles à la terre, dans le mouvement unanime et altier de toutes ces pierres vers le ciel, n'y a-t-il pas une sorte d'abdication de la servitude matérielle et un élancement de l'âme affranchie vers son créateur? Enfin, la vieille église tout entière, qu'est-elle, si ce n'est un lieu sacré par ce qu'il y a de plus pur et de plus profond dans le cœur de vingt générations, sacré par des émotions, des larmes, des prières sans nombre, toutes concentrées comme un parfum sous ses voûtes séculaires, toutes montant vers Dieu avec la colonne, toutes s'inclinant devant lui avec l'ogive, dans un commun amour et une commune espérance?

Fils du vieux catholicisme, nous sommes là au milieu de nos titres de noblesse : en être amoureux et fiers, c'est notre droit; les défendre à outrance, c'est notre devoir. Voilà pourquoi nous demandons à répéter, au nom du culte antique, comme vous au nom de l'art et de la patrie, ce cri d'indignation et de honte qu'arrachait aux papes des grands siècles la dévastation de l'Italie : *Expulsons les Barbares!*

CH. DE MONTALEMBERT.

VOYAGE

SUR LE MISSISSIPI.

La corvette *Falmouth*, sur laquelle je passai de la Havane à Pensacola, faisait partie de la station américaine des Antilles, et portait vingt-quatre canons de 32 et deux cent vingt-cinq hommes d'équipage. Il s'en faut que toutes nos corvettes soient de la dimension du *Falmouth*. Presque tous les bâtimens américains, quoique de même rang, sont plus forts que les nôtres. Il est une loi en vigueur aux États-Unis qui défend la construction de vaisseaux portant moins de soixante-quatorze canons, mais qui ne s'oppose pas à ce que ce nombre soit dépassé. Ainsi, quoique tous les vaisseaux y soient appelés des 74, presque tous sont armés de quatre-vingts à cent canons et au-delà. Les frégates appelées 44 *frigates*, ont presque toutes de cinquante-deux à soixante canons; celles appelées 36 en portent quarante-quatre. Les corvettes sont censées n'avoir que dix-huit canons, et la plupart en ont vingt-quatre; les goëlettes également, au lieu de douze, en portent dix-huit. Ainsi, dans une guerre avec l'Amérique, il pourrait se faire que nos corvettes de dix-huit caronnades de 18, telles que *la Cérès*, *l'Hébé*,

la Diligente, ou que nos bricks de douze à quatorze canons eussent le dessous avec les goëlettes américaines. Les bricks sont supprimés dans la marine militaire des États-Unis. Il en restait deux dans la dernière guerre, dont l'un fut, je crois, brûlé, et l'autre pris à Halifax.

Pensacola, où je passai deux jours, est une petite ville propre et jolie, dont la population est moitié espagnole et moitié américaine. J'en partis le 11 mai avec MM. d'O..., mes compagnons de voyage, dans un char-à-bancs à deux chevaux.

On fait, pour aller à Blakeley, soixante-douze mille à travers de magnifiques futaies, où la vue perce à une grande distance, et sous lesquelles l'herbe s'élève verte comme l'émeraude. La route, du reste, n'a pas dû coûter cher à l'état d'Alabama, car on s'est contenté de couper les arbres, en laissant les souches en terre. Le gibier abonde dans ces forêts, et à peine y lâche-t-on un chien, qu'il est aussitôt en chasse; mais il est rare que les habitans de ces bois soient troublés dans leur repos : tout y est solitaire et silencieux. Nous fîmes lever quelques chevreuils et les dindons sauvages le long de la route, ainsi qu'un opossum que nous poursuivîmes dans l'herbe : nous fûmes souvent près de l'atteindre, mais il finit par se blottir si bien dans les broussailles, qu'il fut impossible de le relever. La cabane qui nous servit de gîte à la fin de cette journée était assez misérable : du lait et du pain de maïs, ce fut tout ce qu'on put nous y offrir pour souper. Des palissades s'élevaient autour de la cour pour la protéger contre les attaques des loups, dont les hurlemens nous réveillèrent plus d'une fois pendant la nuit.

Le 12, à cinq heures du soir, nous étions à *Blakeley*, petit hameau sur la rive gauche de la baie de Mobile, où se jettent la *Tombigby* et l'*Alabama*. Nous traversâmes cette baie le lendemain matin en bateau à vapeur, passant au milieu de nombreux cadavres d'arbres, charriés par ce dernier fleuve, et nous abordâmes à la jolie ville de Mobile, fondée par les Espagnols, et dont le commerce de coton est très considérable. Là, nous attendait un superbe et large *stage*, ou diligence, attelé de quatre beaux chevaux, qui, après quarante-six milles à travers bois, nous arrêta à *Pascagoula*, à l'embouchure de la rivière de ce nom, sur le lac *Borgne*. Le *steamboat*

Mount-Vernon allait partir; les pistons commençaient à jouer, nous sautâmes à bord, et bientôt, dernière nous, les hautes forêts de l'Alabama s'enfoncèrent dans les eaux. Les lacs Borgne et Pontchartrain, que nous traversâmes aussi, offrent, avec leur immense étendue d'eau sale et les épais nuages qui les couvrent sans cesse, l'aspect le plus triste qu'on puisse imaginer; les pélicans seuls semblent s'y complaire. Vers midi, le bateau à vapeur s'arrêta à six milles de la Nouvelle-Orléans, à l'entrée d'un canal que nous remontâmes dans un bateau tiré par un cheval, et une heure après nous entrions dans la ville (1). Les alligators, qui se chauffaient au soleil le long de ce *bayou*, n'étaient nullement effrayés, et plongeaient tranquillement dans l'eau à notre approche.

La Nouvelle-Orléans est la ville des États-Unis qui ressemble le plus à une ville d'Europe; ses rues conservent encore leurs noms français, *rue de Bourgogne*, *rue de Chartres*, etc. Malheureusement j'y arrivai dans une mauvaise saison; la chaleur y était déjà forte; le thermomètre marquait à l'ombre 30° R., et beaucoup d'habitans étaient remontés au nord, chassés par la crainte de la fièvre jaune, que les créoles bénissent, précisément parce qu'elle met en fuite les *Yankees* (2). La ville était triste et déserte; il n'y avait plus ni spectacles, ni réunions, car ce sont surtout ces *Yankees* qui lui impriment le mouvement et la vie. En hiver, il n'y a guère de fêtes et de bals que ceux qu'ils donnent; mais l'été, l'approche de la fièvre jaune, qui n'épargne que les indigènes, les oblige de quitter la place. L'épidémie ne s'était cependant encore déclarée nulle part. — Je ne restai à la Nouvelle-Orléans que douze jours, qui m'auraient paru bien longs encore, si je n'avais eu le bonheur d'y rencontrer plusieurs personnes que j'avais connues dans le nord. La chaleur y devint si étouffante, que je me décidai à partir. Je retins mon passage sur un des *steamers*, ou bâtimens à vapeur, qui remontent

(1) Un chemin de fer conduit maintenant du lac à la Nouvelle-Orléans, et remplace avantageusement le canal.

(2) On sait qu'on appelle *Yankees* les Américains des quatre états de l'est, le Massachusset, New-Hampshire, Rhode-Island et le Connecticut. Les Louisianais sympathisent peu avec ces *Yankees*, qui promènent leur vie d'aventures sur tous les points de l'Union.

le Mississipi. A voir de loin ces immenses bâtimens rangés le long du fleuve avec leurs tuyaux élevés et leurs nombreux rangs de fenêtres étagées les unes sur les autres, on les prendrait pour de grandes manufactures. C'est un spectacle vraiment imposant que ces bâtimens à haute pression, remontant le vieux père des fleuves, et lançant, en mesure et avec bruit, leurs blanches et épaisses bouffées de vapeur. Quand tout est silencieux, le soir, hors de la ville, on les entend une heure avant de les voir. Quelquefois un seul *steamer* remorque trois navires ensemble, soit pour les remonter à la Nouvelle-Orléans, soit pour les descendre à la *Balise*, et il faut voir avec quelle impétuosité et quelle vitesse ce monstre puissant du fleuve les entraîne avec lui, eux si humbles, si dépendans avec leurs vergues inclinées. Arrivé à la Balise, il les prend un à un, les lance au loin dans la mer, puis se retourne, et remonte en mugissant.

On ne quitte guère la Nouvelle-Orléans que par eau, et les moyens de transport sont aussi magniques que nombreux, car il y a près de cent vingt bâtimens à vapeur, employés sur le Mississipi et ses tributaires. Je partis de cette ville, le 25 mai, pour aller à Saint-Louis, dans l'état de Missouri, à quinze cents milles ou cinq cents lieues de distance, qui se parcourent en dix jours pour remonter, et cinq pour descendre. Un coup de canon annonça notre départ, et du haut de tous les *steamers* et des quais couverts de spectateurs, on nous envoya trois hurrah! Quoique construit nouvellement et bon marcheur, notre gros *Neptune* n'était pas un des meilleurs et des plus beaux bâtimens du fleuve, car ces derniers vont tous à Louisville sur l'Ohio. Ils y portent le beau monde et la bonne société qui se dirige vers le nord pour y passer l'été, pour aller aux eaux de Saratoga, au Niagara, au Canada, etc. Je ne connais pas de manière de voyager plus douce, plus agréable, que sur ces bâtimens. Le soir on y danse; on y fait de la musique comme dans un salon de la Chaussée-d'Antin. Mais on ne rencontre que des marchands et des émigrans sur ceux qui vont à Saint-Louis.

Le Mississipi prend sa source dans les lacs de la *Biche* et de la *Tortue*, dans le 47° 42' 4'' latitude nord. Sa source principale cependant est le lac des *Cèdres*, à cinquante milles environ plus au

sud. De là aux chutes de Saint-Antoine, il y a environ une distance de cinq cents milles.

L'aspect du Mississipi au-dessus de l'embouchure du Missouri est si différent de ce qu'il est au-dessous, qu'il est bien reconnu maintenant que le dernier est le cours principal, et que le premier n'est qu'un tributaire. Au-dessus de l'embouchure du Missouri, le Mississipi est rarement obstrué de bancs de sable; ses eaux sont claires et limpides, et le courant modéré. Au-dessous au contraire, il est encombré d'îles et de bancs immenses, l'eau devient bourbeuse et le courant impétueux. On peut dire enfin qu'il prend tous les caractères qui distinguent le Missouri; mais, comme un changement de nom, quelque juste et exact qu'il puisse être, produirait une grande confusion sans présenter un grand avantage, ce serait, il me semble, une innovation inutile.

Quand ses eaux sont basses, le Mississipi a un mille ou un mille et demi de large; peu de chutes ou de rapides l'interrompent dans toute la longueur de son cours. Ses sources, qui sont à trois mille trente-huit milles de son embouchure, sont élevées de treize cent trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Son courant est généralement de trois à cinq milles à l'heure, et varie selon la hauteur de ses eaux; il est quelquefois de six et sept; son inclinaison moyenne est d'environ six pouces par mille. Dans le mois de mai ou de juin, il sort presque régulièrement de son lit, et couvre la plaine. La plus grande surface inondée commence dans l'état de Missouri, au confluent de la rivière Kaskaskia, et s'étend au nord jusqu'à l'embouchure du Missouri. Cet espace a environ cent milles de longueur, et plus de cinq cents milles carrés, ou trois cent vingt mille arpens carrés. Il y a peu de sol plus fertile, mais il est fort insalubre. Les terres qui bordent le fleuve, étant plus élevées que celles qui sont à une certaine distance, l'eau, en se retirant, laisse dans celles-ci des lagunes et des étangs qui exhalent en été des miasmes très dangereux.

La rive droite du Mississipi, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à près de quatre-vingts milles au-dessus, est bordée de jolies habitations, où les Louisianais qui ne remontent pas au nord viennent passer l'été. Notre première halte fut à la petite ville de *Bâton-Rouge* (de fondation française, ainsi que presque toutes les villes de

l'ouest), où nous restâmes deux heures. On ne peut plus guère en cet endroit jouir d'un effet assez singulier produit par le Mississipi, et particulièrement remarquable à la Nouvelle-Orléans : c'est que dans cette ville, lorsqu'on est sur le fleuve qui est plus élevé que les terres, et retenu seulement par de faibles digues, les maisons et les arbres qui le bordent paraissent à moitié plongés dans l'eau.

Après avoir laissé sur notre gauche l'immense *Rivière Rouge*, qui se jette dans le Mississipi, nous arrivâmes à Natchez, jolie ville de deux mille habitans, située sur une hauteur. Le fleuve a dans cet endroit dix-huit cent soixante-dix pieds de large, et on a trouvé que neuf milles au-dessous du confluent de la *Fourche*, il avait, dans sa partie la plus élevée, une profondeur de cent cinquante-trois pieds; la différence entre les eaux les plus basses et les plus hautes étant de vingt-trois pieds, il s'ensuit qu'il a toujours une profondeur de cent trente.

Je n'ai vu nulle part de plus beaux bois que sur les bords du Mississipi. Ce sont tantôt de magnifiques arbres de haute futaie chargés de lierre, de lianes et de vigne sauvage; tantôt de hautes charmilles d'acacias qu'on dirait taillées et alignées par la main de l'homme. Les peupliers de la Caroline, les magnolias et les platanes surtout y sont d'une dimension extraordinaire, et semblent là depuis la création; mais le fleuve en aura raison tôt ou tard.

Nous nous arrêtions ordinairement une fois par jour pour faire notre provision de bois, car on en trouve de tout préparé et disposé en chantier de distance en distance, sur toute la longueur du fleuve, jusqu'aux chutes de Saint-Antoine. A chacun de ces relais, nous descendions à terre pour nous promener dans la forêt, mais les moustiques nous forçaient bientôt de chercher un abri à bord.

Les *snags*, les *sawyers*, les *îles de bois* rendent la navigation du Mississipi fort dangereux en remontant le fleuve.

Les *snags* sont des arbres déracinés par l'action des eaux et entraînés dans le fleuve où ils s'enfoncent dans la vase en ne laissant voir que leur tête menaçante et inclinée suivant le courant. Les plus redoutables sont ceux qui sont cachés à un ou deux pieds au-dessous de l'eau. Comme ce sont quelquefois des troncs de cinq et six pieds de diamètre, on conçoit qu'un bâtiment lancé avec force,

qui vient heurter contre ces masses, se crève et coule bas. C'est un accident qui arrive fréquemment, quand on remonte le Mississipi; car, pour éviter la violence du courant, on est obligé de naviguer le plus près possible des bords, et c'est là principalement que se trouvent les *snags*. Les bâtimens qui descendent, au contraire, se laissent aller au milieu du fleuve, et filent avec une vitesse incroyable.

Le moyen généralement adopté pour mettre les bateaux à l'abri des *snags* est le suivant. On pratique sur l'avant une chambre entièrement séparée du reste du bâtiment; les bordages en sont excessivement épais, et le tout est consolidé par d'énormes poutres qui la remplissent presque en entier. On l'appelle *snagroom*. Cette chambre peut se remplir d'eau sans que le reste du bâtiment coure aucun danger.

Les *sawyers* diffèrent peu des *snags*; mais, cédant à la pression du courant, ils paraissent et disparaissent avec un mouvement de va-et-vient assez semblable à celui d'une scie de moulin, ce qui leur a fait donner le nom de *sawyers* (scieurs).

Les *îles de bois*, formées par de grandes masses d'arbres arrêtées dans leur traversée, sont surtout dangereuses pour les barges qui descendent. La quantité d'arbres entiers et immenses que charrie le Mississipi est incalculable. On parvient à en arrêter un bon nombre à la Nouvelle-Orléans; mais la plus grande partie, quelquefois après un cours de quinze cents lieues, va rouler jusqu'à l'embouchure du fleuve. Là, entassés sur les milliers d'arbres décharnés qui y pourrissent depuis bien des années au milieu des boues, ils attendent que quelque violente tempête vienne les soulever et les entraîner dans le golfe du Mexique. Au dire de tous les voyageurs, il n'y a pas au monde de tableau plus horriblement triste et lugubre que l'entrée du Mississipi par la Balise, à travers ses monceaux d'arbres morts, ses boues, ses roseaux, ses énormes grenouilles, et ses hideux crocodiles.

Avant d'avoir vu le Mississipi, je ne m'en faisais pas une image moins séduisante que celle du Meschasébé d'*Atala*. Mais ce roman nous le montre sous de riantes couleurs qui ne lui vont nullement. C'est en vain que je cherchais à me reconnaître dans le pays que j'avais sous les yeux, par les descriptions du livre. J'a-

vais surtout cette phrase présente à la mémoire : « On voit des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons; des serpens verts, des hérons bleus, des flamans roses, de *jeunes* crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant aux vents ses ailes d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve. » Je le demande à quiconque a navigué sur le Mississipi, s'il a jamais rien vu de semblable. Je n'ai pas rencontré non plus *d'ours chancelant sur les branches des ormeaux, enivrés de raisins*. Les caribous ne s'y baignent pas davantage; on ne commence à trouver ces animaux que par la latitude du Bas-Canada. J'étais réellement désappointé en me trouvant ainsi en face de la réalité. La description de ce fleuve, dans *Atala*, est faite par quelqu'un qui ne l'a jamais vu. Où sont aussi les rochers et les montagnes qui doivent se trouver sur le bord du Meschasébé? Jusqu'à l'embouchure de l'Ohio tout est boue, excepté à Natchez et à Memphis, qui sont sur une éminence, mais où l'on ne voit pas de rochers. Il est très rare aussi de trouver de *jeunes* ou de *vieux* crocodiles dans le Mississipi, passé les Natchez.

L'aspect du Mississipi est certainement imposant, car il a quelquefois deux à trois milles de large, mais ses eaux bourbeuses offrent un singulier contraste avec celles du magnifique Saint-Laurent, si limpides et si transparentes. Les forêts qui bordent ses rives, quoique fort belles, fatiguent bientôt le voyageur par leur monotonie. Elles sont pleines de gibier, et les Kentuckois sont d'excellens chasseurs.—Nous remontions si près des bords du fleuve, que nous cassions souvent des branches d'arbres en passant, et un dindon sauvage, endormi ou malade, qui ne s'envola que lorsque le bateau l'atteignit, vint tomber sur le pont, étouffé par la vapeur. Nous rencontrions assez souvent de grandes barges remplies de bestiaux, qui descendent du Kentucky, de l'Ohio, etc., à la Nouvelle-Orléans; mais c'est surtout au commencement de mai qu'on les voit arriver en foule. Quelquefois, dans le lointain, on aperçoit le long des forêts un *steamboat* lançant sa vapeur dans la solitude : à peine distingue-t-on les habitans de cette ville mouvante. C'est comme en pleine mer; on se regarde de loin; on voit s'agiter la cloche, salut d'usage; on tâche de lire le nom du bâtiment, et bientôt tout a

disparu. Avant d'arriver à l'embouchure de l'immense *Arkansas*, nous en avions rencontré deux qui remontaient ainsi que nous, et nous les avions laissés en arrière sans beaucoup forcer notre marche. Souvent, dans des cas semblables, pour être chauffée outre mesure, la machine crève; mais, comme c'est une affaire d'amour-propre, non-seulement pour le capitaine, mais encore pour les passagers, de dépasser les autres bateaux, on en court le risque.

Nous nous arrêtâmes à Memphis, à la *Petite Prairie* et à New-Madrid. Ce petit hameau, où nous fîmes du bois pour la dernière fois, avant d'atteindre le confluent de l'Ohio, avait été témoin, un mois auparavant, de l'explosion du bateau à vapeur *le Caledonia*, qui avait coûté la vie à un grand nombre de personnes. Les morts furent enterrés sur la hauteur avant d'arriver au village, et on y avait élevé une croix portant une inscription. Le *steamboat* était encore là avec ses tuyaux fendus, ses chaudières renversées, ses poutres brisées et ses fenêtres en éclats : c'était un triste spectacle. Il n'y a guère de danger du reste sur les *steamboats* que pour les passagers qui habitent le *upperdeck* (le pont le plus élevé), qui est entièrement exposé à l'explosion de la machine et à l'aspersion de l'eau bouillante. Ces accidens, à l'époque de mon voyage, étaient très fréquens. Il ne se passait pas de semaine sans qu'un *steamboat* ne crevât son *boiler*, ne s'engageât dans les *snags* ou ne prît feu.

Notre société à bord n'était pas des plus agréables : excepté dix à douze personnes avec lesquelles nous échangions de temps en temps le *fine morning* et le *beautiful afternoon*, le reste se composait de la troupe des comédiens américains de la Nouvelle-Orléans, qui remontait à Saint-Louis pour y donner quelques représentations, et je dois dire qu'ils ne firent pas naître en nous le moindre désir de lier connaissance avec eux. Le seul incident qui vint rompre l'uniformité du voyage fut la mésaventure de notre *steward* (1) mulâtre, qui eut la maladresse de se laisser choir dans le fleuve. Heureusement pour lui que de la galerie extérieure du bateau où j'étais à prendre le frais, j'aperçus sa grosse tête crépue qui s'élevait au-dessus des vagues. Le pauvre diable tirait silencieuse-

(1) Maître d'hôtel.

ment une vigoureuse coupe pour arriver à terre dont nous n'étions guère qu'à une cinquantaine de pieds. Le capitaine fut averti, la machine arrêtée, et en quelques minutes un canot le ramena à bord, en dépit de la croyance populaire dans le pays : que quiconque tombe dans le Mississipi est un homme perdu. Sans moi, le malheureux *steward* serait resté abandonné dans ces forêts, où il serait probablement mort de faim, car il lui aurait été à peu près impossible de faire entendre ses cris aux *steamboats* qui nous auraient suivis.

Après avoir passé la *Rivière Blanche* et celle de Saint-François, nous arrivâmes, le 2 juin au matin, au confluent du Mississipi et de l'Ohio (anciennement nommé la *Belle Rivière* par les Français), entre les trois états de Missouri à gauche, de l'Illinois en face et du Kentucky à droite. La différence des eaux des deux rivières est bien marquée. La première est jaune et fangeuse; l'Ohio, au contraire, bleu et limpide, repousse long-temps la boue de son voisin, et garde seul la rive gauche en descendant, jusqu'à une distance considérable. Nous le laissâmes à notre droite en continuant de remonter le Mississipi. On rencontre alors plusieurs anciens établissemens français, et des rochers élevés rendent les bords du fleuve très pittoresque. Le cap Girardeau et Sainte-Geneviève, située en face de la rivière Kaskaskia, sont les moins abandonnés de nos villages. Fondé en 1760, ce dernier est le principal entrepôt des mines de plomb qu'on exploite dans les environs. Les Français de Saint-Louis l'appellent *Misère*.

Il y avait sur le rivage beaucoup d'Indiens ou de sauvages, comme les appellent les Français de l'ouest, quand nous abordâmes à Sainte-Geneviève. Les Indiens avaient des châles pour coiffures, les joues peintes en vermillon, des anneaux pendant aux narines et aux oreilles, et une couverture pour vêtement autour du corps. Presque tous étaient armés de fusils, et parlaient passablement français. Ils nous conduisirent chez un vieillard, né en France, dont la maison est le rendez-vous de tous les Indiens. Un compatriote encore plus vieux que lui vint lui faire visite pendant que nous y étions, et fut ravi de nous voir. Il nous raconta en détail sa vie de marin, ses combats contre les Maroquins, et sa captivité chez ces Barbaresques. Les Indiens, de leur côté, nous parlaient de chas-

ses à l'ours, à la panthère, aux bisons, et nous promettaient de nous faire tuer tout à notre aise de ces derniers, si nous voulions les suivre à cinq cents milles dans l'intérieur.

Nous nous rembarquâmes avec six de leurs chefs, dont un Delaware et deux Chipewas, qui se rendaient à Saint-Louis, pour y recevoir le prix des terres qu'ils venaient de vendre aux États-Unis. Nous eûmes aussi, comme nouveau passager, un vieux commerçant de pelleteries français, dont j'écoutai avec beaucoup d'intérêt les récits de voyages à la rivière Columbia, en Californie, et autres pays où l'avait conduit son industrie. Ces voyages se font maintenant avec moins de difficulté qu'autrefois, car on va jusqu'aux montagnes Rocheuses en *waggon* ou char-à-bancs à quatre chevaux, en remontant le long du Missouri. Il est vrai que cela demande du temps. On vit du gibier qu'on tue; le bison forme la principale nourriture du voyageur; la bosse de cet animal est un mets exquis dont on ne se lasse jamais. Les compagnies qui vont chasser les castors en Californie partent également dans de grands *waggons* du fort *Osage* sur le Missouri. On s'arrête à trois ou quatre heures de l'après-midi, et pendant qu'une partie des voyageurs prépare le gibier tué la veille, ou répare les voitures et les harnachemens, l'autre se répand dans les prairies à la chasse des bisons, des cerfs, daims, chevreuils, chèvres sauvages, perdrix ou gelinottes. Les chevaux paissent paisiblement aux environs du camp, et le lendemain matin on les siffle pour le départ : ils sont fort dociles à ce signal.

Le 4 juin au matin, j'arrivai à Saint-Louis. C'est une jolie ville de huit à neuf mille ames, fondée en 1664 par les Français, et qui a environ de mille à onze cents maisons. Elle est située sur la rive ouest du Mississipi, sur une légère éminence qui la met à l'abri des inodations du fleuve. La moitié des maisons est bâtie en briques, et le reste en bois. Celles des Français n'ont généralement qu'un étage, et sont entourées d'une galerie couverte. De l'autre côté du Mississipi qu'on traverse dans un *steamboat* (1), la vue de Saint-Louis est charmante. Ses maisons roses et blanches se prolongent pendant deux milles le long du fleuve, et, dans toute cette étendue, le rivage est garni de bâtimens à vapeur et de ba-

(1) *Steamboat*, bac tiré par des chevaux.

teaux de toutes sortes. Saint-Louis est une ville très commerçante qui s'accroît prodigieusement, et qui, par sa position, deviendra peut-être un jour la capitale des États-Unis. Elle est l'entrepôt général de toutes les pelleteries de l'*Américan fur Company*, qui y arrivent de tous les points de l'Amérique. De là on leur fait remonter le Mississipi jusqu'à la *Prairie du chien*, puis la rivière *Wisconsin*, et par un portage d'un mille et demi, on les amène à la rivière du *Renard*, et dans le lac Michigan à Greenbay; une fois à Greenbay, les *steamboats* les emportent à Buffalo, et de là à New-York, par le canal Erie.

La plupart des voyages aux États-Unis se font par eau sur des bateaux à vapeur, et, dans aucun pays, on ne franchit les distances avec plus de vitesse. Ainsi, en suivant la côte du nord au sud, même en commençant par les provinces anglaises, on part d'Annapolis en Nouvelle-Écosse, on descend la rivière en *steamboat*; on traverse la baie de Fundy jusqu'à Saint-Jean, de Saint-Jean à *Eastport*, de cette ville par terre à Hallowell, de Hallowell en *steamboat* sur la rivière Kennebeck à Boston; de Boston on fait quelques milles par terre jusqu'à Providence, de cette ville par mer jusqu'à New-York, de New-York à Philadelphie; de là à Baltimore par la Delaware et le canal de la Chesapeake; de Baltimore à Norfolk en descendant la Chesapeake; de Norfolk à Richmond en remontant le *James River*. Il y a aussi des voyageurs qui, de Norfolk, affrontant la mer, le cap *Look-out*, et le redoutable cap *Hatteras*, se rendent à Charleston; de cette ville à Savannah, soit par mer, soit par l'intérieur des terres où un grand nombre de petites creeks offrent, dans les hautes marées, un passage aux *steamboats*. De Savannah, on remonte l'immense rivière du même nom jusqu'à Augusta; de là à Montgomery par terre. De cette ville, on descend l'Alabama jusqu'à Mobile, de Mobile à Blakeley, de Blakeley à la Nouvelle-Orléans, par mer et la Balise, soit par les lacs Borgne ou Ponchartrain, ou par le *rail road*, jusqu'à la ville. De là, enfin, on peut aller à la baie de Baffin, à la rivière de l'*Ours* ou à celle de Mackensie. Un canal qui réunira l'Ohio à Sandesky, sur le lac Erie, va bientôt être terminé, de sorte que de Quebec, par une navigation intérieure, interrompue seulement pendant l'hiver, on ira par eau jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Les chutes du

Niagara se franchissent au moyen d'écluses qui viennent d'être achevées.

En partant de Saint-Louis sur le *steamboat*, on remonte en trois jours à la *Prairie du Chien*, petit village où l'on trouve un détachement de troupes régulières, et un petit fort nommé fort *Crawford*. Dans le mois de juin dernier, ce village a été le théâtre d'engagemens assez sérieux entre les troupes des États-Unis commandées par le général Atkinson, et plusieurs tribus d'Indiens ayant à leur tête *Black Hawk*, le fameux *Faucon noir*. Le choléra fit d'abord quelques ravages parmi les combattans et surtout parmi les Indiens. Mais un jour que leur petite armée traversait le Mississipi, elle fut surprise par un *steamboat* qui remontait avec des troupes et du canon. Les Indiens perdirent beaucoup de monde dans cette rencontre, et peu de temps après ils essuyèrent une défaite complète. — Le fleuve est, dans cet endroit, parfaitement navigable, le courant n'est pas très fort, et l'eau est claire et limpide. Le pays qu'on traverse est varié de bois, d'immenses prairies, de savannes et de montagnes. A moitié chemin de Saint-Louis à la Prairie du Chien, on rencontre, sur la droite, en remontant, le village de Galena, principal entrepôt des mines de plomb des environs, qui sont très-considérables et d'une richesse inconnue jusqu'à ce jour. Galena compte près de mille habitans en trois cents maisons.

Mon plus grand désir, en arrivant à Saint-Louis, était de faire la chasse aux bisons. On m'avait assuré que j'en trouverais très près de cette ville; mais, comme cela arrive toujours en pareil cas, lorsque je fus sur les lieux, je n'en vis pas trace. Il y avait déjà cinquante ans que ces animaux avaient quitté les environs, et il faut aujourd'hui, pour en rencontrer, s'enfoncer à plus de six cents milles dans l'ouest, le long du Missouri; ils s'éloignent toujours à mesure que la civilisation s'avance vers eux. Mais dans les immenses prairies qu'ils parcourent, on les trouve par milliers, et réunis en troupeaux. Les sauvages les chassent à cheval. Armés d'arcs et de flèches, ils se précipitent hardiment au milieu d'eux; les bisons prennent la fuite et se dispersent à travers la prairie; alors le chasseur fait approcher son cheval de l'animal qu'il a choisi comme le plus gras, et lui décoche une flèche au-dessous de l'épaule. Il court aussitôt à un autre, sans s'occuper de celui qu'il vient de blesser, et

continue ainsi d'en frapper dix ou douze, monté toujours sur le même cheval. Les bisons fuient avec une grande rapidité, et on voit peu de chevaux capables d'atteindre plus de la douzaine : ceux même qui vont jusque-là sont regardés comme d'excellens coursiers. Quand le bison est blessé, il se jette quelquefois sur le chasseur; mais il n'attaque presque jamais à moins d'être provoqué. Les Indiens dédaignent toute autre espèce de viande, et quand ils ont tué un certain nombre de ces animaux, ils leur enlèvent la peau, en arrachent le poil avec les dents, les tannent et les envoient à Saint-Louis. Les blancs font cette chasse à coups de pistolet au lieu de flèches. — Si j'avais été bien informé, en partant de la Nouvelle-Orléans, j'aurais pu voir des bisons sans aller si loin, car, en remontant l'Arkansas jusqu'au fort Gibson, on en trouve un grand nombre qui fournissent un agréable passe-temps aux officiers américains qui y tiennent garnison.

Quelques bateaux à vapeur, avant mon arrivée à Saint-Louis, avaient été jusqu'à *Council Bluff*, à près de six cents milles sur le Missouri, et cependant il s'en faut que ce fleuve soit ouvert à la navigation comme le Mississipi. Les bancs de sable, les *snags*, les arbres qu'il charrie, offrent de grands dangers. En outre, il n'y a pas de bois préparé sur ses bords, comme le long du Mississipi, dans une longueur de deux mille cent milles. Il faut s'arrêter, abattre les arbres, les scier et les couper, ce qui prend beaucoup de temps. — Mais, dans le mois de mai dernier, l'*American fur Company* a envoyé un *steamboat* à l'embouchure de la *Rivière Jaune*, qui est le siège de l'établissement le plus éloigné du Missouri. Ce point est à dix-neuf cents milles de Saint-Louis, et n'est qu'à six cents milles par eau, et beaucoup moins par terre, de la base des montagnes Rocheuses. « Si la compagnie réussit, disait le *Journal de Saint-Louis*, à atteindre ce point éloigné, nous sommes certains qu'elle sera amplement dédommagée de ses dépenses et des périls qu'elle aura à courir, et nous aurons la joie de voir ce qu'on ne croyait réservé qu'à la génération future. » Ce *steamboat* a effectivement achevé son voyage avec un grand bonheur, et a frappé d'étonnement et d'admiration les sauvages qui voyaient arriver pour la première fois chez eux un bateau à vapeur.

Autrefois, tout le pays, derrière Saint-Louis, n'était que prairies;

mais les Indiens s'en étant éloignés, et ayant négligé de brûler les herbes, comme ils le font tous les ans, pour chasser le gibier dans les forêts, des bois y ont poussé, mais par bouquets qui ne sont ni très fourrés ni très épais. Je les traversai en voiture pour aller à Saint-Charles, village français sur le Missouri : ils sont remplis de lapins et de perdrix, que le fouet du cocher faisait à peine lever (1). Plusieurs chariots de malheureux émigrans attendaient sur le bord du Missouri, quand nous y arrivâmes. Le *steamboat*, qui était de l'autre côté, vint nous chercher, et une demi-heure après, j'étais à Saint-Charles, après avoir traversé la rivière la plus sauvage et la plus sale qu'on puisse imaginer.

Le Missouri prend sa source dans les montagnes *Chipewa*. Ses eaux sont limoneuses et couleur de cendre; son courant est plus fort que celui du Mississipi ou toute autre rivière de l'ouest : il est ordinairement de cinq milles à l'heure, et il est peu sûr de s'établir sur ses rives, car souvent il envahit des milliers d'arpens à la fois en emportant les maisons et les plantations qui les couvrent. La crue de ses eaux dure depuis le mois de mars jusqu'à la fin de juillet, et pendant cet espace de temps, il s'élève ou s'abaisse suivant le volume que lui versent ses nombreux tributaires. Il commence à décroître au mois d'août, et continue ainsi jusqu'à ce qu'il soit pris par la gelée.

Je passai la nuit à Saint-Charles, et le lendemain j'allai visiter à six milles de ce village un site assez curieux nommé les *Mamelles*. Ce sont deux collines arrondies de même hauteur et de même forme, qui s'élèvent l'une près de l'autre au milieu d'une prairie. Du haut de ces collines, on voit à la fois le Missouri, le Mississipi et l'Illinois. Les *mounds* ou tumuli qui sont près de Saint-Louis sont tout-à-fait semblables pour la forme à ceux de Saint-Charles. Ils sont au nombre de quarante, de différentes dimensions, et se trouvent aux environs de la ville, dans un circuit de quatre ou cinq milles; leur origine est entièrement inconnue; ils furent sans aucun doute élevés par la main des hommes, mais dans quel but? C'est ce qu'on ignore. Le plus grand *mound* s'appelle *monk-mound*,

(1) On sait que la perdrix d'Amérique perche, tout au contraire de la nôtre. Le canard nommé *wooden-duck* fait aussi son nid dans les arbres.

parce que jadis quelques trapistes y avaient fixé leur demeure. Sa circonférence est de huit cents mètres, et sa hauteur de trente. Les autres tumuli sont moins élevés, et répandus à distances inégales dans la plaine. On trouve près de ces *mounds* des vases de terre et des ossemens humains. Mais c'est en vain qu'on en a fouillé un grand nombre, on n'a rien découvert qui pût faire soupçonner leur usage.

Ma visite la plus intéressante à Saint-Louis, fut celle que je rendis au vénérable gouverneur Clark, le fameux voyageur qui le premier, avec Lewis, traversa, de 1805 à 1808, le continent américain jusqu'à la rivière Columbia. Il a chez lui un muséum des plus rares. J'avoue cependant que, lorsqu'il me proposa de me le faire voir, il ne piqua que médiocrement ma curiosité, car je savais par expérience ce que les Américains décorent du nom de *museum*. Aux États-Unis, la passion des muséums est générale; chacun veut avoir le sien. Il est vrai de dire qu'on s'y passe cette fantaisie à bon marché : un crocodile empaillé suspendu au plafond, un vieil orgue dans un coin, c'est là généralement ce qui constitue leur cabinet de curiosités, avec la pompeuse inscription de MUSÉUM en lettres d'or sur la porte. Mais la collection du général Clark est très précieuse; elle contient toutes sortes de pelleteries les plus rares, des costumes de sauvages, des armes, des portraits de chefs indiens, des minéraux, des fossiles, etc. Le général en a recueilli lui-même la plus grande partie dans ses voyages; le reste lui a été donné en présent par les diverses tribus indiennes, qui ont toutes pour lui une grande vénération et l'appellent leur père. — Je visitai aussi, près de la ville, les *Jefferson's Barracks*, qui sont le poste des États-Unis où l'on trouve le plus de troupes réunies : il y avait alors huit cents hommes !

Je partis de Saint-Louis, le 11 juin, pour Louisville, dans l'état de Kentucky, sur l'Ohio, en prenant la voie de terre à travers les états d'Illinois et d'Indiana, pour visiter ces vastes prairies dont j'avais tant entendu parler. Jusqu'à la ville de Vincennes, qui est de fondation française, comme son nom le dit de reste, la route traverse presque continuellement de ces magnifiques prairies, et une entre autres qui forme un triangle dont la base a cent milles de large, et qui se rétrécit jusqu'à vingt et même dix milles. Quand le vent souffle sur

cette immense quantité d'herbes élevées, on les voit ondoyer comme les flots de l'Océan, et leur horizon se confond au loin avec le ciel. Elles étaient alors remplies de fleurs et de fraises, qui y attirent beaucoup d'ours. Le chemin était très mauvais, et le terrain que nous parcourions généralement marécageux ; des milliers de ruisseaux et de petites rivières, tous tributaires du Mississipi et gonflés par des pluies récentes, couraient devant nous en tous sens, et nous obligeaient souvent d'aller à travers plaines chercher des passages moins dangereux que ceux que l'on suivait habituellement. C'était sur cette route que peu de temps auparavant l'évêque de Saint-Louis avait manqué périr, en traversant un pont en malle-poste. Le pont s'était rompu, tout était tombé dans l'eau, les chevaux, la voiture et l'évêque, et celui-ci ne s'était sauvé que par miracle. C'est ici le lieu de dire que, dans cette partie des États-Unis, les routes n'offrent pas grande sécurité aux voyageurs. Les ponts, faits en général de pièces de bois très minces posées les unes sur les autres, sans être clouées, n'ont pas de garde-fous, et ont juste la largeur d'une voiture : cela n'empêche pas le hardi *driver* américain de les traverser au galop, car peu lui importe que les voyageurs qu'il conduit arrivent sains et saufs, pourvu que le *mail*, grand sac de cuir qui contient les lettres et les journaux, vienne à bon port, c'est là pour lui le point important ; le reste n'est qu'accessoire.

Le second jour de notre voyage, que nous avions continué sans nous arrêter, il faisait déjà très chaud à huit heures du matin. Il n'y avait pas d'air ; les herbes étaient immobiles, et la prairie était unie comme une mer calme, lorsque je crus remarquer à l'horizon un mouvement extraordinaire. Je pris ma longue vue, et je découvris un troupeau d'une cinquantaine de cerfs couchés et agitant leurs grands bois, sans doute pour chasser les mouches qui les tourmentaient. J'en vis arriver deux au galop, et tout à coup, bondissant tous ensemble, ils s'enfoncèrent dans l'immensité de la prairie et disparurent.—Je ne pense pas qu'on puisse faire de plus belle chasse que dans ces prairies. A chaque instant, sur notre passage, se levaient des coqs de bruyères *(prairie hen)*, qui venaient se poser en face de nous, et nous regardaient stupidement le cou tendu au-dessus des herbes. Les perdrix y abondent, mais elles ne sont

guère plus grosses que nos cailles. Les bécassines et les râles y sont aussi en très grand nombre.— A six heures du soir, notre voiture ayant eu quelque chose de brisé, versa, mais sans blesser personne. C'était heureusement dans un bois. Comme on voyage toujours avec une hache, des clous et des cordes, en cas d'accidens de ce genre, pendant que les uns contenaient nos quatre chevaux presque indomptés, que les mouches excitaient encore, les autres coupèrent deux arbres et les fixèrent parallèlement, en guise de ressorts, sous la caisse de la voiture. Cette substitution de ressorts de nouvelle espèce n'était pas des plus douces sur la détestable route que nous suivions. — Au milieu de la nuit, parcourant un chemin fort peu solide, fait avec des arbres posés les uns près des autres sur un marais, entourés d'eau de tous côtés, menacés de rester à chaque instant dans la vase, nous vîmes tout à coup, sur notre droite, briller deux yeux dans l'épaisseur du bois. Nous nous arrêtâmes, les chevaux hennirent, le cocher fit claquer son fouet; les yeux disparurent en silence pour revenir briller plus loin : c'était sans doute une panthère ou un loup. Ces animaux sont très communs dans l'état d'Illinois, ainsi que les chats sauvages, les opossums, les ours, les cerfs et les chevaux sauvages. Ceux-ci sont généralement petits, mais bien formés et pleins de feu. On les dresse facilement; ce sont les Français du pays qui se chargent de les prendre et de les dompter, et ils ont presque le monopole de cette industrie : ils les vendent habituellement de 100 à 200 francs. Les Indiens font un grand usage de ces chevaux; c'est pour cela sans doute qu'on les appelle *indian ponies*.

Nous arrivâmes le troisième jour, à dix heures du matin, à Vincennes où l'on voit encore des restes de fortifications élevées par les Français, et nous repartîmes à deux heures. En général, on voyage d'une manière très fatigante dans l'Illinois et l'Indiana : outre que les routes sont mauvaises, les chevaux qu'on emploie, étant presque sauvages, vont toujours au galop, jusqu'à ce qu'ils soient harassés. A cinq heures, nous traversâmes en bac le *White River* (rivière blanche), et à neuf, nous prîmes au village de Washington un petit cocher vif, hardi, entre deux vins (comme c'est presque toujours le cas dans l'ouest de l'Amérique), qui semblait, avec sa voiture et ses chevaux au galop, n'ayant pour éclairer sa

marche dans cette nuit profonde qu'une lanterne pâlissante, poursuivre dans le fourré un cerf ou un sanglier. Nous arrivâmes toutefois sans accident, à dix heures, à *Snake-Town* (la ville des serpens). En Amérique, on donne le nom de ville au moindre hameau; dans celui-ci, il n'y avait que deux maisons. Les environs de *Snake-Town* sont infestés de congos, de mocassins et de serpens à sonnettes. Le nombre cependant en commence un peu à diminuer, depuis qu'on coupe ou brûle les bois, et les cochons qui s'en nourrissent impunément (1) en font aussi une grande destruction. Le serpent à sonnettes, qui s'entend d'assez loin, est moins dangereux que les congos et les mocassins, qui rampent en silence. Les nègres, qui travaillent jambes nues dans les bois, ne sont que trop souvent victimes des morsures de ces reptiles, qui sont encore si communs, qu'on fait des chaussures avec leurs peaux. Le mocassin habite surtout les marais et les lieux humides.

Nous ne nous arrêtâmes que fort peu de temps à *Snake-Town*, et nous en repartîmes après souper avec notre petit cocher qui, craignant sans doute de ne pas faire preuve de sa hardiesse ordinaire, prit une large dose de *whiskey* pour se donner du cœur. A minuit, il arrêta tout à coup la voiture en nous adressant ces paroles : « *Oh! gentlemen!* recommandez vos ames à Dieu, car nous allons traverser *a damn'd frightful little old river.* » Nous arrivions, en effet, sur les bords escarpés, sombres et boisés d'une rivière dont l'eau noire courait, rapide comme la flamme, en se brisant contre un *snag*; d'énormes chauves-souris volaient au-dessus de son lit. C'était le bras oriental du White-River. Nous mîmes pied à terre; nous allumâmes quelques chandelles, qui furent bientôt éteintes par un coup de vent, et nous fîmes entrer les chevaux dans le bac : il y avait juste place pour eux et la voiture. Quoique cette rivière ne fût pas large, son courant était si fort, que nous fûmes obligés de remonter assez haut, en nous hâlant le long du bois à l'aide des branches, pour nous laisser redescendre vers le lieu d'abordage. Malgré cette précaution, et surtout malgré les efforts du batelier pour maintenir avec de larges avirons l'avant du

(1) On prétend que c'est leur graisse qui leur sert de préservatif contre le venin de ces reptiles.

bateau du même côté, et l'approcher du rivage opposé, il suivit bientôt le courant et dépassa le but; mais l'arrière y ayant touché, nous nous accrochâmes avec tant de force aux branches d'arbres du rivage, que nous parvînmes à arrêter le bac et à le fixer avec des cordes. Les chevaux furent dételés, et la voiture fut traînée par derrière, ce qui était assez difficile à cause de l'escarpement du bord. Cependant, à trois heures du matin, nous roulions de nouveau sur la route. Notre jeune cocher fut remplacé par un vieux, mais non moins hardi et non moins ivre, qui, avec quatre vigoureux *ponies*, nous menait avec une vitesse vraiment merveilleuse. Nous croyions en avoir fini avec les accidens de ce voyage, lorsqu'à la fin d'une descente, en faisant de vains efforts pour arrêter ses chevaux, il nous cria de monter sur l'impériale. Nous avions à peine eu le temps de mettre la tête aux portières, qu'ils s'élançaient tous les quatre au galop dans une *creek* impétueuse que nous avions devant nous. Heureusement nous n'eûmes dans la voiture que six pouces d'eau, qui s'échappèrent sur-le-champ par les trous pratiqués aux planches du fond exprès pour ces sortes d'accidens, assez communs dans le pays. — Les bois que nous traversâmes pendant cette excursion sont de toute beauté; je mesurai des platanes de trente pieds de diamètre. — Le 14 au soir, nous arrivâmes, toujours avec de détestables chemins, à *New-Albany*, sur la rive droite de l'Ohio, que nous traversâmes en bac, et en moins de trois milles nous atteignîmes enfin le *turnpike-road* (grande route), qui conduit à Louisville, d'où nous repartîmes le lendemain pour Pittsburgh.

EUGÈNE NEY.

SALON

DE 1833.

PREMIER ARTICLE.

Les salles du Louvre, choisies par l'administration, sont, comme les années précédentes, le grand salon carré et la galerie des trois écoles. Je ne veux pas m'arrêter à qualifier ni à réfuter ce ridicule entêtement, qui prive pendant six mois les jeunes gens de leurs études, les étrangers et le public de leur plaisir. Toutes ces interpellations viendront en leur temps, et perdraient beaucoup à n'être pas développées individuellement.

Aujourd'hui notre devoir est d'indiquer sommairement les ouvrages remarquables que nous connaissons, d'appeler l'attention de la foule sur les morceaux les plus distingués que nous avons pu apprécier isolément dans les ateliers. L'analyse et la critique seraient impossibles, ou du moins très obscures, le lendemain d'une pre-

mière impression; les jugemens sérieux ne se peuvent construire que sur des souvenirs, d'autant plus précis et distincts, qu'ils s'éloignent davantage de l'enivrement du spectacle.

Je n'ai rien à dire de la peinture *historique*, au moins de celle qui doit peupler les galeries. Si le salon doit offrir à notre curiosité de grandes pages pittoresques empruntées à l'histoire, je ne les connais pas. Il faut excepter de cette négation les plafonds du musée Charles X, qui, par leur étendue, les sujets de composition, leur place, et le nom des artistes qui les ont signés, ont une réelle importance. Mais la consigne du Louvre est trop sévère, pour que nous ayons pu contempler à loisir l'œuvre de MM. Eugène Devéria, Schnetz, Allaux, Gros, etc. Les privilégiés, ceux qui ont été assez heureux pour pénétrer, s'accordent à vanter l'élégance et la richesse de ces décorations. Il faut remercier l'administration d'avoir consulté pour le choix des ornemens, pour le style des voussures, pour le caractère des médaillons, des hommes spéciaux, tels que M. Visconti. Les coquetteries maigres et mesquines du goût impérial ont bien fait de s'effacer devant les études sérieuses et précises. — Nous avons toujours été d'avis qu'il fallait restituer ou inventer en pareil cas. Les dessins de M. Percier, malgré la finesse et la sobriété qu'on ne peut leur refuser, n'auraient pas signifié grand'chose dans les salles qui prétendent reproduire les différens âges de l'art. Or, toutes les fois que les ornemens ne concourent pas à l'effet, il arrive qu'ils font tache.

Les amis de M. Horace Vernet parlent avec éloges d'une grande composition où figurent Raphaël et Michel Ange; à cet égard j'aurais mauvaise grace à dissimuler mes préventions : je suis en mesure de les expliquer. Je ne crois pas que l'auteur ingénieux des batailles de Jemmapes et de Montmirail soit capable de se métamorphoser au point de rivaliser, comme on le dit dans quelques salons, avec les grands maîtres d'Italie. Pour peindre les *Loges* ou le *Jugement*, il ne suffit pas de prendre la poste et de s'exposer à la *mal' aria* de Rome; il ne faut pas avoir joué pendant vingt ans avec son art, pour l'aborder plus tard dans sa partie la plus difficile et la plus haute. Si le travail du génie est la plus grande de toutes les joies, c'est à une condition ignorée de M. Horace Vernet, la défiance de soi-même et la douleur de l'enfantement. Il aura toujours

un très joli talent de société; mais la prudence et la raison lui conseillent impérieusement d'abandonner au plus tôt ses nouvelles ambitions. Qu'il se remette à peindre des scènes de camp et de bivouac, à semer d'épisodes simples et pathétiques les premiers plans d'une mêlée. Personne à coup sûr ne voudra le comparer à Salvator, et il fermera la bouche aux récriminations.

M. Paul Delaroche, comme s'il craignait d'ébrécher les éclatans succès de Mazarin et de Richelieu, de Cromwell et des enfans d'Edouard, n'a rien envoyé. Les nombreux admirateurs de sa manière prudente et sage ont épuisé depuis quelques mois toutes les formules du panégyrisme pour une mort de Jeanne Gray, encore inédite, mais destinée, selon leur avis, à couronner sa gloire : c'est une création inattendue pour l'invention, le style, les détails et le caractère de chaque morceau pris en lui-même. Il y a dans tout cela une chose qui me paraît très croyable, c'est le renouvellement, qui s'explique à merveille par l'étude d'un nouveau maître. Il y a vingt-deux mois, les badauds comparaient les deux cardinaux à des Flamands! Ils ont été jusqu'à dire que le Protecteur était un Holbein! A la bonne heure! Jeanne Gray sera peut-être de l'école anglaise!

S'il est vrai, comme on le dit, que M. Eugène Delacroix n'expose rien cette année, c'est un malheur très sérieux. Son récent voyage à Méquinez a dû multiplier dans ses cartons les motifs, les épisodes, les variétés de costume, de paysage. Espérons au moins que nous aurons sa bataille de Nancy.

On parle beaucoup d'un épisode de la Saint-Barthélemy par M. Robert Fleury. La critique devra étudier avec soin cette composition. L'auteur avait envoyé au dernier salon plusieurs portraits remarquables.

Il est très probable que M. E. Champmartin conservera cette année la supériorité, unanimement reconnue, qu'il avait conquise il y a deux ans. A moins qu'un nouveau talent ne se révèle tout à coup, il sera le seul encore qui sache composer avec une seule figure un véritable tableau. Seul entre tous les peintres qui s'occupent du portrait, il paraît avoir compris que les grands maîtres, tels que Titien, Léonard, Rubens, Vandick, Velasquez, Joshua Reynolds et Thomas Lawrence, ont dû la meilleuse partie de leurs succès et de leur gloire à l'étude de l'invention; il semble convaincu que la

fantaisie ne peut demeurer étrangère à la reproduction la plus réelle et la plus vraie du type donné. Il ne s'abstient pas d'interpréter la nature qu'il a sous les yeux; et, en cela, il fait preuve d'une haute raison et d'une profonde intelligence de son art. Si dans l'analyse de certains détails nous le trouvons au-dessous des facultés qu'il a précédemment manifestées, nous le dirons franchement. La sévérité n'est pas seulement un devoir pour nous, c'est un honneur dont il est digne, et que nous ne voulons pas lui refuser.

Tous ceux qui ont vu le portrait de M. Bertin l'aîné, par M. Ingres, et nous sommes du nombre, regrettent que l'illustre auteur de l'apothéose d'Homère ait fait dans ce genre de si rares essais. Ce chef-d'œuvre de conscience et de vérité sera pour nous la seule occasion peut-être d'appeler sur un talent chaste et recueilli la popularité qui lui a manqué jusqu'ici. Nous ne savons pas encore si nous aurons le *martyre de saint Symphorien*, et le *Virgile* dont M. Pradier, frère du statuaire, nous montrera la gravure, est dans une galerie de Rome.

Entre M. Ingres et M. Champmartin il faut placer les miniatures de madame de Mirbel. Malgré ses nombreux triomphes, elle ne se lasse pas d'étudier pour donner à sa manière une vérité plus complète et plus haute. C'est la seule miniature qui ait toute l'importance d'un portrait à l'huile. Elle aussi, elle interprète la nature, elle la prend à son heure la mieux inspirée et la plus féconde, elle saisit dans une figure la physionomie, c'est-à-dire l'expression normale, la signification poétique, le sens profond et intime, révélable seulement aux yeux de l'artiste et du philosophe. Elle sait que, pour le grand peintre, il y a des journées où le modèle ne se ressemble pas. Elle surprend le masque humain presque à la dérobée et ne le fait pas poser.

MM. Alfred et Tony Johannot ont compris, chacun à leur manière, qu'ils ne devaient pas épuiser leur imagination et leur verve dans les *illustrations*. Malgré la haute renommée de Smirke qu'ils pouvaient égaler, ils ont mieux aimé sacrifier à une gloire plus durable quelques années de réputation et de fortune. C'est bien, et nous devons leur en tenir compte. Dans le temps où nous vivons, il y a tant de cupidités qui se déguisent en idées ambitieuses, qu'on doit estimer très haut les abnégations et les sincérités. Le tableau

destiné à la galerie du Palais-Royal, la duchesse d'Orléans annonçant la victoire d'Hastenbeck, est d'une coquetterie chatoyante. Mademoiselle de Montpensier vaut beaucoup mieux. La composition est mieux ordonnée, et la peinture plus solide. — Le tableau de M. Tony Johannot a des parties admirables. La petite fille et la vieille semblent échappées au pinceau de Wilkie ou au crayon de Charlet.

M. Louis Boulanger, à qui son Mazeppa conquit, en 1827, une belle place parmi les peintres de l'école nouvelle, se présente cette année avec une riche collection d'aquarelles. Le choix et la vivacité des tons séduisent l'œil et risqueraient d'imposer silence à la critique. Cependant l'intérêt sérieux que son talent nous inspire exige que nous indiquions sincèrement les incorrections et les lacunes que la réflexion y découvre.

La peinture de paysage et de marine sera, comme d'ordinaire, la plus nombreuse et la plus variée. Nous reverrons en présence les deux écoles, représentées par les maîtres décrépits et les courageux novateurs, fils de leurs œuvres et disciples de leur pensée. J'en ai la ferme espérance, le public se prononcera pour la génération qui s'avance et qui grandit. M. Watelet entrera tout entier dans l'oubli et le dédain. Les curieux les plus superficiels passeront indifférens devant ses toiles glacées. MM. Paul Huet, Charles de Laberge, Eugène Isabey, Aligny, Edouard Bertin, obtiendront la sympathie et les louanges qui sont dues à leurs études persévérantes. Nous verrons si M. Camille Roqueplan prend son art un peu plus au sérieux que par le passé. Il serait fâcheux qu'il persistât dans la voie où il s'était engagé. Il ne doit pas s'en tenir à ses faciles improvisations. Sa vive intelligence de la nature extérieure l'appelle à de plus sérieuses destinées.

M. Gudin se relèvera-t-il? A-t-il consenti à choisir dans ses voyages autre chose que des soleils levans? A-t-il senti la nécessité de donner à ses figures des formes humaines et intelligibles, à l'eau de la légèreté, de la transparence, à l'horizon des lignes ondulées, successives, poétiques? Je le souhaite de tout mon cœur.

Entre les noms que j'ai prononcés tout à l'heure, il en est deux surtout qui nourriront la discussion, Paul Huet et Charles de Laberge. La vue de Saint-Cloud sera vivement critiquée malgré

les belles parties qu'elle renferme. Les figures seront blâmées avec raison. La vue de Rouen recevra de nombreux suffrages; l'habile combinaison des lignes, l'immensité de la perspective, la forme heureuse et vraie des dunes, la solidité des premiers plans, la pâte légère et floconneuse du ciel, ne laissent rien à désirer. Un paysage tout entier d'invention, un effet de soir, de l'eau sur le bord du cadre, au second plan un bouquet d'arbres, et au fond les ruines rouillées d'une abbaye, valent mieux encore. La vue de Rouen peut lutter avec les Turner; celui-ci se peut comparer, pour la grandeur et la poésie, aux meilleurs de notre Claude Lorrain. — Le médecin de campagne de M. Charles de Laberge se distingue par une grande finesse et une exécution très amenée. Les terreins sont bons; les murs sont crayeux; les attitudes sont vraies. Mais il est à craindre que la manière de l'auteur ne devienne trop précieuse. Ruysdaël et Teniers ont trouvé moyen d'allier la finesse à la naïveté. M. C. de Laberge n'évite pas toujours la dureté.

Je ne sais pas encore quel tableau Decamps nous enverra d'Italie. J'ai vu plusieurs toiles commencées, entre autres une ruine grecque, délicieuse de pâte, de couleur, de lumière incandescente. De toutes ses esquisses, je n'en sais pas une qui ne pût entre ses mains devenir une composition excellente. Mais je souhaiterais surtout qu'il envoyât au Louvre quelques-uns de ses pastels; car personne aujourd'hui n'approche de sa prodigieuse habileté dans ce genre. Depuis les admirables portraits de Mme de Latour, que nous reverrons cette année, la France n'a rien eu d'aussi léger, d'aussi éclatant.

M. Godefroy Jadin, qui s'est fait, dans la peinture de la nature morte, une réputation méritée, et qui au dernier salon nous avait donné un paysage d'une grande vérité, mais un peu froid, a fait de grands progrès. Sa partie de chasse est un bon morceau. C'est une composition très simple, mais pleine d'animation et de naturel. Le ton des arbres est haut et nourri. Il n'y manque peut-être qu'un peu d'air qui joue librement dans les branches.

Granet, talent sans modèle et sans rival parmi nous, que Stanfield et Prout avouent pour leur frère, envoie un tableau très supérieur à sa Justice de Paix, qui était un chef-d'œuvre. Heureux peintre qui ne connaît pas l'envie, qui la désarme par l'exquise harmonie de ses inventions !

La sculpture cette année sera plus heureuse qu'au salon dernier. Les deux maîtres les plus habiles que nous ayons aujourd'hui, David et Pradier, se trouveront ensemble. Une figure couchée, destinée au tombeau de Marcos Botzaris, révèle dans le premier une grace et une souplesse qu'on ne lui connaissait pas. Les bustes admirables de Bentham et de Châteaubriand ne laissaient aucun doute sur sa puissance de modelé; mais on pouvait ne pas deviner son aptitude pour un art presque oublié depuis la Diane de Jean Goujon. Sa jeune Grecque sera pour nous un beau sujet d'études. — Nous croyons devoir l'inviter publiquement à envoyer au Louvre ses statues de Corneille, de Jefferson et du maréchal Gouvion de Saint-Cyr, et les bustes nombreux de ses ateliers : Paganini, Boulay de la Meurthe, George Cuvier, etc. — Le Cyparisse de Pradier est, à mon avis, le meilleur ouvrage sorti de son ciseau. Les lignes sont charmantes, et dans la statuaire c'est un grand point. Chaque morceau pris en lui-même est plein de grace et de souplesse. Le torse est divisé en plans jeunes, choisis, élégans. Si l'auteur avait voulu renouveler la supercherie de Michel Ange et enterrer son marbre, il n'eût tenu qu'à lui d'abuser les antiquaires et de placer sa création parmi les monumens de la belle sculpture grecque. Sa statue de Rousseau ne me plaît pas autant. Je dirai pourquoi.

Barye, qui continue laborieusement ses études zoologiques, créateur d'un genre dans lequel l'antiquité a laissé peu de monumens, expose un lion magnifique qui se place d'emblée à côté des beaux fragmens d'Olympie récemment retrouvés. Il trouve dans son ébauchoir la même finesse et la même vérité que Landseer. Nous aurons des critiques très sérieuses à développer sur cette œuvre capitale. Nous rechercherons jusqu'à quel point la statuaire peut négliger les grandes masses, c'est-à-dire se passer d'exagérations et de sacrifices.

Un groupe de M. Étex, la famille de Caïn après le meurtre d'Abel, mérite une attention toute spéciale. Nous aurons à examiner quelles sont dans la statuaire les limites de l'expression, jusqu'à quel point le laid peut servir à traduire l'horreur. Nous discuterons les lois de combinaison qui doivent présider à l'exécution d'un groupe, et aussi quelles inflexions musculaires, abordables dans la peinture, doivent être bannies du domaine de la statuaire. D'avance

nous pouvons assurer qu'il y a dans ce groupe des portions très remarquables. M. Étex a dignement profité de son séjour en Italie. Il serait fort à souhaiter que tous les pensionnaires de l'académie prissent exemple sur lui.

Une statue fondue à cire perdue par Honoré, de M. Duret, se distingue plutôt par la réussite du procédé que par l'importance de l'œuvre en elle-même. Il est visible que l'auteur se contente trop facilement, et a pris au sérieux le succès de son Mercure; il a eu le tort très grave d'estimer pour une invention personnelle un pastiche assez adroit de réminiscences antiques.

J'éprouve un plaisir très vrai à louer deux jeunes gens, qui, par leur persévérance et la grace toute spéciale de leur manière, peuvent prétendre à de légitimes encouragemens; j'entends parler de MM. Chaponnière et Antonin Moine. Le premier, qui au dernier salon avait envoyé un groupe de Daphnis et Chloé plein de poésie et de naïveté, mais trop simple peut-être dans la disposition des lignes et des plans, a fait du duc de Nemours un buste charmant. La tête du jeune prince est d'une grande vérité; je ne parle pas de la ressemblance, mérite vulgaire, bon tout au plus pour les extases de famille : je veux indiquer la souplesse et la minceur de la peau, l'âge des tempes, du front et des pommettes, choses si rebelles au ciseau quand le modèle n'est pas arrivé à une complète virilité, comme le savaient si bien les anciens, qui l'ont prouvé plus d'une fois. Les vêtemens sont disposés avec une élégance remarquable. Les statuettes du même auteur, les portraits de MM. Pradier et Tiolier, celui de M[lle] Juliette, révèlent aussi de précieuses qualités. — Le buste de la reine, par M. Antonin Moine, résoudra une grande question dans l'histoire de la sculpture moderne. Après avoir admiré, comme nous l'espérons en toute sécurité, le masque, la coiffure, la robe, les plumes et la chaîne, personne ne voudra plus nier la convenance de notre costume, dans l'exécution d'un buste de femme. Les femmes de la cour de Henri II, qui semblent, dans les galeries du musée d'Angoulême, attendre le retour des fêtes du vieux Louvre, ne sont pas plus gracieuses ni plus vraies. Sans plagiat, sans pastiche, sans mesquine imitation, M. Antonin Moine a trouvé moyen de rappeler la sculpture de la renaissance. C'est un grand bonheur, qui n'était réservé qu'à des études sérieu-

ses. — Nous aurons plusieurs chicanes à faire sur l'architecture du masque, sur la solidité des masses principales, nous critiquerons peut-être certains détails d'ajustement; mais il faut nous réjouir de cette nouvelle conquête de l'art moderne.

Ce rapide sommaire suffit à montrer toute l'importance du salon de cette année, et en même temps l'étendue et la difficulté des devoirs de la critique.

Outre l'analyse des ouvrages de peinture et de sculpture pris en eux-mêmes, outre l'intelligence et l'explication d'une toile ou d'un marbre, nous aurons à poser des questions plus générales et plus hautes, à conclure, du caractère de l'art dans notre époque, les besoins et les espérances des esprits, l'avenir prochain de la théorie et de la pratique, à prévoir les réactions qui se préparent; à prononcer l'oraison funèbre des écoles qui s'éteignent, des principes qui se meurent, et enfin, s'il est possible, à donner la raison de ces changemens, à les amnistier au nom de l'histoire.

Nous n'avons pas besoin de remonter bien haut : prenons seulement le XIX[e] siècle à son début, à l'école de David. Que signifie la volonté à laquelle nous devons les Sabines et les Horaces? N'est-ce pas tout simplement une révolte sérieuse contre la peinture coquette, lascive et dévergondée de Boucher, de Watteau, de Vanloo? Il y a deux sortes de novateurs, ceux qui détruisent et ceux qui édifient; les premiers sont plus nombreux, et laissent rarement après eux un nom éclatant et durable : David est de ceux-là. Il n'a rien fondé ni par lui-même ni par ses élèves, demeurés fidèles. Mais son passage n'a pas été inutile. Il a ramené le goût public et la pensée des artistes à des études fausses, exagérées, plus sculpturales que pittoresques, mais sérieuses, sévères et difficiles. Il n'a choisi dans le passé aucun moment capital pour en extraire la pensée dominante et la reproduire, ou pour y découvrir un germe caché et le féconder : sa vue n'allait pas si loin. Mais il a pris en répugnance la peinture dégénérée de son temps, et il a tenté la réforme en transportant sur la toile les lignes systématiques et les plans musculaires, harmonieusement divisés, des marbres grecs et romains. Il s'est trompé sans doute. Mais son erreur n'a pas été sans profit. Qui sait ce que nous lui devons?

La peinture de la restauration, inspirée d'abord par des accidens

extérieurs, n'a pas tardé à comprendre la mission historique qui lui était réservée. Elle a foulé aux pieds les principes de l'école impériale qui avaient fait leur temps et achevé leur rôle; elle a pris, au-delà de la Manche, les enseignemens immédiats dont l'origine remonte aux maîtres de Venise; après avoir renversé la statue de David, elle a placé sur l'autel l'image de trois nouveaux dieux, l'auteur des Noces, l'historien de Marie de Médicis, et l'héritier direct de Joshua Reynolds et de Vandyck. Mais il semble que jusqu'ici les occasions ou les hommes lui ont manqué pour continuer dignement la biographie de ces aïeux illustres. Il y a eu des artistes éminens, les grandes œuvres ont été rares. Forcée de produire plutôt pour les cabinets des curieux et le plaisir des oisifs, que pour la décoration des monumens et l'admiration populaire, elle a souvent préféré l'effet d'une improvisation effrontée à la valeur d'un travail pénible, le succès à la gloire. Ses devanciers, il faut le dire, se sont conduits comme le chien du jardinier, ils ont défendu la proie sans la dévorer. Ils ont envahi les galeries et les palais, sans y laisser de traces.

Mais ce qu'il importe de saisir nettement dans l'art de la restauration, c'est la prédominance à peu près constante de la forme sur la pensée, de l'impression vive et passagère sur l'émotion lente, successive, rare, mais durable. Prenez, dans l'imagination française depuis 1815 jusqu'à 1830, tel instrument qu'il vous plaira, le marbre, la toile, la parole ou l'orchestre, et vous trouverez toujours le caprice au lieu de la volonté, la débauche au lieu du recueillement, le contentement de soi-même au lieu d'une expression nette et concise, conclusion dernière et définitive de plusieurs épreuves douloureuses. La fantaisie, vierge pure, vouée à l'amour des plus hautes facultés, cède la place à une femme sans nom, courtisane lascive, habile à réveiller les sens, ou à les endormir par l'épuisement.

Le temps est venu pour la pensée de tenter d'autres destinées. Quoi qu'elle fasse, la nécessité aura bien raison de sa paresse ou de son dédain. L'art matérialiste et puéril doit disparaître, Dieu seul sait pour combien de temps, et la génération nouvelle fondera un art spiritualiste et sérieux; les yeux se reposeront, et l'ame reprendra son travail et son rôle.

Pour la poésie littéraire, je ne crois pas qu'on veuille contester cette affirmation. Le roman écossais et le drame shakspearien, qui ne relèvent ni d'*Ivanhoe* ni d'*Othello,* n'ont fait qu'ouvrir la voie. Le roman et le drame qui doivent naître se passeront bien de titres héraldiques, et n'inscriront pas dans leur généalogie le siècle d'Elisabeth ou celui de George IV. Il faudra bien qu'il se trouve pour mettre en scène une action, ou pour développer dans un récit des passions et des caractères, une méthode qui ne vienne ni d'Athènes ni d'Edimbourg. A cet égard, nous n'avons rien à craindre : nous avons toute l'histoire en otage.

Le génie humain qui a bien su se transformer pour bâtir le Parthénon, après avoir élevé dans Memphis des temples de granit, qui a renouvelé sa puissance pour construire les cathédrales de Cologne et de Reims, de Durham et de Strasbourg, le palais ducal des doges et le château de Gaillon, l'architecture n'est pas encore épuisée. Après avoir substitué au libertinage fastueux de la régence et de Louis XV le pastiche mesquin des ruines romaines, après avoir placé au-devant du parlement de France le fronton de Jupiter Stator, il faudra bien qu'elle change de route, et qu'elle abatte elle-même les buissons du sentier, avant de faire un pas. C'est une erreur de croire que Guttemberg a tué Palladio. Il n'en est rien. Car depuis Louis XI jusqu'à Louis XIII, l'architecture a marché aussi bien que de Pisistrate à Périclès, depuis le jour où les poèmes d'Homère furent réunis pour la première fois, jusqu'au jour où le vieux Sophocle fut vaincu par le jeune Euripide.

La dernière école musicale d'Italie agonise et va mourir. L'artiste prodigieux qui succède dans l'histoire à Mozart et Cimarosa jouit, dans le silence, de sa gloire aujourd'hui incontestée, mais prévoit lui-même que son règne finit. Il a mis à bout l'ivresse des sens; il faut maintenant que le cœur ait son tour. Est-ce dans les cendres de Beethoven qu'il faut aller chercher le secret encore irrévélé? Je ne sais, mais j'incline à croire que don Giovanni, Oberon et le Matrimonio auront sur le génie inconnu que nous attendons une influence aussi directe que la symphonie pastorale ou la symphonie héroïque.

La peinture n'échappera pas à cette loi générale de renouvellement. Les faits extérieurs, aussi bien que les révolutions accomplies

au sein de la pensée, viendront en aide à cette métamorphose. L'exil d'une dynastie, qui devait changer les institutions politiques, ne laissera pas sans y toucher les mœurs, le goût et l'invention pittoresque. Le passé, en perdant l'estime des législateurs et des publicistes, ne sauvera pas du naufrage l'admiration des artistes; non pas que je veuille proscrire l'étude et la reproduction de l'histoire, mais les annales modernes changeront de sens et de valeur; au lieu de chercher dans un siècle sa physionomie extérieure, son apparence corticale, l'ame voudra en deviner la signification, en interpréter la pensée; à la peinture *visible* succédera la peinture *intelligible;* on ne croira plus avoir rivalisé avec les maîtres en copiant une ogive, une épée ou un pourpoint. La partie locale et chronologique va s'effacer de plus en plus, et la partie humaine reprendra l'importance qui seule assure l'immortalité poétique.

Le génie qui doit réaliser cette prophétie et la personnifier ne fera pas, comme le disent quelques esprits timides, un travail de conciliation, mais un progrès. Il ne choisira pas dans les chefs-d'œuvre nés en Europe depuis quatre siècles les manières les plus éclatantes pour les réunir et les absorber l'une dans l'autre. Il ne se trompera pas si lourdement, et ne voudra pas imiter le musicien maladroit et indécis qui, en passant de l'Allemagne à l'Italie, est demeuré sans patrie. Il prendra dans cette famille élue un ami et un conseil; il se confiera à son enseignement, non pas pour s'y arrêter, mais pour entreprendre un nouveau voyage, à ses risques et périls, après avoir appris de lui le mystérieux itinéraire.

N'en doutons pas, les madones idéales de Raphaël, les convives éclatans de Paul Véronèse, les naïades charnues de Rubens, ou les têtes lumineuses de Rembrandt, peuvent inspirer l'invention, mais non pas la suppléer.

Pour résoudre le problème de la peinture historique, tel qu'il est aujourd'hui posé, avec les élémens fournis par les deux écoles françaises du XIXe siècle, à savoir celle de l'empire et celle de la restauration, il y a deux méprises à éviter, et toutes deux également dangereuses. Par un soudain retour aux traditions pittoresques du XVIe siècle de l'Italie, le plus haut génie s'exposerait à l'ingratitude et à l'obscurité; s'il pouvait recommencer Raphaël littéralement, il ne trouverait pas Jules II et le Vatican; et le sentiment

religieux, attiédi dans les masses, chastement recueilli au foyer de quelques ames, ne convertirait pas sa reconnaissance en popularité. Et puis, qu'on y prenne garde, la vie romaine, simple, naïve, spontanée jusque dans ses déréglemens, permettait, au peintre des Loges, des combinaisons purement linéaires que la vie française accueillerait par le dédain. Il nous faut et nous voulons des compositions plus savantes et plus motivées. Nous ne consentons pas à la valeur individuelle et indépendante de chaque figure dans un tableau de vingt pieds. Nous demandons compte à tous les acteurs de leur attitude et de leur geste, aussi bien que du plan où ils sont placés, et de la gamme de ton qui les caractérise. Nous admirons, et nous n'aimons pas. Nos plus vives sympathies ne sont guère que des approbations sérieuses. — Si pour satisfaire ce besoin de raison qui domine et gouverne nos impressions, si pour fermer la bouche aux récriminations du cerveau, qui gourmande les yeux et le cœur, le peintre essaie sur la toile un drame complexe, il peut lui arriver de dépasser les limites de son art, et d'exiger de sa palette une obéissance et une souplesse qui n'appartiennent qu'à la parole. La main la plus habile ne peut rivaliser avec les lèvres. Il faut qu'elle restreigne sa volonté dans un cercle beaucoup plus étroit, sous peine de voir sa pensée, malgré les efforts les plus patiens, n'arriver sur la toile que boiteuse et mutilée. — Si je ne dis rien des peintres qui veulent réduire la peinture à la copie de la réalité, c'est que leur avis ne compte pas, c'est qu'ils ne soupçonnent pas le sens de leur art.

Le paysage est aussi en travail de renouvellement, et commence à comprendre qu'il ne s'est pas régénéré, comme il l'espérait d'abord, en empruntant à la dernière école anglaise sa couleur éclatante et l'effet saisissant de ses lignes et de ses plans, disposés avec une adresse merveilleuse, mais trop intelligible et trop semblable à elle-même dans les artifices qu'elle emploie. Il lui a pris tout ce qu'il pouvait lui prendre, c'est-à-dire le mécanisme extérieur de sa méthode. Mais il n'a pu lui dérober la partie intime et personnelle de son talent, il n'a pu apprendre d'elle ce qui ne s'enseigne à personne, ni par personne, l'interprétation de la réalité. Et puis, après le premier éblouissement d'une admiration naïve, l'esprit judicieux des jeunes artistes de France ne s'est pas refusé à reconnaître que la

dernière école anglaise sacrifie trop souvent le charme à la séduction, la beauté profonde à l'attrait passager. — Alors ils se sont mis à reculer dans le passé; ils sont entrés hardiment dans les écoles flamande et hollandaise; ils n'ont regretté, Dieu merci, ni leur temps ni leurs efforts, et ils ne les ont pas perdus; ils ont acquis dans ce nouvel apprentissage des secrets que l'Angleterre n'aurait pas su leur révéler, l'exquise finesse de détails, la simplicité de composition, la sobriété des effets. — Mais la grandeur, où la trouver? Les plus modestes et les plus persévérans ont prononcé sans hésitation deux noms que l'ingratitude et l'ignorance voulaient oublier et proscrire, Claude Gelée et Nicolas Poussin, deux grands poètes épiques, qui se placent par la sublimité de leurs conceptions, par la sagesse harmonieuse des épisodes, par le sens mystérieux et divin de leurs œuvres, entre Homère et Milton. Or, nos mœurs et nos habitudes ne se prêtent pas volontiers à ces impressions solennelles et graves. Si ces demi-dieux revenaient parmi nous, leur génie suffirait à peine à violer la triple enceinte de mesquinerie, d'indifférence et de frivolité qui défend nos cœurs contre la puissance des grands spectacles.

Pourtant il faudra bien que le paysage prenne un parti, qu'il se résolve à se frayer une route au-delà des tombeaux qui bordent les routes anciennes.

La sculpture a subi parmi nous, comme chez les autres peuples de l'Europe, bien des transformations douloureuses, et souvent elle a été menacée de mort. Depuis les cariatides du vieux Louvre jusqu'aux bas-reliefs de l'arc du Carrousel, depuis François Ier jusqu'à Napoléon, quelles destinées orageuses et diverses! Aux premiers jours de la renaissance, entre Diane de Poitiers et la comtesse de Châteaubriand, on eût dit qu'elle revenait aux grandes inventions du génie grec, au siècle merveilleux de Phidias et de Périclès; sous sa main toute puissante, le bronze et le marbre s'animaient comme le chaos sous le doigt de Dieu. L'art italien rivalisait de prodiges avec l'art de France; l'élégance et la gloire étaient partout, à l'hôtel Carnavalet, au château de Chambord; alors un seigneur couronné de perles ou de fleurons eût rougi d'avoir dans son palais une salle nue et déserte; les plafonds étaient vivans; un lit, un fauteuil, un prie-dieu, devenaient sous le ciseau de l'artiste de vérita-

bles personnes; l'ame était partout présente, comme le sang dans les veines.

Après Jean Goujon, qui joue en France le même rôle que le beau-frère de Panœnus dans la Grèce, Pierre Puget reprit la tâche de Pythagore de Rhège; il tenta l'expression de la souffrance, et l'on sait s'il a réussi : la chair palpitante qui se déchire en lambeaux sanglans sous les griffes et les dents du lion, la tête et la poitrine de Milon torturées par la douleur suffiraient à sa gloire, et le dispenseraient des monumens admirables dont il a doté sa patrie.

Mais Puget n'était pas de son siècle, et Voltaire, qui avait pu recueillir l'opinion populaire, le place fort au-dessous de Girardon. Les beaux esprits et les courtisans de Versailles estimaient les fleuves des bassins et les termes des allées à l'égal de l'Andromède et du Diogène.

Coyzevox, Coustou, Lepautre, Pigal et Houdon, chacun selon leur force et leur génie, ont géré l'héritage qu'ils avaient recueilli, mais sans l'agrandir et le féconder. Les chevaux de Marly, le Joueur de flûte, l'Anchise, malgré leurs belles parties, ne soutiennent pas la comparaison avec les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres.

Aujourd'hui nous avons peine à comprendre la popularité de la sculpture impériale. Les formes rondes et sèches, les draperies mesquines et anguleuses, l'étrange association des lignes et des attitudes romaines avec les armes et les vêtemens de 1810, la burlesque singerie de la colonne trajane, n'excitent plus ni colère ni pitié. Toute la critique se réduit à l'étonnement.

Aussi bien l'étonnement lui-même s'évanouit devant la réflexion. Les guerres d'Athènes et de Florence, qui n'ont pas arrêté le paisible développement de la fantaisie, n'avaient pas les mêmes origines ni le même caractère que les guerres de France, depuis 1799 jusqu'en 1815. Les démocraties aristocratiques de la Grèce et de l'Italie pouvaient mener de front le départ d'une flotte, la signature d'un traité et la construction d'un monument. Elles n'avaient pas à contenir, par la dictature militaire, tout un peuple harassé de luttes intestines, dégoûté de ses plus chères espérances par dix ans d'efforts et de déceptions, empressé à l'abdication de ses droits comme un enfant qui reviendrait à son tuteur pour se sauver de la ruine.

C'est pourquoi la statuaire, la plus idéale de toutes les fantaisies, n'avait pas de place marquée entre la conquête de l'Italie et la retraite de Moscou. Napoléon pouvait bien commander à des ouvriers dociles de ciseler le marbre; mais le peuple avait plus de souci d'un bulletin que d'un monument.

Les dix-huit dernières années ont été marquées par un retour sérieux vers deux époques de l'histoire, séparées l'une de l'autre par un espace de vingt-et-un siècles. Les jeunes gens qui se croient exclusifs, et qui sont loin de l'être, veulent reprendre la sculpture à la veille de Marignan. D'autres, ennemis des novateurs, prétendent suivre les traditions qui faisaient la gloire d'Argos et de Corinthe pendant la guerre du Péloponèse. A mon avis, ils se trompent tous en voulant s'exclure. Ces deux âges de l'art sont unis ensemble par une étroite fraternité. Il faut les admirer tous les deux avec le même enthousiasme; mais ceux qui veulent vivre dans l'avenir ne doivent y voir qu'un enseignement fécond, et non pas une lettre impérieuse.

Le salon de cette année résoudra, je l'espère, une partie de ces questions.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

1er mars 1833.

J'ai entendu demander souvent quelle est l'unité de cette *Revue;* quel système philosophique, historique, esthétique, elle représente ? n'étant ni doctrinaire, ni catholique, ni de l'école pure du contrat social, ni saint-simonienne, ni romantique en art, selon le rit de 1828! La *Revue*, en effet, n'est rien de tout cela; certaines parties des doctrines indiquées ont pu et peuvent se mêler à son ensemble et y faire contraste ou variation; mais aucun système pareil ne la compose, et le ton qui y domine, bien que d'une nuance plus diffuse et moins tranchée, est particulièrement distinct et reconnaissable. Le groupe philosophique, poétique et critique, dont les travaux et les productions forment d'habitude ce qu'on pourrait appeler le fonds de la *Revue*, indépendamment des portions de voyages ou de science où les faits seuls sont admis, ce groupe a une marche commune, rapprochée, sinon concertée, et constitue librement une alliance naturelle. Par la conception de l'art, par la recherche philosophique, il appartient tout entier à l'avenir, et ne s'enchaîne au passé par aucun préjugé d'école; mais en même temps, c'est au passé surtout étudié positivement et avec impartialité, qu'il demande ses conjectures et ses espérances sur la destinée du siècle. Il y a en ce temps-ci un certain nombre d'esprits ardens, studieux, intelligens, qui, jeunes, après avoir passé déjà par des phases diverses, et avoir joint à un enthousiasme non encore épuisé, une matu-

rité commençante, savent assez de quoi il retourne dans ces mouvemens douloureux de la société, ressentent l'enfantement d'un ordre nouveau, y aident de grand cœur, mais ne croient pas qu'il soit donné à une formule unique et souveraine de l'accomplir : car le temps de ces découvertes magiques est passé; un *fiat lux* social n'est possible qu'à l'aurore; et aujourd'hui le progrès humain se fait sous le soleil, avec force sueurs, par tous, moyennant, il est vrai, quelques guides de génie, dont aucun pourtant n'a le droit de se rendre indispensable. Or, les esprits qui jugent de la sorte, ont un rôle à jouer dans l'effort commun; ils ont à exciter ceux qui doutent d'une issue, à tempérer, à ne pas suivre ceux qui voient à chaque pas un *labarum;* ils ont à multiplier les points de vue de l'histoire, les documens de l'érudition, les variétés réelles, innombrables, qui déconcertent les unités étroites et factices; ils ont aussi à rappeler, d'autres fois, le but futur, la grande unité sociale, vague encore, complexe, et inégale toujours, où évidemment le siècle s'achemine. Ils ont enfin à ne pas laisser dépérir, dans ces routes pénibles, les facultés délicates, brillantes ou tendres, oublieuses d'ici-bas, l'imagination, l'âme, l'art et toutes les cultures qu'il suggère. Or, c'est une pensée semblable, une pensée de bon sens, d'étude, de tolérance, de progrès laborieux et aussi d'agrément, qui anime l'ensemble de la *Revue;* c'est là son genre d'unité, et elle tâchera de s'y affermir de plus en plus, au milieu de tant d'assertions téméraires et de promesses ambitieuses.

Les trois grandes questions qui travaillaient, il y a quinze jours, l'Orient, l'Amérique du Nord et la vieille Angleterre, sont encore pendantes. Ibrahim, qui ne croit guère à la vertu efficace des protocoles, a fait preuve de sens, en marchant de Koniah sur Scutari; un pied dans le Bosphore, n'étant séparé du divan que par ce détroit que les amoureux et les poètes traversent à la nage, il est plus certain de se faire entendre.— Aux États-Unis, tout espoir d'un accommodement entre la Caroline du sud et le congrès n'est pas évanoui; on se prépare pourtant des deux côtés, comme pour une lutte sanglante, et les milices sont sous les armes. Les volontaires irlandais ne se disposent pas non plus à se dissoudre : le bill pour la réforme de l'église d'Irlande qu'a présenté lord Altorp, à la chambre des communes, avait fait naître des espérances de conciliation que le bill de répression, présenté par lord Grey à la chambre des lords, a promptement dissipées. L'Irlande, menacée d'une véritable mise hors la loi, a l'allure plus effervescente, plus insurrectionnelle que jamais. Le fait européen actuel le plus décisif est là.

Le fait parisien et français, le plus capital, le plus caractéristique, depuis quinze jours, ce n'a été ni l'abandon à la dérobée de la loi sur l'état

de siège, ni l'espèce de triomphe oratoire de M. de Broglie devant nos députés, ni même la chevaleresque étourderie royaliste de M. Thiers; au diable ce menu tracas législatif! Ç'a été tout bonnement le carnaval qui a fait les frais et qui a eu les honneurs de cette quinzaine, mais un vrai et franc carnaval, comme on n'en avait pas encore vu de si gaîment improvisé, de mémoire de *jeune France.* Le dernier mois s'était passé aux querelles politiques, à aiguiser ses épées, à négocier des cartels : n'était-il pas juste de varier un peu son humeur? On s'est amusé follement au carnaval de 1833, parce qu'il y avait long-temps qu'on ne s'était amusé, parce qu'il faut toujours en France en revenir aux plaisirs, parce qu'au milieu des soucis qui assombrissent et des vertus sérieuses que, dit-on (et je le crois), nous acquérons, nous sommes l'éternelle nation de la Fronde et de la Régence, le Paris de Rabelais, de *Manon-Lescaut*, du *Mariage de Figaro* et du Directoire. Oui, nous sommes encore et nous resterons, je l'espère, quelque chose de tout cela; à ceux qui pensent que notre jeunesse est en train de se faire doctrinaire, à ceux qui craignent que la future république n'affecte trop un jour le goût américain, nous répondrons par ce carnaval de 1833. L'originalité du pays, la verve nationale y a reparu par un jet soudain qui marque que rien n'a baissé dans notre humeur. Après plus de deux années de spleen, abattement, désappointement amer, ces jours de gaîté inattendue promettent; nous retrouvons notre constitution saine et brillante; cette quantité de forces surabondantes qui s'échappent ainsi en allégresse sans motif, s'échapperait non moins volontiers en héroïsme et dévoûment à une belle cause. L'émotion patriotique, si unanime, d'il y a un mois, n'est pas si étrangère, qu'on le pourrait croire, à l'émotion joyeuse qui a brusquement succédé; je veux dire que l'une et que l'autre se rattachent au même ressort interne, à une vigueur nationale qui se répare.

Les femmes du monde, on leur doit cette justice, se sont prêtées à merveille à l'attrait et à l'embellissement de cette renaissance; elles ont multiplié l'éclat des fêtes particulières; elles n'ont même pas absolument dédaigné ces tourbillons, moins étroits, mais plus enivrans, où la foule enhardit et protège le mystère. A la blancheur suave du cou et aux lignes voluptueuses de plus d'une pose indécise, il était aisé, jusque sous le masque, de saisir la curiosité de l'aristocratique beauté qui se confiait là, pour la première fois, à quelque guide heureux et fier : c'était une nuance nouvelle en ces sortes de lieux que de suivre ainsi un embarras charmant, dissipé à mesure. Nous notons ceci comme un fait, nous n'adressons aucun reproche; nous serions tenté plutôt de féliciter, si nous l'osions; deux ou trois carnavals comme le dernier feront plus, à coup sûr, pour l'émancipation réelle de la femme, que quatre ou cinq religions *ex professo.*

Nous avons sous les yeux un roman nouveau intitulé *la Saint-Simonienne*, par Mme Joséphine Le Bassu. C'est un livre écrit avec douceur, intérêt, inexpérience littéraire, mais sentiment vrai, pur et assez touchant. L'auteur évidemment a été témoin d'une aventure plus ou moins semblable à celle qu'il nous raconte. Une jeune fille sentimentale, exaltée, élevée dans la pratique chrétienne et d'une nature un peu mystique, Claire, est aimée d'un jeune homme éloquent et enthousiaste qui a embrassé le saint-simonisme, et dont l'amour l'entraîne à sa secte sans la convaincre; le malheur qui les frappe tous les deux semble à l'auteur provoquer une moralité favorable au christianisme. Quelque incident arrivé dans le cours des missions saint-simoniennes du midi, doit avoir fourni le fonds de cette histoire. Mais la lenteur du préambule, le grand nombre de personnages trop mollement dessinés, et une teinte romanesque à la Montolieu répandue sur l'ensemble, empêchent l'effet d'être vif et réel, bien que la facilité, la grâce et une certaine onction ne manquent pas. Était-il donc besoin, pour inspirer à Claire de l'amour pour Reinal, de recourir à cette opération presque fabuleuse de la transfusion du sang? Le côté amoureux, mystique et insinuant du saint-simonisme est assez fidèlement rendu; le côté politique et économique n'est pas même soupçonné. Durant la seconde période de la doctrine et dans les relations avec les femmes, surtout quand des jeunes gens, convertis à peine depuis quelques mois, couraient en prosélytes, s'adressant aux imaginations provençales, c'est bien sous cette forme vaguement attrayante et affadie, que le saint-simonisme, naguère austère au sortir du *Producteur*, menaçant au sortir des *ventes*, se produisait en se corrompant. Bien des cœurs avides, des imaginations tendres d'adolescens, en essayèrent. Il y aurait un singulier rapprochement, non pas tout-à-fait chimérique, à établir entre le saint-simonisme de cette période et les congrégations mystiques, et à la fois ambitieuses, des premiers temps de la restauration. C'était également, quant aux procédés du moins, quelque chose de séducteur, de chatouilleux, qui allait aux sens en parlant des choses sévères. Le demi-jour des chapelles de la Roche-Guyon se retrouvait presque dans le cabinet étoffé et doré du père suprême. L'apothéose anticipée d'un avenir inconnu employait les mêmes expédiens, les mêmes pratiques idolâtriques que l'adoration réchauffée d'un passé enseveli. Qui l'eût dit! quand une jeunesse aristocratique, sortie de Saint-Acheul ou des séminaires, se glissait dans les affiliations dévotes; qui l'eût dit! que hors d'elle, au sein même du carbonarisme farouche, il se préparait quelque chose qui deviendrait de transformation en transformation, et après une révolution nouvelle, le sanctuaire non moins mystique, le *Sacré-cœur*, en vérité, de la jeunesse républicaine et

prolétaire? Car après les trois jours, durant deux années, le saint-simonisme a été en grande partie cela. A ce sujet, on nous permettra de citer ici quelques vers laissés par un jeune saint-simonien mort, Bucheille; le sentiment qu'il éprouve en approchant du groupe qu'il considère comme sacré, ce détachement des autres amitiés et des liens antérieurs, cette illusion d'un essor plus vaste et d'un rajeunissement moral, tous ces symptômes, que beaucoup ont partagés, y sont assez naïvement réfléchis : nous n'avons supprimé qu'un bout d'amourette vers la fin; et c'était là encore un trait qui d'ordinaire ne faisait pas faute. Je m'étonne que le saint-simonisme n'ait pas inspiré d'autres vers, et qu'aucune poésie ne se soit teinte de son reflet. Certaines pièces des méditations de M. de Lamartine idéalisent assez bien les oratoires d'élite auxquels, vers 1819, on s'initiait. Si le saint-simonisme s'était maintenu plus long-temps à cet état vague de petite église, si le jeune Bucheille lui-même avait plus vécu, il est possible qu'il eût essayé d'en consacrer l'esprit et la couleur. La dépendance étroite où l'on était du père mettait toutefois obstacle à l'inspiration. Voici les préludes, qui sont, on le verra, antérieurs à l'entrée en hiérarchie du poète :

Assez tarder, mon Ame, et faire violence
Aux penchans naturels d'un invincible essor!
Assez pour ton passé de deuil et de silence!
A ton jeune avenir renais et chante encor.

Sur tes liens détruits assez de larmes vaines;
Assez rôder autour du nid tant regretté;
Assez regarder fuir les cimes des grands chênes,
Et voir fumer le toit où l'on fut abrité!

L'aquilon te soulève, ô ma jeune hirondelle,
Et l'horizon lointain abaisse ses sommets;
Tu tardes; craindrais-tu de paraître infidèle,
Parce qu'aux mêmes lieux tu ne reviens jamais?

Oh! non, tu ne reviens jamais après l'absence;
Ailleurs, toujours ailleurs, en avant, c'est ta loi;
Ta loi, c'est d'obéir à qui, dès ta naissance,
Te crie, à travers tout : Viens à moi, viens à moi!

A travers la douleur des amitiés brisées,
Les chutes, les écarts, — obstinée en ton vœu;

Inégale au milieu du blâme et des risées,
Tu poursuis ton amour, ton progrès et ton Dieu.

Bien des fois, ô mon ame, a mué ton plumage;
Toujours il repoussa plus puissant et plus beau,
Toujours ton aile ardente, échappée à l'orage,
Par un jet plus hardi répara son lambeau.

Aujourd'hui bien plus vaste est ta course nouvelle,
Le rivage où tu tends doit être le meilleur;
Car tu saignas beaucoup à rajeunir ton aile,
Et le temps fut pour toi comme un rude oiseleur.

Va donc, et laisse au loin les ronces dispersées,
La paille du vieux nid, les chansons du loisir;
Qu'il ne te reste rien des anciennes pensées,
Rien qu'un germe fécond de vie et de désir.

Tout change autour de nous, tout finit et commence;
Les temples sont déserts et les trônes s'en vont;
A toi de saluer sous le linceul immense
Le siècle nouveau né qui porte un signe au front!

Devance l'univers en sa métamorphose;
Beaucoup sont suscités pour la prophétiser;
Tu peux en être aussi, mon Ame; ose donc, — ose; —
Sais-tu tout ce qu'un Dieu t'inspirera d'oser?

Toute ame, toute vie a son rôle en ce monde;
A l'une est le sillon, à l'autre sont les mers;
A toi, noble insensée et la plus vagabonde,
De semer en volant le bon grain dans les airs!

Sans doute, et je l'espère, un jour apprivoisée,
A l'autel de ce Dieu que tous viendront bénir,
Dans un bosquet du temple, heureuse et reposée,
Tu chanteras encor l'immortel avenir.

Initiée alors, toi qui n'es qu'à l'entrée,
Toi qui d'hier à peine as brisé tes barreaux,

Tu vivras d'allégresse, ô Colombe sacrée;
— Mais l'hiver souffle encor, saison des passereaux.

Va pourtant! tu n'es plus solitaire et sans joie;
Dans la nue, au désert, perdue à tous les yeux,
Quand tu veux te guider, tu regardes la voie
Où marche en grossissant le groupe harmonieux.

Et si jamais ton ciel redevenait plus sombre,
Si ton vol fatigué fléchissait dans la nuit,
Entre le groupe et toi, si quelque jeu de l'ombre
Te voilait un moment le signal qui conduit;

Si d'en haut (car parfois le doute nous arrive
En ces jours de passage où rien n'est arrêté)
Il te semblait encor voir sans cours et sans rive,
Comme une eau dans les joncs, flotter l'humanité;

Alors, toujours, partout, sereine ou désolée,
Dans la plus froide nuit comme au plus beau soleil,
N'as-tu pas cette autre ame à tes destins mêlée,.... etc., etc.

En ouvrant le tome V des *Contes de toutes les couleurs*, je tombe sur *Cyprien*, *fragment philosophique* de Jules Sand, ce nom de Sand m'ayant tout d'abord alléché. Cyprien est une de ces jeunes et ardentes ames, comme Bucheille, que le mal social agite, dévore, mûrit ou tue avant le temps; mais Cyprien est plus ferme que Bucheille; sous son accent amer, sous sa parole un peu fatiguée, on sent l'énergie morale; il vivra et trouvera à sa volonté intelligente quelque application digne d'elle. Après *Cyprien* vient *Cora*, jolie boutade de l'autre Sand, de celui d'*Indiana* et de *Valentine*. Il s'est délassé, cette fois, de la passion sérieuse en persiflant méchamment les pauvres amoureux qui s'éprennent des fantastiques beautés brunes, aux yeux verts et transparens, aux lèvres minces, fines et pâles, aux rares paroles, au profil mélancolique et sévère. C'est par suite de ce persiflage malicieux que je lis en un endroit *Murillo* et *Scheffer* accolés. Il y a aussi dans ce volume un conte qui a le mérite d'être chinois, et d'un chinois traduit par M. Stanislas Julien; on y apprend mille jolis petits détails bizarres, tout en se pénétrant d'une excellente morale en action.

M. Petrus Borel avait publié, il y a un an environ, des *Rhapsodies*; au-

de la sorte. Les choses se sont passées comme elles se passeront toutes les fois qu'on confrontera le génie, défenseur d'une liberté, face à face avec le pays. L'équité du verdict d'acquittement s'animait et se colorait d'une émotion généreuse. A partir de ce jour, M. de Châteaubriand est encore reconquis à la France; mais, qu'il y songe, il n'appartient qu'à elle désormais. — *Gustave III* a obtenu, mercredi, à l'Opéra, un succès immense de drame, de magnificence, de ballets, et, par endroits, de musique. Nous y reviendrons.

NOTICE SUR COTTA.

L'Allemagne a fait une grande perte dans les derniers jours de l'année 1832 par la mort du célèbre libraire, Jean-Frédéric de Cotta, qui a succombé après une courte maladie, le 29 décembre 1832. Il est mort emportant l'estime et les regrets de ses compatriotes, surtout des Wurtembergeois qui retiraient de grands fruits de ses entreprises et de ses travaux. Cotta était né à Tubingue, en 1764. Il essaya successivement de toutes les professions; d'abord théologien, puis militaire, ensuite précepteur d'un prince polonais, il finit par se faire recevoir avocat à Tubingue, où il suivit pendant quelque temps la carrière du barreau. En 1787, son père le plaça à la tête de sa maison de librairie. Cotta eut dès le premier moment à lutter contre des embarras financiers devant lesquels tout autre aurait reculé; mais il surmonta les difficultés de sa position, grâce à son activité et à son talent pour les affaires. En peu d'années, il était entré en relation avec les littérateurs allemands les plus distingués, et avait entrepris plusieurs importantes publications qui ne tardèrent pas à placer sa maison de librairie au premier rang parmi les établissemens de ce genre que possédait alors l'Allemagne. Cotta fut le libraire et l'ami de presque tous les grands écrivains de son pays, et il mérita leur reconnaissance par les sacrifices pécuniaires qu'il sut souvent faire pour eux, lorsqu'ils se trouvaient dans des positions difficiles. Il savait deviner les hommes supérieurs et encourager cette modestie craintive que l'on trouve souvent, en Allemagne, réunie au talent et même au génie; je pourrais citer plusieurs ouvrages remarquables qui,

sans le zèle de Cotta, seraient restés enfouis dans le portefeuille de leurs auteurs et auraient été perdus pour la littérature et pour la patrie. Pour énumérer ses plus importantes publications, il faut rappeler les noms les plus illustres de l'Allemagne moderne : Schiller, Gœthe, Wieland, Herder, Fichte, Schelling, Jean Paul, Tieck, Jean Muller, Humboldt, Woos, Mulner, Uhland; les ouvrages de ces grands écrivains parurent presque tous chez Cotta. Il a en outre fondé plusieurs journaux politiques et littéraires; le nombre en est grand, et l'énumération en serait fastidieuse, je ne parlerai que des trois principaux : la *Gazette d'Augsbourg*, le *Morgenblatt* et les *Annales de la critique scientifique*.

C'est à Paris, dans un séjour qu'y fit Cotta au commencement de la révolution française, qu'il conçut le projet de la *Gazette d'Augsbourg*. L'Allemagne ne possédait alors d'autres feuilles politiques que quelques journaux de ville ou de duché, voués à des intérêts locaux, et qui n'exerçaient aucune influence générale sur la nation. Il y avait nécessité de fonder un journal politique, conçu sur un plan plus vaste, placé en dehors des localités, et même, autant que possible, en dehors des partis. Schiller étant venu à Stuttgard, en 1793, pour rétablir sa santé, Cotta lui exposa son plan que Schiller adopta avec enthousiasme, et il fut décidé que le journal serait entrepris à Iéna, sous sa direction. Le projet ne se réalisa pas à cause des nouveaux travaux poétiques et critiques que Schiller entreprit vers cette époque. Cotta s'adressa alors au célèbre historien Posselt. Celui-ci rédigea les premières feuilles du journal, mais reconnut bientôt qu'il n'était pas né pour le journalisme, et abandonna la rédaction. Elle fut confiée à Hubert de Neuchâtel, ensuite à M. Stegmann, qui, aujourd'hui, dirige encore le journal avec MM. Kolb et Lebret. La *Gazette générale* fut d'abord imprimée à Tubingue, ensuite à Stuttgard, puis à Ulm, enfin à Augsbourg, où elle se publie maintenant.

Le *Morgenblatt* a été entrepris en 1806. Le plan d'après lequel il était conçu était de nature à le rendre plus populaire que les journaux purement scientifiques publiés dans les universités allemandes. Depuis quelques années, le *Morgenblatt* a été séparé en trois parties : la première renferme les œuvres originales tant en vers qu'en prose, les récits des voyages, etc.; la seconde partie est consacrée aux beaux-arts; la troisième à la critique littéraire. Le premier rédacteur de cette troisième partie fut le célèbre poète tragique Mullner. Il a été remplacé par M. Wolfgang Menzel, dont le feuilleton est devenu une puissance littéraire en Allemagne. La critique de M. Menzel, toujours ingénieuse et originale, est peut-être un peu trop négative et polémique. Sa sévérité a été poussée quelquefois jusqu'à l'injustice, particulièrement à l'égard de Gœthe.

Les *Annales de la critique scientifique* se publient à Berlin depuis six ans. Leur but était plus sérieux et plus élevé que celui du *Morgenblatt*, leur succès par conséquent devait être moins populaire; aussi Cotta ne les soutint que par de grands sacrifices. Les *Annales*, à leur origine, avaient été conçues en dehors des partis littéraires; mais elles sont devenues, depuis quelques années, l'organe de l'école de Hegel, et elles reproduisent ce grand et intéressant mouvement philosophique qui a commencé à Berlin et qui se répand maintenant tous les jours davantage dans les autres parties de l'Allemagne.

Outre ces journaux, dont la renommée est devenue exropéenne, Cotta a fondé encore un grand nombre de feuilles politiques et littéraires. Toutes ces publications, jointes aux entreprises industrielles de Cotta et à ses occupations politiques, durent le détourner de ses études personnelles. Il n'a publié que quelques recherches spéciales sur les mathématiques, quelques discours politiques, et un ouvrage qui a paru en 1814, sur *la famille Bonaparte*.

La vie politique de Cotta a été fort diversement jugée; en 1815, lorsqu'il fut nommé membre de la chambre wurtembergeoise, il prit d'abord place dans l'opposition libérale. Il s'est rattaché plus tard au parti du gouvernement, et ses ennemis en ont voulu voir la cause dans les titres et les dignités qui lui avaient été conférés; mais le caractère connu de Cotta ne permet pas d'ajouter foi à une pareille imputation. Il faut d'ailleurs déclarer que Cotta prenait rarement part aux discussions proprement politiques; c'était surtout dans les questions financières ou commerciales que son profond jugement et ses vastes connaissances se révélaient d'une manière souvent opposée aux vues du gouvernement. C'est à Cotta qu'est due la fondation de la caisse de secours dans le Wurtemberg, celle de la caisse d'épargne, celle de la société d'économie agricole; c'est lui qui a rédigé le traité de commerce entre la Bavière, le Wurtemberg et la Prusse, et c'est après la conclusion de ce traité, qu'il fut décoré des ordres de ces trois pays. L'industrie et l'agriculture doivent aussi beaucoup à Cotta, qui, dans ses entreprises, avait toujours en vue le bien général, plutôt que son intérêt personnel.

Les services que Cotta avait rendus à sa patrie lui ont mérité le tribut d'éloges qui a été décerné à sa mémoire de toutes les parties de l'Allemagne. Celui qui voudra faire l'histoire de la nation allemande, pendant ces quarante dernières années, ne devra pas oublier Cotta, qui est une expression caractéristique de l'esprit allemand dans notre époque. Ce n'est que dans un pays de dévoûment pour la science, d'amour impartial et persévérant pour la vérité, que les livres peuvent devenir une puissance, et

dans toute autre contrée on ne comprendrait ni la carrière de Cotta, ni ses succès, ni l'influence étendue qu'il avait fini par acquérir dans sa patrie. Nous sommes habitués en France à tout considérer sous le point de vue pratique et politique, c'est une tendance que nous a léguée la philosophie du dernier siècle. Les reproches, fort erronés, que l'on fait ordinairement chez nous à l'Allemagne, se rattachent à cette fausse manière de considérer les choses. Il semble qu'il y ait entre la France et l'Allemagne la différence qui sépare le mouvement de l'état de veille, et la torpeur du sommeil. On reproche à la nation allemande du panthéisme une inaction orientale; on oublie quelle activité ont chez elle les intelligences; on oublie que si la France a pris l'initiative dans la politique, l'Allemagne l'a eue pour la science presque en tout temps. C'est de l'Allemagne que sont sorties les inventions de la renaissance, et aujourd'hui encore est-elle peut-être au premier rang des nations européennes pour le mouvement scientifique et littéraire. Dans l'espace d'une année, il se produit en Allemagne plus de systèmes et plus de débats religieux, philosophiques et littéraires que la France n'en voit naître en dix ans. L'activité intellectuelle de l'Allemagne est aussi incontestable que l'activité politique de la France, et une vie comme celle de Cotta suffirait seule pour en donner la preuve.

AMÉDÉE PRÉVOST.

UNE ESTANCIA.

On appelle *estancias* (1), dans toute l'Amérique espagnole, les propriétés rurales uniquement destinées à l'éducation du bétail, sur une échelle inconnue en Europe, et qui n'a son analogue que parmi les hordes errantes de l'Asie centrale. Les provinces du Rio de la Plata sont, de toutes les anciennes possessions de l'Espagne, celles qui présentent les plus vastes établissemens de ce genre, et leurs habitans offrent le spectacle assez singulier d'une nation civilisée, dont la richesse presque tout entière ne consiste qu'en troupeaux. Cette espèce d'anomalie sociale s'explique d'elle-même à la rareté de la population, et surtout par ces plaines immenses

(1) Dans la Colombie, une estancia s'appelle plus communément *hato;* ce mot est passé dans le langage des créoles de Cayenne; ils nomment *hates* les savannes où l'on élève le bétail, et *hatier* le propriétaire qui se livre à ce genre d'industrie.

ou *pampas* qui caractérisent le pays, et dont la surface unie comme celle de la mer, couverte de riches pâturages et dépourvue de forêts, semble, ainsi que les steppes asiatiques, inviter l'homme à la vie pastorale. De là deux peuples divers, pour ainsi dire, dans la République Argentine : l'un, renfermé dans l'enceinte des villes, livré au commerce, à l'industrie, à la plupart des arts de la civilisation, et que rien ne distingue des habitans de l'Europe; l'autre, répandu dans la campagne, portant un costume particulier, ayant ses usages propres, et abandonné à toutes les passions de l'homme à demi sauvage. Ce dernier se compose de ces gauchos, dont le caractère prononcé et original n'a pas encore été étudié avec tout le soin qu'il mérite, malgré les renseignemens précieux que contiennent les voyages de Miers, Head, Schmidtdmeyer, mistriss Graham, et plus anciennement les ouvrages de d'Azzara.

On trouve dans les mêmes auteurs des détails assez étendus sur les estancias, mais incomplets à certains égards. On regrette, en les lisant, qu'ils n'aient pas donné plus d'importance et d'attention à cette base de l'existence d'un pays, livré, il est vrai, depuis trop long-temps à tout ce que les ambitions particulières les plus effrénées peuvent enfanter de désordres et d'anarchie, mais qui n'attend qu'un peu de repos pour monter au premier rang des nouveaux états de l'Amérique du Sud. Ce qui suit est le résumé de notes prises sur les lieux pendant un assez long séjour, fait à des époques différentes; j'en ai retranché les détails déjà connus ou qui n'ont qu'un médiocre intérêt à de telles distances. Bien que recueillies principalement dans la province de Buenos-Ayres, elles peuvent s'appliquer à toutes les estancias de la République, la manière de les diriger étant partout la même.

La surface immense des pampas n'est pas abandonnée, en droit, au premier venu qui veut s'y établir. Toutes les terres non occupées forment le domaine public de chaque province, et il faut s'adresser à leur gouvernement pour en obtenir la concession. Pendant long-temps, dans la province de Buenos-Ayres, cette concession a été complète, c'est-à-dire qu'elle entraînait la propriété absolue du fonds; mais, depuis plusieurs années, le gouvernement ne les donne plus qu'à bail emphytéotique pour l'espace de vingt ans, à l'expiration desquels on renouvelle sa demande si on veut obtenir une



prolongation de jouissance. Ce n'est pas néanmoins que les terres manquent : celles non concédées sont aux autres dans la proportion environ d'un à quatre, et elles augmentent chaque jour à mesure que la frontière s'avance dans le sud, où les Indiens luttent encore pour défendre le sol dont ils étaient jadis les maîtres. Mais le domaine public ayant été en partie hypothéqué en garantie de la dette contractée en 1824 envers l'Angleterre, le gouvernement s'est mis dans l'impossibilité d'en disposer autrement que par usufruit jusqu'à l'extinction de cette dette.

Fonder une estancia étant une chose assez longue et pénible, beaucoup de personnes préfèrent acheter un terrein déjà occupé, avec un certain nombre de têtes de bétail qui forment un noyau pour l'avenir. Le prix moyen actuel des terres est de 600 à 800 piastres (3,180 à 4,240 francs) par lieue carrée, suivant leur nature et la localité.

La première opération à laquelle procède l'acheteur est la reconnaissance de la propriété qu'il vient d'acquérir. Accompagné d'un *agrimensor* (arpenteur) patenté par le gouvernement, il se rend sur les lieux, et là, les titres en main, et en présence des voisins convoqués à cet effet, il vérifie les limites du terrein. On sent que cette opération ne saurait, sur une surface aussi vaste, se faire de la même manière que dans nos contrées d'Europe. L'agrimensor relève avec une boussole la direction des limites indiquées par les titres; deux des hommes qui l'accompagnent à cheval portent, au galop, dans la direction indiquée, une corde de plusieurs centaines de *varas* (1) de long, attachée par chaque bout à un pieu qu'ils plantent en terre de distance en distance, en ayant soin de maintenir la corde toujours tendue, et sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils en reçoivent l'ordre. Chaque fois que la direction change, on élève un *mojon*, ou monceau de pierre, en prenant une note exacte de l'endroit où il est placé. Ce relèvement se fait assez vite, pour qu'on puisse en un jour, depuis le lever du soleil à son coucher, mesurer une ligne de cinq à six lieues de longueur et quelquefois au-delà. Quand le contour de la propriété est ainsi connu, il n'y a plus qu'une triangulation ordinaire à faire pour obtenir sa surface.

(1) La *vara* est de trente-deux pouces espagnols.

Outre la qualité et l'abondance des pâturages, une estancia, pour prospérer, doit réunir plusieurs autres conditions rigoureusement nécessaires. La première est qu'elle renferme des eaux permanentes, soit par des ruisseaux, soit par des lagunes : on nomme ainsi les petits lacs que forment les pluies là où le terrein présente des bas-fonds. Les pampas ne sont coupées par des rivières que de loin en loin, encore la plupart n'ont-elles que de rares affluens ; on peut faire quarante lieues dans certains endroits, sur la route de Buénos-Ayres au Chili, entr'autres, sans rencontrer, pour apaiser sa soif, qu'une eau marécageuse et saumâtre que le besoin le plus pressant peut seul faire trouver potable. La sécheresse, qui commence chaque année en octobre, se prolonge quelquefois pendant trois ou quatre mois sans qu'une goutte de pluie vienne rafraîchir le sein d'une terre de feu et entr'ouverte de toutes parts. Alors les lagunes se dessèchent, les ruisseaux tarissent, et les animaux succombent par milliers. On estime à deux millions le nombre de ceux qu'a fait périr la dernière sécheresse, qui a régné de 1830 jusqu'au commencement de 1832 inclusivement ; mais heureusement une mortalité aussi désastreuse est fort rare. La seconde condition est que l'estancia ait des limites naturelles qui empêchent les animaux d'en sortir ; qu'elle soit, par exemple, située entre deux rivières, dont l'une se jette dans l'autre. On appelle un terrein ainsi clos un *rincon* (un coin), et il acquiert par cela seul une grande valeur. Lorsque enfin l'estancia ne renferme aucun taillis d'arbrisseaux où le bétail puisse se cacher, et qu'elle est à une distance assez éloignée de la frontière pour être à l'abri des déprédations des Indiens, elle réunit tout ce qu'il faut pour prospérer. Cette dernière condition est une des plus indispensables ; car les pampas, à une distance de soixante-dix lieues au sud de Buenos-Ayres, sont encore le domaine de nombreuses tribus indiennes, qui errent dans leurs immenses solitudes, et qui n'apparaissent de temps à autre que pour porter le ravage dans les propriétés des habitans. Ceux qui vivent près de la frontière sont constamment sur le qui-vive. Je pourrais citer telle de ces incursions où les Indiens ont enlevé au-delà de cinquante mille têtes de bétail. Ces déprédations sont une source permanente de désastres pour le pays, et entravent puissamment le développement de ses richesses.

Une circonstance qui pourra donner une idée de l'étendue de certaines estancias, c'est que, malgré les pertes qu'ils ont faites pendant les dernières guerres civiles, les deux plus riches propriétaires de Buenos-Ayres possèdent encore chacun au-delà de soixante mille têtes de *ganado* (1), et qu'on n'en met que quinze cents à deux mille par lieue carrée, sur un terrein, afin d'éviter que les pâturages ne viennent à leur manquer. Quelque considérable que paraisse cette quantité de bétail, elle n'est rien auprès de celle que possédaient certains *estancieros* (2), sous la domination espagnole, lorsque le commerce du pays était interdit aux étrangers, et que la métropole n'en tirait qu'une quantité de cuirs bien inférieure à celle qui en sort aujourd'hui. La campagne était alors littéralement couverte d'animaux, au point que dans beaucoup d'endroits le voyageur était obligé de s'ouvrir un passage au milieu d'eux pour continuer sa route. Les propriétaires de cent cinquante mille têtes n'étaient pas rares, et on en cite encore un dans le pays qui en réunissait près de cinq cent mille, réparties sur diverses estancias. Cette richesse n'était pas aussi exorbitante qu'elle le paraît au premier coup-d'œil ; à cette époque, un bœuf valait 4 à 5 réaux (2 fr. 50 à 3 fr.), et la *pesada* (3) de cuir environ 4 réaux (2 fr. 50) ; aujourd'hui l'un vaut 3 à 4 piastres (15 fr. 90 à 21 fr. 20), et l'autre 4 piastres et demie (23 fr. 80), de sorte que le propriétaire de cinquante mille animaux est aussi opulent que celui qui en possédait jadis six fois autant. La plus vaste estancia que j'aie vue est une ancienne propriété des jésuites nommée *la Calera*, située dans la province de Montevideo, sur les bords de la Plata, non loin de l'Uraguay. J'ai assisté à son arpentage en 1826 ; elle avait quarante-deux lieues de circonférence. Elle est aujourd'hui ruinée et appartient au *colegio de las huerfanas* (collége des orphelines) de Buenos-Ayres, qui n'en tire aucun revenu.

Supposons maintenant une estancia renfermant douze mille têtes

(1) On appelle ainsi toute espèce de bétail en général, en y joignant l'épithète de *vacuno*, lorsqu'on veut parler plus spécialement des bêtes à cornes.

(2) *Estanciero* de *estancia*.

(3) La *pesada* est de trente-cinq livres espagnoles, qui équivalent à trente-trois livres de Franceenviron.

de bétail. La maison du maître est située, autant que possible, au milieu de la propriété, sur les bords d'un ruisseau, et sur une de ces légères ondulations de terrein ou *lomas* qu'offrent les pampas de distance en distance. Elle se compose ordinairement d'un corps de logis en briques et de quelques *ranchos*, destinés aux *peons* attachés au service de la propriété. Près de là est le *corral*, enceinte circulaire, plus ou moins vaste, formée de pieux enfoncés en terre, avec une seule ouverture fermée par une porte pour l'entrée et la sortie des animaux. Si l'estancia n'a rien à craindre de la part des Indiens, elle ne présente aucune espèce de défense; dans le cas contraire, un mur ou un fossé garni d'une ou deux pièces d'artillerie de petit calibre, plus propres à effrayer l'ennemi qu'à lui faire un mal réel, protège l'espace habité, sans parler des fusils de munition, espingoles, sabres, dont la maison est presque toujours bien pourvue. L'estanciero ajoute ordinairement à sa demeure un jardin assez mal entretenu, et plante à l'entour quelques arbres, surtout l'*ombù* et le pêcher, qui, outre ses fruits, lui fournit le bois dont il a besoin pour sa consommation. Ainsi environnées de verdure, la plupart de ces habitations ressemblent à de véritables oasis sur la surface monotone et triste des pampas.

Un riche estanciero habite le plus souvent la ville, et ne vient que de loin en loin passer quelque temps sur sa propriété; en son absence, elle est dirigée par un homme de confiance ou majordome que secondent un ou plusieurs *capataz*, chargés de faire exécuter ses ordres par les autres *peons* : ces derniers sont toujours en nombre proportionné à celui du bétail que renferme l'estancia; on en met ordinairement un par mille animaux, et leur salaire est de six piastres par mois outre la nourriture. Les *domadores*, c'est-à-dire les gauchos qui sont exclusivement occupés à dompter les chevaux, reçoivent une paie un peu plus élevée, mais qui ne dépasse jamais 8 à 9 piastres.

La quantité de bétail que j'ai supposée plus haut ne pourrait rester sur le même point sans s'affamer et rendre la surveillance presque impossible. On la divise en conséquence en plusieurs troupeaux, qu'on répartit sur la surface de l'estancia. Chacun de ces troupeaux s'appelle un *rodeo*, et se compose habituellement de trois mille animaux qui obéissent à un vieux taureau dont ils suivent

tous les mouvemens. On accoutume celui-ci à venir chaque soir près de la maison, et à passer la nuit régulièrement dans le même endroit; les autres l'imitent, et forment un vaste cercle autour de lui, ce qui a fait donner à ces troupeaux le nom de *rodeo*, de *rodear*, entourer. A la pointe du jour, quand leur chef se lève et se met en marche, tous les animaux qu'il dirige l'accompagnent et se rendent avec lui aux pâturages. Trois ou quatre mois suffisent ordinairement pour les accoutumer à ce manège. L'un des *rodeos* reste attaché au centre de l'établissement; les autres sont placés à des distances à peu près égales et mis sous la direction d'un capataz, accompagné d'un nombre convenable de peons qui construisent leurs *ranchos* dans l'endroit qui leur a été assigné. Le service de ces peons consiste à empêcher les animaux de s'écarter. Depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, ils sont à cheval, occupés à les surveiller et à les maintenir près du *rodeo* auquel ils appartiennent. Tant que l'eau ne lui manque pas, le bétail reste à sa portée ou ne s'en éloigne guère; mais lorsque la sécheresse se fait sentir, il se répand de côté et d'autre, et ne cesse de marcher que lorsqu'il a trouvé à apaiser la soif qui le dévore; ou bien lorsqu'éclate un de ces terribles orages auxquels sont sujettes les pampas, les animaux, épouvantés par les éclairs et le fracas de la foudre, s'enfuient dans toutes les directions et se mêlent à ceux des estancias voisines; il faut alors plusieurs jours aux peons pour les réunir. Malgré la surveillance la plus active, un estanciero perd chaque année, par ces deux espèces d'accidens, un assez grand nombre d'animaux, surtout lorsque près de sa propriété il existe des bouquets de bois où ils peuvent se cacher. Ce bétail égaré devient sauvage, et s'étend de plus en plus au loin. C'est ainsi qu'il en existe une assez grande quantité sur le territoire des Indiens qui lui donnent la chasse et en vivent en partie.

Le jaguar et le couguar, qui sont assez communs dans le pays, font éprouver aussi quelques pertes aux estancieros, mais trop peu considérables en général pour qu'ils en tiennent compte. Les bœufs et les chevaux savent bien se défendre eux-mêmes contre ces animaux féroces, comme ils le font en Europe contre les loups, en se mettant en cercle et en présentant à l'ennemi, les premiers, un front serré de cornes menaçantes; les seconds, leur croupe et leurs pieds

de derrière qui ne sont pas moins redoutables. On rencontre quelquefois dans la campagne des jaguars morts, qui ont succombé dans ces combats en s'obstinant trop à l'attaque.

La température des pampas étant très modérée pendant l'hiver, et ne descendant que rarement au-dessous du point de congélation, les troupeaux y vivent en plein air pendant toute l'année. Ils souffrent néanmoins du froid et de l'humidité qui règnent dans les mois de juin, juillet et août, et ne reprennent leur embonpoint que lorsque le printemps couvre la campagne d'une herbe abondante et savoureuse, que la sécheresse fait disparaître à son tour, et qui repousse de nouveau pendant l'automne. Cette dernière saison est la plus belle de toutes à Buénos-Ayres; c'est alors que les habitans reprennent les travaux de la campagne, suspendus pendant les grandes chaleurs.

Outre le bétail ordinaire, une estancia renferme toujours un grand nombre de chevaux, tant pour la vente que pour l'usage des peons qui en font une consommation énorme. Ne connaissant d'autre allure que le galop, ils fatiguent leurs chevaux en peu d'heures et sont obligés d'en changer plusieurs fois par jour. Aussi une propriété comme celle que j'ai choisie pour exemple, doit-elle en avoir une centaine toujours rassemblés dans le corral ou aux environs, et prêts pour le service. Les chevaux errent en liberté comme les autres animaux, par petites troupes ou *manadas*, dont chacune est composée d'un étalon, de ses jumens et des poulains qu'elles ont mis bas. Ces espèces de familles se composent ordinairement de trente à quarante individus qui suivent sans cesse leur chef et ne se confondent jamais avec les manadas voisines. Elles se forment d'elles-mêmes sans l'intervention de l'homme. Chaque étalon rassemble autour de lui les jumens auxquelles il peut suffire, et n'en reçoit plus dans sa troupe lorsqu'il en a un nombre convenable. Celles qui se présentent alors sont repoussées à coups de dents et force ruades par lui-même et les autres jumens, et ne cessent d'errer de côté et d'autre jusqu'à ce qu'elles trouvent une famille qui veuille bien les recevoir. Lorsqu'un jeune cheval est devenu assez fort pour être chef d'une troupe, il est traité de même et expulsé de celle dont il fait partie. Il la suit alors de loin ainsi que les autres manadas, et tâche d'attirer à lui quelques jeunes jumens

de son âge ; il ne tarde pas à être entouré de plusieurs, qui quittent leur troupe pour se joindre à lui, et il devient à son tour le père d'une nombreuse postérité. On ne conserve néanmoins qu'un nombre limité d'étalons qui ne servent qu'à la propagation. La plupart des autres chevaux qu'on destine aux usages ordinaires subissent la castration comme les nôtres.

Jusqu'à l'âge de deux ans et demi à trois ans, un cheval vit en liberté sans jamais sentir la main de l'homme. A cette époque, il est dompté de la manière suivante : les peons commencent par renfermer dans le corral la manada dont il fait partie ; l'un d'eux lance au cou de l'animal un *lazo* et l'entraîne hors de l'enceinte malgré sa résistance, un second lui enlace les jambes de derrière, et tous deux, tirant chacun de leur côté en sens contraire, le renversent sur le sol. Le domador lui passe alors un mors dans la bouche, et lui attache sur le dos un cuir garni d'étriers comme une selle ordinaire, après quoi on le dégage de ses entraves et on le laisse se relever. Le domador s'élance sur son dos, et s'y maintient en enfonçant dans le cuir qui remplace la selle, ses énormes éperons, dont la molette a souvent trois pouces de diamètre. L'animal, tremblant de crainte et de fureur, reste presque toujours, pendant plusieurs minutes, immobile, les jambes écartées, les naseaux fumans, l'œil fixe. Il fait tout à coup plusieurs bonds de suite à hauteur d'homme, et s'élance en ligne droite à travers la campagne en franchissant tous les obstacles qui se trouvent sur sa route ; mais il essaie vainement de se débarrasser de son cavalier en se cabrant, en lançant des ruades ou se roulant à terre ; celui-ci épie tous ses mouvemens, les prévient, et l'oblige bientôt à suivre la direction qu'il veut lui faire prendre. Quand les forces du cheval sont épuisées, le domador le ramène, lui ôte la bride et la selle, et l'attache, pour la nuit, à un poteau planté dans un endroit dépourvu d'herbe, afin qu'il ne puisse réparer ses forces. Le lendemain et les jours suivans, il le fatigue de nouveau en lui permettant de paître pendant quelques heures ; enfin, au bout de quatre ou cinq jours, l'animal est censé dompté et propre au service : — *Es un caballo,* c'est un cheval, disent les gauchos. Quand, après quelque semaines, sa fougue sauvage est encore diminuée, il devient un *rodomon*, que bien peu d'Européens toutefois pourraient gouverner. Enfin, lors-

qu'il est tout-à-fait maniable, il reçoit l'ignoble nom de *mancaron* (rosse). Les gauchos le dédaignent; il est bon pour les *gringos* (1).

On sent qu'un cheval ainsi brisé ne peut durer long-temps. Une des principales qualités qu'estiment les gauchos dans leurs chevaux, est la faculté de s'arrêter subitement au milieu de la course la plus rapide. Ce mouvement brusque ne peut s'opérer sans que tout le poids de l'animal ne porte instantanément sur ses jambes de derrière, et ne les affaiblisse promptement; aussi est-ce toujours par là que pèchent les chevaux de Buenos-Ayres.

Chaque estanciero, afin de reconnaître les animaux qui lui appartiennent, a sa marque particulière qu'il est obligé de faire enregistrer à la police. Un vaste tableau, exposé publiquement dans une des salles de cet établissement, offre toutes celles de la province, et chacun peut, à toute heure, en prendre connaissance. Cette marque s'imprime au moyen d'un fer chaud sur la cuisse des animaux. Quand un propriétaire en vend un, il place une seconde empreinte à côté de la première, et l'acheteur y ajoute la sienne. La place manquerait bientôt si le bétail changeait souvent de maître; mais, comme on ne le laisse pas vivre long-temps, il passe rarement dans un grand nombre de mains. Tout individu a le droit de saisir, sans autre formalité, l'animal qui porte sa marque, partout où il le rencontre; le détenteur, même de bonne foi, s'exposerait à de graves désagrémens en faisant la plus légère résistance. La police exerce aussi une surveillance très active sur les cuirs qu'on apporte à la ville; la marque permet toujours de reconnaître leur maître primitif, et tout individu suspect est tenu de faire connaître, lorsqu'ils ne portent pas la sienne, de qui proviennent ceux qu'il veut vendre. Cette loi est une de celles qui s'exécutent avec le plus de rigueur, l'intérêt personnel de chacun y trouvant son compte, et l'existence du pays reposant, pour ainsi dire, sur son observation. Cela n'empêche pas néanmoins que les vols de bétail ne soient assez fréquens, le gaucho qui rencontre un animal isolé se faisant rarement scrupule de s'en emparer, et de le tuer pour effacer la trace de son délit.

Tous les ans, pendant l'automne, au mois d'avril ou de mai, on

(1) Sobriquet injurieux que les gauchos donnent aux Européens.

procède à la marque du jeune bétail. Cette opération, qui s'appelle la *hierra* (1), amène une suite de fêtes dans les estancias, comme, chez nous, les vendanges. L'estanciero invite ses amis à y assister, et les gauchos accourent de tous côtés offrir leurs services, souvent sans autre salaire que leur part des réjouissances qui vont avoir lieu. Pendant plusieurs jours, ce ne sont que festins, danses, courses à cheval et divertissemens de toute espèce. Le soin même de rassembler les animaux épars dans la campagne, pour les renfermer par troupes dans le corral, est un vif plaisir pour les gauchos, qui, dans ces occasions, déploient toute leur adresse à lancer le *lazo* et les *bolas*, deux armes favorites qui ne les quittent jamais. Chaque animal est saisi et renversé à terre de la manière que j'ai décrite plus haut, et remis en liberté après avoir subi l'opération. On procède en même temps à la castration des jeunes taureaux, qui se fait d'après la même méthode qu'en Europe, et qui a lieu, non-seulement pour empêcher une propagation démesurée, mais encore pour améliorer les cuirs, ceux de bœuf étant plus minces, plus souples, et destinés à d'autres usages que ceux de taureau.

Tant que dure la hierra, on tue chaque jour plusieurs bœufs pour les repas qui se succèdent presque sans interruption, et qui rappellent les festins homériques. Les gauchos, assez sobres d'ordinaire, engloutissent, dans ces jours de réjouissances, des quantités de viande vraiment prodigieuses. Près d'un feu allumé en plein air, un quartier tout entier de bœuf, traversé dans toute sa longueur par un morceau de bois en guise de broche, cuit penché sur la flamme du brasier; quand il est grillé à point, on le retire, on enfonce la broche dans la terre, et chacun des assistans, armé de son couteau, en découpe de longues tranches qu'il porte à sa bouche, et qu'il coupe par morceaux sur le bord même de ses lèvres. Ce rôti n'a pas encore disparu, qu'un autre est déjà sur le feu, et ainsi de suite, tant que se prolonge la fête. Le soir, des danses exécutées au son d'une guitare discordante complètent les plaisirs du jour, et ne cessent que lorsque la nuit est avancée.

Une estancia est la propriété la plus lucrative qui existe. Chaque année le capital s'accroit d'environ un quart, lorsqu'elle est bien di-

(1) De *hierro*, fer.

rigée, et qu'elle réunit toutes les conditions de prospérité dont j'ai parlé plus haut. Le propriétaire de douze mille têtes de bétail peut en vendre ou en tuer deux ou trois mille annuellement, suivant les bornes plus ou moins étroites dans lesquelles il veut maintenir ses troupeaux, ou suivant l'étendue du terrein qu'il possède. Pendant quelques années, les estancieros de la province de Buenos-Ayres ont trouvé quelque avantage à créer des établissemens près de la ville où ils faisaient abattre leur bétail pour leur compte; mais plusieurs causes les ont fait renoncer, pour la plupart, à ce genre d'industrie, et ils préfèrent aujourd'hui le vendre aux propriétaires de ces établissemens qui se nomment *saladeros*. Il en existe un assez grand nombre aux portes de Buenos-Ayres, et dans quelques-unes on tue jusqu'à deux cents animaux par jour. Les mares de sang, les ossemens épars, les débris de toute espèce qui jonchent ces lieux de carnage, les rendent horribles à voir, et l'air en serait empesté, si des légions de mouettes et d'oiseaux de proie n'étaient sans cesse occupées à faire disparaître tout ce qui est rejeté comme de nulle valeur. Nulle part les services que ces oiseaux rendent à l'homme ne sont plus frappans que dans les environs de Buenos-Ayres; malgré la grande salubrité de l'air, qui a donné son nom au pays, il serait bien difficile sans eux que les matières animales qu'on rencontre à chaque pas ne donnassent naissance à une foule de maladies.

La manière de mettre à mort un bœuf dans ces saladeros, et en général dans tout le pays, est plus expéditive que la nôtre, mais elle est trop révoltante pour être décrite, et ne contribue pas peu à entretenir chez les gauchos cette indifférence qu'ils montrent à voir couler le sang. Quelques minutes leur suffisent pour enlever la peau de l'animal, qu'ils font sécher à l'ombre en l'étendant sur le sol, le poil en dessous, et en la distendant au moyen de chevilles placées de distance en distance sur ses bords. Quand elle est sèche, on la plie longitudinalement en deux, et on la livre au commerce. La chair se sale légèrement et se sèche au soleil; dans cet état, elle prend le nom de *tasajo*, et devient l'objet d'expéditions assez importantes pour les colonies des tropiques, où elle sert de nourriture aux nègres. On se contente le plus souvent d'entasser le tasajo dans la cale des navires sans le mettre en barils.

A leur arrivée à Buenos-Ayres, les cuirs sont conservés en atten-

dant leur embarquement, dans de vastes magasins appelés *barracas*, qui peuvent en contenir jusqu'à cent mille et au-delà. On les range par piles régulières, élevées d'un pied au-dessus du sol, pour les mettre à l'abri de l'humidité, qui n'est pas au reste le seul ennemi qu'ils aient à craindre : un insecte du genre *dermestes* des naturalistes pullule dans ces magasins, et détruirait en peu de temps les masses de cuirs les plus considérables, si on n'y veillait sans cesse. Tous les quinze jours en été et toutes les six semaines en hiver, on est obligé de battre les cuirs pour faire tomber ces insectes, et surtout leurs larves qui adhèrent assez fortement au moyen des longs poils dont elles sont hérissées, et qui exercent encore de plus grands ravages que l'insecte parfait. Cette opération, qui augmente considérablement les frais, ne préserve pas toujours les cuirs, et les navires qui les emportent en Europe sont fréquemment infestés par cette vermine.

La race de bœufs répandue dans les pampas ne diffère en rien de celle que nous possédons en France; peut-être est-elle de taille un peu plus petite, ce qu'il faut attribuer aux intempéries des saisons auxquelles elle est sans cesse exposée, et aux jeûnes prolongés qu'elle éprouve pendant la sécheresse. La même cause rend sa chair moins nourrissante et moins bonne que celle de nos bœufs. Il existe en outre une variété constante qui se distingue de la race ordinaire par une taille moins élevée, des formes plus trapues, et surtout par la tête qui est ramassée, avec un muffle en quelque sorte écrasé. On appelle un bœuf de cette espèce *niato*, camard. Quelques personnes ont voulu faire de cette variété une race distincte et propre au pays; mais comme on connaît très bien l'époque à laquelle le bétail y a été introduit, et le nom des individus qui en amenèrent pour la première fois quelques têtes du Brésil, il ne peut y avoir aucun doute à cet égard (1). Les chevaux, ne rece-

(1) « Plusieurs Portugais vinrent avec ces nouveaux colons, entre autres les deux frères Goes, de noble naissance, dont le nom vivra éternellement dans ce pays, pour y avoir amené huit vaches et un taureau, et posé ainsi les fondemens de cette richesse colossale, qui place les provinces du Rio de la Plata au premier rang dans l'Amérique du Sud. Le conducteur de ce bétail était un Portugais, nommé Gaete, qui fut récompensé de la peine excessive qu'il avait prise, par le

vant également aucun soin, ont en général moins bonne mine que les nôtres. Leur souche provient de la race andalouse; mais aucun croisement n'ayant eu lieu depuis leur introduction en Amérique, ils ont perdu les formes élancées et sèches des chevaux de l'Espagne méridionale, en conservant toutefois quelque chose de leur ardeur et de leur aptitude à supporter la fatigue. Ils s'usent promptement, ce qui n'a rien d'étonnant, quand on songe à la manière dont on les dresse et aux longues courses au galop qu'on leur fait faire; j'en ai vu qui avaient parcouru cinquante lieues d'un *soleil à l'autre*, suivant l'expression du pays. Le sol des pampas étant presque partout dépourvu de cailloux, on ne les ferre jamais, excepté ceux qui servent de chevaux de selle en ville.

Presque tous les produits que fournit le bétail, tels que cuirs, tasajo, crins, cornes, etc., viennent à Buenos-Ayres, seul port que possède la république, depuis que Montevideo, soustrait au joug du Brésil à la suite de la dernière guerre, s'est constitué en état indépendant. Des troupes de mules, de longues files de pesantes charrettes y apportent du pied des Andes et des frontières du Haut-Pérou les productions de l'intérieur. Une faible portion prend la route du Chili à travers les Andes, et se rend à Valparaiso, où est concentré tout le commerce extérieur de ce dernier pays. La consommation qui s'en fait sur les lieux est en outre extrêmement considérable, le cuir y remplaçant le fer et le bois dans une foule d'usages auxquels nous appliquons ces deux matières de première nécessité. La porte de la chaumière du gaucho est un cuir; les solives qui supportent le toit et les côtés sont attachées avec des lanières de cuir; son lit est une peau de bœuf clouée sur quatre ais à deux pieds au-dessus du sol; son *recado* (1) est entièrement composé de cuir; les produits de la terre sont conservés dans des sacs

don d'une des vaches qu'il avait amenées. Ce salaire parut si énorme au yeux des habitans, qu'il est devenu l'origine d'un proverbe encore en usage aujourd'hui : « Cela est plus cher, ou aussi cher, que les vaches de Gaete. » Funes, *Ensayo historico y politico*, etc., vol. II, page 153.

(1) Attirail de forme compliquée qui remplace dans le pays la selle européenne.

de même matière; en un mot on ne pourrait citer aucun des objets à son usage où le cuir n'entre pour quelque chose.

C'est donc sur la prospérité des estancias que repose, dans toute la force du terme, l'existence de la République Argentine; livrée, comme elle l'est depuis si long-temps, à l'anarchie, elle serait actuellement plongée dans la misère la plus profonde, si l'agriculture ou des fabriques eussent été les bases de sa richesse. Mais la multiplication rapide de ses troupeaux l'a soutenue dans les grandes épreuves qu'elle a eu à traverser, et quelques années de repos et de sécurité pour les propriétés suffiraient pour réparer ses pertes, malgré l'immense destruction de bétail qui a eu lieu pendant les dernières guerres civiles. Pour n'en citer qu'un exemple, on estime à soixante mille animaux la consommation que fit, en 1829, l'armée fédérale, forte de dix mille hommes, qui bloqua la ville pendant environ cinq mois. Pour comprendre ceci, il faut connaître les habitudes désordonnées des gauchos en pareille circonstance : lorsque, après avoir tué un bœuf, ils ne le trouvent pas à leur gré, ils le laissent de côté ou n'en prennent que les parties les plus délicates, et passent à un autre, jusqu'à ce qu'ils en rencontrent un qui leur convienne. Le nombre de chevaux détruits dans le même espace de temps fut beaucoup plus considérable encore. La campagne à quinze lieues aux environs de la ville était couverte de leurs cadavres, et à chaque pas on en rencontrait d'expirans, qui n'avaient pas la force de toucher à l'herbe au milieu de laquelle ils étaient couchés. Le peu de ménagement avec lequel on les traite, les fait périr par milliers dans le cours d'une campagne, si courte qu'elle soit, et les armées sont obligées d'en avoir des troupes nombreuses à leur suite pour remplacer ceux qui succombent. Pendant la guerre avec le Brésil, l'armée patriote, forte d'environ six mille hommes, eut presque constamment trente mille chevaux avec elle, et plusieurs fois elle fut entravée dans ses opérations, faute d'en avoir un nombre suffisant pour le service.

Cette destruction qui a continué pendant ces dernières années, et l'absence de documens officiels, rendent impossible, pour le moment, une estimation même approximative du nombre d'animaux que possèdent les provinces du Rio de la Plata. Un essai de statistique, publié à Buenos-Ayres en 1825, la portait à cette épo-

que à douze millons, nombre presque double de celui qui existe en France, et égal à celui que possède la Grande-Bretagne, d'après les dernières statistiques ; mais depuis, cette quantité a dû diminuer beaucoup. Le relevé officiel des cuirs qui s'expédient à la douane de Buenos-Ayres ne peut être que d'un faible secours dans ce calcul, parce qu'on en passe une assez forte quantité en contrebande, et qu'il ne fait pas connaître la consommation, très considérable, qui a lieu dans le pays. Voici néanmoins le relevé des exportations de ces dernières années d'après des renseignemens authentiques :

	1825.	1829.	1830.	1831.
Cuirs de bœuf. . . .	650,000	820,000	645,000	680,000
Peaux de cheval. . .	80,000	112,000	68,000	72,000
Total. . .	730,000	932,000	713,000	722,000

La rade ayant été bloquée par l'escadre brésilienne pendant les années 1826, 1827 et 1828, l'exportation fut nulle ou à peu près, et ne doit pas figurer dans ce tableau. Il en résulta un accroissement pour celle de 1829, mais moins considérable qu'on ne pourrait le croire, attendu que des masses entières de cuirs furent détruites dans les magasins par l'humidité ou la *polilla* (1), et que les habitans suspendirent la mise à mort habituelle du bétail. J'ai omis aussi les autres produits, qui sont d'une importance tout à fait secondaire.

J'ai dit un mot, en commençant, du prix que valait un bœuf sous le règne de la métropole. Lorsque la révolution ouvrit la Plata au commerce de toutes les nations, ce prix haussa subitement, et ne cessa de s'élever pendant les premières années, à mesure que les importations devenaient plus considérables. Depuis 1825 jusqu'en 1829, il fut stationnaire ou sujet seulement à de légères variations, dépendantes de causes accidentelles ; mais la mortalité causée par la dernière sécheresse et les guerres civiles a occasioné une hausse nouvelle, qu'on peut évaluer à vingt pour cent.

Un troupeau assorti, c'est-à-dire mélangé d'animaux de tout

(1) *Polilla*, vermine ; on appelle ainsi les insectes qui rongent les cuirs.

âge, vaut actuellement 2 piastres 4 réaux (13 fr. 25) par tête; un bœuf propre au *saladero*, 4 piastres à 4 piastres et demie (21 fr. 20 à 23 fr. 85); un bœuf pour le *matadero*, c'est-à-dire pour la boucherie, 6 à 7 piastres (31 fr. 80 à 37 fr. 10); une paire de bœufs, dressés pour la charrue, 15 à 20 piastres (79 fr. 50 à 106 fr.); une vache accoutumée à se laisser traire, 5 ou 6 piastres (26 fr. 50 à 31 fr. 80). Ces dernières sont assez rares, vu l'apathie des gauchos, et le lait est toujours très cher à Buenos-Ayres; il coûte ordinairement 45 à 60 centimes la bouteille. Le beurre est plus cher encore, et vaut presque toujours une piastre (5 fr. 30) la livre (1). On le remplace, pour apprêter les alimens, par la *mantequilla*, ou moelle de bœuf, fondue et purifiée.

Les chevaux achetés en troupe coûtent 4 piastres (21 fr. 20) pièce, prix double et même triple de celui qu'ils valaient il y a quelques années, car j'en ai vu souvent acheter des bandes considérables à 6 ou 7 fr. par tête. Les jumens sont toujours à meilleur marché, parce qu'elles ne servent qu'à la multiplication de l'espèce; celui qui en monterait une s'exposerait à être bafoué par la populace. Ce préjugé bizarre est né, dans l'origine, du besoin de favoriser la propagation des chevaux, et s'est maintenu jusqu'à ce jour, bien qu'il ne soit plus d'aucune utilité; il est entretenu principalement par la coutume de promener sur une jument les malfaiteurs condamnés à subir le fouet dans les carrefours de la ville.

Les chevaux de luxe coûtent beaucoup plus cher que les autres, surtout depuis quelque temps; on ne peut guère en avoir un de belle apparence à moins de 100 à 150 piastres (530 fr. à 795 fr.). Ce prix est néanmoins inférieur à celui qu'ils valent au Chili, où j'ai vu donner assez souvent 30 quadruples (2,500 fr.) pour un cheval de première qualité.

La consommation de viande qui se fait dans toutes les classes de la population est énorme. Dans la seule ville de Buenos-Ayres, qui ne contient que soixante-dix mille ames au plus, elle monte à

(1) La piastre dont je me suis servi est celle en argent ou *peso duro*, qui équivaut à 5 fr. 30 c. de notre monnaie au pair. La piastre en papier de Buenos-Ayres, depuis le discrédit dans lequel elle est tombée, ne vaut plus actuellement que 75 centimes.

quatre cents bœufs par jour. On ne la vend pas à la livre, mais par arrobe et demi-arrobe (1). Le gouvernement en fixe le prix chaque semaine, et le peuple se plaint de la cherté quand il s'élève à 3 réaux (1 fr. 90 c.) l'arrobe. Du reste, il n'y a point de boucheries comme chez nous : on tue les animaux hors de la ville, et la viande s'apporte au marché dans de grandes charrettes couvertes dont la vue seule soulève le cœur, tant elles sont malpropres. On n'amène guère que du bœuf au marché, le mouton n'y paraît qu'en petite quantité, et le veau presque jamais. Pour achever de donner une idée de la quantité de viande qui se consomme dans le pays, j'ajouterai que la troupe en campagne reçoit pour ration un bœuf par cinquante hommes : telle est, du moins, celle que j'ai vu donner, en 1827, à un détachement de huit cents hommes, campés dans la province de Montevideo, pendant la guerre avec le Brésil.

Th. Lacordaire.

(1) L'arrobe est de vingt-cinq livres.



ÉTUDES
SUR L'ITALIE.

Italia mia, benchè il parlar
Sia indarno alle piaghe mortali
Che nel bel corpo tuo si spesse veggio.

PÉTRARQUE.

I.

A Silvio Pellico.

L'obélisque africain de *Monte-cavallo*
Formait devant mes yeux un imposant tableau;
Le jour allait mourir, et pour dissiper l'ombre
Qui tombait lentement sur la colline sombre,
La madone qui prie au palais Quirinal,
Devant elle allumait son nocturne fanal.
Emu de tout cela, par la place déserte
J'allais le front levé. — D'une fenêtre ouverte
Sortait un chant joyeux et d'un charme infini,
Qui, si je m'en souviens, était de Rossini.

Et je disais tout bas : — Ah ! ma belle Italie,
Seras-tu donc toujours le sol de la folie !
Pauvre reine, sans sceptre, en vêtemens de deuil,
Ah ! chanteras-tu donc jusque dans le cercueil?
Suspends ta lyre d'or aux branches de tes saules,
Ne sens-tu pas la mort qui vient sur tes épaules,
Et tandis que tu perds ta dernière heure en jeux,
Comme un voleur de nuit te saisit aux cheveux ?
Tes enfans bien-aimés pourrissent dans le bagne,
Ou meurent étouffés aux bras de l'Allemagne,
Et tous ceux qui devaient un jour te faire honneur
Reçoivent, devant toi, le plomb mortel au cœur !
Et ta voix est toujours veloutée et sonore,
Et tes chants, je le crois, vibrent plus doux encore.
Cependant, pour briser tes ignobles liens,
La valeur vit encore aux cœurs italiens.
Quand tes fils vont combattre, ô trop débile mère,
Ne saurais-tu trouver quelque refrain de guerre?
Mais non, ton luth toujours sonne le même son,
Et tu ne sais jamais qu'une douce chanson :
Pareille au rossignol à son malheur en proie,
Qui chante la douleur comme il chantait la joie.
Ah ! du moins puisses-tu, dans tes chants expirans,
En trouver de si doux qu'ils touchent tes tyrans ! —
Et j'allais à pas lents et la tête baissée
Comme celui qui porte une triste pensée,
Et la fenêtre ouverte au souffle du midi
Me renvoyait toujours cet air de Rossini.
Une petite fille ayant dix ans à peine,
Assise à l'obélisque afin de prendre haleine,
A côté d'un panier sur sa tête apporté,
Voyant qu'à l'admirer je m'étais arrêté,
Levant ses beaux yeux noirs avec un air de reine,
Me dit : Regardez-moi, car moi, *je suis Romaine !*

II.

Le sénateur descend du haut du Capitole
Et traverse à pas lents la mascarade folle :
C'est aujourd'hui le jour de la course aux chevaux,
Les dames sont déjà sur les bleus échafauds,
Et le patricien, comme autrefois l'édile,
Préside dans ce temps aux plaisirs de la ville.
A la place du Peuple on vient de toute part,
C'est là qu'on va donner le signal du départ.
Là dix jeunes Romains, avec leurs mains puissantes,
Pressant des *barberi* les narines fumantes,
La sueur au visage et l'écume aux cheveux,
Les tiennent en arrêt sur leurs jarrets nerveux ;
Tandis que sur leur dos et sur leurs brunes croupes
On met rapidement de brûlantes étoupes,
Qui pour les libres flancs de l'agile coursier
Soient comme un cavalier à l'éperon d'acier :
Au bruit de la trompette, on ouvre la barrière,
Et tous en hennissant volent dans la carrière,
Et faisant retentir le Corso sous leurs pas,
Effleurent en passant les armes des soldats,
Et tendent à la fois au palais de Venise,
Où pend la housse d'or à leur ardeur promise.
Il arrive souvent que l'un d'eux, harassé,
S'arrête et s'en revient d'un air embarrassé,
Comme un homme à moitié du chemin de la vie,
En voyant que la gloire, hélas! n'est que folie,
Que c'est un but menteur où le bonheur n'est pas,
Se retourne soudain et revient sur ses pas.
Ainsi le barbero. Mais la foule le hue,
Et de longs sifflemens le poursuit dans la rue. —

Au Tibre le maudit, honte du carnaval!
Accidente! malheur à l'ignoble cheval! —
Et bientôt le vainqueur, au son de la musique,
Paré de beaux plumets, va par la ville antique,
Recevant les bouquets et les joyeux bonbons
Que de tous les côtés font pleuvoir les balcons,
Et saluant ainsi que le ferait un homme.
Voilà ce que j'ai vu lorsque j'étais à Rome.
La fête finissait, quand un *eminente*
Frappa d'un grand couteau quelqu'un à son côté,
Et ce meurtre inoui, dont encor je frissonne,
Étant *la vendetta*, ne révolta personne.

III.

A M. Charles de Malartic.

A l'Ave-Maria quel est donc ce jeune homme
Qui traverse pensif la campagne de Rome,
Un carton sous le bras, un fusil dans la main? —
Je ne me trompe pas, c'est le Guaspre-Poussin,
Qui, sous la fraîche brise et le ciel diaphane,
S'en revient de Tibur ou des coteaux d'Albane;
Il écoute mourir les agrestes chansons,
Et se tourne souvent vers les grands horizons.
Quand la cloche du soir le rappelle à la ville,
Le peintre à ce retour est toujours indocile,

Et semblable à l'enfant paré de blonds cheveux,
Que sa mère en grondant vient ravir à ses jeux,
Il voit avec douleur s'éteindre la lumière;
Ses pieds vont en avant et ses yeux en arrière:
Car il laisse là-bas sous les nuages d'or
Les chênes verts, les pins et tout son cher trésor.

Il est doux, au printemps, de mener cette vie,
De suivre le matin sa belle fantaisie,
Et lorsque le soleil de la mer est sorti,
D'aller peindre d'abord auprès de Frascati,
Et de monter ensuite au haut de la colline
D'où l'on découvre au loin les monts de la Sabine;
Puis de s'acheminer à Grotta-Ferrata,
Et fatigué du jour, de se reposer là.
Ami, combien de fois, en ma plus fraîche année,
N'avons-nous pas ainsi consumé la journée!
Et puis nous retournions dans notre après-midi
Par Saint-Jean de Latran à *Casa Lucidi*,
Et nous allions revoir cette excellente femme
Aimant le pape et Dieu du plus fort de son ame;
Et lorsque la douleur la clouait sur son lit,
Suspendant à son col un chapelet bénit;
Et le vieillard Bruschi, jovial et digne homme,
Pauvre et simple de cœur comme un bourgeois de Rome,
Ayant fait une fois, à l'âge de trente ans,
Le voyage de Naple, et de cet heureux temps
Qui fut, n'en doutons pas, le plus doux de sa vie,
Parlant incessamment la face épanouie,
Et sachant retrouver un reste de chaleur
Pour nous vanter David, le céleste chanteur.
Près du prince Colonne il faisait son service,
Puis allait à Saint-Pierre entendre un bel office,
Et racontait, le soir, avec naïveté,
La nouvelle courant dans l'antique cité;
Du reste, ayant un peu de tout dans sa mémoire,
Et sur les cardinaux récitant mainte histoire.

En son étroite chambre il n'avait qu'un tableau,
Mais ce tableau sans cadre était ancien et beau;
Et lorsqu'un étranger venait dans sa famille,
Il prenait par la main sa plus petite fille,
Et les menant ensemble à l'objet précieux,
Sur les yeux du Français il fixait ses grands yeux,
Et puis lui demandait d'une voix attendrie
Si l'on avait aussi des arts dans sa patrie.

Ma divine Italie, oh! mère de beauté,
Terre de grand savoir et de simplicité,
Où le mourir est calme et le vivre facile,
On voit encor chez toi, comme au temps de Virgile,
Quelques hommes choisis, vrais enfans des Latins,
Cacher au feux du jour leurs modestes destins,
Et sans brûler leur sang des passions nouvelles,
Aimer encor Sylvain et les nymphes jumelles;
Gardant à l'étranger un toit hospitalier,
Et des Lares d'argile auprès de leur foyer.

IV.

A M. Sainte-Beuve.

Si vous entrez dans Naple un de ces beaux matins
Du mois de juin, laissant dans les marais Pontins
L'air épais et malsain, et cette crainte folle
Des brigands de montagne à la longue espingole,

Et ces pauvres soldats que la fièvre éprouva,
Aux yeux creux et minés de l'aria-cattiva,
Qui là, pendant l'été comme au fort de la bise,
Pâles, vont frissonnant sous leur capote grise;
Si vous entrez à Naple, ainsi que je le dis,
Vous verrez devant vous s'ouvrir le paradis :
D'abord le golfe bleu, réfléchissant l'albâtre
De la cité bâtie en vaste amphithéâtre;
Le Mont-Vésuve à gauche, à droite Nisida;
A l'horizon Ischia, Caprée et Procida,
Iles qui cette nuit, à l'heure où tout sommeille,
Lasses de la chaleur et des jeux de la veille,
Dormaient en se couvrant de l'épais voile noir,
Tandis que la rosée et la brise du soir,
Sous l'œil froid de la lune et sa pâle lumière,
De leurs gris oliviers balayaient la poussière.
Comme trois cygnes blancs qui, sur un lac lointain,
Étalent leur plumage aux rayons du matin,
Ces trois îles, sortant de cette nuit profonde,
S'élèvent lentement sur l'écume de l'onde,
Et regardant les flots et le beau ciel vermeil,
Sèchent leur front humide à ce brûlant soleil.
Donc, pendant que la mer reluit, et que l'aurore
D'une teinte rosée enveloppe et colore
Les toits de pouzzolane, allez, et librement
Contemplez des hauts lieux ce grand enchantement.
Naple va s'éveiller; tout du port à la ville
Fermente; autour de vous une race servile
Va surgir, et soudain, vous flairant étranger,
De gestes et de cris viendra vous assiéger : —
La vuole la barca; gnor, la voiture est prête! —
Clameurs à vous donner le vertige à la tête!
Vous, sans les regarder, et sourd à ce fracas,
Tout en les maudissant vous presserez le pas;
Alors vous reviendra le souvenir de Rome,
La ville du silence et de la paix, où l'homme,

Isolé, sans affaire et jamais agité,
Sur son antique sol marche avec dignité.

Cependant, au travers de cette immense foule
Qui se croise dans Naple, et qui crie et qui roule,
Sur ce pavé poudreux, au milieu de ce bruit,
Quelquefois revenant, au milieu de la nuit,
De la fête de l'Arc ou bien de Carditelle,
Comme un ancien plaustrum passe une caratelle;
Un jeune homme est devant, le corps ceint d'un lien
De pampres et coiffé du bonnet phrygien;
Une femme d'Ischia, l'île blonde, aussi belle
Que la bonne déesse ou la grande Cybèle,
Repose sur le char, et d'un œil grave et doux
Regarde en appuyant ses mains sur ses genoux.
Or, à voir ce plaustrum et cette marche antique
Traverser lentement quelque place publique;
A voir ce beau jeune homme et son thyrse couvert
De noisettes des bois et de feuillage vert,
Et cette femme assise avec tant de noblesse,
On respire un parfum de la terre de Grèce;
Un invisible chœur s'élève, et dans ces lieux
Chante Évoë, Liber, comme au temps des faux dieux.

Mais les païens s'en vont, et le peuple moderne
Reparaît; car vos yeux rencontrent la giberne
D'un grenadier, ou bien le petit manteau noir
D'un abbé parfumé qui court se faire voir
Aux dames de Chiaja dans la Villa Reale.
Adieu donc le beau char et la femme idéale!
A leur place, voilà près des acquajoli
La file des landeaux et les corricoli
A l'agile cocher qui, debout par derrière,
Fouette son cheval gris courant dans la poussière;
Puis des enfans tout nus et les lazzaroni
Sur le môle avalant les longs macaroni;

Moines et matelots, officiers de marine,
Vêtus à l'autrichienne et tendant la poitrine,
Promenant de Tolède au Largo du palais
Et leur cocarde rouge et leurs sabres anglais;
Près du Castel Novo la folle tarentelle,
Avec son grand nez noir le blanc polichinelle,
Et le tambour de basque et les folles chansons,
Les cris étourdissans des marchands de poissons,
Les boîtes, les pétards faisant un tel tapage,
Qu'on dirait par moment que Naple est au pillage;
Puis des processions, des danses, et ce bruit
Durant avec fureur et le jour et la nuit!

Assez pour les vivans : en cette terre esclave
Laissons-les s'agiter sur leur pavé de lave!
Et nous, pensons aux morts, à tous ces morts romains
Dont les vieux monumens croulent sur les chemins.
Je veux demain matin, là-haut, d'un pied agile,
Monter avec la chèvre au tombeau de Virgile,
Et de là regarder le Vésuve et la mer,
Et me nourrir long-temps d'un souvenir amer;
Puis, quand j'aurai pleuré sur l'antique poète,
Lorsque j'aurai tout dit à sa cendre muette,
Nous causerons, mon ame, avec Cimarosa,
Autre cygne dont l'aile ici se reposa.
Que de fois j'ai maudit la reine Caroline,
Qui ferma pour jamais cette bouche divine,
Parce que, dans les murs de la belle cité,
Elle voulut un jour chanter la liberté!
Or, j'ai toujours aimé ce roi de mélodie :
C'est lui qui réveilla mon enfance engourdie,
Qui me vint prendre au cœur, et par son art puissant,
Avant un autre amour, fit bouillonner mon sang;
Car, en ce pauvre monde, il est vrai que tout homme
De ce divin amour n'a qu'une faible somme
Qu'il promène sans cesse et comme sans projet
De penser en penser et d'objet en objet.

Quand l'orchestre aux cent voix, à la douce harmonie,
Répandait tout à coup ces notes de génie,
Se déroulant ainsi qu'un fleuve oriental,
Ou sur un marbre pur un collier de cristal,
A ces sensations mon ame fraîche éclose
Nageait dans un parfum d'aloès et de rose.
Puis, quand cette musique au vague enchantement
Avait cessé, marchant dans mon enivrement,
Comme le pélerin qui revient, se rappelle
La châsse d'or massif et l'ardente chapelle,
Et de ses pieds foulant la poudre des chemins,
Est au ciel, en idée, avec les séraphins;
Je sentais tous ces chants retentir dans ma tête,
Et par la rue encor continuer la fête.
Mais, comme en ces plaisirs que plus tard j'ai goûtés,
Je n'ai vu qu'amertume et fausses voluptés,
Que triste abattement et plus triste folie;
Comme en toute liqueur j'ai rencontré la lie,
Quand me revient encor l'air *pria che spanti*,
Voyant que ce beau temps à jamais est parti,
A ce doux souvenir je m'arrête, et demeure
Tel qu'un homme qui pense et qui souffre et qui pleure.

V.

A M. Édouard B...

— Tu montes au milieu d'un bruit confus qui roule,
Ainsi que le coupable escorté par la foule.

— Et toi, tu descends seul de ton noir échafaud,
Comme après l'acte fait redescend le bourreau! —

C'est ainsi qu'autrefois Urbin et Michel-Ange
Dans leur grand Vatican échangeaient la louange.
C'est qu'ils vivaient alors en pleine humanité,
Et qu'ils ne savaient pas farder la vérité,
Se renvoyant ainsi cette ironie amère,
Comme aux champs d'Ilion les combattans d'Homère.

J'admire l'homme seul, mais mon cœur est ravi
Par celui qui montait, de la foule suivi.
— Raphaël, Raphaël, avant que ma pensée
Ne soit à tout jamais dans ma tête glacée,
Il me convient à moi, sur le seuil du tombeau,
De dire ici combien j'adorai ton pinceau,
Et ta Vierge à la Chaise, et ta sainte Cécile,
Et du grand sacrement le sévère concile,
Et Jean dans le désert, assis d'un air rêveur,
Enfant qui doit un jour baptiser le Sauveur,
Et puis la Farnésine, et là ta Galatée,
Fille de l'Océan, en sa conque portée
Sur le dos des tritons aux écailles d'argent,
Triomphante au milieu de son peuple nageant.
Et cependant Michel du firmament s'élance,
Et dompte le démon qui se tord sous sa lance;
Mais l'ange ne sort pas de son calme divin,
Sa main est irritée et son front est serein;
Et puis je vois saint Pierre et son bourg en alarmes,
Ce Romain aux yeux noirs, qui fut ton maître d'armes;
Et ton Transfiguré sur le haut du Thabor,
Éclatant comme un astre en un beau cercle d'or,
Et noyant tout à coup dans des flots de lumière
Ceux de chair et de sang couchés dans la poussière;
Et dans le Vatican, aux murs des *Camere*,
Tous les miracles nés de ton cerveau sacré :

Ces deux blancs messagers des portes éternelles
Volant dans le saint lieu, sans l'aide de leurs ailes,
Terrassant, sous leur bras armé du fouet vengeur,
Celui qui profanait la maison du Seigneur ;
Et Jules deux, porté par ses bruns ségettaires,
Dans un coin de la scène assiste à ces mystères,
Et promenant ses yeux sur le grave tableau,
Par l'effet tout-puissant du magique pinceau,
Est l'image, ici-bas, de l'église vivante,
Dévouant à l'enfer l'impiété mourante.

Et moi qui fais cela, dans mes jours de malheur,
J'avais juré cent fois, brisé par la douleur,
Ne songeant pas aux vers que vous venez de lire,
De ne plus accorder une profane lyre.
Si donc en ce moment j'ai chanté Raphaël,
C'est que, pour moi, cet homme est un ange du ciel.

ANTONI DESCHAMPS.

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

II.

LE BEEFSTEAK D'OURS.

J'arrivai à l'hôtel de la poste à Martigny vers les quatre heures du soir.

Pardieu, dis-je au maître de la maison, en posant mon bâton ferré dans l'angle de la cheminée, et en ajustant mon chapeau de paille au bout de mon bâton, — il y a une rude trotte de Bex ici.

— Six petites lieues de pays, monsieur.

— Oui, qui en font douze de France à peu près. — Et d'ici à Chamouni?

— Neuf lieues.

— Merci. — Un guide demain à six heures du matin.

— Monsieur va à pied?

— Toujours.

Et je vis que si mes jambes gagnaient quelque chose en considération dans l'esprit de notre hôte, c'était certainement aux dépens de ma position sociale.

— Monsieur est artiste? continua mon hôte.

— A peu près.

— Monsieur dîne-t-il?

— Tous les jours, et religieusement.

En effet, comme les tables d'hôte sont assez chères en Suisse, et que chaque dîner coûte quatre francs, prix fait d'avance, et sur lequel on ne peut rien rabattre, j'avais long-temps, dans mes projets d'économie, essayé de rattraper quelque chose sur cet article. Enfin, après de longues méditations, j'étais parvenu à trouver un terme moyen entre la rigidité scrupuleuse des hôteliers et le cri de ma conscience : c'était de ne me lever de table qu'après avoir mangé pour une valeur comparative de six francs; de cette manière, mon dîner ne me coûtait que quarante sous. Seulement, en me voyant acharné à l'œuvre et en m'entendant dire : *Garçon, le second service*, — l'hôte marmottait entre ses dents : Voilà un Anglais qui parle fort joliment le français.

Vous voyez que le maître de l'auberge de Martigny n'était pas doué de la science physionomique de son compatriote Lavater, puisqu'il osait me faire cette question au moins impertinente : — Monsieur dîne-t-il?

Lorsqu'il eut entendu ma réponse affirmative : — Monsieur est bien tombé aujourd'hui, continua-t-il, nous avons encore de l'ours.

— Ah! ah! fis-je, médiocrement flatté du rôti. — Est-ce que c'est bon votre ours?

L'hôtelier sourit en secouant la tête avec un mouvement de haut en bas, qui pouvait se traduire ainsi : Quand vous en aurez goûté, vous ne voudrez plus manger autre chose.

— Très bien, continuai-je, et à quelle heure votre table d'hôte?

— A cinq heures et demie.

Je tirai ma montre, il n'était que quatre heures dix minutes. — C'est bon, dis-je à part moi, j'aurai le temps d'aller voir le vieux château.

— Monsieur veut-il quelqu'un pour le conduire, et pour lui ex-

pliquer de quelle époque il est? me dit l'hôte, répondant à mon *à parte*.

— Merci, je retrouverai mon chemin tout seul; quant à l'époque à laquelle remonte votre château, ce fut Pierre de Savoie, surnommé le Grand, qui, si je ne me trompe, le fit élever vers la fin du douzième siècle.

— Monsieur sait notre histoire aussi bien que nous.

Je le remerciai pour l'intention, car il était évident qu'il croyait me faire un compliment.

— Oh! reprit-il, c'est que notre pays a été fameux autrefois; il avait un nom latin, il a soutenu de grandes guerres, et il a servi de résidence à un empereur de Rome.

— Oui, repris-je en laissant, comme le professeur du *Bourgeois gentilhomme*, tomber négligemment la science de mes lèvres; oui, Martigny est l'*Octodurum* des Celtes, et ses habitans actuels sont les descendans des Véragrians dont parlent César, Pline, Strabon et Tite-Live, qui les appellent même demi-Germains. Cinquante ans environ avant Jésus-Christ, Sergius Galba, lieutenant de César, y fut assiégé par les Sédunois; l'empereur Maximien y voulut faire sacrifier son armée aux faux dieux, ce qui donna lieu au martyre de saint Maurice et de toute la légion thébéienne; enfin, lorsque Pétronius, préfet du prétoire, fut chargé de diviser les Gaules en dix-sept provinces, il sépara le Valais de l'Italie, et fit de votre ville la capitale des Alpes pennines, qui devaient former avec la Tarentaise la septième province viennoise. — N'est-ce pas cela, mon hôte?

Mon hôte était stupéfait d'admiration. — Je vis que mon effet était produit, je m'avançai vers la porte, il se rangea contre le mur le chapeau à la main, et je passai fièrement devant lui, fredonnant aussi faux que cela m'est possible :

Viens, gentille dame,
Viens, je t'attends!...

Je n'avais pas descendu dix marches, que j'entendis mon homme crier à tue-tête au garçon :

— Préparez pour monsieur le n° 3. — C'était la chambre où avait couché Marie-Louise, lorsqu'elle passa à Martigny en 1829.

Ainsi mon pédantisme avait porté le fruit que j'en espérais. Il m'avait valu le meilleur lit de l'auberge, et depuis que j'avais quitté Genève, les lits faisaient ma désolation.

C'est qu'il faut vous dire que les lits suisses sont composés purement et simplement d'une paillasse, et d'un sommier sur lequel on étend, en la décorant du titre de drap, une espèce de nappe si courte, qu'elle ne peut ni se replier à l'extrémité inférieure, sous le matelas, ni se rouler à l'extrémité supérieure, autour du traversin, de sorte que les pieds ou la tête en peuvent jouir alternativement, il est vrai, mais jamais tous deux à la fois. Ajoutez à cela que, de tous côtés, le crin sort raide et serré à travers la toile, ce qui produit sur la peau du voyageur le même effet à peu près que s'il était couché sur une immense brosse à tête.

C'est donc bercé par l'espérance d'une bonne nuit, que je fis dans la ville et dans les environs une tournée d'une heure et demie, espace de temps suffisant pour voir tout ce qu'offre de remarquable l'ancienne capitale des Alpes pennines.

Lorsque je rentrai, les voyageurs étaient à table : je jetai un coup d'œil rapide et inquiet sur les convives ; toutes les chaises se touchaient, et toutes étaient occupées ; je n'avais pas de place !....

Un frisson me courut par tout le corps, je me retournai pour chercher mon hôte. Il était derrière moi. Je trouvai à sa figure une expression méphistophélétique. — Il souriait.

— Et moi, lui dis-je, et moi, malheureux !...

— Tenez, me dit-il, en m'indiquant du doigt une petite table à part ; — tenez, voici votre place ; un homme comme vous ne doit pas manger avec tous ces gens-là.

— Oh ! le digne Octodurois ! — et je l'avais soupçonné !...

C'est qu'elle était merveilleusement servie, ma petite table. — Quatre plats formaient le premier service, et au milieu était un beefsteak d'une mine à faire honte à un beefsteak anglais !... Mon hôte vit qu'il absorbait mon attention. Il se pencha mystérieusement à mon oreille : — Il n'y en aura pas de pareil pour tout le monde, me dit-il.

— Qu'est-ce donc que ce beefsteak ?

— Du filet d'ours ! rien que cela !

J'aurais autant aimé qu'il me laissât croire que c'était du filet de bœuf.

Je regardais machinalement ce mets si vanté, qui me rappelait ces malheureuses bêtes que, tout petit, j'avais vues, rugissantes et crottées avec une chaîne au nez et un homme au bout de la chaîne, danser lourdement, à cheval sur un bâton, comme l'enfant de Virgile ; j'entendais le bruit mat du tambour sur lequel l'homme frappait, le son aigu du flageolet dans lequel il soufflait, et tout cela ne me donnait pas, pour la chair tant vantée que j'avais devant les yeux, une sympathie bien dévorante.—J'avais pris le beefsteak sur mon assiette, et j'avais senti, à la manière triomphante dont ma fourchette s'y était plantée, qu'il possédait au moins cette qualité qui devait rendre les moutons de mademoiselle Scudéry si malheureux. Cependant j'hésitais toujours, le tournant et retournant sur ses deux faces rissolées, lorsque mon hôte, qui me regardait sans rien comprendre à mon hésitation, me détermina par un dernier : *goûtez-moi cela, et vous m'en direz des nouvelles.*

En effet, j'en coupai un morceau gros comme une olive, je l'imprégnai d'autant de beurre qu'il était capable d'en éponger, et en écartant les lèvres, je le portai à mes dents plutôt par mauvaise honte, que dans l'espoir de vaincre ma répugnance. Mon hôte, debout derrière moi, suivait tous mes mouvemens avec l'impatience bienveillante d'un homme qui se fait un bonheur de la surprise que l'on va éprouver. La mienne fut grande, je l'avoue. Cependant je n'osai tout à coup manifester mon opinion, je craignais de m'être trompé ; je recoupai silencieusement un second morceau d'un volume double à peu près du premier, je lui fis prendre la même route avec les mêmes précautions, et quand il fut avalé : Comment, c'est de l'ours ! dis-je.

— De l'ours.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur.

— Eh bien ! c'est excellent.

Au même instant on appela à la grande table mon digne hôte, qui, rassuré par la certitude que j'allais faire honneur à son mets favori, me laissa en tête-à-tête avec un beefsteak. — Les trois quarts

avaient déjà disparu lorsqu'il revint, et reprenant la conversation où il l'avait interrompue :

— C'est, me dit-il, que l'animal auquel vous avez affaire était une fameuse bête. — J'approuvai d'un signe de tête.

— Pesant trois cent vingt !

— Beau poids ! — Je ne perdais pas un coup de dent.

— Qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds.

— Je crois bien ! — Je portai mon dernier morceau à ma bouche.

— Ce gaillard-là a mangé la moitié du chasseur qui l'a tué.

Le morceau me sortit de la bouche comme repoussé par un ressort.

— Que le diable vous emporte, dis-je, en me retournant de son côté, de faire de pareilles plaisanteries à un homme qui dine...

— Je ne plaisante pas, monsieur, c'est vrai comme je vous le dis.

Je sentais mon estomac se retourner.

— C'était, continua mon hôte, un pauvre paysan du village de Fouly, nommé Guillaume Mona. L'ours, dont il ne reste plus que ce petit morceau que vous avez là sur votre assiette, venait toutes les nuits voler ses poires, car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qu'est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes? Or le paysan de Fouly préférait aussi par malheur les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfans qui venaient faire du dégât dans son clos ; il prit en conséquence son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne. — Tiens, dit-il, il y a un ours dans les environs. Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, mais si rapproché, que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat-ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance : que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait. Effectivement l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avançant en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle qu'il était évident

que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours.

Cependant l'homme était un brave.... et il avait dit tout bas en voyant l'ours s'en aller : C'est bon, va-t'en, mais ça ne se passera pas comme ça, nous nous reverrons. Le lendemain, un de ses voisins qui le vint visiter, le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche. — Qu'est-ce que tu fais donc là? lui dit-il. — Je m'amuse, répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et après avoir réfléchi un instant : Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis bon enfant, reprit François, — c'était le nom du voisin. — Eh bien! si tu veux, à nous deux l'ours, deux hommes valent mieux qu'un.

— C'est selon, dit Guillaume, et il continua de scier son troisième lingot.

— Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime (1) et la chair.

— J'aime mieux tout, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— Tu es libre. — Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

— Il paraît que tu prendras ton fusil de munition, dit François.

(1) Le gouvernement accorde une prime de 80 fr. par chaque ours tué.

— Un peu, trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

— Cela gâte la peau.

— Cela tue plus raide.

— Et quand comptes-tu faire ta chasse?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas?

— Non.

— Je te préviens que je vais chercher la trace.

— Bien du plaisir.

— A nous deux, dis?

— Chacun pour soi.

— Adieu, Guillaume!

— Bonne chance, voisin!

Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut sur le banc qui était près de la porte Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

— Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête, ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux.

— Chacun pour soi, dit Guillaume.

C'est le voisin qui m'a raconté cela avant-hier, continua mon hôte, et il me disait : — Concevez-vous, capitaine, car je suis capitaine dans la milice, concevez-vous ce pauvre Guillaume? Je le vois encore sur son banc, devant sa maison, les bras croisés, fumant sa pipe, comme je vous vois. Et quand je pense enfin!!...

— Après, dis-je, intéressé vivement par ce récit qui réveillait toutes mes sympathies de chasseur.

— Après, continua mon hôte, le voisin ne peut rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait, car Guillaume n'était pas homme à rendre des comptes à une femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivie jusqu'au moment où elle s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin, un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route habituelle; il avait au contraire décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pû croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présenta à découvert sa poitrine que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit d'un coup de fusil chargé à double charge, et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendit le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. — Pourtant c'est un crâne chasseur. Eh bien! il m'a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix, car ils sont pieux nos chasseurs, recommanda son ame à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure; puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

— Prends garde à toi, Guillaume, prends garde, s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami; car il vit bien que si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu, l'ours l'avait éventé.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes : — A moi!!!...

Puis rien, pas même une plainte ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait, la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume, et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa

proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume s'il n'était pas mort, car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi, ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer; François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gachette, le coup partit.

L'ours tomba à la renverse, la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner en hurlant sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre. C'étaient des os et de la chair meurtrie, la tête était dévorée presque entièrement (1).

Alors, comme il vit au mouvement des lumières qui passaient derrière les croisées, que plusieurs habitans du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes, car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut rassemblé dans le verger de Guillame.

Sa femme vint avec les autres, ce fut une scène horrible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfans.

On fit pour elle, dans toute la vallée du Rhône, une quête qui rapporta 700 francs. François lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin chacun s'empressa de l'aider et de la secourir. Tous les aubergistes ont même consenti à ouvrir une liste de souscription, et si monsieur veut y mettre son nom...

— Je crois bien! donnez vite.

Je venais d'écrire mon nom et d'y joindre mon offrande, lors-

(1) J'affirme que je ne fais point ici de l'horreur à plaisir et que je n'exagère rien : il n'y a pas un Valaisan qui ignore la catastrophe que je viens de raconter, et lorsque nous remontâmes la vallée du Rhône pour gagner la route du Simplon, on nous raconta partout, avec peu de différence dans les détails, cette terrible et récente aventure.

qu'un gros gaillard blond de moyenne taille entra : c'était le guide qui devait me conduire le lendemain à Chamouny, et qui venait me demander l'heure du départ et le mode du voyage. Ma réponse fut aussi courte que précise.

— A cinq heures du matin et à pied.

III.

LE COL DE BALME.

Mon guide fut exact comme une horloge à réveil. A cinq heures et demie, nous traversions le bourg de Martigny, où je ne vis rien de remarquable que trois ou quatre cretins, qui, assis devant la porte de la maison paternelle, végétaient stupidement au soleil levant. En sortant du village, nous traversâmes la Drance, qui descend du mont Saint-Bernard par le val d'Entremont et va se jeter dans le Rhône, entre Martigny et la Batia. Presque aussitôt nous quittâmes la route, et nous prîmes un sentier qui s'enfonçait dans la vallée, en s'appuyant à droite sur le versant oriental de la montagne.

Lorsque nous eûmes fait une demi-lieue à peu près, mon guide m'invita à me retourner et à remarquer le paysage qui se déroulait sous nos yeux.

Je compris alors, à la première vue, quelle importance politique César devait attacher à la possession de Martigny, ou, pour me

servir du nom qu'il lui donne dans ses Commentaires, d'Octodure. Placée comme elle l'est, cette ville devait devenir le centre de ses opérations sur l'Helvétie, par la vallée de Tarnave, qui prit le nom de Saint-Maurice après le massacre de la légion thébéienne et de son chef; sur les Gaules, par le chemin que nous suivions et qui mène à la Savoie; enfin sur l'Italie, par l'*Ostiolum Montis Jovis*, aujourd'hui le Grand-Saint-Bernard, où il avait fait tracer une voie romaine qui allait de Milan à Mayence.

Nous nous trouvions au centre de ces quatre chemins, et nous pouvions les voir fuir chacun de leur côté, en les suivant plus ou moins long-temps des yeux, selon que nous le permettaient les accidens fantasques de la grande chaîne des Alpes au milieu de laquelle nous voyagions.

Le premier objet qui attirait la vue comme point central de ce vaste tableau était d'abord cette vieille ville de Martigny, où vivaient, du temps d'Annibal, ces demi-Germains dont parlent César, Strabon, Tite-Live et Pline, et qui dut à l'avantage de sa position topographique le terrible honneur de voir passer au milieu de ses murs les armées de ces trois colosses du monde moderne : César, Karl-le-Grand, Napoléon.

L'œil ne se détache de Martigny que pour suivre le chemin du Simplon, qui, s'enfonçant hardiment dans la vallée du Rhône, suit, de Martigny à Riddes, une ligne si droite, qu'il semble une corde tendue, dont les clochers de ces deux villes font les deux piquets. A sa gauche, le Rhône, encore enfant, serpente au fond de la vallée, onduleux et brillant comme le ruban argenté qui flotte à la ceinture d'une jeune fille, tandis qu'au-dessus de lui s'élève de chaque côté cette double chaîne d'Alpes qui s'ouvre au col de Ferret, s'élargit pour enfermer le Valais dans toute sa longueur, et qui va se rejoindre à cinquante lieues plus loin, à l'endroit où la Furca, point intermédiaire entre ces deux rameaux granitiques, réunit à sa droite et à sa gauche les larges bases du Gallenstock et du Mutthorn.

En ramenant la vue de l'horizon à la place que nous occupions, nous apercevions à gauche, mais pour le perdre aussitôt derrière le vieux château de Martigny, le chemin qui conduit à Genève par la vallée de Saint-Maurice; à droite, visible pendant l'espace

d'une lieue à peu près, côtoyant la Drance, torrent bruyant et caillouteux, qu'elle enjambe de temps en temps pour passer capricieusement d'un côté de la rive à l'autre, la route qui conduit au pied du Grand-Saint-Bernard, et à laquelle succède un sentier qui mène à l'hospice. Enfin, derrière nous, et en nous remettant en marche, nous retrouvions le chemin escarpé et rapide que nous gravissions, et que semble au premier abord dominer, sans solution de continuité, le sombre pic de la Tête-Noire, tandis qu'arrivé au haut de la Forclas, convaincu qu'il va falloir escalader immédiatement cette espèce de Pelion entassé sur Ossa, vous vous arrêtez étonné qu'une distance de deux lieues sépare ces deux sommités qui semblaient se toucher d'abord, et entre lesquelles s'ouvre inopinément une vallée dont vous ne pouviez pas même soupçonner l'existence.

Quelque habitué que je fusse déjà à ne me faire, au milieu de ces masses colossales, aucune idée des distances d'après le témoignage de mes yeux, je n'en fus pas moins étonné en découvrant tout à coup à mes pieds, et comme si le sol se dérobait, cette ride profonde de la terre. Immédiatement au-dessous de moi, à deux mille pieds de profondeur, je voyais se tordre et reluire, mince comme un de ces fils que le vent emporte à la fin de l'été, le torrent qui, s'échappant du beau glacier de Trient, serpente capricieusement dans toute la longueur de la vallée, et va fendre une montagne, de sa cime à sa base, pour se jeter et se perdre dans le Rhône entre la Verrerie et Vernaya. Quelques maisons éparses sur ses bords, couvertes de leurs toits gris, semblaient de gros scarabées se promenant lourdement dans la plaine, tandis que, des extrémités opposées de cette espèce de village, s'échappaient, à peine visibles à l'œil nu, les deux chemins qui conduisent indifféremment à Chamouny, l'un par la Tête-Noire, et l'autre par le col de Balme. C'était ce dernier que nous devions prendre.

Nous descendîmes dans la vallée. Mon guide me conseilla de faire halte à une petite baraque oubliée par le village au bord du chemin et pompeusement décorée du nom d'auberge. Ce repos était nécessaire, me dit-il, pour nous préparer à faire les deux autres tiers de la route, la seule maison que nous devions rencontrer après

celle-là étant distante de trois lieues et située dans l'échancrure même du col de Balme. Ce que je compris de plus clair dans tout cela, c'est qu'il avait soif.

On nous donna, au prix du Bordeaux, une bouteille de vin du cru avec lequel un Parisien n'aurait pas voulu assaisonner une salade, et que mon Valaisan vida voluptueusement jusqu'à la dernière goutte. Heureusement je trouvai ce que l'on trouve partout en Suisse, une tasse d'excellent lait, dans laquelle je versai quelques gouttes de kirchenwaser. C'était un assez pauvre déjeûner pour un homme auquel il restait encore six lieues de pays à faire. Mon guide, qui vit ma préoccupation, et qui en devina la cause en me voyant piteusement tremper, dans ce mélange acidulé, une croûte de pain dure et grise comme de la pierre ponce, me rendit un peu de courage en m'assurant qu'à l'auberge du col de Balme nous trouverions à manger quelque chose de plus restaurant. Je priai Dieu de l'entendre, et nous nous remîmes en route.

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapin où j'avais vu se perdre la route. Mon guide ne m'avait pas trompé : là devait commencer la véritable fatigue. Cependant j'aurai tant à parler dans la suite de passages escarpés et dangereux, que je ne cite celui-ci que pour mémoire. Nous commençâmes à côtoyer la pente rapide du col, ayant à notre droite un précipice de cinq ou six cents pieds de profondeur, et au-delà de ce précipice une montagne à pic que les gens du pays appellent l'Aiguille d'Iliers, et qui venait d'acquérir une célébrité récente, par la chute mortelle qu'y avait faite en 1831 un Anglais qui avait voulu parvenir à son sommet. Mon guide me fit voir, aux deux tiers de la hauteur de l'Aiguille, l'endroit où le pied avait manqué à ce malheureux, l'espace effrayant qu'il avait parcouru, bondissant de rocher en rocher comme une avalanche vivante ; puis enfin au fond du précipice, la place où il s'était arrêté, masse de chair informe et hideuse à laquelle il ne restait aucune apparence humaine.

Ces sortes d'histoires, peu gracieuses par elles-mêmes, le sont encore moins, racontées sur le terrein où elles sont arrivées; il est peu reconfortant pour un voyageur, si flegmatique qu'il soit, d'apprendre qu'à l'endroit même où il est, le pied glissa à un autre, et que cet autre s'est tué. Au reste les guides ne sont point avares de tels récits;

c'est un avis indirect qu'ils donnent aux voyageurs, de ne point se hasarder sans eux.

Cependant là où cet Anglais s'était tué, un pâtre, suivi de son troupeau de chèvres, courait à toutes jambes, sautant de rocher en rocher, ébranlant à chaque bond quelque pierre qui dans sa chute en entraînait d'autres. Celles-ci détachaient en roulant de petits rochers qui à leur tour en déracinaient de plus gros; enfin toute cette avalanche descendait avec une vitesse croissante sur le talus de la montagne, cliquetant comme de la grêle sur un toit; puis, après un intervalle de silence, elle allait se précipiter avec un bruit sourd dans l'eau qui coulait au fond du ravin coupé à pic qui séparait les deux montagnes. Il nous accompagna ainsi sur le versant opposé à celui que nous suivions, redoublant d'adresse et de vélocité pendant l'espace d'une demi-lieue, sans autre motif apparent que celui de prolonger le plaisir qu'il voyait bien que me donnaient son adresse et sa témérité montagnarde.

Depuis quelque temps l'air se rafraîchissait, nous montions toujours, et déjà nous étions arrivés à sept mille pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer; çà et là de grandes plaques de neige annonçaient que nous approchions des régions glacées où elle ne fond plus. Nous avions laissé au-dessous de nous, dans la montée du bois Magnen, les hêtres et les sapins: les paturages seuls poussaient à l'endroit où nous étions parvenus. Une bise froide passait de temps en temps, et glaçait tout à coup sur mon front la sueur que la fatigue y rappelait bientôt. Ce fut avec une véritable joie que j'appris de mon guide que nous allions apercevoir l'auberge du col de Balme; quelques minutes après je vis effectivement, au milieu de l'échancrure de la montagne qui sépare la vallée de Chamouny de celle du Trient, poindre, en se découpant sur un ciel bleu, le toit rouge de cette maison bénie, puis ses murailles blanches qui semblaient sortir de terre au fur et à mesure que nous montions; enfin les degrés de sa porte, sur lesquels était assis un chien roux, qui vint gracieusement vers nous les yeux brillans et la queue flamboyante pour nous inviter à venir nous reposer chez son maître. — Merci, mon chien, merci! Nous y allons.

J'étais si pressé de trouver du feu et une chaise, que je me précipitai dans l'auberge sans prendre le temps de jeter un regard sur

cette fameuse vallée de Chamouny, qui, du seuil de la porte, se déroulait à la vue dans toute son étendue et toute sa beauté.

Lorsque le froid et la faim, ces deux grands ennemis du voyageur, furent un peu calmés, la curiosité reprit le dessus. Je me fis conduire les yeux fermés, par mon guide, à l'endroit le plus favorable pour embrasser d'un seul coup-d'œil la double chaîne des Alpes, et bientôt je me trouvai placé sur un point assez élevé pour ne rien perdre de son étendue. Alors j'ouvris les yeux, et comme si une toile se levait sur une magnifique décoration, je saisis, avec un plaisir mêlé d'effroi de me voir si petit au milieu de si grandes choses, tout l'ensemble de cet immense panorama, dont les dômes neigeux, dominant la riche végétation de la vallée, semblent le palais d'été du dieu de l'hiver.

En effet, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ce n'étaient que pics décharnés, à chacun desquels pendaient, comme la queue traînante d'un manteau, les scintillantes ondulations d'une mer de glace. C'était à qui s'élancerait le plus près du ciel, de l'Aiguille du Tour, de l'Aiguille-Verte ou du Pic du Géant; c'était à qui descendrait le plus menaçant dans la vallée des glaciers d'Argentières, des Bossons ou de Taconnay. Puis à l'horizon qu'il ferme comme s'il était la dernière sommité de cette chaîne que sa masse nous dérobe et qui fuit vers les Pyrénées, dominant pics et aiguilles, couché comme un ours blanc sur les glaçons d'une mer polaire, le frère du Chimboraço et de l'Immaüs, le roi des montagnes d'Europe, le Mont-Blanc, cette dernière marche de l'escalier de la terre à l'aide duquel l'homme se rapproche du ciel.

Je restai une heure anéanti dans la contemplation de ce tableau, sans m'apercevoir que j'avais quatre degrés de froid.

Quant à mon guide, qui avait vu cent fois déjà ce splendide spectacle, il courait, pour se réchauffer, à quatre pattes avec le chien, et le faisait aboyer en lui tirant la queue.

Enfin, il vint à moi pour me faire part d'une idée dont il venait d'être frappé :

— Si monsieur veut coucher ici, me dit-il avec l'accent d'un homme qui ne serait pas fâché de doubler son bénéfice en dédoublant ses journées, monsieur trouvera un bon souper et un bon lit.

Le maladroit ! s'il m'avait laissé tranquille, ce souper et ce lit,

j'aurais bien été obligé de les prendre, et Dieu sait quel repas et quel sommeil l'un et l'autre me promettaient.

Je me levai tout effrayé à l'idée du danger que j'avais couru.

— Non, non, lui dis-je, partons.

— C'est que nous ne sommes qu'à moitié chemin tout juste de Martigny à Chamouny.

— Je ne suis pas fatigué.

— C'est qu'il est quatre heures.

— Trois heures et demie.

— C'est que nous avons encore près de cinq lieues à faire et trois heures de jour seulement.

— Nous ferons les deux dernières lieues de nuit.

— C'est que vous perdrez un beau paysage.

— Je gagnerai un bon lit et un bon souper. Allons, en route.

Mon guide, qui avait épuisé toutes ses meilleures raisons, se remit en marche en soupirant. Nous partîmes.

Toutes les choses que je vis, tant que le jour me permit de distinguer les objets, ne furent plus que des détails du grand tableau dont l'ensemble m'avait tant frappé; détails merveilleux pour qui les voit, mais fatigans, je crois, pour ceux à qui on essaierait de les peindre. D'ailleurs, il entre bien plus dans le plan de ces Impressions, si tant est que ces Impressions aient un plan, de parler des hommes que des localités.

Il était nuit noire lorsque nous arrivâmes à Chamouny. Nous avions fait neuf lieues de pays, qui, sans exagération, en valent bien douze ou quatorze de France; c'était une bonne journée.

Aussi je ne m'occupai que de trois choses, que je recommande à tous ceux qui feront la route que je venais de parcourir :

La première, de prendre un bain;

La seconde, de souper;

La troisième, de faire remettre à son adresse une lettre contenant une invitation à dîner pour le lendemain, et portant cette souscription :

A Monsieur Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

Puis je me couchai.

Maintenant, je vais vous dire en deux mots et de mon lit, si tou-

tefois sa célébrité n'est point arrivée jusqu'à vous, ce que c'est que M. Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

C'est le Christophe Colomb de Chamouny.

IV.

JACQUES BALMAT,

DIT MONT-BLANC.

Il y a deux choses consacrées que le voyageur qui passe à Chamouny ne peut se dispenser de voir : c'est la croix de Flegère et la mer de glace. Ces deux merveilles sont placées en face l'une de l'autre, à droite et à gauche de Chamouny ; on ne parvient à chacune de ces sommités qu'en gravissant la base de l'une ou de l'autre des deux chaînes de montagnes, au milieu desquelles est situé le village ; et arrivé au but de l'ascension, on domine la vallée à la hauteur de quatre mille cinq cents pieds à peu près.

La mer de glace qu'alimente le sommet neigeux du Mont-Blanc, descend entre l'Aiguille des Charmeaux et le Pic du Géant, et s'avance jusqu'au milieu de la vallée. Là, après avoir rempli, comme un serpent immense, l'intervalle qui sépare ces deux montagnes entre lesquelles elle rampe, elle ouvre sa gueule verdâtre, de laquelle sort en bouillonnant à grand bruit le torrent glacé de l'Ar-

veyron. L'ascension qui conduit le voyageur sur sa croupe immense se fait donc, comme on le voit, au flanc même du Mont-Blanc dont on ne peut plus embrasser du regard la masse colossale, par cela même qu'on le touche.

La croix de Flegère est au contraire placée au versant de la chaîne de montagnes opposées à celle du Mont-Blanc. Aussi, au fur et à mesure qu'on s'élève, on croirait, si ce n'était la fatigue, que c'est le colosse que l'on a en face de soi, qui s'abaisse graduellement et avec la complaisance d'un éléphant qui se couche à l'ordre de son cornac pour se faire voir de lui-même. Enfin arrivé au plateau où se trouve la croix, le voyageur découvre devant lui, et aussi distinctement que si quelques centaines de pas seulement l'en séparaient, tous les accidens de glaces, de neiges, de rochers et de forêts, que la nature capricieuse ou tourmentée des montagnes peut accumuler dans son désordre ou sa fantaisie.

La première ascension que l'on fait est ordinairement celle de la croix de Flegère. Voilà du moins ce que me dit le guide que m'envoya le syndic, car à Chamouny les guides sont soumis à un syndicat qui règle leurs tours de service ; de cette manière, aucun d'eux ne fait fortune aux dépens de ses confrères en intriguant auprès des voyageurs. Comme je n'avais aucune prédilection particulière pour la mer de glace, je remis au lendemain la visite que je comptais lui faire, et nous partîmes.

Le chemin de la croix de Flegère est assez facile : il y a bien, par-ci par-là, quelque passage escarpé, quelque précipice à pic, quelque pente rapide; mais quoique je ne sois pas un montagnard bien habile, comme on le verra en temps et lieu, je m'en tirai à mon honneur. Quant à la distance à parcourir, c'était une promenade en comparaison des courses que j'avais faites, et trois heures de marche nous suffirent pour atteindre le plateau. Arrivé à son sommet, on découvre de face le même tableau qu'on a vu la veille de profil, en arrivant par le col de Balme, qui lui-même sert alors de point de départ pour la vue dans le vaste panorama qu'elle a à parcourir.

J'ai déjà parlé de la difficulté de calculer les distances dans les montagnes, et des illusions d'optique qui résultent de la proportion exagérée des objets que l'on a sous les yeux. De la croix de Flegère





nous apercevions, comme si une heure de chemin seulement nous en séparait, la petite maison blanche au toit rouge qui s'élève dans l'échancrure du col de Balme, et qui cependant est éloignée de quatre lieues à peu près, distance à laquelle il serait impossible de la distinguer dans nos plaines. La première aiguille et le premier glacier qu'on aperçoit en commençant l'inventaire des sommités que l'on a devant soi, sont le glacier et l'aiguille du Tour. L'aiguille du Tour s'élève de sept ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Viennent immédiatement après le glacier d'Argentières et l'aiguille du même nom, qui s'élance, noire et aiguë, à la hauteur de douze mille quatre-vingt-dix pieds; puis l'Aiguille-Verte dont la tête, toute couverte de neige, semble le géant de la ballade qui arrête les aigles dans leur vol, heurte les nuages de son front. Elle dépasse de six cents pieds la tête de sa sœur, l'Aiguille d'Argentières.

Après elle et en face de vous, s'appuyant au pied de l'aiguille rougeâtre du Dru et aux flancs du Montauvert, la mer de glace déroule son vaste tapis, dont les ondulations solides, à peine visibles de la place où l'on se trouve, deviennent de petites montagnes quand on les mesure de leur base.

Les cinq aiguilles qui se succèdent, sont celles des Charmeaux, du Grepont, de la Bletière, du Midi et du Mont-Maudit. La plus petite a neuf mille pieds.

Puis enfin vient la sommité la plus élevée du Mont-Blanc, haute, selon *André de Gy*, de quatorze mille huit cent quatre-vingt-douze, selon Tralles, de quatorze mille sept cent quatre-vingt-treize, et selon Saussure, de quatorze mille six cent soixante-seize pieds, et de laquelle pendent, jusque dans la vallée, les glaciers des Bossons et de Taconnay.

En face de cette famille de géans aux têtes blanchies, on se fait tout d'abord cette question :

La cime de ces montagnes a-t-elle été de tout temps couverte de neige comme elle l'est en ce moment?

Écoutez un paysan de la Furca; il vous racontera que le Mont-Blanc est le passage habituel du Juif errant lorsqu'il se rend de l'Italie en France : seulement, la première fois qu'il la franchit,

vous dira-t-il, il la trouva couverte de moissons, la seconde fois de sapins, et la troisième fois de neiges.

Lorsque j'eus contemplé à loisir cet immense tableau, nous redescendîmes vers Chamouny; au milieu du chemin, à peu près, je m'aperçus que j'avais perdu ma montre. Je voulus retourner sur mes pas, mais mon guide déclara que c'était son affaire, rien ne devant se perdre dans la vallée de Chamouny. Je m'établis sur un plateau, d'où la vue était presque aussi belle que celle de la croix de Flegère, et j'attendis patiemment son retour : au bout d'une demi-heure, je le vis sortir joyeux et triomphant d'un bois de sapins que nous venions de traverser. Il avait retrouvé la montre et me la montrait en l'agitant au bout de sa chaîne : il était certes plus content que moi. Je lui offris une récompense qu'il refusa. Cet incident nous fit perdre une quarantaine de minutes, et ce ne fut que vers les quatre heures que nous fûmes de retour au village. En approchant de l'hôtel, j'aperçus sur le banc, placé devant la porte, un vieillard de soixante-dix ans à peu près, qui se leva et vint à ma rencontre sur un signe que lui fit le garçon d'auberge qui causait avec lui. Je devinai que c'était mon convive, et j'allai au-devant de lui en lui tendant la main.

Je ne m'étais pas trompé : c'était Jacques Balmat, ce guide intrépide qui, au milieu de mille dangers, atteignant le premier la sommité la plus élevée du Mont-Blanc, avait frayé le chemin à de Saussure. Le courage avait précédé la science.

Je le remerciai de m'avoir fait l'honneur d'accepter mon invitation. Le brave homme crut que je me moquais de lui, il ne comprenait pas qu'il fût pour moi un être tout aussi extraordinaire que Colomb qui trouva un monde ignoré, ou que Vasco qui retrouva un monde perdu.

J'invitai mon guide à dîner avec son doyen; il accepta avec autant de simplicité qu'il avait refusé mon argent; nous nous mîmes à table. J'avais recommandé la carte au garçon : mes convives parurent contens.

Au dessert, je mis la conversation sur les exploits de Balmat. Le vieillard, que le vin de Montmeillan avait rendu gai et bavard, ne demandait pas mieux que de me les conter. Le surnom de Mont-

Blanc qu'il a conservé prouve du reste qu'il est fier des souvenirs que j'invoquais.

Il ne se fit donc pas prier, lorsque je l'invitai à me raconter tous les détails de sa périlleuse entreprise. Seulement il me tendit son verre, je le remplis ainsi que celui de mon guide. — Avec votre permission, mon maître, me dit-il en se levant.

— Certes, et à votre santé, Balmat.

Nous trinquâmes.

— Pardieu, dit-il en se rasseyant, vous êtes un bon garçon.

Puis il vida son verre, fit clapper sa langue, cligna des yeux en se renversant sur le dossier de sa chaise, essayant de rappeler ses idées, que le dernier verre qu'il venait d'avaler ne rendait probablement pas plus claires.

Mon guide, de son côté, fit ses dispositions pour écouter le plus commodément possible un récit qu'il avait déjà probablement entendu plus d'une fois. Elles étaient aussi confortables que simples, ne consistant qu'en un demi-tour qu'il fit décrire en même temps à sa chaise et à sa personne ; de cette manière il se trouva les pieds au feu, le coude sur la table, la tête sur la main gauche et le verre dans la main droite.

Quant à moi, je pris mon album et mon crayon, et je me préparai à écrire. C'est donc le récit pur et simple de Balmat que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

— Hum ! C'était ma foi en 1786 ; j'avais vingt-cinq ans, ce qui m'en fait aujourd'hui, tel que vous me voyez, soixante-douze bien comptés.

J'étais bon là. Un jarret du diable et un estomac d'enfer ! J'aurais marché trois jours de suite sans manger. Ça m'est arrivé une fois que j'étais perdu dans le Buet. J'ai croqué un peu de neige, voilà tout. Je me disais de temps en temps en regardant le Mont-Blanc de côté : Oh ! farceur, tu as beau faire et beau dire, va, je te grimperai dessus quelque jour. Enfin, c'est bon...

Voilà que ça me trottait toujours dans la tête, le jour comme la nuit. Le jour je montais dans le Brevent, d'où l'on voit le Mont-Blanc comme je vous vois, et je passais des heures entières à chercher un chemin : — Bah ! j'en ferai un, s'il n'y en a pas, que je disais, mais il faut que j'y monte.

La nuit, c'était bien autre chose, je n'avais pas plus tôt les yeux fermés que j'étais en route. Je montais d'abord comme s'il y avait eu une route royale, et je me disais : Pardieu, j'étais bien bête de croire que c'était si difficile d'arriver au Mont-Blanc. Puis, petit à petit, le chemin se rétrécissait; mais c'était encore un joli petit sentier comme celui de la Flegère : j'allais toujours. Enfin, j'arrivais à des endroits où le sentier s'effaçait, des endroits inconnus, quoi! la terre mouvait, j'enfonçais dedans jusqu'aux genoux. C'est égal, je me donnais une peine !.... Qu'on est bête quand on rêve! — C'est bien, j'en sortais à la longue; mais ça devenait si raide, que j'étais obligé d'aller à quatre pattes : c'était bien autre chose alors! Toujours de plus difficile en plus difficile, je mettais mes pieds sur des bouts de rocher, et je les sentais remuer comme des dents qui vont tomber; la sueur me coulait à grosses gouttes, j'étouffais que c'était un cauchemar! N'importe, j'allais toujours. J'étais comme un lézard le long d'un mur; je voyais la terre s'en aller sous moi : ça m'était égal, je ne regardais encore qu'en l'air, je voulais arriver; mais c'étaient les jambes!... moi, qui ai les jarrets solides, je ne pouvais plus les plier. Je me retournais les ongles sur les pierres, je sentais que j'allais tomber, et je disais : Jacques Balmat, mon ami, si tu n'attrapes pas cette petite branche-là, qui est au-dessus de ta tête, ton compte est bon. La maudite branche, je la touchais du bout des doigts; je me raclais les genoux comme un ramoneur. Ah! la branche, ah! je la pinçais. Allons; ah!... cette nuit-là, je me la rappellerai toujours! ma femme m'a réveillé par le plus vigoureux coup de poing!... Imaginez-vous que je m'étais accroché à son oreille, et que je la tirais comme un morceau de gomme élastique. Ah! pour cette fois je me dis : Jacques Balmat, il faut que tu en aies le cœur net. Je sautai donc à bas du lit, et je mis mes guêtres. — Où vas-tu? me dit ma femme. — Chercher du cristal, que je répondis, je ne voulais pas lui conter mon affaire, — et ne sois pas inquiète, continuai-je, si tu ne me vois pas revenir ce soir. Si je ne suis pas rentré à neuf heures, c'est que je coucherai dans la montagne. Je pris un bâton solide, bien ferré, double en grosseur et en longueur d'un bâton ordinaire; j'emplis ma gourde d'eau-de-vie, je mis un morceau de pain dans ma poche, — et en route!

J'avais bien essayé déjà de monter par la mer de glace, mais le

Mont Maudit m'avait barré le passage. Alors je m'étais retourné par l'aiguille du Goûter; mais pour aller de là au Dôme il y avait une espèce d'arête d'un quart de lieue de long sur un ou deux pieds de large, et puis au-dessous dix-huit cents pieds de profondeur. — Merci!

Cette fois donc je résolus de changer de chemin : je pris celui de la montagne de la Côte; au bout de trois heures j'étais arrivé au glacier des Bossons. Je le traversai; ce n'était pas là le difficile. Quatre heures après j'étais aux Grands-Mulets; c'était déjà quelque chose. J'avais gagné mon déjeuner; je cassai une croûte, je bus un coup. — C'est bon.

A l'époque dont je vous parle, on n'avait point encore pratiqué aux Grands-Mulets le plateau qui y est aujourd'hui, si bien qu'on n'y était pas à son aise, je vous en réponds : j'étais en outre assez inquiet de savoir si je trouverais plus haut un endroit où passer la nuit. J'avais beau chercher à droite et à gauche, je ne voyais rien. Enfin je me remis en route à la grace de Dieu.

Au bout de deux heures et demie, je trouvai une belle place nue et sèche; le rocher perçait la neige, et m'offrait une surface de six ou sept pieds : c'était tout ce qu'il me fallait, non pas pour dormir, mais pour attendre le jour d'une manière un peu moins dure que dans la neige. Il était sept heures du soir, je cassai mon second morceau de pain, je bus une seconde goutte, et je m'installai sur le rocher où j'allais passer la nuit : ça ne me prit pas grand temps, le lit n'était pas long à faire.

Sur les neuf heures, je vis venir l'ombre qui montait de la vallée comme une fumée épaisse, et s'avançait lentement vers moi. A neuf heures et demie, elle m'atteignit et m'enveloppa : cependant je voyais encore au-dessus de moi les derniers rayons du soleil couchant, qui avaient peine à quitter la plus haute sommité du Mont-Blanc. Je les suivis des yeux tant qu'ils y restèrent. Enfin ils disparurent, et le jour s'en alla. Tourné comme je l'étais vers Chamouny, j'avais à ma gauche l'immense plaine de neige qui monte au dôme du Goûter(1), et à ma droite, à la portée de ma main, un

(1) Le dôme du Goûter est ainsi nommé, parce que le soleil l'éclaire à l'heure où l'on fait ce repas.

précipice de huit cents pieds de profondeur. Je ne voulais pas m'endormir, de peur de rouler dans la ruelle en rêvant; je m'assis sur mon sac, et je me mis à battre des pieds et des mains pour entretenir la chaleur. Bientôt la lune se leva pâle et dans un cercle de nuages, qui la voilèrent tout-à-fait sur les onze heures. En même temps, je voyais descendre de l'aiguille du Goûter un coquin de brouillard qui ne m'eut pas plus tôt atteint qu'il se mit à me cracher de la neige à la figure. Alors je m'enveloppai la tête avec mon mouchoir, et je lui dis : C'est bon, va ton train. A chaque minute, j'entendais la chute des avalanches qui grondaient en roulant comme le tonnerre. Les glaciers craquaient, et à chaque craquement je sentais la montagne remuer. Je n'avais ni faim ni soif, et j'éprouvais un singulier mal de tête qui me prenait au haut du crâne et qui descendait jusqu'aux sourcils. Pendant ce temps-là, le brouillard n'arrêtait pas. Mon haleine s'était gelée contre mon mouchoir, la neige avait mouillé mes habits : il me sembla bientôt que j'étais tout nu. Je redoublai la rapidité de mes mouvemens, et je me mis à chanter, pour chasser un tas d'idées bêtes qui me venaient dans l'esprit. Ma voix se perdait sur cette neige, aucun écho ne me répondit : tout était mort au milieu de cette nature glacée; ma voix me faisait à moi-même une drôle d'impression. Je me tus, j'avais peur.

A deux heures, le ciel blanchit vers l'orient. Avec les premiers rayons du jour, je sentis le courage me revenir. Le soleil se leva, luttant avec les nuages qui couvraient le Mont-Blanc; j'espérais toujours qu'il les chasserait, mais sur les quatre heures, les nuages s'épaissirent, le soleil s'affaiblit, et je reconnus que ce jour-là il me serait impossible d'aller plus loin. Alors, pour ne pas tout perdre, je me mis à explorer les environs, et je passai toute la journée à visiter les glaciers et à reconnaître les meilleurs passages. Comme le soir venait, et le brouillard à sa suite, je redescendis jusqu'au Bec-à-l'Oiseau, où la nuit me prit. Je passai celle-là mieux que l'autre, car je n'étais plus sur la glace, et je pus dormir un peu. Je me réveillai transi, et aussitôt que le jour parut, je redescendis vers la vallée, ayant dit à ma femme que je ne serais pas plus de trois jours. Au village de la Côte seulement mes habits dégelèrent.

Je n'avais pas fait cent pas hors des dernieres maisons que je

rencontrai François Paccard, Joseph Carier et Jean-Michel Tournier; c'étaient trois guides : ils avaient leur sac, leur bâton et leur costume de voyage. Je leur demandai où ils allaient : ils me répondirent qu'ils cherchaient des cabris (1) qu'ils avaient donnés en garde à de petits paysans. Comme ces petits animaux ne valent pas plus de 40 sous la pièce, leur réponse me donna l'idée qu'ils voulaient me tromper, et je pensai qu'ils tentaient le voyage que je n'avais pas pu faire, d'autant plus que M. de Saussure avait promis une récompense au premier qui atteindrait le haut du Mont-Blanc. Une ou deux questions que me fit Paccard sur l'endroit où l'on pourrait coucher au Bec-à-l'Oiseau, me confirmèrent dans mon opinion. Je lui répondis que tout était plein de neige et qu'une station m'y paraissait impossible; je le vis alors échanger avec les autres un signe d'intelligence que je fis semblant de ne pas apercevoir. Ils se retirèrent à l'écart, se consultèrent entre eux, et finirent par me proposer de monter tous ensemble; j'acceptai, mais j'avais promis de rentrer, et je ne voulais pas manquer de parole à ma femme. Je revins donc chez moi pour lui dire de ne pas être inquiète, changer de bas et de guêtres, et prendre quelques provisions. A onze heures du soir, je partis de nouveau sans me coucher, et à une heure je rejoignis les camarades au Bec-à-l'Oiseau, quatre lieues au-dessous de l'endroit où j'avais couché la veille; ils dormaient comme des marmottes; je les réveillai : en un instant ils furent sur pieds, et nous nous mîmes tous les quatre en marche. Ce jour-là, nous traversâmes le glacier de Taconnay, nous montâmes jusqu'aux Grands-Mulets, où, l'avant-veille, j'avais passé une si fameuse nuit; puis, prenant à droite, nous arrivâmes vers les trois heures au dôme du Goûter. Déjà l'un de nous, Paccard, avait manqué d'air un peu au-dessous des Grands-Mulets, et il était resté couché sur l'habit de l'un de nos camarades.

Parvenus au sommet du dôme, nous vîmes, sur l'aiguille du Goûter, bouger quelque chose de noir que nous ne pouvions distinguer. Nous ne savions pas si c'était un chamois ou un homme. — Nous criâmes, et l'on nous répondit; puis, au bout d'un instant,

(1) Des chevreaux.

comme nous faisions silence pour entendre un second cri, ces paroles nous arrivèrent :

— *Ohé ! les autres ! attendez, nous voulons monter avec vous.*

Nous les attendîmes en effet, et en les attendant nous vîmes arriver Paccard qui avait repris force. Au bout d'une demi-heure, ils nous rejoignirent : c'étaient Pierre Balmat et Marie Coutet, qui avaient fait le pari, avec les autres, d'être parvenus avant eux au dôme du Goûter ; leur pari était perdu. Pendant ce temps, pour utiliser les momens, je m'étais aventuré à la découverte, et j'avais fait un quart de lieue à peu près, à cheval sur l'arête en question qui joint le dôme du Goûter au sommet du Mont-Blanc : c'était un chemin de danseur de corde, mais c'est égal, je crois que j'aurais réussi à aller jusqu'au bout, si la Pointe Rouge n'était venue me barrer le chemin. Comme il était impossible d'avancer plus loin, je revins vers l'endroit où j'avais quitté les camarades ; mais il n'y avait plus que mon sac ; désespérant de gravir le Mont-Blanc, ils l'avaient laissé là en disant : — Balmat est leste, il nous rattrapera. — Je me trouvai donc seul, et un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué ; puis, quelque chose me disait que cette fois je réussirais. Je me décidai donc pour ce dernier parti ; je chargeai mon sac et me mis en route : il était quatre heures du soir.

Je traversai le grand plateau, et je parvins jusqu'au glacier de la Brinva d'où j'aperçus Cormayeur et la vallée d'Aoste en Piémont. Le brouillard était sur le sommet du Mont-Blanc ; je ne tentai pas d'y monter, moins dans la crainte de me perdre que dans la certitude que les autres, ne pouvant m'y voir, ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. Je profitai du peu de jour qui me restait pour chercher un abri ; mais au bout d'une heure, comme je n'avais rien trouvé, et que je me rappelais l'autre nuit, vous savez, je résolus de revenir chez moi. Je me mis donc en marche ; mais, arrivé au grand plateau, comme je ne savais pas encore me garantir la vue avec un voile vert, ainsi que je l'ai fait depuis, la neige me fatigua tellement les yeux, que je ne distinguais plus rien ; j'avais des éblouissemens qui me faisaient voir de grandes taches de sang. Je m'assis pour me remettre ; je fermai les yeux et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Au bout d'une demi-heure, ma vue s'était

remise, mais la nuit était venue; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me levai, — et allez!

Je n'avais pas fait deux cents pas que je sentis, avec mon bâton, que la glace manquait sous mes pieds : j'étais au bord de la grande crevasse, tu sais, Pierre Payot (c'était le nom de mon guide); — la grande crevasse où ils sont morts à trois, et d'où l'on a tiré Marie Coutet.

— Qu'est-ce que cette histoire, interrompis-je?

— Je vous conterai ça demain, me dit Payot. — Allez, mon ancien, allez, continua-t-il, en s'adressant à Balmat, on vous écoute.

Balmat reprit :

— Ah! je lui dis : Je te connais. Au fait nous l'avions traversée, la matin, sur un pont de glace recouvert de neige. Je le cherchai, mais la nuit allait toujours s'épaississant; ma vue se fatiguait de plus en plus et je ne pus le retrouver : le mal de tête dont j'ai déjà parlé m'avait repris; je ne me sentais aucun désir de boire ni de manger; de violens maux de cœur me labouraient l'estomac. Cependant il fallait se décider à demeurer jusqu'au jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage, et je me préparai de mon mieux à passer une nuit pareille à l'autre. Cependant, comme j'étais deux mille pieds plus haut à peu près, le froid était bien plus vif; une petite neige fine et aiguë me glaçait; je sentais une pesanteur et une envie de dormir irrésistible, des pensées tristes comme la mort me venaient dans l'esprit, et je savais très bien que ces pensées tristes et cette envie de dormir étaient un mauvais signe, et que si j'avais le malheur de fermer les yeux, je pourrais bien ne plus les rouvrir. De l'endroit où j'étais, j'apercevais, à dix mille pieds au-dessous de moi, les lumières de Chamouny, où mes camarades étaient bien chaudement, bien tranquilles près de leur feu, ou dans leur lit. Je me disais : Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou, s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit, en tisonnant ses braises, ou en tirant sa couverture sur ses oreilles : — A l'heure qu'il est, cet imbécille de Jacques s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage, Balmat! — Ce n'était pas ce qui me manquait, le courage, mais la force! — L'homme n'est pas de fer, et je sentais bien que je n'étais pas à mon aise, enfin. Dans les courts

intervalles de silence qu'interrompaient de minute en minute la chute des avalanches et le craquement des glaciers, j'entendais aboyer un chien à Cormayeur, quoiqu'il y eût à peu près une lieue et demie de ce village à l'endroit où j'étais ; — cela me distrayait. — C'était le seul bruit de la terre qni arrivât jusqu'à moi. — Vers minuit, le maudit chien se tut, et je retombai dans ce diable de silence comme il en fait un dans les cimetières, car je ne compte pas le bruit des glaciers et des avalanches ; ce bruit-là, c'est la voix de la montagne qui se plaint, et bien loin de rassurer l'homme, elle l'épouvante.

Sur les deux heures, je vis reparaître à l'horizon la même ligne blanche dont je vous ai déjà parlé. Le soleil la suivait comme la première fois ; mais, comme la première fois aussi, le Mont-Blanc avait mis sa perruque : c'est ce qui lui arrive quand il est de mauvaise humeur, et alors il ne faut pas s'y frotter. — Je connaissais son caractère : ainsi je me tins pour averti, et je redescendis dans la vallée, attristé, mais non découragé par ces deux tentatives inutiles, car maintenant j'étais bien certain que la troisième fois je serais plus heureux. Au bout de cinq heures, j'étais de retour au village : il en était huit. Tout allait bien chez moi, ma femme m'offrit à manger, j'avais plus sommeil que je n'avais faim : elle voulut aussi me faire coucher dans la chambre, mais je craignais d'y être tourmenté par les mouches, j'allai m'enfermer dans la grange, je m'étendis sur le foin, et je dormis vingt-quatre heures sans me réveiller.

Trois semaines se passèrent sans amener de changement favorable dans le temps, et sans diminuer mon envie de faire une troisième tentative. Le docteur Paccard, parent du guide dont j'ai parlé, désirait m'accompagner dans celle-ci : il fut convenu en conséquence qu'au premier beau jour, nous partirions ensemble. Enfin, le 8 août 1786, le temps me parut assez sûr pour risquer le voyage. J'allai trouver Paccard, et je lui dis : Voyons, docteur, êtes-vous bon ? N'avez-vous peur ni du froid, ni de la neige, ni des précipices ? Parlez comme un homme. — Je n'ai peur de rien avec toi, Balmat, répondit Paccard. — Eh bien ! repris-je, le moment est venu de grimper sur la taupinière. — Le docteur me dit qu'il était tout prêt ; mais, au moment de fermer sa porte, je crois que son grand

courage lui manqua un peu, car la clef ne sortait pas de la serrure : il tournait le double tour, le détournait, le retournait. — Tiens, Balmat, ajouta-t-il, si nous faisions bien, nous prendrions deux autres guides. —Non pas, lui répondis-je, je monterai seul avec vous, ou vous y monterez avec d'autres ; je veux être le premier, et pas le second. Il réfléchit un instant, tira sa clef, la mit dans sa poche, et me suivit machinalement et la tête baissée. Au bout d'un instant, il secoua les oreilles.—Eh bien! dit-il, je me fie à toi, Balmat. — En route et à la grace de Dieu. — Puis il se mit à chanter, mais pas très juste. Ça le tracassait, le docteur.

Alors je lui pris le bras. — Ce n'est pas le tout, lui dis-je, il faut que personne ne sache notre projet, excepté nos femmes. — Une troisième personne fut cependant mise dans la confidence : c'est la marchande chez laquelle nous avions été obligés d'acheter du sirop pour mêler avec notre eau, le vin et l'eau-de-vie étant trop forts pour un pareil voyage. Comme elle s'était doutée de quelque chose, nous lui dîmes tout, en l'invitant à regarder le lendemain à neuf heures du matin du côté du dôme du Goûter : c'était l'heure à laquelle nous devions y être, si rien ne dérangeait nos calculs.

Toutes nos petites affaires arrangées et nos adieux faits à nos femmes, nous partîmes vers les cinq heures du soir : prenant, l'un du côté gauche, et l'autre du côté droit de l'Arve, afin que nul ne se doutât de notre projet, et nous nous réunîmes au village de la Côte. Le même soir, nous allâmes coucher au sommet de la Côte, entre le glacier des Bossons et celui de Taconnay. J'avais emporté une couverture, je m'en servis pour envelopper le docteur comme on emmaillotte un enfant, et grace à cette précaution, il passa une assez bonne nuit : quant à moi, je dormis tout d'un trait jusqu'à une heure et demie à peu près. A deux heures, la ligne blanche parut, et bientôt le soleil se leva sans nuages, sans brouillard, beau et brillant, enfin nous promettant une fameuse journée : je réveillai le docteur, et nous nous mîmes en route.

Au bout d'un quart d'heure nous nous engageâmes dans le glacier de Taconnay : les premiers pas du docteur sur cette mer, au milieu de ces immenses gerçures dans la profondeur desquelles l'œil se perd, sur ces ponts de glace que l'on entend craquer sous soi, et qui, s'ils s'abîmaient, vous abîmeraient avec eux, furent un peu chancelans ;

mais peu à peu il se rassura en me voyant faire, et nous nous en tirâmes sains et saufs. Nous nous mîmes aussitôt à gravir les Grands-Mulets que nous laissâmes bientôt derrière nous. Je montrai au docteur la place où j'avais passé la première nuit. Il fit une grimace très significative, garda le silence dix minutes; puis, s'arrêtant tout à coup : — Crois-tu, Balmat, me dit-il, que nous arriverons aujourd'hui au haut du Mont-Blanc? Je vis bien de quoi il retournait, et je le rassurai en riant, mais sans rien lui promettre. Nous montâmes encore ainsi l'espace de deux heures; depuis le plateau, le vent nous avait pris, et devenait de plus en plus vif : enfin arrivés à la saillie du rocher qu'on appelle le Petit-Mulet, un coup d'air plus violent enleva le chapeau du docteur. Au juron qu'il proféra, je me retournai, et j'aperçus son feutre qui décampait du côté de Cormayeur. — Il le regardait s'en aller, les bras tendus. — Oh! il faut en faire votre deuil, docteur, que je lui dis, nous ne le reverrons jamais. Il s'en va dans le Piémont. Bon voyage! — Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une bouffée si violente, que nous fûmes obligés de nous coucher à plat-ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau : de dix minutes nous ne pûmes nous relever; le vent fouettait la montagne, et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la maison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais pendant ce temps qu'à la marchande, qui, à cette heure, devait regarder le dôme du Goûter : aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village : arrivé là, je tirai ma lunette, et à douze mille pieds au-dessous de nous dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour-propre détermina le docteur à se remettre sur ses jambes, et à l'instant où il fut debout, nous nous aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel : ceux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux.—J'y répondis avec le mien. — Celui du docteur était absent par congé définitif.

Cependant Paccard avait usé toute son énergie à se remettre sur

pieds, et ni les encouragemens que nous recevions, ni ceux que je lui donnais, ne pouvaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence, et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible, en se donnant du mouvement; il m'écoutait sans m'entendre, et me répondait *oui*, *oui*, pour se débarrasser de moi. Je comprenais qu'il devait souffrir du froid, j'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille, et je partis seul en lui disant que je reviendrais le chercher. — *Oui*, *oui*, me répondit-il. — Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place, et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis qu'au lieu de courir et de battre la semelle, il s'était assis, le dos au vent : c'était déjà une précaution.

A compter de ce moment, la route ne présentait pas une grande difficulté; mais, à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable. De dix pas en dix pas, j'étais obligé de m'arrêter comme un phthisique. Il me semblait que je n'avais plus de poumons, et que ma poitrine était vide : je pliai alors mon mouchoir comme une cravate, je le nouai sur ma bouche, et je respirai à travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus, je mis une heure à faire un petit quart de lieue : je marchais le front baissé; mais, voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête, et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du Mont-Blanc.

Alors je tournai les yeux tout autour de moi, tremblant de me tromper, et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle, car je n'aurais pas eu la force de la gravir; les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. — Mais non, non.—J'étais arrivé au terme de mon voyage.—J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle et le chamois; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté; tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir, j'étais le roi du Mont-Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. — Ah!

Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à

mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom, et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre; au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais, et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les genoux et tout racorni sur lui-même comme un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du Mont-Blanc; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne me répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne et qu'il y monterait. Je le secouai, le pris sous les épaules, et lui fis faire quelques pas : il était comme abruti, et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant le mouvement que je le forçai de prendre rétablit un peu la circulation du sang : alors il me demanda si je n'aurais point, par hasard, dans ma poche, des gants pareils à ceux que je portais à mes mains : c'étaient des gants en poil de lièvre que je m'étais faits exprès pour mon excursion, sans séparation entre les doigts. Dans la situation où je me trouvais moi-même, je les eusse refusés tous les deux à mon frère : je lui en donnai un.

A six heures passées nous étions sur le sommet du Mont-Blanc, et quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous y voyions briller quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol, nous étalait ses quatre cents glaciers resplendissans de lumière.— A peine si la verdure nous paraissait occuper une place sur la terre. Les lacs de Genève et de Neuchâtel n'étaient que des points bleus presque imperceptibles. A notre gauche s'étendait la Suisse des montagnes toute moutonneuse, et au-delà, la Suisse des prairies, qui semblait un riche tapis vert; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie jusqu'à Gênes; en face, l'Italie. Paccard ne voyait

rien, je lui racontais tout : quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué ; à peine si je sentais cette difficulté de respirer, qui, une heure auparavant, avait failli me faire renoncer à mon entreprise. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

Il était sept heures du soir, nous n'avions plus que deux heures et demie de jour : il fallait partir. Je repris Paccard par-dessous le bras, j'agitai de nouveau mon chapeau pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre. Aucun chemin tracé ne nous dirigeait : le vent était si froid, que la neige n'était pas même dégelée à sa surface ; nous retrouvions seulement sur la glace les petits trous qu'y avait faits la pointe de nos bâtons ferrés. Paccard n'était plus qu'un enfant sans énergie et sans volonté que je guidais dans les bons chemins, et que, dans les mauvais, je portais. La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse ; au bas du grand plateau, elle nous prit tout-à-fait : à chaque instant Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces et mîmes le pied sur la terre ferme : il y avait déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération du soleil ; alors je permis à Paccard de s'arrêter, et je me préparai à l'envelopper de nouveau dans des couvertures, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants, ses mains étaient blanches et comme mortes ; moi-même, j'étais bête de la main où j'avais mis son petit gant de peau à la place du mien : je lui dis que nous avions trois mains de gelées à nous deux, cela paraissait lui être fort égal, il ne demandait qu'à se coucher et à dormir ; quant à moi, il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige : le remède n'était pas loin.

Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang revint, et avec le sang la chaleur, mais avec des douleurs aussi aiguës que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon poupard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes

un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard.— C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux, et je ne vois pas le jour; probablement que je ne peux pas ouvrir les yeux. Il avait les yeux écarquillés comme ceux d'un grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute, et qu'il devait très bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de sa main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaient beaucoup plus.

— Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat?

— Dam! répondis-je, ça m'en a bien l'air.

— Comment vais-je faire pour descendre? continua-t-il.

— Prenez la bretelle de mon sac, et marchez derrière moi, voilà un moyen.

C'est ainsi que nous descendîmes, et arrivâmes au village de la Côte.

Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur qui regagna sa maison en tâtonnant avec son bâton, et je revins chez moi : c'est alors seulement que je me vis.

Je n'étais pas reconnaissable : j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. — Enfin, je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

Quatre jours après, je partis pour Genève, afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le Mont-Blanc : il l'avait déjà appris par des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension, mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet.

— Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle?

— Ah! oui, aveugle, il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante-et-dix-neuf ans, et il lisait encore sans lunettes. Seulement il avait les yeux diablement rouges.





— Des suites de son ascension?

— Oh! que non!

— Et de quoi alors?

— Le bonhomme levait un peu le coude.....

En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

ALEX. DUMAS.

SALON

DE 1833.

DEUXIÈME ARTICLE.

§. I. M. HORACE VERNET.

Entre les huit toiles envoyées de Rome par M. Horace Vernet, il en est deux surtout qui doivent appeler l'attention de la critique, Raphaël au Vatican, et le départ du duc d'Orléans pour l'Hôtel-de-Ville. Si l'auteur s'est promis cette fois de donner un éclatant démenti aux récriminations, s'il espère prouver d'une façon décisive que son talent doit tenter et réaliser de plus sérieuses destinées, de plus glorieux triomples que les toiles de chevalet, les pochades d'atelier, ou les charges militaires, c'est à ces deux compositions qu'il doit demander un brevet de génie pittoresque. Comme nous sommes absolument désintéressés dans la question, comme nous

tenons avant tout à nous éclairer, nous ne refuserons pas de reconnaître toutes les qualités que nous pourrons découvrir par l'étude. Si l'analyse impartiale de ces deux poèmes lui donne raison contre nous, nous n'hésiterons pas à déclarer que depuis six ans nos yeux étaient voilés, et qu'une soudaine lumière vient de les dessiller. Qu'il en soit ainsi! si Dieu le veut; nous serons les premiers à nous en réjouir. Nous avouerons sans honte et sans répugnance, une fois convaincus, que Philippe-Auguste et Jules II, Léon XII et Judith, sont de grands et admirables ouvrages; nous confesserons notre aveuglement et notre injustice, nous ferons amende honorable, et nous ne reculerons pas devant le repentir.

Essayons. — Quelques lignes de M. Quatremère-de-Quincy ont fourni à M. Vernet le sujet de son premier tableau. Je transcris littéralement, parce qu'ici chaque mot renferme un sens important. « Michel-Ange rencontrant Raphaël dans le Vatican avec ses « élèves, lui dit : Vous marchez entouré d'une suite nombreuse, « ainsi qu'un général. — Et vous, répondit Raphaël au peintre du « Jugement dernier, vous allez seul comme le bourreau. »

Toutes les fois qu'il s'agit d'une critique spéciale, d'une forme déterminée de l'art, je crois qu'il faut prendre garde de recourir trop vite aux idées générales. Les conceptions *à priori*, excellentes et indispensables lorsqu'il s'agit d'enseigner l'intelligence idéale du beau pris en lui-même, tombent souvent à faux lorsqu'on veut s'en servir pour estimer une œuvre qui, au moment de sa naissance, a revêtu un caractère individuel, et par cela même a cessé d'obéir immédiatement à des lois abstraites, pour se soumettre à des lois plus étroites et plus positives. En d'autres termes, l'idée qui prend pour interprète la forme, la couleur ou la parole, doit être jugée d'abord d'après les préceptes qui conviennent à chacun de ces signes de la pensée, avant d'être appréciée absolument, indépendamment de la révélation qu'elle a choisie. — Voyons d'abord si le tableau est bon, nous verrons ensuite si le sujet pouvait et devait devenir un tableau. De cette sorte, je l'espère, l'obscurité apparente de ces prémisses se dissipera complètement.

Bien que la foule puisse aujourd'hui librement contempler la toile de M. Vernet, je vais la décrire dans l'ordre selon lequel je l'ai successivement aperçue, pour mieux faire comprendre mes

observations. J'ai d'abord été frappé d'un groupe de jeunes gens, élégans, coquets, placés vers le milieu du cadre. Ce qu'ils veulent et ce qu'ils pensent, je n'en sais rien. Ils s'occupent, je crois, à faire bonne figure. Un second regard, plus attentif et plus pénétrant, découvre parmi eux une tête plus fine, plus accentuée, et qui a bien quelque ressemblance lointaine avec les portraits de Raphaël. C'est là j'imagine le noyau de la composition : c'est Raphaël au milieu de ses élèves. Le maître tient un crayon et paraît dessiner; mais, chose singulière, ses yeux au lieu de suivre les traits de son crayon, ou d'épier les lignes et les contours d'un visage, vont au-devant du public, sans plus. Où est le modèle qu'il copie? Ce n'est pas une chose facile à deviner. Pourtant je découvre à gauche une femme endormie, qui tient un enfant; il est vrai que placé comme il l'est, le peintre ne la voit pas; mais cependant je suis forcé de croire que c'est d'elle que son crayon s'occupe; comment? Je n'en sais rien, apparemment par divination; car à coup sûr ce ne peut être le groupe de femmes assises à droite, plus éloignées encore de la direction de ses regards.

Je dois donc croire jusqu'à présent que le sujet réel du tableau, empreint d'une simplicité italienne ou flamande, n'est autre que Raphaël au milieu de ses élèves.

Que signifie cette figure à mi-corps, enfouie dans la bordure, coiffée d'un bonnet rouge, et portant l'écorché de Michel-Ange? Serait-ce, par hasard, l'auteur du Jugement? A vrai dire, la médaille qui porte son nom, et qu'on lui attribue, ne ressemble guère à ce personnage; et si, du caractère extérieur et visible, nous passons à la physionomie morale, est-ce bien là ce *vieux tailleur de pierre* qui déplore dans ses sonnets la douloureuse solitude de son génie, et qui, près de quitter la terre, doute pour la première fois de la religion de toute sa vie, du Dieu de toutes ses journées, de l'art qu'il a dévotement servi? Non; mais disons oui pour un instant.

Que fait ce nouvel acteur? A qui s'adresse-t-il? A Raphaël qu'il ne voit pas et qui ne le voit pas? Que penser? D'ordinaire les gens qui se parlent se regardent. Or, ici, je vois tout simplement quelqu'un qui s'en va, et quelqu'un qui demeure; d'interlocuteurs, il n'y a pas trace.

Après ces premières et rapides études, les yeux vont plus avant

et aperçoivent les galeries du Vatican, lointaines, pâles, effacées; puis, vers la gauche, sur une terrasse, un pape qui semble vouloir deviner le sens de la scène, mais placé trop loin pour le soupçonner. Son geste, son attitude, l'expression de sa figure, sont également indécis et ne révèlent pas quelle part il peut prendre au drame qui se joue. Il doit être à peu près à vingt pas de Raphaël et de Michel Ange. Il se trouve là sans doute fortuitement.

Comptons maintenant : nous avons un sujet non réalisé, eu égard à la position du peintre et du modèle; un interlocuteur qui ne peut ni entendre ni parler; un acteur curieux placé trop loin pour pouvoir justifier son inquiétude. Je ne dis rien des coiffures et des tabliers qui garnissent la droite, et qui couvrent la toile sans la remplir.

Je crois être sûr que ces trois parties du tableau sont nées dans l'ordre que j'ai suivi. Il est fort inutile de discuter le mérite de cette composition. Tout le monde comprend de reste qu'elle ne résiste pas à l'analyse, et qu'elle n'a pas en elle-même un seul élément de vie.

Y a-t-il dans l'exécution d'une ou de plusieurs figures les qualités solides qui distinguent les grandes œuvres de l'école espagnole ou italienne, et suppléent par la valeur des morceaux à l'absence de combinaison dramatique? mon Dieu non. C'est partout et à tout propos une facilité déplorable, une indication superficielle et hâtée, une petite manière, coquette, propre, nette, inoffensive, une ébauche du premier coup, sûre d'elle-même, qui se croit trouvée et qui n'est pas même cherchée. Rarement ai-je vu réuni sur une toile de pareille dimension un tel nombre de qualités négatives : couleur convenue, sans ardeur et sans vivacité; lignes possibles, mais non pas nécessaires; attitudes froides, mais claires, d'autant plus intelligibles qu'elles sont moins significatives.

Nous pouvons maintenant aborder une question plus haute et plus générale. Est-ce que avec les lignes biographiques que nous avons citées, il est possible de composer un tableau? est-ce qu'un des génies les plus éminens du passé, choisi dans telle école qu'on voudra, Léonard, Raphaël ou Rubens, aurait jamais tenté de réaliser à sa manière un sujet de ce genre? Est-ce que l'un de ces grands maîtres aurait jamais essayé de reproduire ou de poétiser autre

chose qu'une action visible, un geste, une scène, révélable par l'expression des physionomies? est-ce que l'un d'eux aurait jamais cru qu'une parole, si belle soit-elle, peut être peinte? Est-ce que dans *la vie de Constantin, la Genèse* du Vatican ou *la Cène,* il y a quelque chose d'analogue? Je crois qu'on peut hardiment répondre par la négative.

Le départ du duc d'Orléans pour l'Hôtel-de-Ville est une composition fort inférieure à la précédente.

Ici, on le voit tout d'abord, le sujet ne se refusait pas à la peinture. Il y avait un drame, réunissant toutes les conditions poétiques que l'artiste peut souhaiter. Unité : la joie populaire, l'enthousiasme, les exclamations, l'étonnement, la curiosité, l'attente, sur tous les visages; variété : les mille accidens, les innombrables épisodes qui accompagnent toujours la guerre civile et la délivrance d'une nation.

Je ne sais guère d'objection sérieuse contre un pareil sujet, que la mesquinerie de notre costume. Et en effet, je conçois très bien qu'un peintre préfère l'époque de Louis XIII ou de Charles Ier, pour l'élégance des formes et l'éclat des couleurs; mais ce n'est là qu'une difficulté médiocre. Une fois la donnée acceptée, il est possible, à coup sûr, de l'assouplir et d'en avoir raison.

Comme toutes les classes du peuple sont mêlées et confondues, il y a, dans l'opposition de la misère et de la richesse, de la jeunesse empressée et de la vieillesse tremblante, un charme singulier, qui n'échappe jamais aux imaginations élevées. Charlet, s'il eût pris en main un pareil problème, aurait bien su le résoudre à sa manière, et glorieusement. Pourquoi faut-il que M. Horace Vernet, après avoir, il y a deux ans, réduit aux proportions de son insouciante facilité une des plus grandes journées de notre première révolution, Camille Desmoulins au Palais-Royal, ait poursuivi sur la dernière son parti pris de traiter lestement toute chose? — En regardant le tableau de 1831, on pouvait croire que la foule assemblée attendait un feu d'artifice, et montait sur les chaises pour mieux distinguer le sillon lumineux des fusées. Cette fois-ci, c'est bien pire encore : nos souvenirs de trente mois, qui sont encore aussi frais, aussi verts, aussi vivans, que si l'exil d'une dynastie était d'hier seulement, l'image encore présente de la poussière qui

recouvrait le sang, des haines qui s'éteignaient dans une commune et sympathique espérance, qu'a-t-il fait de tout cela? Que veulent dire ces pavés de carton, qui n'auraient pas brisé la glace d'une calèche, qui auraient cédé sous le pied des chevaux? Où vont ces grisettes endimanchées, ces ouvriers paisibles, ces vieillards sans élan, dont le sang ne s'est pas réchauffé, dont le cœur n'a pas cru rajeunir de quarante ans?

Si je lisais, au bas de cette toile, que le peuple de France, un jour de fête, regarde passer un roi, qui règne depuis dix ans, je n'aurais que de l'indifférence pour un tableau très médiocrement peint, sans intérêt et sans animation.

Mais il s'agit d'une grande chose, d'une scène imposante, d'un de ces drames gigantesques qui ne se renouvellent qu'à la distance de plusieurs siècles; jours lumineux et inspirés, qui ravissent la pensée en extase : il nous fallait un chef-d'œuvre et nous ne l'avons pas.

Il y a deux ans nous avons vu ce que signifiait pour un artiste éminent l'émancipation de la France. Malgré les critiques très sérieuses qui pouvaient s'appliquer sans injustice à la Liberté de M. E. Delacroix, personne, je l'espère, ne voudra nier la puissance poétique de ce tableau. Il avait pris à l'allégorie ce qu'elle a de saint et d'auguste, et en même temps, docile aux exigences de son siècle, il avait eu soin de l'expliquer par une réalité saisissable, acessible aux intelligences paresseuses. Comprenant à merveille que les choses et les hommes placés trop près de nous répugnent à la poésie volontaire et artificielle, précisément parce qu'ils sont pleins d'une poésie fatale et réelle, il avait mis à la tête de la canaille sublime une jeune vierge, offrant au plomb et à l'acier sa gorge nue, le front serein et l'œil en feu.

Or, sans refuser de reconnaître que le moment choisi par M. Horace Vernet n'est peut-être pas le plus beau et le plus vif de tous, et ne se peut comparer aux jours précédens, je dois dire cependant qu'une partie des avantages attribuables à M. Delacroix se retrouve dans le départ du lieutenant-général; c'est encore l'insurrection victorieuse, haletante. Ce n'est plus l'heure du triomphe, c'est la joie qui se repose après la conquête; le passage du roi futur n'est qu'un épisode secondaire.

Mon intention, on le devine, n'est pas de ravaler le beau poème que j'ai cité jusqu'à la toile mesquine, prosaïque et ridicule que nous avons maintenant sous les yeux. A Dieu ne plaise ! seulement, puisqu'il n'y a pas de loi qui défende au talent superficiel et frivole de profaner les grandes choses; puisqu'il est permis à M. Horace Vernet d'écrire sur la toile, sous prétexte de peinture, de petites comédies qui violent la majesté de l'histoire, la critique n'a contre lui qu'un recours, c'est de placer ses œuvres vides face à face avec les œuvres pleines de ses contemporains. Il peut continuer encore, pendant plusieurs années, ce travestissement douloureux de nos annales; mais nous n'abandonnerons pas le droit de dire publiquement qu'il les travestit : s'il persiste dans sa faute, nous persisterons dans notre inflexible franchise.

Ces réflexions que je donne pour sincères, et qui, malgré leur apparente sévérité, sont loin de contenir toute ma pensée, contredisent, je le sais, l'opinion générale; une lecture superficielle et hâtée pourra les prendre pour un dédain systématique et concerté; il y aura même, je n'en doute pas, des gens de très bonne foi qui s'écrieront qu'ayant à choisir entre une vérité simple, accessible à tous, et un paradoxe bizarre, singulier, presque périlleux (c'est du péril de ridicule que j'entends parler, et en France c'est un péril immense), j'ai préféré le dernier parti, pour appeler l'attention et donner à la critique un intérêt plus animé.

A ceux qui jugent de la sorte, quels qu'ils soient, je répondrai comme font en pareille occasion les hommes sérieux, par le silence. Je ne prendrai pas la peine de me disculper : je ne crois pas que la franchise ait besoin d'excuse. Mais comme, dans les sociétés les plus avancées, les hommes qui pensent par eux-mêmes ne sont jamais en majorité, parmi les doutes que j'éveillerai, il y en aura peut-être de sincères, et qui demanderont pourquoi pendant quinze ans, sur la foi de quelques louangeurs officieux, ils ont cru à la suprématie pittoresque d'Horace Vernet; pourquoi ceux qui font profession de goût et de sagacité leur ont imposé un axiôme ainsi conçu : « L'auteur de Mont-Mirail est le premier peintre de notre époque. »

C'est à ces croyances de seconde main que je m'adresse, c'est à elles que je veux tâcher d'expliquer le sens, l'origine et la valeur de

l'admiration qu'ils ont gardée fidèlement, et qui leur échappe; c'est à elles que je montrerai comment naissent, vivent et meurent les popularités de toutes sortes.

Et comme je suis d'avis que, pour prouver une vérité, pour mettre en évidence une conviction, on ne doit regretter ni les redites, ni même les idées presque démonétisées par la circulation, je prends hardiment mon parti, et j'appellerai à mon aide les souvenirs de tous.

Personne, je l'espère, n'a pu oublier que la restauration ferma les portes du Louvre aux batailles que nous avons vues, il y a deux ans, sans trop d'empressement ni d'extase; et pourtant, quand le peintre, pour se venger de l'ostracisme décrété contre lui par la pruderie des courtisans, ouvrit à la foule son atelier, on n'avait pas assez d'enthousiasme pour ces chefs-d'œuvre prétendus; les formules les plus délicates et les plus vives de l'éloge traduisaient à grand'peine la joie et la sympathie des curieux. Ce n'était pas seulement de la belle et délicieuse peinture; c'étaient de grands et patriotiques poèmes, des inventions qui devaient transmettre à nos derniers neveux le souvenir de notre gloire militaire, une protestation généreuse, une réhabilitation énergique des luttes et des victoires que la monarchie voulait condamner à l'oubli.

Or, si l'on y prend garde, et pour peu qu'on descende plus avant dans la conscience du passé, la sympathie politique dominait impérieusement l'estime purement pittoresque. Ceux qui gardaient souvenir de la *Méduse* osaient à peine exprimer leur répugnance pour cette manière petite et mesquine, pour ces fragmens d'épopée découpés à la taille d'un couplet de boulevart. Vainement auraient-ils élevé la voix; leurs plaintes n'auraient pas imposé silence aux acclamations de la foule.

La popularité d'Horace Vernet, interprétée impartialement, sans haine, sans jalousie, sans amertume, n'a plus qu'un sens polémique. L'art, qui ne doit se complaire que dans l'expression d'une fantaisie personnelle, n'avait pas de place possible dans ces pamphlets ingénieux. Ce qui importait à la curiosité des spectateurs et au succès du peintre, ce n'était pas l'image fidèle et poétique des épisodes stratégiques. Non vraiment; on ne voulait, on ne cherchait dans ces rapides improvisations du pinceau, dans ces débauches et ces coquetteries, que la satire d'un trône rapporté dans

les bagages d'une armée étrangère. Pires ou meilleures, les œuvres d'Horace Vernet auraient eu le même succès. On ne jugeait pas ces mordantes allusions au passé, comme des morceaux d'histoire, d'éloquence et de poésie, où la vérité, l'inspiration, le génie, sont une mise indispensable; on les applaudissait comme une réplique abrupte, incisive, cruelle; on les aimait comme une vengeance dont on prenait sa part.

Et vraiment, ce qui est arrivé aux toiles d'Horace Vernet n'a pas lieu d'étonner ceux qui suivent d'un œil assuré la destinée de la pensée. Rarement s'est-il rencontré une œuvre humaine qui fût jugée du premier coup, en elle-même et pour elle-même. Ceux qui estiment un poème, un tableau, une statue, un opéra, pour les mérites qui lui sont propres, sans tenir compte des amitiés du poète, du sujet préféré par le peintre, de l'éclat du marbre ou de la grâce des ballets, sont en petit nombre, et n'obtiennent, pour prix de leur impartialité, que le surnom de fâcheux et d'indifférens.

Le succès des batailles d'Horace Vernet s'explique absolument comme celui des Messéniennes, comme celui des pitoyables tragédies effacées maintenant de toutes les mémoires, où la paraphrase ampoulée d'un dialogue de Montesquieu, d'une page de Tite-Live, empruntait, pour arriver jusqu'au parterre ébahi, le profil de Napoléon et les souvenir de la grande armée.

N'est-il pas vrai que la musique déclamée, qui, depuis le Directoire jusqu'à la restauration, s'est appelée en France du titre pompeux de musique dramatique, n'a dû la plus grande et la meilleure part de sa popularité qu'à l'absence presque totale de musique réelle? Dalayrac et Boieldieu, placés très loin, à coup sûr, de Nicolo et de Méhul, ont bien compris leur mission, et l'ont dignement accomplie. Ils ont noté des scènes d'une sentimalité vulgaire, qui eussent fait envie aux contes moraux de Marmontel, ou aux nouvelles de Florian, ils n'ont pas prodigué les mélodies, ni les thèmes originaux; ils ont senti que le public de leur temps n'aimait pas la musique, et voulait se vanter du contraire. Pour combler ses souhaits, ils lui ont offert de petites comédies mêlées d'ariettes inoffensives, et l'auditoire de Feydeau s'est extasié sur la finesse de ses goûts et la délicatesse de ses plaisirs.

Pareillement, je ne voudrais pas nier qu'Horace Vernet n'ait

joué le public de son temps à bon escient. Peut-être s'est-il aperçu que les connaisseurs de Paris mettaient les séances de la chambre fort au-dessus des grands maîtres, qu'ils ne pouvaient mener de front l'idée de liberté et l'idée de beauté; et, sans se préoccuper plus long-temps de l'art qu'il n'avait pas étudié sérieusement, il a fait de la peinture politique : l'évènement a justifié ses espérances.

Aujourd'hui les yeux commencent à se dessiller. Nous avons plus de pitié que de haine pour une couronne tombée dans la poussière, plus de défiance que de sympathie pour la dictature qui sépare la fuite de Varennes du voyage de Cherbourg. Les passions qui ont fait la popularité d'Horace Vernet, sont apaisées ou du moins ont changé de voie. A propos de son nom il ne s'agit plus que de peinture.

Or, sans vouloir le compromettre entre Géricault, Prudhon et Bonington, sans lui demander l'énergie, la grace ou l'éclat de ces trois maîtres, à ne peser que les cendres de sa gloire, nous les trouvons légères, et nous les jetons au vent.

Reconnaissons-le de bonne foi, sans honte et sans confusion, sa peinture n'est que médiocre, et ne possède guère que des qualités négatives. On ne peut lui refuser une grande habileté d'arrangement, et parfois même le naturel des poses. Mais il semble qu'il prenne plaisir à éluder toutes les difficultés qu'il rencontre; s'il feuillete les chroniques anglo-saxonnes pour y prendre la bataille d'Hastings, il évitera soigneusement la grandeur épique de cette journée; il laissera derrière le rideau les grandes figures de cette race opiniâtre qui relevait encore la tête après trois siècles d'esclavage. Nous n'aurons pas le hardi pirate qui prit un royaume comme un butin, et le partagea le lendemain de sa victoire. Non. C'est pour lui une trop large étoffe, et son œil se fatiguerait à suivre les plis de cette pourpre éclatante. Il va choisir snr le champ de bataille trois acteurs seulement, une femme, un moine, et le cadavre d'un guerrier. Pour la première, il la fait belle à sa manière, élégante selon les traditions vulgaires, mais incapable d'amour et de folie; le moine sera partagé entre l'extase et la stupeur; sa figure amaigrie, au lieu d'exprimer le recueillement religieux, de bénir les vaincus et d'implorer la clémence pour les débris d'une nation, se divisera puérilement entre l'admiration sensuelle de la beauté

d'Edith, et l'effroi des monceaux sanglans qui la veille étaient encore des hommes.

Cette perpétuelle obstination à substituer l'esprit à l'ame, l'amusement à l'émotion, l'adresse à la puissance, révèle et trahit d'une façon irrévocable la médiocrité de l'artiste.

Et, à mon avis, c'est précisément sur sa médiocrité que sont fondées les admirations qui s'acharnent encore sur son nom. Après le don d'invention que Dieu distribue avec une extrême avarice, ce qu'il y a de plus rare, à coup sûr, c'est l'intelligence rapide et spontanée des choses inventées, et en cela nous devons remercier la cause inconnue qui a présidé à l'origine du monde et de l'humanité. S'il en eût été autrement, l'intelligence aurait pleuré l'absence du génie, ou le génie aurait vainement appelé à lui des ames sourdes à sa voix. A de rares poètes, il fallait de rares admirateurs.

Mais aussi à des inventeurs médiocres, il fallait des sympathies à leurs tailles. Et c'est ce que nous voyons.

La poésie qui, pour le plus grand nombre, n'est qu'un délassement, une distraction, ne se peut pénétrer profondément qu'à la condition de devenir, pour celui qui s'en occupe, un sujet d'étude, un travail, une occasion de volonté, de persévérance, de douleur réelle, ou de joie vraie. Si la *Sainte-Cécile*, ou la *Joconde*, la *Crèche* de Ribeira, ou le *Mendiant* de Murillo, ne vous donnent que du plaisir, assurez-vous que vous n'aimez pas la peinture.

Or, je pense que cette simple explication doit satisfaire complètement les admirateurs de M. Horace Vernet; ils s'en amusent, mais ne l'étudient pas. Le public et le peintre ont tous deux raison; si la critique intervient, c'est seulement pour dire à l'un qu'il n'est pas artiste, à l'autre qu'il se passe de l'art, et ne le soupçonne pas.

GUSTAVE PLANCHE.

MÉLANGES

DE SCIENCES ET D'HISTOIRE NATURELLE.

Découverte d'un continent austral.

On sait que vers le milieu du siècle dernier, la croyance à l'existence d'un continent austral était assez généralement répandue. Quoique appuyée sur des bases très peu solides, des récits inexacts ou même évidemment mensongers et des considérations puériles, comme la nécessité d'une terre qui fît contre-poids aux parties boréales de l'Asie et de l'Amérique, cette croyance suffisait pour fournir un texte à de nombreuses spéculations, je veux dire à des spéculations de cabinet, car les armateurs ne hasardèrent point leurs fonds pour la découverte de ces merveilleux pays : ce furent les romanciers qui s'emparèrent de ce domaine qu'on leur abandonnait, les uns pour en faire le théâtre d'aventures galantes, les autres pour y développer quelques plans d'organisation sociale qu'ils avaient rêvés.

Il y eut cependant un navigateur, un homme très instruit en géographie, qui prit la chose au sérieux : c'était John Dalrymple, qui, après avoir servi long-temps dans les Indes, avait été fait, à son retour, hydrographe de la Compagnie, et qui fut ensuite nommé hydrographe de l'Amirauté, lorsque cette place fut créée, en 1795.

Dalrymple avait été d'abord désigné pour diriger l'expédition qui devait aller dans l'hémisphère austral observer le passage de Vénus ; mais comme il n'appartenait pas à la marine royale, il survint quelques difficultés relativement aux limites de l'autorité qui devait lui être confiée, et son extrême raideur ne permettant aucun arrangement, Cook fut nommé à sa place.

En 1772, il croyait encore fermement à l'existence d'un continent austral, et brûlait du désir d'aller découvrir ce pays qu'il supposait d'une richesse et d'une fertilité extrême. Ses précédens démêlés avec l'Amirauté ne lui permettant guère d'espérer que l'état fît les frais de cette expédition, il résolut de les faire avec ses propres moyens; seulement, afin de bien s'assurer la possession de ce nouvel Eldorado, il voulut avoir la sanction du gouvernement, et il sollicita long-temps, à cet effet, une audience de lord North, qui était alors premier ministre. L'entrevue eut lieu, et les deux personnages se séparèrent assez peu contens l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, Dalrymple ne renonça pas à son projet, et en attendant qu'il eût réuni les fonds nécessaires, il s'occupa de faire un code pour la nouvelle colonie qu'il voulait établir.

Dans son plan de constitution, les femmes jouissaient des mêmes droits politiques que les hommes, et pouvaient également prétendre à tous les emplois publics; du reste, aucun emploi n'était salarié. Les dépenses publiques étaient soumises à la plus grande publicité, et les comptes devaient être exposés chaque dimanche dans toutes les églises. Les monnaies d'or et d'argent étaient interdites, et une petite monnaie de cuivre, de peu de valeur, devait seule avoir cours; précaution que le législateur regardait comme suffisante pour empêcher l'introduction du luxe dans la république. Comme le pays devait nourrir aisément une population beaucoup plus grande que celle qu'on pouvait raisonnablement espérer d'y transporter, le célibat était frappé d'une taxe dont le produit était appliqué au soutien des orphelins.

Ce code devait n'être jamais altéré, et la première condition, pour entrer dans le pays, eût été d'y jurer obéissance. Il y avait peine de mort contre tout individu qui eût proposé un amendement au plus mince article de la loi.

Dalrymple fut arrêté par diverses circonstances qui l'empêchèrent d'exécuter son voyage, et même quelque temps avant sa mort, qui arriva en 1808, il ne croyait plus au continent austral.

Voici maintenant qu'un navigateur vient nous annoncer que ce continent existe réellement. Il est difficile maintenant de se prononcer sur la réalité de cette découverte, et l'on sait combien de fois on a été induit en

erreur en prenant de petits ilots isolés qu'on rencontrait successivement pour des points appartenant à une seule et même côte. Quoi qu'il en soit, voici comment le *Nautical Magazine* donne cette nouvelle :

« Le capitaine John Biscoe, commandant du brick *Tula*, vient d'arriver en Angleterre, après un voyage dans lequel il a fait d'importantes découvertes de terres situées dans les hautes latitudes australes.

» Le *Tula* avait été envoyé en 1830 dans les mers du sud par MM. Enderby. Après avoir beaucoup souffert du mauvais temps et rencontré beaucoup de glace, il a découvert une terre vers les 67° de latitude sud et les 50° de longitude orientale (à compter du méridien de Greenwich).

» L'étendue de la côte aperçue est d'environ 300 milles. Le capitaine Biscoe se prépare à donner une relation de son voyage, relation qui, en raison de la découverte qu'il a faite, comme des nombreux dangers dans lesquels son bâtiment s'est trouvé à diverses époques, ne peut manquer d'offrir un haut degré d'intérêt. »

—

Moyens employés par certaines espèces d'araignées pour sortir d'un lieu complétement entouré d'eau.

Pendant que je résidais sur les bords du lac de Thoun, dans l'été de 1828, dit M. Fairholme, je passais souvent plusieurs heures de suite sur l'eau, dans un batelet, non loin de certains bas-fonds couverts d'une forêt de roseaux qui allait en s'éclaircissant à mesure qu'elle s'avançait vers les parties les plus profondes.

J'avais souvent eu lieu de remarquer comment, dans le plus épais du fourré, les tiges et les sommités des roseaux étaient liées entre elles par des toiles d'araignée, d'une force et d'une élasticité telles qu'elles résistaient aux vents les plus violens; par la suite, j'observai que les toiles étaient proportionnellement aussi abondantes sur les roseaux les plus clairsemés et sur ceux mêmes qui étaient isolés complétement; je fus ainsi naturellement conduit à chercher quels moyens de communication avaient les ouvrières de ces toiles pour arriver là et pour en sortir, puisque je n'avais jamais vu aucune araignée de cette espèce marcher à la surface de l'eau. Je ne tardai pas à les connaître.

Ayant placé une de ces araignées sur le bout de mon doigt que je tenais élevé verticalement à la hauteur de l'œil, je la vis bientôt faire sortir

de ses filières une soie très fine qui s'alongeait rapidement, et qui, emportée par le vent à mesure qu'elle croissait, alla bientôt rencontrer un corps contre lequel elle se fixa. Une voie de communication étant ainsi établie entre ce corps et le bout de mon doigt, l'araignée en profita pour quitter promptement sa prison.

La même expérience, plusieurs fois répétée, ayant toujours donné des résultats semblables, et la partie essentielle du procédé étant ainsi connue, il ne restait plus qu'à en suivre les détails et à en préciser les circonstances.

La première question qui se présentait était relative à la limite des distances que ces insectes pouvaient ainsi franchir. Pour la connaître, j'emportai à diverses fois des araignées sur le lac, et, en tenant compte de la direction du vent, je m'arrangeais de manière à ce que ce fil, se projetant sur un fond obscur, s'y détachât en lumière, ce qui me permettait de l'apercevoir, malgré sa ténuité, lorsqu'il était déjà fort loin de moi. Communément, dans moins d'une demi-minute, sa portion la plus éloignée était hors de la portée de ma vue, et, autant que j'en pouvais juger, à une distance de vingt-cinq ou trente yards. Peut-être allait-elle beaucoup plus loin; mais comme il n'y avait point, d'ordinaire, d'objet sur lequel elle se fixait, on ne pouvait savoir positivement jusqu'où elle allait. Dans un cas, j'ai vu le fil se fixer à plus de vingt yards de distance, et j'ai pu suivre toute l'opération jusqu'à l'entière évasion du prisonnier.

J'avais placé, comme la première fois, l'insecte sur le bout de mon doigt, et je l'observais avec un microscope. A l'aide de cet instrument, je vis sortir, des diverses filières, autant de soies qui, se réunissant bientôt en un faisceau unique, formèrent un fil qui, emporté par le vent à mesure qu'il s'allongeait, alla rencontrer une branche d'arbre contre laquelle il se fixa.

Pendant toute la durée de cette opération, j'avais observé avec un extrême intérêt les divers mouvemens de l'araignée. Je l'avais vue d'abord fixer solidement à mon doigt l'origine de son fil, et pour cela il lui avait suffi d'y appuyer, au moment où elle commençait à filer, la partie inférieure de son abdomen. Cela fait, et pendant que le fil, soutenu par l'air, s'éloignait, se dérobant à ma vue, sauf dans les points où il était couvert d'un peu de poussière qui en grossissait le diamètre, elle était restée immobile, tirant seulement de temps à autre le fil avec une patte pour voir s'il était fixé. Il me semblait alors voir un funambule qui, pendant qu'on lui tend sa corde, essaie si elle a le dégré de raideur et d'élasticité nécessaire.

Au bout de quelque temps, elle éprouva, à ce qu'il me parut, dans un

de ces essais, la résistance qu'elle attendait, et reconnu ainsi que sa corde était fixée. Alors commença une nouvelle manœuvre, une sorte de hâlage par lequel, à l'aide de ses crochets, elle raccourcissait successivement cette corde jusqu'à ce qu'elle lui eût donné par là le degré de tension nécessaire; puis, ne voulant pas perdre la portion qu'elle avait retirée et qui était entassée irrégulièrement en un petit monceau, elle la dévora. Ensuite elle s'occupa de fixer de nouveau à mon doigt le fil tendu, et partit aussitôt par ce chemin dont elle venait d'assurer la stabilité.

Sans perdre de temps, je fixai à un corps que j'avais préparé d'avance pour cet effet, l'extrémité du fil qu'elle avait attaché à mon doigt, et je suivis la voyageuse qui s'avançait toujours, beaucoup plus balancée qu'elle n'aurait dû l'être, car je n'avais pas, dans mon nouvel arrangement, donné à la corde un degré de tension égal à celui qu'elle avait jugé nécessaire. Malgré cet inconvénient, elle arriva sans encombre jusqu'à une branche d'arbre où je vis alors que l'autre extrémité du fil était arrêtée, ce que je n'avais pu apercevoir de ma première station. Il y avait entre les deux points extrêmes vingt yards de distance au moins.

—

Quartiers d'hiver d'une marmotte.

On commence aujourd'hui à ne plus confondre, comme on l'a fait trop long-temps, l'instinct des animaux avec leur intelligence. Toutefois, comme ces deux causes agissent souvent simultanément, il peut être difficile de déterminer exactement la part de chacune dans la production d'un acte déterminé. Le meilleur moyen d'arriver à cette distinction est de placer les êtres sur lesquels on veut agir dans des circonstances fort différentes de celles où ils devraient naturellement se trouver. Dans ce cas, si l'on voit des actes se reproduire comme dans l'état ordinaire, quoique, par l'effet du changement, leur résultat, au lieu d'être utile à la conservation de l'individu ou de l'espèce, tende à causer sa mort ou la destruction de sa progéniture, on est presque certain que cet acte est dû à l'instinct qui est une impulsion aveugle : les actes dus à l'intelligence, au contraire, se modifient plus ou moins heureusement pour se plier aux nouvelles exigences, et le même but est atteint par un chemin différent.

Tout le monde sait ce qui se passe lorsqu'on retourne bout pour bout dans leur cocon les chrysalides de certains papillons, de manière à ce que

leur tête se trouve du côté opposé à l'issue que la chenille avait ménagée en fabriquant sa prison : quand vient le temps de la dernière métamorphose, l'animal, qui n'a plus la porte devant lui, s'obstine à vouloir passer à travers la muraille et meurt à la peine. Pareille chose n'arriverait pas à un être chez lequel il y aurait à la fois intelligence et instinct.

Les dispositions par lesquelles la chenille pourvoit à sa sûreté pour le temps où elle sera sous forme de chrysalide peuvent être rapprochées de celles que certains rongeurs, et notamment les marmottes, prennent pour leur sommeil d'hiver. Dans un cas comme dans l'autre, l'animal est poussé par une impulsion irrésistible et irréfléchie à se fabriquer une retraite, et la jeune marmotte de l'année ne sait pas plus ce que doit être l'hiver que la chenille ne sait ce que sera son état futur, sa vie de papillon. Mais voilà où s'arrête la ressemblance, et la marmotte, tout en ignorant le but de ses préparatifs, fait usage de son intelligence pour les diverses parties de son travail. Que les circonstances la contrarient, pourvu qu'elle conserve un peu de liberté, elle trouvera des ressources; c'est ce que le fait suivant met bien en évidence.

M. Bonnafous, de Genève, désirant faire, pendant l'hiver de 1830, des expériences sur l'hibernation, se procura quatre marmottes qu'il exposa à une température de 10 degrés au-dessous de 0. Il se trouva que ce froid, qui n'avait pas été amené graduellement, produisait sur les quatre animaux une impression assez douloureuse pour empêcher le sommeil de survenir. La température en conséquence fut un peu élevée, et trois des marmottes s'endormirent. La quatrième, qui était la plus vive de toutes, disparut, et ce fut en vain qu'on la chercha dans tout le voisinage.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'évasion de la marmotte, lorsqu'une domestique que M. Bonnafous avait envoyé chercher quelque chose dans un caveau très profond, remonta tout effrayée, en criant que des voleurs s'étaient introduits dans le caveau, et en avaient fermé en dedans la porte. On se rendit sur les lieux en force, et la porte ne cédant pas malgré les sommations faites aux prétendus voleurs, on prit le parti de l'enfoncer.

Alors on reconnut que c'était la marmotte qui s'était emparée du caveau, en y pénétrant par une ouverture pratiquée dans la voûte, et qui s'était arrangée de manière à n'y être pas troublée. A cet effet, elle avait creusé le sol, gratté les murailles pour en faire tomber les platras, et de tous ces matériaux elle avait construit une barricade, un mur intérieur qui s'élevait derrière la porte à près de deux pieds de hauteur : de plus, comme entre le bas de la porte et le seuil il y avait un jour par lequel la terre s'échappait sans doute quand elle commença à l'accumuler, elle avai

disposé au-devant de cette ouverture une planche qu'elle avait détachée d'une étagère, après quoi elle avait repris sa construction.

Dans un coin du caveau, elle avait établi son lit, formé d'une couche de paille de huit à dix pouces d'épaisseur, qu'elle avait amassée en déroulant celle qui entortillait une vingtaine de bouteilles. Enfin, pour n'être point dérangée dans son sommeil par les rats qu'elle ne pouvait exclure entièrement du caveau, elle s'était fait un rempart formidable de tessons de bouteilles, qu'elle avait disposés au-devant de sa couche, de manière à former un demi-cercle très régulier.

Voici un autre fait, dans lequel on peut voir de même concourir les aptitudes liées à un instinct déterminé et constant, avec les ressources de l'intelligence, qui modifie ses moyens suivant les circonstances.

Le castor a, comme on le sait, un penchant à bâtir qui, dans les lieux où il est parfaitement libre et exempt d'inquiétudes, se manifeste par d'admirables travaux, et qui semble disparaître au contraire lorsque l'animal est tourmenté par la présence de l'homme, surtout par le bruyant voisinage de l'homme civilisé. Déjà, en Amérique, il faut s'éloigner beaucoup des établissemens des blancs, pour trouver des peuplades de castors nombreuses et dans le plein développement de leur industrie. Chaque année, à mesure que le bruit de la hache se fait entendre, que les coups de fusil éclatent, de nouvelles sociétés se dispersent, et ceux qui les composaient, désormais isolés, se contentent pour demeure d'un terrier creusé dans la berge d'une rivière. C'est à cet état de dégradation que sont arrivés, depuis un temps immémorial, les castors ou bièvres de l'ancien continent; et les anciens, qui vantent la sagacité de cet animal, ne nous disent rien de ses constructions. Le bièvre a été cependant autrefois maçon, et ce n'est pas par un pur hasard que son vieux nom de *fiber* est si semblable à celui de *faber*, fabricant. Ce penchant à bâtir sommeille dans l'espèce depuis des siècles, et de nombreuses générations se sont succédé sans qu'il se révélât par aucune manifestation; mais que les circonstances redeviennent favorables, qu'un canton isolé leur offre une nourriture abondante, une parfaite sécurité, les individus de sexe différent qui ne se cherchaient que dans la saison des amours formeront un ménage durable, les petits s'établiront près de leurs parens. Ce qui n'était d'abord qu'une famille deviendra une tribu, et dès-lors les arts sociaux renaîtront. C'est ce que l'on a vu naguère à Grunneberg dans le canton de Magdebourg.

Le lieu que ces animaux habitent, et auquel ils ont fait donner le nom de *Biber-Lache* (fosse aux bièvres), est situé sur le bord de la Nuthe, à une demi-lieue environ au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans l'Elbe. C'est une contrée déserte, couverte de saules, de sorte que la

colonie y trouve les circonstances que nous avons indiquées comme nécessaires à son libre développement : abondance de vivres et repos absolu.

Les castors de Biber-Lache séjournent chaque année moins long-temps dans leurs maisons que les castors canadiens, et c'est peut-être ce qui fait qu'ils les construisent avec moins de recherche. La disposition de la Nuthe, qui serpente dans un pays plat et coule ordinairement à plein lit, les dispense du soin d'élever des digues : aussi ne leur en avait-on jamais vu construire jusqu'en 1822, où la baisse des eaux ayant mis à découvert l'ouverture inférieure des terriers qui constituent leurs habitations d'été, ils construisirent un barrage en profitant d'une sorte de pile naturelle qui venait presque jusqu'à la surface de l'eau.

Ce n'était pas au reste des bièvres de l'ancien continent que je voulais parler ici, mais d'un castor canadien qui avait été pris tout jeune et amené en Europe. On le conservait dans une cage de bois doublée de tôle, garnie en devant de barreaux de fer, et qui, la nuit, se fermait avec une porte à deux battans. Une fois cependant cette précaution fut négligée, et c'était justement dans une nuit très froide, où la neige tombait en abondance, et était poussée par le vent jusqu'au fond de la cage. L'animal était en danger de périr de froid, s'il ne trouvait moyen de se faire un abri. La nécessité réveilla en lui le talent de maçon propre à sa race, mais que, sans doute, il n'avait jamais eu occasion de voir appliquer. L'embarras était de trouver les matériaux pour sa construction : point de bois, point d'argile. Que fit-il donc? précisément ce que fait l'homme dans les régions glacées : il bâtit avec de la neige, et comme cette neige, fraîchement tombée, n'avait pas la consistance nécessaire pour se soutenir à elle seule en un mur qui devait être mince, il entrelaça à ses barreaux quelques carottes qu'on lui avait données pour sa nourriture, et la neige lui servit à boucher les interstices.

Un orang-outang apprend à se préserver du froid en s'enveloppant d'un morceau de drap qu'on a mis à sa disposition; un chien sait se faire une couverture avec la paille de sa litière : ni l'un ni l'autre, dans le cas dont nous venons de parler, ne se serait avisé de construire un mur. L'intelligence du castor est inférieure à celle de ces deux animaux; mais elle a suffi pour appliquer à des circonstances imprévues, et pour modifier, suivant le besoin, un penchant instinctif en rapport avec le mode d'existence normal.

Ongle de la queue du lion.

Les poètes qui décrivent la colère du lion nous représentent d'ordinaire l'animal battant ses flancs de sa queue. Cette image se trouve déjà dans Homère, et quoiqu'elle ne soit pas conforme à ce que nous montre l'observation, elle a été adoptée généralement par les poètes grecs et romains. Lucain, avec son exagération habituelle et son besoin de renchérir sur ce qui a été dit avant lui, prétend que ces coups, qui d'abord ne sont qu'un signe de l'irritation de l'animal, accroissent sa colère et la changent en rage. Pline, enfin, semble prendre au sérieux l'hyperbole de Lucain.

Aucun de ces écrivains cependant n'avait indiqué dans la queue du lion une disposition singulière qui pouvait donner un peu de probabilité à l'étrange opinion qu'ils avançaient, relativement aux usages de cette queue. La découverte de l'existence de cette particularité était réservée à Didyme d'Alexandrie, un des premiers commentateurs de l'Iliade. Il trouva à l'extrémité de la queue et caché au milieu des poils, un ergot corné noirâtre, et il supposa que c'était là l'organe qui, lorsque le lion, au moment du danger, agitait violemment sa queue, lui piquait les flancs à la manière d'un éperon et l'excitait à se jeter sur ses ennemis.

L'observation du savant commentateur passa presque inaperçue, et soit que les naturalistes modernes n'en eussent pas connaissance, soit qu'ils la révoquassent en doute, aucun d'eux n'en parla jusqu'à Blumenbach, qui confirma l'exactitude du fait anatomique rapporté par Didyme, mais sans adopter, comme on le pense bien, l'opinion relative aux usages de cette partie. Dans ses mélanges d'histoire naturelle, il annonce avoir trouvé, tout à l'extrémité de la queue du lion, un petit ergot noirâtre de consistance cornée entouré à sa base par un repli annulaire de la peau et adhérent fermement à un follicule unique d'apparence glanduleuse. Toutes ces parties, remarque-t-il, sont si petites, et la pointe cornée est tellement ensevelie au milieu de la touffe terminale de la queue, que les usages que lui attribue l'ancien scholiaste sont purement imaginaires. La description de Blumenbach était accompagnée d'une figure qui fut reproduite avec la traduction du texte dans l'*Edinburg philosophical journal.*

La question fut reprise de nouveau en 1829 par M. Deshayes, qui, dans un article des *Annales des Sciences naturelles*, annonça avoir trouvé l'ergot sur un lion et sur une lionne, morts tous les deux à la ménagerie du Muséum. Il décrit cette partie comme une sorte d'ongle ou de production cornée de deux lignes environ de hauteur, ayant la forme d'un cône un peu recourbé vers la pointe, adhérent par sa base à la peau seulement, et

non à la dernière vertèbre caudale, dont il est séparé par une distance de deux à trois lignes.

Un nouveau *specimen* de cette partie a été présenté par M. Woods à la société zoologique dans la séance du 11 septembre dernier. Il avait été trouvé sur un jeune lion de Barbarie appartenant à la ménagerie de la société, qui l'avait reçu en présent du consul de Tripoli, sir Thomas Read. L'ergot fut d'abord aperçu sur l'animal vivant par M. Besmet, qui le fit remarquer au gardien. Ce dernier ayant voulu examiner la chose de près et s'y étant pris sans doute un peu rudement, l'éperon lui resta dans la main. M. Woods reçut la pièce une demi-heure après qu'elle avait été détachée; elle était encore molle à sa base dans toute la partie qui adhérait à la peau. On peut juger, d'après la facilité avec laquelle elle s'en était séparée, que l'adhérence n'était pas bien forte : c'est une remarque déjà faite par M. Deshayes, qui attribue à cette cause l'absence de l'ergot sur les individus empaillés. Il manque aussi fréquemment sur les vivans, car M. Woods, qui, depuis la publication du mémoire de M. Deshayes, avait examiné beaucoup de queues de lion, ne l'avait encore trouvé sur aucune. L'absence ou la présence de cet organe semble cependant indépendante de l'âge, puisque les deux lions sur lesquels M. Deshayes l'a trouvé étaient parvenus à toute leur croissance, tandis que celui de la ménagerie n'était encore qu'un lionceau. Elle est aussi indépendante du sexe, puisque, bien qu'il manque sur une jeune lionne de la même portée que le lionceau dont il s'agit ici, il existait, comme on l'a dit, sur l'individu femelle observé par M. Deshayes.

M. Woods, pensant que la même disposition devait être commune aux autres espèces de félis, l'a cherchée sur un grand nombre d'individus empaillés, qui existent dans les galeries de la société. Il n'a trouvé d'éperon sur aucun, si ce n'est sur un léopard asiatique adulte, où cette partie était bien évidente, quoique fort peu développée. L'auteur de la traduction anglaise de la notice de Blumenbach avait également indiqué la présence de l'ergot chez un léopard. Chez cet individu, comme chez celui observé par M. Woods, l'ergot tenait seulement à la peau.

L'ergot présenté à la société a de quatre à cinq lignes de longueur; sa couleur est celle de la corne, devenant d'ailleurs de plus en plus obscure, jusqu'à l'extrémité qui est presque noire. Il est comprimé latéralement dans toute son étendue; droit depuis la pointe jusqu'au tiers de sa longueur, il se coude légèrement en ce point, qui est marqué par une faible dépression; à partir de cette courbure, il s'élargit rapidement jusqu'à sa base. — Jusqu'à présent, Blumenbach est le seul qui ait parlé de l'organe

glandulaire sur lequel cette base repose. Le fait paraît demander une confirmation.

Grottes et Cavernes dans les formations volcaniques des bords du Rhin.

Dans un des derniers numéros des *Annales des mines*, M. J. Reynaud a publié les résultats de ses observations sur les formations volcaniques des bords du Rhin. Les parties que cet ingénieur s'est attaché particulièrement à faire connaître, sont : la contrée de l'Eifel, le groupe de montagnes connu sous le nom de *Sieben-Gebirge*, et les environs du lac Laacher. Ses descriptions, intéressantes d'un bout à l'autre pour les personnes qui s'occupent de géologie, peuvent aussi en partie être lues avec plaisir par les hommes les plus étrangers à cette science. Nous nous contenterons de citer ici quelques-uns des faits curieux sur lesquels il a appelé l'attention.

Entre autres dispositions très remarquables que présente l'intéressante contrée de l'Eifel, on doit observer celle des basaltes des environs de Bertrich, petit endroit de bains situé à peu de distance de la Moselle.

Le basalte que l'on rencontre à l'entrée de la promenade des baigneurs, forme, au milieu du Thonschieffer, des filons de trente à quarante pieds d'épaisseur. Il est compacte, non celluleux, et ne présente, dans sa nature intime, aucune particularité saillante; mais ce qui mérite de fixer l'attention, c'est la manière singulière dont il a été décomposé et modifié dans sa forme extérieure. Près de la grande cascade du jardin, on trouve une grotte nommée *Kæsegrotte* (la grotte des fromages), qui est fort célèbre dans le pays par la bizarrerie de sa forme et par la légende qui lui sert d'histoire. Cette grotte est taillée ou plutôt détachée à bras d'hommes dans l'intérieur d'un filon de basalte, et s'ouvre d'un côté sur le torrent qui se précipite dans les rochers; son intérieur consiste en une galerie bien alignée et bien régulière, formée de colonnes qui, au premier aspect, ont quelque analogie avec certaines colonnes torses de l'architecture de la renaissance. Ces colonnes sont composées de boules de basalte de quarante centimètres de diamètre, un peu aplaties et posées d'aplomb les unes au-dessus des autres : la ressemblance qui en résulte avec un magasin de fromages régulièrement entassés, a valu à la grotte le nom sous lequel elle est connue.

Cette décomposition du basalte en boules rapprochées de telle façon que leur axe de révolution est toujours vertical et toujours aligné avec ceux qui le précèdent et avec ceux qui le suivent dans la même rangée,

est digne de fixer l'attention. La singularité de cette disposition est d'ailleurs en partie expliquée par ce que présente un autre filon de basalte, situé dans les environs de la ville, filon où l'on voit dans une période moins avancée le travail de décomposition qui a produit ces piliers si remarquables.

Dans ce second filon, quand on l'aperçoit d'abord, on ne voit que des prismes triangulaires ou plutôt quadrangulaires, dans lesquels le basalte est divisé; mais, en approchant, on aperçoit des fissures horizontales qui partagent tous ces prismes par portions à peu près égales. La décomposition de la roche se produit surtout au voisinage de ces fentes; la substance se désagrège, les angles s'émoussent, et la masse arrive à prendre une apparence qui se rapproche de celle de la *Kœsegrotte*. Il est probable que dans ce dernier point le basalte aura commencé de la même manière à se diviser en prismes verticaux, et que plus tard la décomposition se sera graduellement opérée autour des centres situés sur les axes. Il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer qu'à la Kœsegrotte la partie supérieure du filon, placée au-dessus des eaux du torrent, ne présente rien de semblable dans sa décomposition, et n'est pas même fissurée en prismes.

Ici la division naturelle des basaltes n'avait fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher les colonnes, et c'est la décomposition due à l'action atmosphérique qui leur a donné les formes arrondies; dans les deux cas que nous allons citer maintenant, cette action n'a pas eu d'influence sensible, et la disposition en couches concentriques des cylindres de Stenzelberg et du sphéroïde de Langenberg date de l'époque même de la consolidation de la roche.

Dans le Stenzelberg, montagne du groupe des Sieben-Gebirge, on a ouvert dans le trachyte des carrières qui fournissent d'excellentes pierres de construction. A côté de la carrière principale, on en trouve une autre d'un trachyte très poreux sans cristaux distincts, et qui présente dans sa disposition générale une singularité qui, à ce qu'il paraît, n'a jamais été observée ailleurs. Au milieu de la masse, on trouve de vastes colonnes verticales de cinquante à soixante pieds d'élévation qu'on ne saurait mieux comparer qu'à des troncs d'arbre. Le trachyte se délite en feuillets minces et contournés autour de l'arbre comme une véritable écorce.

A l'instant où l'auteur visita la carrière, on observait très distinctement trois de ces colonnes que les travaux avaient à moitié dégagées, et qui s'élevaient sur toute la hauteur de l'escarpement. Un petit dessin au simple trait, annexé au mémoire, représente cette singulière disposition qu'on trouvera d'ailleurs rendue beaucoup plus exactement dans une très belle lithographie qui fait partie de l'atlas géologique de Goldfuss. Nous avons

trouvé également dans cet atlas une vue du Kœsegrotte, mais elle est beaucoup moins satisfaisante.

Vers la limite septentrionale du Sieben-Gebirge, on rencontre une grande formation de basalte qui court à peu près parallèlement au Rhin, et forme une crête d'environ une lieue de longueur. Elle s'élève à une bien moindre hauteur que les montagnes trachytiques, mais cependant elle forme une colline très sensible que l'on nomme par allusion à sa forme le *Langenberg*.

Le basalte, qui constitue la colline du Langenberg, est très dur, très résistant, et il est employé au pavage des routes. Il est très fréquemment caverneux, et alors, dans son intérieur, il présente de fort jolis cristaux de chaux carbonatée ou même des faisceaux d'arragonete; mais ce qu'il offre de très remarquable, c'est la disposition de ses couches. Tout le Langenberg, en effet, semble n'être qu'un fragment d'une vaste boule qui se délite concentriquement par rapport à un noyau globuleux qu'on voit dans une carrière située près d'*Ober-Cassel*. La carrière offre ce noyau avec toutes ses enveloppes sur une hauteur de plus de cent pieds. Au-dessus ou au-dessous dans la montagne, et latéralement à de grandes distances, on voit les strates du basalte présenter la même connexion autour d'un centre commun.

Quelle cause a pu produire un pareil centre de contraction au milieu de la masse? Ce centre n'a avec la forme générale de la masse aucun rapport géométrique; car on ne saurait croire que cette boule gigantesque ait jamais existé en entier. Il n'est pas inutile de faire remarquer que la courbure n'est pas celle d'une sphère, mais d'un ellipsoïde aplati.

Une source atmosphérique fort curieuse existe dans les bois qui entourent le lac Laacher, et rappelle, quoique sur une échelle plus petite, la fameuse grotte *du Chien*. C'est un dégagement souterrain d'acide carbonique, qui se fait jour silencieusement à travers le sol, et vient aboutir dans une espèce de fosse de deux à trois pieds de profondeur pratiquée dans la terre végétale au milieu des broussailles. Lorsque l'air est calme, la cavité se remplit presque uniquement d'acide carbonique, et il en résulte une asphyxie assez prompte pour les êtres qui viennent y respirer. Le fond du trou est couvert de débris; les insectes et surtout les fourmis y arrivent en grand nombre pour chercher leur nourriture; mais, privés d'air, ils y demeurent la plupart, et les oiseaux, à leur tour, apercevant l'appât trompeur, volent vers le piége, et y sont pris. Les bûcherons, connaissant fort bien cette manœuvre, visitent ordinairement l'endroit et tirent profit de cette chasse dont la nature fait tous les frais.

Près du volcan de *Gerolstein*, on trouve une caverne qui donne issue à

un courant gazeux plus remarquable encore. Le gaz ne paraît pas différer notablement de l'air atmosphérique ; car on le respire sans éprouver aucun embarras. Sa vitesse est assez grande, et même hors de la caverne on sent l'impression du vent qui en sort. Il est froid et humide, et pendant tout l'été, il dépose sur les parois de la grotte une couche de glace fort épaisse qui en tapisse toutes les parties, et produit des effets d'un éclat et d'une transparence auxquels on pourrait appliquer sans trop d'exagération la description généralement consacrée par les voyageurs *touristes* aux grottes à stalactites.

Pendant l'hiver, le vent souterrain s'arrête, et la glace cesse de se déposer.

Il est très probable, dit M. Reynaud, que la température si froide de ce courant d'air, à l'instant où il s'échappe du sein de la terre, est le résultat de l'expansion subite qu'il éprouve et indique par conséquent un état de compression antérieur. Ce phénomène est analogue à celui qui se passe dans la machine de Schemnitz. La présence dans l'intérieur de la terre d'un réservoir considérable d'air comprimé est un fait digne d'attention, et qui pourrait peut-être se rapporter à quelques cas particuliers de la théorie des puits artésiens. Le suspension du courant pendant la saison froide tendrait même à faire croire que ce soufflet naturel est tout-à-fait analogue à une trompe hydraulique. Des courans d'eau naturels venant à tomber dans les cavernes intérieures qui doivent être nombreuses dans ce pays bouleversé par les volcans, entraînent dans leur chûte de l'air atmosphérique qui se dégage dans les réservoirs souterrains avec une compression dépendant de la profondeur, et remonte à la surface par les canaux qu'il rencontre ; la caverne de Gerolstein ne serait alors autre chose que l'ouverture extérieure du tuyau de l'une de ces trompes.

L'accès de cette caverne est facile, mais il est difficile d'y descendre, à cause de la raideur de la pente et de l'humidité qui rend le sol très glissant. Du reste, quand on a surmonté les difficultés, on trouve à une profondeur peu considérable un étranglement qui empêche de pénétrer plus avant.

Il existe dans une foule de localités des cavernes ou des fentes qui, de même que celle décrite par M. Reynaud, donnent issue à des courans d'air plus ou moins impétueux. Nous nous contenterons d'en citer quelques-unes.

De Saussure parle d'une caverne dans l'île d'Ischia, connue sous le nom de *Ventarola della Funera*, de laquelle sort un vent frais. Elle est située au-dessous d'une petite chapelle dédiée à saint Antoine. Une ventarole

semblable se trouve, au dire du chevalier Hamilton, à Ottaiano, au pied du Vésuve.

Les caves froides de Cesi, dans les états du pape, doivent leur basse température à l'air froid qui sort par les fentes d'un rocher contre lequel elles sont bâties. Cet air, lorsque de Saussure visita les caves, sortait avec tant de violence, qu'il éteignait presque les flambeaux qui éclairaient notre géologue. On l'assura que si la journée n'eût pas été froide, comme elle l'était pour la saison, le vent aurait été beaucoup plus fort. En hiver, au contraire, le vent, loin d'en sortir, y entre avec violence, et d'autant plus que le froid est plus rigoureux. C'est ce qu'indique l'inscription suivante gravée dans une des caves :

Abditus hic ludit vario discrimine ventus,
Et faciles meros exhibet aura jocos.
Nam si bruma riget, quæcumque objeceris hauri.
Evomit æstivo cum calet igne dies.

De Saussure parle encore des caves de Caprino au bord du lac Lugan, au pied d'une montagne calcaire dont la pente très rapide vient se terminer tout près du lac. Ces caves ne sont point profondes, elles ne sont point creusées dans la terre, leur sol est de niveau avec le terrain, le mur de face et le toit sont entièrement à l'air ; il n'y a que le mur du fond et une partie des murs latéraux qui soient enterrés dans le pied de la montagne. Ce pied est tout couvert de débris anguleux de cette même montagne, et c'est d'entre ces mêmes débris que sort le vent frais ; mais il ne sort pas de partout. Le principal, quand on construit une cave, est de trouver les soupiraux.

On dit que c'est à des moutons qu'on est redevable de cette découverte. Un berger observa que pendant les grandes chaleurs ses brebis allaient toutes mettre le nez contre terre sur certaines places. Il y porta la main pour chercher la raison de cette préférence, sentit le froid qui en sortait, et imagina d'y construire une cave. En effet, le vent frais se fait sentir même en plein air.

Dans un lieu où l'on avait commencé à construire une cave et où il n'y avait encore élevé que le mur de fond avec les soupiraux qu'on y ménage, de Saussure trouva qu'à l'entrée de ces soupiraux le thermomètre marquait 4°, l'instrument posé sur le sol était à 8° ; enfoncé à huit pouces de profondeur, il marquait 7°. Dans une cave fermée, la température était de 5° ; on était alors au mois d'août, et à ce moment le thermomètre à l'air libre et à l'ombre marquait 18°.

Nous ne suivrons pas de Saussure dans ses autres descriptions. Nous

ferons remarquer seulement que les caves dont il vient d'être question se rapprochent beaucoup de celles dans lesquelles se font les fromages de Roquefort.

Gell, dans son *Itinéraire de la Grèce*, nous dit que dans la vallée de Tempé on trouve près du chemin une fente connue sous le nom du trou du vent (*anemo trupe*), d'où il sort, pendant les mois d'été, un vent fort et frais.

Dans une notice d'Alexandre *Kazim Beg* sur le lac Ala-Goul et la caverne Ouybe, écrite sur la demande de M. de Humboldt, et insérée par cet illustre géologue dans ses *Mélanges Asiatiques*, nous trouvons le passage suivant : « Quelques verstes au-delà des montagnes de Joug-Tau et de Barlyk est une caverne souterraine qui porte le nom d'*Ouybe*. Quelquefois, et principalement en hiver, elle produit des tempêtes violentes qui durent souvent deux jours. »

« Sur la côte méridionale de la Crimée, près de la haute montagne de *Murgundunu-Kajase*, se trouvent vers le sommet d'énormes ruines de pierres puantes, noirâtres, groupées les unes sur les autres et remplies de crevasses; il sort d'une de ces fentes, très spacieuse, un air froid qui frappe le visage, il s'en exhale des vapeurs en hiver, et peut-être a-t-elle quelque communication avec la mer. »

« Avant de parvenir au promontoire de Niquita-Burum, très avance dans la mer, on voit à gauche de la route, et à une grande élévation au-dessus des eaux, des blocs énormes de roche calcaire brisés et déchirés d'une manière effrayante; entre ces masses se trouve une excavation large, profonde et dangereuse, remplie de fragmens de roc d'où s'échappe un vent froid. »

Dans l'état de la Virginie, en Amérique, nous avons la cave soufflante (*the blowing cave*), située sur la chaîne du *Panther-Gap*, entre *Cow-River* et *Calf Pasture River*, deux affluens du *James*. Cette caverne, dit Norse dans sa géographie d'Amérique, est sur le flanc de la colline, et a cent pieds environ à son ouverture. Le vent qui en sort constamment est assez fort pour tenir les herbes courbées jusqu'à vingt pas de distance. Ce courant est le plus fort dans les temps de gelée sèche, et le moindre quand il pleut long-temps de suite. Il y a une caverne de ce genre dans la montagne Cumberland, près de la frontière de Ténessée.

Keating, dans la relation d'un voyage de découvertes dans le nord des États-Unis, parle de même d'un courant d'air qui sort d'un rocher situé près des débris du fort de *Necessity*.

ROULIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1833.

La quinzaine qui s'achève a été marquée par deux fautes graves, et que le pouvoir, si habile qu'il soit, aura grand'peine à effacer. La mémoire populaire, qui sommeille rarement, n'oubliera pas de si tôt ces deux lourdes bévues qui compromettent si étrangement la raison et la sagacité que le ministère s'attribue. Avons-nous besoin de le dire? La destitution de M. Dubois et le procès de la cour d'assises ont porté une mortelle atteinte à la souveraine impartialité de M. Guizot, comme aussi à l'esprit fin, délié souple, *injouable* de M. Thiers. Après deux erreurs pareilles, l'historien des Stuarts et le panégyriste de la révolution française auront mauvaise grâce à se vanter de leur capacité politique. La colère et l'imprévoyance sont mauvaises conseillères, et nous le voyons bien.

M. Dubois de Nantes, qui, pendant six ans, fut un des organes les plus éloquens, un des interprètes les plus courageux de la pensée politique du pays, qui fit une guerre si vive et si acharnée aux projets désastreux de la restauration, qui, parmi toutes ces voix sans nom de la presse périodique, avait eu la gloire si rare et si difficile de constituer une puissance individuelle, celui même qui porta le premier coup au cabinet du 8 août, devait s'attendre aux boutades puériles, aux enfantines bouderies de son ancien ami. Il connaissait de longue main son irritabilité maladive, sa résistance opiniâtre à toute contradiction, si modérée qu'elle fût. Et aussi a-t-il fait preuve d'une résignation honorable et d'une politesse parfaite. Réveillé à deux heures du matin pour apprendre sa destitution, il ne s'est pas présenté au chevet du ministre malade pour demander justice et réparation; il saura bien attendre: quand le temps sera venu, il n'aura qu'un mot à dire

pour revendiquer son droit. Il n'aura qu'à lire d'une voix paisible et claire la loi que M. Guizot ignorait sans doute, quand il a voulu l'appliquer. S'il fallait en croire l'Excellence, elle pourrait congédier un conseiller de l'Université, et n'aurait pas la faculté de renvoyer un maître d'études. Est-il pardonnable d'avoir publié de si savantes leçons sur les codes ripuaire et bourguignon, et de ne pas soupçonner les arrêtés universitaires, quand on veut être grand-maître?

Il faudra bien que M. Guizot plie et se soumette, qu'il retire son ordonnance, ou qu'appelé devant le conseil d'état, il y vienne en bottes, la cravache à la main, comme l'élève de Mazarin et d'Anne d'Autriche, pour tancer ses juges.

Mais comment M. Thiers se relèvera-t-il? Que va-t-il faire de cette ingénieuse conspiration, si adroitement préparée, si comblée de larmes et de félicitations, de réconciliations et de dévoûmens, si utile en son temps, et si embarrassante aujourd'hui? Après avoir tranché, pendant quelques semaines, du Frontin, du Mascarille et du Figaro, après avoir publiquement annoncé que les valets de Regnard, de Molière et de Beaumarchais n'étaient que des écoliers misérables, et qu'il en savait plus qu'eux tous, comment se retirera-t-il de ce mauvais pas? Le chemin est glissant, et le pied d'un mulet pourrait à peine s'y tenir sûrement. Étourdi, vantard, gaspilleur de lui-même, protée inconstant qui se souvient un jour des promesses de M. de Calonne, et le lendemain des hardiesses de Mirabeau, comment jettera-t-il les ténèbres dans cette lumière importune, qui dessille les yeux et le menace de confusion?

Il avait trouvé une Jeanne d'Arc chargée, comme son illustre aïeule, d'une mission céleste, prédestinée à sauver la monarchie, et voici que des amis indiscrets expliquent par des raisons très humaines le courage héroïque de mademoiselle Boury. Elle a détourné le bras qui allait frapper sa majesté pour acheter une auberge; vit-on jamais pareille impertinence! Encore si elle eût soutenu jusqu'au bout le rôle de la vierge de Vaucouleurs! mais, non, elle chancelle et pâlit. Ses yeux noirs ne se lèvent plus qu'avec timidité sur l'auditoire étonné. Son front s'incline. Elle désavoue par son silence la destinée glorieuse qu'elle avait acceptée. Elle ne veut plus de l'immortalité à laquelle sa pudeur s'était résignée.

Pauvre M. Thiers! je ne puis le blâmer, car je le plains de toute mon âme. Pour la première fois qu'il se mêle d'inventer, tant oser et si mal réussir! Les deux accusés traduits en cour d'assises confondent par la netteté de leurs réponses la partialité captieuse du président et l'exaspération fébrile de M. Persil.

Attendons la fin de la comédie.

Une idée infiniment délicate de M. Dupin mérite de notre part une mention honorable. Cette idée que les journaux et les salons ont traitée avec trop de dédain vraiment, et qui n'a guère rencontré que de l'indifférence, est un chef-d'œuvre à troubler le sommeil d'un courtisan et d'un tribun, d'un aide-de-camp de sa majesté et d'un aventurier de tribune. Le second bal de M. le président a été parfaitement convenable, comme le premier, remarquable par le bon accueil et l'aménité. Mais le député de la Nièvre ne peut rester en si beau chemin. Il faut qu'il prouve à la France et au roi qu'il les aime, tous deux d'un égal amour : à l'une qu'elle est heureuse, à l'autre qu'il est confiant; et pour ce faire, qu'a-t-il imaginé? un troisième bal où les 86 départemens seront représentés par leurs costumes caractéristiques. On ne dit pas si les épouses des honorables seront chargées exclusivement de porter le costume.

Une chose m'attriste seulement, c'est qu'au lieu du costume local, M. Dupin n'ait pas choisi le costume allégorique. J'aurais tant aimé à voir les danseuses coiffées de tours et de bastions, comme les trente-deux villes que M. Huyot a demandées pour l'attique de l'Étoile! C'eût été beaucoup mieux assurément, et plus gracieux que la poudre, louée à l'étourderie par l'héritier du trône, et portée à l'envi par des femmes lasses de leur jeunesse et de leur beauté.

Pour compléter dignement cette miniature historique, je vous parlerai de deux livres qui contrastent merveilleusement par leur sens et leur portée. *La Destination de l'homme*, de Fichte, que M. Barchou nous a donnée, interprétée par une belle et simple préface, est un des plus beaux monumens de la philosophie, comparable pour la grandeur, l'élévation et l'intimité aux meilleurs dialogues de Platon; réunissant au même degré la lueur paisible de la raison et l'éclat éblouissant de la poésie, comme aux temps de la Grèce de Périclès. Dans *le Livre des femmes*, j'ai distingué particulièrement une *vieille Histoire*, qui ne mérite pas son titre, puisqu'elle raconte, avec un charme plein d'animation et de nouveauté, un épisode de la vie du cœur, la seule histoire qui ne vieillisse pas. Peut-être l'ironie y est-elle trop abondante; mais elle se réfute elle-même en maint endroit, et ne convertit personne.

P. S. Ce soir le procès de Bergeron et de Benoît n'est point encore jugé. A notre avis, la décision du jury ne saurait être douteuse. Un fait imperceptible, inaperçu au milieu des mille événemens que chaque jour enregistre, nous confirme dans cette espérance. Nous apprenons qu'une médaille destinée à consacrer le souvenir de l'attentat du 19 novembre, et du miracle qui a sauvé la France et le roi, demandée par un auguste personnage à l'un de nos plus habiles graveurs, vient d'être décomman-

dée. Ceci est de bon augure pour la défense. Que ferait M. Persil de ces deux têtes dont le crime est révoqué en doute par les victimes elles-mêmes ?

— Il n'y a d'important, dans les nouvelles théâtrales de la quinzaine, que *Gustave III*. Quelle drôle de chose que de rendre compte d'un opéra ! Un opéra nouveau est une si drôle de chose par lui-même !

Autrefois, dans une académie royale de musique, on se serait imaginé qu'on allait entendre de la musique. Quant à moi, je ne suis point musicien, je puis le dire comme M. de Maistre, j'en atteste le ciel, et tous ceux qui m'ont entendu jouer du piano. Mais je crois qu'en vérité je n'en ai pas besoin cette fois-ci. Ce qu'il y a de plus joli dans Gustave, en fait de musique et de poème, c'est un galop.

Oui, un galop ! il n'y a que cela dans la pièce. Vous croyez peut-être que j'en veux dire du mal. Point du tout ; la pièce est admirable, car le galop est divin. Et comment aurait-on pu amener le galop sans la pièce ? comment la pièce aurait-elle fini sans le galop ? Vous voyez bien que cela se tient. Remarquez, je vous prie, comme ce galop est amené :

Vous savez que Gustave III a été assassiné par un de ses amis, nommé Ankastroëm, par la raison qu'il lui avait fait perdre son argent, en changeant la valeur des papiers publics. C'est une raison comme une autre, et qui vaut bien celle pour laquelle M. Levasseur tire un coup de pistolet à M. Adolphe Nourrit, le seul crime de M. Nourrit étant, à ma connaissance, de chanter une ariette ou deux à mademoiselle Falcon. Ankastroëm était donc à couteau tiré, depuis un an ou deux, avec son bon roi ; M. Levasseur est très bien avec M. Nourrit. C'est son favori, son confident intime ; le premier acte s'ouvre là-dessus.

Je conviens que le caractère de Gustave est très bien compris par le costumier. Sa redingote verte est admirable. Nonchalamment couché sur un sopha, le sage monarque se fait jouer un ballet, pour se délasser des soins de son empire ; mais, dussé-je passer pour un maniaque et un ignorant, je ne saurais approuver les roses-pompons de couleur écarlate, qu'il porte à ses souliers.

Au second acte, nous sommes chez la sorcière. Quelle sorcière ? dites-vous ; c'est ce que j'allais vous demander. Mais qu'il vous suffise d'apprendre que le roi est déguisé en matelot. Le costume va à ravir au jeune page, mademoiselle Dorus. La sorcière prédit au roi qu'il sera assassiné : *amen dico vobis*. Et, comme Jésus-Christ, Gustave reçoit de son futur meurtrier la poignée de main de Judas.

Au troisième acte, nous sommes en plein vent. La décoration est superbe. Ankastroëm trouve sa femme en rendez-vous avec son maître, et, comme le mari de Molière, il se charge de la reconduire voilée. Il paraît, d'après ce que j'ai entendu dire, que ce mari, qui ne reconnaît pas sa femme, et qui lui offre galamment le bras pour la ramener à la ville, est d'un effet très dramatique. Voilà comme tout change avec le temps.

Au quatrième acte, Ankastroëm, qui a reconnu sa femme, chante dans ses appartemens avec un petit nombre d'amis.

Au cinquième acte, voilà où j'en voulais venir, on danse le galop. Ceux qui n'ont pas vu ce galop, ne savent rien des choses de ce monde. Jamais l'éclat des bougies, le bruit d'une fête, le parfum des fleurs, la musique, la folie et la beauté, n'ont fait une heure de plaisir comparable à celle-là. Jamais les masques agaçans, les costumes bizarrement accouplés, les dominos et les grotesques, n'ont fait ondoyer leurs mille couleurs avec plus de grâce et d'esprit sous l'éclatante lueur des lustres. Jamais un collégien, lisant les Mille et une Nuits, n'a vu passer, dans ses rêves du soir, une fantasmagorie plus voluptueuse et plus enivrante. L'ensemble en est éblouissant; l'analyse en est amusante. Si c'est là ce qu'on appelle l'art du théâtre, son but est rempli. La réalité est vaincue, et la magie n'ira pas plus loin.

Et, je vous le demande, que nous importe le reste? que nous importe à nous qui venons nous accouder sur un balcon, deux heures après dîner, que l'art soit en décadence, que la vraie musique fasse bâiller, que les poèmes de nos opéras dorment debout? que nous importe que les bouffes aient perdu la vogue, que l'admirable talent de Rubini s'épuise en difficultés et danse sur la corde comme l'archet de Paganini? que nous importe qu'on en soit venu pour attirer la foule, jusqu'à faire de nos opéras des concerts, et de nos concerts des opéras, qu'on nous donne un acte de l'un, un acte de l'autre, qu'on mutile Don Juan (Don Juan!), qu'on n'ait plus ni le sens commun ni l'envie de l'avoir, qu'avaient du moins nos pères, que les principes soient à tous les diables, et Mme Malibran en Angleterre? Il nous reste un galop, et du moment qu'on danse, qu'importe sur quel air? j'aime autant mes yeux que mes oreilles.

Vous croyez peut-être que c'est par fantaisie que l'opéra est à la mode? pas du tout; il y a une raison à tout ce qui se fait sous la lune, et la Providence sait pourquoi un siècle porte des habits carrés plutôt qu'un autre. C'est l'éternelle sagesse elle-même qui a mis le moyen âge en pantalon collant, et pas un atome de poudre à la Richelieu n'est tombé impunément sur la nuque de la régence. Avez-vous été au Gymnase depuis peu? aux Variétés? à la Porte-Saint-Martin? Êtes-vous convaincu qu'on y bâille? Je ne vous demande pas si vous êtes allé aux Français, car il paraît qu'à la lueur de certaines lampes mal entretenues d'une huile épaisse, il se joue chaque jour sous une voûte déserte au coin du Palais-Royal une certaine quantité de drames ignorés. Mais pour tout dire en un mot, êtes-vous allé hier, irez-vous demain ailleurs qu'à l'Opéra? Là est le siècle tout entier. Que nos musiciens apprennent à jouer des contredanses; qu'ils songent à entourer ce divin spectacle de languissantes mélodies, de molles sérénades; à ce prix, on veut encore de leurs efforts; que nos poètes sachent amener une fête, une orgie; qu'ils placent à propos dans leur cadre douze légères folies armées de leurs grelots; qu'on y assassine un roi ou deux, si vous y tenez, mais que nous ayons des bals à la cour, et des galops.

A propos de galop, voilà le carnaval qui se meurt. C'est aujourd'hui la mi-carême, bien qu'il n'y ait plus de carême. N'y a-t-il pas eu quelque part des criailleries contre notre carnaval de cette année? Il appartient à

un pédant ennuyé de vivre, d'injurier des mascarades. A qui diable une mascarade a-t-elle jamais fait tort de sa vie? On se plaint que les jeunes gens aillent aux Variétés; je demande où l'on veut qu'ils aillent. Le faubourg Saint-Germain n'a pas donné un bal; il ne s'y prend pas une glace, il ne s'y attèle pas quatre chevaux par jour. La Chaussée-d'Antin bâille fort aussi, quoiqu'on y attèle beaucoup et qu'on y mange de même. Pourquoi le jour du bal de l'Opéra, lorsque le directeur a voulu faire une tentative hardie et nouvelle, personne n'y a-t-il répondu? pourquoi ce jour-là comme les autres, pas une femme du monde n'a-t-elle osé prendre le masque? je ne dis pas le domino; ce vieil et insipide oripeau se promène depuis long-temps dans le désert. Mais on nous parle des mœurs de la régence; en quoi les nôtres valent-elles mieux?

Lorsque la reine de France, déguisée en marchande de violettes, venait avec sa cour à l'Opéra, l'esprit pouvait entrer dans les plaisirs de la soirée, et il sortait de ces lèvres de carton rose d'autres choses que les hurlemens de l'ivresse et les saletés du cabaret. Vous appelez ces mœurs infâmes; vous repoussez les femmes dans leurs ménages, et vous entourez d'une grille de fer le berceau de leurs filles. Cela est très sage, très juste, très décent. Mais un jeune homme ne se marie pas à vingt ans, et tous les ans le mardi gras vient à son heure, qu'on veuille ou non de lui. Accorderez-vous à la jeunesse qu'elle ait des sens, des besoins de plaisir, parfois même des jours de folie? Où voulez-vous qu'elle les passe? C'est un Anglais silencieux qui glisse sous une table inondée de *porter*, sans proférer une plainte, et qui s'éteint dans l'eau-de-vie avec le papier embrasé qui la brûle. Il faut aux Français des voitures pleines de masques, des torches, des théâtres ouverts, des gendarmes et du vin chaud. Tant pis pour le siècle où les cabarets sont pleins et où les salons sont vides. Donnez la terre aux saint-simoniens, à chacun une pioche et un bonnet de coton. Otez à l'or sa valeur, au plaisir son attrait; faites de la société un champ de blé de la Beauce, où pas un épi ne dépasse l'autre. Vous n'aurez plus alors de *jeunesse dorée*, ni de Lonchamp sur le boulevard Italien. Mais tant que vous voulez vivre dans un pays libre, où chacun peut faire ce qu'il entend, où l'or est en cours, où le plaisir est à bon marché, ne vous étonnez pas que les jeunes gens aillent en masque; et vous, législateur prudent et circonspect, qui prêchez la morale publique, souvenez-vous de Caton l'Ancien, qui félicitait un jeune homme en le voyant sortir d'un lieu de débauche.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

(DEUXIÈME SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.

